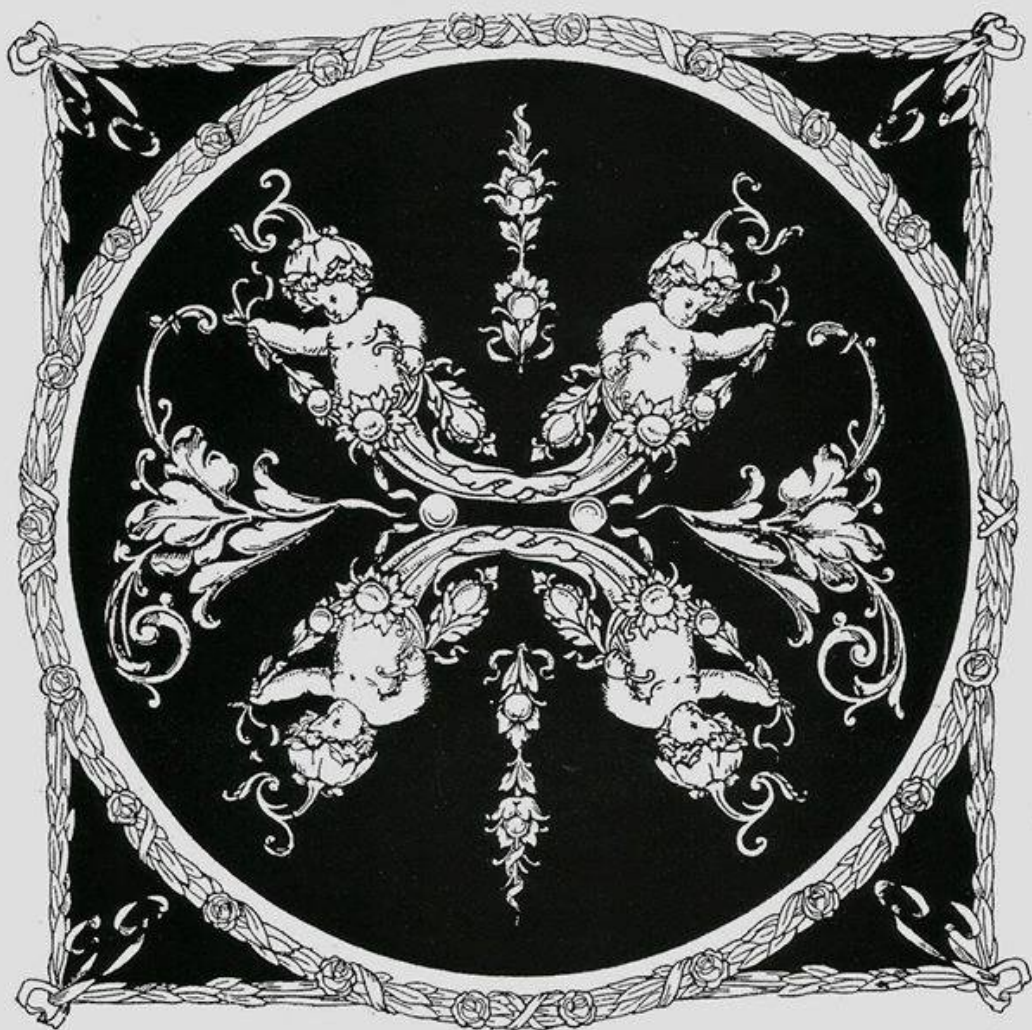




JOURNAL D'UN ARTISTE IMMIGRÉ

À la recherche du temps perdu

Sakali Abderrahmane

Table des matières

Paragraphe 01	— Une journée ordinaire
Paragraphe 02	— Fin de la récolte
Paragraphe 03	— Les nouvelles choquantes
Paragraphe 04	— Funérailles
Paragraphe 05	— Migration - Adieu Bani Sidal
Paragraphe 06	— En route vers la route
Paragraphe 07	— Dans la ville
Paragraphe 08	— Briseur de Destin
Paragraphe 09	— Bannière arabe
Paragraphe 10	— Début de maladie
Paragraphe 11	— La promesse du Mirage
Paragraphe 22	— Exposition — infertilité héréditaire <i>(22 mars 2018)</i>
Paragraphe 30	— Lycée Yacoub Al Mansur
Paragraphe 31	— Au revoir, Ma belle ville
Paragraphe 32	— La vie dans la Doublure
Paragraphe 33	— Lycée Abdelkrim Al Khattabi
Paragraphe 34	— Faculté des Arts et des Sciences Humaines
Paragraphe 35	— Vendredi soir
Paragraphe 36	— Le mariage de mon frère Mohammadi <i>(04 décembre 2019)</i>
Paragraphe 36	— Le mariage de mon frère Mohammadi <i>(04 décembre 2019)</i>
Paragraphe 37	— Ma Cousine
Paragraphe 38	— Couloirs de la Philosophie
Paragraphe 39	— Philosophie de l'Amour
Paragraphe 40	— Associations Culturelles
Paragraphe 41	— L'Amour dans le Vent
Paragraphe 42	— Je veux épouser ma mère
Paragraphe 43	— La Chambre Surréaliste <i>(06 décembre 2019)</i>
Paragraphe 43	— Le Début de la Désintégration de la Famille <i>(06 décembre 2019)</i>
Paragraphe 44	— Le Raid Nocturne
Paragraphe 45	— Le Début de la Désintégration de la Famille <i>(04 décembre 2019)</i>
Paragraphe 46	— Le mariage de mon frère Abdullah <i>(18 septembre 2019)</i>
Paragraphe 47	— CIGOGNE <i>(26 septembre 2019)</i>
Paragraphe 47	— Voyage à Bruxelles <i>(02 décembre 2019)</i>
Paragraphe 48	— La Cène <i>(14 novembre 2019)</i>
Paragraphe 52	— La Douleur des Souvenirs <i>(17 décembre 2019)</i>
Paragraphe 53	— La Porte du Paradis <i>(20 décembre 2019)</i>
Paragraphe 54	— Décision de Mariage
Paragraphe 55	— Inscription à l'Université <i>(25 décembre 2019)</i>
Paragraphe 56	— La Psychologie de l'Amour <i>(29 décembre 2019)</i>
Paragraphe 57	— Les répercussions du Temps Maudit <i>(02 janvier 2020)</i>
Paragraphe 58	— L'éducation au Centre Islamique Européen <i>(06 janvier 2020)</i>
Paragraphe 59	— La Lutte de l'Amour
Paragraphe 60	— L'appartement sur le trottoir
Paragraphe 61	— Contradiction émotionnelle et Conflit psychologique
Paragraphe 62	— La Créativité est la solution

Paragraphe 63 — Crimes Psychologiques

Paragraphe 64 — La visite de mon frère Mohammadi

Paragraphe 64 — Une soirée en boîte de nuit

Paragraphe 65 — Voyager au Maroc

Paragraphe 66 — L'horrible Accident

Paragraphe 66 — Dieu-Homme

Paragraphe 01 – Une journée ordinaire



1960, Beni Sidal.

Ce village paisible, niché sur ses plaies du nord du Maroc, épuisé par les guerres coloniales utilisation d'armes chimiques mortelles par l'ennemi, qui a coûté la vie à des centaines de milliers d'innocents à cause du cancer, des guerres, de la famine, des migrations internes et externes, ainsi que des crises économiques locales et internationales successives.

Beni Sidal, dans la région de Nador, au nord du Maroc, était un beau village rattaché au district de Qalaia. Sa population n'excédait pas 7 000 habitants. Il était divisé en deux parties : Beni Sidal Al Jabal, où se trouvait le centre de commandement, dirigé par feu Khadir Al Wariashi, et où le marché hebdomadaire avait lieu le mercredi ; et Beni Sidal Al Wata Al Fallahia, mon lieu de naissance, où je suis né dans une famille heureuse.

Notre maison, construite en pierre et en terre, était spacieuse et couverte d'un toit de figuier de Barbarie (ashfar) de grande qualité. Sa longueur déterminait les dimensions des pièces, selon son architecture.

Compte tenu de la famille nombreuse qui y vivait, elle était adaptée à chacun : mon père et sa première épouse, Lalla Mimount Issa, avaient leur chambre avec un coin pour se laver (arshan) ; ma mère, sa seconde épouse, avait la sienne, agencée de la même façon ; il y avait onze filles et six frères, dont l'un, Omar, mourut avant ma naissance. J'étais la benjamine, et nous partagions les autres pièces rectangulaires avec les fermiers venus de loin.

Il y avait aussi une vieille esclave noire, deux servantes nommées Mimount et sa sœur aînée Aisha, ainsi que deux ou trois hommes qui travaillaient toute l'année, selon la saison, à cultiver notre terre, dont je ne connaissais pas tous les détails. Parmi ces paysans se trouvaient Abdullah et Said, le mari de ma sœur Fatima, et Bougoudan, un paysan gentil, grand et à la peau sombre, qui jouait parfois avec moi.

Au fil des années, de nombreux souvenirs se sont estompés de ma mémoire, disparaissant peu à peu. Ce qui restait gravé dans ma mémoire d'enfant s'est lui aussi

estompé, et les souvenirs restants se sont estompés avec le temps. Pourtant, je trouve du plaisir, voire de la joie, à me promener dans ce passé flou, à revivre les beaux et exaltants moments de mon enfance, et à savourer les précieux souvenirs de mes parents et de mes frères et sœurs dans notre ferme heureuse.

C'est une nostalgie de la sécurité et du bonheur que nous avons connus une seule fois, et qui ne reviendront jamais, sauf dans mes rêveries.

Je ne me souviens plus, hélas, que de fragments des événements marquants de mon enfance au sein de ma famille. J'ai examiné minutieusement ma jeunesse, et plus particulièrement ses événements, recherchant avec une passion inébranlable chaque détail, chaque aspect de mon passé. J'ai mené une étude approfondie de cette période afin d'en révéler les profondeurs cachées et les riches trésors moraux et psychologiques qui constituent le fondement de ma personnalité actuelle. J'ai étayé ce récit de vie par des photographies et des documents pour plus de clarté et pour activer les mécanismes d'association d'idées, me permettant ainsi de me remémorer spontanément les états psychologiques interconnectés.

Ce phénomène psychologique

Voilà mon objectif principal dans cette tâche ardue ! Mais de cette époque, je ne me souviens que d'une chose : j'étais jeune et insouciant, et c'est peut-être pour cela que je n'ai pas vécu pleinement. J'ai passé une enfance merveilleuse, emplie d'amour et de jeux... C'est pourquoi, de temps à autre, je m'échappe de mon présent monotone, épuisant et accablé de responsabilités, pour replonger dans ma jeunesse passée, véritable source de mon existence, pour voyager à Beni Sidal et savourer quelques instants exaltants.

Dans ses montagnes imposantes...

Je suis ici à la recherche des années passées, effacées par le temps, afin de pouvoir continuer à vivre avec la même joie et le même bonheur.

Avec de l'imagination, des rêves et de la volonté, peut-être que tout est possible. !



Une photo représentant l'entrée de la maison, prise par un membre de l'équipe de télévision marocaine qui m'accompagnait pour visiter notre ancienne maison afin de tourner un reportage télévisé dans la ville où je suis né avec ma famille à Beni Sidal Louta.

— Allez, mes enfants, on va dans le jardin devant la maison pour faire quelques petites corvées.

Voilà ce que mon père a dit à mes frères Muhammad et Abdullah, sans me viser, car je n'avais que cinq ans environ à l'époque.

Ce vendredi-là, à Beni Sidal, le temps était magnifique et très doux. Mon père venait de rentrer de la mosquée après la prière de midi. Dès que nous eûmes fini de déjeuner, il prit la hache et un vieux panier (thazyawt) en sparte qu'il avait rapporté d'Oran, et se dirigea vers le jardin de devant, appelant mes frères Mohammadi et Abdullah à l'aider pour les travaux de jardinage et à aller chercher le fumier dans le tas de fumier principal, à droite de la maison.

J'ai suivi mon père sans apercevoir la moindre trace de mes frères :

Ces diables ! Ils ont encore recommencé, comme d'habitude : quand mon père leur donne un ordre, ils s'enfuient et disparaissent... Ils se sont encore volatilisés !

Arrivés au cœur du jardin, mon père se retourna et me vit seul, le suivant comme son ombre. « Te voilà, mon fils Abdul Rahman. »

Puis il se pencha, me tapota affectueusement l'épaule, m'embrassa et dit :

« Où sont vos frères, Muhammad et Abdullah ? »

« Je ne les ai pas vus, papa. »

Je lui répondis à la vitesse de l'éclair, peut-être pour détourner l'accusation, la tête baissée de honte car je savais que je mentais. Mon père le savait aussi, car j'étais souvent leur complice dans leurs péchés et leurs délits innocents, auxquels j'étais parfois contraint et parfois par hasard.

Ils réagissaient par des promesses et des menaces, un flot d'intimidations, le choix entre le bâton et les bonbons, et même l'interdiction de jouer avec eux, tout cela pour acheter mon silence et m'empêcher de les dénoncer à mon père, comme je l'avais fait tant de fois auparavant.

Ce fut particulièrement vrai lorsque mon frère Abdullah m'expulsa violemment un jour du jardin du fou Abdul Qadir, près du cimetière, après que je les eus vus avec trois autres amis, tous sans pantalon, assis sur les rochers sous un soleil de plomb, se frottant les gencives collantes du cactus fendu avec leurs parties sensibles dans une merveilleuse extase enfantine que je ne comprenais pas !

En ce vendredi de juillet caniculaire, en pleine saison des récoltes, mon oncle Larbi, que Dieu ait son âme, serait venu nous rendre visite comme chaque année.

Il vivait alors à Bouhoua. Ce village béni était le berceau de ma mère, la combattante pour la liberté Mamma, que Dieu ait son âme...

Mon oncle maternel, Al-Arabi, le frère aîné de ma mère, avait probablement une trentaine d'années. Marié et père de deux fils, il vivait avec son jeune frère célibataire, le moudjahid Abdel Salam. Ils subsistaient grâce aux fruits, aux récoltes et aux céréales que leurs terres arides produisaient au fil des saisons. Ce village de Bouhoua était tout près des rives de la mer de Bouyafar, plus précisément aux alentours de Smar et d'Izarrouan.

C'est là que l'un des fils de mon oncle Abdel Salam noya leur unique âne. Cet acte, diabolique ou innocent, était l'idée de Zakaria, le fils de mon oncle Abdel Salam, que

Dieu ait son âme. Dans un moment d'ennui, ou peut-être de pitié pour l'animal, il suggéra de traîner le pauvre âne jusqu'à la mer pour un bain et une douche fraîche, car la chaleur du soleil l'avait épuisé.

L'idée enthousiasma tout le monde, et les garçons, moi y compris, nous précipitâmes vers l'âne et l'entraînâmes dans l'eau.

Nous l'avons arrosé d'eau, le poussant vers les vagues qui l'engloutiraient peu à peu, et nous avons nagé joyeusement autour de lui comme des papillons insouciantes. Jusqu'à ce qu'il soit trop loin pour le sauver.

Nous sommes tous restés silencieux, contemplant avec stupeur la danse macabre de l'âne, sa carcasse gonflant peu à peu, disparaissant sous les vagues, puis réapparaissant, gonflant encore, s'éloignant toujours plus, jusqu'à ce que l'horizon bleu l'engloutisse tout entier, et que nous ne puissions plus rien voir...

Mon oncle souffrait de tuberculose, une maladie qui sévissait alors dans la région rurale. Mon père, que Dieu ait son âme, appréhendait la venue de mon oncle malade chez nous, craignant qu'il ne nous contamine de sa maladie mortelle, alors que nous étions jeunes et notre système immunitaire fragile.

Et c'est précisément ce qui s'est produit par la suite... Notre invité aujourd'hui était mon oncle arabe, un érudit qui avait mémorisé soixante parties du Coran et qui était imam dans une mosquée de Bouhoua. Il lui arrivait même de diriger la prière sans ablutions ! Mais il était extrêmement rare de le voir se prosterner devant le ciel ou devant Dieu en dehors des prières à la mosquée.

Il était aussi passionné par les cartes et les dominos, une habitude qui allait plus tard provoquer une grave dispute entre nous, car j'avais pris des dominos que j'avais distribués à des amis de la mosquée, où nous mémorisions le Coran sans le comprendre !



Vivre auprès de nos parents, dans notre paisible ferme de « Yat Sedar », était un véritable paradis : tranquillité, sécurité et affection... Autant d'éléments essentiels à

une vie confortable, gage de détente et d'épanouissement dans un environnement psychologique sain et équilibré.

Mon père commença à bêcher la terre, à arracher les mauvaises herbes et à ramasser les pierres et les feuilles mortes jaunes, tandis que je prenais secrètement le panier et allais chercher l'engrais pour mon père, la tête baissée de honte devant l'indifférence de mes frères envers lui !

J'aimais de tout mon cœur mon cher père, que j'imaginai comme un aigle s'élançant de son nid, ou comme le voyageur Ibn Battuta, disparaissant des semaines, voire des mois, pour travailler en Algérie française et subvenir aux besoins de ses petits...

Ces allers-retours à Oran nous pesaient tous.

Mais c'était une nécessité, jusqu'au jour où la mort le surprit en chemin et qu'il mourut.



Ma mère m'a vu peiner à porter le panier que je voulais remplir d'engrais naturel à la décharge voisine, alors elle l'a pris en disant :

Que feras-tu de ce lourd panier, mon fils ?

Je le remplirai d'engrais pour mon père. Abdullah et Muhammad ont disparu, et je ne sais pas où ils sont, Maman !

Ils sont dans le jardin. Je les ai envoyés cueillir des figues de Barbarie pour qu'on puisse les laver et les faire refroidir avant de les manger après la prière d'Asr. Ton père adore les figues de Barbarie.

Oh ! Je croyais qu'ils avaient déserté leur travail. Mais mon père a besoin d'engrais.

— Je l'amènerai. Tes sœurs et les servantes s'affairent à nettoyer la maison et à préparer une chambre pour ton oncle arabe qui viendra nous rendre visite aujourd'hui.

Ma mère s'est alors rendue à l'entrée du jardin et a commencé à appeler :

— Muhammadi, Abdullah, quand vous aurez fini de cueillir les fruits indiens, allez aider votre père.

Abdullah a répondu :

— C'est fini, maman. On enlève les dernières épines accrochées à la vigne indienne et on revient tout de suite.



Ce jour-là, ma mère était plus heureuse que d'habitude. Elle se déplaçait d'un pas léger et joyeux, observant le déroulement des événements et veillant au travail des domestiques. De temps à autre, elle grimpait sur le gros rocher devant la maison, près de la citerne couverte, pour jeter un coup d'œil à l'horizon et apercevoir son frère qui venait lui rendre visite.

Soudain, ma sœur Yamna, qui regardait mon oncle descendre du toit, a crié :

Voici mon oncle arabe, ma mère.

Je me suis donc précipitée vers ma sœur pour lui demander :

Où est mon oncle ? Je veux le voir.

Ma sœur Yamna est descendue du toit, m'a prise et m'a soulevée très haut avec ses mains, alors qu'elle se trouvait au-dessus du seuil de la maison, en disant, en pointant du doigt la montagne :

Regarde en haut de la montagne, voilà Thimiza, l'école. Il arrive sur son âne noir. Allons prévenir ma mère.

Ma mère est venue et a grimpé sur le rocher pour vérifier si mon oncle arabe était arrivé. Puis elle est redescendue en souriant et nous a ordonné, à ma sœur et à moi, de

l'aider à attraper un coq pour l'abattre en l'honneur de notre cher invité.

Peu de temps s'écoula, une demi-heure environ, avant que le fantôme arabe voûté n'arrive près de la boutique de notre voisin Boumediene le boiteux, et tout le monde attendait son arrivée.

Nous étions heureux en cette chaude journée de vendredi, en pleine saison des récoltes.



La photo est authentique et représente Maimoun al-Abbasiya en train de récolter les cultures avec d'autres agriculteurs. On les appelait autrefois « Tharwa n'tabast », et

leur mère était la chanteuse la plus célèbre des fêtes : Izran n'tamazikht.

Notre beau-frère, Abdullah, et Said, le mari de ma sœur Lalla Fatima, devaient également passer la nuit chez nous. Mon père lui avait fait passer un message par l'intermédiaire d'un homme qui habitait près de chez lui à Aït Said, l'invitant à venir nous aider, avec d'autres domestiques, pour la moisson : le battage, la récolte et la confection d'un dôme de paille, comme le voulait la tradition.

Dans notre enfance, nous aimions célébrer la fête d' « Asbedd Ourum », le jour où de nombreux hommes (Thwiza) participent à la construction de montagnes de paille autour de l'aire de battage, la rassemblant en forme de dôme et l'enveloppant d'un filet noir renforcé de pierres à sa base pour la protéger du vent et des oiseaux.

Le plus cher ...



J'ai aperçu mon frère Abdullah derrière la petite porte qui donnait sur le jardin. Il m'a fait un clin d'œil et m'a fait signe de m'approcher. Quand je suis arrivée, il m'a pris la main et m'a entraînée dans le jardin en disant à voix basse :

« La petite chambre du bas, c'est là que mon oncle va loger. Il n'y a pas de clé.

Comme ça, on pourra y aller et voler du jus d'Arrefreshko comme l'an dernier. »

Il renifla. Il me regarda et dit : « Tu te souviens de la quantité de jus d'Arrefreshko qu'on a bue l'an dernier ? »

Il se mit à rire, fier de son idée diabolique ! Alors je lui dis :

L'an dernier, mon oncle nous a tués à coups de bâton quand il a découvert qu'on avait volé « Arrefreshko ». Je pense qu'il fera plus attention cette année, car il a retenu la leçon, et il achètera sans doute un cadenas pour nous empêcher d'entrer.

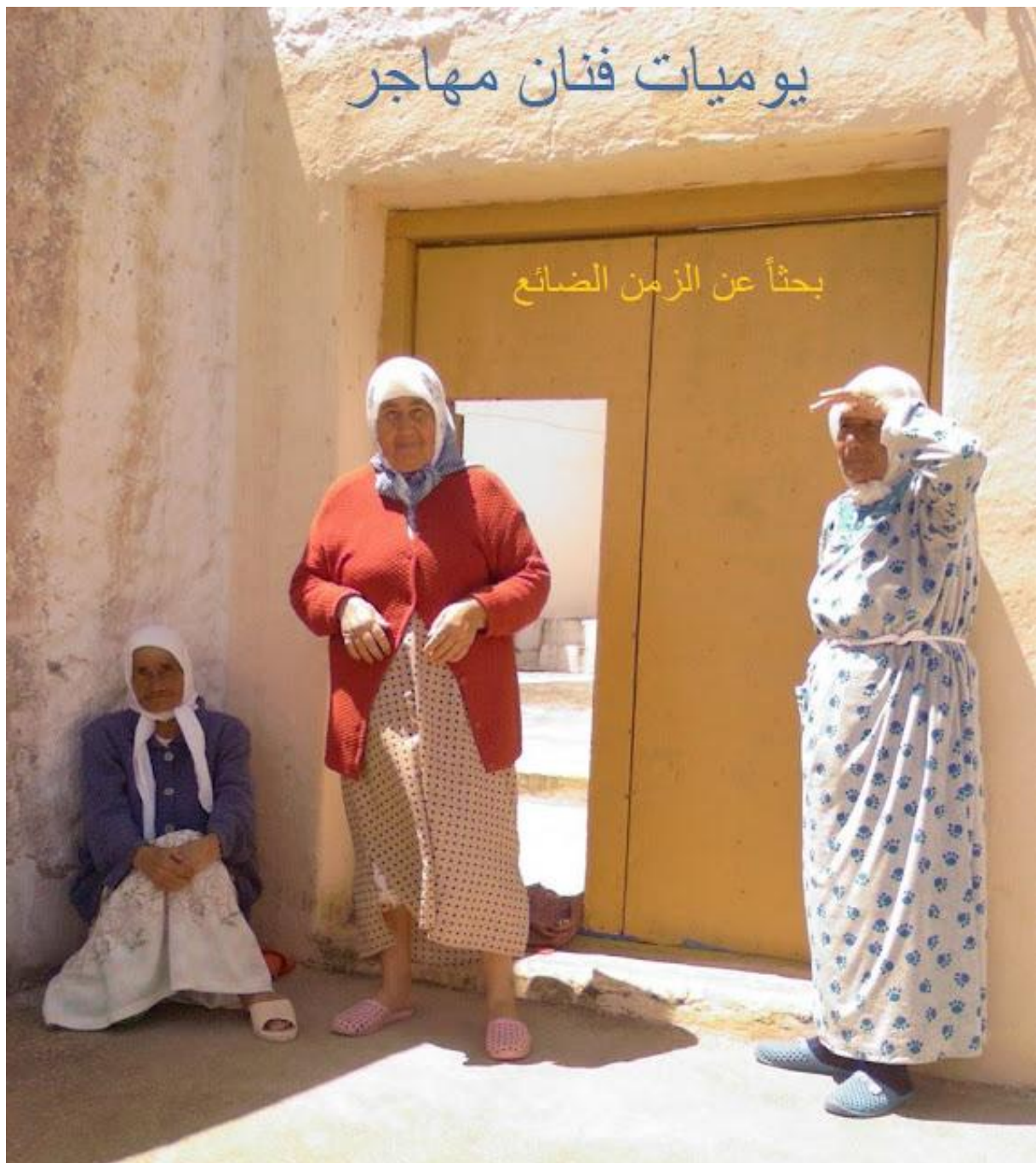
On verra bien. L'important, c'est que la porte de la chambre de mon oncle reste ouverte ; ça nous facilitera la tâche.

Il faut absolument qu'on goûte à l'« Arrefreshko » !

Nous avons entendu du bruit et nous avons su que mon oncle arabe était arrivé sur son âne noir et maigre.

Nous nous sommes précipités à l'intérieur. Ma mère fut la première à l'embrasser chaleureusement. Les autres firent de même pour le saluer et lui baiser la main. Ensuite, ma mère l'emmena s'asseoir sur la véranda ombragée, au centre de la maison, pour échapper à la chaleur étouffante (Thinharth). Maïmouna, la servante, apporta la valise de mon oncle, contenant ses vêtements et ses effets personnels légers, dans sa chambre.

Sa sœur, Aïcha, la boiteuse, mena l'âne à l'écurie où se trouvaient les chevaux.



La chère servante Aisha Mamma Maimoun est assise et sa jeune sœur Maimoun Mamma Maimoun est debout

Elle est mariée et a une magnifique fille aux yeux verts typiquement européens.

Tout le monde était assis sur le sol en terre battue de la véranda, recouverte d'un long tapis rouge en pure laine et de coussins pour s'allonger et dormir.

Ma sœur handicapée, Maryam, était allongée dans un coin de la maison, appuyée sur son poteau en bois pour calmer son cœur qui battait la chamade.

Ma mère était assise près de son frère, lui versant du thé chaud et conversant avec lui.

Mon cher père était assis à côté d'elle, la tête baissée, écoutant attentivement la conversation entre l'invité et sa sœur, louant Dieu.

Ma sœur, Yamna, était assise près de mon frère, Muhammad, et Abdullah et moi étions assis à côté d'eux, épluchant des cacahuètes et buvant du thé à la menthe.

L'appel à la prière du soir parvint aux oreilles des fidèles.

C'était la même voix du muezzin que dans notre mosquée.

La seule mosquée de notre quartier (Dchar Annagh). C'est là que j'ai vécu deux incidents douloureux : La première fois, l'imam m'a demandé de réciter une sourate et j'ai mal prononcé certaines phrases, comme « ils entrent à Khadwalou », que je connaissais par cœur car mon frère Mohammadi les répétait sans cesse en riant. L'imam a alors ordonné à un élève de me porter pour me rouer de coups les jambes jusqu'au sang.

La seconde fois, l'imam était absent et deux élèves plus âgés étaient chargés de nous surveiller. Il avait promis la liberté à tous ceux qui apporteraient « la libération ». Concrètement, cela signifiait que les élèves attendraient un passant et lui demanderaient quelques francs pour les donner à l'imam en échange de la permission de quitter l'école. Autrement dit, une « fête de la libération ».

Les deux gardes ont accepté de placer un figuier de Barbarie aux épines acérées sous la natte sur laquelle nous étions assis. Alors ils crièrent tous les deux en chœur : « Il y a un homme dehors qui a l'air aisé. Dépêchez-vous de lui demander de vous libérer pour qu'on puisse quitter l'école ! » Tout le monde, moi y compris, se leva. Je me précipitai parmi eux et marchai pieds nus sur les épines jusqu'à ce que je tombe, pleurant et hurlant de douleur... C'est l'un des souvenirs les plus douloureux que je n'oublierai jamais. Comment pourrais-je l'oublier, lui qui a laissé une empreinte indélébile sur tout mon être, jusque dans ma façon de penser aujourd'hui ?!

Mon père s'est levé pour prier, tandis que ma mère et ma sœur Yamna se sont levées pour préparer le dîner.



Voici la mosquée où je mémorisais le Coran avec un bâton et sans le comprendre.

Il suit

Publié il y a 21st August 2017 par Abderrahman Sakali

Paragraphe 02 — Fin de la récolte

Fin de la saison des récoltes



Tout le monde était assis sur le sol en terre battue de la véranda, recouverte d'un long tapis rouge en pure laine. Et des oreillers pour s'allonger et dormir. Ma sœur blessée, Maryam, gisait isolée, souffrant de sa vive douleur dans un coin de la maison, utilisant son bâton de bois pour contrôler le rythme de son cœur qui battait la chamade. Pendant ce temps, mes deux jeunes sœurs, Thamunt et Huriya, étaient assises...

Ma mère, qui versait du thé chaud à son frère Et elle lui parle. Et mon cher père est à ses côtés, égrenant son chapelet, la tête baissée. Il surprend la conversation entre l'invité et sa sœur, et loue le Seigneur des Mondes.! Ma sœur Yamna était assise à côté de mon frère Muhammadi, et Abdullah et moi étions assis à côté d'eux en train d'éplucher. Nous mangeons des cacahuètes et buvons du thé à la menthe..

Le dîner préparé en l'honneur de mon oncle Al-Arbi était copieux et délicieux : du msemen (une sorte de pain plat) avec du poulet en bouillon et des pruneaux noirs séchés sans pépins, et du tharid (une sorte de pain trempé dans du bouillon) autour duquel toute la famille s'est réunie. Mais ce soir, tous les membres de ma famille ne sont pas là ! Mon frère Omar, dont j'ai entendu parler mais que je n'ai jamais rencontré, est décédé avant ma naissance.

Ma sœur Mimount est également décédée en bas âge, et ma mère a donné naissance à une autre Mimount, qui est aujourd'hui la benjamine de la famille. Nous préférons l'appeler Thamount. Ma sœur aînée Yamina s'est mariée à seulement 14 ans à Aït Hssain. J'ai entendu dire qu'elle venait rendre visite à notre cher oncle. Mon frère aîné Mohammed, je crois, vit à Azghanghan et travaille comme tailleur.

Quant à mon frère Muhammad, il a immigré à Utrecht, aux Pays-Bas, et ne revenait que rarement à Beni Sidal pour nous raconter des histoires sur les Russes et les Américains

...



Ma sœur, Marie, douce et belle, portait son bâton, qu'elle garda avec elle jusqu'à son dernier souffle. Elle avait le teint clair, légèrement jaunâtre à cause de la maladie et de l'isolement. Dans sa sérénité et sa beauté, elle ressemblait à la Vierge Marie. Et en effet, la pauvre est morte vierge ! Elle souffrait de violents battements de cœur, ainsi que d'arythmie. Ce qui se produit en raison d'une pression artérielle élevée et d'un flux sanguin important dans les artères. Elle portait donc un bâton épais qu'elle plaçait sur sa poitrine, là où se trouvait son cœur, et l'appuyait contre le mur pour atténuer la force des battements de son cœur dont nous pouvions entendre le pouls...

L'appel à la prière du soir parvint aux oreilles des fidèles. C'était la même voix du muezzin que dans notre mosquée. La seule de notre quartier (Dchar Annagh).

C'est la mosquée où deux incidents tragiques me sont arrivés :

1- La première fois, le cheikh m'a demandé de réciter une sourate du Coran qu'il avait écrite pour moi sur ma tablette de bois afin que je la mémorise. J'ai inversé certaines phrases, comme « ils entrent à Khadwal », que je connaissais par cœur car mon frère Muhammadi me l'avait répétée maintes fois en riant et en plaisantant. Alors, le cheikh a ordonné à un étudiant de me porter pour qu'il puisse me rouer de coups les jambes jusqu'au sang !

2- La deuxième fois, c'était un jour où le cheikh était absent, comme d'habitude lorsqu'il avait des « courses à faire » ! Il avait laissé deux élèves plus âgés nous surveiller pendant que nous mémorisions et récitons le Coran à voix haute. Il avait promis la liberté à tous ceux qui apporteraient la « libération ». Concrètement, les élèves devaient attendre qu'un passant leur demande quelques francs, que nous remettrions ensuite au cheikh en échange de la permission de quitter « l'école » - un « jour férié de libération ». Les deux gardes avaient accepté de placer des figuiers de Barbarie aux épines épaisses sous les nattes où nous étions assis, surtout près de l'entrée. Après cela, les deux gardes ont crié ensemble :

— Il y a un homme dehors qui a l'air aisé. Dépêchez-vous de lui donner l'argent pour notre libération afin que nous puissions quitter cette école.

Tout le monde, moi y compris, nous sommes précipités dehors. Je me suis faufilé parmi eux, courant pieds nus sur les épines qui s'étaient profondément enfoncées dans mes pieds sensibles, pour finalement tomber en pleurant et en hurlant de douleur !

C'est l'un des souvenirs les plus douloureux que je n'oublierai jamais. Comment pourrais-je l'oublier alors qu'il est gravé dans ma mémoire et qu'il a marqué tout mon être, influençant même ma façon de penser aujourd'hui ?

Mon père se leva pour prier, tandis que ma mère et ma sœur Yamna allèrent préparer le dîner...



Après la prière et le dîner, le sommeil commença à m'envahir et mes paupières s'alourdirent. Je me levai et me blottis dans les bras de ma mère, écoutant sa douce conversation tandis qu'elle interrogeait son frère sur la « safiya » de sa femme et pourquoi il ne l'avait pas emmenée avec leurs enfants. Mon corps se détendit et les images et les scènes se brouillèrent dans mon esprit, défilant lentement devant mes yeux. Mes paupières se fermèrent malgré moi à la pensée du jus « Arrefreshko »... !

Tôt le matin, avant le lever du soleil, j'ai senti une main me réveiller et mon frère Abdullah me murmurer à l'oreille :

Lève-toi et prends ton petit-déjeuner. Je t'ai préparé une grande tasse de thé.

Je me doutais bien que cette rare gentillesse de mon frère Abdullah était louche. Il n'était gentil avec moi que par intérêt. Il se pliait en quatre pour atteindre son but égoïste. Hier et avant-hier encore, j'étais allée, comme d'habitude, manger du pain nature avec du thé froid tôt le matin, pendant que ma famille se levait pour préparer le petit-déjeuner. Je n'y ai pas trouvé une seule goutte de thé. C'était la même chose les matins précédents.

Mais ce que mon frère ignorait, c'est que j'avais compris la raison de cette soudaine gentillesse. Il essayait de me manipuler pour que je devienne son complice et son confident dans ses vols d' Arefreshko mais ce problème ne nous empêchera pas de nous comprendre et de participer à ce plan diabolique. Car nos intérêts communs se sont rejoints cette fois-ci, et parce que moi aussi j'aime le goût de l'« Arrefreshko » et j'apprécie sa boisson...

Je me suis levé et suis allé directement manger du pain nature avec du thé froid. Ensuite, je suis sorti dans la cour devant la large entrée de la maison et j'ai grimpé sur le vieux rocher pour contempler l'horizon qui s'étendait devant moi au-delà des

montagnes. Les premiers rayons du soleil commençaient à percer le ciel et à se refléter sur les champs jaunes, formant comme un immense tapis jaune enveloppant tout Beni Sidal, grâce à la floraison des marguerites et des rues jaunes.

(thims thasammat) J'ai entendu le meuglement de notre vache rousse et le hennissement des chevaux dans l'écurie. Puis, le braiment de l'âne de mon oncle et les aboiements de nos deux chiens, Widha et Asas, nos fidèles compagnons. Ils n'avaient pas revu l'âne de mon oncle dans l'écurie, avec nos chevaux et notre vache, depuis un an. Alors, peut-être aboyaient-ils de joie à la vue de cet ancien ami retrouvé !



Voici notre maison à « Beni Sidal ».

Les chants mélodieux des jeunes filles rassemblées près de la boutique de notre voisin, Boumédiène le Boiteux, que je détestais, me parvenaient. Lui et mon père s'étaient disputés une fois à la mosquée, devant tout le monde, parce que sa petite boutique se trouvait entre nos terres, en plein sur notre propriété. Chaque fois qu'il ouvrait sa boutique exiguë et presque vide, il amenait sa grosse vache paître dans nos champs et dévorer nos récoltes.

Toute la journée Ce rocher, sur lequel je me tiens maintenant, d'où l'on aperçoit la chaîne de montagnes Beni Sidal qui nous sépare du marché hebdomadaire, et où vit la tribu Yath Ghanem, dont les trois frères de mon père, était le poste d'observation et la tour de guet d'où mon père grimpait quotidiennement pour surveiller nos champs dans cette région et garder un œil sur Boumédiène et sa vache vorace..!



Jamal Elbouteibi

L'entrée principale de notre maison à Beni Sidal, que notre ami, le professeur Jamal Al-Boutibi, a commentée en disant :

" La maison où est né le peintre créatif Abd al-Rahman al-Saqli à Aghil Umdghar ; il est mentionné que cette maison est un patrimoine qui doit être restauré, car cette porte est un modèle du patrimoine architectural mauresque andalou, auquel elle ressemble à bien des égards, à commencer par les fenêtres et les portes en pierre décorées de clous épais...

En repensant à mon enfance, je n'ai jamais su comment ce rocher était arrivé là, ni qui avait eu la brillante idée de le placer à cet endroit stratégique ! Mais il était très

important d'un point de vue pratique. Sa hauteur était idéale pour admirer la vue panoramique sur le paysage de Beni Sidal et ses montagnes, et pour observer la vache de notre voisin, l'ennemi, Boumediene.

Je me souviens encore du jour où mon père a emprunté un taureau noir à un habitant de Rqadya pour saillir notre vache rousse, que j'appelais « Ma Vache Nouriya », celle dont nous avons lu l'histoire dans notre manuel scolaire « Iqraa », d'Ahmed Boukmakh, que Dieu ait son âme. L'accouplement a duré longtemps, et nous avons savouré la scène insolite en riant en secret. Abdullah et Saeed, notre beau-frère, étaient debout sur le rocher, tirant la vache vers eux avec difficulté, une corde autour du cou, tandis que mon père et Bughdan essayaient d'aider le taureau à monter dessus.

J'ai entendu la voix de la vieille esclave noire me dire :

— Mon fils Abdul Rahman, viens prendre ton petit-déjeuner. La table est prête.



L'esclave qui appartenait à mon grand-père et qu'il a donnée à ma mère après son mariage

J'ai oublié le nom de cette femme noire, douce et aimable. Je sais seulement qu'elle était la collègue ou la sœur d'une autre femme noire, plus âgée, mais elle n'est pas restée longtemps avec nous car mon père l'a affranchie, et j'ignore ce qu'elle est devenue.

Toutes deux faisaient partie du cortège nuptial de ma mère, offertes par son père lorsqu'elle a rejoint la vaste demeure de son époux à Beni Sidal Louta, où vivait la première femme de mon père, Mimount Issa, avec ses sept filles et son fils unique,

M'hammed, qui a émigré aux Pays-Bas – j'ignore comment, quand et pourquoi.

Mon amour et mon respect pour cette esclave se sont encore accrus lorsque mon père était à Oran et que tout le monde s'est réuni pour déjeuner, y compris les domestiques. Je me suis levée en grommelant et j'ai refusé de manger avec une femme dont les mains étaient sales et couvertes de cendres noires (thimdaj).

Parce que la pauvre femme passait le plus clair de son temps dans la maison en briques de terre crue, « Th'ushshat », située à droite de l'entrée de la cour, c'est-à-dire près du foyer extérieur, où elle cuisinait chaque jour des dizaines de miches de pain pour toute la famille, au milieu de la fumée et des cendres, ma mère essaya, en touchant doucement la main de l'esclave, de me faire comprendre que le noir n'était pas de la saleté, mais sa couleur naturelle.

Je ne la croyais pas, et elle ne parvenait pas à me convaincre. L'esclave se mit à pleurer amèrement en me serrant contre elle, me caressant la tête et frottant sa main, disant que Dieu l'avait créée ainsi, et que le noir était sa couleur naturelle, une couleur qui ne partirait pas, même avec du savon. Alors je l'embrassai, m'assis sur ses genoux et commençai à manger calmement, avec une pointe de tristesse et de regret pour ce que j'avais fait et dit... !

Ma mère sortit à son tour et me demanda de rentrer prendre mon petit-déjeuner. Elle me fixa du regard, m'observant tandis que je me blottissais sur le rocher noir et massif, et me dit :

« Te souviens-tu, mon fils Abdul Rahman, du jour où le grand faucon a failli t'emporter alors que tu étais accroupi près de ce rocher ? Le faucon, qui t'observait du ciel depuis ta plus tendre enfance, t'a pris pour un lapin ou une souris et a plongé pour te dévorer. Maintenant, rentre et prends ton petit-déjeuner. »

Je tremblais de peur et me souvenais du terrible incident du jour où je m'étais cachée derrière le rocher pour me soulager. Un frisson me parcourut et je me levai, la chair de poule. Ma mère m'aida à descendre et me porta, puis nous entrâmes tous à l'intérieur. Je levai les yeux vers le ciel, terrifiée par les faucons !



Toute la famille était réunie pour le petit-déjeuner dans la chambre de ma mère, y compris ma belle-mère, Lalla Mimount Issa, qui souffrait de migraines chroniques. Quant aux hommes – mon oncle Larbi de Bougoudane et notre beau-frère, Abdellah Oussaid – les domestiques avaient disposé des nattes et des couvertures sur la véranda, au centre de la maison, afin qu'ils puissent prendre leur petit-déjeuner en plein air avec mon père et mes frères. Ils attendaient le fermier, Maimoun Nthabbast, qui devait les aider à construire la grande aire de battage, comme chaque année. C'était l'occasion pour les fermiers de célébrer leurs récoltes et la fin de la saison, et de partager un repas.

Ils commencèrent à prendre leur petit-déjeuner lorsque Aisha Mama Maimoun entra en disant :

— Oncle, Maïmoun Nath'abbast est arrivé et il est dehors.

Mon père lui a ordonné de le laisser entrer.

Après le petit-déjeuner, tous les hommes se rendirent à l'aire de battage où se trouvaient les meules de foin, sur lesquelles mon frère Abdullah, mes deux jeunes sœurs et moi jouions à cache-cache. Chacun prit sa fourche à vanner pour ramasser et entreposer le foin, puis en faire une pyramide.



J'ai vu ma mère étendre une natte et un coussin pour son frère sous le saule pleureur, afin qu'il puisse observer les paysans et admirer le paysage de notre village. Elle avait placé une carafe d'eau fraîche et un verre à proximité. Mon frère Abdullah m'a entraînée vers la maison en disant : « C'est le moment idéal pour voler des arrifshko (une sorte de pâtisserie). Tu garderas la porte, et je m'occuperai du reste. »

Abdullah s'est glissé dans la chambre de mon oncle Arabi pendant que je faisais le guet, faisant semblant de jouer avec notre chat jaune pour impressionner les domestiques et mes sœurs. Quelques instants plus tard, mon frère est réapparu avec une poignée d'arrifshko de toutes les couleurs, et nous avons couru nous cacher derrière un tas de paille.

J'ai dit à Abdullah :

Montre-moi ta main, combien as-tu pris à " Arrifshkoyat"".

Alors nous avons commencé à les compter :

Oh, cinq ! Tu as volé tellement de choses, et mon oncle va le découvrir. !

Mon frère Abdullah m'a rassuré en disant :

Ne t'inquiète pas, j'ai trouvé trois grandes boîtes dans son sac. Cette fois, on aura tout ce qu'il faut. " Arrifshko." Anghabba !

Il m'a donné deux sacs et en a gardé trois pour lui. Je lui ai crié dessus pour protester :

Tu en gardes deux, j'en garde deux, et on donne le cinquième à notre frère Mohammed ou à notre petite sœur Mimount. Qu'en penses-tu ?

Il m'a arraché le cinquième sac des mains avec colère et a dit :

Tu es stupide ? Si mon frère Mohammadi ou notre sœur Mimount découvrent que nous avons volé « Arrifshkouyat » Mon oncle et moi allons le dire à tout le monde, et notre père sera en colère contre nous. ».



Je me suis tourné vers mon père, absorbé par le ramassage de la paille avec sa fourche à vanner, sa chemise trempée de sueur. J'ai dit à Abdullah :

Tu peux garder le cinquième, à condition de me prêter ton crayon pour que je puisse dessiner. J'ai envie de dessiner et de colorier, comme d'habitude. Je vais me chercher un verre d'eau, j'en boirai un et je garderai l'autre pour ce soir, puis je commencerai à dessiner ma vache, Nouriya, Ahmed et le lutin.

Bien sûr, je te prêterai mon crayon - en fait, je te le donnerai - à condition que tu te taises. Quant à ce que nous boirons ce soir ou demain, ne t'en fais pas ; notre oncle arabe en a plein dans son sac !

J'ai entendu ma mère m'appeler et me demander d'aller chercher la cruche d'eau fraîche et le pot en terre cuite et de les apporter à mon père pour que les serviteurs puissent s'y abreuver. La journée avait commencé sous un soleil radieux et une chaleur accablante, et la servante Maïmoun, la sœur d'Aïcha, était sortie mener la vache paître dans les champs près de l'aire de battage, broutant le foin et l'herbe.



La chambre à droite sur la photo appartenait à mon frère aîné, Haj Muhammad Al-Saqli, après son mariage avec « Ishlwan ».

Après avoir quitté mon frère Abdullah et reçu sa plume, je rentrai joyeusement à la maison. Je retrouvai ma sœur Yamna, qui avait sellé notre cheval roux et placé les deux grandes jarres en terre cuite (« Iqubash ») dans les sacoches pour aller chercher de l'eau à

« Thar n Taghrout ».

Ma sœur Houria et la jeune Maimoun étaient assises près de l'esclave noire, qui leur confectionnait une poupée avec des roseaux et du fil et jouait avec elles comme à son habitude, après s'être fatiguée et avoir transpiré à force de traîner les tapis et de les étendre au soleil. Ma mère et Aisha, la mère de Mama Maimoun, préparaient le couscous pour le déjeuner. Lalla Maimoun Issa était à côté d'elles, épluchant des oignons et des potirons.

Mon oncle arabe entra et se dirigea directement vers sa chambre. Craignant qu'il ne vérifie les paquets de glace, je courus dehors à la recherche de mon frère Abdullah, mais je ne le trouvai pas. Puis je vis mon oncle sortir comme d'habitude et retourner à sa place sous le saule. Il ouvrit le sachet de glace, en vida le contenu dans un verre d'eau, attendit quelques instants qu'elle se dissolve, puis la but. Dieu merci, il ne remarqua rien d'inhabituel.

Les domestiques s'affairaient à empiler la paille, qui commença à former un rectangle dont la hauteur augmentait. Ils la recouvrirent ensuite d'un filet noir renforcé de pierres à sa base pour la protéger du vent et empêcher les animaux et les oiseaux de la

manger. Puis, chacun rentra, se lava les mains à la cascade et s'assit sur la véranda au milieu de la cour pour manger.



Les domestiques, sous la supervision de ma mère, ont dressé trois tables pour trois groupes : une table à droite pour les hommes, une table au milieu pour nous quatre, mes jeunes frères, et une table à gauche pour les femmes..

J'ai remarqué que mon frère Abdullah prenait le plus gros morceau de viande, tandis que mes sœurs Huriya et Thamunt, comme nous appelions ma cadette, restaient silencieuses. Je n'ai pas voulu me disputer avec lui, car il était l'aîné à table et qu'il partageait avec moi ce qu'il volait dans la nourriture. J'ai étalé mes affaires. Après avoir fini de manger, j'ai pris mon portefeuille, mes outils et une grande feuille de papier, je me suis allongé sur le ventre sur une natte et j'ai commencé à colorier et à dessiner ma vache, Nouriya, Ahmed et le gobelin, tout en récitant des versets et des incantations...

Jusqu'à ce que les ailes du sommeil m'emportent vers un monde peut-être nouveau !

Il suit

Publié il y a 31st August 2017 par Abderrahman Sakali

Paragraphe 03 — Les nouvelles choquantes

Paragraphe 3

entrée du jardin arrière

Les nouvelles choquantes

La vie continuait paisiblement à la ferme, avec toutes ses contradictions, comme toute vie. Nous la supportions avec ses problèmes et ses souffrances. Ma belle sœur handicapée, Maryam, ne la quittait jamais de sa canne, car elle apaisait son cœur qui battait la chamade, conséquence de son ignorance de la gravité de la maladie qui allait l'emporter.

À cela s'ajoutait l'absence de tout centre de santé, hôpital ou route goudronnée, privant les zones rurales et les villages marginalisés du pouvoir d'accès et de l'isolement imposés par le régime depuis des décennies. Jusqu'à ce que son absence me pèse de plus en plus. Pour nous rassurer, les anciens nous disaient que Maryam avait disparu, mais qu'elle reviendrait. Quant à ma sœur Yamna, elle s'occupait des animaux.

Elle cherchait des herbes et de l'herbe, faisait paître le bétail, nourrissait et abreuvait notre vache rousse, et emmenait les deux chevaux paître près de l'aire de battage pour éviter qu'on ne les vole.

C'est pourquoi nous la voyions souvent en compagnie de ses deux amies, Rabia et Fatima al-Saqli, et de Si M'hand Si M'hamed, mon seul oncle qui habitait près de chez nous à Aghil Umadghar, contrairement à tous mes autres oncles qui vivaient à Ait Ghanem, sur la montagne surplombant le marché hebdomadaire au pied de la montagne.

Mes sept demi-sœurs étaient toutes mariées et dispersées dans la région de Qal'iya, à l'exception de Lalla Hadda, qui vivait près de chez nous à Ibajjougen, épouse d'Ibn Yamina et de Cheikh, que Dieu ait leur âme.

Ma sœur est dure avec son mari, Khari Mouh, qui a travaillé toute sa vie comme soldat dans le désert, est tombé malade et est mort sans aucune pension.

Son mari, Khari Mouh, était soldat dans l'armée royale. Je l'admirais lorsqu'il venait chez nous une fois par an, vêtu de son uniforme militaire vert, orné de médailles, de l'étoile à cinq branches et du drapeau marocain. Dans notre imaginaire collectif, ce drapeau symbolisait le « Makhzen », une entité monstrueuse, le « Thamz », dotée d'une force surhumaine qui dépassait notre entendement d'enfants !

L'un des effets de ce pouvoir du Makhzen fut ma propre découverte, avec d'autres enfants du quartier, d'une chose étrange dans l'un de nos terrains de jeux. C'était sphérique, gris, pesant plus d'un kilo et demi, et criblé de fissures laissant apparaître une poudre jaune à l'intérieur. Je l'ai brossé pour enlever la poussière, puis je l'ai emporté discrètement, sous les regards étonnés et les mises en garde de mes amis .

— Gak Gak ! Ahwar.

Je suis rentrée à la maison avec mes amis pour montrer cet étrange objet à mon père ! À notre arrivée, je l'ai trouvé assis près de ma mère, qui servait du thé à un invité de la tribu des Izanah, accompagné de sa mère, venu demander la main de ma sœur Yamnah. Quand mon père a vu ce que je tenais dans ma main, son visage a changé de couleur et il s'est levé d'un bond, me disant presque paniqué :

« Silence, mon fils, silence. Ne bouge pas. C'est une bombe non explosée. Au moindre tremblement, elle explosera et nous tuera tous. C'est un vestige de la guerre entre l'Espagne et les Makhzen contre le peuple du Rif. Dieu t'a protégé, et tu n'es pas mort ! »

Mon père s'est excusé auprès des invités, leur assurant qu'il reviendrait dès que la bombe serait désamorcée. Puis il a enfilé ses chaussures et nous l'avons tous suivi, à l'exception de mon frère Abdullah, qui a préféré rester jouer avec son cheval noir.

Nous avons suivi mon père en silence et calmement. Après avoir dépassé le village d'Ishloun, où vivaient les beaux-parents de mon frère aîné Mohammed, nous avons remarqué qu'il se dirigeait vers le mont Masnadh et sa profonde vallée. J'y étais venu une fois avec mon père, ma mère et mes frères pour cueillir des olives et des amandes dans nos champs. On disait que c'était une montagne hantée par des esprits maléfiques et que Thamz, l'ogresse, vivait dans une des grottes de sa vallée ! Arrivés au sommet de la montagne, mon père s'est mis à crier et à hurler en regardant en bas :

Y a-t-il quelqu'un ? Je vais lancer une bombe, y a-t-il quelqu'un ?

N'ayant reçu aucune réponse du fond de la vallée, il nous ordonna de reculer, puis lança la bombe, provoquant une explosion terrible qui nous glaça le sang. Son écho résonne encore dans les oreilles des garçons et dans l'esprit des villageois !

À notre retour à la maison, nous avons rencontré un problème encore plus étrange ! Nous avons trouvé un homme, sa femme et une petite fille en pleurs qui ne devait pas avoir plus de six ans. L'homme disait avec colère à ma mère :

Votre fils Abdullah sera contraint d'épouser ma fille car il est responsable de la perte de sa virginité, même si ce n'est qu'en lui donnant un coup de pied entre les cuisses.

Il se tourna vers son père et lui expliqua ce qui s'était passé :

Hajj Al-Hadi, ma fille Saida rentrait à la maison avec notre vache. Lorsque votre fils Abdullah a aperçu ma vache s'approcher de votre champ, il s'est jeté sur ma fille et lui a donné un violent coup de pied à l'entrejambe. Comme je l'ai déjà dit à votre femme, votre fils Abdullah sera contraint d'épouser ma fille Saida car il est responsable de sa défloration, que Dieu nous en préserve ! Je ne fais que vous avertir !

Voici à quoi ressemblaient les champs verdoyants de Beni Sidal

Mon père le rassura en disant :

Si Dieu le veut, il n'y aura aucun problème, Haj Ahmed. Et si, par malheur, quelque chose arrivait, mon fils en assumera la responsabilité comme il se doit. Soyez-en assuré.

Les plaignants ont continué leur chemin, tandis que nous entrions tous dans la maison et que je provoquais délibérément Abdullah d'une voix audible :

— Félicitations à la mariée, mon frère ! Sept ans, je trouve que c'est un mariage précoce.

Il s'est jeté sur moi, voulant me frapper, alors j'ai couru sur le toit, poursuivi par lui, haletant. Arrivé au bord, il m'a poussé et je suis tombé au milieu des figuiers de Barbarie. J'ai hurlé de toutes mes forces et pleuré de douleur à cause des épines qui me transperçaient le corps !

À cette époque, mes frères, Mohammadi et Abdullah, fréquentaient l'école primaire d'un établissement délabré aux classes surpeuplées, à Rabea Ntrath, où se trouvaient le siège du gouvernement local et le marché hebdomadaire. Ils devaient parcourir de nombreux kilomètres à pied pour aller et revenir de l'école, empruntant des chemins difficiles et dangereux, surtout en hiver, lorsque les nuages et l'obscurité étaient fréquents.

Ma mère les attendait dans l'obscurité la plus totale, tenant une lanterne et immobile sur un rocher, les observant. Cela la préoccupait beaucoup, que Dieu ait son âme, et elle cherchait une famille près de l'école pour les héberger pendant la semaine, afin qu'ils n'aient pas à faire la longue ascension de la montagne deux fois par jour.

C'est pourquoi, une fois par mois, mes frères et moi l'accompagnions chez cette famille pauvre, leur apportant de la farine, du blé, des haricots, des vêtements pour leurs enfants et d'autres choses pour les aider à subvenir à leurs besoins et permettre à mes frères de poursuivre leur scolarité primaire régulièrement et sans encombre.

Pendant les vacances d'été, ils mémorisaient le Coran à la mosquée de notre quartier, où j'allais parfois avec eux, portée sur les épaules de mon frère Muhammad, pour mémoriser quelques chapitres du Coran que je ne comprenais absolument pas !

Vue de notre jardin de devant. À son entrée se dresse le rocher massif (la tour de guet).

La vie dans notre paisible village d'Aghil Umadghar était aussi heureuse que n'importe quel enfant chanceux pouvait l'imaginer. Nos relations avec les gens étaient bonnes, empreintes de respect et de coopération (« thwiza »). Sauf parfois, lorsque de violents affrontements éclataient entre les enfants de notre quartier et ceux de la tribu des « Iqurayshan », par ennui ou suite à un désaccord entre les enfants qui mémorisaient tous le Coran dans la même mosquée près de chez nous.

Nous sortions en groupes d'enfants et d'adolescents, avides de guerre contre nos ennemis, armés de frondes que nous fabriquions nous-mêmes avec des fils et des cordes de récupération, et nous nous jetions des pierres pendant des heures. Lorsque nous prenions l'avantage, nous avancions vers leur quartier et intensifiions notre attaque.

Mais lorsqu'ils nous battaient, nous commencions à battre en retraite, puis nous nous retirions au centre du village pour parler de nos exploits héroïques ou réfléchir à une nouvelle stratégie pour les vaincre. Quant à mon père, il prenait le petit poste de radio et allait chez notre voisin Boumediene.

Ils s'asseyaient près du magasin, en pleine nature, écoutant les nouvelles de l'Algérie française et se demandant si les frontières avaient ouvert pour qu'il puisse se rendre à Oran comme d'habitude.

Notre maison à Beni Sidal. Le jardin arrière a été détruit et laissé à l'abandon, et de nombreux arbres ont été déracinés.

Notre maison à Beni Sidal était le centre de mon univers. Ma famille était ma petite communauté, un havre de paix et de bonheur. Cet attachement à son lieu de naissance et à son village doit nécessairement engendrer l'amour du pays tout entier. Et l'amour de sa famille doit inciter à apprécier et à respecter la société dans son ensemble, et à toujours œuvrer pour le bien commun....

L'enfance est le fondement de la structure psychologique d'une personne, et aussi l'oasis de son existence où elle se réfugie parfois, en proie au désir et pour échapper à l'enfer hypocrite du présent, où les relations humaines, même familiales, se sont desséchées et désintégrées ! Nous n'aurions jamais su ni imaginé, même dans nos rêves les plus fous, que ce pays se retournerait un jour contre nous et deviendrait notre ennemi, et que, du fait de l'éducation sociale déviante qui règne en notre sein, des rêveurs utopistes et des loups égoïstes et utilitaristes surgiraient même parmi nos frères !

Les jours passèrent et la vie reprit son cours. Jusqu'au jour où mon père revint de chez notre voisine Boumédienne, l'air heureux. Il annonça à ma mère que les frontières algériennes étaient ouvertes et qu'il envisageait de se rendre à Oran.

Ma mère l'a interrompu :

Comment pouvez-vous voyager alors que vos nouveaux prétendants attendent votre réponse et ne reviendront que dans une semaine ?

« Les dépenses liées au mariage sont exorbitantes, femme. Pour offrir à notre fille Yamna un mariage digne de ce nom, je dois voyager et travailler pendant plusieurs mois afin de financer une cérémonie respectable. J'ai trouvé un parti convenable, Si Doudouh, issu d'une famille influente de Bouyafar. Tout le monde le connaît. Et puis, il y a le problème avec son ex-fiancé d'Aghil Oumdggar, qui a menacé de saboter le mariage si nous la donnions à un homme étranger à notre ville ! »

Vous parlez de Maïmoun, le fils de notre voisin, qui l'a demandée en mariage l'an dernier et que nous avons refusé ? Il n'y peut rien. Le mariage relève des autorités du Hajj.

Et en effet. Quelques jours seulement s'écoulèrent avant que mon père ne soit prêt à partir. Un autre problème commença à nous préoccuper : le passage de la frontière et l'entrée en Algérie française, qui surveillait de près les frontières de sa colonie par crainte d'infiltrations de résistants marocains. Car, comme on dit, entrer dans un bain public n'est pas la même chose qu'en sortir ! Le jour du départ, nous fîmes tous nos adieux à mon cher père, et je restai figée comme une statue sur le roc, le regardant disparaître derrière les montagnes, et je pleurai.

Les adieux à mon père furent parmi les moments les plus douloureux et les plus pénibles de ma vie. D'autant plus que ces adieux, cette absence, me rappelaient tous les êtres chers de ma famille disparus... pour toujours ! Un sentiment étrange m'envahit, et il me sembla que ce voyage serait sans retour.

Les jours passèrent, jusqu'à ce que ma mère apprenne une nouvelle choquante qui provoqua un véritable séisme dans notre paisible famille, et qui bouleversa nos vies

pour le restant de nos jours...

Cet événement capital s'est produit un soir d'une semaine dont j'ignore le nom, car je ne me souvenais que des noms de deux jours de la semaine :

Le mercredi, jour du marché hebdomadaire, j'attendais avec impatience le retour de mon père, chargé de légumes, de poisson, de viande et de sucreries. Parfois, il apportait aussi des vêtements, généralement trop petits, ce qui provoquait souvent des disputes entre mes parents...

L'entrée principale du marché de Rabaa Natrath, bondé le mercredi. Le bâtiment est de style espagnol et l'abattoir à l'intérieur est impressionnant.

Et le lundi, lorsque nous sommes obligés d'aller à la mosquée pour mémoriser le Coran sans le comprendre, le sadisme du juriste nous pique sans cesse et sans justification !

Ce soir-là, l'atmosphère était pesante, tant dans la nature, où le brouillard enveloppait le ciel et où le vent soufflait doucement avec un soupir mélancolique, qu'au sein de la famille, où régnait un silence terrible. J'en ai conclu que la famille avait reçu, ou allait recevoir, de mauvaises nouvelles... des nouvelles susceptibles de bouleverser notre vie paisible et tranquille... et c'est précisément ce qui se produisit par la suite...

Il était environ cinq heures de l'après-midi, au printemps, car le soleil avait commencé à s'incliner vers l'ouest et sa couleur avait viré au rouge, et l'herbe verte et les roses entouraient notre maison de tous côtés.

J'étais envahi par un ennui lancinant dû à ce deuil incessant qui dominait tout le monde en cette triste soirée.

Après avoir examiné le visage de ma mère et ceux de mes sœurs autour de moi, je sus qu'une nouvelle bouleversante allait ébranler nos vies. Je n'avais jamais vu ma mère aussi perturbée et agitée. Elle était confuse et désemparée, arpentant la maison sans but précis, comme une personne perdue ou commençant à se sentir perdue. Nous la suivions toutes les yeux embués de larmes, à l'exception de ma sœur malade, Maryam, qui s'était réfugiée, effondrée, dans un coin de la maison, sanglotant et répétant avec angoisse :

— Mon cher père, pourquoi nous as-tu quittés ? Pourquoi ? Pourquoi... ?

Il suit

Publié il y a 10th September 2017 par Abderrahman Sakali

Paragraphe 04 — Funérailles



La porte d'entrée principale, dont la moitié a disparu.

funérailles

Je me suis approchée de ma sœur Marie, qui pleurait. Je lui ai demandé ce qui s'était passé et pourquoi elle répétait sans cesse : « Père, pourquoi nous avez-vous quittés ? Pourquoi, pourquoi ? » Elle m'a serrée fort dans ses bras, ses larmes coulant encore plus abondamment, et m'a dit...:

Notre père a été victime d'un tragique accident de voiture alors qu'il se rendait à Oran. Tous les autres passagers sont décédés, que Dieu ait leur âme, à l'exception d'un homme qui a eu les jambes et le bras cassés. Notre père a reçu une profonde entaille au cou et des éclats de verre se sont logés dans sa gorge, provoquant une grave perforation et une hémorragie interne. Il a beaucoup de mal à respirer et son décès est probable..

Mais qui t'a dit ça ? Peut-être que cette nouvelle n'est pas vraie, ma sœur.!

« Non, frère Abd al-Rahman. La nouvelle est vraie. Un homme de Yath Hsayen est venu nous voir tôt ce matin et l'a annoncé à ma mère. Je l'ai entendu lui dire : « Il est impossible que Haj al-Hadi ait survécu. L'accident de voiture dans lequel il voyageait avec cinq autres hommes a été d'une violence inouïe. La voiture n'est plus

qu'une épave, maculée de sang ! » Il a remis à ma mère des documents tachés de sang qui se trouvaient dans les poches de mon père. Il a également dit que notre sœur aînée, Yamina, est au courant et qu'elle viendra nous voir. »...

La nouvelle est donc malheureusement vraie.!

Je l'ai dit à ma sœur, me jetant dans ses bras et pleurant à chaudes larmes. Elle m'a serrée fort contre elle, et j'entendais mes sanglots se mêler aux battements frénétiques de son cœur, qui semblait prêt à exploser. Elle a pris sa canne et l'a appuyée contre sa poitrine pour retenir son cœur....!



C'est la vie. Parfois, ça arrive. Le destin peut, en un clin d'œil, bouleverser votre vie jusqu'à ses fondements. et Vous pourriez finir par vous asseoir dans Un paysage désolé et lugubre, au milieu de la maladie et d'un deuil prolongé et douloureux, dans un jardin où toutes les fleurs ont été cueillies, et dans votre maison désertée où même les arbres et les pierres ont été déracinés, les habitants ont disparu, les parents ont été dispersés, et tous les frères et sœurs ont été éparpillés....!

J'ai contemplé le visage de ma belle sœur et l'ai serrée encore plus fort contre moi, craignant qu'elle ne nous quitte elle aussi à cause de sa maladie chronique. Des souvenirs avec elle m'ont alors envahie, notamment celui du jour où, de retour de la mosquée, je lui avais récité la sourate An-Nasr, pleine de fierté et d'arrogance, sans m'interrompre.:

Au nom de Dieu, le Tout Miséricordieux, le Très Miséricordieux. Lorsque la victoire de Dieu sera acquise et que vous verrez les foules se convertir à la religion de Dieu, alors glorifiez-Le par la louange de votre Seigneur et implorez Son pardon. Il est certes Celui qui accueille le repentir. Dieu Tout-Puissant a dit vrai.

Ma sœur, la Vierge Marie, m'a serrée contre son sein blessé et m'a embrassée en criant de joie et d'encouragement. :

— Baz Athmahmunt Annagh.

C'est ainsi qu'elle m'appelait affectueusement , « Thmahmunt Inagh », un diminutif d'Abd al-Rahman. Car je l'aimais et j'étais très bon envers elle à cause de sa maladie. Contrairement à mon frère jaloux Abdullah, qui, avec Mohammed, le fils aîné de ma sœur Yamina, m'avait surnommé « Abriq » (pichet) à cause de ma gourmandise et de ma forte corpulence, avec mes joues en forme de pichet ! Cet appétit, ou plutôt cette gourmandise, m'a ruiné pendant un an lorsque j'ai contracté la tuberculose en 1962, alors que j'étais élève en classe préparatoire à l'école Ibn Khaldoun de Nador, après notre émigration. C'est aussi pour cette raison que mon cher père m'a frappé pour la première fois de ma vie..



Derrière la maison, là où mon père, que Dieu ait son âme, avait l'habitude de s'asseoir avec un de ses voisins et amis, fabriquant des cordes et des chaussures avec de l'alfa.

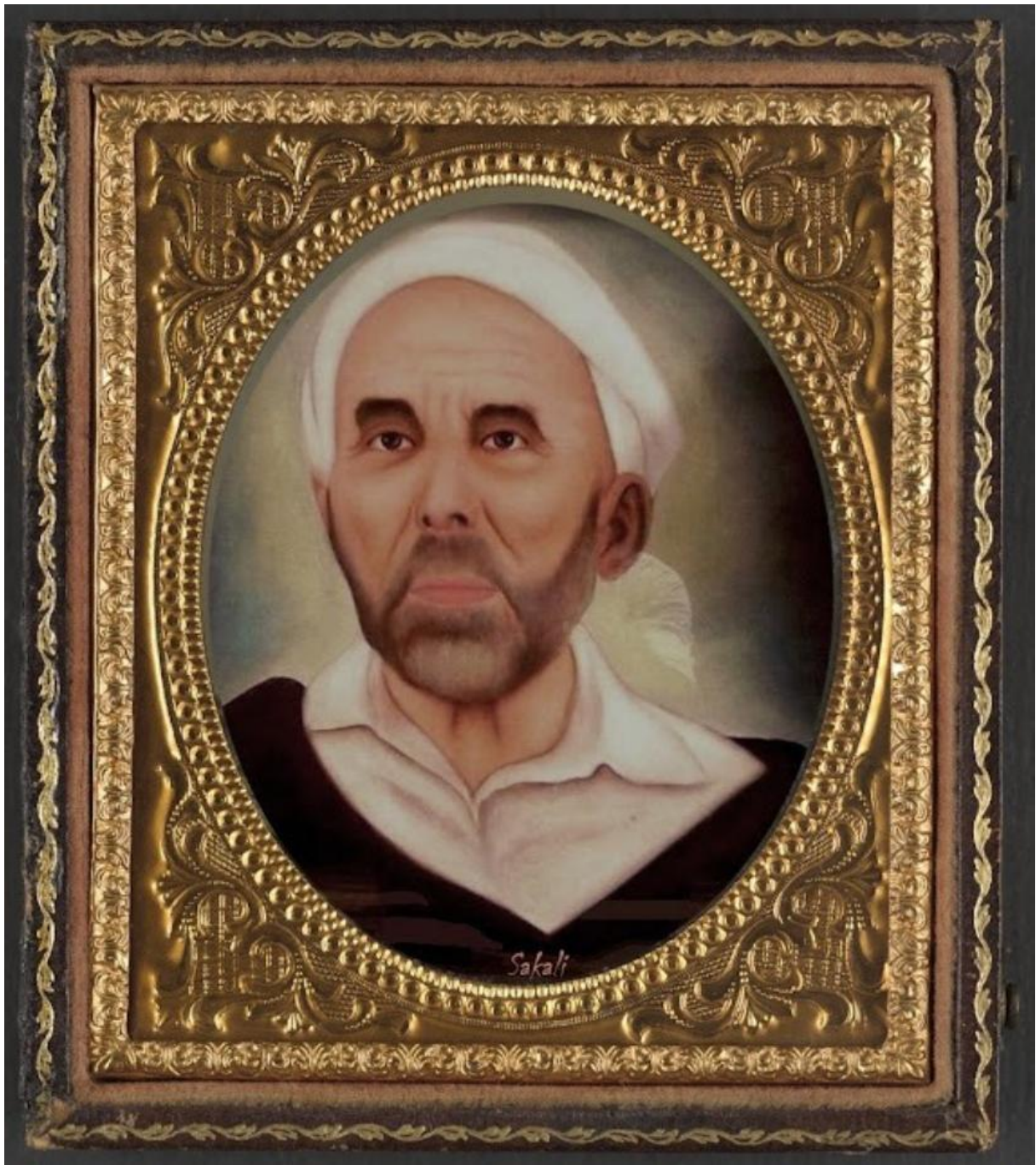
C'était il y a un an. C'était le Ramadan. Le soir, toute la famille était réunie autour de la table de l'iftar. J'étais assise près de mon oncle Al-Arabi, qui souffrait de tuberculose. Mon frère Abdullah était assis à côté de moi, et mon père, vêtu de sa djellaba, était assis en face de moi et récitait des invocations, tout en me regardant. Moi qui ne jeûnais pas, j'attendais avec impatience l'appel à la prière au coucher du soleil, rêvant déjà du repas.

J'étais vraiment comme une bête gloutonne, ou « la vache de Boumédiène », comme me taquinait parfois mon frère Abdullah. Lorsque l'appel à la prière a retenti, signalant la permission de manger, mon père s'est levé pour prier. Ma mère a rempli les coupes de soupe harira, de pain, de dattes, de café et de lait. Mon père s'est assis et tout le monde a commencé à manger..

Mon père a remarqué que je le fixais. Quand mon oncle eut fini de manger, je prenais le reste de sa harira (une sorte de soupe) et le dévorais. Lorsqu'il eut terminé et recula, je pris sa tasse de harira à moitié pleine. J'entendis mon père s'éclaircir la gorge en guise

d'avertissement, me fixant intensément. Je reposai la tasse et reculai, déçu par ce qui s'était passé.

Je me tournai vers mon frère Abdullah, qui me faisait un clin d'œil et m'incitait à prendre la tasse de mon oncle, sinon il la prendrait lui-même. Je me jetai aussitôt sur la tasse, mais mon père me frappa soudainement le crâne chauve avec son chapelet – un coup douloureux qui me laissa de nombreuses bosses sur le crâne et le front. Je me relevai en pleurant et allai vers ma mère, qui me prit sur ses genoux, essuya mes larmes et me consola en me donnant des conseils :



Mon père, que Dieu ait pitié de lui

Ton père a raison. Ton pauvre oncle est malade. Si tu bois dans sa tasse ou son mug, tu tomberas malade toi aussi. Ton père t'aime et ne veut pas que tu tombes malade pendant que tu es jeune et précieux... En fait, nous avons une mère merveilleuse ! Ce que j'écris maintenant, des souvenirs de ma mère et de ma famille pour mes enfants et petits-enfants, est un témoignage de la bonté de nos parents, que Dieu ait leur âme.

Ce ne sont que les pensées qui me viennent à l'esprit, afin qu'ils connaissent l'histoire de ma vie et leurs origines avant que je ne meure... Ma sœur Mary a caressé mes joues de ses doigts blancs et doux et m'a demandé : « Tu pleures parce que tu aimes notre père ? » « Oui, mais je t'aime aussi. » Elle a réfléchi à ma réponse, puis a dit : « Tu sais, mon frère Abdul Rahman, quand on meurt, on ne meurt pas vraiment.

On entre simplement dans un jardin infini rempli de fruits de toutes sortes, de roses et d'anges qui volent. » Je l'ai interrompue : « L'imam de la mosquée nous a dit qu'au Paradis il y a aussi des rivières de miel, que seuls ceux qui font l'aumône peuvent boire. Est-ce vrai, ma sœur ? Cet imam me battait souvent et nous ordonnait d'extorquer de l'argent aux passants. C'est pourquoi je ne crois rien de ce qu'il dit. »



Ma sœur réfléchit à ma réponse et dit : « Le savant avait raison, même si cela contredit la logique des enfants. Au Paradis, il y a des rivières de miel et de lait. C'est ce que nos ancêtres nous ont enseigné ! » Je méditai sur les paroles de ma sœur : « Quand nous mourons, nous ne mourons pas vraiment ; nous entrons simplement dans un jardin sans fin... » Alors je lui demandai : « Quand les morts rejoignent ce vaste jardin, pouvons-nous les voir et sont-ils capables de nous voir ?

» « Non, mon frère, répondit-elle, tant que les morts sont dans un monde et les vivants dans un autre, ils ne peuvent pas se voir. Il y a un mur entre eux qui empêche toute communication. Ce mur, c'est la vie. Ils nous attendent dans ce Paradis, et quand nous mourrons et les rejoindrons, nous les reverrons et vivrons à nouveau avec eux. » « Si seulement je pouvais mourir pour pouvoir dormir dans les bras de mon père comme je l'ai toujours fait, blottie sur ses genoux depuis mon sevrage.

Cette habitude, ou ce privilège, était l'une des raisons pour lesquelles mon frère Abdullah me haïssait et me méprisait, une haine qui persiste encore aujourd'hui, malgré notre âge ! » « Si tu meurs aujourd'hui, Athmahmount Annagh, tu verras notre père. » « J'ai tellement envie de le voir, mais je ne veux pas quitter ton monde car je t'aime, ma sœur Maryam. Quand tu rejoindras le monde de mon père et que tu mourras, je partirai avec toi...

» Nous avons entendu la voix de mon frère Muhammad, revenu de Hollande deux jours après le départ de notre père pour veiller sur la maison et la famille pendant son voyage en Algérie. Alors, ma sœur Maryam et moi sommes parties à la recherche de notre mère, qui était en pleine conversation avec lui. Il lui disait : « Non, j'ai appris ce qui est arrivé à mon père.

L'homme qui t'a apporté la nouvelle, qui retournait à Yath Hsayen, est passé près du centre du village où j'étais assis, près de la boutique d'Ahmed Abarchan, et a annoncé l'accident à tout le monde. Nous devons organiser des funérailles pour mon père et faire l'aumône demain. » « En effet, mon fils, tu as raison.

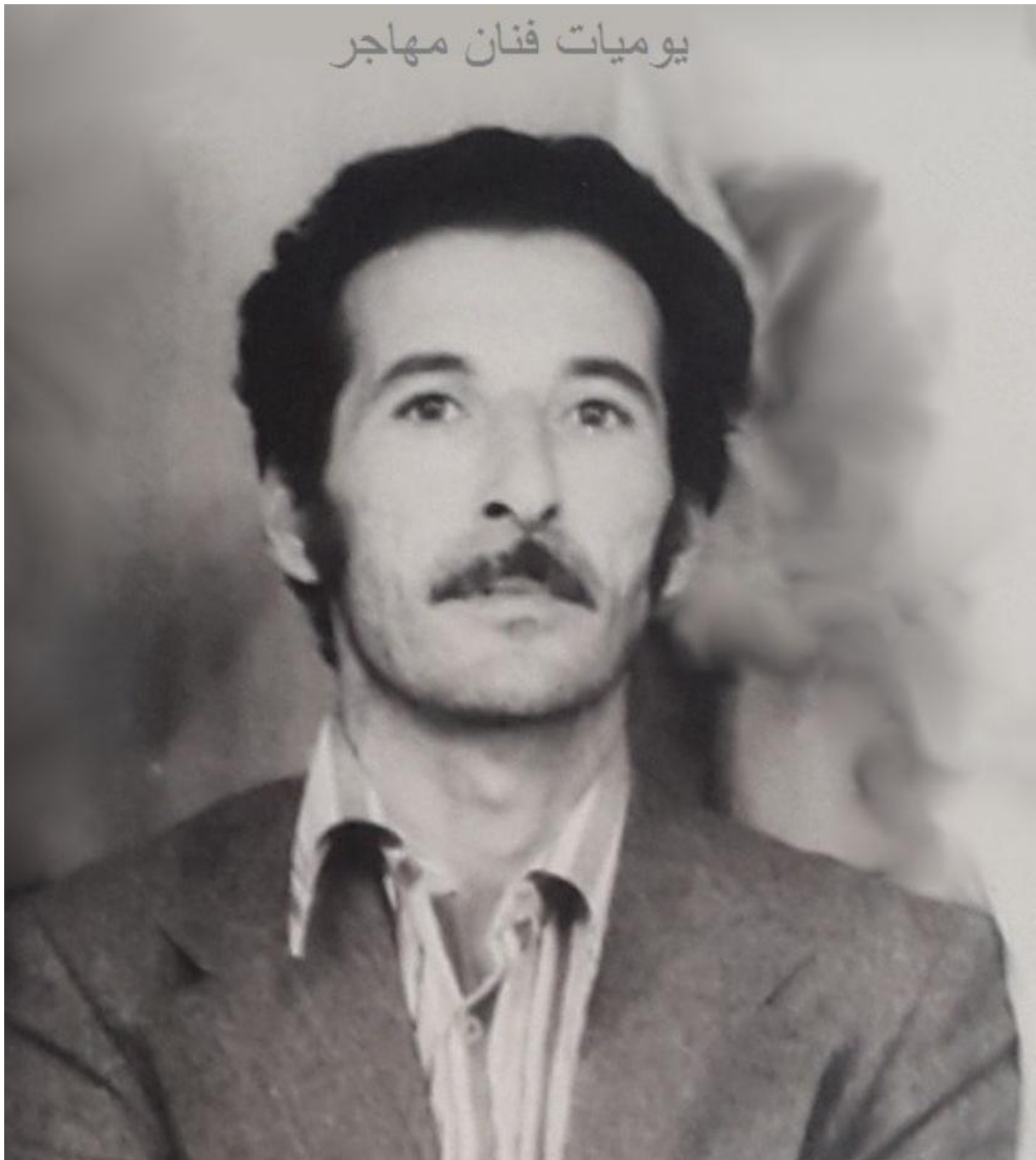
» Ma mère respectait mon demi-frère et l'appelait « mon fils » car il avait le même âge que mon frère aîné, Muhammad, qui, après son mariage, était parti vivre et travailler comme tailleur à Azghanghan. Elle ajouta : « Je vais donner des ordres aux servantes pour tamiser la farine et préparer le repas de demain. » Puis elle partit.



Les moutons que l'on voit au milieu de la maison appartiennent à ma sœur Hadda, qui vit toujours à Beni Sidal et utilise notre maison abandonnée comme étable. La pièce avec les deux fenêtres sur la photo est la chambre de ma mère. Elle possède un coin à droite où l'on range tapis, couvertures et vêtements. À gauche se trouve la salle de bain. Devant la chambre s'étend une longue et haute véranda, d'un demi-mètre, construite en pierre et en terre (thanharth), où nous avons l'habitude de nous asseoir pour observer les poules, la dinde, le chat jaune et les deux chiens, Widha et Asas.

Le lendemain matin, tout le monde se leva tôt pour nettoyer la maison et préparer le repas pour les invités venus présenter leurs condoléances suite au décès de mon père, que Dieu ait son âme. Les premiers arrivés furent ma sœur aînée Yamina et son fils Muhammad, qui avaient marché depuis Yath Hsayen, en passant par Thanouth Narman. Après eux arriva ma sœur Ruqayya, que Dieu ait son âme, descendant de la montagne oùThémiza " En compagnie de son époux éternel.

Elle portait une robe noire, un voile et des lunettes. Noir et portant des gants, comme ma sœur Yamina. Puis ça a commencé à couler sur notre maison. Parmi les autres personnes présentes aux funérailles figuraient des hommes et des femmes venus de villages voisins et plus éloignés. La chambre de ma mère était réservée aux femmes, tandis que la maison vide de mon frère Muhammad accueillait les hommes venus recevoir leurs condoléances..



Mon frère Muhammad, qui a émigré aux Pays-Bas, que Dieu ait son âme.

Elle est passée jours Et des semaines sombre sur funérailles absent expatrié Et il a Cela a été répété Certificats que

Elle a décidé dans la mort Notre père miséricorde Dieu dans L'incident horrible et son enterrement selon certains témoins

L'œil dans la ville de Maghnia Algérien. Et nous avons commencé. Nous vivons Convaincu de sa mort Amer. Et nous continuerons. dans vie Pour nous seuls, étrangers et orphelins sans Certificat Et il n'y a pas de fournisseur alternatif ... !

Publié il y a 15th September 2017 par Abderrahman Sakali

Paragraphe 05 — Migration - Adieu Bani Sidal

Migration

Adieu, Bani Saidal



Adieu, Bani Saidal

Une année s'est écoulée depuis la mort de mon père et son départ pour le jardin infini, comme disait ma sœur Maryam, que Dieu ait son âme. Une année s'est écoulée, et tout a changé, tout s'est transformé : ma sœur Maryam est décédée dans des circonstances qu'il m'est difficile de me rappeler, tant le temps est loin et tant ma jeune mémoire est encombrée d'expériences, d'impressions et de souvenirs. Il y a peut-être aussi un trou dans ma mémoire, un trou que je creuse pour alimenter mon journal d'exil, au milieu des tempêtes.

Le vent soufflait sur Bruxelles, la capitale, et les échos des attentats terroristes résonnaient de partout... ! Ma sœur Yamna s'est mariée sans encombre avec son premier fiancé, qui avait menacé de faire sauter la cérémonie et d'en faire un

enterrement si elle épousait un autre. Ma sœur, la mariée, a rejoint à cheval la demeure de son époux, Touali Abdel Rahman Si Doudouh, à Iznan, près de Bouyafar, traversant villages, collines, vallées et sentiers escarpés. Je la plaignais, me demandant comment elle pouvait supporter cette chaleur pendant des heures, emmitouflée et juchée comme une momie !



Mes sœurs, Yamina et Yamna

La vieille esclave noire, Thiya, a disparu de ma vue dans des circonstances que j'ai aujourd'hui du mal à me rappeler précisément, malgré tous mes efforts, surtout après que ma mère eut évoqué ouvertement notre émigration à Nador. Ma mère lui avait laissé le choix de rester chez nous ou de suivre son propre chemin. Elle a choisi de parcourir le vaste pays de Dieu, plein de détours et d'étranges surprises, en suivant son destin.

Un autre changement s'est produit au moment des récoltes. La moisson fut maigre et peu abondante, et tous les agriculteurs ne travaillèrent pas autant que l'année précédente, du temps où mon père était présent. Grâce à la bonne récolte de cette année-là, nous avons encore un puits (Thasraft) plein de grain, que nous entreposons au centre de notre village, près de la boutique d'Ahmed Oubershan à Aghir Amdghar.

Mon frère M'hamed est retourné en Hollande par crainte de perdre son emploi et de s'attirer les foudres de son patron, le propriétaire néerlandais de l'entreprise, qui le respectait. Il a bien fait de partir si tôt. S'il était resté à Aghir Umadghar, il se serait adonné aux rituels du sebsi et de l'istinmata au cimetière d'Abdelkader, l'artiste fou, qui venait souvent nous rendre visite car il habitait à deux pas de chez nous.

Toute la famille, joyeuse, s'asseyait sur le balcon extérieur (Thinath), après que les domestiques l'eurent balayé et nettoyé, chantant joyeusement l'Izran Narif, l'aspergeant d'eau froide et le recouvrant des plus beaux tapis et coussins pour se détendre. Ainsi, en ce paisible après-midi, l'endroit se transformait en un décor de

rêve, comme si l'on se trouvait parmi les soirées de danse et de gaieté des palais andalous, ou les nuits de conversation à Grenade...

Alors, l'artiste Abdelkader, le fou, était assis sur une chaise, vêtu de son pantalon rapiécé, avec son oud traditionnel magique qu'il avait fabriqué avec du fil de pêche et la carapace d'une grosse tortue, sous les applaudissements enthousiastes de toute la famille, y compris moi, ma mère, mes frères et sœurs, et toutes les domestiques.

Et il commença à jouer des sonorités tristes et romantiques que nous n'avions jamais entendues auparavant, si belles, si calmes, et qui pénétraient l'âme si rapidement, jusqu'au cœur ! Son effet apaisant et bienfaisant m'a accompagné tout au long de mon développement psychologique, si bien que de cet arbre ont jailli de multiples branches, parmi lesquelles ma profonde passion pour la musique.

C'est avec ce genre de graine que notre conscience se nourrit lors d'événements marquants et d'expériences traumatiques de l'enfance. Reléguée à l'inconscient, elle attend de fermenter et de mûrir pour devenir une sorte d'engrais (le désir). Plus tard, elle émergera pour construire, de force et involontairement, un nouveau système de vie pour son porteur.

Car les graines ont été semées et germeront inévitablement jusqu'à la moisson : et à ce moment-là, psychologiquement, vous ne serez plus qu'une persona, une ombre, au sens le plus strict de la conception platonicienne de l'ombre. Une personne vit prisonnière de l'esprit et des tendances intellectuelles et psychologiques de son fils, qui devient le véritable père de son propre père, lequel redevient un enfant.

Ceci résulte de l'influence de ce que l'ego conscient a absorbé et intériorisé lors de la petite enfance, des événements qui s'enracinent profondément et vous donnent finalement naissance, vous, le père, et qui contrôlent votre comportement tout au long de votre vie. Et ces racines, ce sont nous qui les avons plantées et cultivées, afin que nous devenions à notre tour eux, et qu'ils deviennent nous !

Je ne crois pas que ma passion pour la musique durant mon adolescence, ni l'amour intense que je lui portais, ni les quatre années passées à étudier la musique à l'Institut National de Musique et de Danse du quartier Diour Jamaa à Rabat, de 1981 à 1997 (année où j'ai obtenu ma licence de psychologie), malgré le peu de temps consacré aux cours de solfège et de guitare, aient été synonymes de malheur. J'ai transmis cet amour de la musique à mes enfants, Hadi et sa sœur, ma fille Leila, qui ont poursuivi leurs études supérieures musicales à l'Institut Athénée Royale Jean Absil de Musique et de Danse à Etterbeek, où ils ont maîtrisé les sept tonalités et la guitare classique, avec une spécialisation en ballet classique.

En plus de détenir l'agrément d'ingénieur d'État en économie...

Je profite de cette occasion pour évoquer un événement important qui s'est produit dans ma vie à Bruxelles le jour où mon fils est parti avec sa mère pendant mon absence. Il avait terminé son école primaire et allait entrer au collège.

Athénée Royale Jean Absil, mais le directeur de l'établissement a refusé de l'inscrire dans son école.

À mon retour de l'école Serge Croze de Molenbeek, où j'enseignais l'éducation islamique, j'ai trouvé ma femme et mon fils profondément attristés et marqués par un

véritable racisme. Mon fils unique, Hadi, pourtant bien élevé, assidu dans ses études et élève exemplaire, s'était vu refuser l'inscription. Je suis donc allé voir le directeur de l'école, que je connaissais pour y avoir organisé une exposition trois ans auparavant.

Il m'a accueilli chaleureusement, m'a remercié pour l'exposition et a inscrit Hadi, après avoir refusé d'inscrire les enfants de nombreuses autres familles d'immigrés marocains, pour la plupart nos voisins. Il m'a confié que ce refus n'était pas motivé par un préjugé raciste, mais par la volonté de l'administration d'éviter la surpopulation et de prévenir la formation d'une majorité d'élèves marocains, susceptibles d'imposer leur mode de vie et leurs traditions.

Selon lui, cela nuirait à leur intégration dans la société belge. Il a également évoqué leur prétendue violence et leur manque d'assiduité à l'école, le fait que la plupart de leurs parents étaient illettrés et incapables d'aider leurs enfants dans leurs études, faute d'instruction préalable. Il a ajouté que j'étais différent des autres immigrants, etc.

L'école que mes enfants ont fréquentée à Etterbeek



Dans cette magnifique école, mes enfants étudiaient la musique : Coservatoire Royal de Musique à Bruxelles

Mon fils Hadi lors d'une de ses représentations musicales à Bruxelles



Nous ne pouvons ignorer ce qu'il est advenu de ces graines, et je ne crois pas que tout cela soit sans lien avec les mélodies magiques et mélancoliques du oud qui émanaient jadis de l'instrument du vénérable maître et musicien immortel, mon idole et mentor, conscient et inconscient, M. Abdelkader Habs, qui vit dans l'obscurité, dans une ruine de pierres et de boue au sein du cimetière jouxtant nos champs, autour de notre aire de battage, à droite de la maison.

Son malheur s'est accru après la mort de sa mère, que Dieu ait pitié d'eux deux ! Il existe parmi nous des êtres semblables à des prophètes et des anges, avec lesquels nous interagissons quotidiennement, et pourtant nous ne les connaissons pas. Bien. Ce sont des agriculteurs du progrès ! Et j'ai d'abord trouvé ce phénomène très beau et raffiné, exprimant...

Quelle profonde compréhension de la vie avait l'architecte de ce mode de vie authentique ! Peut-être reflète-t-il, inconsciemment et involontairement, le style de vie splendide de ces humbles et illustres personnages ! En même temps, je trouve cela quelque peu étrange et choquant... !

Que de telles fêtes surprises se produisent Au milieu de toute notre famille, entourée d'hommes inconnus, de domestiques et de personnel ! C'était incompréhensible. Mais, fidèle à mon habitude, je refusais de juger ces instants rares et joyeux. Je me disais de savourer la beauté de la vie et ces moments de bonheur, et de prendre mon temps avant de porter un jugement ou de me prononcer, car cet événement était une surprise totale, une première dans ma vie.

Peut-être était-ce déjà arrivé plusieurs fois, pendant que je dormais dans la chambre de ma mère, aux prises avec « Boukabbas », le fantôme du téléphone somnambule dont j'étais si souvent victime, et « Thmz », dont on nous faisait peur quand on s'éloignait de nos parents. Ma curiosité m'a poussée à enquêter sur les organisateurs de cette soirée huppée et sur les véritables bénéficiaires. Du moins, si tant est qu'il y ait eu un profit

ou un cerveau derrière tout ça !

— Ma mère, considérant que les femmes aiment l'activité et y ont tendance à s'adonner pour surmonter la dépression de la crise de la quarantaine, surtout après la quarantaine en général !?

— Mon père, étant donné qu'il est le chef et le président de la famille, celui qui supporte toutes ses dépenses, et qu'il travaille beaucoup, il a donc droit à une récompense et à quelques jours et soirées d'activité !?

Mon frère Muhammad, en sa qualité C'est l'adolescent le plus âgé parmi nous et il a besoin de moments de débauche et de plaisir, ce qui lui convient parfaitement, notamment l'activité sexuelle quotidienne de la masturbation, surtout lorsqu'il voit certaines des domestiques danser !

Et je me suis mise à chercher les raisons cachées, les causes de l'émergence de cette beauté comportementale et spirituelle, de ces instants rares, de ces instantanés fugaces dans nos vies. Mais en vain ! Si ce n'est que j'ai commencé à accueillir l'idée avec enthousiasme, attendant avec impatience le moment où elle se produirait pour pouvoir m'y investir pleinement.

Cela signifie que l'activité et la détente sont des activités humaines normales, appréciées de tous, et qu'elles ont été créées, ou existent, uniquement pour alléger les pressions quotidiennes. À moins, bien sûr, que notre voisin excentrique et artiste, Abdelkader, ne trouve dans cette belle démonstration romantique quelque chose d'ordinaire, voire d'exceptionnel, une occasion de nourrir son ego naissant...

et que cela relève du besoin d'affirmer sa personnalité et son image de soi, du besoin de reconnaissance, de la tendance à s'affirmer, etc. Surtout s'il est un artiste sensible et poétique qui s'épanouit grâce aux encouragements et à l'admiration d'autrui !

La femme qui avait hébergé mes frères, Mohammadi et Abdullah, pendant leurs études à l'école Rabaa Natrath, est décédée. Ils ont dû abandonner leurs études et passer l'année entière à la mosquée, où mon frère Mohammadi a mémorisé soixante sections du Coran. Je les accompagnais souvent, parfois même porté sur les épaules de mon frère. De ce fait, j'ai mémorisé quatorze sections. Je ne me souviens que des titres de ces sections, à l'exception de la première, qui contient de courts chapitres propices à la prière. Je les récitais aussi fréquemment, notamment pendant les prières, et je les ai enseignés à mes enfants. La répétition permet de bien ancrer une chose.

Je n'oublierai jamais le souvenir douloureux qui accompagne cet événement : j'ai échappé de justesse à la noyade, un véritable miracle. C'était à l'époque où mon frère Muhammadi, si assidu, achevait de mémoriser soixante chapitres du Coran, qu'il n'utilisa jamais ni dans ses prières, ni dans son travail, ni dans ses devoirs, et ce, de toute sa vie... Un jour, il revint avec un groupe d'autres personnes qui mémorisaient le Coran.

Muhammadi était assis parmi eux tel un prince, portant sa tablette coranique ornée de versets attrayants et colorés qui prônent la miséricorde, la coopération, la charité, la bonté, le don, l'aumône et l'altruisme... Nous allions de ville en ville, de quartier en quartier, frappant à chaque porte, demandant l'aumône pour le savant éclairé. Ce savant libérateur nous avait recommandé cette voie afin de nous accorder un jour de repos et la « libération » !

Nous avons passé la moitié de la journée à courir, à nous épuiser, à flatter, à tailler nos chaussures, et la faim, la soif et la fatigue atteignaient leur paroxysme. Nous nous sommes donc arrêtés, complètement épuisés, pour nous reposer sur la rive d'un grand marais (Araymam Amgran), et nous avons enlevé nos vêtements et commencé à nager...



Le marais dans lequel j'étais sur le point de me noyer

Le marais était inondé et je ne savais pas nager. Je me suis mise à jouer dans l'eau, au milieu des rires et des jeux des enfants. Jusqu'à ce que je sente que j'étais allée trop loin et que je commençais à me noyer. Je disparaissais sous l'eau pour refaire surface aussitôt, avalant de l'eau sale et hurlant de toutes mes forces pour appeler à l'aide.

Cette scène douloureuse se répétait sans cesse, en vain, et je commençais à perdre espoir de survivre, prise dans une lutte infernale avec l'eau chaude et stagnante. Je me laissais aller à la mort en pensant à ma mère, mon père et ma chère sœur Marie. Soudain, j'ai vu les autres enfants rassemblés, me regardant, me tendant un long bâton et criant, me suppliant de m'y accrocher pour sortir de ce piège.

Au milieu de ces événements, nous avons cassé tous les œufs que les gens généreux nous avaient donnés au pauvre cheikh, qui adorait les manger car il nous pressait sans cesse de lui en apporter de chez nous... C'est à cause de ce cheikh que ma mère m'a grondée le jour où je suis allée avec mes frères à la mosquée pour mémoriser le Coran, en cachant un œuf dans ma poche pour le donner à ce cheikh tyrannique afin qu'il ne me frappe pas. Quand ma mère a appris l'histoire, elle a dit avec colère :

L'imam n'a aucun droit d'agir ainsi ni de te frapper. Tu vas à la mosquée de ton plein gré pour apprendre, pas pour te faire battre par l'imam. Ses punitions et ses coups ne feront que te dégoûter des études, de l'école et des professeurs, mon fils. Et ce n'est pas ce que je souhaite ! La communauté le rémunère pour ses services d'imam. Un tel

acte vaut bien deux coupes de cheveux chez le coiffeur.

Elle m'a caressé la tête affectueusement et m'a embrassé en disant :

« Ça va, mon fils, cette fois-ci. Donne l'œuf au cheikh et essaie de ne pas le casser. La prochaine fois, je te donnerai un œuf pour que toi et ton frère Abdullah puissiez vous faire raser les cheveux chez Abdullah le Donateur, comme d'habitude . »

Les jours passaient, chacun avec son propre rythme, son ambiance et son état émotionnel et psychologique. Les semaines s'écoulaient tandis que nous restions suspendus entre les peines et les espoirs de cette migration aventureuse, qui nous paraissait si floue, malgré tous nos efforts d'imagination. Un jour, je jouais avec deux de mes amis, les garçons du quartier, lorsque nous sommes descendus dans un de nos champs de pois chiches, près de la boutique de Boumedienne.

Nous étions assis, cachés, à manger ces délicieux pois chiches salés, quand soudain mon frère, M'hamed, m'a attaqué et s'est mis à courir après les deux autres enfants. J'ai couru vers ma mère en pleurant. Quand je lui ai raconté ce qui s'était passé, elle m'a calmé et a essuyé mes larmes en disant :

Ne pleure pas, mon fils. Il ne nous reste plus beaucoup de temps avant notre départ, et la rentrée scolaire approche à grands pas. Il ne reste que deux semaines avant septembre et nous serons à Nador.

La nouvelle de notre départ se répandit comme une traînée de poudre dans la ville. Elle parvint aux oreilles de mon frère, M'hamed, qui alla la voir pour se renseigner. Lorsqu'elle lui annonça sa détermination à emmener les enfants à Nador pour leur scolarité et pour reconstruire nos vies, il s'y opposa. Il fit valoir qu'un tel déménagement était semé d'embûches dans une grande ville comme Nador, qui était alors le centre urbain le plus proche de Beni Sidal.

Il la mit en garde contre les conséquences potentielles d'une migration aussi risquée, lui demandant comment nous vivrions, où, comment et de quels moyens financiers nous disposerions. Notre mère repensa aux paroles de mon frère Mohammed et de sa mère, Lalla Mimount Issa : rester valait mieux que de se lancer dans l'inconnu, et personne ne pouvait prédire l'issue de cette migration. Alors elle dit :



Lalla Mimount Issa, la première épouse de mon père

J'ai décidé de déménager à Nador pour que mes enfants puissent étudier. Pour moi, nourrir leur esprit est plus important que de cultiver ces champs. Moi, leur mère, j'ai décidé de les suivre pour qu'ils puissent aller à l'école comme tous leurs cousins qui ont réussi. Mes enfants ne sont pas bêtes, mais ils n'ont pas trouvé, et ne trouveront pas, ici les conditions idéales pour étudier. Ils ne peuvent pas traverser des montagnes et marcher 10 kilomètres matin et soir juste pour lire.

Ce que ma mère disait calmement me semblait vrai, même si j'étais encore un jeune garçon. Combien de pères pensent qu'à force de travailler dur pendant des années pour subvenir aux besoins de leurs enfants et les élever, ils sont les seuls à pouvoir subvenir à leurs besoins et à les créer, les seuls responsables de leur réussite ! Mais la vérité profonde qui se cache derrière cette façade est que la femme, la mère, est l'architecte unique et occulte de toute réussite familiale.

Elle est le secret de la réussite des fils et des filles, et de l'épanouissement et du succès de la famille dans son ensemble. Ceci repose sur une raison scientifique et valable, fondement solide de mes convictions objectives : la nature a doté la femme de ce qu'il y a de plus sacré et de plus important dans la vie : l'instinct maternel, dans son sens ontologique le plus complet.

L'essentiel, c'est qu'une mère, qu'elle soit animale ou humaine, cette mère biologique et psychologique, ne choisit rien d'autre que le meilleur, le plus heureux et le plus durable pour sa progéniture... car le bonheur de ses enfants est son bonheur, et leur santé est sa santé...

Ainsi, aujourd'hui, loin dans le temps et l'espace, avec une mémoire qui n'est plus celle de la jeunesse ni une page blanche comme durant l'enfance, mais plutôt une mémoire mûrie par les diverses expériences de la vie et les relations humaines ici et là, je dis que mon père a véritablement œuvré pour notre épanouissement et notre bonheur, subvenant à tous nos besoins physiologiques, au point d'être un modèle.

Mais sans notre mère si extraordinaire, nous serions tous vieux et fragiles aujourd'hui, gardant des vaches ou des chèvres dans les montagnes, comme tous les autres garçons de notre quartier de Beni Sidal !

La plupart des jeunes hommes de notre village et du quartier, même ceux qui parvenaient à aller à l'école au prix de grands efforts et des sacrifices de leurs pères, finissaient assis sur les murets de pierre (souples) des champs jouxtant le cimetière, à droite de notre maison entourée d'une haie de cactus, sous la clémence du Seigneur et de son soleil brûlant.

Ils mangeaient de la nourriture indienne et se frottaient les parties génitales avec des animaux ou des figues de Barbarie dont ils avaient retiré les épines, et dans lesquelles ils avaient pratiqué un orifice en forme de vulve.

يوميات فنان مهاجر

بحثاً عن الزمن الضائع



Le cactus, et que savez-vous du cactus ? Il contient de la nourriture, du divertissement et des bienfaits pour les hommes, afin qu'ils puissent voir.

Comme la plante d'aloé vera a la propriété de sécréter un liquide collant qui facilite la pénétration et l'éjaculation, elle était idéale pour manger, se masturber et se détendre tout en même temps !

C'est ainsi qu'il a obtenu son diplôme, après avoir sacrifié et investi son temps et ses efforts dans L'éducation et l'apprentissage, même en montagne ! Voici un aperçu des emplois honorables qui les attendent après leurs études ardues, notamment dans nos zones rurales où l'État est absent, où aucun projet, même illusoire, de développement et de création d'emplois n'existe, ce qui serait sans doute vain dans un Maroc sans ressources ! De ce fait, les diplômés bénéficiaient de nombreuses opportunités professionnelles :

Jouer aux cartes et traîner. Se détendre et réfléchir en fumant des joints ou des pipes, voler si l'occasion se présente, élever du bétail si possible, pratiquer l'agriculture

saisonnière en cas de pluie, et se masturber avec des animaux ou des cactus plutôt que de coucher avec une femme. Car le coût du mariage est devenu exorbitant et n'est pas à la portée de tous.

Les familles avaient commencé à comprendre que l'éducation était le moyen le plus efficace et le plus simple d'améliorer leur situation économique et d'échapper à la crise. C'était le seul sésame qui permettait une certaine mobilité sociale. Le certificat d'études primaires, obtenu après seulement cinq ans de lutte contre l'illettrisme, permettait à l'élève de devenir enseignant et de percevoir un salaire mensuel suffisant pour vivre dignement, l'empêchant ainsi de mourir de faim.

Par conséquent, les familles investissaient dans l'éducation de leurs enfants, quitte à vendre leurs bijoux et une partie de leurs terres. L'incitation étant plus forte, la récompense ou la compensation était immédiate, et la nation sortit du colonialisme affaiblie, sans structures et souffrant d'une pénurie d'infrastructures dans tous les secteurs ...



Mes sœurs, Mimount et Houria

Plusieurs jours s'étaient écoulés depuis la dernière discussion entre ma mère et son beau-fils au sujet du départ. Je voyais ma mère vendre ses bijoux, ses robes et ses caftans à des femmes en prévision de l'émigration inévitable..

Alors que nous nous apprêtions à partir, nous avions le sentiment d'être contraints de quitter notre terre ancestrale contre notre gré. Le peuple amazigh, fuyant l'oppression des Makhzen pour se réfugier dans les monts Rif et Atlas, a toujours eu le sentiment que des forces obscures cherchaient à les déraciner, alors même qu'ils en étaient les habitants originels ! Le seul tort des Amazigh était de mépriser l'humiliation et de haïr l'esclavage, comme leur nom l'indique : Hommes Libres.

Aussi, la terrible vengeance des Makhzen fut-elle de les parquer comme une populace de seconde zone, voire de dernière classe, telle une réserve animale, dans des villages de montagne reculés, loin de tout centre urbain et dépourvus d'infrastructures, les isolant et les négligeant complètement, afin qu'ils demeurent arriérés et soient présentés au monde comme la preuve vivante de leur primitivité et de leur retard, et que seuls les Arabes musulmans civilisés les aient libérés du paganisme et de l'obscurantisme dans lesquels ils étaient plongés !

Cela a provoqué l'explosion de la colère du peuple et son profond sentiment d'humiliation et de « mépris » s'est manifesté à plusieurs reprises contre les symboles de l'autorité au Maroc, qui ont répondu par la répression, les enlèvements et l'emprisonnement des honorables militants !

Le jour convenu de la migration, ma mère se leva tôt et ordonna à la servante de préparer du café, du thé et des œufs au plat à l'huile d'olive. Elle alla dans le jardin, là où se dressaient les grands figuiers, cueillit un seau de figues et prit un autre petit seau qu'elle remplit de henné. Elle les lava et les déposa sur la table, puis s'assit et dit :

Goûtez avec moi, mes enfants, les bonnes choses de notre terre, car c'est la dernière fois que nous mangerons nos figues et nos figues de Barbarie !

Tout le monde était prêt à émigrer. Ma petite sœur, Thamunt, avait environ quatre ans, ma sœur Huriya, moi par ordre d'âge, mon frère Abdullah, et enfin mon frère Muhammadi, qui me défendait toujours contre Abdullah qui, chaque fois qu'il me voyait dessiner et colorier, m'agaçait et m'empêchait de pratiquer mon passe-temps préféré.

Ma mère prit une marmite en fer, la remplit d'olives noires cueillies dans nos champs à Mesnadh et la mit dans le sac de mon frère Mohammadi. La servante, Aisha Mamma Maimoun, apporta un petit sachet de pois chiches secs à ma mère, qui le mit dans le sac de mon frère Abdullah. Ma mère prit tous les tapis et ustensiles de sa chambre et, avec l'aide de la servante, les apporta à Lalla Mimount Issa, la femme de mon père, en cadeau pour sa chère coépouse.

Puis, ma mère plia deux couvertures et les enveloppa dans un tissu blanc, en forme de grosse boule (une couverture en forme de soleil). Elle serra ensuite dans ses bras sa coépouse, la servante Aisha, et sa sœur Mimount. Nous fîmes de même, et la tristesse nous envahit tous. Nous quittâmes notre maison et ses habitants pour partir vers l'inconnu...

Nous sommes tous sortis les uns après les autres, suivant notre mère. Nous avons marché longtemps avant de commencer à nous sentir fatigués. J'ai eu le vertige et je me suis évanoui.



Tandis que nous gravissions la montagne, nous nous retournions à chaque fois pour dire adieu à notre maison, qui semblait rétrécir peu à peu. Notre mère soupirait en silence, épuisée par le poids, la chaleur et la soif. Nous passâmes devant la maison de la femme bienveillante qui avait abrité mes frères lorsqu'ils étudiaient à Rabea Netrath. Elle était décédée un an auparavant, l'année même où mes frères avaient interrompu leurs études, et nous étions emplis d'espoir.

Nous nous arrêtâmes pour que notre mère puisse se reposer un peu, et nous attendîmes, espérant que quelqu'un vienne lui apporter un verre d'eau, car elle avait soif et était épuisée par le lourd fardeau porté durant l'ascension. Mon frère Abdullah frappa trois fois à la porte, mais en vain. Il semblait que personne ne répondait, comme si la maison était déserte et que les choses avaient changé depuis la mort de cette femme bienveillante. Ma mère se releva et reprit son lourd fardeau.

Avant d'entamer la descente, nous contemplâmes une dernière fois, du sommet de la montagne, notre lointaine demeure, qui commençait à s'envelopper de brume. Puis nous avons continué notre chemin, en marchant et en pleurant.

Il suit

Publié il y a 18th September 2017 par Abderrahman Sakali

Paragraphe 06 — En route vers la route

Paragraphe 6 - En route vers la route

Paragraphe 6

En route vers la route



*** ** * ***

Sur cette route que nous redoutions tous , alors que nous descendions la montagne, nous nous enchaînions les uns aux autres, tant elle était étroite et sinueuse, tels une caravane épuisée marchant sur le dos d'un serpent. Mon frère Mohammed était en tête du cortège, suivi de ma mère, et nous autres derrière eux, car il connaissait le chemin.

Il y a deux ans, il avait déjà fait le trajet à pied de notre maison de Beni Sidal à Nador avec mon frère Abdullah, Ahmed, le fils de mon oncle Al-Arabi (que Dieu ait son âme), Mohammed, le fils de ma sœur Yamina, et d'autres enfants du quartier dont les noms m'échappent. Ils avaient enduré les difficultés de ce voyage, parcourant plus de soixante kilomètres aller-retour pour rencontrer le roi Mohammed V (que Dieu ait son âme).

Il s'agissait de la première visite d'un roi dans la ville de Nador, et des rumeurs avaient précédé l'apparition de son visage dans la lune ou dans les nuages durant ses jours d'exil à Madagascar, de sorte que cette illusion d'optique allait se transformer en légende dans l'esprit de Jacob.

Les souvenirs de ce matin-là résonnent encore en moi. Je me suis réveillé avec enthousiasme, cherchant la bouilloire pour préparer du thé et du pain. Je suis allé sur la véranda, au milieu de la maison, où tous les enfants dormaient. J'ai commencé à

réveiller mon frère Abdullah pour qu'il prenne le thé froid avec moi, mais comme il ne m'entendait pas, j'ai retiré la couverture et n'y ai trouvé qu'un oreiller vide. J'ai enlevé les autres couvertures et n'ai trouvé que des oreillers. Je savais qu'ils étaient partis pour Nador car ils avaient parlé et planifié ce voyage soudain et étrange la veille au soir, en mon absence !

J'ai entendu ma mère gémir de mal de tête, d'une fatigue extrême et de soif, alors j'ai regardé son visage, qui était ruisselant de sueur, et j'ai demandé à mon frère Mohammadi :

Mon frère Mohammadi, allons-nous jusqu'à Nador à pied ? La route est longue et notre mère est malade !



Ma mère. Pointillisme noir et blanc. Bruxelles 1988

Ma mère, que Dieu ait pitié d'elle

Mon frère Muhammadi se leva, haletant d'épuisement et portant le poids de son sac qui contenait ses vêtements et quelques provisions dont nous aurions besoin en ville, et dit :

Il existe bien quelques voitures qui transportent occasionnellement des personnes à Azghanghan, Nador et dans les environs, mais elles sont très rares. À notre arrivée à la gare routière du marché, nous trouverons peut-être une voiture pour nous emmener à Nador. Tout dépendra du hasard !

J'ai contemplé le flanc de la montagne et constaté que le marché était encore loin. Il nous restait au moins une heure de marche. La route était escarpée, sinueuse et pleine de détours, à l'image de notre destin tragique. J'ai entendu un chien aboyer derrière nous, venant d'une maison au loin. J'ai pensé à nos deux chiens, Widha, la blanche, et Assas, la noire, morts empoisonnés. Ce jour-là, mon frère Muhammad était rentré, bouillonnant de colère, pour annoncer la nouvelle.

Père, nos deux chiens sont morts empoisonnés. Je suis persuadé que le coupable est Muhammad N. Bouqrounis, car je l'ai vu à plusieurs reprises rôder autour de notre maison et donner des os et des miettes de pain aux chiens.



Nos deux fidèles chiens, Asas et Widha, ont été tués injustement. Ils étaient inséparables.

Mon père l'a calmé en disant :

Mohammed N. Boukrounis est connu pour être un voleur notoire. Surtout depuis qu'il a été pris en flagrant délit l'an dernier, à l'aube, en train de cambrioler la boutique d'Ahmed Ammouh Oberchan. On a retrouvé des chaussettes, des paquets de cigarettes « Casa » et d'autres objets volés éparpillés sur le chemin entre la maison de son père et le magasin qu'il avait cambriolé. Mais attends, mon fils. On va remplacer nos chiens par d'autres chiens. C'est la meilleure solution.

Un frisson me parcourut à l'idée d'un être humain donnant froidement la mort à un animal innocent. Du poison dans sa graisse pour le tuer, en récompense de sa loyauté ! Mes pensées dérivèrent loin dans le passé, à l'époque où ma tante Aisha venait nous rendre visite avec son mari, Abdul Qadir Taw Taw, de Yath Shishar. Elle nous apportait les grosses grenades rouges, comme chaque année.

C'était un mercredi, jour de marché, où mon père achetait, comme d'habitude, viande, légumes, fruits et sucreries. Ma mère était toujours ravie de la visite de sa jeune sœur, ma tante Aisha, la moudjahidine. Aisha avait un problème, ou plutôt, une histoire d'amour des plus étranges, des plus fantastiques et des plus romantiques – une histoire que nous aurons l'occasion de redécouvrir plus tard.

Ma mère avait préparé un délicieux dîner de haricots et de viande que nous devions manger le jour même pour éviter qu'il ne se gâte, faute de réfrigérateurs et autres moyens de conservation, car nous n'en possédions aucun et ignorions même l'existence, l'électricité étant totalement absente des villages et des zones rurales, voire même des villes.

À notre grande surprise, notre gentil chat blanc dévora toute la viande, pourtant préparée dans un plat chinois en forme de paon pour nos invités de marque. Apprenant la nouvelle, mon père fut déconcerté et se demanda ce que les invités allaient bien pouvoir manger. Furieux, il accusa ma mère :

Vingt femmes dans la maison, inutiles ! Où sont les domestiques et vos filles ? Pourquoi n'avez-vous pas surveillé la nourriture, sachant que nous avons un chat qui vit avec nous et qu'il adore la viande autant que vous ?! Que mangeront donc les invités, du pain avec du thé ? Mon père chercha du regard le chat coupable et me vit le câliner, le caresser affectueusement et jouer avec lui. Il me regarda et dit d'un ton menaçant :

« Demain, tu le paieras cher, salaud. » Et il retourna s'asseoir auprès de ses estimés invités...



Commande d'un paysage pour un restaurant Bruxellois

23 ans après l'incident du chat blanc à Beni Sidal. Moi et mon chat blanc à Bruxelles en 1985. L'histoire psychologique se répète.

Le lendemain matin, mon père prit son petit-déjeuner préparé par la servante, Aisha Mama Maimoun, et huma le « Taba » qu'il avait toujours sur lui. Il attrapa le chat, le mit dans un sac, enfourcha son cheval et se dirigea vers « Ra'zib » pour le relâcher et, par la même occasion, prendre des nouvelles des paysans qui labouraient nos terres. Mais à peine trois jours plus tard, à notre grande surprise, nous aperçûmes notre chat au beau milieu de la maison, en train de jouer avec les poules !

Nous reprîmes notre marche, abattant les flots de cette route longue et ardue, nous rapprochant toujours plus de notre destination lointaine et mystérieuse. Chacun soupirait et se plaignait de l'état du chemin et de la chaleur accablante. Ma mère restait silencieuse, comme absente. Elle était plongée dans ses pensées, inquiète du sort de ses enfants orphelins.

Ma petite sœur, Thamunt, pleurait, et Houria, qui lui tenait fermement la main, l'encourageait à être patiente, à marcher et à persévérer. Mon frère, Abdullah, essayait de me tenter avec un « farshko » (une sorte de pâtisserie) pour que je porte son sac jusqu'à la gare... Ce voyage à Nador fut l'un des plus difficiles, des plus pénibles et des plus douloureux de ma vie.

Combien de fois ai-je voyagé avec mes deux frères, Muhammad et Abdullah, chacun de nous à dos de bête de somme, chargé de sacs de blé, d'orge et d'autres légumineuses comme des haricots, des lentilles, des pois chiches et des niébés, pour les donner, selon notre mère, à ma pauvre sœur Yamina, qui vivait loin, à « Yath Hsayen », car son mari avait été chassé par son père, le chef Haj Haddou, et avait émigré, laissant derrière lui une jeune épouse innocente d'à peine quinze ans.

Sa belle-mère, Hajja « Hadhoun », lui cachait même la farine, et la pauvre fille ne trouvait rien pour pétrir, pas même une miche de pain à manger ! Cette migration était un saut dans l'inconnu, sous le couvert d'une nuit noire comme l'encre, sans savoir quand l'aube se lèverait ni quand le jour se lèverait ! Pourtant , nous avons continué à marcher, nous en remettant à Dieu et au courage de notre mère, perdue dans ses pensées en chemin.

Elle avait perdu son mari (ou plutôt la moitié de lui, à cause de sa coépouse), et son cœur était dévoré par nous, ses enfants ! Nous avons approché un petit village et vu de la fumée s'élever dans le ciel. À mesure que nous nous rapprochions, les rires des enfants nous parvinrent.

Mon imagination et mes pensées m'ont ramenée au balcon de notre maison, deux ans plus tôt, lorsque nous avions allumé un feu avec un tas de bois, de feuilles mortes, de troncs de cactus et de vieilles chaussures, et que nous avions sauté par-dessus les flammes pour célébrer nos anciens dieux amazighs, immortalisés par l'histoire dans des rituels sacrés de prière et de culte du feu...

« Sharh Madjah », culte du feu. Rituels zoroastriens.



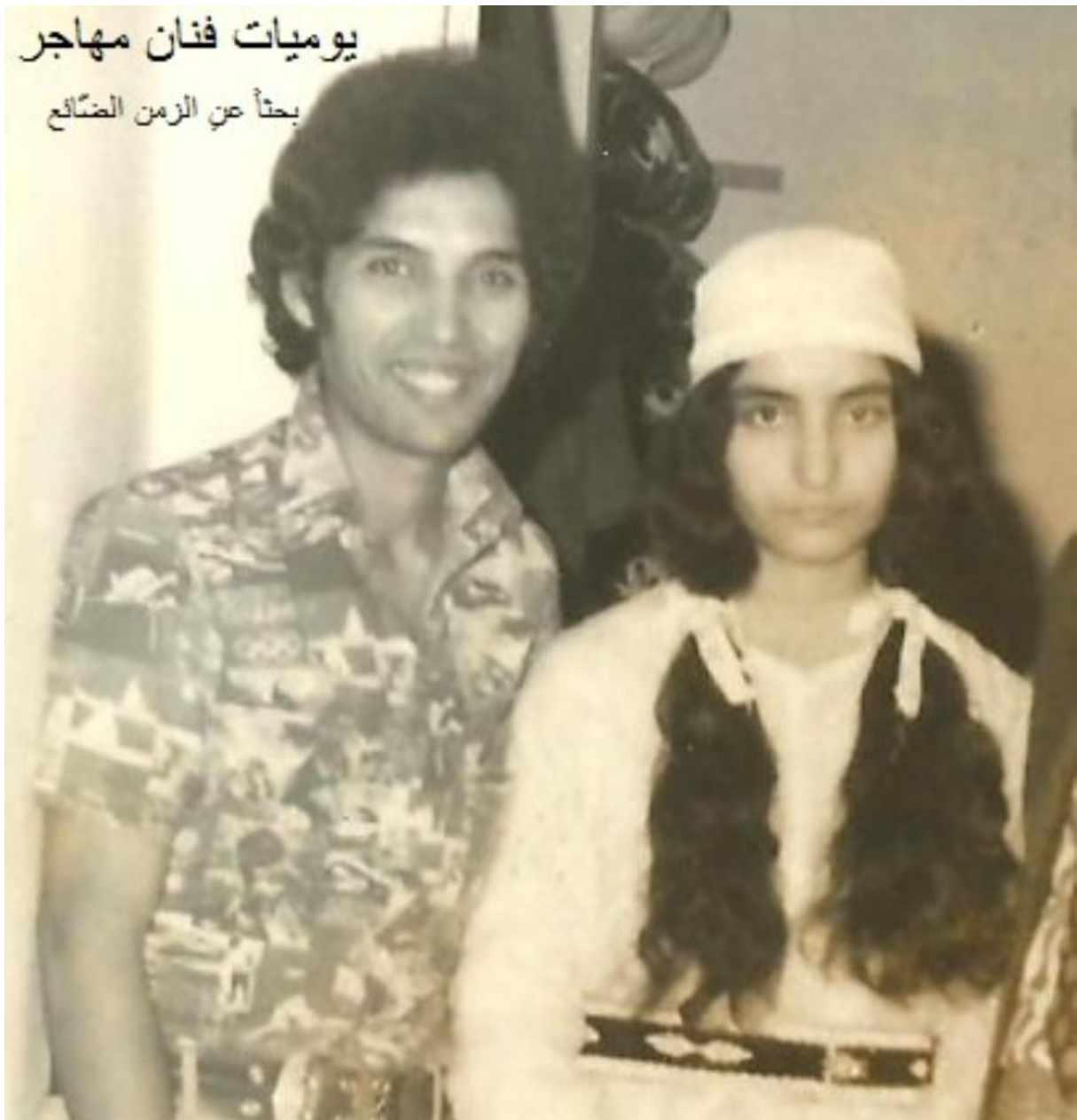
C'était le soir. L'air était calme en cette enchanteresse après-midi de printemps. Le ciel était orné de lanternes et de nuages aux couleurs chatoyantes, reflétant les rayons du soleil couchant et scintillant comme des perles .

Mes frères et sœurs et moi nous sommes mis à la recherche de bois et de tout ce qui pourrait alimenter le feu sacré, sautant par-dessus les flammes ardentes tout en chantant joyeusement « Sharh Madjah », une phrase bien connue de la mémoire collective et de l'inconscient des Amazighs. Le feu s'intensifiait, les flammes jaillissant haut dans les airs, et la fumée emplissait les alentours et le ciel. Notre père et notre mère observaient ces rituels, entourés de toute la famille.

Cette présence collective du « Sharh Madjah », telle une prière commune, nous encourageait, nous les garçons, à jouer, à nous ébattre et à sauter avec plus d'énergie, exécutant les plus beaux mouvements et les plus belles figures qui exprimaient notre agilité. J'ai sauté par-dessus le feu, et mon frère Abdullah a sauté au même moment, sans que nous nous voyions à cause des langues de flammes qui nous dépassaient.

Mon frère Abdullah et moi nous sommes heurtés et avons chuté au cœur de l'enfer, hurlant de douleur, la brûlure nous déchirant. Ainsi s'est déroulée la prière sacrée d'Ishtar en cette soirée divine. Amon ... ! Mon frère Mohammadi s'écria joyeusement, alertant tout le monde : « Nous y sommes, nous sommes arrivés. Louange à Dieu.

» Ma sœur Houria dit avec sarcasme, assise avec Thamunt à l'ombre du mur entourant le marché construit par les Espagnols : « Oui, nous sommes arrivés, mais seulement après avoir fondu sous la chaleur. »



Nador, fin des années soixante-dix. Ma sœur Houria et moi.

Ma mère ouvrit son porte-monnaie et en sortit une pièce d'argent de 5 dirhams (10 douros), qu'elle donna à mon frère Mohammadi pour qu'il lui achète une aspirine afin de soulager son mal de tête. Tandis qu'il s'éloignait, ma mère le vit se diriger vers la boutique de mon oncle Haj Abdelkader Saqli. Elle l'appela pour qu'il revienne. Lorsqu'il fut près d'elle, elle lui murmura : « Tu allais à la boutique de ton oncle. N'y va pas, mon fils.

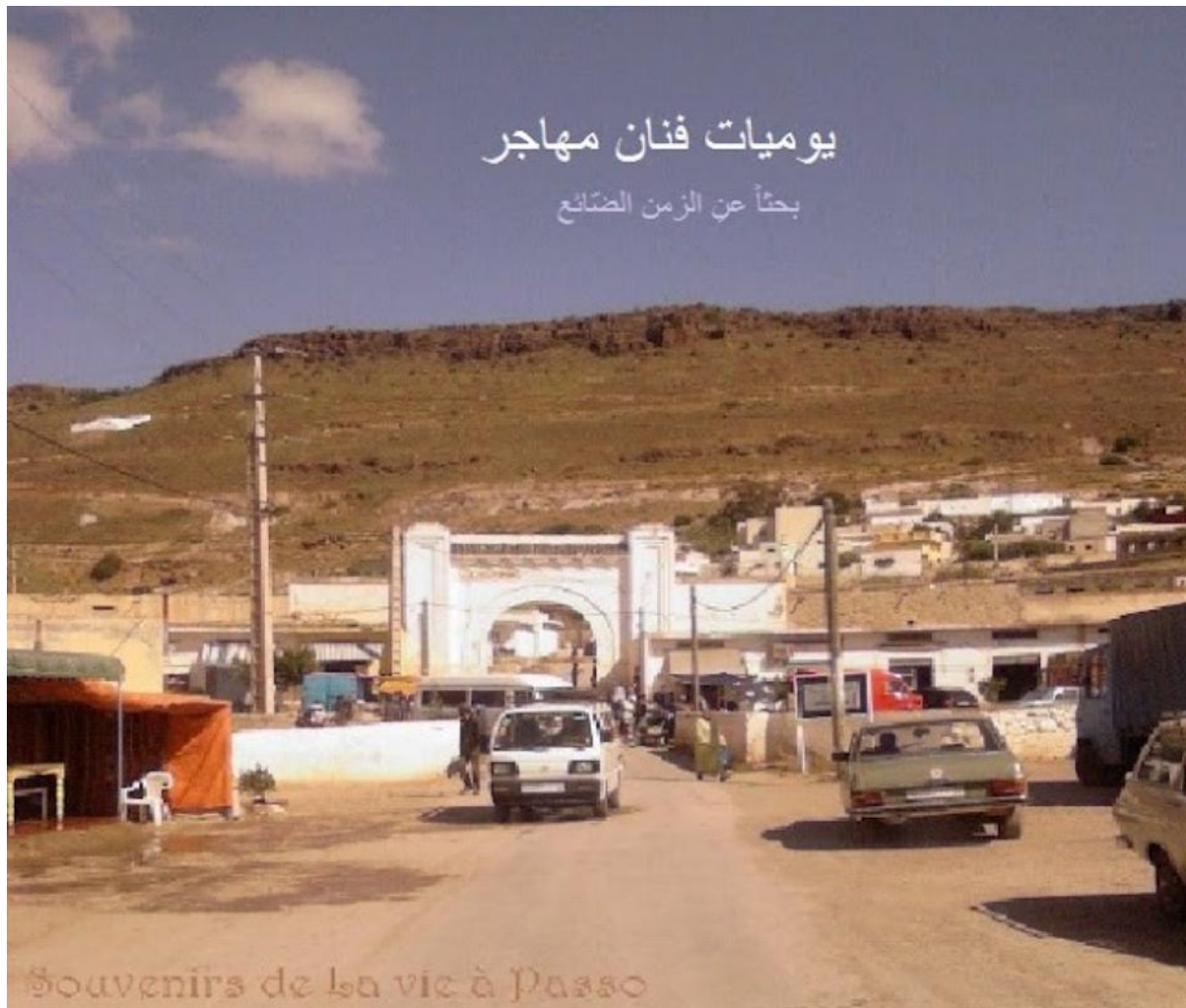
Je respecte tous tes oncles, mais ils savent que leur frère Haj El Hadi, que Dieu ait son âme, est décédé, et ils penseront que tu es venu demander de l'aide. Vous êtes maintenant orphelins, et personne au monde ne vous aidera, si ce n'est vous-mêmes, votre réussite et votre autonomie, mes chers enfants. Va dans une autre boutique, et j'irai dans cette maison demander une cruche d'eau pour les enfants. » Elle se détourna en essuyant ses larmes.

Quand elle revint avec la carafe d'eau, mon frère Mohammadi lui donna un comprimé d'aspirine qu'elle prit. Nous nous levâmes tous, chargés de nos sacs, et retournâmes à la station de taxis pour attendre. Nous attendîmes plus d'une heure avant qu'un taxi ne vienne nous chercher pour Nador, au terme de notre pénible voyage. Il était entre midi et la fin de la matinée, car le soleil n'était pas encore à son zénith et mon ombre n'était pas encore projetée sous moi.

Nous n'avions pas d'horloge pour connaître l'heure. Nous nous fiions uniquement à des méthodes rudimentaires pour déterminer le moment de la journée : la direction du soleil, les ombres, l'appel à la prière et la petite radio qui diffusait l'appel à la prière et les informations trois fois par jour. Il y avait aussi la montre ronde en argent de mon père, qu'il portait toujours à sa poche avec une belle chaîne.

Ma mère prit les olives du sac de mon frère Mohammadi et une miche de pain et les distribua à ses enfants, qui mouraient de faim. Et ils se mirent à manger. Je me mis à manger en pensant : depuis la mort de notre père, nous vivons dans les problèmes et les crises, comme de misérables vagabonds ! Ma mère était consciente du poids de la responsabilité qui pesait sur ses épaules avec ce groupe de garçons orphelins.

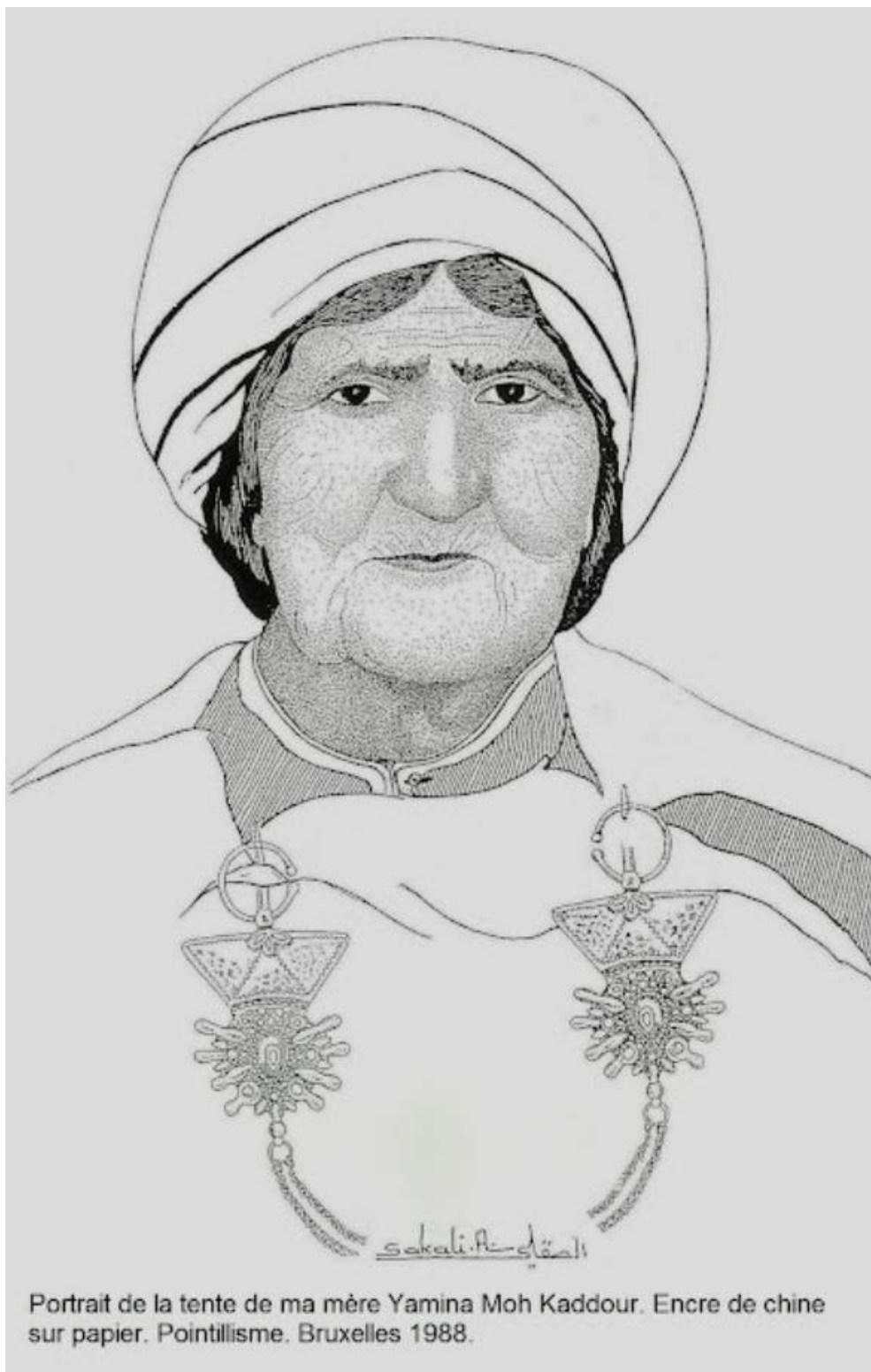
Aussi, elle garda le silence, se demandant comment elle survivrait à ce naufrage dans lequel elle s'était volontairement jetée. Et comment elle parviendrait, seule, à ramener le navire à bon port. Mon frère, Mohammadi, qui regardait la route, cria : « Maman, voilà le taxi ! Il est enfin là ! »



Tout le monde commença à rassembler ses affaires, et ma mère dit à mon frère, Mohammadi : « Dépêche-toi, mon fils, et réserve-nous. » Une femme âgée, bien au-delà de quatre-vingt-dix ans, sortit du même taxi. Le dos voûté, elle s'appuyait sur une canne. Elle portait un izar blanc (un long vêtement ample) semblable à celui que ma mère portait depuis la mort de mon père – un vêtement qui symbolise le deuil dans la tradition amazighe. Ma mère la regarda attentivement.

Puis je l'entendis crier : « Tante Yamina, c'est moi, maman ! » Ma mère se précipita vers elle. Arrivées à sa hauteur, elles s'embrassèrent et se mirent à bavarder, le visage de ma mère rayonnant de joie. Yamina Mouh Kaddour vivait près de notre mosquée à Beni Sidal avec son fils, également prénommé Mouh. D'après ce que j'avais entendu, il était violent envers sa mère après la mort de son père.

Je me souviens encore d'une année où ma mère et moi sommes allées chez elle et l'avons trouvée en pleurs parce que son fils Mouh l'avait insultée en refusant de lui donner de l'argent pour acheter du kif. Ma tante Yamina a demandé à ma mère, remarquant les enfants et les sacs avec étonnement : « Maman, ma nièce, que se passe-t-il ? Où allez-vous avec tous ces enfants ? Vous partez ? »



Yamina Mouh Kaddour, la tante de ma mère, que Dieu leur fasse miséricorde à toutes les deux.

Ma mère répondit avec agacement, car la question était embarrassante : « Le mari de ma tante est décédé. Et la femme chez qui mes fils, Mohammadi et Abdullah, ont vécu à la montagne pendant leurs années d'école, est également décédée. C'est pourquoi j'ai pensé quitter Beni Sidal et m'installer à Nador afin que tous mes fils puissent terminer leurs études. » « C'est une excellente idée, ma nièce », dit-elle.

« S'il y a une chose que je regrette de ne pas avoir faite dans ma vie, ou quelque chose que je n'ai pas réussi à accomplir, c'est de ne pas avoir offert à mon fils, Mouh, les conditions nécessaires pour étudier et échapper à l'ignorance. Parce qu'il est resté illettré et ignorant, il est devenu violent envers tout le monde, même envers moi. Je t'encourage dans cette sage initiative, et tu ne le regretteras jamais. Tu verras ! Efforce-toi, ma chère, car ton nom signifie « lutteuse ».

Et le plus beau combat est celui de l'éducation des enfants... » Ces paroles réconfortantes descendirent dans le cœur de ma mère comme une brise fraîche, une paisible tranquillité. Ils ont dissipé certaines des craintes concernant la question de l'immigration, que ma mère s'était fermement fixée comme un but à atteindre, un objectif qu'elle était déterminée à réaliser.

Car c'était la solution la plus sage, après la mort de mon père, pour rétablir l'équilibre matériel et moral de notre situation et éviter que les membres de la communauté noire ne deviennent les esclaves d'autrui, contraints de garder leurs troupeaux. Ces paroles profondes ont également encouragé ma mère, qui craignait que son projet de départ, devenu une obsession, ne se retourne contre elle et qu'on la reproche d'avoir échoué, d'être téméraire et d'avoir manqué à ses responsabilités...

La tante de ma mère caressa la tête de notre jeune sœur, Thamount, et dit à ma mère : « J'étais avec ma fille Aisha à Nador. Elle habite dans un quartier appelé Tirqaa. Elle a loué une maison pour vivre avec son fils. Les loyers sont chers à Nador. Va vivre avec elle, toi et tes enfants, si tu ne trouves nulle part où aller. » — Si Dieu le veut, ma chère tante. Le chauffeur de taxi a crié : « Vous montez ou pas ? » Ma mère a rapidement dit au revoir à sa tante.

Nous sommes tous montés dans le taxi, entassés les uns sur les autres. Et nous avons poursuivi notre long et pénible voyage vers Nador...

Il suit

Publié il y a 26th September 2017 par Abderrahman Sakali

Paragraphe 07 — Dans la ville

Paragraphe 7 dans la ville

Dans la ville



Mon frère Mohammadi et mon frère Abdullah prirent place à l'avant, à côté du chauffeur. Ma mère, mes sœurs Houria et Thamount, et moi-même nous installâmes à l'arrière. Le taxi se dirigea vers Nador, au loin.

Le soleil était haut dans le ciel, ce qui signifiait que nous avions passé la moitié de la journée sur cette route de montagne sinueuse, alternant marche, attente et repos. Le chauffeur, maigre et irritable, filait à toute allure, jetant des coups d'œil à la route et bombardant de temps à autre mon frère Mohammadi de questions embarrassantes.

Êtes-vous une famille de Rab'a Nethrath ?

Non. Nous venons d'Aghir Umadghar.

Et où est votre père ?

Il est mort dans un accident de la route, dans un taxi comme celui-ci, en Algérie.

Mas'udh a ri et secoué la tête en disant :

— Hahaha ! Je comprends, c'est un taxi chaotique !

Ma mère regarda mon frère Muhammad avec surprise et crainte, et il la regardait avec le même sentiment et la même interrogation. Puis ma mère dit au chauffeur :

— Veuillez conduire calmement et nous conduire en toute sécurité. Quand j'ai entendu dire que votre voiture était en piteux état, j'ai pensé à la rendre immédiatement pour que mes enfants et moi puissions en acheter une autre en règle, mais...

Le chauffeur l'a interrompue :

Mais quoi ? Non, même en attendant une journée entière, vous ne trouveriez pas de taxi légal. Dans le coin, il n'y a que des taxis clandestins, quand on arrive à en trouver. Ils sont très rares. Nous sommes au Maghreb, et l'isolement est le lot de la campagne depuis des siècles de conquête arabe. Je ferai de mon mieux pour vous conduire à destination en toute sécurité, si Dieu le veut.

Nous sommes arrivés à une pente et le conducteur a ralenti. Les feux tricolores à droite indiquaient une limitation de vitesse à 60 km/h. Une fois la pente franchie, le conducteur a accéléré en disant à mon frère :

Je m'appelle Masoud. J'ai tout essayé dans ma vie, je me suis mêlé de tout. Et finalement, je gagne ma vie et celle de mes enfants dans mon pays natal avec ce vieux taxi délabré ! Ma vie a été un véritable tourbillon, éparpillée au gré du vent ! Je l'ai partagée entre le chômage, la galère, la lutte pour la dignité des ruraux et d'autres petits boulots. Gagner son pain quotidien est la chose la plus difficile et la plus importante dans la vie. En fait, c'est la priorité absolue. Mais dans cette région, tout est difficile, voire impossible. La mort ou l'émigration sont mille fois préférables à la vie ici !

Le chauffeur poursuit ses aveux, un mélange de plaintes sur les difficultés et les malheurs qui s'abattaient sur lui, des malheurs dont il ignorait l'origine ! Soudain, des policiers apparurent devant nous dans leur 4x4. L'un d'eux fit signe au chauffeur de se garer sur le bas-côté. Puis, s'approchant, il lui demanda les papiers du véhicule.

Le conducteur resta figé et silencieux. Le policier répéta nerveusement sa déclaration :

— Les papiers du véhicule, s'il vous plaît. Vite.

Je n'ai aucun papier, et vous le savez.



Le policier recula, faisant signe au chauffeur, Masoud, de le suivre. Ce dernier obéit, et le policier l'entraîna à l'écart, derrière le taxi, où ils entamèrent une négociation discrète, à l'abri des regards.

Les négociations entre l'agent de sécurité et le chauffeur récalcitrant se poursuivirent pendant plus de dix minutes, alors que nous suffoquions dans le taxi blanc. Le chauffeur, Masoud, revint, furieux et vaincu, exigeant de partager le prix de la course avec le policier : $150 \div 2 = 75$ dirhams chacun. Puis, furieux, il démarra le moteur et s'éloigna à toute vitesse...

De longues minutes de silence complet s'écoulèrent jusqu'à ce que Mas'oud le rompe en criant :

À cause de toi, je travaille gratuitement aujourd'hui. Quel dommage ! Depuis que je t'ai vu, je suis pessimiste. Tu t'es retourné contre moi.

Tous les regards se tournèrent vers le visage de ma mère, pâle et furieux à cause de l'insulte grossière du chauffeur, puis mon frère Muhammad dit à ma mère :

As-tu entendu ce que le sorcier de ma mère a dit ?

Ma mère a immédiatement maîtrisé sa colère, a ravalé l'insulte du conducteur avec amertume, un sentiment d'inadéquation et une profonde blessure, et a dit :

« Ce n'est rien, mon fils. Mas'oudh a dit vrai. Peut-être que ce n'est pas notre jour. La chance nous a abandonnés. Nous avons contaminé Maître Mas'oudh avec notre malheur. Je vous en prie, monsieur, permettez-nous de conduire calmement et sans nous énerver afin que nous arrivions tous sains et saufs. C'est le plus important maintenant. Nous sommes pauvres et n'avons pas assez à manger pour aujourd'hui. Si j'avais assez d'argent, je vous en donnerais davantage ! »

Le taxi continuait de sillonner la route sinueuse dans un silence pesant. Chacun de nous était un voyageur à l'esprit lourd de tristesse, songeant à ce qui s'était passé et à ce qui nous attendait. En vérité, je trouvais cette migration lugubre et funeste ébranlée, même temporairement. Mais il n'y avait pas d'autre choix ! Je levai les yeux vers le ciel par la fenêtre, menaçant d'orages violents. La journée s'achèverait dans la tourmente, et nous n'avions aucune idée de notre destination.

Je repensais à ce silence inquiétant et ennuyeux, qui prolongeait le deuil de mon père... Depuis sa mort, la tristesse est devenue notre compagne, notre ombre, un destin qui ne nous quitte jamais... Si seulement la vie était sans mort, tout redeviendrait comme avant, je retrouverais les bras de mes parents, et mon frère Abdullah et moi jouerions les voleurs d'« Arfrashko » dans la nature sauvage de Bani Sidal... !

Un vent violent soufflait, emportant la poussière des abords d'Azghanghan et l'odeur de sa terre. Les bâtiments de la ville commencèrent à se dessiner au loin. Dans cette ville, ma mère possédait une maison que son père lui avait donnée en guise de compensation pour son mariage avec mon père, que Dieu ait leur âme.

Le vent soufflait toujours fort et en rafales, emportant des gouttes de pluie. La voiture roulait à une vitesse modérée, comme convenu entre ma mère et le chauffeur silencieux. Je contemplais attentivement la périphérie d'Azghanghan. Je n'avais jamais vu de ville auparavant. La ville commença à s'éloigner, disparaissant derrière nous comme notre maison avait disparu auparavant. Le chauffeur, Masoud, rompit le silence

et demanda :

Où allez-vous loger ? Quelle est votre adresse ?

Personne ne put répondre. Car aucun de nous ne connaissait la réponse à cette question ! Le silence se prolongea sans un mot jusqu'à ce que le chauffeur répète sa question différemment, pensant peut-être que nous ne l'avions toujours pas comprise. Il dit :

Votre domicile, où habitez-vous à Nador ? Par exemple, le nom du quartier.

Mon frère Muhammad a répondu :

Nous n'habitons pas à Nador. Nous n'avons pas d'adresse.

Ma mère est intervenue en disant :

Nous ne sommes pas encore arrivés à Nador, alors pourquoi tirer des conclusions hâtives ? Nous descendrons quand vous serez au centre-ville.



La nature se déchaînait, les vents se faisaient plus violents et les pluies torrentielles. Le chauffeur poursuivit sa route, le visage sombre. Peu à peu, les abords de Nador se dessinaient. Seuls sept kilomètres de désert aride reliaient Azghanghan à Nador.

Le chauffeur rompit le silence et demanda :

Nous sommes maintenant en centre-ville. Que faites-vous ?

Ma mère a dit, en réveillant notre jeune sœur Thamunt, qui dormait :

Nous descendons ici, merci.

Elle sortit une pièce de 5 dirhams de sa poche et la tendit au chauffeur en disant :

Ceci est un cadeau pour toi, Mas'ud, en récompense de ta patience. Permettez-nous de le faire.

Le chauffeur l'accepta avec reconnaissance et s'éloigna dans sa vieille voiture blanche, faisant un signe d'adieu et disant :

Bonne chance!

Nous avons pris nos sacs et suivi notre mère qui demandait à des femmes où se trouvait la gare ou un marché local pour déjeuner.



Publié il y a 30th September 2017 par Abderrahman Sakali

Paragraphe 08 — Briseur de Destin



Briseur de destin

C'était une journée maussade, balayée par des vents violents qui arrachaient branches et feuilles, et où la pluie, perçant les nuages sombres, s'abattait lourdement sur le sol. Des averses torrentielles balayaient les rues.

Nous avons couru, chargés de nos affaires, cherchant un abri contre les tempêtes dévastatrices qui ravageaient la ville où nous avons trouvé refuge. Nous nous sommes réfugiés dans le premier bâtiment venu et avons cherché refuge sur son balcon, à l'abri des vents violents et de la pluie battante. Blottis les uns contre les autres sur le trottoir mouillé, nous étions témoins de la fureur de la nature, de la violence de notre destin et de notre malheur !

Assise sur le seuil d'une porte fermée, j'entendais les rires joyeux des enfants qui jouaient à l'intérieur. Je ramassai un morceau de papier mouillé, emporté par l'eau ; il était couvert d'écriture et de dessins colorés. Je l'essuyai et l'examinai : il avait été arraché d'un livre. Je pris un crayon et me mis à dessiner dessus.

J'ai regardé ma mère, mes frères et mes sœurs. J'ai lu sur leurs visages les expressions les plus terribles de chagrin, de désespoir et de déception. Même la nature semblait conspirer contre nous le jour de notre départ. Si j'étais artiste, j'immortaliserais cette tragédie dans un tableau intitulé « Les Misérables », un tableau qui deviendrait célèbre pour sa représentation de l'amertume et de l'absurdité les plus profondes sur les visages de ceux que j'aime.

Mais je n'ai pas le talent pour exprimer par la peinture le tumulte de mon cœur et toute l'amertume que nous endurons depuis la mort de notre père. Car à Beni Sidalina, il n'y a ni école, ni université, ni académie des beaux-arts, ni instituts de musique, de danse ou de théâtre, ni bibliothèques publiques, ni galeries d'art, rien pour cultiver les esprits et purifier les âmes.

J'ai levé les yeux, contemplant une fois de plus leurs visages pâles. Ils regardaient la pluie tomber à verse, ses gouttes frappant le sol et formant des bulles d'air qui se dissipaient aussitôt. Et sur leurs visages ... Des points d'interrogation, la peur des épreuves et le mirage de la vie..!

J'ai commencé à dessiner ma mère et les visages de mes frères et sœurs sur le papier sale et déchiré, au crayon. Je me suis mise à contempler mon œuvre. Le résultat était un dessin purement abstrait. J'aimais mon dessin et j'ai commencé à l'améliorer. Un vent d'est s'est levé et la pluie s'est mise à tomber à verse sur nous sous le balcon. Un homme est sorti de la porte voisine et nous a regardés avec pitié, puis s'est approché, fixant intensément mon dessin que je coloriais. Il a pris mon dessin et m'a doucement tirée par la main, disant à ma mère :

« Ne restez pas ici par ce temps affreux. La pluie va tremper vos sacs et vos vêtements, et vous allez tomber malade. Veuillez entrer dans le restaurant. » Il me prit la main et, devançant tout le monde, il nous ouvrit la porte et nous accueillit. Nous entrâmes.



Il nous conduisit dans un coin du restaurant où des clients étaient rassemblés autour de tables, chacun avec une bouteille d'eau. Nous nous installâmes à notre table, choisie par le propriétaire, à laquelle il avait ajouté deux chaises. Puis il disparut un instant, revint avec une boîte de peinture et demanda à ma mère :

Votre petit garçon dessine bien, comment s'appelle-t-il ?

Ma mère a répondu :

Il s'appelle Abdul Rahman. Il est toujours comme ça, il adore dessiner.

Il m'a tendu la boîte en disant :

Cette boîte de peinture, que j'avais achetée pour ma petite Saeeda, est malheureusement décédée sans jamais l'avoir vue. Elle est pour toi. Je l'avais offerte à ma fille unique par amour, et je te la donne parce que tu aimes dessiner. Quiconque aime dessiner dès son plus jeune âge réussira sans aucun doute dans la vie adulte, car il possède ce talent, à condition de le cultiver et de le perfectionner par des études. Continue d'étudier et de développer ton talent ; il te sera utile toute ta vie et, si Dieu le veut, tu auras un avenir brillant.

Avec mes frères, j'ai commencé à admirer la magnifique boîte, et j'étais ravi. En l'ouvrant, j'ai découvert qu'elle contenait 24 crayons de couleur de bonne qualité.

Ma mère a demandé au restaurateur, tandis qu'elle posait nos olives et notre miche de pain sec sur la table :

Monsieur, s'il vous plaît, pouvons-nous utiliser votre table pour que mes enfants et moi puissions manger quelque chose ? Ils ont faim.

Avant qu'il puisse répondre à ma mère, il est allé vers un client qui l'interpellait. Je les ai vus parler et nous regarder. Puis le propriétaire du restaurant est revenu et a dit à ma mère :

Bonne nouvelle ! Que désirez-vous manger ? J'ai un tajine de pommes de terre à la viande, des haricots au poisson, une bissara, une salade... faites votre choix. Le monsieur là-bas a gentiment proposé de régler l'addition. Il y a aussi des boissons et du thé.

Ma mère était ravie et dit timidement à l'homme :

Merci à vous deux pour votre gentillesse, et que Dieu vous bénisse.

Ma mère a cueilli ses olives et nous avons commandé tout ce que le restaurateur nous avait conseillé pour pouvoir goûter à tous les plats. Il nous a apporté trois plats différents que nous avons partagés. Nous avons commencé à manger après nous être lavé les mains.

Lorsque nous eûmes terminé notre repas, le monsieur aimable qui avait réglé l'addition vint à nous avec sa femme, qui salua ma mère et lui demanda :

Êtes-vous de Nador ?

Non. Nous sommes d'Aghir ou de Madghar.

Et où emmèneriez-vous ces enfants ? Avez-vous de la famille à Nador ?

Ma mère a longuement réfléchi, puis a nié les faits :

Non. Nous ne connaissons personne à Nador. Je cherche une maison à louer. Pourriez-vous m'aider ?

La femme se tourna pour s'adresser à son mari :

Othman, cette famille cherche une maison ou un appartement à louer. Pouvez-vous les aider ?

Uthman se gratta la tête, pensif, et dit :

— Oui, oui. Je me souviens. Abdullah Al-Rifi. Al-Malouki. Il a un appartement vide en sous-sol. Et je l'ai entendu dire qu'il ne demandait que 100 dirhams de loyer.

Ma mère l'a supplié :

Monsieur, je vous en prie. Cette maison nous convient et son prix est raisonnable. Pourrions-nous la visiter maintenant ? Sinon, nous devons passer la nuit dehors.

Malheureusement, le propriétaire de la maison est injoignable aujourd'hui. Il est en voyage, mais il sera de retour demain.

L'homme nous regarda fixement et dit :

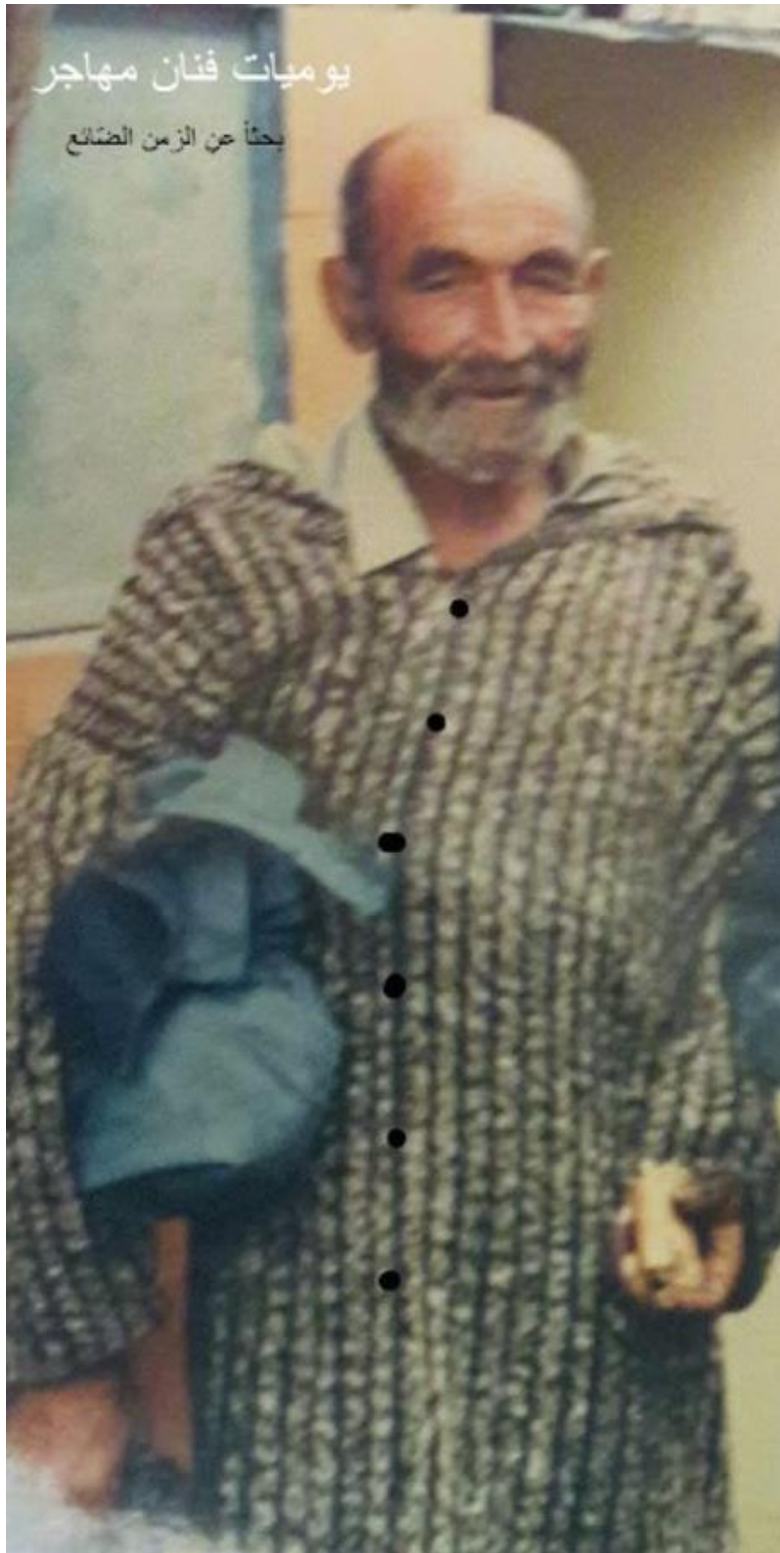
Si vous n'avez ni famille ni proches pour vous accueillir, vous pouvez confier temporairement vos enfants à l'association caritative, le temps de trouver un logement et de vous installer. Au foyer de l'association, vos enfants pourront étudier, manger et dormir. Ces enfants vivaient autrefois dans un environnement stable, mais ils vivent désormais dans une instabilité quasi permanente.

Ma mère lui a demandé :

Et où se trouve l'organisme de bienfaisance, s'il vous plaît ?

Continuez dans cette direction jusqu'au cinéma Victoria. Demandez à n'importe qui sur place, on vous indiquera l'association caritative. Elle se trouve près de la prison civile.

Ma mère les a remerciés, et nous sommes partis après avoir également remercié le restaurateur pour sa gentillesse et son charmant cadeau. En chemin vers l'association caritative, nous avons croisé un homme à l'air absent qui parlait tout seul à voix basse et faisait des gestes étranges.



Si Allal, que Dieu lui fasse miséricorde, Les fous de Nador

Les appels à la prière, entrelacés et mêlés, s'élevaient des nombreux minarets de l'après-midi. Dans notre village de Beni Sidal, nous n'entendons qu'un seul appel à la prière. Mais à Nador, ils sont si nombreux qu'ils se confondent comme une corde emmêlée. C'est regrettable ! Car les voix douces et mélodieuses sont rares, et lorsqu'on les trouve, elles sont couvertes par les voix discordantes et désagréables. Si j'étais ministre des Biens religieux, je choisirais les plus belles voix pour que l'appel à la

prière résonne du haut des minarets de notre Seigneur.!..

Les nuages se dissipèrent et le soleil brilla de mille feux, répandant sa chaleur et ses rayons sur la terre. L'atmosphère devint soudain plus agréable qu'auparavant ! Je me demandais pourquoi nos vies ne pouvaient pas être meilleures qu'avant la migration ! Et les paroles bienveillantes d'Othman me revinrent en mémoire : « Ces garçons vivaient dans un environnement stable, mais maintenant ils vivent dans le chaos et l'incertitude... »

Mon imagination vagabondait, portée par des associations d'idées. Plongée dans mon enfance, à Beni Sidal, notre terre natale, nous replongeions dans nos jeux, nos repas et notre sommeil d'enfants ordinaires. Jamais nous n'avions songé, petits êtres dociles, à nous préoccuper du lendemain, de l'avenir, ni même à nous demander s'il existait une autre vie, une autre façon d'exister.

Nous étions intellectuellement convaincus – si tant est que cette idée ait pu exister – que c'était la vie, et qu'elle se poursuivrait ainsi, sans modification, sans déviation du chemin tracé par nos ancêtres oppresseurs : nos aïeux étaient destinés à être agriculteurs, nos pères y furent contraints, et notre destin, à nous leurs enfants, était de le rester. Et nos enfants, selon les préceptes de l'histoire, le resteront aussi.

Et peut-être nos petits-enfants connaîtront-ils le même sort prédéterminé ! Jusqu'à ce que Dieu hérite de la terre et de tout ce qu'elle renferme, selon Son décret divin ! En d'autres termes, nous nous sommes contentés de cette « situation fatale ou prédestinée », à laquelle nous nous sommes adaptés de toutes nos forces, physiologiquement, psychologiquement et physiquement, jusqu'à l'accepter et l'aimer de bon cœur, sans même y réfléchir !

Nos terres étaient notre source de subsistance et notre propriété, selon la conception marxiste de la propriété privée. Par conséquent, nous et nos ancêtres y étions si étroitement liés que nous avons oublié, voire nié, qu'il puisse exister une source de subsistance, de revenus ou de vie en dehors de celles-ci, une alternative, une issue, ou la possibilité de les remplacer ou de les changer.

Cultiver nos terres et nos champs était pour nous le seul moyen de vivre et de survivre jusqu'au Jour du Jugement !

Cette conviction générale du déterminisme de la réalité donnée et de la « raisonabilité » et de la « logique » de la situation vécue, ainsi que les convictions qui se sont ancrées et accumulées progressivement dans la conscience collective et l'inconscient collectif, c'est ce que nous appelons à tort « destin » ou « ce qui est écrit ».

Il fallait agir pour changer ce « destin » prédéterminé et imposé, le briser, le renverser, l'anéantir, pour assouplir ces conditions figées et pétrifiées, durcies par la coutume et la tradition, qui n'ont fait que les enraciner et les approfondir avec le temps et l'habitude.

Par ignorance, les gens ne se sentaient pas prisonniers d'une situation dont il fallait s'échapper, sous peine de voir la situation rester inchangée et les générations futures hériter du même mode de production féodal, esclavagiste et asservi, et des mêmes conditions traditionnelles obsolètes !

Et ma mère fut choisie par le destin lui-même pour le changer. Étrange paradoxe, mais vérité absolue ! Ma mère était l'héroïne Jeanne d'Arc, la martyre qui allait briser ces destins rigides et bouleverser notre situation et nos vies ! Consciente qu'avec cette décision périlleuse, celle d'émigrer, elle assumait de lourdes responsabilités envers ses enfants.

Mais elle analysait aussi la situation avec intelligence, précision et calme, la comparant à l'autre issue possible de ce changement souhaité par ma mère aventurière. Elle parvint à une conclusion brillante : jeter d'un coup notre situation actuelle et toute notre vie dans l'inconnu, transformer nos existences - calmes, stables et immuables depuis des générations - en un chaos créatif, serait, de toute façon, préférable à la situation précédente !

Notre famille serait libérée de cette misérable condition paysanne. Tous ses enfants étudieraient pour accéder au monde moderne. C'est ainsi que ma mère a tracé son itinéraire, et nous avons émigré à pied, la suivant, perdus et désorientés !



De droite à gauche : mon frère Muhammad, mon frère Muhammad, ma mère, mon frère Abdullah dans sa maison, et voici la demeure de ma mère.

Ma mère n'était pas l'architecte de ce projet, une aventurière insouciant, imprudente, hâtive ou aveugle, et elle n'aimait pas les villes, si ce n'est pour ce qu'elles offraient en matière d'éducation, de soins, d'emploi et d'accès à l'eau et à l'électricité, qui constituaient le plus grand défi pour les habitants.

Elle ne se serait pas lancée dans ce projet et n'aurait pas œuvré avec autant d'acharnement à sa mise en œuvre, quel qu'en soit le coût, si elle n'avait pas cru en son potentiel et en sa splendeur, et si, après quelques années d'investissement, il n'avait pas apporté des bénéfices substantiels à ses enfants. Ma mère vivait dans les larmes et le chagrin, voyant naître et mourir ses enfants, impuissante à les aider, eux comme nous tous.

Un obstacle politique, un siège imposé par le régime marocain à toute la région. Et un autre obstacle, un siège imposé par le mari, armé de lois hostiles aux femmes. Elle

vivait donc les mains liées. Tout au long de sa vie à Beni Sidal, ma mère a également observé et analysé la situation intellectuelle et sanitaire de ses fils et de ses filles.

Elle a vu la mort emporter ses filles et ses fils l'un après l'autre (mon frère Omar, ma sœur Maryam et Maimouna, que Dieu ait leur âme) sans que nous nous en apercevions, sans même connaître le nom de la maladie qui les emportait, sans qu'il y ait de routes goudronnées pour rompre l'isolement de la campagne et aller se faire soigner dans des villes plus prospères que notre région marginalisée.

Ma mère constatait aussi comment les traditions étouffent les filles dans la maison paternelle, les laissant dépérir et prisonnières, attendant un mariage précoce, comme ma mère et ma sœur aînée Yamina, mariées avant l'âge de quinze ans.

Ma mère en concluait avec amertume que c'est ainsi que finiraient ses fils et tous les garçons du quartier, qu'ils aillent à l'école ou non, comme mes deux frères aînés, Muhammad et Muhammad : assis sur les murets de pierre (Ighbarwan) au milieu des champs, ils fumeraient du sebsi, mangeraient des figues de Barbarie et se masturberaient. Pour toutes ces raisons, notre chère mère s'est lancée dans sa grande aventure, et nous avons émigré, espérant que nos vies seraient meilleures !

Publié il y a 3rd October 2017 par Abderrahman Sakali

Paragraphe 09 — Bannière arabe



Foncez, drapeau arabe !

Nous avons poursuivi notre route sous un soleil radieux et une douce chaleur, guidés par les indications de l'homme aimable qui nous avait offert le repas - que Dieu le bénisse. Nous avons quitté le restaurant cinq étoiles et suivi le cortège royal, tels des touristes étrangers débarquant de Thaïlande pour visiter un pays en retard de développement !

Mes frères et sœurs et moi, fiers comme des paons, nos iPhones 8+ et nos appareils photo dernier cri sous le bras, déambulions dans les rues majestueuses de la magnifique ville de Nador, traînant nos coûteuses valises Samsonite noires, fumant des cigares havanais et distribuant des dollars aux artistes et musiciens qui animent les rues.

Nous contemplions les palmiers imposants, photographions les monuments historiques intemporels et immortalisions des lieux culturels uniques, introuvables même en Chine ou en Égypte. Et les gens autour de nous allaient et venaient...

Nous avons marché une demi-heure environ sans nous fatiguer ni nous ennuyer. La rue était large et droite, bordée d'arbres, et des cafés se dressaient de part et d'autre.

Nous étions tous deux bien rassasiés. Ma famille avait déjeuné au palais de l'Élysée, lors d'un banquet somptueux en compagnie d'invités de marque ! Nous avons aperçu une petite charrette appartenant à un jeune homme qui vendait de la limonade et des bonbons sur le trottoir, devant le café « Aloush », toujours bondé.

Notre mère nous a vus fixer intensément la charrette en bois, ornée de toutes sortes de sucreries de toutes les couleurs et de toutes les formes. Elle a sorti deux dirhams de sa poche et nous a accompagnés jusqu'à la charrette pour que nous puissions acheter ce que nous voulions. Ma mère a demandé au jeune homme où se trouvait la charité. Il a indiqué la droite en disant :

Vous voyez ce long mur blanc là-bas ? C'est la prison civile. Et la grande maison blanche devant, c'est le centre d'accueil des pauvres.

Ma mère l'a remercié et nous sommes allés dans la direction prévue...

Nous sommes arrivés à l'association caritative et le gardien âgé, qui parlait arabe, nous a dit d'attendre, bien que nous ne comprenions pas un mot de ce qu'il disait ! Les touristes taiwanais commençaient à se heurter à la barrière de la langue. Nous n'avions jamais parlé cette langue étrange chez nous, à Beni Sidal. « Aka'du al-Waghsh ! » Nous n'y comprenions absolument rien !

Nous avons attendu sur un long banc en bois pouvant accueillir huit personnes. Je n'avais jamais rien vu de pareil ! Quand j'ai interrogé ma mère à ce sujet, elle m'a dit :

— Ce sont les sièges communs que l'association utilise pour que les enfants s'assoient, mangent et lisent.

Nous avons aperçu un homme grand et corpulent s'approcher. C'était peut-être le directeur, et le garde arabe l'avait prévenu de notre présence. C'était bien le beau directeur de l'école de campagne.

Comment aurais-je pu ne pas le reconnaître, lui qui m'avait jadis roué de coups de bâton sur les jambes pour avoir signé le bulletin scolaire de mon amie, mon premier amour : la chère, belle et frêle « Rammounna », dont les résultats furent catastrophiques au premier trimestre de l'année scolaire 1963-1964, surtout en français. Ses notes ne dépassaient presque jamais 3 sur 10 dans toutes les matières, sauf en Coran et en études islamiques, où elle obtenait 9 sur 10.

Le directeur avait donc refusé de signer son bulletin, jugeant les résultats insatisfaisants et déshonorants, et considérant que l'élève... La belle « Rmounna » ne semble avoir aucun intérêt pour les études et son seul souci est le mariage. Aussi, l'étudiant Abdul Rahman , éperdument amoureux d'elle, n'eut d'autre choix que de signer le registre des résultats scolaires à la place du directeur, après qu'elle l'eut supplié avec insistance et des baisers passionnés sur la bouche.

يوميات فنان مهاجر

بحثاً عن الزمن الضائع



Ma bien-aimée et mon premier amour à la Société caritative islamique de Nador.
L'envoûtante et d'une beauté exceptionnelle Rmounna.

L'adrateur de la beauté t'adorera toujours, mon amour. Je suis Abdul Rahman, l'élève assidu qui t'aidait à faire tes exercices.

Et les devoirs, et il te fait de jolies décorations. Tu te souviens du jour où tu m'as laissé ton sac et que je me suis permis d'écrire quelques mots d'amour dans ton cahier d'arabe ? Tu étais très fâchée contre moi parce que ta maîtresse t'avait grondée .

Ça ? Mon cher ami, 52 ans se sont écoulés depuis nos tristes adieux lors de notre dernière rencontre devant ta maison à « Boblaw ».

Je repense toujours à ta mère et je pense à toi et à tous les beaux moments que nous avons partagés ensemble à l'association à l'époque.

Oh, que de beaux souvenirs ! Es-tu toujours en vie et en bonne santé, mon amour ? Où habites-tu, dans quel pays ? Réponds-moi, je t'en prie. Car même après un demi-siècle, je t'aimerai toujours !

L'homme grand et corpulent qui s'approchait de nous m'était familier ; il était resté gravé dans ma mémoire, car j'avais vécu chez lui à Melilla. Comment aurais-je pu l'oublier ? C'était un directeur bienveillant qui me traitait avec tant de respect et d'affection, comme si j'étais son propre fils. Surtout lorsqu'il m'avait emmené chez lui, dans le quartier de Barrio à Melilla, en 1971, où j'avais séjourné dix jours, tantôt avec lui, tantôt seul. Il m'avait commandé trois grandes fresques pour les murs de son salon et m'avait confié les clés de sa maison après avoir rempli le réfrigérateur de boissons, de jus de fruits et de sucreries en tous genres. Avant de partir, il m'avait conduit à une fenêtre en disant :

Abd al-Rahman, je serai absent quelque temps. Tu ne finiras pas ton œuvre avant une semaine, voire dix jours. J'ai une requête. Vois-tu cette boutique là-bas ? Le propriétaire est un paysan qui parle le dialecte rifain. Tiens, voilà 200 pesetas espagnoles pour que tu lui achètes un « bouqadhiwath » (sandwich), puisque tu ne parles pas espagnol. Ce sont les vacances d'été, et je vais rendre visite à mes enfants à la campagne. Peins bien et fais des paysages sans visages humains ni animaux, car c'est interdit ! J'ai dit au commerçant de te donner ce que tu veux, même si tu n'as pas d'argent. Je serai de retour avant la fin de la semaine. Au revoir.

L'homme, au teint clair et beau, s'avançait vers nous, suivi d'un garde arabe. Il nous salua et demanda à ma mère :

Ce sont vos enfants ?

Oui Monsieur.

Où est leur père ?

Il est mort

Où habites-tu ?

— Dans « Aghir Umadghar »

— D'accord. Allez avec vos enfants voir le préposé afin qu'il puisse enregistrer toutes ces informations.

Lorsque nous sommes entrés dans le bureau du directeur, nous avons trouvé un homme petit et bossu assis derrière son bureau, mais nous ne pouvions voir que son cou et son visage à cause de sa petite taille. Il nous a demandé de nous avancer un par un, en commençant par l'aîné, faisant signe à mon frère aîné, Muhammad, de s'approcher pour qu'il puisse l'enregistrer. Ma mère lui a alors dit :

« Non, monsieur, seuls les quatre autres doivent s'inscrire. Mon fils aîné m'accompagnera pour chercher un logement à louer. » Il commença à les inscrire

un par un jusqu'à ce que ce soit le tour de ma sœur Houria. Ma mère lui demanda :
Avez-vous des filles ici ?

— Oui. Nous avons deux ailes : une pour les garçons et une aile séparée pour les filles.

Lorsque l'écrivain eut fini de nous enregistrer, il se leva de sa chaise, qu'il avait engloutie, pour se présenter à nous :

Je m'appelle Mohammed Bennis, le trésorier de l'association.

Il a appelé le garde pour qu'il nous indique notre emplacement.

Le même garde qui parlait arabe est arrivé. Il nous a fait signe de le suivre. Ma petite sœur a éclaté en sanglots, s'accrochant à ma mère et serrant sa robe blanche. Elle a crié :

Je ne resterai pas ici. Je partirai avec ma mère.

Ma mère l'a prise dans ses bras, l'a embrassée et a essuyé ses larmes en lui disant :

« Tu ne resteras pas longtemps ici, ma petite. Ton frère Mohammadi et moi allons chercher un logement, et je viendrai te chercher pour que tu m'accompagnes dans la maison que nous louerons. Ne pleure pas, ma chérie. Ton séjour ici sera bref. Je ne peux pas non plus vivre loin de toi. » Les larmes montèrent aux yeux de ma mère tandis qu'elle nous disait adieu avec une profonde tristesse.

Le gardien arabe nous conduisit dans une grande salle remplie de longues tables et de chaises en bois. Les murs étaient ornés de dessins réalisés par les enfants qui y vivaient, contenant des versets du Coran et des hadiths du prophète Mahomet prônant l'honnêteté, l'intégrité, la propreté et le respect d'autrui. Une grande horloge était accrochée au centre du mur du fond ; d'après mon frère Abdullah, il était quatre heures et demie de l'après-midi.

Une pancarte indiquait « Salle de lecture », qui, à en juger par son aspect et l'odeur de nourriture qui y régnait, servait également de salle à manger. Nous entrâmes dans la cuisine, et le gardien ordonna à une servante d'escorter mes sœurs, Houria et Thamunt, jusqu'aux quartiers des filles.

Mon frère Abdullah et moi le suivîmes dans une cour à ciel ouvert, à l'arrière du bâtiment, où les garçons étaient assis sur de longues chaises en bois, chantant des chansons avec un élève plus âgé qui donnait des cours particuliers. Il nous fit asseoir parmi les autres et continua d'enseigner aux enfants les chansons : « Ô bannière des Arabes, flotte haut... »



J'observais la scène avec mon frère Abdullah, qui était tout près de moi, et nous étions assis ensemble. Nous étions 25 élèves, tous scolarisés, et ils récitaient tous l'hymne avec aisance, ce qui montrait qu'ils avaient bien appris les textes officiels par cœur .

J'ai commencé à mémoriser quelques mots et à les répéter à tout le monde, mais le sommeil m'envahissait. Soudain, j'ai senti le coach me donner une petite tape pour me réveiller. Nous étions tous épuisés car nous avons passé la journée à courir partout, à demander notre chemin et à chercher notre propre adresse !

Je l'ai regardé fixement à deux reprises pour être sûre qu'il s'agissait bien de la même vieille nounou qui m'avait fait frapper par le directeur le jour où mon amie Ramoumna avait signé son carnet de résultats. Quel sale type, quel salaud sans scrupules ! Je le hais, non seulement parce qu'il m'a fait frapper par le directeur, mais aussi parce que lui et ses cinq frères d'âges différents , ainsi que sa mère qui travaille comme cuisinière et femme de ménage dans l'association, avaient complètement pris les rênes de l'établissement comme si c'était leur propre maison !

Les enfants ont continué à réciter l'hymne national qui glorifie le drapeau de notre pays :

Ô mon drapeau, ô drapeau, ô mon drapeau, ô drapeau des Arabes, lève-toi et flotte à l'horizon bleu, ô étoffe des mères dans les nuits les plus sombres pour leurs fils vaillants, comment ne pourrions-nous pas nous sacrifier pour toi ? Chaque fil qui te compose est une larme de leurs paupières, un baiser de leurs lèvres, un battement de leurs seins. Ô mon drapeau, ô drapeau des Arabes, lève-toi et flotte à l'horizon bleu. Ô drapeau, conduis-nous à la gloire et bâtis la patrie à partir de nous. Nous avons prêté serment aux lances, un serment qui te plaira, que nous t'arroserons.

Du sang des martyrs, des blessures de l'orgueil, j'ai vécu pour la gloire, un ciel

Oh, mes connaissances

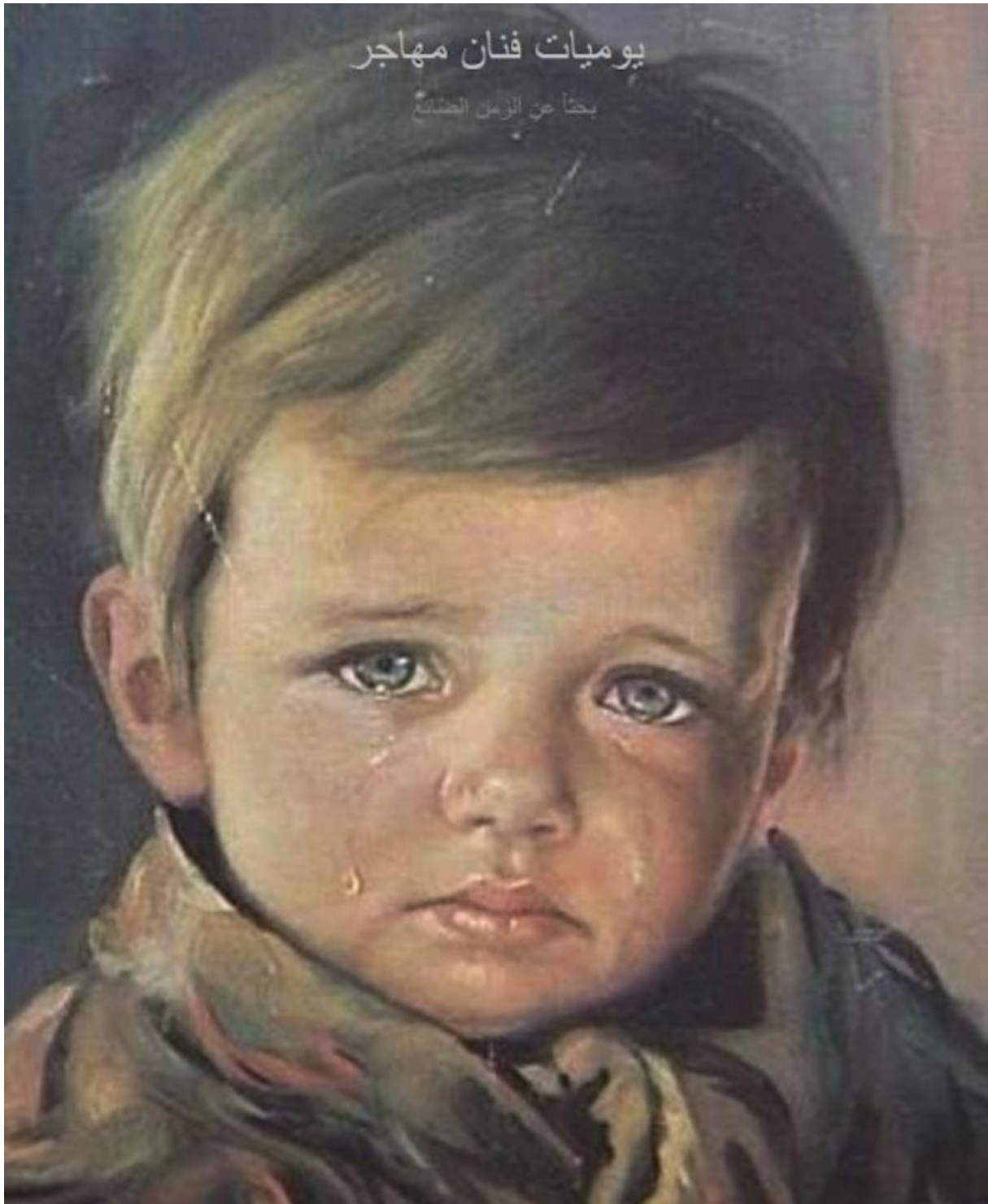
Jusqu'à ce que les cris de l'appel à la prière du Maghrib s'élèvent des minarets, et que le maître leur ordonne d'interrompre leurs chants et de rentrer dîner. Ce fut la première nuit que nous passâmes à l'hospice, loin de notre mère !

Il suit

Publié il y a 4th October 2017 par Abderrahman Sakali

Paragraphe 10 — Début de maladie

Début de la maladie



Le lendemain matin, qui était un lundi, j'ai entendu l'éducateur Al-Khadir. Celui qui dort dans notre lit, dans le même couloir, réveille les enfants pour qu'ils prennent leur petit-déjeuner et aillent à l'école.

J'ai passé une nuit terrifiante, hantée par divers cauchemars : un mélange de scènes de notre vie à Beni Sidal avec ma famille, le visage du généreux Othman qui avait payé notre repas et qui, dans mon rêve, se confondait avec celui de mon père, que Dieu ait son âme, et le cadeau de feutres de couleur que m'avait offert le propriétaire du restaurant si aimable.

Et des instantanés de l'écrivain bossu Bennis et du réalisateur Si Mohamed, et de la vie à Melilla, et du visage de l'éducateur Khadir ouvrant la bouche comme un crocodile pour chanter : « Ô drapeau des Arabes, flotte à l'horizon bleu, ô drapeau ! »...

J'ai essayé d'imiter l'hymne avec sa mélodie belle et enthousiaste, mais j'ai commencé à tousser. Avec force, parfois intensément, et sans interruption, jusqu'à l'étouffement. Et j'ai commencé à me demander : pourquoi ai-je fait ce rêve en si peu de temps ? Ces scènes et ces visages si denses ? J'ai compris que c'était parce que je me réveillais toutes les nuits à cause de la fièvre et de quintes de toux. Autrement dit, j'étais malade. Et ceux qui se souviennent de leurs rêves se réveillent plus souvent pendant leur sommeil perturbé à cause d'un problème ou d'une douleur physique qui les empêche de dormir paisiblement et sans interruption .

J'ai baissé les yeux vers le lit double en fer qui nous était réservé pour dormir, et j'ai vérifié que mon frère Abdullah dormait bien. Il dormait paisiblement. Le professeur, Al-Khudair, m'a regardé et a dit :

Réveille-le, Abd al-Rahman ! Réveillez-vous tous ! C'est l'heure d'aller à l'école.. □

Je me suis levé avec de la fièvre et une toux persistante. Je suis allé aux toilettes, partagées avec le grand dortoir. Elles comportaient cinq toilettes turques et cinq robinets. Concernant la toilette, le règlement intérieur de l'école stipulait que les élèves, accompagnés de leur professeur, se rendaient aux toilettes en groupe chaque semaine, après réservation bien sûr, afin d'éviter la surpopulation dans ce petit bain public traditionnel, attendant au café Casablanca, rue Mohammed V....

UN Mon frère Abdullah s'est également levé et est allé à la salle de bain se laver le visage. À son retour, nous sommes allés à la salle à manger pour prendre notre petit-déjeuner.. Nous étions assis parmi les autres enfants. Le réfectoire était long. J'ai commencé à regarder autour de moi, espérant apercevoir mes deux jeunes sœurs, Huriya et Thamunt, que nous n'avions pas vues depuis la veille au soir..

Deux élèves volontaires distribuaient à chaque invité une demi-miche de pain beurrée avec de la confiture d'abricots, tandis que l'autre apportait un plateau de tasses à café avec du lait en poudre américain, qu'il plaçait au milieu de la large table pour que chacun puisse se servir.



J'ai sorti un verre pour mon frère Abdullah, puis un autre pour moi, mais je n'y ai pas touché . J'ai pris le pain à tartiner et l'ai ouvert, le regard fixé sur la confiture d'abricots que j'adorais tant. Enfin, je l'adorais à l'époque et je l'aime toujours. J'ai perdu l'appétit et j'ai maigri, car mon pantalon, à cause de mon ventre qui avait dégonflé, commençait à tomber. Un frisson m'a parcouru le corps. Un frisson de froid, car ma température corporelle avait augmenté. Mes paupières se sont alourdies et fermées tandis que je repensais à tous mes malheurs : ma maladie, notre mère disparue avec mon frère Mohammadi, mes deux sœurs que je n'avais pas vues depuis la veille au soir, et ma perte d'appétit..

Allongé sur la chaise à côté de mon frère, je fermai les yeux et me mis à rêver. Je me voyais seul au milieu d'une forêt infinie de cactus à épines courtes et sphériques, de ceux qu'on appelle « turban du juge », m'efforçant tant bien que mal de les dégager du chemin pour pouvoir avancer. Mais en vain. Tout autour de moi s'étendaient des cactus à perte de vue .

Soudain, je me figeai, examinant ma situation et pensant : impossible d'échapper à cette forêt d'épines sans fin dans laquelle je suis tombé si soudainement et par hasard ! Mieux vaut rester là où je suis et commencer à creuser une grotte ou à construire une maison, et recommencer une vie primitive, en cultivant la terre, en élevant du bétail ou en le domestiquant...

plutôt que de marcher et d'avancer sans but précis, car le chemin est accidenté et impraticable, et parce qu'il n'y a pas de fin à cette forêt d'épines et de cactus !

En fait, lorsque l'institutrice de l'école Ibn Khaldoun m'a prêté le récit passionnant des aventures de Robinson Crusoé à lire en CM1 , je l'ai lu deux fois et j'en ai été profondément marqué. J'ai adoré la vie primitive de Robinson sur son île isolée ! Je dis cela car le cauchemar que j'ai fait ressemblait, par son atmosphère générale, à celle de l'île où Robinson s'était perdu, que ce soit par sa solitude, sa misère, l'atmosphère onirique qui y régnait ou le long cauchemar qu'il a vécu !



UN

Je me suis réveillé en m'interrogeant sur mon étrange rêve et j'ai commencé à l'analyser scientifiquement, mais en fonction de ma réflexion et de mes expériences psychologiques d'aujourd'hui !

J'ai remarqué que pendant mon rêve, j'étais dans un état psychologique tragique. Dès que je fermais les yeux et que mes muscles se détendaient, les images ordinaires que je

voyais à l'état de veille se transformaient en visions terrifiantes d'immenses champs de figuiers de Barbarie à perte de vue.

Si ces images ordinaires ont viré au cauchemar, c'est parce que, ce lundi soir-là, j'étais chez moi, à la campagne, à Bouarfa, et que c'était la deuxième fois que je voyais les jeunes plants de cactus que j'avais laissés au gardien, Hamid. Il ne les avait pas plantés depuis trois jours et ils commençaient à se dessécher. Le fait que ma demande n'ait pas été satisfaite ce jour-là m'a mis en colère contre Hamid et m'a frustré.

Alors je me suis endormi, et mon rêve s'est traduit par une vision de cactus envahissant tout ! (Les cactus dont j'attendais que le gardien plante seulement deux plants {2 ighwad}) se sont transformés en d'immenses étendues effrayantes de ce cactus, que je ne voyais plus dans mon rêve, au point d'en être perturbé. Est-il possible d'affirmer ici que le rêve, censé protéger le sommeil de l'ego, est à l'origine de cette méthode pour apaiser ma colère et ma frustration ?

Et que l'intensité de ma colère envers Hamid Al-Asi a amplifié l'apparition du cactus, avec sa densité et l'étendue infinie qu'il couvre à l'horizon, que je voyais alors que j'étais perdu ?

Ce dont je parle ici, ce n'est pas de savoir si les rêves sont les gardiens du sommeil de l'ego. Cela va de soi. Sans rêves, les humains ne pourraient ni dormir ni vivre. Mais ce dont je discute avec des spécialistes de l'interprétation des rêves, des psychologues, des psychanalystes et des physiologistes, c'est pourquoi les cactus apparaissent en si grand nombre et en si grande densité ! Pourquoi le rêve ne montrait-il qu'un, deux, voire dix cactus ? Pourquoi ? (Je reviendrai sur ce sujet plus en détail.)



L'état psychologique de la personne et le climat psychologique général Les réalités et les divers événements que vit une personne au cours de la journée s'imposent au rêve et en déterminent la nature : un rêve agréable et ordinaire, ou un cauchemar terrifiant reflétant son état psychologique tendu et perturbé pendant son sommeil en raison d'un désir inassouvi — l'oubli du gardien concernant la plantation du cactus .

J'ai regardé autour de moi et j'ai vu le hall vide, à l'exception de trois élèves qui, de l'autre côté, révisaient leurs leçons ensemble, attendant l'heure d'aller en cours, peut-être parce que la première heure était libre. Il n'y avait aucune trace de mes sœurs, Houria et Thamoune, que je brûlais de revoir. J'ai entendu la voix du directeur, Si Mohamed, parler comme toujours en dialecte rifain, puis il est entré avec un homme vêtu d'une djellaba noire et d'un fez tunisien rouge, et derrière eux se tenait le professeur adjoint, Khader. Il s'est arrêté devant mon frère Abdullah et moi pour nous présenter l'homme au fez tunisien, qu'il a présenté comme l'éducateur officiel de l'association. Puis, nous désignant du doigt, il a dit :

« Monsieur Ahmed, nous avons inscrit ces deux élèves hier. Vous devez les inscrire aujourd'hui à l'école Ibn Khaldoun afin qu'ils puissent commencer leurs études.

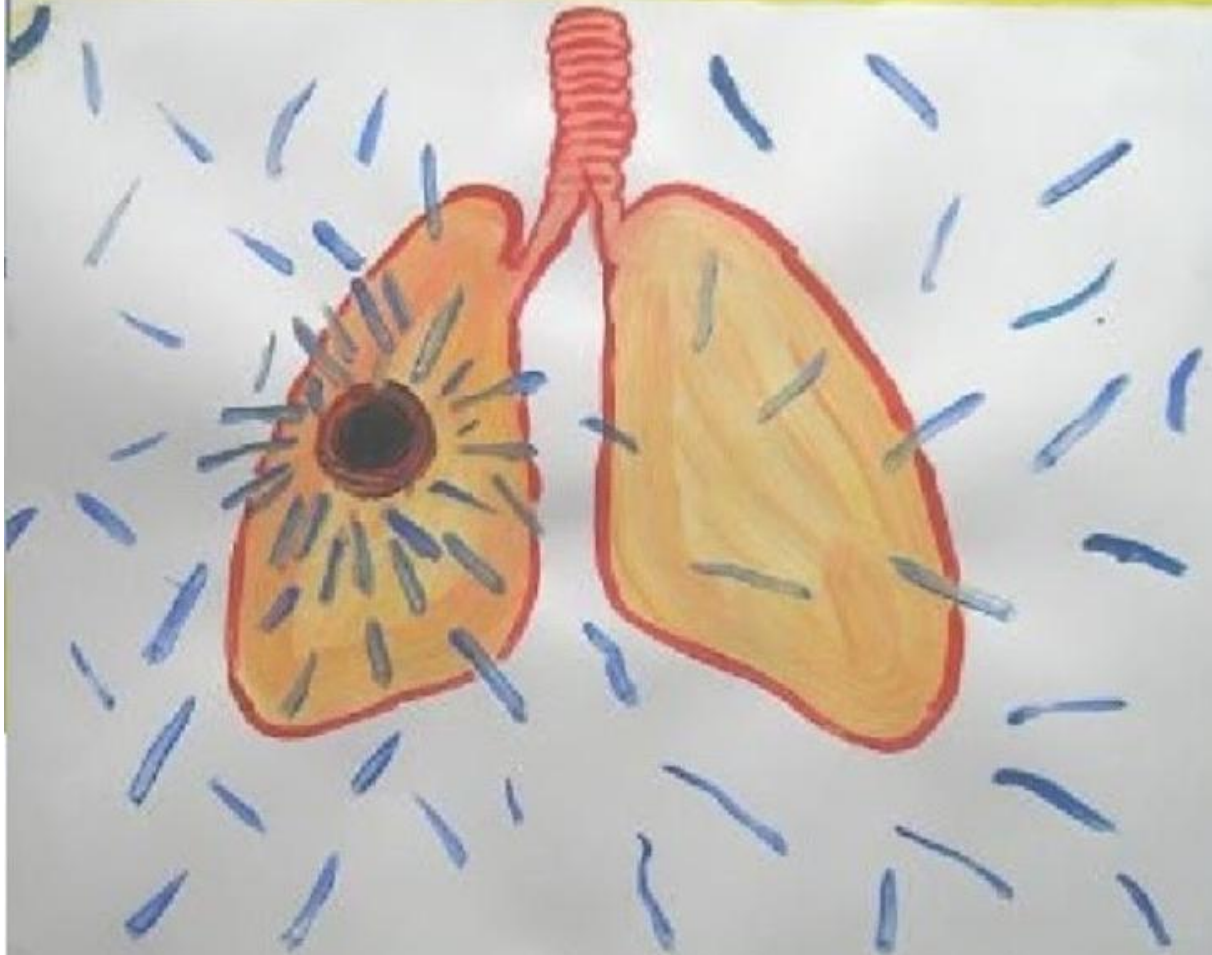
Quant au petit Abdul Rahman, Al-Khadir l'accompagnera d'abord à l'hôpital pour un examen médical, car, comme il l'a dit, il a passé toute la nuit à tousser. »

L'hôpital n'était pas loin de l'association. Ici, à Nador, tout est à proximité. Ce n'est pas comme à Beni Sidal où tout est loin. Même la miséricorde divine et les richesses de notre pays sont loin !

À notre arrivée, nous sommes entrés et nous nous sommes assis dans la salle d'attente. Il y avait Femmes, hommes et enfants attendent leur tour pour être examinés par le médecin. Des affiches colorées sur les murs blancs sensibilisent la population aux maladies. Et des moyens de le prévenir. !

يوميات فنان مهاجر

لنحارب داء السل



آمنية انساس - فاجر بن موسى - الثالثة 10

لنعمل من أجل الحياة



J'étais ravie d'être présente à cette magnifique et captivante exposition d'œuvres d'enfants, présentée dans cette prestigieuse galerie d'art. J'avais l'impression d'être en compagnie d'un des directeurs de Christie's New York, la plus grande institution artistique du monde moderne (2017). C'est ce dont j'ai toujours rêvé : diriger un musée d'art. C'est ce que M. [Nom] nous avait promis. Al-Aqil ibn Tahami, Le gouverneur de Nador lors de mes rencontres avec lui pendant mon exposition en 2012 ...



UN Quand ce fut notre tour, Al-Khudair et moi nous levâmes et entrâmes. Le médecin me posa quelques questions d'usage tout en m'aidant à m'allonger sur le lit et commença à m'examiner. J'observais ses expressions, ses gestes et ce qu'il allait dire pour essayer de comprendre ce qui n'allait pas et pourquoi j'étais tombée malade dans des circonstances aussi critiques et tragiques..

Le médecin a examiné mon visage et m'a tapoté la tête tout en me posant des questions.:

Abdul Rahman, y a-t-il quelqu'un de malade qui vit avec toi ?

Je lui ai répondu par la négative.. y.

UN Non. Il n'y a personne de malade dans notre maison, à l'exception de notre sœur Maryam, mais elle est décédée, que Dieu ait son âme..

Et de quoi était malade votre sœur Maryam ?

b) Dans le cœur. □ □ □

Le médecin m'a regardé avec compassion et a dit:

Non , vous avez malheureusement la tuberculose. .

Les larmes me sont montées aux yeux et la question a jailli de ma langue sans que je m'en rende compte.: □

La tuberculose est-elle mortelle, docteur ? Et existe-t-il un remède ?

□ « Bien sûr. De nos jours, tout se soigne. Ne vous inquiétez pas, vous guérirez bientôt, si Dieu le veut. » Puis il se tourna vers l'éducateur, Al-Khudair. Adage: □

h Connaissez-vous le service médical situé derrière le cinéma Victoria, le bâtiment blanc ? C'est une aile de cet hôpital. Vous vous y rendrez, et le pharmacien ou le médecin vous donnera ce médicament et vous expliquera comment l'utiliser..

Le médecin marqua une longue pause, me regardant, et nous dit ::

UN Je l'ai pesé aujourd'hui : 23 kilos. Il reviendra dans un mois pour un autre contrôle et pour surveiller son poids car il souffre d'une perte d'appétit et va devenir très faible.... □

Il lui tendit l'ordonnance, et nous partîmes, moi suivant le tuteur, les pensées éparpillées. Je pleure. :

Je marchais le long de la route derrière le berger vêtu de vert, silencieux comme le rocher volcanique immobile devant notre maison à Beni Sidal. Que de souffrances endurées par cette pauvre bête, coups de pied, piétinements, comme si elle était un nid à bestiaux ! Et combien de fois, en hiver, nous essuyions la boue de nos chaussures sur son dos ! Tout comme le destin déversait sur nous, pauvres malheureux, tous ses malheurs et ses calamités !

Pourquoi suis-je malade et comment cela est-il arrivé ? Et pourquoi, en ces temps si difficiles ? Peut-être est-ce la punition du destin, une vengeance violente contre ma mère, David ! Collette ne se rendra pas, Mère, alors pourquoi cette insistance, cette violence ? N'aimes-tu pas vivre en paix ? Pourquoi ne pas annuler ce projet d'émigration et nous laisser rentrer sains et saufs chez nous ? Je veux jouer avec mon cheval et mon frère Abdullah sur l'aire de battage.

Je rêve d'entendre nos chiens, Widha et Asas, aboyer sur le toit. Je suis fascinée par le visage de l'esclave noire, car j'ai connu Abraham Lincoln, l'émancipateur des esclaves. En même temps, je veux aller à l'école et apprendre comme tous les autres enfants ! Mais pas dans la chambre de Thimizar, à des kilomètres d'ici, là-haut dans la

montagne, où ma sœur Houria et moi allions apprendre l'alphabet dans une pièce exigüe où, l'hiver, les gouttes de pluie tombaient du plafond sur nos pupitres.

Et maintenant, si vous saviez que j'ai la tuberculose, vous pleureriez et vous seriez inconsolables, et je ne veux pas que le chagrin vous accable comme le spectre du cauchemar « Bokabbas » pesait sur ma poitrine lorsque je dormais dans votre chambre, dans notre maison de Beni Sidal, du temps de mon père ! Vous souvenez-vous ?



Mon oncle arabe m'a contaminée par la tuberculose, Mère. Il était de passage à Beni Sidal ! Et quand mon père m'a frappée avec son chapelet après que je me sois jetée sur la tasse de harira de mon oncle pour la dévorer ce triste soir de Ramadan ! Ton frère arabe nous a rendu visite, et nous lui avons baisé la main et l'avons accueilli avec joie, pour ensuite nous laisser avec le souvenir de cette maudite maladie !

Je suis malade, Mère, et je n'ai personne à qui me confier des épreuves de ma vie, si ce n'est la bénédiction de mes parents ! Je suis à Basu en ce moment, Mère, il est 20h20. L'appel à la prière d'Isha a commencé. Je ne sais pas, ma chère mère, pourquoi je tremble et suis envahie par la terreur chaque fois que j'entends cet appel à la prière ! C'est comme le cri de douleur d'une femme avec qui j'ai vécu pendant plus de vingt ans en parfaite harmonie.

Nous ne faisons qu'une, si profondément liées, nos âmes se fondant l'une dans l'autre. Jusqu'au jour où, dans ma maison exigüe d'Akkari, alors que j'étais étudiant en philosophie à Rabat, j'ai décidé de divorcer et de me séparer définitivement, sans espoir de retour, de cette femme qui ne m'avait promis que des illusions et dont la voix semble désormais résonner des profondeurs de la vallée ! Maudite soit-elle et ses promesses mensongères et vaines !

J'ai divorcé d'elle car sa religion n'apporte aucun bienfait au peuple, seulement aux dirigeants, aux riches, aux rois et aux princes qui prospèrent sur la corruption et l'hypocrisie. J'ai donc rompu tout lien avec elle, déclarant mon divorce devant Dieu ! Elle n'était en rien comme toi, ma chère mère. Durant toute ma vie à ses côtés, elle m'a menti.

Elle m'a promis des rivières de miel et de lait, une jeunesse éternelle et toutes sortes de douceurs, mais je n'ai jamais reçu que des promesses vides ! Voilà la source de toutes mes frustrations douloureuses et persistantes. Parce que je lui ai fait confiance, à elle et à son cœur, notre relation a mené à la ruine ! Cet appel, l'annonce au début de la prière, « Mère », se répète cinq fois par jour. Quand je l'entends, je reste figée, où que je sois et quoi que je fasse !

Je ressens en moi quelque chose d'étrange et d'inspirant ! Je l'écoute de tout mon être. Je voudrais que cela ne s'arrête jamais. Et je ne veux pas qu'on me dérange ou qu'on me parle pendant qu'elle m'appelle ! J'ai vécu avec celle qui m'appelle par sa voix, ou celle aux oreilles douloureuses, pendant plus de vingt ans, et nous lui étions si profondément dévouées que je la louais, espérant sa miséricorde, sa récompense et son intercession. Mais tout cela fut vain !

Et aujourd'hui, Mère, tu essaies de faire ce que j'ai fait autrefois : te rebeller contre les dieux !

Ne défiez pas le destin, Mère, pour satisfaire un désir de supériorité, de compétition et d'imposition aux autres femmes, même si ce sont là des tendances humaines naturelles, surtout chez les femmes. Pas même avec les épouses de mes quatre oncles à Yath Ghanem, ni avec certaines de vos voisines ! Que vous êtes grande, Mère, car votre perspicacité surpasse celle de toutes les autres femmes !

En choisissant ce trait de caractère (que je ne peux juger maintenant comme une vertu ou un vice chez une personne avant d'en voir les conséquences concrètes), en choisissant la « compétition » comme arme pour affronter la vie de front, vous avez choisi le fondement et le meilleur de l'existence : le moteur cosmique et la dynamo du changement, le « moteur immobile ».

Et sans son activation et sa modernisation, il a partiellement détruit le plus grand système mondial qui portait un véritable espoir pour l'humanité – non pas la paix illusoire des religions – à savoir le système socialiste-communiste, car il était le seul système compatible avec la nature humaine.

Nous avons perdu le paradis promis dans cette vie à cause de la cupidité et de la tyrannie du capital, de la propagation de l'ignorance et des obstacles violents de la théologie qui ont combattu le brillant théoricien juif, Karl Marx. Il n'y a de dieu que Dieu et le dollar !



Les géants de la pensée occidentale dont j'ai dévoré les œuvres et les biographies

Durant mon adolescence intellectuelle, suivant l'actualité mondiale et la Guerre froide entre les blocs communiste et capitaliste, j'ai soutenu l'idéologie et les pratiques de la gauche communiste à l'échelle internationale, et politiquement, j'étais socialiste. L'une de mes critiques à l'égard du bloc communiste portait sur l'absence de concurrence. Selon moi, cette absence de concurrence avait conduit à l'effondrement des koulaks, puis de l'Union soviétique.

J'affirmais que le progrès a ses conditions préalables, sans lesquelles il ne peut se réaliser. L'économie démontre, par l'expérience, qu'il n'y a pas d'économie sans concurrence entre les acteurs économiques, et que le moteur économique ne peut tourner sans intérêts. Rien ne fonctionne sans une concurrence féroce pour accroître les profits. De plus, les acteurs économiques ne peuvent agir sans profit, c'est-à-dire sans récompense matérielle pour l'effort fourni.

Nous abordons ici un aspect plutôt déplaisant de l'égoïsme, que je ne qualifierai pas de fléau de l'humanité, ni de simple tendance négative, car je développe une théorie en philosophie et en psychologie comportementale qui explique les motivations des comportements chez les animaux, en biologie, et même en botanique, par une motivation principale : « la motivation de l'égoïsme » (la question de l'égoïsme en tant que tendance chez l'espèce humaine diffère de celle observée chez les animaux et les arbres, car elle est intimement liée aux sentiments, aux sensations et aux objectifs...).

Même chez les plantes, dans mon magnifique jardin ! Oh, comme je voudrais que tu puisses en contempler l'immensité et la beauté, ma chère mère ! Toi qui aimais tant les plantes et qui collectionnais sans cesse les pots et les bouteilles d'eau en plastique usagés pour les remplir de terre, y planter des roses et autres plantes, peut-être en compensation des jardins que tu as laissés derrière toi à Beni Sidal, fuyant un destin funeste... !

Dans mon jardin, je passe le plus clair de mon temps à gérer les conflits et les disputes de territoire entre les différentes plantes qui se disputent l'espace. Chaque espèce s'efforce d'acquérir la plus grande surface possible en étouffant et en opprimant les autres, les empêchant ainsi de s'étendre ! À tel point que chaque mois, je taille les branches de certaines plantes et arbres envahissants qui poussent sans cesse et à une vitesse fulgurante, dévorant avidement le territoire voisin, comme le font tous les animaux !

Dites-moi, philosophes et penseurs, n'est-ce pas précisément ce que font les humains lors de leurs campagnes coloniales, occupant les terres d'autres peuples soumis pour satisfaire leurs pulsions égoïstes ? Ce sont là quelques signes de la domination de l'égoïsme comme puissant moteur du comportement des êtres vivants, et en particulier des humains !

Quel que soit l'événement qui vous vient à l'esprit, qu'il soit personnel, national ou historique mondial, vous en trouverez la cause première : l'égoïsme. Des croisades aux deux guerres mondiales, de la Marche verte à la Longue Marche de Mao Zedong, des guerres du Golfe à la bombe d'Hiroshima. De la tolérance du Christ au terrorisme de Daech ... etc.

Cet égoïsme est, à mon avis, le mécanisme fondamental qui régit le comportement, que la nature a inculqué à ses créatures comme mécanisme de défense du moi et de l'« ego ». C'est pourquoi nous constatons son conflit avec le système éthique, qui a terni son image, l'a confiné à la catégorie des tendances négatives, l'a classé parmi les caprices immoraux et l'a assiégé pour qu'il ne se propage pas. Mais pourquoi ?

Peut-être pour limiter ses répercussions philosophiques, qui constituent un danger pour les régimes autoritaires en encourageant l'anarchie, le narcissisme, la contre-révolution, le nihilisme, les troubles psychologiques et les bouleversements sociaux, ainsi que l'émergence de courants et d'idéologies mondiaux tels que l'anarchisme, le nihilisme, l'égocentrisme , etc.

(Nihilisme+anarchiste+Égoïsme)



Tu es formidable, Mère. Je suis rentré hier de Bruxelles et, dès mon arrivée à Nador, j'ai demandé à mon frère Abdullah Al-Khabir de m'accompagner au cimetière d'Azghanghan où tu reposes. Je voulais prier pour toi et réciter sur ta tombe quelques versets de mon livre « Le Prophète Hajar », qui sera bientôt publié. Mes écrits, ce que j'ai appris des arts et des sciences, les études de mes frères et sœurs... tout cela n'était qu'un reflet de ta sagesse et l'incarnation de l'instinct maternel que la nature t'a insufflé pour que l'existence soit capable d'affronter la dureté de la réalité et de se défendre afin de vivre en sécurité et en paix.

Je marchais, suivant les traces du mentor, la tête qui tournait comme un tourbillon. Elle était envahie d'un fouillis de souvenirs contradictoires qui auraient fait croire à quiconque les aurait entendus ou vus que j'étais folle !

Nous sommes arrivés au bâtiment blanc. Nous sommes entrés ensemble et avons trouvé la clinique propre et vide, à l'exception d'une femme qui se tenait avec sa fille malade. Le médecin en blouse blanche est sorti, lui a donné une boîte de médicaments, et elle est partie. L'infirmier lui a tendu l'ordonnance du médecin, qu'il a prise, m'a regardé et a dit :

Lui aussi a la tuberculose ! Il s'est absenté quelques instants, puis est revenu avec ma boîte de médicaments. Il a commencé à nous expliquer comment utiliser l'antibiotique,

me conseillant de prendre un comprimé par jour pendant un mois, après quoi je devrais revenir le voir pour qu'il me donne une autre boîte, et ainsi de suite jusqu'à guérison complète. Après notre départ, nous sommes immédiatement retournés à l'association située près de la clinique. J'ai regardé Al-Khudair et je lui ai dit :

Al-Khudair, tu m'entends ? Je te demande une faveur.

Il a dit, surpris :

Dites-moi, que voulez-vous de moi ?

Je vous prie de garder le secret sur ma maladie entre vous, moi et le médecin. Je ne veux absolument pas que ma famille soit au courant. Ils en souffriraient tous, surtout ma pauvre mère. Personne de l'association ne doit être informé non plus, sauf M. Mohammed, le directeur, s'il vous pose la question. Merci, Monsieur Khodair.

— De rien. Je le ferai. Ne vous inquiétez pas, Abdul Rahman.

Merci.

Nous sommes rentrés à pied et j'ai ouvert la boîte à médicaments. Trente pilules blanches, une par jour après le petit-déjeuner pendant un mois. Il était 11 h 30 lorsque nous avons quitté le dernier dispensaire. Nous avons tourné à droite vers le jardin public en face de l'association, avec de grands saules au centre. Soudain, j'ai entendu ma sœur Thamunt m'appeler. Tous mes frères étaient réunis autour de ma mère.

Ils étaient assis sur un banc de pierre construit spécialement pour les passants fatigués comme nous. Notre mère et notre frère, Muhammad, revenaient nous voir, peut-être porteurs de bonnes nouvelles concernant la maison qu'ils nous avaient louée... J'ai glissé la boîte à médicaments dans ma poche en remerciant la nourrice, Khadir, et je me suis précipitée vers ma famille, le cœur battant la chamade...

Il suit

UN

Publié il y a 7th October 2017 par Abderrahman Sakali

Paragraphe 11 — La promesse du Mirage

Paragraphe 11. La promesse du mirage

La promesse du mirage

Paragraphe 11 du « Journal d'un artiste immigré »

La promesse du mirage



Entrée scolaire

Je me suis jetée sur ma mère, l'enlaçant tout en évitant de la toucher au visage, retenant mon souffle pour ne pas la contaminer, comme l'avait fait son frère, mon oncle al-Arabi, que Dieu lui fasse miséricorde. J'ai enlacé mes sœurs, Thamunt et Huriya, et mon frère, Muhammadi, avec la même douleur. Alors ma sœur Thamunt m'a dit joyeusement :

Ma mère a trouvé une maison pour nous.

Submergée de joie, j'ai bondi, oubliant mes soucis, et j'ai demandé à ma mère :

Est-ce vrai, Maman ? Nous as-tu trouvé une maison ? À quoi ressemble-t-elle et quand irons-nous y vivre ?

Ma mère m'a répondu en me touchant doucement la tête :

Nous avons trouvé un petit appartement avec deux pièces, une cuisine exiguë et des toilettes. C'est suffisant pour nous tous. Mais il est vieux, et ton frère Mohammadi et moi allons le repeindre. Nous achèterons aussi des meubles, car il est vide ; il n'y a que des murs et des rats. Dès que nous aurons acheté un lit, de la vaisselle et un four, tu pourras emménager.

Alors Thamunt demanda :

Est-elle loin, ma mère ?

C'est tout près. Dans cette même rue, juste après la route principale. Près du marché. C'était une merveilleuse nouvelle : ma mère avait trouvé une maison pour nous dans cette ville, un endroit où nous pourrions tous être réunis. Ma mère nous a demandé si nous étions allés à l'école et si mon frère Abdullah et moi étions inscrits. Elle a également dit qu'elle avait inscrit mon frère Muhammadi pour qu'il puisse poursuivre ses études.

Quant à mes deux plus jeunes frères et sœurs, elle avait pris des dispositions avec les religieuses espagnoles : ma mère irait lundi, accompagnée de mes frères et sœurs, pour les inscrire et s'installer au couvent des religieuses, que nous appelions en espagnol « Monjas ». Ma mère a sorti une boîte de biscuits de son petit sac et nous les a distribués. Elle nous a aussi donné à chacun un dirham pour acheter ce que nous voulions à la boutique près de l'association.



C'était l'heure du déjeuner. Le premier groupe avait fini de manger et les élèves prenaient leurs cartables pour aller à l'école. Nous devions entrer avec le deuxième groupe. Nous avons dit au revoir à notre mère et à notre frère, Muhammad, puis nous sommes entrés. Des assiettes de lentilles, une demi-miche de pain, une cuillère et une orange nous attendaient sur les longues tables.

Je n'ai pas touché aux lentilles, à cause des charançons qui y vivaient et du fait qu'elles n'avaient pas été nettoyées. Mais j'ai gardé la moitié du pain et l'orange, espérant les manger si l'appétit revenait et que la faim se faisait sentir, ou les donner à mon frère Abdullah à son retour de l'école. Nous n'étions toujours pas installés.

Les cinq électrons orphelins avaient disparu, chacun dans une direction différente, et le noyau autour duquel ils se rassemblaient naturellement pour rétablir l'équilibre avait lui aussi disparu ! Nous restions dans cet état instable à cause de la migration, subissant les bouleversements d'une stabilité nouvelle, qualitativement différente et singulière, conformément au noble dessein qui animait le cœur de ma mère, l'architecte de ce projet migratoire.

Je sentis une main me toucher et entendis la voix de l'éducateur, Al-Khudair, qui me disait : « Prépare-toi, Abdul Rahman. Le directeur m'a demandé de t'inscrire à l'école Ibn Khaldoun. Nous partons tout de suite. »

En quittant l'association, on arrive immédiatement sur la magnifique place ou le jardin public qui lui fait face, avec cinq ou six saules pleureurs majestueux en son centre. On y trouve des bancs en pierre et en ciment, construits par les Espagnols, et une fontaine publique ronde. À droite, se dresse le charmant et romantique cinéma Victoria. Au-delà du cinéma, sur la gauche, se trouve l'école Ibn Khaldoun, où j'ai passé une partie inoubliable de mon enfance !

Le gardien de l'école nous a conduits au bureau du directeur. L'institutrice et moi nous sommes assis sur deux chaises en bois face au directeur, qui a ouvert un grand registre pour inscrire les élèves. Il m'a demandé :

Êtes-vous déjà allé à l'école ?

Oui.

— Et combien d'années avez-vous étudié ?

— Quatre mois. — Et où se trouve cette école où vous avez étudié ? — Ce n'est pas une école. Ce sont deux pièces au sommet de la montagne.

Le directeur a noté ces informations, puis a appelé le gardien de l'école et lui a ordonné de me conduire dans la section du professeur Si Ahmed Al-Kabdani, dans la section préparatoire.

En entrant dans la classe, j'ai trouvé le professeur, M. Ahmed Al-Kabdani, qui enseignait l'alphabet aux élèves en leur faisant répéter à voix haute. Je l'entendais depuis le bureau du directeur et je répétais silencieusement avec eux. Il interrompit sa leçon et me fit asseoir à côté d'un élève, puis me demanda d'écrire mon nom et ma date de naissance si je savais écrire. Il me donna une feuille de papier listant les fournitures scolaires dont j'aurais besoin pour étudier.

Le professeur reprit son cours et répéta l'alphabet aux élèves. Ensuite, il me demanda d'aller au tableau pour épeler les lettres afin de comparer mon niveau avec celui des autres élèves. Les lettres étaient clairement écrites sur un tableau flou, mal effacé et non noirci. Le regard était donc quelque peu distrait par le flou qui entourait l'écriture, comme si elle se fondait dans les profondeurs abstraites qui imprégnaient tout le tableau. Cela empêchait de se concentrer sur les lettres. Ces associations d'idées m'égarèrent et me conduisirent à l'Université libre de Bruxelles en 1984.

Université libre de Bruxelles



L'Université libre de Bruxelles, où j'ai étudié pendant trois ans pour obtenir un doctorat en psychologie de l'éducation, de 1982 à 1985

C'était un lundi froid de septembre, et Bruxelles était enveloppée de brouillard et de nuages sombres. Je me suis réveillé très tôt, comme d'habitude. Je révisais les documents de mon professeur.

— Dr. Madame Blomart (professeur en psycho-pédagogie)

Cela concerne les raisons des retards et des échecs scolaires chez les immigrés marocains dans la plupart des écoles et lycées bruxellois, notamment après l'arrivée de la deuxième génération d'enfants d'immigrés, conséquence de l'explosion du taux de natalité. Ce sujet a fait l'objet de ma thèse de doctorat.

« Les causes des inadaptations scolaires chez les enfants issus de l'immigration »

Refus de l'école, absentéisme, décrochage, échec scolaire, déscolarisation, phobie scolaire ou refus anxieux scolaire...e

Avant de partir pour l'université libre à neuf heures, je suis allé à la cuisine et j'y ai trouvé ma femme, Malika Saoudi, le sujet du premier beau portrait que j'ai peint de ma vie à l'huile sur carton en 1976. Elle était ma voisine à Nador, et je l'aimais, mais elle avait été mariée contre son gré à Mohamed, un homme du Rif qui travaillait à Bruxelles.

Notre relation amoureuse est restée solide, continue et stable jusqu'à ce que Malika s'enfuit de chez son mari et divorce, me prenant sous son aile. J'ai vécu avec elle pendant une dizaine d'années merveilleuses ! Jusqu'à ce que nous divorcions par consentement mutuel au tribunal, et le juge fut stupéfait par le respect et l'amour que nous nous portions encore malgré notre désir de nous séparer ! Malika avait préparé le

petit-déjeuner comme d'habitude.

J'ai pris une tasse de café, allumé une cigarette et je suis sorti.



Le temps était maussade à Bruxelles, les couleurs oscillant entre le noir, le gris et le blanc en raison des récentes chutes de neige. Je me suis dirigé vers la gare routière pour prendre le bus 71, qui me conduira à l'université dans le quartier d'Ixelles à Bruxelles .



L'un des amphithéâtres de l'Université libre de Bruxelles, où j'ai étudié pendant 3 ans.

En entrant dans l'amphithéâtre, j'ai trouvé de nombreux étudiants installés à leurs places habituelles, buvant du café et fumant, attendant le professeur Vandeveld. Ce

dernier nous enseignait la psychologie et les programmes d'études, et nous répétait sans cesse que l'objectif de l'enseignement fondamental était de transmettre aux étudiants des informations claires et limpides.

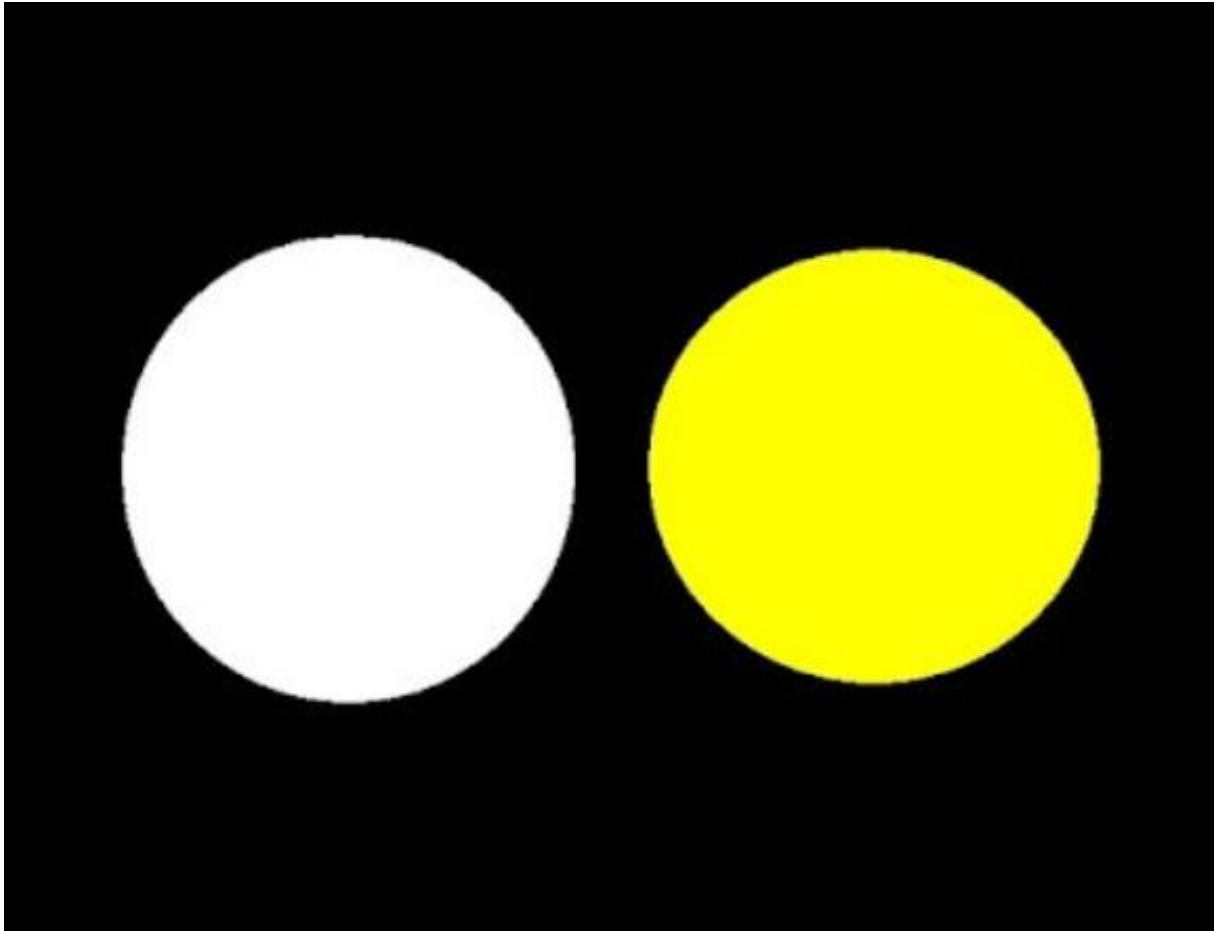
Pour qu'une information ou un message parvienne clairement à leur esprit, il est primordial que le tableau noir soit net et propre. Le jaune est la couleur la plus lumineuse, car c'est la couleur de la lumière, mais les enseignants ont pris l'habitude d'utiliser de la craie blanche. C'est d'autant plus vrai que le professeur Vandavelde en était un fervent utilisateur, le considérant comme un outil essentiel du processus éducatif.



J'ai regardé le tableau noir, l'esprit embrouillé de ce que je savais et de ce que j'ignorais, enveloppé d'un brouillard qui obscurcissait tout. J'ai jeté un coup d'œil à l'institutrice, toujours aussi souriante, sereine et modeste. Et j'ai commencé à lire l'alphabet avec aisance et fluidité, mieux que tous les autres élèves que j'avais entendus l'épeler quelques instants auparavant, y compris le propre fils de l'institutrice...!

L'enseignant était satisfait de mon niveau de lecture et m'a demandé de continuer avec les autres élèves, en répétant les lettres après moi. Nous avons répété l'exercice plusieurs fois pendant que l'enseignant était occupé à autre chose. Après avoir lu et répété quelques fois, il s'est levé, m'a donné la règle qui était sur son bureau, m'a tapoté la tête d'un air encourageant et affectueux, puis s'est adressé aux autres élèves.:

Je m'absenterai quelques minutes et laisserai Abdul Rahman vous enseigner à ma place. Silence. Je vais rencontrer... Je demanderai au directeur de l'école d'envoyer cet élève en première année plutôt qu'en année préparatoire car son niveau est élevé par rapport au vôtre.



Dessinez deux cercles, un jaune et un blanc, et placez d'autres couleurs autour d'eux, soit sur votre ordinateur, soit sur une feuille de papier. Diminuez progressivement l'intensité lumineuse et vous constaterez que toutes les autres couleurs s'estompent, ne laissant que le jaune et le blanc refléter la lumière. Essayez cette expérience vous-même.



Le jaune et le blanc ont la propriété de résister à l'obscurité plus que toutes les autres couleurs, et ce sont les deux seules que nous voyons clairement la nuit et sur un tableau noir.

L'année préparatoire s'éternisait, lourde et fastidieuse, ponctuée par les absences fréquentes du professeur et les fausses promesses d'un transfert immédiat en première année avec Mme Fatna Al-Amrani. J'étais frustré d'être privé de ce qui m'était dû et amer de ne pas l'obtenir. J'étais aussi en colère contre mon professeur, qui avait semé l'espoir en moi pour ensuite l'éteindre peu à peu !

Nous sommes descendus des montagnes pour remonter, non pas pour perdre 365 jours à ressasser des ruminations, mais pour progresser dans la lecture, pour nous élever vers les mots, les expressions, les textes et les paragraphes, pour naviguer dans le monde des livres, des histoires et des romans, et non pour nous acharner chaque heure, chaque jour, chaque année à mémoriser et à répéter la même matière ruminée !

Je repensais à mon frère, Muhammadi, qui m'aidait quotidiennement à lire et à écrire à cause de mes demandes incessantes, à l'époque où nous étions à Beni Sidal. Je lui dois tout ce que j'ai appris, outre les chapitres du Coran que j'ai mémorisés à l'école coranique de notre mosquée sans les comprendre. Je n'oublierai jamais non plus le rôle de mon propre enthousiasme et de ma passion inébranlables pour l'apprentissage, qui perdurent encore aujourd'hui.

Cette passion m'a toujours poussé à chercher, apprendre et aimer le savoir. L'obstacle à l'épanouissement et au développement naturel de toutes ces aptitudes

psychologiques résidait dans l'absence totale d'infrastructures dans les zones rurales délaissées : hôpitaux, universités, routes... autant d'éléments qui auraient pu rompre l'isolement de ces villages où nous sommes nés, mais que nous avons été contraints de quitter en raison de leur isolement perpétuel et mortel !

La cloche sonna, signalant la fin des cours. L'institutrice me remercia sans dire un mot de mon passage en CP. Je pris la liste des fournitures scolaires et partis, assoiffé et affamé. Je ne mangeai rien de la journée, si ce n'est une demi-tasse de café le matin avant de prendre mes médicaments. Je repensai au dirham que ma mère m'avait donné ce matin-là. Je suis donc allée voir l'homme à la charrette en bois qui vendait des bonbons. J'en ai acheté, ainsi que des graines de pipa.

J'ai descendu la rue Mohammed V en direction du Club, ou Café de la Mer, comme j'aimais l'appeler pour son emplacement romantique et magnifique ! Nador était si enchanteur ce jour-là ! Une tranquillité absolue, jour et nuit. Et il y avait très peu de voitures. La pollution était inexistante, et les gens, peu nombreux, étaient courtois, respectueux dans leurs relations, fidèles à leurs promesses et soucieux de leur honneur. Oh, ces beaux moments !

Exactement comme ils l'étaient dans notre pays de Beni Sidalna, où je m'imagine encore, des jours après notre départ, tâtonnant derrière la toile d'araignée du temps, essayant de deviner ce que les gens disent et murmurent à notre sujet après notre disparition.



Voici la maison de la famille de Haj Al-Hadi, que Dieu ait son âme. Ses enfants étaient exemplaires. À sa mort, ils émigrèrent. .

Leur pauvre mère et ses cinq enfants se sont retrouvés sans abri. Dieu seul sait où ils sont allés !

Des années se sont écoulées depuis Ils sont partis. Personne ne sait rien d'eux, et ils n'ont laissé derrière eux que des souvenirs. Ah, si seulement ils n'étaient pas partis !

Il suit

Publié il y a 15th October 2017 par Abderrahman Sakali

Paragraphe 22- Exposition — infertilité héréditaire

22 mars 2018

22 mars 2018

Exposition



Après la visite providentielle du Secrétaire général chez nous et l'espoir qu'il a semé en chacun de nous, mon seul souci était de préparer mon exposition et d'en assurer le succès à tout prix.

Cet ange était apparu dans les ténèbres de nos vies, avait découvert mon talent et souhaitait nous aider, ma famille et moi.

Je me devais donc d'être à la hauteur de ses attentes et de ne pas le décevoir.

Après ses adieux et ses remerciements pour notre accueil chaleureux...

Le réceptionniste se retourna et partit avec son calme habituel.

Je le suivis en bas des escaliers pour lui dire au revoir, ravi des gains que j'avais réalisés ce jour-là pour moi et ma famille.

Surtout ma mère, d'ordinaire si mélancolique, dont le visage, si sombre et triste depuis la mort de mon père et notre départ de notre ville et de notre spacieuse maison de Beni Sidal, affichait à nouveau un sourire.

Le lendemain, je me rendis donc à Melilla, impatient d'acheter des dessins colorés de magnifiques paysages de différentes tailles.

Il s'agissait de peintures réalisées par des artistes espagnols et italiens, destinées aux étudiants en art pour s'en servir comme modèles et apprendre la peinture de paysage, ou pour décorer leurs maisons.

J'achetai cinq petits dessins, car ils étaient bon marché.

J'achetai aussi trois feuilles de papier.

Je rentrai directement chez moi pour me mettre au travail.

Dans notre nouvel appartement de la rue Moulay Rachid, mon oncle Abdel Salam El Moujahid venait souvent nous rendre visite.

Il a commencé à venir fréquemment jusqu'à ce qu'il finisse par s'installer.

Il avait quitté son poste d'enseignant à Oujda et trouvé un emploi à la Chambre de Commerce et d'Industrie de Nador pour être près de sa sœur, Mama El Moujahid.

Mon frère aîné, Mohamed, qui avait loué un atelier de couture à Nador, venait aussi nous voir.

Il retrouvait parfois mon oncle Abdel Salam dans notre petite maison. Ils passaient du temps à plaisanter et à jouer aux cartes, ce qui était une source de joie pour nous tous, et surtout pour ma mère.

Mon oncle, le combattant pour la liberté Abdel Salam, était un farceur et aimait rire et plaisanter avec nous.

Il m'appela de sa voix rauque et me demanda :

« Monsieur l'artiste, quand aura lieu votre exposition ? »

« Mercredi, à partir de quatre heures de l'après-midi, oncle. » « Et nous inviteriez-vous au vernissage pour manger des sucreries et du poulet ? »

« Vous êtes tous invités, oncle, sauf les femmes, bien sûr. Nous vivons dans une société patriarcale. Il y aura des sucreries et des boissons pour les invités, mais pas de poulet. »

Ton frère Mohammed dit qu'il ne viendra pas à la fête s'il n'y a pas de sucreries, de poulet rôti et de pastilla !

Et tout le monde se met à rire et à glousser en buvant du thé et en jouant à leur jeu préféré ...



Mon frère aîné, Muhammad Al-Khayyat (le couturier)

Je jouais rarement avec eux.

Je restais chez moi et ne sortais que peu, et seulement en cas d'absolue nécessité.

Mais par humanité, je rendais visite à mon ami artiste arabe âgé, que j'avais rencontré début avril dernier.

Le temps était orageux et rude.

Il vivait dans un quartier ouvrier sale, dans une baraque en tôle qu'il louait près du quartier de Boblaw.

Il y vivait, peignant des paysages qu'il vendait aux cafés et aux bazars pour quelques pièces afin de survivre.

Quand je l'ai rencontré, je ne savais pas grand-chose de lui, pas même son nom.

Tout ce qui comptait pour moi, c'était son savoir-faire artistique, afin de pouvoir apprendre de lui et bénéficier de son expérience et de son expertise.

J'étais prêt à lui rendre service en retour, et parfois à lui apporter à manger et des vêtements.

Parce que c'était une personne formidable qui méritait d'être aidée après le traitement injuste qu'il avait subi, lui et toute sa famille, comme il me l'a raconté plus tard en détail...

Il ne peignait pas comme mon ami artiste espagnol, José María, qui vivait près de l'association caritative, et n'utilisait pas non plus les mêmes coffrets, matériaux et tubes de peinture importés et coûteux.

Mon nouvel ami arabe utilisait de la peinture bon marché, qu'il achetait dans les nombreuses quincailleries qui vendaient des seaux de peinture pour murs, portes, briques et ciment, comme je le fais encore aujourd'hui.

Ce n'était pas la peinture spéciale pour beaux-arts que José l'Espagnol utilisait pour peindre ses toiles sur des supports coûteux, avec des pinces et des coffrets onéreux.

Malgré mon jeune âge, j'avais le sentiment que le milieu chrétien occidental offrait à ses artistes, comme mon ami chrétien José, des conditions matérielles favorables et une liberté d'expression riche, stimulante et propice à la créativité.

Il offrait également un héritage intellectuel, philosophique et artistique plus profond, bien supérieur à notre milieu islamique, dont la culture combat toutes les formes d'art et de créativité, et interdit la sculpture, la danse, la peinture et d'autres formes d'expression.

La peinture et la sculpture, en particulier, sont considérées comme des formes d'idolâtrie !

Car la faculté de création et d'innovation est un attribut de Dieu, l'Unique, qui n'a point d'associé.

En effet, c'est son privilège exclusif.

Quant aux êtres humains, comme les deux étudiants, Abd al-Rahman ou Abd al-Khaliq (nom de mon ami artiste arabe), cette création et cette innovation, monopole de Dieu, leur sont interdites.

Car, ce faisant, ils associent des partenaires à Dieu, et au Jour du Jugement, nous autres artistes devons rendre de comptes à Dieu sévèrement à cause de notre savoir et de nos créations.

Nous entrerons en Enfer et y demeurerons éternellement à cause de notre polythéisme.

Nous subirons le même sort que les mécréants, les hérétiques, les polythéistes et les apostats, conséquence de nos créations et de notre art!

Par conséquent, à mon avis, nous n'avons rien hérité de la culture islamique stérile, si ce n'est des formes géométriques abstraites, des arabesques et des mosaïques traditionnelles qui ornaient jadis les nombreuses mosquées et maisons de Dieu.

D'innombrables palais de califes et de rois, protecteurs de la foi, furent construits, tandis qu'à Beni Sidal, nous n'avions même pas une seule petite école pour apprendre et lutter contre l'analphabétisme endémique qui sévissait dans tout le pays et parmi tout son peuple !

Toute forme de connaissance ou de science qui ne s'accordait pas avec la religion ou contredisait ses principes était absolument interdite.

Mon inclination débridée pour l'art et mon amour profond pour l'art, d'une part, et ma confrontation personnelle avec cette interdiction de l'art dans notre religion, d'autre part, m'ont amené, pour la première fois, à soulever des questions profondes, vastes et provocatrices, et à vivre un conflit intérieur.

Ainsi se sont semés les germes de la dissociation, de l'hypocrisie et de la schizophrénie qui ont rongé notre société.

J'ai commencé à remettre en question la valeur de notre héritage culturel, légué par les Arabes lors de leurs conquêtes.

Tout ce que nous avons hérité des Arabes, qui prétendaient être venus nous civiliser, c'est une culture à l'image du désert où ils vivaient : stérile, négative et aride sur le plan artistique, intellectuel et épistémologique ; et étouffante et dramatique sur le plan psychologique.

Je me souviens encore du jour où mon ami artiste est venu chez nous me demander de l'aide pour transporter une grande toile destinée au propriétaire d'un café.

Ce dernier lui avait commandé le tableau.

C'était un magnifique paysage représentant une femme et un enfant se promenant dans la nature.

À la livraison, le propriétaire apprécia la peinture, mais me demanda d'en effacer les personnages, expliquant que représenter des êtres humains et vivants était interdit en Islam.

Il me donna 150 dirhams et promit de m'en donner 50 autres le lendemain, à la restitution du tableau « corrigé ».

Le vieil artiste fut agacé par la remarque du cafétier, mais ravi d'avoir gagné cet argent.

Il acheta une bouteille de vin rouge, un paquet de cigarettes, du fromage, du pain, une boîte de sardines et un quart de kilo d'olives, et m'invita à déjeuner avec lui.

La nature était déchaînée à cette époque.

La tempête était féroce, les vents hurlaient et la pluie tombait à torrents, ruisselant le long des murs de sa maison comme de douces cascades.

De temps à autre, nous entendions le cliquetis des tôles qui formaient les murs de sa chambre, s'entrechoquant sous les violentes rafales de vent et d'orage.



Mon ami, l'artiste arabe Abdelkader

« Toi aussi, mon ami Abderrahmane, tu aimes l'art autant que moi. Sais-tu qui je suis et pourquoi je suis ici, dans ta ville de Nador ? »

Mon ami Abdelkhaleq mangeait du pain avec du fromage et des olives, essayant d'ouvrir une bouteille de vin avec un couteau.

Puis il reprit son récit poignant :

« Je suis de Casablanca. J'y ai vécu toute ma vie. J'ai été professeur d'art pendant dix-sept ans. J'avais une femme et une petite fille, à peine âgée de huit ans. Je les aimais toutes les deux énormément. Mais elles sont mortes dans un terrible incendie qui s'est déclaré dans une usine près de chez nous ; elles ont été réduites en cendres ! J'ai perdu la raison, j'ai perdu mon travail et mes moyens de subsistance. Notre gouvernement ne m'a pas versé un centime d'indemnités pour

tous mes services ! Depuis, j'ai erré sans but jusqu'à arriver ici et recommencer une nouvelle vie sans famille, comme un étrange bohème ! Je ne pouvais pas rester vivre à Casablanca. Après la mort de ma femme et de ma fille dans l'incendie, j'ai commencé à les imaginer avec moi, à les porter dans mon cœur et dans mes pensées partout où j'allais.

J'allais me promener avec ma famille, je jouais avec ma fille comme d'habitude, je riais avec ma femme dans les ruelles et les parcs, et nous pleurions devant les ruines de notre maison, brûlée et effondrée !

Je voyais les gens s'attrouper autour de moi, se moquer de moi, et peu à peu, ils ont commencé à me traiter d'imbécile et de fou !

Alors j'ai fui cet enfer, me repliant sur moi-même, recroquevillé comme un escargot !

Voilà pourquoi j'ai fui ma ville impitoyable, envahie par l'injustice et l'hypocrisie comme une peste.

Ce tableau, dont nous avons discuté aujourd'hui avec le propriétaire du café, n'est rien d'autre que l'expression de mon âme tourmentée, chargée d'émotion.

J'y ai représenté mon bonheur et mes plus beaux souvenirs avec ma femme et ma fille.

Mais le propriétaire du café veut que j'efface les êtres qui me sont les plus chers.

Je ne les effacerai pas de ce paradis que j'ai peint pour eux avec mon sang, mes larmes et toute ma douleur !

Je le garderai pour moi afin de le contempler, et je lui peindrai une autre scène sans êtres vivants, pour apaiser sa religion et son seigneur de l'opium ! »



Le paysage dans lequel mon ami artiste imaginait sa femme et sa fille en train de brûler
Aujourd'hui, c'est lundi.

J'ai contemplé la montre rouge que mon frère Mohammadi m'a offerte ; ses aiguilles
s'entrelacent et dansent au-dessus du chiffre 5.

Ma petite sœur Houria ne devrait pas tarder à arriver.

Elle enseigne la broderie à l'école de couture ouverte par le secrétaire général Ben
Azzouz Ahmed.

Mon frère Mohammadi rentrera lui aussi de son travail, où il est un employé respecté
du bureau de l'état civil à la préfecture.

Tout cela, nous le devons à cet homme cultivé et généreux.

Mon frère Abdullah, instituteur dans une école primaire de la tribu Irhyanen, rentrera également bientôt sur sa moto rouge.

Peut-être que Yamina Mouh Kaddour, la tante de ma mère, viendra nous rendre visite, comme elle l'a déjà fait.

Et mon oncle Abdel Salam viendra, accompagné de mon frère aîné Mohamed, pour tenir compagnie à ma mère dans sa solitude et jouer aux cartes, comme d'habitude...

Notre vie s'améliore peu à peu.

Notre niveau de vie s'est amélioré et nous avons commencé à songer à louer un appartement spacieux, digne de notre statut, qui puisse accueillir notre grande famille.

L'idée d'acheter une voiture a également commencé à séduire mon frère Mohammadi depuis que le très estimé Secrétaire général l'a embauché au bureau du gouvernement local, surtout après l'obtention de son permis de conduire.

Mon frère Abdullah a suivi son exemple et a lui aussi obtenu son permis, grâce aux encouragements de notre mère ...

Tous ces progrès dans nos vies sont le fruit de nos efforts conjugués et de notre détermination à offrir une meilleure vie à notre famille d'immigrants.

Je ne prétends pas avoir été le principal artisan de cette réussite.

Je suis connu pour ma grande humilité, ma nature discrète et ma diligence, mais ce qui compte le plus, c'est le bonheur de notre mère, qui a tant sacrifié pour nous.

Pour elle, je ferais l'impossible afin qu'elle ne regrette jamais sa décision d'émigrer avec nous.

Elle a pris un risque en quittant la terre de nos ancêtres, et je ne veux pas qu'elle regrette un jour ce choix courageux.

Elle a jeté l'éponge, et voilà qu'elle remonte, pleine et forte comme jamais.

C'est le chaos créatif qu'elle a engendré !



Ma petite sœur, professeure d'art de la broderie

Mardi.

Plus qu'un jour avant l'exposition.

J'ai vendu mon vélo à mon ami Abdel Salam Boudih, le secrétaire de l'association.

J'ai encadré toutes mes toiles avec des cadres en bois bon marché achetés chez le menuisier, que j'ai peints en brun pour les embellir.

J'ai aussi acheté un pantalon noir et un pull en laine noir pour le vernissage.

J'ai fait l'acquisition de deux romans : *Mère* de Maxime Gorki et *Guerre et Paix* de Tolstoï.

J'ai adoré la littérature russe, que j'ai découverte grâce à un article du Dr Ahmed Zaki paru dans le magazine Al-Arabi, consacré aux grands noms et fondateurs du roman russe.

Mercredi, jour de l'exposition, vers 15 h, j'étais au bureau du travail.

Les gens déambulaient parmi les toiles, admirant mes tableaux.

Le photographe du bureau du travail circulait également, son imposant appareil photo sur l'épaule.

Peu après, j'ai aperçu la délégation de M. Bouchta Tfawti, le gouverneur, qui s'approchait de l'exposition.

Je suis allé le saluer. Il me tapota doucement l'épaule et me demanda :

« Êtes-vous notre artiste, Abdul Rahman ? Venez, laissez-nous admirer vos magnifiques tableaux. »

Nous nous sommes arrêtés un instant pour contempler chacun d'eux.

Monsieur Al-Amil m'a interrogé sur mes débuts artistiques, mes méthodes de travail et la signification de chaque œuvre.

Soudain, un homme à l'allure distinguée apparut devant nous, vêtu d'une djellaba blanc immaculé et d'un fez tunisien rouge.

Il salua Al-Amil en disant :

« Ce jeune artiste est mon cousin, Monsieur Al-Amil. »

Nous nous sommes alors chaleureusement embrassés.

J'étais fou de joie que le célèbre érudit, mon oncle, Haj Abdullah Al-Saqli, soit parmi les visiteurs de mon exposition. Mon oncle et mes frères le rejoignirent et se mirent à boire du jus de fruits en admirant mes peintures ...











Premiere exposition à Nador en 1973 inaugurée par Mr.BOUCHTA TFAOUTI gouverneur de Nador



Premiere exposition à Nador en 1973
inaugurée par Mr. BOUCHTA TFAOUTI
gouverneur de Nador.



Il suit

Paragraphe 30 — Lycée Yacoub Al Mansur

Lycée Yaqoub Al Mansour



Après l'exposition que j'ai organisée dans la province de Nador, je suis allé voir M. le secrétaire général Ben Azzouz Hakim dans son bureau. Je l'ai accompagné jusqu'au bureau d'un homme grand et à la peau sombre, qui me l'a présenté et m'a dit :

Voici la personne chargée du versement de votre subvention. L'employé (dont j'ai oublié le nom) a ensuite pris un chèque dans une enveloppe jaune et me l'a remis, en m'indiquant que je devais venir le retirer en personne tous les trois mois. C'était le premier chèque de subvention que j'ai reçu de l'Autorité régionale de Nador, grâce à l'aide du regretté secrétaire général, M. Ben Azzouz Hakim, que Dieu ait son âme .

Ma mère, mon frère Abdullah et moi avons pris un bus CTM pour Rabat. Nous sommes descendus à la station Salé, puis nous avons marché jusqu'à la station-service Total de Salé, appartenant à mon oncle, Haj Mubarak. Nous avons rencontré sa famille lorsque j'étais hospitalisé à l'hôpital Ibn Sina de Rabat, alors que j'étais observateur étudiant au lycée Al-Kindi. Nous sommes montés dans la voiture de mon oncle Haj, ravi de nous voir, et nous avons roulé jusqu'à la magnifique villa du quartier de Battana, en passant sous de grands ponts ferroviaires .

Lorsque nous sommes arrivés à la villa de mon oncle Haj à Battana, près de Salé, un garçonnet joufflu d'une douzaine d'années nous a ouvert la porte. Younes était le benjamin de la fratrie. Mon oncle Haj est sorti de la voiture et nous a accueillis

chaleureusement. Nous l'avons suivi à travers le jardin, bordé de houx et de rosiers, qui entourait la villa et sa magnifique fontaine en forme d'étoile bleue à cinq branches. Nous sommes entrés dans la maison, qui possédait un sous-sol. Nous avons descendu trois marches pour y accéder. Cet espace souterrain était réputé pour sa fraîcheur en été, ce qui en faisait l'endroit préféré de la famille pour se détendre lors des chaudes journées de fin août .



La villa où j'ai vécu pendant des années

Ma tante, Hajja Mahjouba, que Dieu ait son âme, nous attendait au milieu du salon après avoir entendu nos voix dans le jardin. Elle salua ma mère d'un sourire et nous souhaita la bienvenue : « Bienvenue, chers compatriotes ! Que la chance nous sourie ! Entrez, je Nous nous installâmes dans la chambre d'amis sur des canapés traditionnels vert délavé, les « seddari ». Ils étaient frais et moelleux.

À côté se trouvait un hammam traditionnel, puis, plus loin, la cuisine, d'où pendaient de la porte d'entrée de magnifiques branches de rosiers, comme pour imprégner cette famille généreuse et heureuse. En face du salon où nous étions assis se trouvaient une salle de bains moderne et deux chambres. Dans l'une d'elles, je dormis avec le fils aîné, Sidi Mohamed, pendant plusieurs années, tandis que dans la chambre voisine dormait la belle Najia, que je considérais comme une sœur.



L'arbre à blagues dont nous avons l'habitude de manger les doux fruits

Nous nous sommes tous assis, et ma tante Hajja s'est assise près de ma mère, l'interrogeant sur la famille et sur la ville de Nador, qu'elle n'avait pas visitée depuis son enfance. C'est Abdullah al-Rifi, chez qui nous logions rue Maghreb, qui nous a présenté cette femme d'origine rifaine. Mais elle avait grandi à Fès avec sa famille idrisside, oubliant sa langue berbère et les coutumes et traditions profondément ancrées dans l'histoire et les civilisations.

Je suis rentrée de mes pérégrinations au pays de Tamazgha à Salé, et ma tante Hajja a demandé à ma mère : « Il y a quelque temps , mon cousin Abdullah al-Rifi est venu nous rendre visite et m'a demandé l'adresse de notre famille en Algérie. Je me souviens qu'il a parlé de ton mari, que Dieu ait son âme, décédé dans un accident de voiture à Oran en 1959, je crois. Maman, as-tu obtenu la dot ou non ?

» Quand j'ai appris la mort de mon père, que Dieu ait son âme, j'ai repensé à cette nouvelle bouleversante, aux funérailles et au début de notre tragique migration de Beni Sidal à Nador. Et à notre voyage d'aujourd'hui vers Salé, et à tous les autres voyages inconnus qui nous attendent... ! Un bref silence s'installa, rompu par l'arabe étrange et confus de ma mère ! Ma mère ne connaissait pas un seul mot d'arabe.

Et ma tante , Hajja Mahjouba, avait oublié depuis longtemps sa langue maternelle, l'amazigh ! À l'exception des tatouages amazighs entre ses sourcils, symbole d'une civilisation ancienne dont l'essor fut interrompu par les envahisseurs arabes... !

Sachant que ces mêmes Berbères ont contribué à l'essor des civilisations européenne et chrétienne, et ont beaucoup apporté aux sciences, aux arts et à d'autres aspects de la civilisation humaine durant la domination romaine et phénicienne en Afrique du Nord, alors habitée par les Berbères libres, les premiers habitants de la « Grande

Tamazgha », comme on l'appelait. — Oui , Hajja.

Ton cousin est parti en Algérie, et je lui ai remis les papiers de mon défunt mari, Haj El Hadi, mais il est reparti les mains vides. — J'ai entendu le joli son de la cloche, qui me rappelait les carillons d'une église, et j'ai tourné mon regard vers la grande horloge accrochée au mur derrière ma tante, Hajja.

Son son mélodieux, semblable à celui d'une cloche, s'est peu à peu fondu dans le silence de la famille et leurs errances dans un passé lointain, les sanglots étouffés de ma mère et mon désir ardent de retrouver Beni Sidal et Tamazgha... !



Ma merveilleuse tante, que Dieu ait pitié d'elle

Il était une heure de l'après-midi. Une fillette de huit ans entra. Joyeuse, la benjamine de la famille, elle nous salua et s'assit près de sa mère, arrangeant ses cheveux noirs et bouclés. Une grande jeune fille au teint clair et à la beauté saisissante sortit des bains publics. Vêtue d'un peignoir blanc , ses cheveux noirs mouillés, tressés et brillants, lui tombaient en cascade sur les épaules et le dos. Elle salua ma mère et mon frère Abdullah, puis me tendit la main avec un sourire.

Elle alla dans sa chambre s'habiller. C'était Najia, la belle Haïfa de la villa. Elle était devenue encore plus belle depuis la dernière fois que je l'avais vue, lorsque j'étais malade à l'hôpital Ibn Sina de Rabat. Quatre ans s'étaient écoulés depuis ce souvenir

douloureux, qui était la raison de mon retour dans le service d'observation du lycée Al-Kindi.

Mais son impact avait été merveilleux, car nous avions fait la connaissance de cette généreuse famille bourgeoise et de leur fille d'une beauté à couper le souffle ! « Maman , as-tu un autre fils plus âgé qu'Abdullah ? » « Oui , Hajja, j'ai Mohammadi, qui est plus âgé qu'Abdullah, et j'ai Muhammad, qui est l'aîné de tous.

» Ma mère parlait à ma tante Hajja en souriant, s'efforçant de parler son arabe mêlé de berbère, utilisant des gestes et des signes pour expliquer ce qu'elle disait, et j'intervenais à chaque fois pour traduire ses paroles. « Et Muhammad est marié ? » « Oui , Hajja, il est marié et a sept enfants. » « Et que fait Mohammadi ? » « Mohammadi était marié à une fille qui profitait de son salaire pour travailler pour sa famille. Quelle impudence, Hajja ! » « Oh , Umama !

J'ai aussi un gros problème avec mon fils, Sidi Mohammed. Une belle femme l'a ensorcelé, et il va toujours chez elle pour lui donner de l'argent. Elle a divorcé de son mari et s'est accrochée à lui. Elle lui a volé la raison, tout comme à ton fils, Mohammadi ! Mon fils Mohammadi nous a tous oubliés quand il a rencontré cette femme. Nous avons divorcé et nous les avons séparés, Dieu merci !

Mais ils ont pris notre maison, que le Pacha de Nador nous avait donnée sur ordre du Secrétaire général, que Dieu lui fasse miséricorde. Je me suis affranchie du bruit des disputes interminables et stériles de ma mère avec ma tante Hajja, et comme une hirondelle, mon esprit s'est envolé vers Rabat, absorbée par mes études . Demain, c'est début septembre 1974. Je dois m'inscrire au lycée le plus proche de Salé pour pouvoir y aller à pied.

» Le bus est cher, sans parler de la foule suffocante et du chaos aux heures de pointe. Parallèlement, je m'inscris à l'Institut des Beaux-Arts de la capitale. Ma mère et mon frère Abdullah sont restés deux jours à Salé. Lundi matin, nous avons pris le petit-déjeuner préparé par Najia, puis ma mère et mon frère Abdullah sont partis avec mon oncle Haj dans sa Renault 4 pour rejoindre la gare et rentrer à Nador.

Quant à moi, j'ai confié à ma tante Hajja la totalité de ma bourse , comme ma mère me l'avait conseillé. Cela représentait trois mois de bourse, soit 2 400 dirhams. J'ai pris un dirham pour ne pas le perdre. Puis, j'ai pris mes papiers et mes documents et je suis allé à pied au lycée Yaacoub El Mansour, dans le quartier Hassan, où se trouvent le minaret et le mausolée de marbre.

En chemin, j'étais titubant , la tête pleine de questions, comme des marteaux qui martelaient mon esprit d'une monotonie lancinante ! Arrivé au fleuve Bou Regreg, j'ai eu l'impression d'être face au Sphinx dans lequel ma mère s'était noyée, accablée par ses lourdes responsabilités familiales. Elle m'avait accompagné à Salé pour prendre des nouvelles de son plus jeune fils et me confier à ma tante Hajja. Elle était restée cloîtrée à la maison deux jours avant de retourner à Nador.

Je sais qu'elle me manquera terriblement ; ma mère est la seule personne sacrée à mes yeux après Dieu ! Je n'avais même pas remarqué la route jusqu'à ce que les cris d'un jeune homme vendant des journaux au café « Jour et Nuit » (Jour Inwi) me réveillent : « Al -Ittihad Al-Ishtiraki, Al-Alam, As-Sabah, Al-Masaa, As -Sahra Al-Maghribia, tous les journaux du jour, des mots croisés... » Le lycée Yaacoub El Mansour était près du café

« Jour Inwi ».

J'avais l'habitude de m'y installer après mes cours du matin, de manger une viennoiserie et de boire un thé, de lire, puis de retourner au lycée à 14 h. Deux heures, c'était trop court pour rentrer à Salé , déjeuner et retourner en cours. De plus, je n'avais pas autant de liberté qu'à la maison pour faire ce que je voulais !



Café « Jour Inwi » à Rabat

Je me suis inscrite au lycée Yaacoub El Mansour pour l'année scolaire 1974-1975 et j'y ai rencontré mes professeurs. J'ai dressé une liste des fournitures scolaires et des livres dont j'avais besoin, puis je suis allée directement m'inscrire à l'Institut des Beaux-Arts, près du théâtre Mohammed V, pleine d'espoir de devenir artiste ...

Il suit

Publié il y a 21st April 2018 par Abderrahman Sakali

Paragraphe 31 — Au revoir, Ma belle ville

Au revoir, ma belle ville



Voyage à Rabat

Après l'exposition organisée pour moi par le Secrétaire général Ben Azzouz Hakim dans la province de Nador, qui connut un succès relatif et me remonta quelque peu le moral, mon apathie, voire ma déception, provenait du fait que je n'avais vendu aucune toile, contrairement à mes espoirs. D'autant plus que j'avais vendu mon vélo pour encadrer les tableaux et acheter du matériel d'artiste. Néanmoins , je comprenais et acceptais la situation.

Peut-être l'exposition n'a-t-elle pas attiré des personnes aisées et cultivées, capables d'apprécier mon travail et d'acquérir des œuvres selon leurs goûts. Et peut-être, depuis notre départ de Beni Sidal, nos contacts à Nador se sont-ils limités aux populations marginalisées et démunies comme nous. C'est une raison suffisante pour justifier l'échec de cette exposition et apaiser le conflit intérieur qui me ronge. Voulez -vous que je vous dise la vérité ?

Ici, je vais me projeter dans l'avenir, car peu m'importe de plonger dans les profondeurs de l'enfance ou de m'élever vers un futur vieillissant, où Job gémit en quête d'espoir de guérison. Je vous confie que j'ai passé presque toute ma vie, dont la moitié au Maroc, à chercher des justifications aux erreurs et aux transgressions commises à mon égard, y compris par mes propres proches. Ne vous laissez donc pas tromper par la nature des liens, qu'ils soient du sang ou d'origine étrangère.

Tous les gènes des enfants d'Adam sont d'une seule et même espèce !

Mais en réalité, lorsque je repense à cette période précise , à l'époque de mon exposition qui représentait l'apogée de ma carrière artistique, je constate que le nombre de visiteurs n'a pas dépassé 40 personnes, dans une ville qui comptait alors au moins 203 000 habitants . Alors pourquoi mon exposition n'a-t-elle pas attiré autant de monde ? Qu'est-ce qu'une exposition d'art contemporain ?

C'est un événement culturel conçu pour le plaisir du public et comme outil pédagogique pour le développement des enfants et des générations futures. Alors pourquoi aucun enfant n'y est-il allé ? Seules 40 personnes étaient présentes, dont mon cher oncle, le combattant pour la liberté Abdel Salam, mes trois frères et mon oncle Haj Abdullah Al-Saqli, que nous avons rencontré par hasard lors de mon exposition.

Quant aux autres invités, ils appartenaient tous à l'entourage des autorités, dirigé par M. Al-Amil Bouchta Tfawti, que Dieu le bénisse. Même mon oncle, le professeur Haj Abdullah Al-Saqli, était considéré comme faisant partie de l'entourage du gouverneur, par le biais de l'institution qui abritait alors le Conseil scientifique à Nador, dont il était, si je me souviens bien, le directeur.

Tout cela me révoltait de voir les chaînes de télévision de notre pays utilisées et exploitées uniquement au profit de la cour royale, ou comme une façade pour embellir le visage des puissants de notre région !

Je commençai à m'interroger sur la valeur de l'art dans une société qui ne se soucie ni des artistes ni de l'art en général, et qui n'est pas habituée à l'éducation artistique, pourtant un raffinement des âmes raffinées, tout comme elle mémorisait les programmes et le contenu de l'éducation islamique, ce qui ne faisait qu'accroître l'aversion des étudiants et de tous les autres pour cet « art interdit » !

À l'exception de ceux qui étaient sensibilisés, fortunés et affranchis des chaînes d'un héritage culturel décadent – et ils étaient peu nombreux ! –, aucun n'assista à mon exposition. En réalité, j'ai rencontré le directeur de l'hôtel Rif chez l'écrivain Ben Azzouz Hakim. Il m'a donné sa carte de visite. J'y ai lu que je pouvais me baigner gratuitement et à ma guise dans la piscine de l'hôtel Rif, en échange du portrait que j'avais réalisé de lui, portrait qui avait rencontré un certain succès .

Mais cette fois-ci, il n'a pas daigné m'acheter une seule toile pour m'encourager, ni la financer sur le budget de l'hôtel , ni l'accrocher à un mur, ni décorer sa maison au Maroc. Car nous étions considérés comme des étrangers, comme des étrangers à ce Maroc inutile ! Monsieur Ben Azzouz Abdelhakim préférait qu'on l'appelle simplement « Hakim », sans « Abd » (esclave). Tout comme moi. Je préfère qu'on m'appelle simplement « Abd », sans « Al-Rahman », qui sent la servitude et la soumission.

Non pas à cause de ma nature d'artiste, mais plutôt à cause de ma nature même d'être humain ! À mon avis, tout être humain doit être nourri de ce narcissisme pour atteindre et occuper véritablement le rang de l'humanité... Je ne pense pas que M. Ben Azzouz « Hakim » agisse ainsi par conviction philosophique comme moi, ou bien a-t-il supprimé « Abd » pour plaire à ses amis et voisins espagnols d'Andalousie, afin de leur faciliter la prononciation ?

Cela m'est également arrivé à Bruxelles, au travail, avec mes collègues, voisins et amis qui préféraient m'appeler simplement « Abd », le court, ou « Saqali » , le musical et léger.

L'exposition a ouvert ses portes le mercredi 7 août 1974 et est restée ouverte pendant trois jours. Ensuite, j'ai rassemblé mes tableaux et les ai accrochés chez nous, exactement tels quels, sans qu'il ne manque aucune pièce. Aujourd'hui, c'est dimanche 11 août de la même année . Toute la famille est réunie pour le week-end. Le dimanche est un jour saint pour les musulmans !

Mon oncle est assis avec ma mère, mes deux jeunes sœurs et mes frères, ils discutent de nos vies en regardant la télévision. Soudain, mon oncle crie de sa voix rauque habituelle : « Où est Abdel Rahman ? » Je me précipite vers lui et lui réponds : « Je suis là, oncle. Pourquoi demandes-tu après moi ? » « Qu'as-tu décidé de faire plus tard ? Ta mère s'inquiète pour toi et ne veut pas que tu quittes la famille. Vas-tu aller en Espagne étudier l'art ou à Rabat ?

» « En fait , oncle, je suis indécis et je ne sais pas quoi faire. » aller à Madrid, en Espagne, un pays au patrimoine riche et ancien, qui a apporté une contribution majeure à l' art mondial . Qui ne connaît pas des artistes espagnols de renommée mondiale tels que Pablo Picasso, Joan Miró, Juan Gris , Le Greco, Salvador Dalí et Francisco de Goya ?

Le Maroc lui-même n'a connu un renouveau artistique que depuis la création de l'École espagnole des beaux-arts de Tétouan, fondée par le peintre espagnol Mariano Bertuchi, dont sont issus de nombreux grands artistes marocains .



Centre d'art moderne de Tétouan

Mon oncle écoutait ma réponse en fixant ma mère assise devant lui. Les autres restaient silencieux. Puis il reprit : «Écoute , mon petit-fils, tu dois choisir la voie du succès. Tu as toujours suivi ton instinct dans tes choix de vie. Fais de même maintenant. Mais prends la bonne décision et pense à ta mère et à ta famille. »« Il y a un problème, oncle. Et ce problème est pour le bien de ma mère.

Si je choisis d'étudier à Madrid, ce que je souhaite ardemment, je devrai me rendre au Maroc tous les trois mois pour récupérer ma bourse dans la province de Nador. C'est un obstacle de taille ! Je vais perdre tout le montant de ma bourse en billets d'avion et en frais de voyage. Je pense qu'il vaudrait .Il était près du théâtre Mohammed V à l'époque.» Mon frère Abdullah dit :«C'est ce que je lui ai conseillé aussi. » De plus, l'art dans notre pays n'a aucune valeur et aucun avenir.

C'est comme ces étudiants qui, au fil des années, ont mémorisé soixante chapitres du Coran par cœur - Mohammadi et moi-même - et qui ne savaient que faire de ce savoir, si ce n'est réciter des versets sur les trottoirs des marchés populaires pour quelques pièces offertes par des personnes généreuses. Tel est le destin de l'artiste dans notre pays. Voulez-vous connaître un tel sort ?J'airéfléchi mon frère Abdullah et les ai examinés attentivement. J'ai constaté qu'ils étaient justes.

Ce qu'il dit est peut-être vrai et découle de la réalité dans laquelle nous vivons tous et dans laquelle nous sommes embourbés. Pourtant, il a obtenu son diplôme de la Faculté de Charia, l'institut où l'on enseigne principalement les « sciences » du droit islamique. Mais lorsque ce diplôme l'a mené à une impasse, sans emploi ni perspective de profit, il s'est tourné vers la Faculté de Droit, où il a obtenu sa licence.

Immédiatement après, il a trouvé un emploi chez SONASID, la plus grande entreprise de la région de Nador à l'époque, une entreprise de production et de fabrication d'acier et de fer près de la ville d'Al-Aroui. Animé d'un vif enthousiasme, il poursuivit ses études jusqu'à devenir expert, suivant le conseil de notre mère qui nous répétait sans cesse : « Si ça ne sert à rien, payez ! »... Fin, nous marchâmes jusqu'à la station-service Total près de Bouregreg. Total, quel endroit !

Nous y trouvâmes mon oncle, le Haj, dans son bureau, absorbé comme à son habitude par l'examen des comptes et des recettes de l'entreprise, et supervisant le lavage et la lubrification de ses nombreux taxis. À notre vue, il se leva et vint à notre rencontre, nous saluant chaleureusement.

Il échangea ensuite quelques mots avec les pompistes, leur donna ses instructions, et nous montâmes avec lui dans la camionnette blanche Renault 4, comblés de joie et remerciant Dieu pour ce bonheur après ce long et pénible voyage, et reconnaissants envers mon oncle, le Haj, pour son accueil chaleureux et sa généreuse hospitalité!



Le lieu de travail de mon oncle n'était pas loin de chez nous. Moins de 200 mètres séparaient la station Total des célèbres arches de Salé. Une fois les arches franchies, nous étions près de sa maison, dans le quartier bourgeois de Battana. Le quartier des villas. Le quartier des ministres et des princesses. Le quartier où se réunissaient les familles de la haute société ! C'est dans ce quartier très chic, le prestigieux Battana, que j'allais vivre sept années de ma vie avec ma nouvelle famille ! Des années remplies de travail acharné, d'études approfondies , de doux moments, de nombreuses découvertes intellectuelles , de danses, de larmes et d'aventures romantiques !

Il suit

Publié il y a 30th March 2018 par Abderrahman Sakali

Paragraphe 32 — La vie dans la Doublure

Paragraphe 32 - La vie dans la doublure

La vie dans la doublure



Un mois s'est écoulé depuis mon arrivée à Salé. Chaque jour, je me rends au lycée Yaacoub El Mansour à Rabat et y passe toute la journée à lire matin et soir. À midi, j'achète une demi-miche de pain et une boîte de poisson « Sefiana », que je déguste au café « Jour Inwi » avec un verre de thé ou un soda. Je commence par lire les gros titres du journal Al-Muharrir, que j'achète, ainsi que quelques articles importants pour me tenir au courant de l'actualité locale et internationale.

Ensuite, je me plonge dans la lecture de livres que j'achète, emprunte à la bibliothèque municipale ou échange avec mes camarades de lycée. Le soir, je me rends directement à l'Institut des Beaux-Arts pour dessiner mes paysages et réaliser tous les croquis demandés par le professeur, en plus des cours théoriques d'histoire de l'art en général et d'histoire des arts visuels en particulier, avec ses différents courants. La vie à Rabat et à Salé était belle , peut-être. Je ne sais pas pourquoi !

De ces deux années, mes quatrième et cinquième années, passées entre le lycée Yaacoub El Mansour, l'Institut des Beaux-Arts, la villa Batana, la station-service Total et les cafés de Salé, je ne me souviens que d'une chose : j'ai vécu en marge de ma famille adorée. Ma vie ressemblait à celle de Meursault, le protagoniste de *L'Étranger indifférent*. J'étais comme un marginal silencieux, mais au fond de moi, un volcan en ébullition.

Je traversais les rives du Bou Regreg et, au lieu d'entendre le doux murmure de l'eau caresser mes oreilles, je l'assommais du grondement de mes émotions tumultueuses. Ainsi, un voile de mélancolie enveloppait ma vie au quotidien, tel un masque permanent. Je ne trouvais de réconfort que dans la lecture et l'art, où j'apais et

enfouissais les chagrins nécessaires à la vie. J'aimais m'asseoir au café « Jour Inouye » pour la tranquillité de son beau jardin fleuri.

Je ne pouvais pas lire à la villa à cause du bruit incessant des disputes des enfants, surtout celles de mon oncle et de ma tante, toujours en conflit. Je m'échappais dans les cafés ou les jardins publics voisins pour lire au calme. Je me souviens encore du jour où Naïma m'a prêté « Les Misérables » de Victor Hugo. Je l'ai dévoré au café « Jour Inouye », un lundi après mes cours du matin au lycée. Le serveur, que les clients appelaient Hussein, est venu me demander ce que je voulais boire.

Je lui ai dit d'attendre mes amis pour qu'on commande ensemble. En réalité, je voulais juste m'asseoir au café, lire et partir, car je n'avais pas un sou pour me payer un verre. Mais il est revenu quelques minutes plus tard, insistant pour que je prenne quelque chose à boire en attendant mes amis imaginaires qui ne viendraient jamais. Je n'ai eu d'autre choix que d'obéir, à contrecœur. Je lui ai commandé un café, qu'il m'a apporté aussitôt.

J'en pris une gorgée, savourant la souffrance de Cosette et de Jean Valjean, mes véritables amis dans la tragédie. Nos vies n'étaient qu'une suite de notes de la symphonie de mélancolie que je vivrais des années plus tard à Passau ! Une heure et demie passa, et mon verre était presque vide.

Je ne m'aperçus pas du temps qui filait, absorbée par les événements dramatiques des Misérables de Victor Hugo, jusqu'à ce que le serveur se tienne devant moi et me demande d'un ton moqueur : « Alors , vos amis vous ont oublié. Puis-je avoir le verre maintenant ? » Je ne répondis pas. Je le méprisais tellement qu'il me semblait être le Bossu de Notre-Dame de Hugo. Il prit la coupe vide et s'en alla, emportant avec lui le même mépris pour moi, peut-être ...

Je me mis à feuilleter le roman, me demandant comment je pourrais me sortir de ce mauvais pas, par choix ou par nécessité. Je n'avais pas un seul dirham en poche pour me payer un thé ce jour -là . Le serveur revint avec un plateau de jus de fruits et de sucreries, se dirigeant vers une table où une famille était assise, rayonnante de bonheur. Quelle vie merveilleuse ils menaient !

Lorsqu'il retourna au café, je pris mon portefeuille et me dépêchai de retourner au lycée , jetant des regards en arrière, craignant que le serveur ne me suive.



Mon amie, l'artiste Samira Bint Said

Dans le Jardin des Éléphants , il y avait une chambre isolée où vivait Na'ima, une jeune fille de deux ans mon aînée et en dernière année de lettres. Pourtant, son niveau intellectuel et littéraire était inférieur au mien. C'est pourquoi quelque chose nous rapprochait. Je la comprenais mieux que mon grand-père Muhammad et sa sœur Najia, pourtant très instruits à la française, ayant étudié dans des écoles et des missions françaises, comme le lycée Descartes, où avait étudié l'aîné, et le lycée privé Lemon,

qui suivait le système éducatif français.

L' école française , où étudiaient les enfants de familles bourgeoises comme Najia . Quant à la malheureuse Naïma, elle fréquentait un lycée public en filière littéraire. Cet établissement jouxtait une mosquée dans le quartier de Souika, près de Bab El Had à Rabat. La sœur aînée de l'artiste et chanteuse marocaine Samira Ben Said, dont la carrière commençait à décoller, était également dans sa classe.

J'ai rencontré Samira en personne, en même temps que Naïma, qui m'a présenté comme un artiste de la famille. Samira m'a donné une de ses photographies en noir et blanc à dessiner. Partageant un goût pour la littérature – Naïma et moi, d'une part – et une passion commune pour l'art – Samira et moi, d'autre part –, nous nous retrouvions parfois toutes les trois dans des cafés chics de Rabat. Naïma, issue d'une famille riche et aisée, était celle qui se produisait.

Elle m'accueillait toujours dans sa petite chambre au milieu du jardin de la villa Batana, où nous révisions nos leçons ensemble. Nous nous retrouvions aussi pour des discussions intellectuelles discrètes et échangeions des informations sur la littérature arabe. Une question me taraudait sans cesse, une question que je ne pouvais poser ouvertement : pourquoi Naïma était-elle marginalisée dans cette grande villa, vivant seule dans une pièce exiguë au fond du jardin ?

Cette proximité spontanée entre nous provoquait parfois des répercussions qui dégénéraient en crises familiales majeures, en raison de ma relation innocente avec elle, et notamment de la part de son frère, Saleh, musulman radical, qui n'appréciait guère ma présence à la villa .



Lycée Descartes, où Sidi Mohamed étudie

Lycée Lemon, où Najia étudie



Entrée du collège des Orangers à Rabat. Roland Benzaken.

Le premier mois d'études à Rabat s'acheva dans une atmosphère empreinte de routine et de nostalgie. Les journées se ressemblaient toutes , hormis les livres et les courants intellectuels que j'étudiais quotidiennement, qui nourrissaient sans cesse mon esprit. Un dimanche , après le déjeuner, je me rendis aux arches de Batana. J'étais épuisée et le mal du pays était palpable.

Assise sur une colline herbeuse, je regardai passer le train, sa fumée dispersée par le vent, emportant les passagers et leurs rêves vers des destinations inconnues. Je rêvais d'être parmi eux pour pouvoir voyager et revoir ma mère et ma famille à Nador. Depuis la mort de mon père, nous avons passé notre vie à migrer et à voyager, et pourtant, nous sommes encore parmi les disparus ! Je descendis la pente et me dirigeai vers le minaret et le mausolée d'Hassan.

J'errai des heures durant, perdue dans mes pensées. Affamée ce dimanche-là, je rebroussai chemin et rentrai à Salé en toute hâte. Je longeai les rives du Bou Regreg, calme malgré les vents violents de ce mois d'octobre 1974. J'avais coutume de m'arrêter à la station Total pour saluer mon oncle Haj et Sidi Mohammed, qui passaient aider son père à collecter les chiffres de vente d'essence, de carburant et les bénéfices des taxis, et à payer les salaires des employés.

Ensuite, nous rentrions tous à la villa dans la Renault 4 blanche. Toute la famille se réunissait, comme d'habitude, dans le salon du rez-de-chaussée . mon oncle Haj était assis dans un coin du salon , près de la table. Ma tante Hajja faisait cuire ses délicieux petits pains sur un fourneau traditionnel en terre cuite, les braises du charbon de bois réchauffant la pièce en ces froides journées d'octobre. Sidi Mohammed était dans la chambre, en pyjama. Najia préparait du thé à la menthe.

Un garçon d'environ seize ans entra ; C'était Benachir , de deux ans le cadet de Najia. N'ayant pas réussi ses études secondaires, il avait commencé à travailler comme chauffeur pour l'un des taxis de son père, transportant des passagers de Rabat à Sidi Kacem. Après avoir embrassé ses parents sur la tête, il nous salua tous et s'assit à côté de moi. Puis la belle Najia apporta un plateau de thé et des petites assiettes de douceurs qu'elle avait préparées.

La vie à Batana reprit son cours, avec ses soucis, ses joies et ses souvenirs. Les mois d'études à Rabat s'écoulèrent, productifs et routiniers. J'avais deux amis qui étudiaient avec moi au lycée Yaacoub El Mansour. Nous étions les meilleurs de la classe, tant par nos connaissances que par notre capacité d'analyse des sujets abordés par le professeur. Ce dernier comptait sur nous pour animer les débats et les discussions littéraires.

Je partageais leurs aventures lorsque nous allions ensemble au « marché aux livres » pour y dérober quelques ouvrages. Nous n'avions pas les moyens d'acheter tous les livres dont nous avons besoin pour lire, élargir nos horizons et approfondir notre culture. Le vol était donc notre moyen légitime, selon le philosophe Léon Trotsky dans « Leur morale et notre morale : conceptions marxiste et libérale des idéaux moraux », ouvrage que nous avons parfaitement assimilé .

Tout cela pour satisfaire notre soif insatiable de lecture et goûter au fruit défendu de l'arbre de la connaissance. Nous étions une jeunesse rebelle, de gauche, et parfois anarchiste ! Je me souviens encore de mon ami Mohamed Lahbib et de Si Mohamed Boulbel, lors d'une de nos discussions.

Je ne sais plus ce qui nous a fait passer d'une idée à l'autre ce jour-là avec le professeur de littérature, jusqu'à ce que nous abordions un sujet que je ne connaissais absolument pas : la Gestaltisme et le structuralisme. Je voulais absolument étudier cette nouvelle philosophie. Après la séance de discussion, qui s'est terminée à 17 h, Boulbel a dit , comme d'habitude : « Allons à la bibliothèque voir les nouveautés.

» C'était notre devise après les cours, et nous allions tous les trois à notre bibliothèque préférée, « Kalila wa Dimna », où il nous arrivait de voler des livres. Mon ami Boulbel m'a fait la surprise de m'offrir un exemplaire du livre d'Althusser sur le structuralisme, qu'il avait volé spécialement pour moi ! J'ai brillamment réussi mes deux dernières années au lycée Yaacoub El Mansour, en excellant en littérature et en arts plastiques.

Je suis partie à Nador pour passer les vacances d'été en famille, qui me manquait énormément. Fin août, je me suis rendue au siège provincial pour retirer mon chèque de bourse pour ma terminale (baccalauréat) et rentrer à Salé comme prévu. Cependant, un événement inattendu s'est produit. À Nador, j'ai appris avec surprise que le gouverneur, M. Bouchta Tfawti, et le secrétaire général, M.

Ben Azzouz Abdelhakim, avaient démissionné, qu'ils avaient été remplacés par des autorités supérieures et qu'ils n'étaient plus à Nador. Le secrétaire général avait été promu et dirigeait désormais le comité de défense de la cause du Sahara occidental à La Haye, aux Pays-Bas. Lorsque je me suis renseignée auprès des nouveaux responsables sur le statut de ma bourse, ils m'ont expliqué que tout avait changé avec le changement de gouverneur et que ma bourse était supprimée et n'était plus valable .

Il suit

Publié il y a 4th May 2018 par Abderrahman Sakali

Paragraphe 33 — Lycée Abdelkrim Al Khattabi

Paragraphe 33 - Lycée Abdelkrim El Khattabi

Lycée Abdelkrim El Khattabi

Journal d'un artiste immigré à la recherche du temps perdu



Lycée Abdelkrim El Khattabi

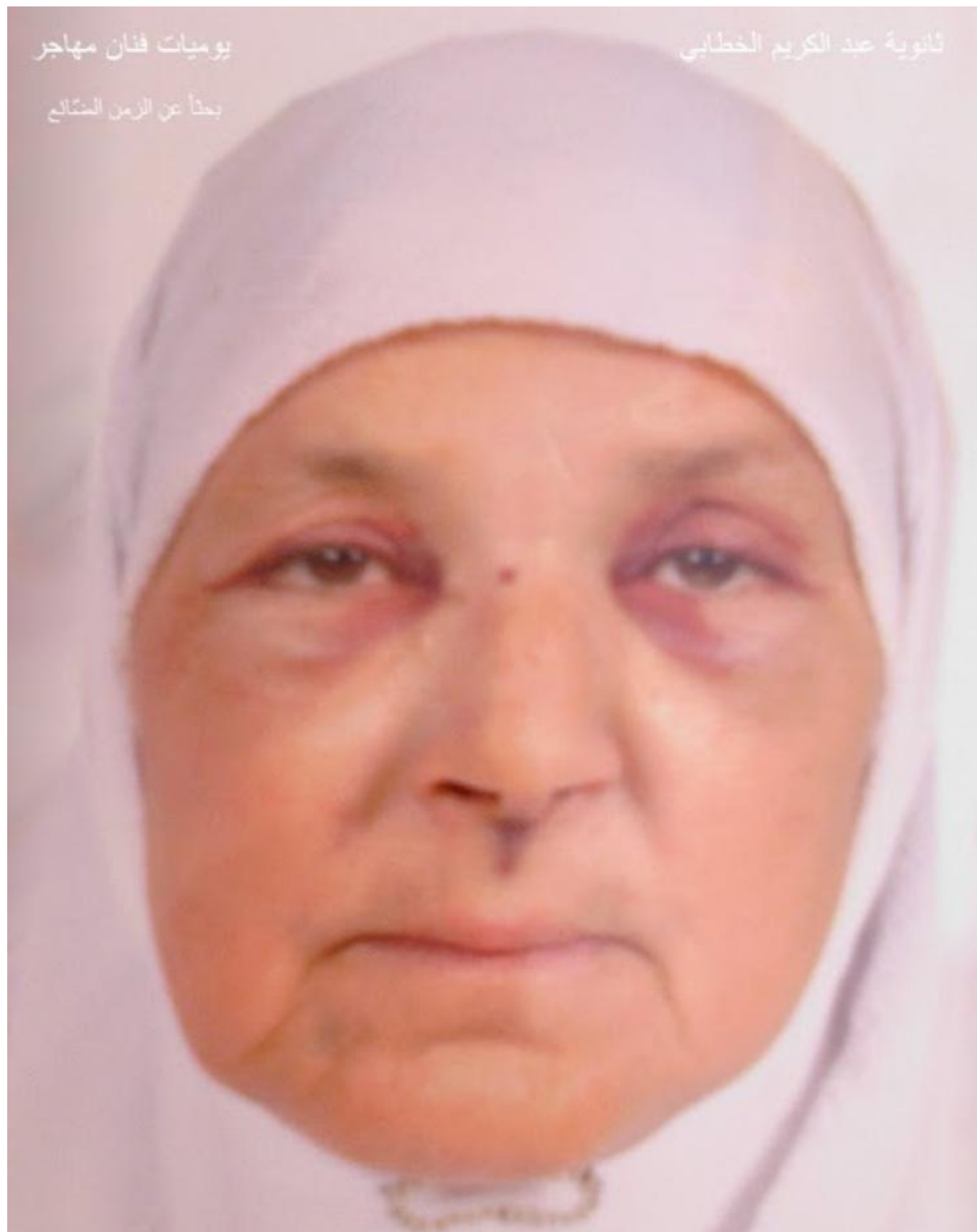
*** **

« ... Tout a changé avec le départ de l'ancienne équipe. Ils m'ont supprimé ma bourse ; elle n'est plus valable ! » J'étais le choc et blessée en entendant ces mots durs résonner dans ma tête, me causant un mal de tête et une profonde dépression. Pourquoi m'ont-ils supprimé ma bourse ? Je n'ai même pas pu dire au revoir à mes amis du lycée Yaacoub El Mansour à Rabat, à mes camarades de l'Institut des Beaux-Arts, ni à ma famille à Salé. Je n'ai même pas pu emporter mes affaires, mes références, mes livres. Ce sont les caprices du peuple qui font loi dans ce pays, pas la loi, et c'est tellement triste ! Ils ont ruiné mon projet après m'avoir encouragée ! Ils ont interrompu mes études, et je dois m'inscrire au lycée Abdelkrim El Khattabi à Nador au plus vite. Déménager pour gagner sa vie, voilà le lot de l'homme dans cette existence maudite que je déteste de tout mon cœur. De Rabat, tout était redevenu normal et routinier dans notre petit appartement de la rue Moulay Rachid. Je n'ai rien entendu de nouveau sur ce qui s'était passé pendant mon absence, si ce n'est qu'un policier aimable et poli, posté au carrefour devant l'école Arcularis, régulait la circulation. Il arrêta poliment ma

sœur Houria lorsqu'elle se rendait à l'atelier de couture féminin, où elle enseignait la couture et la broderie grâce à la défunte secrétaire générale. Ce policier ne la harcelait pas ; d'après elle, il l'arrêtait simplement poliment pour lui demander où elle habitait, afin que sa famille et lui puissent venir la demander en mariage. Mon frère Mohammadi l'accompagnait pour parler poliment au policier et l'informer que notre sœur était fiancée. Et en effet, mon frère Mohammadi disait vrai. Dès mon retour de Salé, le premier jour, ma sœur Houria m'a dit que mon ami, le secrétaire général de l'association, voulait la demander officiellement en mariage en présence de nos deux familles. Elle m'a demandé mon avis. Je me suis souvenue de l'amitié qui s'était nouée entre moi et M. Abdel Salam, l'écrivain de l'association, qui me respectait pour mon excellence académique constante et pour la publication d'un poème révolutionnaire dans la rubrique culturelle du journal « Al-Ittihad Al-Ishtiraki » (L'Union socialiste). Ce poème dénonçait la tyrannie et la dictature du régime en place. Il conservait un exemplaire de ce journal et se vantait fièrement de moi auprès de ses amis. Je suis sortie de ma rêverie et lui ai dit que M. Abdel Salam était issu d'une famille respectable et qu'elle pouvait faire ce qu'elle voulait, pourvu qu'elle prenne en compte ses propres intérêts et son bonheur. Je lui ai également conseillé de bien comprendre la nature de l'homme avec lequel elle allait passer sa vie. L'amour, lui ai-je expliqué, ne consiste pas à se regarder l'un l'autre, mais à regarder ensemble dans la même direction. C'est la clé d'un mariage réussi et d'une compréhension mutuelle. C'est l'objectif premier de tout projet de couple, et ce n'est qu'ensuite que l'on pense aux enfants. Les enfants sont le fruit et l'aboutissement de la compréhension, de l'amour et d'une harmonie durable. Je disais cela à ma jeune sœur, qui allait se marier, en réaction à la culture archaïque et omniprésente dans notre pays, qui place la procréation au-dessus de tout dans la vie conjugale ! Voilà ce que conseillent les grands-mères et les mères, ignorant le sens de la vie : les enfants seraient les racines d'une femme, garantissant la présence continue de son mari et l'empêchant de prendre une autre épouse. Ceci est fondé sur le hadith qui dit : « Mariez-vous et procréez, car je me glorifierai de votre nombre devant les nations au Jour de la Résurrection. » Pourtant, combien de personnes se marient et procréent depuis le début de leur mariage, pour ensuite vivre une vie pleine de problèmes à cause de l'interdiction de l'avortement, de la tyrannie de traditions obsolètes et d'une mentalité ancrée dans le passé ! Au cœur de cette lutte contre le bonheur se trouve un gène fondamental hérité de la religion. Cette croyance superstitieuse n'est qu'une fragile construction héritée de siècles passés, que tous les marchands de religion et les cheikhs des fatwas ont tenté de rafistoler, mais qu'aujourd'hui le vent emporte : le vent de la conscience. Longue vie aux tempêtes dans les contrées troglodytiques, et puisse le salut triompher. Peu après les fiançailles officielles de ma sœur, nous avons célébré son mariage afin qu'elle puisse emménager chez son époux. Il vivait avec ses parents et sa sœur aînée dans une petite maison de village, au cœur d'une forêt des monts Arouï. Les jours passèrent ; c'était le début du mois de juillet 1976, un mois chaud et ensoleillé. Ma mère, mes frères et sœurs et moi prenions notre petit-déjeuner lorsque nous avons soudain entendu frapper à la porte. Le vrombissement d'un taxi se mêlait au brouhaha de la rue. Mon frère Mohammadi se leva et descendit ouvrir. Ma sœur Yamna était là avec son mari, Abdelrahman, la bouche brisée et le visage couvert de sang et de contusions. Il nous raconta ce qui lui était arrivé : ses frères s'étaient ligüés contre lui et l'avaient roué de coups à la suite d'un différend

successoral. Je contemplai cette scène déchirante en silence. Face à une telle violence, il n'y avait rien d'autre à dire que l'indignation, la condamnation et le silence! Cette vision déchirante m'a replongée dans d'autres chapitres de mon enfance. Je me suis souvenue des nombreuses fois où notre beau-frère, celui qui se tenait devant moi, raccompagnait sa femme, ma sœur Yamna, hors de chez lui. Son visage était ensanglanté, ses yeux gonflés et larmoyants, et les marques des coups de son cher époux étaient encore visibles sur tout son corps. Cette scène tragique m'a ramenée à l'époque romantique de notre maison à Beni Sidal, lorsque ma sœur Yamna préparait son mariage. Je me suis souvenue de la famille du premier homme venu la demander en mariage. Puis vint Abdel Rahman, le mari de ma sœur, celui qui se tenait devant moi. Le premier prétendant avait menacé de transformer le mariage en funérailles si elle épousait le nouveau prétendant, Abdel Rahman, qui avait transformé les rêves romantiques de ma sœur en un enfer permanent pendant des décennies !





Ma sœur Yamna, torturée par son mari ignorant

Ma sœur Yamna était assise à côté de ma mère. Elle se leva, embrassa ma mère sur la tête et lui demanda de l'héberger, elle et son mari, le temps qu'ils trouvent un appartement. Il ne voulait pas retourner chez lui à Bouyafar, où vivaient ses frères, qui l'avaient battu. Elle insista pour que ma mère l'accueille, même sur le toit. Elle disait avoir peur que s'ils retournaient à Izannan, ses frères le tuent, car il était son seul soutien de famille.

Nous n'eûmes donc pas d'autre choix que de chercher un autre appartement, plus grand, et de laisser le nôtre à ma sœur et son mari, car il était bon marché et en plein centre de Nador. Après une semaine de recherche ,nous trouvâmes un magnifique appartement au premier étage de l'immeuble Oualiit. C'était le plus bel appartement que nous ayons occupé depuis notre arrivée à Nador, dix-huit ans auparavant. Ma sœur Houria l'avait trouvé grâce à son amie Warda Oualiit.

Il était situé près du marché, en centre-ville. Nous avons donc commencé à déménager nos affaires pour que ma sœur et son mari puissent vivre dans notre vieille maison exigüe, où nous avons habité pendant de nombreuses années. Ainsi, toute notre famille s'est installée dans les villes voisines d'Azghanghan et de Nador, près de chez nous. Ou plutôt, près de leur mère qui avait émigré.

C'était comme si les jeunes oiseaux et les moineaux migrateurs, dont les ailes avaient grandi et qui avaient quitté prématurément le nid familial, y retournaient par nostalgie...Warda était l'amie de ma sœur depuis l'époque où elle était couturière chez les religieuses espagnoles. Elle était aussi notre voisine. C'est pourquoi elle venait souvent dans notre maison exigüe de la rue Moulay Rachid. Elle était issue d'une famille très bourgeoise.

D'une beauté ordinaire, avec un nez proéminent, elle rappelait à Mohammed, le fils aîné de ma sœur, le personnage principal de la pièce Cyrano de Bergerac que nous avions lue ensemble, chaque fois qu'il la voyait. Son obsession était sa laideur et la taille imposante de son nez. Ce nouvel appartement était quatre fois plus grand que notre maison exigüe, que nous avons quittée pour ma sœur Yamna, rue Moulay Rachid. Cette maison était toujours bruyante à cause du menuisier qui habitait en dessous.

Heureusement, il ne travaillait pas la nuit, sinon notre vie aurait été un enfer. L'appartement comprenait une salle de bains spacieuse avec des carreaux blancs modernes et l'eau courante, des toilettes séparées, une grande cuisine moderne, trois grandes chambres et un vaste salon avec une belle armoire à quatre étagères pour ranger couvertures et vêtements. Un long couloir desservait toutes les pièces.

Il se trouvait dans un grand immeuble en face du marché, composé de cinq étages et de deux façades blanches aux fenêtres en bois bleu. Notre appartement était au premier étage, ce qui était important pour notre mère, qui souffrait de rhumatismes et pouvait à peine marcher ou monter les escaliers, car il n'y avait pas d'ascenseur à l' époque ...



Notre appartement se trouve dans un immeuble de grande hauteur à Nador. Au premier étage, à gauche, avec des fenêtres bleues ouvertes.

Depuis notre arrivée à Nador, nous n'avions jamais vécu dans une maison pareille. L'architecte qui l'avait conçue devait être un génie : il avait imaginé un design à la fois pratique et esthétique, en soignant particulièrement l'éclairage pour que la maison soit baignée de soleil toute la journée. Le loyer mensuel était cinq fois plus élevé que celui de notre ancien appartement, soit 500 dirhams.

Mais grâce au salaire de mon frère Mohammadi, employé à l'état civil de la préfecture de Nador, et à celui de mon frère Abdullah - diplômé en droit, il représentait désormais la Compagnie nationale du fer et de l'acier (SONASID) et disposait d'un bureau luxueux, d'une voiture, d'un chauffeur et d'une secrétaire - ainsi qu'au salaire de ma jeune sœur, couturière et brodeuse, tous ces revenus suffisaient largement à faire face au coût de la vie exorbitant et à l'inflation constante.

Nous étions tous ravis de vivre dans cette maison spacieuse et moderne. De plus, elle était située tout près du lycée Abdelkrim El Khattabi, où j'allais étudier cette année-là.

Cette année-là fut marquante car j'y ai rencontré des professeurs exceptionnels, comme Fahimi Hussein, mon professeur de littérature et militant de l'Union socialiste des forces populaires ; le professeur El Hassani Omar, qui nous enseignait l'histoire selon une perspective marxiste-historico-matérialiste ; et Miloudi Chaghmoum, mon professeur de philosophie, qui partageait alors la même idéologie révolutionnaire.

Il me respectait profondément et, en mon absence, il disait aux autres élèves que je comprenais la philosophie, me conseillant de poursuivre des études universitaires dans ce domaine. Ces professeurs étaient des modèles et des mentors pour nous, adolescents désorientés, en quête de notre voie et de notre place dans ce monde étrange, en pleine guerre froide entre les blocs socialiste et capitaliste et leurs puissantes ressources économiques.

Puisque la jeunesse est une force formidable, porteuse en elle l'esprit de changement, de révolution et de contribution au progrès des sociétés humaines, nous avons trouvé en ces professeurs engagés, défenseurs des pauvres et des marginalisés, notre salut idéologique et la feuille de route intellectuelle de notre lutte contre une société qui se dégrade et compromet le destin du peuple.

Depuis, je suis membre de l'Union socialiste des forces populaires, et je lutte pour la justice sociale, la liberté d'expression et les droits humains, en particulier les droits des femmes, opprimées religieusement et historiquement. Cette année, j'ai aussi rencontré de nouveaux amis, parmi les plus assidus et les plus travailleurs. La femme a fait l'objet de nombreux débats dans les cercles « scientifiques » et théologiques rétrogrades.

La question à l'ordre du jour de ce séminaire était : la femme a-t-elle une âme ou non ? Car elle serait intrinsèquement impure, un mal divin, une alliée de Satan dans la tromperie, et responsable du péché originel et de l'expulsion de notre père Adam du Paradis ! Un mythe assyrien repris par les grandes religions monothéistes pour justifier l'infériorité d'Ève à notre époque !

Je me souviens aussi des cours d'art de septième année organisés par le professeur Al-Husni Omar, qui consistaient en une série de films que nous visionnions, puis que nous analysions et commentions. Comme le magnifique film « Les Oiseaux » d'Alfred Hitchcock, le producteur et réalisateur anglais, pionnier de nombreuses techniques, du suspense et du thriller psychologique dans le cinéma moderne, qui a évolué vers des films d'horreur extrême tels que « L'Exorciste » ou « La Poupée ».

Cette année scolaire fut riche en activités culturelles, notamment la création d'un magazine scolaire qui fit la grande fierté de notre estimé directeur, M. Sahnoun. Il en envoya des exemplaires à l'autorité régionale de l'éducation et à d'autres

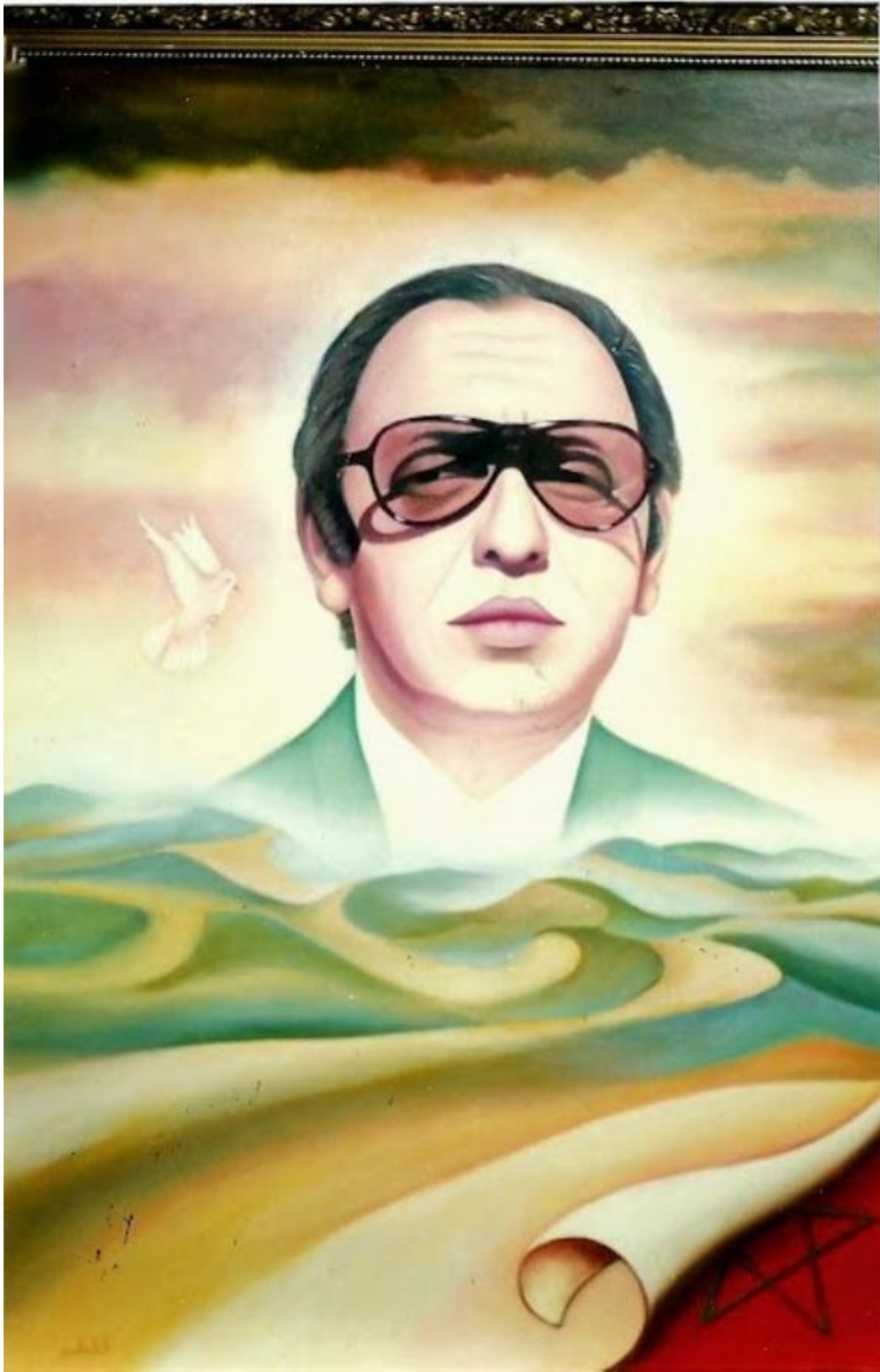
établissements scolaires. Le magazine contenait divers articles rédigés par les élèves et un éditorial de M. Hassani, dans lequel il s'adressait aux jeunes avec éloquence, sous le titre : « La jeunesse : une force puissante ».

On y trouvait également de magnifiques illustrations que j'avais réalisées pour notre publication, dont j'ai depuis oublié le titre. Le professeur responsable des activités culturelles m'encouragea à organiser une exposition d'art à l'école en fin d'année. Ce que je fis. Ce fut une belle exposition qui rassembla tous les membres de la communauté scolaire, y compris le directeur, qui me demanda de l'aider à réaliser un grand portrait du roi Hassan II pour les célébrations de la Fête du Trône.

Il expliqua que ce portrait était important et urgent, car il serait porté par les élèves représentant notre école lors des défilés de la Fête du Trône dans les rues de la ville, en présence du gouverneur provincial et de sa suite, ainsi que de tous les officiels. À deux jours du couronnement, le directeur exigeait un grand tableau, d'au moins 120 x 80 centimètres. Je m'excusai, expliquant que deux jours ne suffisaient pas pour dessiner et peindre un portrait détaillé du roi.

Il insista, expliquant qu'il ne savait pas à qui d'autre s'adresser si je voulais vraiment l'aider. Il m'avoua avoir déjà commandé le portrait au professeur d'art, M. Abadour Bouarfa, mais qu'au bout de trois semaines, ce dernier avait déclaré ne pas pouvoir le terminer. Il me promit de me payer si je réalisais ce portrait, qui était devenu problématique.

Je n'eus d'autre choix que d'accéder à sa demande et de mettre de côté toutes mes autres activités pour me consacrer à cette œuvre, dont je souhaitais ardemment la réussite. Et en effet, en un jour et demi seulement, je l'achevais, et ce fut une réussite. Il me paya 300 dirhams, une somme dont j'avais désespérément besoin.



Portrait à l'huile du roi Hassan II à l'occasion de la Fête du Trône. Nador, 1976. Le tableau exprime les racines marocaines du Sahara reconquis, alors disputé entre le Maroc et le Front Polisario.

Depuis ce jour, mon professeur d'art au lycée nourrissait une haine profonde à mon égard, sans que je sache pourquoi. Des années passèrent après cet incident qui m'avait profondément blessé, jusqu'à ce que nous nous revoyions à l'une de mes expositions à Nador, avant mon émigration en Europe. Cette exposition était organisée par

l'association culturelle Al-Intilaqa, dirigée par mon ami le Dr Qais Marzouq et Riachi.

Elle se tenait dans la salle de la bibliothèque Al-Masira, attenante à l'église espagnole. Lors du vernissage, j'aperçus M. Bouarfa, à l'écart dans un coin de la salle, en pleine discussion avec le professeur Fahimi et notre ami le professeur Baghdad.

Il montrait du doigt une peinture surréaliste représentant l'Afrique sous les traits d'une vache laitière, le visage d'une femme d'une beauté stupéfiante, entourée des Africains affamés, tandis que les puissances coloniales la traitaient et pillaient ses ressources. Je l'entendis leur dire que le tableau comportait une anomalie anatomique.

Il faisait référence à la dissection des animaux ou du corps humain pour étudier leur composition interne et structurelle, ainsi qu'à l'analyse du système squelettique, ce qui permet de dessiner le corps humain sans erreur. Lorsque la haine submerge une personne et l'aveugle, elle ne voit plus que le côté sombre et sinistre de sa victime haïe.

Même si ce côté sombre n'existe pas, ce type d'individu malade en créera un, mais cette escalade négative des instincts agressifs ne fait que refléter une trivialité vulgaire et négative dans l'évaluation du sujet d'attention que notre ami a choisi, à savoir moi.

Il aurait pu dire à propos de cette peinture révolutionnaire, par exemple : « Cette belle œuvre de notre ami Abdul Rahman me rappelle l'école du réalisme socialiste, qui s'intéresse au rôle des pauvres et de la classe ouvrière, et décrit la misère de leur existence et leur asservissement aux seigneurs féodaux et aux capitalistes. Ce mouvement a officiellement émergé en Union soviétique dans les années 1930 après la victoire de la révolution bolchevique en Russie, menée par Lénine.

» Telle était véritablement la valeur des syndicats révolutionnaires, et elle prévalait en leur sein et dans les pays sous leur influence, où elle constituait le courant dominant, étroitement lié à l'idéologie prolétarienne . Il pourrait aussi commenter ainsi : Notre ami, l'exposant, est un artiste engagé depuis sa jeunesse, défendant les nobles principes de la gauche et les droits des peuples opprimés. Ce tableau en témoigne.

D'autant plus qu'il se trouve en présence d'hommes cultivés et de professeurs respectés, il devrait se montrer prudent quant aux jugements de valeur qu'il énonce, qui pourraient nuire avant tout à sa propre réputation !



Une scène de l'exposition que j'ai organisée au lycée Abdelkrim El Khattabi fin 1976. Je suis derrière Yoyo Abdelhamid, en train de parler à mon ami El Ajami, qui est devenu commissaire.

Je me souviens encore du jour où les résultats et la liste des admis ont été annoncés dans tous les journaux nationaux. C'était un lundi matin, à 10 heures, lorsque mon frère Abdullah m'a demandé de l'accompagner dans un café de la rue principale pour savoir qui avait réussi le baccalauréat.

D'autres camarades de lycée, que j'avais étudiés avec moi cette année-là à Nador, nous ont rejoints, notamment Azirar Ayad, Abdel Salam Moussaoui, Atrari, Abdel Hamid Yoyo, Zariouh Mohamed et mon cher ami, le travailleur acharné Tchkert Mohamed, qui enseigne maintenant à l'université de Montpellier.

Les journaux nationaux étaient le moyen le plus rapide et le plus efficace de diffuser les listes des admis dans tout le pays, mais ils n'arrivaient à Nador par les transports en commun qu'une demi-journée plus tard, voire davantage, car les bus venaient de Rabat, une ville très éloignée. Des milliers d'élèves attendaient avec impatience les résultats des examens de fin d'année. Mon frère a appelé un ami à Rabat et lui a dicté les noms des admis afin qu'il puisse nous dire si nous avions réussi.

Il nous a annoncé que nous avions tous réussi. Il a dit que j'avais réussi avec mention .



Amis du lycée Abdelkrim El Khattabi de Nador : Mon ami, le professeur Chouhou Mohamed, avocat, est à gauche. Malheureusement, je ne me souviens plus du nom de l'ami au milieu.



Avec des amis de mes études de baccalauréat en 1976, lors d'un voyage à Tafoughalt. J'avais avec moi l'harmonica que j'avais acheté à Melilla grâce à l'argent gagné en peignant. Le docteur Agoudan Mustafa est au centre. Malheureusement, je ne me souviens plus du nom de l'ami à gauche.



Amis rencontrés au baccalauréat en 1976 : Attari et Moussaoui

Il suit

Publié il y a 27th May 2018 par Abderrahman Sakali

Paragraphe 34 — Faculté des Arts et des Sciences Humaines

Paragraphe 34, Faculté des arts et des sciences humaines

Paragraphe 34

Faculté des arts et des sciences humaines

Université Mohammed V - Rabat



Journal d'un artiste immigré - À la recherche du temps perdu : Les années de Rabat

*** **

Cette étape de mes études universitaires marquera un tournant décisif dans ma vie. Elle me fournira une feuille de route qui éclairera mon existence et élargira mes horizons, me permettant d'envisager l'avenir avec plus de clarté. Elle sera également imprégnée de principes humanitaires qui commenceront à s'ancrer profondément en moi, devenant les fondements de ma personnalité et transformant radicalement mon mode de vie.

La mise en œuvre de ces principes deviendra mon objectif à court et à long terme, donnant un sens à mon existence qui pouvait sembler dénuée de but. Dès ma première année, je me suis engagé au sein de l'Union socialiste des forces populaires. J'ai pris la tête d'une cellule du parti composée de trois ou quatre membres.

Notre mission était de diffuser avec diligence l'idéologie socialiste et les principes élevés du parti, que l'on peut résumer par la lutte constante pour une véritable démocratie, la création d'un climat de laïcité et d'égalité des droits pour tous les citoyens, la défense des pauvres et des vulnérables, et le recrutement de nouveaux membres par le dialogue et la persuasion, dans le cadre d'un débat idéologique naturel.

Lorsqu'une cellule grandit ou double de nombre de personnes et de membres, elle se divise en deux, et ainsi de suite. La base du parti s'étend et pénètre tous les quartiers, en particulier les plus marginalisés, s'efforçant de faire connaître son idéologie de classe qui défend leurs droits. Cela donne au parti du poids sur la scène politique et une influence sur la population, qui élira des candidats pour défendre les droits des plus vulnérables.

Cette lutte interne au parti m'a valu de nombreux problèmes avec le « Makhzen » marocain (l'establishment marocain), à cause des slogans révolutionnaires que nous scandions ouvertement, jour et nuit, à la vue et à l'ouïe de tous, des slogans qui s'opposaient à ce système, ce qui n'a jamais été souhaitable.

Et aussi à cause des publications politiques et satiriques, des photos de Mehdi Ben Barka et d'Omar Benjelloun, et d'autres affiches révolutionnaires interdites, comme celles de Che Guevara, Marx et Mao Zedong, que nous distribuions aux manifestants et jetions aux clients des cafés et aux passants, j'ai été arrêté à plusieurs reprises, pour quelques heures, parfois quelques jours, et interrogé au commissariat...

Pendant cette période universitaire, j'ai aussi pris l'habitude de fumer grâce aux étudiantes. J'y ai trouvé une certaine liberté et une façon d'affirmer mon identité d'adolescent, après avoir été paralysé par la timidité au début de mes études. Je rougissais de gêne et de modestie en refusant poliment les cigarettes chères que mes amies m'offraient avec une élégance raffinée, que ce soit dans un café ou dans la rue. Ce phénomène est inexistant dans notre ville conservatrice de Nador.

Le premier jour à l'université, ma principale préoccupation était de faire la connaissance de mes professeurs et de découvrir le campus. J'ai trouvé le bâtiment administratif et les amphithéâtres. Quelle joie de découvrir la bibliothèque, comme si j'avais mis le doigt sur le trésor d'Ali Baba ! Et le café universitaire, où l'on vendait des sandwiches et des boissons, et où l'on se retrouvait pour discuter, étudier et fumer - un lieu de rencontre pour des amis venus de tout le pays.

Ce lundi matin de septembre 1977, le café était bondé d'étudiants. Assis dans un coin, j'observais les étudiants autour de moi qui discutaient et fumaient. J'ai demandé à un camarade assis à proximité : « Excusez -moi, où puis-je trouver des étudiants de première année de philosophie ? » « Je suis en première année de philosophie », a-t-il répondu. — C'est formidable ! Et tu es de Rabat ? — Non. Je suis d'Oujda. Pourquoi ? — En fait, je cherche un ou deux étudiants pour partager une chambre.

—Quelle coïncidence ! Mon ami et moi cherchons un étudiant avec qui louer un logement. Nous avons le même problème, et la solution est juste sous nos yeux. Qu'en penses-tu ? — Tu as trouvé un logement ? Où est-il et combien coûte-t-il ? — Oui. Dans le quartier Océan. 600 dirhams. — 200 dirhams chacun. Super ! Je vais donc vivre avec toi.

— J'avais déjà décidé cette année de vivre chez des amis à Rabat , et non dans la villa de Salé, car c'est loin de l'université et de l'institut des beaux-arts. J'ai trouvé cette solution plus pratique que de vivre chez cette famille. Je ne veux pas qu'ils pensent que je profite d'eux, ou que je ne fais appel à eux que lorsque j'ai besoin de quelque chose ou que je suis dans une situation difficile. D'autant plus qu'ils envisageaient une alliance matrimoniale durable entre nos familles.

Je les respectais tous, en particulier Naïma, ma tante Hajja, Najia et mon oncle Haj. En fait, je les aimais tous et les considérais comme ma famille et mes frères et sœurs. Par respect et par courtoisie, je préférais garder mes distances, au moins pour cette année ... — Je m'appelle Nour Eddine El Oujdi. Mon ami est étudiant en sociologie. Il s'appelle Omar. Voulez-vous venir avec nous ? — Mon collègue me surprit par sa question , qui me tira de ma rêverie.

Il ajouta : — Vous pouvez venir avec nous pour voir où se trouve la maison. Avez-vous des meubles ? — Enchanté , Monsieur Omar. Non, je n'ai aucun meuble, à part mon portefeuille noir . Je m'appelle Abdelrahman. — Alors allons-y, Abdelrahman.

Nous avons quitté l'université en discutant du programme de philosophie et des professeurs qui allaient nous enseigner cette année : le Dr Mohammed Abed al-Jabri, figure fondatrice de la pensée philosophique au Maroc et intellectuel socialiste, ancien dirigeant de l'Union socialiste des forces populaires (USFP). Ce parti constituait la principale force d'opposition au gouvernement marocain durant le dernier quart du XXe siècle.

Il était en conflit avec le roi Hassan II au sujet de la réduction, voire de la suppression, de l'enseignement de la philosophie dans les établissements secondaires, car la philosophie encourageait la curiosité intellectuelle, le goût d'apprendre et le questionnement . Le département de sociologie, accusé par le régime de promouvoir une culture de la dénudation, fut aboli.

La réduction des cours de philosophie commença au début des années 1980 sous Hassan II, coïncidant avec les manifestations contre les conséquences sociales des politiques d'ajustement structurel, que les Marocains qualifiaient de « certains mangent, d'autres regardent » (sous-entendu : certains mangent, tandis que d'autres se contentent de regarder les assiettes) .



Mes estimés professeurs

Des dizaines de personnes furent tuées lors des manifestations de juin 1981 à Casablanca. Le ministre de l'Intérieur, Driss Basri, les qualifia de « martyrs des émeutes du pain » au Parlement.

Les livres qu'il a écrits ont joué un rôle déterminant dans la formation de la conscience de toute une génération, grâce notamment au Dr Ahmed Satati, qui nous enseignait l'histoire de la philosophie islamique, ses courants et ses écoles de pensée avec une méthodologie remarquable ; au Dr Ali Sami al-Nashar, spécialiste égyptien de l'histoire du développement des mouvements islamiques dans ses moindres détails ; au Dr Khalil al-Omrani, diplômé d'une université française, qui nous enseignait la psychopathologie ; au Dr Mohamed Jassous, professeur de sociologie, une discipline qui me passionnait ; et à des professeurs de logique, d'épistémologie, d'éthique et d'autres matières. Nous nous sommes dirigés vers la gare routière.

La salle d'attente était bondée de voyageurs. Nous avons continué à pied. Nous avons traversé le quartier de Diour Jamaa, puis tourné vers le nord jusqu'à atteindre le quartier Océan, brumeux et humide. Nous sommes entrés dans l'appartement donnant sur le trottoir, dans un quartier populaire et pauvre.



En chemin vers notre nouvel appartement, nous marchions en évoquant des bribes de souvenirs. Mon nouvel ami , Nouredine El Oujdi, d'un an mon aîné, redoublait sa première année de philosophie à cause de problèmes rencontrés l'année précédente qui l'avaient empêché de réussir son examen. Son ami Omar, quant à lui, était originaire du Rif mais avait grandi à Oujda ; il ne connaissait donc que quelques mots de berbère, la plupart du temps rudimentaires et vulgaires.

Comme moi, il avait obtenu son baccalauréat cette année-là et allait à l'université étudier l'anglais. L' appartement que nous louions pour 600 dirhams était exigu : deux chambres, un petit salon, une cuisine et des toilettes. Nous devions donc chacun consacrer 200 dirhams de notre argent de poche mensuel au loyer.

Il ne nous restait donc que 1300 dirhams pour vivre pendant 30 jours, de quoi couvrir les dépenses quotidiennes, les journaux, les livres, les manuels universitaires, les vêtements, les meubles, les couvertures, les tickets de bus, les coiffeurs, les bains publics, etc. Jene suis resté chez eux que six mois, à cause de notre ami Omar, plus âgé, connu pour ses conquêtes féminines effrénées et son manque total de goût.

Il dépensait son argent de poche pendant des semaines en activités extravagantes, en nuits de débauche avec des prostituées et en beuveries. Un jour, il tomba malade et ne put aller à l'université à cause d'une douleur au pénis. Il acheta alors une petite bouteille de whisky et commença à la boire, s'en versant quelques gouttes sur le pénis pour apaiser la douleur aiguë qu'il ressentait à ses parties génitales, qu'il utilisait si souvent et sans aucune précaution.

Mais ce « remède » et ses supplications désespérées pour obtenir du whisky furent inutiles. Son état s'aggrava et ses souffrances s'intensifièrent ; son pénis était enflé et rouge. Cette inflammation, qui dura plus d'une semaine, devait être un symptôme de la syphilis, cette maladie mortelle qui touche les personnes dépendantes aux services de

prostituées. Il nous dit donc au revoir et retourna chez sa famille à Oujda.

Nous restâmes un mois de plus, et le propriétaire frappait à notre porte tous les jours, réclamant le loyer avec insistance. Omar et moi avons donc décidé de quitter l'appartement. Lelendemain , je me rendis à l'université, pleine d'espoir et déterminée à trouver un nouveau logement. Les hôtels bon marché sont hors de prix pour quelqu'un qui vit avec quelques dirhams de bourse, sans parler du manque d'hygiène. Je fouillai le campus et les cafés. Je demandai à des amis et des connaissances.

Finalement, je rencontrai un étudiant de Khemisset qui étudiait la sociologie et vivait avec un proxénète à Akkari. Je restai chez lui quelque temps pour pouvoir me concentrer sur mes études. Nous arrivâmes à Akkari , près du marché aux puces. Lalla « Zahour » habitait un appartement au premier étage d'un immeuble blanc de trois étages. Mon ami occupait la première chambre , juste à gauche de la porte.

Il me présenta à la propriétaire : « Madame Lalla Zahour, cet étudiant vient de la région du Rif, plus précisément de Nador. Il s'appelle Abdelrahman et étudie la philosophie. Il va loger chez moi pour que nous partagions le loyer, car, comme vous le savez, les étudiants ont des difficultés financières. » La propriétaire était belle, mince, et avait les cheveux teints. Elle portait une nuisette rouge qui lui allait à merveille et mettait en valeur son teint clair.

Elle s'approcha et je la saluai chaleureusement. Elle dit : « Bienvenue , Monsieur Abdelrahman. Il est vrai que les étudiants ont des difficultés financières, mais les gens de la région du Rif, et en particulier ceux de Nador, sont aisés. Qu'en pensez-vous , Monsieur Abdelrahman ? » Elle me dit cela en me souriant. Puis elle ajouta :« J'apporte le plateau pour que nous prenions le thé ensemble. Je n'ai pas encore déjeuné. Je suis restée éveillée tard hier soir avec des amis.

» Elle me fit un clin d'œil et dit : « Si vous aimez être actif, vous serez heureux avec nous, Monsieur le Philosophe. » Elle s'absenta quelques minutes et revint avec une assiette de sucreries, une théière, un cendrier, un paquet de Marlboro et un briquet rouge. Elle remplit trois verres et nous les distribua tout en nous racontant sa vie et comment elle vivait seule avec sa jeune fille, Salima : « Mon mari est mort dans un accident de voiture en allant travailler comme fonctionnaire.

Je n'ai reçu aucune indemnisation de l'État. Il nous a laissés sans abri, sans assurance maladie, sans rien. Notre fille Salima avait un an et demi à l'époque. Je me suis retrouvée sans domicile fixe et sans savoir où aller. » J'ai reçu l'ordre de quitter l'appartement que nous louions. Mes parents sont décédés, que Dieu ait leur âme. J'ai un frère malade et handicapé que je soutiens. La famille de mon mari me déteste.

Voilà comment je me suis retrouvée ici avec ma fille, à lutter contre cette situation oppressante. Je vous loue cette chambre pour pouvoir joindre les deux bouts. Elle baissa la voix lorsque sa fille, Salima, l'appela. Elle alla la chercher dans sa chambre, et elles revinrent ensemble. J'embrassai la petite et lui donnai trois dirhams pour qu'elle achète des bonbons. Elle mangea un biscuit et but une gorgée de thé, puis sortit un paquet de cigarettes et nous en offrit une à chacune.

Ensuite, elle alluma sa propre cigarette et commença à fumer. J'admirais son honnêteté, sa forte personnalité et la confiance qu'elle nous accordait.

Sans aucun doute, elle faisait allusion à son passé pour justifier sa position actuelle de tenancière de maison close, surtout après m'avoir confié que des personnalités importantes et des commissaires de haut rang passaient leurs nuits chez elle avec les belles femmes qu'elle recevait à cette fin : des soirées festives et romantiques aux chandelles, avec alcool et drogues. C'est le paradis sur terre !

Je me suis souvenu de sa remarque séductrice du début de notre conversation : « Si vous aimez faire la fête, vous serez heureux avec nous , Monsieur le Philosophe ! » J'ai déchiffré le message codé. Il recelait plus d'un sens. J'ai remarqué sa façon de fumer et l'élégance avec laquelle elle exhalait la fumée de ses lèvres rosées. Les effets des festivités de la veille avec ses amants et les belles femmes qu'elle prostituait à ses riches mécènes et protecteurs étaient encore visibles.

Cette femme a une volonté de fer. Le destin a tenté de la briser, mais elle a persévéré. Et la voilà, installée dans ce quartier populaire de la capitale, chassant hommes et femmes pour survivre et joindre les deux bouts. Je suis revenu au sujet que nous avions quitté et lui ai dit : « Je suppose que vous préféreriez que nous payions votre loyer maintenant ? » J'ai sorti un billet de 200 dirhams et le lui ai tendu en disant : Voici ma part.

Vous n'aurez aucun souci avec nous concernant le loyer, Lalla Zhour ; nous vous paierons toujours en début de mois. Et je me considère chanceux de vivre avec vous, ma chère et belle dame. Peut-être cela me motivera-t-il à exceller dans mes études philosophiques et artistiques. Car les incitations, telles une force motrice pour la réussite, sont à portée de main, et l'atmosphère est romantique, voire érotique à tous égards, ce qui résonne avec l'art et la philosophie en général !

Il suit

Publié il y a 10th June 2018 par Abderrahman Sakali

Paragraphe 35 — Vendredi soir

Paragraphe 35 - Vendredi soir

vendredi soir

*** **



vendredi soir

*** **

Le lendemain matin, vendredi, je suis allé à l'université comme d'habitude. L'amphithéâtre était presque vide ; les étudiants n'étaient pas encore arrivés. Il restait encore plus d'une demi-heure avant huit heures. Je suis allé à la cafétéria et j'ai commandé un thé et un biscuit. L'endroit était bondé d'étudiants, hommes et femmes, venus de tout le pays. Le serveur m'a apporté ma commande et j'ai allumé une cigarette.

J'ai expiré la fumée qui s'est mise à dessiner des formes diverses, ondulant dans la brise et s'élevant vers le ciel, la plupart nées de mes rêveries. La saveur de la cigarette était délicieuse dans ma gorge, ma bouche et mon nez. C'était la rébellion de mon âme d'adolescent, assoiffée de changement et de remise en question de l'ordre établi.

Ma devise était de me rebeller au pays du péché, de transcender l'obéissance aveugle à laquelle nous avons été élevés pendant des siècles et de tout changer. J'aime le chaos créatif autant que je déteste les idées rigides des gens. Avec l'âge, les pensées et les croyances d'une personne ou d'une génération se figent, devenant inflexibles et difficiles à influencer, positivement comme négativement. Elles sont imposées à leur entourage, érigées en dogme. C'est une loi inéluctable de la vie.

L'existence se déroule au milieu de luttes psychologiques et existentielles. Parfois, des croyances désuètes et étranges prennent le contrôle de votre vie, la plongeant dans un état de dissonance et d'aliénation, ces traditions deviennent plus amères encore que la répétition épuisante et fastidieuse des rituels religieux.

J'ai pensé à la tenancière, cette belle tenancière à la beauté irréelle et aux yeux bleus, et à la routine de sa prostitution, sa source de revenus. Malgré sa beauté, ses amants se lassaient d'elle et exigeaient qu'elle échange son corps contre un autre. Alors, elle leur procurait d'autres belles prostituées, même si elles étaient moins belles qu'elle. L'important était de changer constamment d'objet de plaisir et de coucher avec le plus de travailleuses du sexe possible.

Tout se mesure « quantitativement » dans ce pays de putes, vivant sous l'ombre d'un capitalisme sauvage. L'ennui est l'un des pires ennemis de l'amour. Et il est dans la nature humaine de désirer le changement, de changer de corps de prostituées, car chacune a son propre goût et son propre parfum. Personne ne peut le nier. Pas même Qays, l'acteur qui prétend n'aimer et ne vénérer que sa seule et unique épouse, Layla !

Ce n'est pas la faute de Zahra si elle est devenue ce qu'elle est : Haifa, une prostituée, une marchande de désir, une trafiquante des vierges du Paradis dans ce monde maudit. Il est absolument faux de croire que le Paradis n'existe qu'au Ciel. Et le mariage et le plaisir ne reposent pas uniquement sur des contrats.

Ils ne sont que du papier toilette avec lequel nous essuyons notre sperme et la sueur de notre front lorsque nous pratiquons l'amour pur ; sinon, l'humanité ne serait rien de plus qu'un âne portant des livres vides de sens, comme chaque amoureux fou épris de Layla ! Les humains tentent de créer leur propre paradis privé, même s'il est imaginaire et illusoire. Même si cela signifie dévorer toutes les pommes du Paradis.

Même si cela signifie violer toute la beauté du monde par le biais de fantasmes et d'une imagination raffinée. Les humains ne sont pas des animaux qui ne vivent que pour manger, et les humains ne vivent pas que de pain ! Elle n'a pas choisi la prostitution et le proxénétisme de son plein gré, ni par charité, ni pour satisfaire les désirs sexuels de ses clients du « magasin » !

Ce sont eux qui ont créé ce paradis pour leur seul plaisir, tandis que les pauvres se contentent de masturbation, de crachats et d'un peu de savon, s'ils arrivent à en trouver ! C'est la société et ses traditions misérables, et nos chers dirigeants, qui ont fait en sorte qu'il en soit ainsi : un papillon éclatant dont profitent les plus fortunés. Une croix parmi des millions d'autres, déformées.

Zahra, la proxénète, élève sa petite fille innocente avec de l'argent sale, dans un nid de prostitution, d'activités illicites et de nuits roses, peuplé de personnages, d'alcool et de drogues. Et peut-être que ce vendredi soir sera notre soir de chance, et que nous pourrons participer comme promis par la généreuse Zahra.

Peut-être vaut-il mieux se plonger dans ce paradis des nuits roses que de se bercer d'illusions sur le paradis promis aux pauvres patients, un paradis qui existe peut-être, peut-être pas ! Il s'agissait simplement d'une erreur historique, mais d'une erreur fatale qui a coûté la vie à des milliards de personnes au fil des siècles, les forçant à vivre dans une prison horrible et douloureuse d'aliénation mentale.

Je me sens épuisée en écrivant ces lignes de mon journal intime empreint de tristesse. Mes pensées s'entrechoquent. Parmi elles, ma lutte intérieure entre mon désir insatiable de beauté et mon manque de foi en le divin. On ne trouve jamais en ce monde tout ce que l'on désire ou dont on rêve. La lutte est le moteur éternel de la vie. Et lorsque ces luttes cessent, l'être humain commence à dépérir jusqu'à mourir et s'éteindre peu à peu.

Il est impossible de vivre sans lutte ; autrement, on se suicide, anéanti par le sentiment de futilité de l'existence ! Lorsque nous avons goûté à tous les plaisirs, la dépression nous envahit et nous songeons à quitter ce monde, qui n'aura plus ni importance ni attrait. Il vaut mieux le quitter pur comme un linceul, blanc et immaculé comme le lait, comme certains de mes voisins avaient coutume de dire de moi.

J'ai pour habitude de rayonner d'énergie positive, dans mes actes comme dans mes pensées, proches et lointaines. Et je traîne derrière moi bien des péchés, dont celui de ne pas me sentir à ma place. Indulgent, humble et tolérant, perdu comme toutes les âmes errantes. Électron libre... !

Je sais que je rêve de beaucoup de choses. Je désire beaucoup de choses. J'aspire à tout ce qui est beau et je l'adore. Et Dieu aime la beauté. Dans ma quête effrénée du bonheur et de la satisfaction personnelle, j'ai peut-être entraîné beaucoup de gens autour de moi, dont les émotions se sont immiscées dans le jardin de mon existence indifférente. Mais pourquoi ne ferais-je pas ce que je veux si c'est tout ce que mon âme désire ?

J'aspire à être le plus égoïste de tous, à n'adorer que moi-même et non les dieux, les traditions ou les gens ! Je m'aime parce que je suis pur et que mon âme déborde d'espoir, mais j'aime aussi les gens, peut-être tous les gens. Il n'y a pas une seule trace de malice ou de haine dans mon âme que je projetterais sur les autres ou dont je les affligerais. Je suis le seul, avec ma chère mère, que Dieu ait son âme, à être vraiment indulgent et miséricordieux.

Telle a toujours été ma philosophie de vie : purifier l'âme de toute trace de malice ou de haine. L'amour et le pardon sont parmi les piliers les plus importants de l'existence. Je n'aime pas cultiver le mal et je traite avec prudence les malfaiteurs. Je me suis souvenue de ma fille aînée qui me disait hier :

□ Tu es un humaine sur terre papa!

A - Tu es un être humain sur Terre, mon père !

J'aimais bien cette expression. Oui . C'est ce que pense ma fille, et c'est devenu sa certitude : son père est un homme noble. Un homme honnête, ouvert d'esprit et compatissant. Quant à moi, je sais que je suis mauvais. Un être mystérieux, complexe et dangereux ! Un complice du diable. Je marche toujours à gauche, ignorant tout destin, toujours avec la caravane des rebelles. Je me connais mieux que quiconque. Car qui peut vraiment vous connaître comme vous-même ?

Entre vous et moi, vous qui lisez mes divagations, dites-moi la vérité, cher lecteur : vivez-vous vraiment, ou ne faites-vous que jouer la comédie, comme un criminel condamné à une vie de jeu forcé ? Vous jouez la comédie avec votre femme, vous jouez la comédie avec vos enfants, vos proches et toute la société. Vous jouez même la comédie avec vous-même. Mais vous n'êtes jamais à l'aise avec cette comédie constante !

Et finalement, vous comprenez que la vie est pour nous une épopée d'hypocrisie, une croyance à laquelle croire comme pierre angulaire d'une existence volée et usurpée ! Ainsi, mon ami, tu continueras à jouer ce rôle toute ta vie, jusqu'à ce que toutes les barrières et tous les tabous que le ciel a imposés à l'humanité à l'aube de la « conscience » humaine primitive et ignorante soient brisés. Jusqu'à ce que le déluge submerge toute cette hypocrisie tyrannique.

Et, mon ami, peux-tu supporter cette éternelle mascarade dont ce ciel sinistre et malade nous a affligés ? Je crois que nous sommes tous des acteurs malgré nous ! L'existence n'est qu'une arène où nous jouons nos rôles hypocrites, et puis nous mourons. Nous mourons hypocrites. Toi, elle, moi et les autres... aucun de nous ne peut vraiment vivre. Nous sommes condamnés à jouer la comédie toute notre vie, à interpréter les rôles les plus laids et les plus longs, sans jamais être nous-mêmes.

Sauf dans ces fugaces moments d'évasion, où nous perdons le sens de la réalité par l'amnésie, la schizophrénie, la drogue, l'alcool ou la folie, nous laissons libre cours à nos instincts et à nos désirs refoulés, enfouis au plus profond de l'inconscient. En raison de la profusion d'interdits et de tabous, tous nos désirs sont refoulés et s'accumulent dans l'inconscient jusqu'à s'y rouiller, ou engendrer des maladies psychologiques, des troubles sexuels et une désintégration mentale.

Il est impossible de vivre heureux dans un monde métaphysique et illusoire qui fait la guerre au plaisir et au bonheur. En vérité, j'assure à tous, même à ceux qui, hors de cette terre infernale, partagent cette croyance absurde, qu'ils sont tous dans l'illusion, vivant dans un cocon de mythes délicieux, et que ce chemin est un « chemin d'ombres » ! Vivre parmi des êtres inhumains, ignorants et aliénés est le prix ultime et douloureux que nous payons dans notre existence empoisonnée.

Il faut donc prendre ses distances avec eux , existent véritablement !

Je suis retourné à l'amphithéâtre de l'université. La salle était bondée d'étudiants. Nombre d'entre eux appréciaient les cours de ce professeur égyptien, que les critiques surnommaient « le chef des Ash'arites ». Personnellement, je trouvais les cours de notre professeur, le docteur Ali Sami al-Nashar, fastidieux et alourdis par des détails historiques insignifiants. Il parlait des différentes sectes et écoles de pensée arabes, et tous les étudiants écoutaient attentivement, prenant des notes .

« Aucun chercheur ne doute que le credo islamique, finalement apporté par Mahomet, ait unifié les tribus arabes disparates et guerrières, les forgeant en une seule nation suivant une voie commune. C'est ce credo qui, plus tard, a intégré d'autres nations et groupes aux idées et orientations diverses... Les Mu'tazilites furent les premiers parmi les sectes et groupes islamiques à succomber à cette fascination pour la culture grecque... Mais tout s'est effondré, le sang a coulé et un grand bouleversement s'est produit. Voici une liste de quelques-unes des sectes islamiques répandues dans le monde musulman : »

Les sunnites : Hanafis, Malikis, Shafi'is, Hanbalis, Ahl al-Hadith, Ash'aris, Maturidis, Twelver Shi'a, Usulis, Shaykhis, Ruknis, Kashfis, Isma'ili Seveners, Nizaris, Assassins, Aga Khanis, Bohras, Bahisis, Tha'alibas, Najdat, Sufiris, Qarmates, Zaydis, Kharijites, Druzes, Ibadis, Ajardah, Azariqa... jusqu'à atteindre un total de 72 sectes !



Le long cours s'acheva . Je rassemblai mes papiers et mes cahiers et quittai discrètement l'amphithéâtre , grouillant de détails sur les sectes et doctrines historiques et vibrant du souffle des étudiants. Dans la salle de pause, la tension politique entre organisations légitimes et illégitimes, rivalisant pour attirer les étudiants sur la scène politique, était palpable et les affrontements faisaient rage.

A. « Alif Baa », le mouvement étudiant « Utm » (Union nationale des étudiants marocains), l'Organisation marxiste-léniniste du 23 mars, qui remonte au début de la seconde moitié des années 1960 et au début des années 1970, l'Organisation Said Lamnbhi, l'Organisation Ila al-Amam, les Qaïdiyyun, les Frères musulmans... B.

J'ai reconnu à l'université mon camarade, l'activiste unioniste Said al-Tuwarki, qui défendait la Palestine et nous vendait des photos et des CD d'hymnes et de chansons révolutionnaires palestiniennes du cheikh Imam. Cet étudiant s'était lié d'amitié avec moi dès le début de mes études universitaires, en raison de nos idées et principes politiques similaires. Il m'avait accueilli dans sa cellule du parti, affiliée à l'Union socialiste des forces populaires.

Après deux mois d'activité, le nombre de membres de notre cellule avait doublé, et elle s'était scindée en deux. J'étais alors à la tête de la seconde. Il m'a hébergé et j'ai passé une nuit chez son père, dans le quartier de Tuwarka, près du palais royal, entouré d'un haut mur. Tous les trois mois, au moment de verser nos bourses semestrielles, il me demandait de lui donner 30 dirhams pour l'Organisation de libération de la Palestine.

Aujourd'hui encore, je me demande où est passé cet argent, que j'ai pourtant versé officiellement pendant trois ans. Est-ce que l'argent est allé à l'organisation Fatah, ou est-il resté dans les poches de mon ami militant ?!

Bonjour , notre ami Abdul Rahman, travailleur acharné et campagnard. Comment vas-tu ?

Mes meilleures amies en première année de philosophie étaient Khadija Madnaghi, la belle Assia Saqli et « Al - Khansaa », un surnom que lui avaient donné les étudiants en raison de sa beauté et de sa présence. Aucune d'elles ne portait le voile. Elles étaient toutes originaires de Safi, ville réputée pour sa poterie traditionnelle. Notre amitié, d'abord sincère, s'est approfondie au point que, lors de leurs courts séjours dans leurs villes natales, elles m'apportaient toujours un cadeau.

Parfois un pot en terre cuite, parfois des tasses à café et un vase en céramique. Je n'oublierai jamais la gentillesse et le sacrifice dont mon amie « Al-Khansaa » a fait preuve à mon égard lorsqu'elle m'a surpris en me prêtant les clés de sa moto pendant un an, prétextant que, dans la résidence universitaire où nous vivions toutes les trois, elle préférait aller à pied à l'université avec ses amies et n'avait pas besoin de sa nouvelle moto rouge ...

La belle Khansa m'offrit une Marlboro et l'alluma pour moi avec son briquet doré. Elle était la seule à fumer. Sa famille était plus aisée et cultivée que ses deux amies pauvres et conservatrices. Je la remerciai et commençai à fumer, repensant à la soirée au bordel avec les fleurs de la tenancière. En effet, la vie est parfois douce, surtout dans cette atmosphère de prostitution et d'activité. J'espère que l'activité se poursuivra en ce bon vendredi soir .



Je la regardais fumer avec des gestes gracieux, ses longs doigts blancs berçant la cigarette. Les paroles de la proxénète, Zahra, résonnaient encore à mes oreilles lorsqu'elle m'a demandé un jour où se trouvait l'université où j'étudiais. J'ai cru qu'elle voulait le savoir pour pouvoir me retrouver ou me dénoncer aux autorités si je ne payais pas son loyer. Mais quand je lui ai demandé pourquoi elle voulait connaître l'université, elle a avoué y être allée deux fois à la recherche de prostituées parmi les étudiants désireux de gagner de l'argent facilement et activement. J'ai imaginé Khansa sur le balcon de l'appartement de Zahra un soir, fumant et attendant le client inconnu

qui coucherait avec elle .

Nous avons quitté la place de l'université, les échos des slogans révolutionnaires résonnant encore dans nos mémoires : « La Palestine est arabe », « Tuez-les, exécutez-les, remplacez les enfants du peuple », « Un lion au Liban, un lapin au Golan » ...

Nous sommes arrivés à la gare routière, bondée d'étudiants et d'étudiantes. À l'arrêt de bus, un Saoudien corpulent se tenait dans une Cadillac américaine. Vêtu d'une surchemise blanche qui laissait apparaître son torse velu et ruisselant de sueur, il fixait les étudiantes en leur faisant des clins d'œil d'une manière stupidement provocante. Toutes les couches de la société marocaine savaient que les Arabes du Golfe, et en particulier les Saoudiens, considéraient le Maroc comme leur domaine personnel, où ils exploitaient sexuellement les Marocaines en toute impunité. Pour les Saoudiens, le Maroc n'était rien de plus qu'une société dépravée, un lieu de débauche où ils dépensaient leurs pulsions et leur argent pour déflorer de jeunes filles .

Certains étudiants, désapprouvant le comportement de l'homme saoudien, ont commencé à se moquer de lui, à donner des coups de pied dans sa voiture et à cracher dessus. Une étudiante lui a crié :

Fils d'une putain, issu d'un pays d'ignorance et d'un sanctuaire de débauche !

J'ai dit au revoir aux étudiants et j'ai continué mon chemin .



En chemin vers le quartier d'Akkari, je pensais au dîner de ce soir chez Zahra, comme elle l'avait annoncé. J'ai décidé de lui acheter un bouquet de roses en signe de gratitude, et un kilo de bananes ou de pommes pour que notre soirée soit réussie .

Je me suis dirigé vers la Souika, près de Bab El Had. Je me suis perdu dans le marché aux livres et j'ai commencé à chercher des ouvrages importants. Je n'ai trouvé que deux livres qui m'intéressaient vraiment : « Dieu se manifeste à l'ère de la science », dont la crédibilité me paraissait douteuse, car il s'appuyait sur des résultats de recherches scientifiques pour justifier l'existence de Dieu.

C'était d'autant plus vrai que nous vivions alors à une époque où la Guerre froide entre le bloc socialiste-communiste et le bloc capitaliste brutal avait atteint son paroxysme. L'autre livre était « Le Vieil Homme et la Mer » d'Ernest Hemingway. J'ai ensuite acheté une boîte de poisson, une demi-miche de pain et une petite limonade à la boutique d'à côté, car j'étais affamé. Il était quatre heures et demie de l'après-midi quand je suis rentré dans ma chambre.

Je me suis lavé les mains et j'ai mangé. J'ai réfléchi quelques instants aux événements de la soirée, puis j'ai pris un livre sur la vie du héros du Rif, Abd el-Krim al-Khattabi, et j'ai commencé à lire un chapitre sur la guerre du Rif contre les Espagnols. Je n'ai pas tardé à entendre la porte s'ouvrir et mon ami entrer .

Bonjour , Abdur Rahman .

Salut Ali. Comment as-tu trouvé l'ambiance à l'université ?

Rien ne présage rien de bon dans ce pays, mon frère Abdul Rahman. L'université est encerclée de voitures de police. Des forces auxiliaires et des agents de sécurité ont bouclé le campus. Sans parler des informateurs infiltrés parmi les étudiants qui travaillent pour les services de sécurité. Personne ne se sent en sécurité ici. Impossible de réaliser ses rêves dans ce pays de cauchemars ! L'université entière est en proie au chaos !

Un incident majeur a failli se produire lors d'un affrontement entre les militants de gauche et la bande des Frères musulmans, adeptes du mouvement salafiste. Ces gens ne croient qu'à la violence et à l'exclusion. Ils se sont emparés de chaises, de tables et de matraques, et ont commencé à les fracasser sur la tête des étudiants. Certains ont même utilisé des chaînes et des couteaux pour agresser les manifestants.

Ces fanatiques sont manipulés en coulisses par certains partis politiques religieux. Ces gens-là n'ont jamais été faits pour le dialogue. Tout ce qui les intéresse, c'est l'hypocrisie, la lutte pour le pouvoir et le partage des richesses !

Oui , c'est exact. Il n'y a malheureusement pas de pire fléau que l'ignorance ! Ils se prennent pour les représentants de Dieu sur Terre et pour les sauveurs des ténèbres ! Les mouvements religieux n'auraient jamais dû être autorisés à s'immiscer dans l'arène politique, car ils instrumentalisent la religion pour contrôler et endoctriner les populations. Rien n'est plus dangereux que l'alliance de la religion et de la politique. Ensemble, ils forment le cocktail le plus efficace pour anesthésier et pacifier les individus, et pour semer la discorde et la guerre au sein des sociétés .

Il s'agit d'un jeu perpétré par certains régimes de connivence avec les puissances impérialistes. Chaque État aspire à la suprématie et à la domination. Pour ce faire, il place des bombes à retardement et des dispositifs explosifs au sein même du système afin de le détruire progressivement de l'intérieur au fil des siècles, l'empêchant ainsi de se remettre de ses maux et tumeurs internes.

Ceci affaiblit ces régimes, les transformant en États malades, proies de l'hégémonie d'autres pays et, finalement, victimes de la Banque mondiale qui les épuisera de leurs dernières ressources économiques et financières.

La seule vérité est que l'islam politique est un poignard empoisonné planté par l'Occident dans le flanc de la nation arabe pour l'empêcher de suivre le rythme de la civilisation et du développement, et de bâtir un État moderne et démocratique fondé sur la séparation de la religion et de la politique. Nous vivons dans un monde de crocodiles et de prédateurs féroces, chacun cherchant à dévorer l'autre.

Malheur aux faibles dans un monde globalisé, dominé par l'instinct de survie, le profit et une concurrence aveugle ! L'islam politique est une épine dans le pied du colonialisme, l'empêchant de se relever et garantissant le maintien du progrès dans ces pays arabes. Il est dans l'intérêt des dirigeants arabes de s'accrocher à la religion, allant jusqu'à créer un ministère dédié à ses affaires, à l'instar du ministère des Biens religieux dans notre pays.

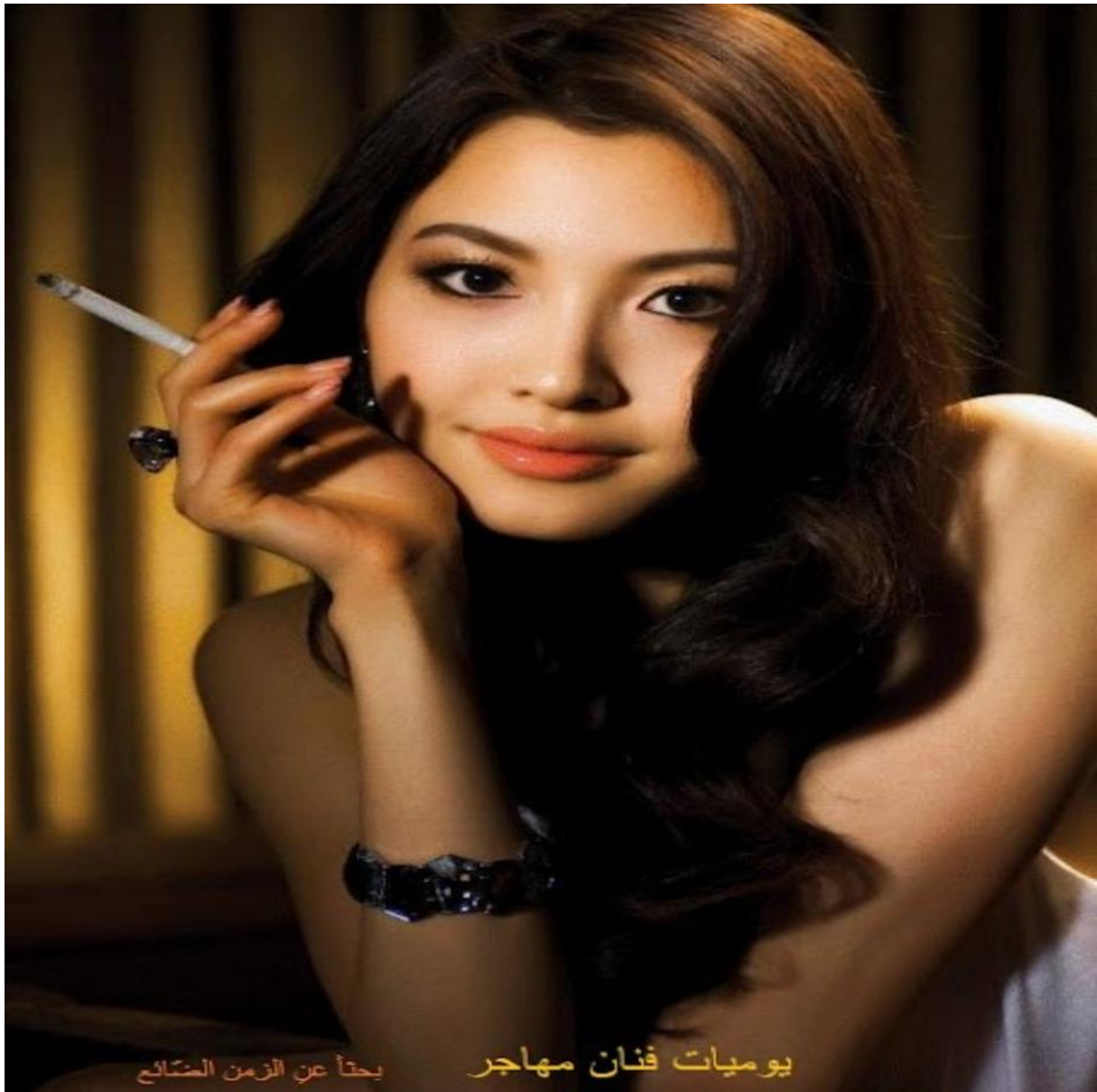
Les régimes arabes ont tout intérêt à préserver la religion en raison des services stratégiques inestimables qu'elle peut rendre à l'État, notamment en apaisant la population et en l'incitant à endurer tous les maux sociaux et économiques qui rongent nos sociétés, afin qu'elle soit récompensée dans l'au-delà par l'accès au Paradis.

La religion et Dieu jouent le rôle d'un gendarme intérieur, apaisant l'individu de l'intérieur, le paralysant de toute défense de ses droits et le contraignant à accepter sa misérable condition existentielle. Il est convaincu, par la religion et la foi, que les cycles d'oppression, de misère, d'injustice et de pauvreté sont tous décrétés par Dieu, le Tout-Puissant, le Miséricordieux, que telle est Sa volonté et que Ses décrets et Sa prédestination sont immuables !

En revanche, la religion confère une légitimité absolue aux dirigeants en vertu de leur prétention à appartenir à la lignée sacrée et vénérée du Prophète, comme les Hachémites, les Alaouites et autres descendants des Compagnons ! En effet, l'Europe et toutes les nations civilisées et sociétés avancées n'ont entamé leur marche démocratique et leurs révolutions scientifiques qu'après avoir séparé la religion de l'État et instauré l'égalité et la liberté d'expression.

Chacun sait que les droits de l'homme dans le monde sont nés de la Révolution française, fruit des Lumières de 1789, qui a influencé le monde entier. Vois-tu l'Inde, mon ami Omar ? L'Inde, ce modèle de diversité religieuse ? Près de 300 religions y coexistent pacifiquement sans le moindre problème, car c'est un État laïque .

Depuis cette prétendue « indépendance », le peuple n'a fait que s'enfoncer davantage dans le retard, la pauvreté et la souffrance, se réfugiant toujours plus dans le dogme religieux. L'histoire témoigne que lorsqu'ils occupent un pays, les Arabes le détruisent ! L'histoire est véridique !



Nous avons entendu frapper à la porte et des fleurs s'ouvraient pour nous accueillir :

Bonjour ma chère amie Kawthar, bienvenue ma belle. Tu m'as tellement manqué. Pourquoi as-tu été absente si longtemps ? Je t'ai envoyé un message la semaine dernière par l'intermédiaire de l'infirmière qui travaille avec toi. As-tu reçu mon message, Kawthar ?

Oui , j'ai reçu le message, mais je n'ai pas pu venir car j'étais très mal en point suite à une dispute avec mon mari violent. Il refuse de divorcer car il ne veut pas payer les frais de divorce .

A - Malheureusement. Vous avez raté une occasion formidable. J'étais avec un jeune homme beau et riche. Un vrai « Bocuse », probablement de la diaspora. Allemand, je crois. Je lui ai montré votre photo, et il vous a beaucoup impressionné.

— Excuse -moi, ma chère Zahour. Tu sais combien j'aime passer mes nuits chez toi. Mon mari, Mohammed, est la cause de tous mes problèmes. Tu sais que j'ai acheté mon appartement avec l'argent que je gagne en me prostituant ? J'ai économisé

riyal après riyal en vendant mon corps et en satisfaisant les désirs des hommes pour pouvoir vivre et aider mes parents et mes jeunes frères et sœurs. Dès le premier jour, je lui ai clairement fait comprendre qu'il vivrait avec moi mais qu'il prendrait en charge toutes les autres dépenses et factures. Aujourd'hui, il a renié notre accord et refuse de me donner de l'argent pour les dépenses quotidiennes. Il mange des sandwiches dans la rue et ne me laisse même pas 50 dirhams pour acheter du pain et du lait. Je vais prendre les mesures nécessaires contre lui. Je n'aime pas être exploitée, mon amie Zahour. Que Dieu maudisse ce pays ! Pas de travail, pas de salaire ! Comprends-tu pourquoi je déteste ce pays ? — Oui ,oui , je te comprends, ma chère Kawthar. La situation est devenue intenable, comme on dit. Mais pourquoi ton mari refuse-t-il de subvenir à tes besoins ? — Il essaie de me forcer à mettre l'appartement à nos deux noms. Il veut être mon associé. Quand j'ai refusé et que je lui ai demandé le divorce et de quitter la maison, il m'a battue et insultée.— Elle soupira et essuya ses larmes, puis poursuivit : — J'étais très bouleversée, j'avais le visage tuméfié et l'œil gauche enflé. C'est pour ça que je ne suis pas venue te voir cettefois -ci. Que Dieu punisse les hommes !

Sois patient, Kawthar , tout ira bien, si Dieu le veut .

Et qu'avez-vous fait du "Buckus" allemand ?

J'ai appelé Fatima. Mais il m'a avoué ce matin qu'elle ne l'impressionnait pas, même s'il la traitait bien. Fatima ne boit ni ne fume et ne sait pas comment se comporter avec ce genre d'homme... Tu vaux mieux que la plupart d'entre eux, à mes yeux. Tu es très recherché, mon ami Kawthar .

Je partage l'avis de la théorie du « Bocuse allemand » ; la plupart de ces hommes sont mariés à des femmes issues de familles conservatrices. Leurs mariages sont classiques et traditionnels, les parents s'immisçant et les organisant comme s'ils étaient eux-mêmes les mariés. Nombre d'entre eux se marient au sein de la famille : avec une cousine, la fille d'un oncle, une voisine, etc.

Ces hommes vivent dans la répression avec leurs épouses et rêvent de vivre ne serait-ce qu'une seule journée de véritable mariage, de pouvoir faire et dire ce qu'ils veulent. Mais la tradition les sépare comme un mur infranchissable. C'est pourquoi ils recherchent des maîtresses avec qui partager leur temps, l'alcool, les cigarettes, la drogue et la danse... Ils dépensent leur argent dans un plaisir débridé, une vie sexuelle sans limites.

Chose impossible avec leurs épouses légitimes, officielles et conservatrices, ces soi-disant « femmes respectables » ! Ils étaient dans le salon, non loin de notre chambre, séparé seulement par la petite salle de bains. Ils parlaient fort et nous les entendions parfaitement. Mon ami Omar était collé à la porte, écoutant aux portes la conversation intéressante des deux amis :

Oh , ma foi, cette vie est maudite ! Je ne serais pas contre l'idée de quitter ce pays pour de bon. Rien n'a de saveur ici, mon amie Zahra. Si j'étais là et que je rencontrais le « Buckus » allemand, je ne le laisserais pas partir. Appelle-moi quand tes amis étrangers viendront me rendre visite. Avec eux, on retrouve le contact, et peut-être le salut loin de cette patrie misérable et maudite !

Bien sûr, tu passes avant tout, mon cher Kawthar. Mais je ne veux pas que tu partes et me laisses seule ici !

Au contraire, ma sœur Zahour. J'espère quitter ce pays au plus vite et que tu me rejoindras, ma chère. Il n'y a rien à faire ni à espérer ici. Rabia al-Adawiyya et les femmes voilées n'ont aucun droit ni aucune perspective, et nous, les prostituées, encore moins. Seules celles qui n'ont nulle part où fuir peuvent survivre ici. Ici, tout le monde attend. Le problème, c'est que cette attente est interminable, et que cette salle d'attente est devenue une immense prison à ciel ouvert !

Oh , j'ai oublié d'acheter des cigarettes. Mon mari a déchiré mon paquet et cassé mon briquet .

Mon ami s'est retourné et s'est approché de moi, demandant à voix basse :

A - Abdul Rahman, Kawthar demande une cigarette. Dois-je lui en donner une ?

Non. Ne leur laissez pas deviner notre présence ni que nous les écoutons. Laissez-les poursuivre leur conversation afin que nous puissions découvrir qui ils sont .

Nous entendîmes Zahra marcher et revenir en disant : «J'ai les cigarettes. Tu fumes des Marlboro rouges comme moi, comme d'habitude. Tiens,prends mon ami Kawthar. Je vais te chercher une tasse de thé et un cendrier. » « Merci, mon ami. Que Dieu te bénisse. » L'appel à la prière du Maghrib nous parvint , résonnant des nombreux minarets de la capitale. L'obscurité commença à envahir la ville, la plongeant lentement dans le noir et le silence. Les réverbères s'allumèrent.

Je me levai du lit où j'étais couché, entouré de mes manuels de philosophie et de sociologie éparpillés. J'allumai la lumière. Je remplis la tasse de thé froid que j'avais préparée le matin même et que j'offris à mon ami. Puis je pris quelques gorgées et allumai une cigarette .

Nous avons entendu frapper doucement à la porte, puis un homme tousser. C'était l'invité attendu .

Qui ?

C'était le bruit des fleurs qui ouvraient la porte .

Bonjour mon ami Hassan, comment vas-tu ?

A - Dieu merci, Zahra. Et tu vas bien. Tiens, prends ce sac en plastique, j'ai acheté un poulet rôti. Et dans ce sac, il y a de la bière et du vin rouge marocain, du « boulaouane ». Et ça, ce sont des bonbons pour la petite fille, et ça, c'est du pain .

A - Merci, Hassan. Que Dieu vous récompense, mon cher monsieur .

Nous avons entendu des rires et des baisers échangés, et le visiteur Hassan a demandé :

Bonjour , bonjour. Qui est cette belle Azhar ?

Je m'appelle Kawthar Assi Hassan. Bonjour .

Tu es la plus belle fille que j'aie jamais vue chez Az-Zahra. Où cachais-tu toute cette beauté, Az-Zahra ? Je ne l'avais jamais vue chez toi auparavant !

Chaque jour a sa chance. J'ai choisi celui-ci pour vous car vous êtes généreux , cher Commissaire. Kawthar a un problème et je souhaite que vous l'aidiez à divorcer.

« Merci, Zahra. Et quel est le problème de votre amie Kawthar ? » « En fait, Kawthar est comme une sœur pour moi, et elle ne connaît absolument rien au monde de la prostitution. C'est moi qui ai insisté pour qu'elle vienne aujourd'hui, car elle était très perturbée. Je l'ai appelée pour l'aider à se détendre. Je vous en prie, Madame Hassan, aidez-la. Est-il possible pour elle de divorcer de son mari qui lui gâche la vie ? » « Il n'y a pas de problème. Nous avons plusieurs moyens de vous obtenir le divorce, Kawthar. Il y a la falsification de documents, la corruption, les relations... toutes ces méthodes sont courantes dans notre pays, Dieu merci. Je vous aiderai à obtenir votre divorce au plus vite. Ne vous inquiétez pas. » Un silence s'installa, rompu par la visiteuse nocturne : « Zahra , donnez-moi la clé pour ouvrir cette bouteille. Kawthar, vous buvez ? » « Oui . Même si je ne bois pas, j'apprendrai. Je veux me saouler et oublier tous mes soucis. » « Donnez-moi une cigarette, s'il vous plaît, Monsieur Hassan. » « Tenez, mon cher. Savourez-la. » Ali s'approcha de moi en se caressant le pénis et dit : « Abdel Rahman, j'ai besoin d'aller aux toilettes, mais ils vont me voir. Que faire ? Auriez-vous un sac plastique sans trou ? » « Un sac plastique sans trou ! Oui. Et pourquoi en avez-vous besoin ? » « Je vais faire pipi dedans. Je suis tellement stressé que je vais me faire pipi dessus. » Quelques instants passèrent , durant lesquels les notes d'une belle chanson folklorique s'élevèrent : « Que Dieu te protège, mon bien-aimé. » La voix de Kawthar s'éleva tandis qu'elle chantait, tandis que l'invité buvait et la regardait, puis elle se leva et se mit à danser. La soirée tant attendue commençait. Pour la première fois de ma vie, j'entendais parler de ce genre d'activité et de vie. L'adolescence a ses doux labyrinthes. Puis Zahra vint nous saluer et nous invita à nous asseoir pour dîner avec les invités. Nous l'avons remerciée et sommes sortis. J'ai dit à mon ami Ali d'aller d'abord aux toilettes, puis je l'ai suivi. Je me suis lavé les mains et j'ai pris les pommes et le magnifique bouquet de roses que j'avais offerts à Zahra pour qu'elle les mette dans un vase afin qu'elles ne fanent pas. Nous avons salué les invités et nous nous sommes assis. Zahra s'est levée, a lavé les pommes, a rempli le vase d'eau , puis a tout disposé sur la table en disant : « Merci à vous deux pour les pommes et les roses. Vous avez excellent goût ! »



« Comment allez-vous, les étudiants ? J'ai dit à Zahra de vous appeler. Bienvenue. »
« Loué soit Dieu. Merci. » Mon ami Ali et moi l'avons dit en chœur. Le généreux hôte commença à nous servir du vin, chantant et se balançant d'ivresse et d'énergie. Il me tendit mon verre et je commençai à boire. C'était la première fois de ma vie que je goûtais de l'alcool. J'avais tant entendu parler du vin : qu'il revigore le sang, procure des moments de joyeuse détente, chasse la dépression, donne une sorte de sentiment de puissance et de grandeur, et plonge dans un monde d'hallucinations intellectuelles. Peut-être est-ce pour cela qu'ils aiment en boire avant l'amour, car l'alcool contribue à vivre une sexualité épanouie, affranchie des contraintes de la honte traditionnelle ! « Mangez , Monsieur Abdel Rahman. S'il vous plaît, Monsieur Ali, qu'attendez-vous ? » Nous obéîmes aux ordres de Zahra et commencâmes à manger du pain avec du bouillon de poulet, des pommes de terre frites et des olives. C'était délicieux. J'aurais pu manger ce poulet entier à moi tout seul. J'en ai assez de manger des boîtes de pain saharien et des baguettes ! Kawthar , ladanseuse , augmenta le volume de la chanson en chantant : « Apportez le whisky et le Rikar, l'amour me rend folle... Oh, jeune et joyeuse, que Dieu te protège ! » Le commissaire Hassan dit cela en vidant son verre d'un air fanfaron. Il se leva pour danser avec Kawthar, chantant et se balançant sous l'influence du saint et psychiatre , le cheikh « Boulaouan » ! En réalité , ce qui gâche nos vies, ce sont les interdits des religions et leurs nombreuses restrictions sur tout ce qui est agréable et délicieux en ce monde ! Ceci est amplifié par les cheikhs des fatwas obscurantistes qui luttent contre le bonheur physique de l'humanité. Ces individus égarés ordonnent aux gens de hâter le mariage pour prévenir la corruption et la déviance de la jeunesse, de peur qu'ils ne soient entraînés vers l'adultère et la dépravation ! Ils autorisent le mariage des filles avant leurs menstruations et la puberté, et ils légifèrent sur la violence contre les femmes ! Ce sont les femmes, et non les hommes, qui émettent les véritables avis religieux ! Pour qu'un cheikh soit juste dans ses fatwas, il doit avoir vécu ces merveilleuses soirées romantiques, passant des nuits enchantées avec les houris de ses amantes et bien-aimées. Ce

n'est qu'alors qu'il sera libéré de la dangereuse répression et que ses fatwas seront plus libérales. Peut-être même l'entendrez-vous autoriser la sodomie, l'homosexualité et tout ce qui est considéré comme déviant !

Qu'il est merveilleux d'être amoureux et enivré, comme Majnun Layla, perdu dans une illusion de conscience, et de vivre des moments précieux et rares avec l'être aimé ! Mais malgré toute sa splendeur et son caractère paradisiaque, ce n'est qu'une vie contrefaite, irréaliste, une brèche artificielle ! Des fragments empruntés !

Un simple reflet, car il s'agit d'une mince interstice ouvert par les circonstances, l'alcool et les pulsions érotiques sur une réalité authentique et imaginaire, difficile à vivre à cause de la tyrannie des traditions aveugles et de la guerre menée par les dieux du ciel et leurs sbires contre les anges opprimés de la terre. Notre religion sera ainsi à l'avenir.

Les croyants, aliénés par leur existence absurde, ne peuvent plus jouer à l'hypocrisie, se voiler la face, fuir la réalité et se mentir à eux-mêmes ! Ils voient le paradis en ce monde de leurs propres yeux, alors pourquoi attendraient-ils les paradis illusoires promis après le Jour du Jugement ? Et il existe au septième ciel, selon l'astronomie de la sourate Al-Jinn. Comment accèderons-nous au Paradis ? Sur le dos d'Al-Buraq ou dans une navette spatiale ?! Dieu nous en préserve !

Quelque chose effaça la réalité de ma vue ! Je commençai à voir des choses que je n'avais jamais vues auparavant. La philosophie est peut-être « illusoire », comme disait mon oncle, Haj Benachir, que Dieu lui fasse miséricorde. Le commissaire remplit nos verres, le mien et celui de mon ami Ali. Il remplit les autres verres pour lui, son amant Kawthar et Zahour, puis les but et continua de danser et de chanter, heureux comme s'il était au plus haut des cieux.

Le Paradis existe sur Terre, et Boulaouane en est témoin ! Je mangeai deux bouchées de poulet et bus mon verre d'un trait, imitant notre hôte et le généreux visiteur de la nuit. Je ressentis une sorte d'absence de raison, ou peut-être sa présence d'une manière que je n'avais jamais expérimentée auparavant. Je partis, nageant dans des mondes d'imagination et de beauté !

Et je me demande, comme un manifestant enragé, comme un fou : c'est la vraie vie, le paradis existe sur cette terre où nous nous trouvons, alors pourquoi dit-on qu'il est là-haut, au septième ciel ?! Loin, dans l'au-delà ! Et ce paradis promis existe peut-être, peut-être pas ! La seule vérité, c'est la vérité de « Boulaouan » ! Alors pourquoi la vie ne peut-elle pas toujours être ainsi ?!

[https://www.facebook.com/wife.ailane/videos/21](https://www.facebook.com/wife.ailane/videos/212435649596495/)

2435649596495/

Ma découverte de ces nouveaux mondes, qui m'étaient jusqu'alors inconnus, m'a placée à un carrefour intellectuel. J'ai développé une passion pour la recherche philosophique plus forte que jamais, et cela m'a fait mépriser la vie réelle que je mène derrière le masque de l'hypocrisie officielle, prédestinée et inscrite dans la Table Préservée ! Chaque personne, chaque citoyen parmi nous possède deux visages inséparables ! Deux personnalités opposées !

Deux personnalités parallèles et scindées qui se rencontrent rarement, sauf peut-être lors de chocs « boulaouens » ou psychotiques ! Nous vivons avec des personnalités fragmentées, anonymes, portant cette hypocrisie qui est notre linceul jusqu'à notre mort ! Jusqu'à ce que nous mourions. Et pourtant, l'hypocrisie persiste, ne mourant que sous l'effet de la laïcité. Suis-je dans le quartier Akkari de Rabat en 2018, ou dans la République de Platon à Athènes au III^e siècle avant J.-C. ?

Et qu'est-ce que la véritable existence ? L'ombre ou l'idéal ? Je crois que ce que je vois à présent n'est pas l'image déformée de l'idéal que le grand Platon imaginait dans son utopie ! Ce que je vois, c'est la réalité même, une réalité d'une magnificence inouïe ! Mais pourquoi, sous notre système, a-t-elle été transformée en un idéal inaccessible ?

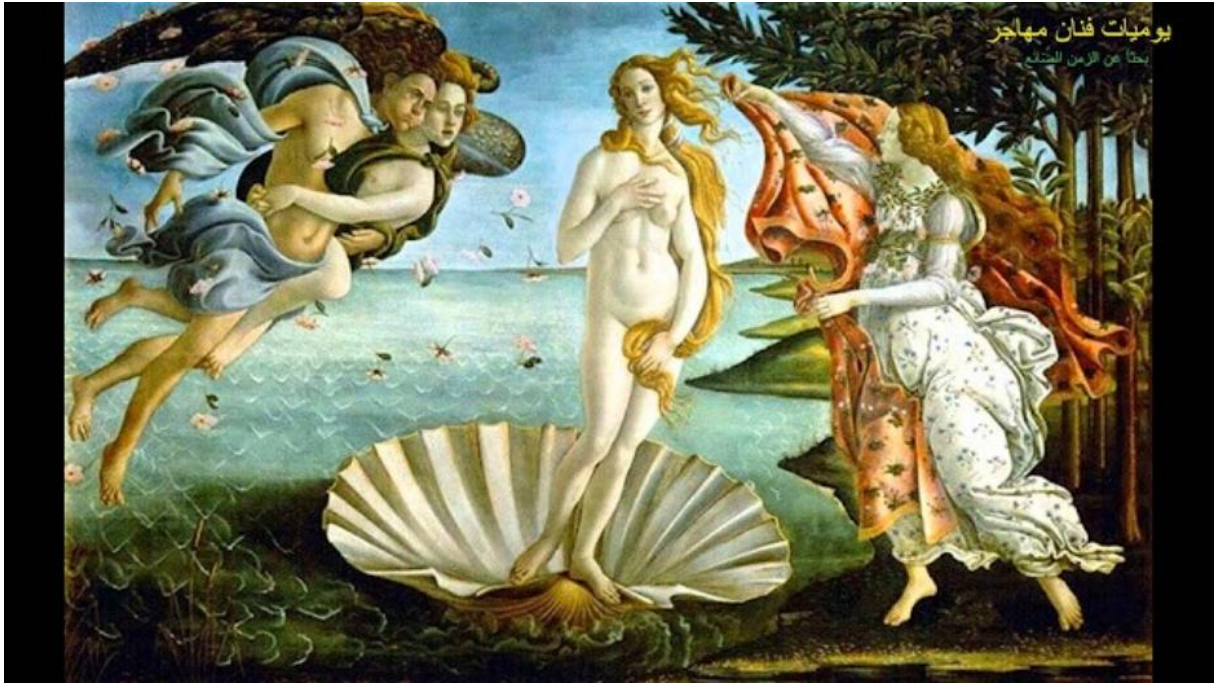
Je me suis mis à rire de moi-même et à fixer mon verre et ceux qui m'entouraient : je vois deux commissaires de police danser avec une femme nommée Kawthar ! Et à côté de moi, je vois deux prostituées ! Le vin, oh, que fait le vin ! Je sais que je suis ivre maintenant, et que Dieu pardonne et est miséricordieux ! Pour la première fois, je me vautre librement dans le crime. Un crime perpétré par la religion sans que personne n'y croie ! La religion d'un côté, et les fidèles de l'autre !

Pour la première fois de ma vie, je me sens ivre et indifférent à ceux qui m'entourent. Non. Au contraire ! Je me suis débarrassé de cette « fausse conscience » dans laquelle nous avons été élevés de l'enfance à la vieillesse. Pour la première fois, je vois clairement ce qui m'entoure et qui m'entoure : des gens sur la scène de la vie, jouant la comédie. Jouant leurs misérables rôles existentiels. Ils cherchent leur identité perdue, leur âme égarée, leur esprit volé !

Et lorsque les pyramides de tragédies et d'injustices s'amoncellent sur eux, ils imaginent un père compatissant et miséricordieux, un Dieu juste au ciel qui, un jour, les délivrera de tous les malfaiteurs qu'il précipitera dans les profondeurs de l'enfer, les récompensant de leur patience et de leur refus de protester contre les oppresseurs. Il compensera leurs souffrances en les accueillant au paradis !

Tel est le rôle de la religion : les anesthésier, étouffer toute dissidence, les bercer dans la complaisance et justifier la corruption des corrompus et la tyrannie des oppresseurs ! « Ma chère Kawthar, il fait si chaud, enlève ta djellaba pour être plus à l'aise. » C'était la voix de l'architecte des rêves, le grand Zahoor ! La belle Kawthar but une gorgée de son verre et entra dans la chambre au rythme des chants de Cheba Zahouania et des danses du commissaire Hassan !

Peu de temps après, elle est apparue sous une autre forme, encore plus belle et captivante : « La Vénus » !!!



J'étais captivé et j'ai failli m'incliner devant la beauté qui se tenait devant moi, arborant un sourire à la Gioconda. Je me suis laissé envoûter par le vin, la danse et la beauté ; à cet instant, je suis plongé dans l'extase et le bonheur ! Ce n'est pas un repaire d'iniquité, mais un véritable sanctuaire de beauté ! Un lieu de rencontre pour les soufis et les âmes pures et transparentes ! Al-Hallaj danse au loin avec Al-Ghazali, et Cheikh Muhyiddin Ibn Arabi boit du vin avec Abu Nuwas !

Et Harun al-Rashid jouit des houris et de toutes les richesses du pays ! Et maintenant, je comprends pourquoi Dieu aime la beauté ! Pour la première fois, je sens que Dieu est grand et non un étranger à l'humanité ! Au contraire, Il est plus proche de nous que nous ne l'imaginons. Il doit, comme Ses serviteurs, aimer les désirs. Mais pourquoi les appelons-nous désirs plutôt que convoitises ? Ils sont tout simplement parmi les piliers du bonheur dans la vie !

Quand la religion combat les désirs et les instincts, elle se condamne à la mort éternelle ! J'imagine les religions monothéistes comme un bûcheron insensé, coupant la branche sur laquelle il est assis ! Il s'effondrera avec la branche tranchée ! Ma coupe est vide ; l'activité a atteint son apogée romantique et érotique. Je ne peux supporter ce que je vois ! Je fonds de plaisir ! Je suis hors de moi, nageant dans un océan de bonheur !

Qu'il est beau de ne pas être soi-même, ne serait-ce qu'une fois par semaine ! Ce serait comme une prière érotique dans les temples de la beauté. Mon Dieu, je veux réciter la prière soufie, mais loin de toutes les mosquées du monde. Dieu n'est pas adoré seulement dans les mosquées construites par les hommes ! Notre Seigneur est grand et simple ; Il aime prier dans la nature, en compagnie de la beauté. Ces hymnes sacrés sont un bouquet pour le beau Dieu qui demeure au cœur de la nature.

Je suis libre d'aimer qui je veux, et de prier quand et où je veux !



يوميات فنان مهاجر

بحثاً عن الزمن الضائع

Voici la princesse voilée, la bien-aimée Kawthar, l'invitée d'honneur de cette nuit bénie, Rabia al-Adawiyya, comme l'estimée Mme Zahour l'a décrite et présentée au Commissaire ! — Dieu est grand ! Quelle beauté ! — C'est ainsi que la visiteuse nocturne a salué le soleil levant depuis la chambre ! Kawthar, presque nue. Il se tenait là, se balançant, l'enlaçant et l'embrassant sous nos yeux, tandis que nous prenions des photos de notre masturbation nocturne !— J'ai regardé ma montre.

Il était quatre heures du matin. Nous avons entendu frapper à la porte. Zahour s'est levée pour ouvrir, et le Commissaire lui a demandé : — Attendez-vous quelqu'un à cette heure tardive, Zahour ? — Non. Je ne sais pas qui pourrait frapper à cette heure-ci. — Et quand vous avez ouvert la porte, deux agents des services de renseignement et des gardes du corps ont fait irruption dans la maison. — Bonjour. Oh ! Regardez qui est là ! C'est notre ami , — Je suis très occupé.

Et qu'est-ce qui vous amène ici tous les deux ?

A - Wassi Hamid et moi rendons toujours visite à notre ami Zahour. Aujourd'hui, nous sommes venus dans le cadre de la campagne lancée par le ministère de l'Intérieur suite aux violentes émeutes survenues à l'université. Il y a eu des blessés parmi les étudiants

.
L'un des hommes nous a regardés, mon ami Ali et moi. Nous avons l'air confus et effrayés. Il nous a demandé :

« Êtes-vous tous les deux étudiants à l'Université Mohammed V ? » Nous avons répondu par l'affirmative. « Puis-je voir votre chambre ? » Mon ami et moi nous sommes levés et les avons devancés. J'ai pensé au livre d' Abdelkrim El Khattabi qui était ouvert sur mon lit. Mais les deux hommes me l'ont pris et ont commencé à fouiller toute la chambre et nos portefeuilles. Ensuite , ils nous ont ordonné de les suivre au poste de police pour un interrogatoire. Nous sommes montés dans la grande voiture de police blanche aux vitres grillagées. Une prison ambulante. Je ressentais encore les effets de l'alcool sur mon esprit et mon équilibre. Je marchais parmi eux, titubant comme si je dansais. J'étais loin de me douter que cette belle soirée, que mon ami Ali et moi attendions avec impatience depuis si longtemps, se terminerait en prison sans aucune accusation ni crime !

Il suit

Publié il y a 7th July 2018 par Abderrahman Sakali

Paragraphe 36 — Le mariage de mon frère Mohammadi

04 décembre 2019

infertilité héréditaire

04 décembre 2019

Le mariage de mon frère Mohammadi



Ma première année d'études universitaires en philosophie (1977-1978) s'acheva sur un succès retentissant . Je décidai de rentrer chez ma famille à Nador. Le mal du pays me rattrapait. Mon ami Ali et moi nous interrogeons sur le sort de notre chambre louée dans le quartier d'Akkari, devenu familier, voire cher à notre cœur. Devions-nous vendre tous nos maigres meubles et partir, ou la garder avec nos affaires jusqu'à la rentrée universitaire en septembre ?

Et comment allions-nous payer deux mois de loyer ? Après ce qui s'était passé avec les services de renseignement marocains, et la nuit angoissante passée ivre au poste de police, sous la menace d'accusations fabriquées de toutes pièces dont je n'avais nul besoin, il y avait le dossier sur les événements sanglants de l'université, et le livre d'Abdelkrim El Khattabi que l'officier de police judiciaire avait trouvé sur mon lit la nuit de la perquisition chez la belle Zahour.

Il y avait aussi l'accusation d'ivresse publique avec du vin de Boulaouane et sa peine, et peut-être que l'interrogateur ajouterait l'accusation d'agression sur un touriste saoudien respectable ! Et ces étudiants qui ont essayé de casser sa voiture, les insultes et les calomnies... ! Parfois, au Maroc, on peut tout perdre, sauf le surréalisme et la schizophrénie du quotidien !

Tout dans mon pays est surréaliste et absurde, même l'application de la loi et des droits, vendus comme n'importe quelle marchandise ! Peut-être serez-vous satisfait, cher citoyen. Mais pas moi. Car j'ai bu du vin chez moi, le soir, sans déranger personne ! Et mon ami et moi n'avons pas acheté ce vin avec nos maigres dirhams, qui ne suffisent même pas à acheter un quart d'olive par semaine.

Nous vivons avec une demi-miche de pain et une boîte de sardines locales, et le « Boulaouane » est aussi un bon vin produit dans mon honorable pays, alors où est le problème ? Après toutes ces horreurs et ce délire au commissariat, et cette nuit sauvage, débauchée et chaotique, j'aurais préféré partir, même si la vie avec ma patronne, Lalla Zhour, était plus que merveilleuse ! C'était le paradis ! Un rêve fugace qui m'a laissé un goût amer, celui d'une vie d'érotisme et de nuits roses !

Tout ce que je vis et dont je rêve aujourd'hui trouve sa source dans l'enfance heureuse que j'ai connue grâce à mes parents, que Dieu ait leur âme. J'ai vécu une enfance empreinte de tranquillité et de contentement, et c'est pourquoi je souhaite que le bonheur et la paix imprègnent le monde entier, car le vrai bonheur est celui de tous, et non celui d'un seul.

Autrement, c'est comme vivre dans une villa propre, riche et « heureuse » au milieu d'un océan immonde, misérable et tumultueux, bouillonnant des problèmes de la pauvreté, de la tyrannie et des troubles sociaux généralisés ! Une personne riche ne se sentira jamais en sécurité ni épanouie tant que le reste de la population autour d'elle meurt de faim ! À moins, bien sûr, qu'elle ne soit protégée par l'aura de la religion, ce qui est la nature même des dictatures totalitaires.

Juin est arrivé avec sa chaleur et son atmosphère vivifiante, débordant d'espoirs, de voyages et d'évasion. J'ai songé à aller à la banque pour retirer le versement de ma bourse du dernier semestre. Puis, j'ai rassemblé mes affaires, pris mon sac noir et mes références, et je me suis dirigée vers la gare ce soir d'orage de fin juin.

À la gare, je m'assis à l'écart sur un banc en bois avec ma valise noire, perdue dans mes pensées, observant les voyageurs autour de moi. L'air était froid. Les échos de l'appel à la prière du soir parvenaient à mes oreilles, tantôt mélodieux, tantôt couverts par des dizaines d'appels discordants et criards provenant des minarets et des tours de la capitale ! Le ciel était devenu le champ de bataille d'une guerre de sons qui se chevauchaient et s'entremêlaient.

Je jetai un coup d'œil à ma montre : il était 20h30. Les lumières de la gare étaient tamisées, l'atmosphère menaçante, annonçant des orages encore plus violents. Des éclairs illuminaient l'ouest, l'obscurité commençait à tomber sur l'est, et le vent soufflait par intermittence, secouant les branches et les feuilles des arbres et agitant doucement les vêtements et les tresses des femmes.

Des groupes de personnes étaient dispersés çà et là, bavardant tranquillement sur le quai, paisible et romantique.

يوميات فنان مهاجر

زواج أخي محمادي

بحثاً عن الزمن الضائع



Les batailles idéologiques et les conflits entre organisations politiques se traduisent parfois par de violents affrontements physiques sur les campus universitaires.

J'ai commencé à me remémorer les événements de cette année : les habituelles turbulences idéologiques et politiques à notre université, les manifestations dans toutes les villes du pays, les luttes intestines entre les partis et organisations politiques, et leur conflit permanent avec la police et les services de renseignement, le Saoudien qui a harcelé des étudiantes, les étudiants qui ont craché sur le riche Saoudien, la nuit romantique qui s'est terminée par une détention provisoire !

Après tous ces événements dramatiques survenus en une seule journée, qui peut prétendre que la vie n'est pas une lutte ? Une lutte constante, perpétuelle ! Peut-être que cette lutte que la nature nous a inculquée comme moyen de résister aux pressions de la vie est la seule racine verte qui nous empêche encore de la rejeter.

Passer sa vie dans une série de luttes existentielles sans fin, salutaires pour l'humanité et un mal nécessaire à notre équilibre, vaut mieux que de la passer à contempler son absurdité, son non-sens et son vide, et à envisager le suicide comme une échappatoire. Chaque être humain grandit et se développe au sein d'un cercle fermé de contradictions, d'obstacles et de conflits - le fondement même de la vie !

Le temps passa vite et j'entendis le sifflement du train qui approchait de la gare. Je pris place dans un compartiment où un homme était avec sa femme et où un étudiant lisait le journal. Quelques minutes plus tard, le train siffla de nouveau, annonçant son départ. Il s'éloigna, laissant derrière lui la gare de Rabat et l'écho de son sifflement. J'observai les silhouettes des gens qui se déplaçaient sur le quai, perdus dans leurs pensées, repensant à tout ce qui m'était arrivé cette année.

Un autre coup de sifflet retentit , et la locomotive reprit sa route, dévorant le long trajet. Pendant sept ans, j'ai voyagé à bord de ce train qui me menait dans ma région, dans la campagne du nord marocain, plus précisément à Nador. Je connaissais son itinéraire par cœur : de la gare de Rabat à celle de Salé, puis Kénitra, Sidi Slimane, Sidi Kacem, Meknès, Fès, Taza et Guercif.

Cette routine n'était interrompue que par les cris du contrôleur annonçant le nom de la gare d'arrêt, ainsi que par l'arrivée massive de vendeurs ambulants à chaque gare, criant le nom de leurs maigres marchandises qu'ils proposaient aux voyageurs, comme si leur destin était de passer leur vie à vendre des bonbons, des cigarettes et des boissons à tous les passants... Enfin, il y avait la gare de Taourirt, où les passagers devaient se disputer les rares taxis blancs en direction de Nador.

Les habitants de Nador et des environs descendaient à Taourirt, car il n'y avait pas de ligne de chemin de fer directe avec Nador. Le train poursuivait ensuite sa route sur la même voie jusqu'à Oujda, puis revenait sur ses pas. Il n'y avait qu'une seule voie, empruntée par deux trains : l'un venant d'Oujda pour Rabat, et l'autre en sens inverse, reliant Marrakech et Rabat à Oujda. Ils se croisaient à la gare de Fès pour changer de quai.

Une année, pendant nos études, le train en provenance d'Oujda tomba en panne et nous avons attendu l'autre train à la gare de Fès pendant plus de six heures, souffrant du froid, de la faim et de l'épuisement. Arrivés enfin à Taourirt à midi, nous ne trouvâmes aucun taxi pour nous emmener à Nador. Je repensai aux paroles de mon ami Ali : « Ce Maroc s'est égaré et ne fait que suivre le courant "avec nous" par la grâce de Dieu ! » Mais en réalité, la grâce n'existe pas dans ce pays !

Seuls ceux qui ont émergé des ténèbres des cavernes, sans avoir acquis la véritable connaissance nécessaire pour descendre dans la nature et analyser scientifiquement ses éléments afin de les exploiter au profit de l'humanité, se tournent vers le ciel et l'épuisent de prières et de lamentations. Le croyant de notre temps, comme l'homme primitif d'il y a des millions d'années, ont raté le coche de la civilisation et sont désormais plongés dans une dangereuse forme d'aliénation.

Cette aliénation a rongé leur existence, et pourtant ils s'y accrochent volontairement, inconscients de ses conséquences !



Gare de Taourirt

Lorsque je suis arrivée à notre maison à Dar Oualit Al Jadida, j'ai trouvé toute ma famille réunie, discutant du mariage de mon frère Mohammadi.

Étaient présents mon oncle , le moudjahid Abdel Salam, que Dieu ait son âme, et son épouse, ma tante Habiba et certaines de ses filles, mon frère aîné Muhammad et sa femme, ma sœur aînée Tlaitmas et sa fille, ma sœur qui vit à Azghanghan avec sa fille également, mes frères et sœurs Yamna, Houria et Thamount, ainsi que mon frère Abdullah et le futur époux, Mohammadi.

Ma mère était assise sur son lit blanc, son chapelet et son tapis de prière à ses côtés, un bâtonnet de roseau d'un mètre cinquante de long posé sous le lit. C'était une idée de mon frère Mohammadi ; il le lui avait apporté un jour en lui disant : « Maman, utilise ce roseau pour éteindre la télévision au lieu de te lever le soir.

» Tous les membres de notre famille étaient réunis dans la chambre de notre mère, que Dieu ait son âme. Ma sœur Yamna était près d'elle sur le lit, et les autres étaient assis sur le canapé, buvant du thé et mangeant des sucreries. Chacun contribuait à ce mariage béni, auquel nous avons tous assisté depuis le début, que nous avons aidé à construire, dont nous nous étions réjouis et que nous avons béni. Ma sœur Thamoune suggérait sa belle voisine Farida.

Ma sœur Houria défendait son amie Sophie, avec qui elle avait vécu des années lorsqu'elle étudiait à l'école des religieuses espagnoles. Elle rappela à mon frère Mohammadi qu'il l'aimait depuis longtemps, qu'elle était orpheline et qu'elle serait

l'épouse idéale car elle partageait ses sentiments. Pendant ce temps, ma sœur aînée, Hajja Yamina, suggérait sans cesse à mon frère Mohammadi d'épouser la fille de leur voisin, un homme de la campagne d'Azghanghan.

Cette famille conservatrice vivait selon les valeurs et la morale islamiques, pratiquant les préceptes de la foi. La jeune fille priait régulièrement et vivait la plupart du temps chez ses parents, sortant rarement. Son père était un homme pieux et un imam. Finalement, la famille opta pour les fiançailles avec Zoubida, comme le suggérait ma sœur aînée, Hajja Yamina.

Tous approuvèrent son avis car, de l'avis de la famille, elle avait l'expérience de la vie conjugale et ses conseils étaient judicieux en de telles circonstances. Et en effet, une semaine après cette longue discussion, une délégation composée de ma mère, de mon oncle Abdel Salam, de ma sœur Tlaimas, de mon frère Mohamed, de ma sœur Yamina et du fiancé Mohammadi, se rendit chez les parents de Zoubida pour demander sa main.

Tous étaient d'accord sur ce qui était le mieux pour les deux parties et priaient pour que Dieu bénisse cette union.

La famille passa cette journée dans un bonheur incomparable, et les préparatifs du mariage tant attendu commencèrent. Ma sœur, Tlaimas, apporta les tambourins et les tambours pour animer la cérémonie de musique. Elle en offrit un à ma mère et un autre à ma sœur aînée. Ces tambours étaient les fameux instruments de musique folkloriques que l'on frappe avec la paume de la main, produisant des sonorités enchanteresses qui s'harmonisaient avec les rythmes traditionnels de la campagne amazighe.

En entendant ces tapotements, ces secousses, ces cliquetis et ces frappes régulières sur le dos du tambour, on a l'impression de replonger dans son enfance, de se reconnecter à sa culture et de la respirer pleinement au milieu de cette atmosphère joyeuse et animée !



L'adjun chez les Amazighs, le tambourin ou bendir chez les Arabes

Tôt dimanche matin, ma mère s'est levée comme d'habitude. Elle a prié l'aube (Fajr) et est restée éveillée, glorifiant Dieu et priant pour notre bien-être jusqu'au matin. Puis ma sœur aînée, Yamina, s'est levée, a prié, puis est allée à la cuisine aider ma mère à préparer le petit-déjeuner. Peu à peu, chacun s'est réveillé et s'est réuni autour de la table dans le grand salon .

Tout le monde parlait du mariage de mon frère Mohammadi et de ses fiançailles magnifiques, qui s'étaient déroulées dans une atmosphère sereine et empreinte d'amour, de compréhension et de satisfaction mutuelles. On louait la noble famille dont la fille, Zoubida, avait épousé mon frère Mohammadi. Je n'entendais que des compliments à son sujet : « de bonne lignée », « de noble naissance », « une femme vertueuse ».

Elle était belle et sereine, selon les descriptions de tous les prétendants, jeunes et vieux, qui l'avaient vue. Il s'agissait bien sûr des prétendants de notre délégation qui s'était rendue à Azghanghan. La famille suggéra que nous célébrions cet heureux événement de la plus belle des manières.

Ils inviteraient la chanteuse amazighe de renommée mondiale, Mimount Selouane, à divertir les invités avec sa célèbre chanson, que tout le monde connaissait par cœur : « Ak'ka' Ya Zoubida », ainsi que ses autres chefs-d'œuvre. Soudain, mon frère Abdullah me regarda et dit :

A - Nous aurons beaucoup de dépenses, je vois. Abdul Rahman, avez-vous renoncé à votre bourse de Rabat pour ce semestre ?

Oui , je lui ai répondu .

« Je vais chercher l'argent maintenant, car je vais faire des courses pour la maison. Le mariage est dans quelques jours, et j'achèterai aussi la peinture. C'est toi qui vas peindre la maison et toutes les portes. C'est ton travail. » Je suis donc allée dans ma chambre et j'ai donné l'argent à mon frère : « Tiens . Mille deux cent cinquante dirhams. C'est tout ce que j'ai. Je vais le dépenser pendant les vacances et le ramener à Rabat. Je ne veux pas avoir de problèmes en voyage. » Mon frère Abdullah, qui avait encore l'argent en main, n'a pas répondu. Il m'a donc rendu 100 dirhams en disant : « Garde ça dans ta poche ; tu en auras besoin quand tu sortiras avec tes amis. » Dès qu'il est parti avec mon frère aîné Mohammed et mon oncle Abdel Salam, j'ai immédiatement commencé à préparer l'espace de travail en déplaçant les meubles du salon , par lequel j'avais décidé de commencer. Mes frères m'ont aidée à rassembler les coussins et à les disposer dans le couloir pendant que nous finissions de les teindre .

En fait , j'étais heureuse de me préparer à œuvrer pour la réussite de ce beau mariage. En seulement cinq jours, tout le spacieux et bel appartement était repeint : les trois chambres, le long couloir, le grand salon (que nous avons décoré avec un magnifique papier peint fleuri acheté à Melilla), la cuisine, la salle de bain, les toilettes et toutes les portes. Notre bel appartement paraissait flambant neuf.

Mais je ne dois pas oublier ma jeune sœur, Thomont, qui m'a aidée et a travaillé à mes côtés, réalisant presque la moitié du travail. Elle savait peindre correctement après que je lui ai montré. Je lui ai expliqué que ces petites tâches pouvaient être effectuées par elle ou n'importe quelle femme de sa propre maison une fois mariée. Comme le mari

travaille à l'extérieur toute la journée, trouver quelqu'un pour faire le travail serait coûteux, sans parler des problèmes de confiance, de vol, etc.

Elle m'a elle-même raconté l'histoire d'une de nos voisines dont le mari avait engagé un ouvrier pour réparer le mur de la salle de bain, qui était devenu humide. Cet ouvrier a volé l'or de la propriétaire et a disparu !



Ma sœur cadette, Thimimont

L' appel à la prière du Maghrib, provenant de la mosquée Al-Hajj Mustafa toute proche, nous parvint. Sa voix rauque entraînait par les fenêtres et sortait par les fenêtres ouest, grâce aux deux longues façades de notre appartement . Un des grands haut-parleurs était pointé directement vers notre maison. La famille était réunie, comme d'habitude, autour de la table basse dans la chambre de ma mère. L'appel à la prière du Maghrib s'acheva et mon frère Abdullah demanda aux personnes présentes : « Avez-vous pensé à la liste des familles que nous inviterons au mariage ? Il ne reste qu'une semaine. »

Ma sœur aînée, Yamina, a dit :

« En fait, il est temps d'appeler les invités. » Mon frère Abdullah sortit un morceau de papier de sa poche et dit : « Voici une liste provisoire que j'ai écrite au café. Voici quelques noms d'invités : la famille Qaddawi, les familles Shawqi et Ben Taher, la famille Toua'li à Bouyafar (notre sœur Yamna s'en occupera), la famille Boudih à Aroui, les familles Omar Boutayeb et Ben Damran, le docteur Mustafa, les familles Omrani et Mujahid à Smar et Bouhoua... » Ma mère l'interrompit : « N'oublie pas ma tante Yamina Mouh Qaddour, ni ta tante Fatima , l'épouse Boudali à Boutayeb, et la famille Jaroudi. Ils sont tous à Beni Sidal , mon fils. »



Ma chère sœur, Tlaytmas. Elle était l'ambassadrice de la famille, veillant au maintien des liens familiaux, et elle transmettait nos nouvelles à chaque membre de notre famille qu'elle visitait.

Puis ma sœur aînée ajouta : « Ma tante Aisha et sa compagne, l'épouse de Tawtaw, sont à Yath Chichar, et Sfiya, la femme de mon oncle Larbi, est à Bouhoua. Et notre sœur Saqli Batoula, l'épouse du professeur Assi Mohamed Ikroumen. Notre sœur Mamma est à Melilla, ainsi que sa fille Habiba. Notre sœur Habsa est à Ichmarrane... » Mon oncle

Abdel Salam intervint alors : « Il y aura beaucoup de monde. Au moins dix grandes tables, voire plus.

» Mon frère Mohamed lui dit en plaisantant : « Tonton, à toi seul , il te faudrait deux tables avec ta famille ! Tu as un vrai groupe ! » Tout le monde éclata de rire, et ma sœur cadette demanda : « Tonton , quand tu vas te coucher le soir, comment sais-tu que tous les enfants sont rentrés ? Tu fais un registre de présence ? » De nouveau , tous rirent. Mon oncle , en riant, répondit : « Avant de m'endormir, je passe devant la grande chambre où ils dorment tous et je compte jusqu'à dix.

Ensuite, je m'endors. » À ces mots, tout le monde éclata de rire à nouveau. Ce joyeux groupe, qui paraissait pourtant assez immature lors de ces réunions amicales et informelles, se mettait toujours à rire et à plaisanter comme des enfants dès qu'ils se retrouvaient. Puis, ils reprirent tous le sujet de la liste des invités et des préparatifs du mariage. Mon frère, Mohammadi, le marié, dit : « Abdullah et moi avons parlé à notre voisin.

C'est un homme aimable et respectable, et il nous a dit que nous pouvions utiliser son toit pour les invités. Il nous prêtera les coussins pour que les hommes puissent s'y installer confortablement. Quant aux femmes, je pense que le salon suffira. » À ce moment-là, ma sœur cadette l'interrompit : « Tu as vu mon frère ? Je te conseillais d'épouser sa fille, mon amie Farida. Nos voisins sont très civilisés. » Mon frère , le marié , la rassura alors : « Cette fois, c'est trop tard.

Mais la prochaine fois, je suivrai ton conseil, ma chère sœur Thamount. » Abdullah se leva et me tendit une feuille de papier en disant : « Cette liste est de ta responsabilité. » Je pris la liste, la lus, puis lui dis : « Tu as oublié la famille saoudienne. Je vais les ajouter. Malika et Fatima sont amies avec Houria et Thamount, et elles viennent toujours chez nous.

» Le lendemain , mardi 22 août, j'ai pris la liste et j'ai commencé à parcourir les quartiers et les ruelles, frappant aux portes et distribuant les invitations au mariage. Mon ami et cousin, Aisha, m'a fait la surprise de venir chez nous avec sa mère, de Yath Chichar. Il m'a dit qu'il était parti Sa luxueuse moto Honda rouge était garée dans un garage, et il allait la chercher immédiatement pour m'aider à aller chercher les invités.

J'étais ravie de l'utiliser pour mon long voyage afin d'inviter les gens de tout Nador, surtout après l'avoir nettoyée et emmenée chez Malika Al-Saoudi pour l'inviter au magnifique mariage, ce qui me donnerait l'occasion de la revoir et de lui parler. Même si elle m'a trahie, je ne l'ai pas oubliée et je ne l'oublierai jamais !

UN



Ma mère pendant le mariage

Le jour du mariage était ensoleillé et, à l'approche du soir, l'air se rafraîchit peu à peu. Les invités commencèrent à arriver les uns après les autres. Je me tenais à la porte pour les accueillir : les membres de notre famille, les amis de mon frère Mohammadi (le marié), les amis de mon frère Abdullah (des enseignants, le directeur de l'école, son ami le président du barreau, et d'autres encore), ainsi que quelques voisins.

Les hommes montèrent sur le toit de la maison de notre généreux voisin, tandis que les femmes restèrent dans le salon de notre appartement au premier étage. L'immeuble que nous occupions à l'époque était l'un des premiers et des plus grands à avoir été construits à Nador au début des années 1970, notamment parce qu'il jouxtait le grand marché central. C'était un immeuble de cinq étages.

En raison de la difficulté et de la fatigue liées à la montée des escaliers jusqu'au vaste toit, nous préférons le consacrer uniquement à la préparation des repas. Quant aux

hommes, nous les avons installés sur le toit de la maison de notre généreux voisin.



Le mariage s'est très bien déroulé. J'ai rejoint le groupe de jeunes amis et de membres de la famille qui entouraient le marié, drapé dans sa djellaba, près de notre maison, sur la place en face du garage du regretté Haj Mustafa, que Dieu ait son âme, dans la nuit, en chantant cette invocation après lui, qui est l'un des rituels de passage collectif, signifiant la reconnaissance de l'événement par la communauté afin que tous l'acceptent :

Gloire au Créateur, gloire au Pourvoyeur, gloire à l'Éternel, à l'Éternel. La parole de Dieu est accomplie, et Muhammad n'en est que le confirmateur. La parole de Dieu nous incombe, et Muhammad n'est que notre Prophète. La parole de Dieu est exaltée, et Muhammad n'est qu'un intercesseur. Guidance et miséricorde pour l'humanité, bénédiction, grâce et sagesse. Mon maître Muhammad, louange à Dieu, remerciements à Dieu, et le commandement vient de Dieu.

Mon maître Muhammad, Tu es le Très-Haut, Tu es le Miséricordieux, Tu es le Pardonneur. Mon maître Muhammad, aie pitié de nous, ô Dieu, et aie pitié de ma jeunesse, car ma jeunesse s'éteint sous la terre. Aie pitié de nous, ô Dieu, et aie pitié de nos parents, qui nous ont élevés et étaient fiers de nous. Que la bonté soit sur vous, ô gens de la maison. Que Dieu augmente encore votre bonté. Que Dieu vous accorde sa miséricorde et sa générosité. Ce que vous avez mangé ne vous sera pas remplacé.

Puissiez -vous demeurer dans la vertu, vous qui habitez cette maison. Que Dieu accroisse votre vertu. Gloire au Pourvoyeur, gloire au Créateur, gloire à l'Éternel, à l'Éternel.

Et puis les mélodies d'« Izran Nrif » résonnèrent sur le toit de la maison de notre voisin, accompagnées par la voix de la chanteuse rurale, l'artiste Mimount Salwan, qui interprétait sa chanson internationalement connue : « A - Aka'ka' ya Zubaida, Ak'ka' ya Zmar Inu... ».

Mais ce que je ne comprenais pas, c'était pourquoi les femmes étaient reléguées dans le salon, sous cette chaleur étouffante et sans orchestre, tandis que les hommes

profitaient du vaste toit de la maison voisine, ouvert sur le ciel et l'air frais, avec un groupe raffiné de chanteurs folkloriques pour agrémenter les festivités...

N'aurait-il pas été plus judicieux de réunir hommes et femmes sur le toit et de séparer les deux espaces par la présence de l'orchestre, comme une barrière à la fois esthétique et sensuelle ? Ainsi, chacun aurait pu admirer et écouter la reine du chant rural, Mimount Salwan !

Tous ces événements, le labeur, les mariages et l'invitation d'invités venus des quatre coins du monde, ne sont-ils pas, en réalité, que des manifestations de la guerre déclarée depuis longtemps entre le camp d'Éros libéré et libéral, aspirant à des bribes de plaisir et de liberté, et le camp des Tantus obscurs et ignorants, menant une guerre contre le plaisir et le bonheur au nom des grandes religions monothéistes ?

J'étais en train de dire à la cuisinière de ne pas oublier le gardien du garage de notre voisin Haj Mustafa et de lui apporter le dîner lorsque j'ai entendu Abdul Wahid, le fils de ma cousine Aisha, m'appeler en m'offrant une cigarette. Nous regardions avec plaisir les enfants du voisinage jouer innocemment avec ceux des invités devant notre maison . La musique résonnait encore sur le toit. J'ai dit à Abdul Wahid de m'accompagner à l'étage pour voir ce que faisaient les hommes.

Il y avait beaucoup d'invités. Un groupe s'était isolé, sirotant quelques verres et bières, et discutant tranquillement de sujets culturels. Il s'agissait d'un groupe d'intellectuels de la ville de Nador. Parmi eux se trouvaient des membres de la famille, notre beau-frère Abdel Salam Boudihi, ainsi que Chami et Jamal Kroum, amis du marié.

Après avoir salué la famille et quelques invités, Abdelwahed et moi sommes retournés à la porte pour veiller sur la luxueuse Honda rouge et profiter du calme de la nuit pour bavarder, car nous ne nous étions pas vus depuis un an : « Abdelwahed , travailles-tu toujours au café chic de la rue principale de Melilla ? » « Oui, j'y travaille toujours. Il s'appelle « Bar Avenida ». »

Te souviens-tu de l'époque où je m'asseyais avec mes amis dans ce café, à boire tout ce qui nous plaisait ? Quand je te donnais un billet de 200 pesetas pour payer les boissons, tu prenais l'argent, le mettais dans ton sac, et tu me rendais la monnaie, parfois même plus. Merci beaucoup, frère Abdelwahed. Parce que je sais que les étudiants ne sont pas riches et n'ont pas d'argent. En effet , en effet, Abdelwahed.

Cette fois-ci, j'ai donné toute ma bourse semestrielle à Abdullah pour contribuer au mariage de mon frère Mohammadi. Je serai de retour à Rabat dans quelques jours avec seulement les 100 dirhams qu'il m'a rendus. J'ai peur d'avoir des difficultés avec mes études. Abdelrahman , je vais travailler à Melilla ce matin , et peut-être que je reviendrai, peut-être pas. Ma mère veut passer quelques jours chez ma tante, ta mère, à Nador.

J'espère donc que vous accepterez ce geste de ma part comme un encouragement à poursuivre vos études. Il sortit deux billets de 200 dirhams de son portefeuille et me les tendit avec un sourire. J'hésitai à les accepter, mais il insista, alors je les pris avec gratitude : « Je n'oublierai jamais cela de toute ma vie. Vous êtes un ami formidable, Abdul Wahid ! Merci. »

Abdul Wahid, mon cousin, est à gauche avec son frère.

« Écoute, Abd al-Rahman, j'ai parlé de toi avec José, le propriétaire du bar. Tu l'as vu toi-même, je te l'ai présenté. Il souhaite que tu fasses son portrait à l'huile sur toile, de format moyen, 40 x 60 cm. Es-tu d'accord ? Il veut l'accrocher dans le salon du café et pourrait même t'aider à le promouvoir. Tu pourrais aussi peindre d'autres personnes. José connaît des gens importants et fortunés, et les chrétiens aiment l'art et soutiennent les artistes. Il pourrait même t'aider à organiser une exposition à Melilla. Avant l'exposition, il est prêt à exposer certaines de tes toiles dans le salon du café pour que les gens te connaissent et entendent parler de toi, ce qui contribuera à ta renommée. Es-tu d'accord, Abdal-Rahman ? » Il me tendit une photo de José. Le portrait était net et facile à reproduire. Il ne me restait qu'une semaine avant mon départ. J'acceptai donc sa proposition et lui dis : « Abd al-Wahid, j'accepte. » Aujourd'hui, c'est samedi, demain c'est le dernier jour du mariage, et je commencerai lundi. Le tableau sera prêt mardi, et vous pourrez le prendre. — Je vous paie maintenant pour que vous puissiez acheter ce dont vous avez besoin. Combien dois-je vous donner ? — Oh , Abdul Wahid. Donnez-moi ce que vous voulez. Peindre et gagner de l'argent, c'est mieux que d'aller dans les cafés et de perdre un temps précieux pour rien !— Abdul Wahid sortit cinq billets de 200 dirhams et me les tendit en disant : — Tenez , Abdul Rahman, voici 1 000 dirhams. Est-ce suffisant , ou dois-je en rajouter pour la teinture et le tissu ? — 1 000 dirhams suffisent . N'oubliez pas que vous venez de me donner 400 dirhams. — Puis Abdul Wahid ajouta un autre billet bleu de 200 dirhams en disant : — Je vous donne celui-ci pour que vous puissiez acheter le tissu et des tubes de teinture. Je sais que ces matières premières sont chères . Quant aux 400 dirhams que je t'ai donnés au début, c'était juste un cadeau. Oublie ça. Peut-être qu'un jour tu auras un peu de temps libre et que tu me feras aussi un tableau à l'huile, car j'aime aussi l'art, et je te paierai généreusement. Je suis fier de toi, Abdul Rahman. Puis , pour le surprendre, je lui dis, tout content et enthousiaste à l'idée qui venait de me traverser l'esprit : « Donne-moi ton tableau préféré, et je le peindrai en même temps pour que les deux soient prêts jeudi. » «apporterai jeudi. » « Non, Abdelwahed, donne-moi ce que tu veux jeudi en espagnol. Parce que je retourne avec toi à Melilla pour acheter une guitare. Je me suis inscrit cette année à l'Institut National de Musique et de Danse de Rabat pour apprendre la musique. Mais je n'ai suivi que les cours de théorie : solfège, dictée musicale, histoire de la musique, lecture des partitions et des tonalités. J'ai été privé de cours pratiques car je n'avais pas d'instrument, une guitare. J'aime la musique depuis tout petit. Je veux profiter de mes années d'université à Rabat pour apprendre la musique, le solfège et l'écriture. Ces instituts n'existent pas dans notre région du Rif. Alors , on va faire comme ça : au lieu que je fasse l'aller-retour à Melilla, pourquoi n'apportes-tu pas les deux tableaux ? On se retrouve au Bar Avenida pour déjeuner, et ensuite je t'accompagne chez Alkhmin pour acheter la guitare. D'accord, Abdelrahman ? » D'accord , Abdel Wahid. C'est parfait ! Formidable ! Je le remerciai pour sa courtoisie et sa délicatesse, et pour avoir pris en considération ma situation difficile d'orphelin et d'étudiant passionné d'art. J'étais particulièrement ravi qu'il ait choisi la boutique « Alkhmin » pour l'achat de ma guitare, car c'est le meilleur endroit de tout Melilla pour se procurer des instruments de musique de qualité . Il m'offrit une autre cigarette. Mon cousin Abdul Salam passa avec ses petits-enfants, portant des plateaux de thé et de douceurs pour les invités masculins sur le toit de notre voisin. J'en arrêtai un et pris deux tasses de thé et quelques sucreries pour nous. Je fumais

ma cigarette, songeant à la chance que j'avais en cette nuit bénie et joyeuse, grâce à ce mariage heureux avec notre nouvelle sœur, Zubayda... En réalité , j'étais très inquiet à l'idée de rentrer à Rabat sans un sou. À Rabat, personne n'a pitié de vous si vous êtes à court d'argent. Mais grâce soit rendue à mon cousin Abdelwahed, le fils de ma tante Aisha, qui a résolu pour moi ce problème épineux et complexe. Il y a quelques instants, l'écho de l'appel à la prière du soir s'est estompé dans le ciel, et une longue musique berbère résonnait depuis le toit de notre voisin, célébrant le mariage de notre cher frère. Nous parlions de souvenirs du passé et de projets d'avenir. Il m'a dit qu'il allait épouser la fille d'un commandant à Azghanaan et qu'ils s'installeraient au Canada après la cérémonie. Il m'a dit que son père, mon oncle « Tawtaw », était décédé deux ans auparavant, que Dieu ait son âme. Ses frères, Abdelwahab et Ahmed, étaient partis en Allemagne. Quant à Abdelmalek, il avait ouvert une boutique d'épices et de parfums à Nador, où il s'était marié et installé. Il a également mentionné que la seconde épouse de son père était restée dans la maison paternelle à Yath Chichar pour élever ses jeunes enfants, et ainsi de suite... Soudain, les souvenirs m'ont submergé, m'emportant dans un tourbillon de souvenirs. Ce sont les souvenirs d'enfance qui s'imposent parfois grâce à l'association d'idées et à leur connexion psychologique, et en raison de leur importance dans la vie psychologique de l'individu, d'autant plus que ces souvenirs ont été gravés dans la mémoire alors qu'elle était une page blanche et vierge, et c'est pour cette raison qu'ils nous submergent parfois sous forme de vagues lorsqu'ils ont l'occasion de s'échapper des profondeurs de l'inconscient... Je pensais à cela lorsque ma mère, mon père et moi venions de notre ville de « Yat Sidar » à la maison de ma tante Aisha Al-Mujahid à « Yat Shishar ». J'avais l'habitude d'aller jouer avec mes cousins dans le grand quartier où se trouvait une immense décharge chrétienne, dont l'odeur me reste encore en mémoire aujourd'hui et qui me rappelle... L'endroit sentait le fumier partout où je l'ai trouvé. Nous y cherchions de jolies poupées et des jouets en plastique, surtout le cow-boy bleu ou la poupée indienne rouge, ce qui me valait de nombreuses disputes avec mon frère Abdullah. Il me les volait pour les cacher ou les échangeait avec un de ses amis contre un autre jouet ! C'est ainsi que les souvenirs m'ont ramenée à notre maison de Beni Sidal, lorsque ma tante Aisha venait nous rendre visite avec son mari, mon oncle Tawtaw, et leur jeune fils, Mun'im, nous apportant de grosses grenades rouges de qualité inférieure. Un des meilleurs moments était celui où, après le repas des invités, nous nous réunissions tous autour de la table pour éplucher ces grenades sucrées et d'un rouge profond, les dégustant avec appétit et plaisir au milieu du paysage époustouflant de notre village. Les poules picoraient le sol autour de nous, et nos deux chiens, Assas et Widha, restaient sagement assis à quelques pas, veillant sur nous et notre maison. Le chat dormait profondément sous la table, ne se réveillant que lorsqu'il sentait l'arôme du dîner ...

Que la vie est étrange et absurde ! Elle passe si vite, et nous ignorons où elle nous mènera, ni dans quelle direction ! Nous la traversons comme une éphémère bande de nuages d'été, et bientôt, nous disparaissions avec eux, devenant brume, puis plus rien... Nous ne sommes que des échos passagers dans cette vaste symphonie de musique mélancolique. Des fragments de notes sombres et mélancoliques. Grâce au karma, tout sera perdu ou non dans cet étrange univers ! Soudain , nous avons aperçu mon beau-frère, Boudih Abdel Salam , qui descendait du toit-terrasse et se dirigeait vers

nous. Il nous a demandé une cigarette, alors je lui en ai rapidement offert une de mon paquet de Dunhill .

C'est le premier type de cigarette américaine haut de gamme que j'ai fumé il y a deux ans, alors que j'étais au lycée Yaacoub El Mansour, près de Hassan à Rabat. Mon amie Najia El Haifa m'a offert ma première cigarette, une Dunhill rouge, un jour où nous étions seules dans une villa à Salé.

« Vous autres, les aristocrates, vous fumez des cigarettes de luxe, contrairement à nous, pauvres gosses, qui fumons des Casa Sport ou des Olympic marocaines, et que nous achetons à crédit, excusez mon langage ! » a lancé mon beau - frère avec sarcasme, en m'arrachant le paquet des mains et en l' examinant avec étonnement. Puis il a ajouté : « On ne voit ce genre de paquets de luxe que sur les affiches publicitaires, dans les magazines bourgeois, dans les soirées mondaines et à la télévision.

Tu as de la chance de nous fuir, comme ça on » n'a Il a allumé sa cigarette et est rentré dans notre appartement. Je n'y ai pas prêté plus d'attention que ça. J'ai pensé qu'il voulait sans doute parler à sa femme, ma sœur. Abdul Wahid et moi avons continué à bavarder. Quelque temps passa, puis nous entendîmes du bruit dans le salon des femmes !

Je vis Muhammad, le fils de mon cousin Abdul Salam, sortir de notre immeuble et courir vers le toit du voisin pour appeler son père, qui accourut avec mon frère aîné, également prénommé Muhammad. Il s'était passé quelque chose. D'où ce bruit dans le salon ? Que s'était-il passé sans que personne ne le sache ? Je dis à Abdul Wahid que j'allais à notre appartement pour voir ce qui se passait !

À mon arrivée, je découvris le chaos dans le salon, et les femmes et les invités étaient stupéfaits par le comportement de notre beau-frère, Abdel Salam. Il s'était introduit au milieu des femmes et des familles, hurlant des insultes à mon frère Mohammadi, le marié, qui lui avait conseillé d'être plus modeste et chaste, lui disant : « Si tu es affligé, cache-le. » Notre cher beau-frère refusa d'écouter le sage conseil de mon frère.

Il descendit du toit, ivre et furieux, une cigarette à la main, et se faufila dans le salon parmi les femmes, en hurlant. Mon oncle, Abdel Salam, s'approcha de lui pour tenter de le calmer et de le faire sortir du salon. Mais il refusa de partir et resta immobile comme une statue au milieu des femmes. Mon frère aîné, Muhammad, essaya alors de le raisonner, en vain. Notre cher beau-frère cria à mon frère Muhammad : « Vous, les fils de Haj El Hadi, vous vous moquez de la gent féminine !

» (ce qui signifie : « On pique la selle au lieu de l'âne ! ») Ton frère Mohammadi m'a mis en colère en me disant de ne pas boire devant les invités, puisqu'ils étaient avec leurs enfants, et que c'était honteux ! La honte est pour celui qui a acheté l'alcool. Je n'ai rien acheté. Mon frère Muhammad lui répondit qu'il avait raison sur toute la ligne et que la honte était pour le marié, Mohammadi.

Il lui demanda de l'accompagner dehors pour qu'ils puissent discuter calmement et que la fête puisse se poursuivre paisiblement. À ce moment-là , M. Abdel Salam, qui était resté silencieux pendant longtemps, a bougé et est sorti avec mon frère et mon oncle, qui essayaient de le calmer .

Mon oncle, le moudjahid Abdul Salam, et mon frère aîné, Muhammad

Je suis retourné voir Abdul Wahid et j'ai constaté qu'il avait laissé sa Honda rouge dans le garage de Haj Mustafa, qui reste ouvert toute la nuit. Il m'a demandé ce qui s'était passé ; je lui ai donc brièvement raconté l'incident et lui ai proposé de dormir dans ma chambre. Il s'est excusé , expliquant qu'il avait promis à son frère Abdul Malik de passer la nuit chez lui.

L'artiste rurale internationale Maimoun Salwan lors du mariage de mon frère

La chorale continua de chanter tout le dimanche. À cinq heures de l'après-midi, un cortège de voitures partit chercher la mariée. Les amis de mon frère Mohammadi fournirent cinq voitures supplémentaires pour se joindre au cortège. Le marié ordonna que la chorale soit conduite au salon afin que les femmes puissent apprécier les chansons du grand artiste Mimount Salwan en attendant l'arrivée de la mariée. Quant à moi, je préférais rester allongé dans ma chambre.

J'ai pour habitude de suivre mon rythme biologique et de me coucher tôt pour me lever tôt. La nuit dernière fut exceptionnelle. Pour la première fois, je me suis endormi après deux heures du matin. Mon sommeil fut donc perturbé, car j'avais manqué mon heure de coucher habituelle, et je suis resté éveillé à réfléchir jusqu'à l'aube. J'ai dit à ma mère que j'allais me reposer un peu, et elle a prié pour moi, disant : « Va te reposer, mon fils. Que Dieu te protège et te donne une longue vie.

» Je me suis mis à me tourner et me retourner dans mon lit, admirant ma bibliothèque qui ne cessait de s'agrandir. La plupart des livres étaient philosophiques , psychologiques et anthropologiques, avec des références et des études en sociologie, ainsi que divers ouvrages de théologie et sur les religions monothéistes.

Le sommeil commença peu à peu à m'envahir tandis que je comptais les livres que j'avais lus : *L'Histoire de la philosophie* de Will Durant, *Les Premiers stades du complexe d'Edipe*, *Promenade dans les palais* de Naguib Mahfouz, *L'Étranger* de Colin Wilson, *L'Homme unidimensionnel* d'Herbert Marcuse... Au loin, j'entendis des coups de klaxon et des cris de joie ; c'était notre cortège nuptial qui revenait d'Azghanghan.

J'espérais que mon frère Mohammadi était heureux en ce jour, le jour où sa joie serait totale. Je sentis mes paupières s'alourdir et se fermer lentement. J'essayai de me détendre profondément, même mentalement, insensible aux bruits et à la lumière extérieurs . Puis mon activité cérébrale s'est intensifiée, mes pensées s'entremêlant et fusionnant, s'élevant en abstraction jusqu'à se loger dans les profondeurs de l'inconscient.

À ce moment-là, je suis tombé dans un sommeil profond, en contact avec mes instincts refoulés. Après de nombreuses expériences menées sur moi-même chaque jour avant de m'endormir, je suis certain que l'apparition du sommeil profond marque le début de la libération de l'inconscient du contrôle de la conscience durant l'éveil, lui permettant ainsi de s'exprimer. Puisque tel est le cas, et que ce principe s'applique à tous les êtres vivants, cela signifie que tous les humains rêvent.

Et puisque la fonction du sommeil est de recharger les batteries du cerveau en offrant des périodes de repos et de détente, chaque société humaine recèle des désirs refoulés

au sein de sa culture traditionnelle. Ces désirs refoulés s'expriment pendant les rêves par divers moyens et techniques ...

Il suit

Paragraphe 36 — Le mariage de mon frère Mohammadi

04 décembre 2019

04 décembre 2019

Le mariage de mon frère Mohammadi



Ma première année d'études universitaires en philosophie (1977-1978) s'acheva sur un succès retentissant . Je décidai de rentrer chez ma famille à Nador. Le mal du pays me rattrapait. Mon ami Ali et moi nous interroguions sur le sort de notre chambre louée dans le quartier d'Akkari, devenu familier, voire cher à notre cœur. Devions-nous vendre tous nos maigres meubles et partir, ou la garder avec nos affaires jusqu'à la rentrée universitaire en septembre ?

Et comment allions-nous payer deux mois de loyer ? Après ce qui s'était passé avec les services de renseignement marocains, et la nuit angoissante passée ivre au poste de police, sous la menace d'accusations fabriquées de toutes pièces dont je n'avais nul besoin, il y avait le dossier sur les événements sanglants de l'université, et le livre d'Abdelkrim El Khattabi que l'officier de police judiciaire avait trouvé sur mon lit la nuit de la perquisition chez la belle Zahour.

Il y avait aussi l'accusation d'ivresse publique avec du vin de Boulaouane et sa peine, et peut-être que l'interrogateur ajouterait l'accusation d'agression sur un touriste saoudien respectable ! Et ces étudiants qui ont essayé de casser sa voiture, les insultes

et les calomnies... ! Parfois, au Maroc, on peut tout perdre, sauf le surréalisme et la schizophrénie du quotidien !

Tout dans mon pays est surréaliste et absurde, même l'application de la loi et des droits, vendus comme n'importe quelle marchandise ! Peut-être serez-vous satisfait, cher citoyen. Mais pas moi. Car j'ai bu du vin chez moi, le soir, sans déranger personne ! Et mon ami et moi n'avons pas acheté ce vin avec nos maigres dirhams, qui ne suffisent même pas à acheter un quart d'olive par semaine.

Nous vivons avec une demi-miche de pain et une boîte de sardines locales, et le « Boulaouane » est aussi un bon vin produit dans mon honorable pays, alors où est le problème ? Après toutes ces horreurs et ce délire au commissariat, et cette nuit sauvage, débauchée et chaotique, j'aurais préféré partir, même si la vie avec ma patronne, Lalla Zhour, était plus que merveilleuse ! C'était le paradis ! Un rêve fugace qui m'a laissé un goût amer, celui d'une vie d'érotisme et de nuits roses !

Tout ce que je vis et dont je rêve aujourd'hui trouve sa source dans l'enfance heureuse que j'ai connue grâce à mes parents, que Dieu ait leur âme. J'ai vécu une enfance empreinte de tranquillité et de contentement, et c'est pourquoi je souhaite que le bonheur et la paix imprègnent le monde entier, car le vrai bonheur est celui de tous, et non celui d'un seul.

Autrement, c'est comme vivre dans une villa propre, riche et « heureuse » au milieu d'un océan immonde, misérable et tumultueux, bouillonnant des problèmes de la pauvreté, de la tyrannie et des troubles sociaux généralisés ! Une personne riche ne se sentira jamais en sécurité ni épanouie tant que le reste de la population autour d'elle meurt de faim ! À moins, bien sûr, qu'elle ne soit protégée par l'aura de la religion, ce qui est la nature même des dictatures totalitaires.

Juin est arrivé avec sa chaleur et son atmosphère vivifiante, débordant d'espairs, de voyages et d'évasion. J'ai songé à aller à la banque pour retirer le versement de ma bourse du dernier semestre. Puis, j'ai rassemblé mes affaires, pris mon sac noir et mes références, et je me suis dirigée vers la gare ce soir d'orage de fin juin.

À la gare, je m'assis à l'écart sur un banc en bois avec ma valise noire, perdue dans mes pensées, observant les voyageurs autour de moi. L'air était froid. Les échos de l'appel à la prière du soir parvenaient à mes oreilles, tantôt mélodieux, tantôt couverts par des dizaines d'appels discordants et criards provenant des minarets et des tours de la capitale ! Le ciel était devenu le champ de bataille d'une guerre de sons qui se chevauchaient et s'entremêlaient.

Je jetai un coup d'œil à ma montre : il était 20h30. Les lumières de la gare étaient tamisées, l'atmosphère menaçante, annonçant des orages encore plus violents. Des éclairs illuminaient l'ouest, l'obscurité commençait à tomber sur l'est, et le vent soufflait par intermittence, secouant les branches et les feuilles des arbres et agitant doucement les vêtements et les tresses des femmes.

Des groupes de personnes étaient dispersés çà et là, bavardant tranquillement sur le quai, paisible et romantique.

يوميات فنان مهاجر

زواج أخي محمادي

بحثاً عن الزمن الضائع



Les batailles idéologiques et les conflits entre organisations politiques se traduisent parfois par de violents affrontements physiques sur les campus universitaires.

J'ai commencé à me remémorer les événements de cette année : les habituelles turbulences idéologiques et politiques à notre université, les manifestations dans toutes les villes du pays, les luttes intestines entre les partis et organisations politiques, et leur conflit permanent avec la police et les services de renseignement, le Saoudien qui a harcelé des étudiantes, les étudiants qui ont craché sur le riche Saoudien, la nuit romantique qui s'est terminée par une détention provisoire !

Après tous ces événements dramatiques survenus en une seule journée, qui peut prétendre que la vie n'est pas une lutte ? Une lutte constante, perpétuelle ! Peut-être que cette lutte que la nature nous a inculquée comme moyen de résister aux pressions de la vie est la seule racine verte qui nous empêche encore de la rejeter.

Passer sa vie dans une série de luttes existentielles sans fin, salutaires pour l'humanité et un mal nécessaire à notre équilibre, vaut mieux que de la passer à contempler son absurdité, son non-sens et son vide, et à envisager le suicide comme une échappatoire. Chaque être humain grandit et se développe au sein d'un cercle fermé de contradictions, d'obstacles et de conflits - le fondement même de la vie !

Le temps passa vite et j'entendis le sifflement du train qui approchait de la gare. Je pris place dans un compartiment où un homme était avec sa femme et où un étudiant lisait le journal. Quelques minutes plus tard, le train siffla de nouveau, annonçant son départ. Il s'éloigna, laissant derrière lui la gare de Rabat et l'écho de son sifflement. J'observai les silhouettes des gens qui se déplaçaient sur le quai, perdus dans leurs pensées, repensant à tout ce qui m'était arrivé cette année.

Un autre coup de sifflet retentit , et la locomotive reprit sa route, dévorant le long trajet. Pendant sept ans, j'ai voyagé à bord de ce train qui me menait dans ma région, dans la campagne du nord marocain, plus précisément à Nador. Je connaissais son itinéraire par cœur : de la gare de Rabat à celle de Salé, puis Kénitra, Sidi Slimane, Sidi Kacem, Meknès, Fès, Taza et Guercif.

Cette routine n'était interrompue que par les cris du contrôleur annonçant le nom de la gare d'arrêt, ainsi que par l'arrivée massive de vendeurs ambulants à chaque gare, criant le nom de leurs maigres marchandises qu'ils proposaient aux voyageurs, comme si leur destin était de passer leur vie à vendre des bonbons, des cigarettes et des boissons à tous les passants... Enfin, il y avait la gare de Taourirt, où les passagers devaient se disputer les rares taxis blancs en direction de Nador.

Les habitants de Nador et des environs descendaient à Taourirt, car il n'y avait pas de ligne de chemin de fer directe avec Nador. Le train poursuivait ensuite sa route sur la même voie jusqu'à Oujda, puis revenait sur ses pas. Il n'y avait qu'une seule voie, empruntée par deux trains : l'un venant d'Oujda pour Rabat, et l'autre en sens inverse, reliant Marrakech et Rabat à Oujda. Ils se croisaient à la gare de Fès pour changer de quai.

Une année, pendant nos études, le train en provenance d'Oujda tomba en panne et nous avons attendu l'autre train à la gare de Fès pendant plus de six heures, souffrant du froid, de la faim et de l'épuisement. Arrivés enfin à Taourirt à midi, nous ne trouvâmes aucun taxi pour nous emmener à Nador. Je repensai aux paroles de mon ami Ali : « Ce Maroc s'est égaré et ne fait que suivre le courant "avec nous" par la grâce de Dieu ! » Mais en réalité, la grâce n'existe pas dans ce pays !

Seuls ceux qui ont émergé des ténèbres des cavernes, sans avoir acquis la véritable connaissance nécessaire pour descendre dans la nature et analyser scientifiquement ses éléments afin de les exploiter au profit de l'humanité, se tournent vers le ciel et l'épuisent de prières et de lamentations. Le croyant de notre temps, comme l'homme primitif d'il y a des millions d'années, ont raté le coche de la civilisation et sont désormais plongés dans une dangereuse forme d'aliénation.

Cette aliénation a rongé leur existence, et pourtant ils s'y accrochent volontairement, inconscients de ses conséquences !



Gare de Taourirt

Lorsque je suis arrivée à notre maison à Dar Oualit Al Jadida, j'ai trouvé toute ma famille réunie, discutant du mariage de mon frère Mohammadi.

Étaient présents mon oncle , le moudjahid Abdel Salam, que Dieu ait son âme, et son épouse, ma tante Habiba et certaines de ses filles, mon frère aîné Muhammad et sa femme, ma sœur aînée Tlaitmas et sa fille, ma sœur qui vit à Azghanghan avec sa fille également, mes frères et sœurs Yamna, Houria et Thamount, ainsi que mon frère Abdullah et le futur époux, Mohammadi.

Ma mère était assise sur son lit blanc, son chapelet et son tapis de prière à ses côtés, un bâtonnet de roseau d'un mètre cinquante de long posé sous le lit. C'était une idée de mon frère Mohammadi ; il le lui avait apporté un jour en lui disant : «Maman, utilise ce roseau pour éteindre la télévision au lieu de te lever le soir.

» Tous les membres de notre famille étaient réunis dans la chambre de notre mère, que Dieu ait son âme. Ma sœur Yamna était près d'elle sur le lit, et les autres étaient assis sur le canapé, buvant du thé et mangeant des sucreries. Chacun contribuait à ce mariage béni, auquel nous avons tous assisté depuis le début, que nous avons aidé à construire, dont nous nous étions réjouis et que nous avons béni. Ma sœur Thamoune suggérait sa belle voisine Farida.

Ma sœur Houria défendait son amie Sophie, avec qui elle avait vécu des années lorsqu'elle étudiait à l'école des religieuses espagnoles. Elle rappela à mon frère Mohammadi qu'il l'aimait depuis longtemps, qu'elle était orpheline et qu'elle serait

l'épouse idéale car elle partageait ses sentiments. Pendant ce temps, ma sœur aînée, Hajja Yamina, suggérait sans cesse à mon frère Mohammadi d'épouser la fille de leur voisin, un homme de la campagne d'Azghanghan.

Cette famille conservatrice vivait selon les valeurs et la morale islamiques, pratiquant les préceptes de la foi. La jeune fille priait régulièrement et vivait la plupart du temps chez ses parents, sortant rarement. Son père était un homme pieux et un imam. Finalement, la famille opta pour les fiançailles avec Zoubida, comme le suggérait ma sœur aînée, Hajja Yamina.

Tous approuvèrent son avis car, de l'avis de la famille, elle avait l'expérience de la vie conjugale et ses conseils étaient judicieux en de telles circonstances. Et en effet, une semaine après cette longue discussion, une délégation composée de ma mère, de mon oncle Abdel Salam, de ma sœur Tlaitmas, de mon frère Mohamed, de ma sœur Yamina et du fiancé Mohammadi, se rendit chez les parents de Zoubida pour demander sa main.

Tous étaient d'accord sur ce qui était le mieux pour les deux parties et priaient pour que Dieu bénisse cette union.

La famille passa cette journée dans un bonheur incomparable, et les préparatifs du mariage tant attendu commencèrent. Ma sœur, Tlaytmas, apporta les tambourins et les tambours pour animer la cérémonie de musique. Elle en offrit un à ma mère et un autre à ma sœur aînée. Ces tambours étaient les fameux instruments de musique folkloriques que l'on frappe avec la paume de la main, produisant des sonorités enchanteresses qui s'harmonisaient avec les rythmes traditionnels de la campagne amazighe.

En entendant ces tapotements, ces secousses, ces cliquetis et ces frappes régulières sur le dos du tambour, on a l'impression de replonger dans son enfance, de se reconnecter à sa culture et de la respirer pleinement au milieu de cette atmosphère joyeuse et animée !



L'adjun chez les Amazighs, le tambourin ou bendir chez les Arabes

Tôt dimanche matin, ma mère s'est levée comme d'habitude. Elle a prié l'aube (Fajr) et est restée éveillée, glorifiant Dieu et priant pour notre bien-être jusqu'au matin. Puis ma sœur aînée, Yamina, s'est levée, a prié, puis est allée à la cuisine aider ma mère à préparer le petit-déjeuner. Peu à peu, chacun s'est réveillé et s'est réuni autour de la table dans le grand salon .

Tout le monde parlait du mariage de mon frère Mohammadi et de ses fiançailles magnifiques, qui s'étaient déroulées dans une atmosphère sereine et empreinte d'amour, de compréhension et de satisfaction mutuelles. On louait la noble famille dont la fille, Zoubida, avait épousé mon frère Mohammadi. Je n'entendais que des compliments à son sujet : « de bonne lignée », « de noble naissance », « une femme vertueuse ».

Elle était belle et sereine, selon les descriptions de tous les prétendants, jeunes et vieux, qui l'avaient vue. Il s'agissait bien sûr des prétendants de notre délégation qui s'était rendue à Azghanghan. La famille suggéra que nous célébrions cet heureux événement de la plus belle des manières.

Ils inviteraient la chanteuse amazighe de renommée mondiale, Mimount Selouane, à divertir les invités avec sa célèbre chanson, que tout le monde connaissait par cœur : « Ak'ka' Ya Zoubida », ainsi que ses autres chefs-d'œuvre. Soudain, mon frère Abdullah me regarda et dit :

A - Nous aurons beaucoup de dépenses, je vois. Abdul Rahman, avez-vous renoncé à votre bourse de Rabat pour ce semestre ?

Oui , je lui ai répondu .

« Je vais chercher l'argent maintenant, car je vais faire des courses pour la maison. Le mariage est dans quelques jours, et j'achèterai aussi la peinture. C'est toi qui vas peindre la maison et toutes les portes. C'est ton travail. » Je suis donc allée dans ma chambre et j'ai donné l'argent à mon frère : « Tiens . Mille deux cent cinquante dirhams. C'est tout ce que j'ai. Je vais le dépenser pendant les vacances et le ramener à Rabat. Je ne veux pas avoir de problèmes en voyage. » Mon frère Abdullah, qui avait encore l'argent en main, n'a pas répondu. Il m'a donc rendu 100 dirhams en disant : « Garde ça dans ta poche ; tu en auras besoin quand tu sortiras avec tes amis. » Dès qu'il est parti avec mon frère aîné Mohammed et mon oncle Abdel Salam, j'ai immédiatement commencé à préparer l'espace de travail en déplaçant les meubles du salon , par lequel j'avais décidé de commencer. Mes frères m'ont aidée à rassembler les coussins et à les disposer dans le couloir pendant que nous finissions de les teindre .

En fait , j'étais heureuse de me préparer à œuvrer pour la réussite de ce beau mariage. En seulement cinq jours, tout le spacieux et bel appartement était repeint : les trois chambres, le long couloir, le grand salon (que nous avons décoré avec un magnifique papier peint fleuri acheté à Melilla), la cuisine, la salle de bain, les toilettes et toutes les portes. Notre bel appartement paraissait flambant neuf.

Mais je ne dois pas oublier ma jeune sœur, Thomont, qui m'a aidée et a travaillé à mes côtés, réalisant presque la moitié du travail. Elle savait peindre correctement après que je lui ai montré. Je lui ai expliqué que ces petites tâches pouvaient être effectuées par elle ou n'importe quelle femme de sa propre maison une fois mariée. Comme le mari travaille à l'extérieur toute la journée, trouver quelqu'un pour faire le travail serait coûteux, sans parler des problèmes de confiance, de vol, etc.

Elle m'a elle-même raconté l'histoire d'une de nos voisines dont le mari avait engagé un ouvrier pour réparer le mur de la salle de bain, qui était devenu humide. Cet ouvrier a volé l'or de la propriétaire et a disparu !



Ma sœur cadette, Thimimont

L' appel à la prière du Maghrib, provenant de la mosquée Al-Hajj Mustafa toute proche, nous parvint. Sa voix rauque entraînait par les fenêtres est et sortait par les fenêtres ouest, grâce aux deux longues façades de notre appartement . Un des grands haut-parleurs était pointé directement vers notre maison. La famille était réunie, comme d'habitude, autour de la table basse dans la chambre de ma mère. L'appel à la prière du Maghrib s'acheva et mon frère Abdullah demanda aux personnes présentes :

« Avez-vous pensé à la liste des familles que nous inviterons au mariage ? Il ne reste qu'une semaine. »

Ma sœur aînée, Yamina, a dit :

« En fait, il est temps d'appeler les invités. » Mon frère Abdullah sortit un morceau de papier de sa poche et dit : « Voici une liste provisoire que j'ai écrite au café. Voici quelques noms d'invités : la famille Qaddawi, les familles Shawqi et Ben Taher, la famille Toua'li à Bouyafar (notre sœur Yamna s'en occupera), la famille Boudih à Aroui, les familles Omar Boutayeb et Ben Damran, le docteur Mustafa, les familles Omrani et Mujahid à Smar et Bouhoua... » Ma mère l'interrompit : « N'oublie pas ma tante Yamina Mouh Qaddour, ni ta tante Fatima , l'épouse Boudali à Boutayeb, et la famille Jaroudi. Ils sont tous à Beni Sidal , mon fils. »



Ma chère sœur, Tlaytmas. Elle était l'ambassadrice de la famille, veillant au maintien des liens familiaux, et elle transmettait nos nouvelles à chaque membre de notre famille qu'elle visitait.

Puis ma sœur aînée ajouta : « Ma tante Aisha et sa compagne, l'épouse de Tawtaw, sont à Yath Chichar, et Sfiya, la femme de mon oncle Larbi, est à Bouhoua. Et notre sœur Saqli Batoula, l'épouse du professeur Assi Mohamed Ikroumen. Notre sœur Mamma est à Melilla, ainsi que sa fille Habiba. Notre sœur Habsa est à Ichmarrane... » Mon oncle

Abdel Salam intervint alors : « Il y aura beaucoup de monde. Au moins dix grandes tables, voire plus.

» Mon frère Mohamed lui dit en plaisantant : « Tonton, à toi seul , il te faudrait deux tables avec ta famille ! Tu as un vrai groupe ! » Tout le monde éclata de rire, et ma sœur cadette demanda : « Tonton , quand tu vas te coucher le soir, comment sais-tu que tous les enfants sont rentrés ? Tu fais un registre de présence ? » De nouveau , tous rirent. Mon oncle , en riant, répondit : « Avant de m'endormir, je passe devant la grande chambre où ils dorment tous et je compte jusqu'à dix.

Ensuite, je m'endors. » À ces mots, tout le monde éclata de rire à nouveau. Ce joyeux groupe, qui paraissait pourtant assez immature lors de ces réunions amicales et informelles, se mettait toujours à rire et à plaisanter comme des enfants dès qu'ils se retrouvaient. Puis, ils reprirent tous le sujet de la liste des invités et des préparatifs du mariage. Mon frère, Mohammadi, le marié, dit : « Abdullah et moi avons parlé à notre voisin.

C'est un homme aimable et respectable, et il nous a dit que nous pouvions utiliser son toit pour les invités. Il nous prêtera les coussins pour que les hommes puissent s'y installer confortablement. Quant aux femmes, je pense que le salon suffira. » À ce moment-là, ma sœur cadette l'interrompit : « Tu as vu mon frère ? Je te conseillais d'épouser sa fille, mon amie Farida. Nos voisins sont très civilisés. » Mon frère , le marié , la rassura alors : « Cette fois, c'est trop tard.

Mais la prochaine fois, je suivrai ton conseil, ma chère sœur Thamount. » Abdullah se leva et me tendit une feuille de papier en disant : « Cette liste est de ta responsabilité. » Je pris la liste, la lus, puis lui dis : « Tu as oublié la famille saoudienne. Je vais les ajouter. Malika et Fatima sont amies avec Houria et Thamount, et elles viennent toujours chez nous.

» Le lendemain , mardi 22 août, j'ai pris la liste et j'ai commencé à parcourir les quartiers et les ruelles, frappant aux portes et distribuant les invitations au mariage. Mon ami et cousin, Aisha, m'a fait la surprise de venir chez nous avec sa mère, de Yath Chichar. Il m'a dit qu'il était parti Sa luxueuse moto Honda rouge était garée dans un garage, et il allait la chercher immédiatement pour m'aider à aller chercher les invités.

J'étais ravie de l'utiliser pour mon long voyage afin d'inviter les gens de tout Nador, surtout après l'avoir nettoyée et emmenée chez Malika Al-Saoudi pour l'inviter au magnifique mariage, ce qui me donnerait l'occasion de la revoir et de lui parler. Même si elle m'a trahie, je ne l'ai pas oubliée et je ne l'oublierai jamais !



Ma mère pendant le mariage

Le jour du mariage était ensoleillé et, à l'approche du soir, l'air se rafraîchit peu à peu. Les invités commencèrent à arriver les uns après les autres. Je me tenais à la porte pour les accueillir : les membres de notre famille, les amis de mon frère Mohammadi (le marié), les amis de mon frère Abdullah (des enseignants, le directeur de l'école, son ami le président du barreau, et d'autres encore), ainsi que quelques voisins.

Les hommes montèrent sur le toit de la maison de notre généreux voisin, tandis que les femmes restèrent dans le salon de notre appartement au premier étage. L'immeuble que nous occupions à l'époque était l'un des premiers et des plus grands à avoir été construits à Nador au début des années 1970, notamment parce qu'il jouxtait le grand marché central. C'était un immeuble de cinq étages.

En raison de la difficulté et de la fatigue liées à la montée des escaliers jusqu'au vaste toit, nous préférions le consacrer uniquement à la préparation des repas. Quant aux

hommes, nous les avons installés sur le toit de la maison de notre généreux voisin.



Le mariage s'est très bien déroulé. J'ai rejoint le groupe de jeunes amis et de membres de la famille qui entouraient le marié, drapé dans sa djellaba, près de notre maison, sur la place en face du garage du regretté Haj Mustafa, que Dieu ait son âme, dans la nuit, en chantant cette invocation après lui, qui est l'un des rituels de passage collectif, signifiant la reconnaissance de l'événement par la communauté afin que tous l'acceptent :

Gloire au Créateur, gloire au Pourvoyeur, gloire à l'Éternel, à l'Éternel. La parole de Dieu est accomplie, et Muhammad n'en est que le confirmateur. La parole de Dieu nous incombe, et Muhammad n'est que notre Prophète. La parole de Dieu est exaltée, et Muhammad n'est qu'un intercesseur. Guidance et miséricorde pour l'humanité, bénédiction, grâce et sagesse. Mon maître Muhammad, louange à Dieu, remerciements à Dieu, et le commandement vient de Dieu.

Mon maître Muhammad, Tu es le Très-Haut, Tu es le Miséricordieux, Tu es le Pardonneur. Mon maître Muhammad, aie pitié de nous, ô Dieu, et aie pitié de ma jeunesse, car ma jeunesse s'éteint sous la terre. Aie pitié de nous, ô Dieu, et aie pitié de nos parents, qui nous ont élevés et étaient fiers de nous. Que la bonté soit sur vous, ô gens de la maison. Que Dieu augmente encore votre bonté. Que Dieu vous accorde sa miséricorde et sa générosité. Ce que vous avez mangé ne vous sera pas remplacé.

Puissiez-vous demeurer dans la vertu, vous qui habitez cette maison. Que Dieu accroisse votre vertu. Gloire au Pourvoyeur, gloire au Créateur, gloire à l'Éternel, à l'Éternel.

Et puis les mélodies d'« Izran Nrif » résonnèrent sur le toit de la maison de notre voisin, accompagnées par la voix de la chanteuse rurale, l'artiste Mimount Salwan, qui interprétait sa chanson internationalement connue : « A- Aka'ka' ya Zubaida, Ak'ka' ya Zmar Inu...

». Mais ce que je ne comprenais pas, c'était pourquoi les femmes étaient reléguées dans le salon, sous cette chaleur étouffante et sans orchestre, tandis que les hommes

profitaient du vaste toit de la maison voisine, ouvert sur le ciel et l'air frais, avec un groupe raffiné de chanteurs folkloriques pour agrémenter les festivités...

N'aurait-il pas été plus judicieux de réunir hommes et femmes sur le toit et de séparer les deux espaces par la présence de l'orchestre, comme une barrière à la fois esthétique et sensuelle ? Ainsi, chacun aurait pu admirer et écouter la reine du chant rural, Mimount Salwan !

Tous ces événements, le labeur, les mariages et l'invitation d'invités venus des quatre coins du monde, ne sont-ils pas, en réalité, que des manifestations de la guerre déclarée depuis longtemps entre le camp d'Éros libéré et libéral, aspirant à des bribes de plaisir et de liberté, et le camp des Tantus obscurs et ignorants, menant une guerre contre le plaisir et le bonheur au nom des grandes religions monothéistes ?

J'étais en train de dire à la cuisinière de ne pas oublier le gardien du garage de notre voisin Haj Mustafa et de lui apporter le dîner lorsque j'ai entendu Abdul Wahid, le fils de ma cousine Aisha, m'appeler en m'offrant une cigarette. Nous regardions avec plaisir les enfants du voisinage jouer innocemment avec ceux des invités devant notre maison . La musique résonnait encore sur le toit. J'ai dit à Abdul Wahid de m'accompagner à l'étage pour voir ce que faisaient les hommes.

Il y avait beaucoup d'invités. Un groupe s'était isolé, sirotant quelques verres et bières, et discutant tranquillement de sujets culturels. Il s'agissait d'un groupe d'intellectuels de la ville de Nador. Parmi eux se trouvaient des membres de la famille, notre beau-frère Abdel Salam Boudihi, ainsi que Chami et Jamal Kroum, amis du marié.

Après avoir salué la famille et quelques invités, Abdelwahed et moi sommes retournés à la porte pour veiller sur la luxueuse Honda rouge et profiter du calme de la nuit pour bavarder, car nous ne nous étions pas vus depuis un an : «Abdelwahed , travailles-tu toujours au café chic de la rue principale de Melilla ? »« Oui, j'y travaille toujours. Il s'appelle « Bar Avenida ». »



Te souviens-tu de l'époque où je m'asseyais avec mes amis dans ce café, à boire tout ce qui nous plaisait ? Quand je te donnais un billet de 200 pesetas pour payer les boissons, tu prenais l'argent, le mettais dans ton sac, et tu me rendais la monnaie, parfois même plus. Merci beaucoup, frère Abdelwahed. Parce que je sais que les étudiants ne sont pas riches et n'ont pas d'argent. En effet , en effet, Abdelwahed.

Cette fois-ci, j'ai donné toute ma bourse semestrielle à Abdullah pour contribuer au mariage de mon frère Mohammadi. Je serai de retour à Rabat dans quelques jours avec seulement les 100 dirhams qu'il m'a rendus. J'ai peur d'avoir des difficultés avec mes études. Abdelrahman , je vais travailler à Melilla ce matin , et peut-être que je reviendrai, peut-être pas. Ma mère veut passer quelques jours chez ma tante, ta mère, à Nador.

J'espère donc que vous accepterez ce geste de ma part comme un encouragement à poursuivre vos études. Il sortit deux billets de 200 dirhams de son portefeuille et me les tendit avec un sourire. J'hésitai à les accepter, mais il insista, alors je les pris avec gratitude : « Je n'oublierai jamais cela de toute ma vie. Vous êtes un ami formidable, Abdul Wahid ! Merci. »



Abdul Wahid, mon cousin, est à gauche avec son frère.

« Écoute, Abd al-Rahman, j'ai parlé de toi avec José, le propriétaire du bar. Tu l'as vu toi-même, je te l'ai présenté. Il souhaite que tu fasses son portrait à l'huile sur toile, de format moyen, 40 x 60 cm. Es-tu d'accord ? Il veut l'accrocher dans le salon du café et pourrait même t'aider à le promouvoir. Tu pourrais aussi peindre d'autres personnes. José connaît des gens importants et fortunés, et les chrétiens aiment l'art et soutiennent les artistes. Il pourrait même t'aider à organiser une exposition à Melilla. Avant l'exposition, il est prêt à exposer certaines de tes toiles dans le salon du café pour que les gens te connaissent et entendent parler de toi, ce qui contribuera à ta renommée. Es-tu d'accord, Abdal-Rahman ? » Il me tendit une photo de José. Le portrait était net et facile à reproduire. Il ne me restait qu'une semaine avant mon départ. J'acceptai donc sa proposition et lui dis : « Abd al-Wahid, j'accepte. » Aujourd'hui, c'est samedi, demain c'est le dernier jour du mariage, et je commencerai lundi. Le tableau sera prêt mardi, et vous pourrez le prendre. — Je vous paie maintenant pour que vous puissiez acheter ce dont vous avez besoin. Combien dois-je vous donner ? — Oh , Abdul Wahid. Donnez-moi ce que vous voulez. Peindre et gagner de l'argent, c'est mieux que d'aller dans les cafés et de perdre un temps précieux pour rien !— Abdul Wahid sortit cinq billets de 200 dirhams et me les tendit en disant : — Tenez , Abdul Rahman, voici 1 000 dirhams. Est-ce suffisant , ou dois-je en rajouter pour la teinture et le tissu ? — 1 000 dirhams suffisent . N'oubliez pas que vous venez de me donner 400 dirhams. — Puis Abdul Wahid ajouta un autre billet bleu de 200 dirhams en disant : — Je vous donne celui-ci pour que vous puissiez acheter le tissu et des tubes de teinture. Je sais que ces matières premières sont chères . Quant aux 400 dirhams que je t'ai donnés au début, c'était juste un cadeau. Oublie ça. Peut-être qu'un jour tu auras un peu de temps libre et que tu me feras aussi un tableau à l'huile, car j'aime aussi l'art, et je te paierai généreusement. Je suis fier de toi, Abdul Rahman. Puis , pour le surprendre, je lui dis, tout content et enthousiaste à l'idée qui venait de me traverser l'esprit : «

Donne-moi ton tableau préféré, et je le peindrai en même temps pour que les deux soient prêts jeudi. » « apporterai jeudi. » « Non, Abdelwahed, donne-moi ce que tu veux jeudi en espagnol. Parce que je retourne avec toi à Melilla pour acheter une guitare. Je me suis inscrit cette année à l'Institut National de Musique et de Danse de Rabat pour apprendre la musique. Mais je n'ai suivi que les cours de théorie : solfège, dictée musicale, histoire de la musique, lecture des partitions et des tonalités. J'ai été privé de cours pratiques car je n'avais pas d'instrument, une guitare. J'aime la musique depuis tout petit. Je veux profiter de mes années d'université à Rabat pour apprendre la musique, le solfège et l'écriture. Ces instituts n'existent pas dans notre région du Rif. Alors, on va faire comme ça : au lieu que je fasse l'aller-retour à Melilla, pourquoi n'apportes-tu pas les deux tableaux ? On se retrouve au Bar Avenida pour déjeuner, et ensuite je t'accompagne chez Alkhmin pour acheter la guitare. D'accord, Abdelrahman ? » D'accord, Abdel Wahid. C'est parfait ! Formidable ! Je le remerciai pour sa courtoisie et sa délicatesse, et pour avoir pris en considération ma situation difficile d'orphelin et d'étudiant passionné d'art. J'étais particulièrement ravi qu'il ait choisi la boutique « Alkhmin » pour l'achat de ma guitare, car c'est le meilleur endroit de tout Melilla pour se procurer des instruments de musique de qualité. Il m'offrit une autre cigarette. Mon cousin Abdul Salam passa avec ses petits-enfants, portant des plateaux de thé et de douceurs pour les invités masculins sur le toit de notre voisin. J'en arrêtai un et pris deux tasses de thé et quelques sucreries pour nous. Je fumais ma cigarette, songeant à la chance que j'avais en cette nuit bénie et joyeuse, grâce à ce mariage heureux avec notre nouvelle sœur, Zubayda... En réalité, j'étais très inquiet à l'idée de rentrer à Rabat sans un sou. À Rabat, personne n'a pitié de vous si vous êtes à court d'argent. Mais grâce soit rendue à mon cousin Abdelwahed, le fils de ma tante Aisha, qui a résolu pour moi ce problème épineux et complexe. Il y a quelques instants, l'écho de l'appel à la prière du soir s'est estompé dans le ciel, et une longue musique berbère résonnait depuis le toit de notre voisin, célébrant le mariage de notre cher frère. Nous parlions de souvenirs du passé et de projets d'avenir. Il m'a dit qu'il allait épouser la fille d'un commandant à Azghanaan et qu'ils s'installeraient au Canada après la cérémonie. Il m'a dit que son père, mon oncle « Tawtaw », était décédé deux ans auparavant, que Dieu ait son âme. Ses frères, Abdelwahab et Ahmed, étaient partis en Allemagne. Quant à Abdelmalek, il avait ouvert une boutique d'épices et de parfums à Nador, où il s'était marié et installé. Il a également mentionné que la seconde épouse de son père était restée dans la maison paternelle à Yath Chichar pour élever ses jeunes enfants, et ainsi de suite... Soudain, les souvenirs m'ont submergé, m'emportant dans un tourbillon de souvenirs. Ce sont les souvenirs d'enfance qui s'imposent parfois grâce à l'association d'idées et à leur connexion psychologique, et en raison de leur importance dans la vie psychologique de l'individu, d'autant plus que ces souvenirs ont été gravés dans la mémoire alors qu'elle était une page blanche et vierge, et c'est pour cette raison qu'ils nous submergent parfois sous forme de vagues lorsqu'ils ont l'occasion de s'échapper des profondeurs de l'inconscient... Je pensais à cela lorsque ma mère, mon père et moi venions de notre ville de « Yat Sidar » à la maison de ma tante Aisha Al-Mujahid à « Yat Shishar ». J'avais l'habitude d'aller jouer avec mes cousins dans le grand quartier où se trouvait une immense décharge chrétienne, dont l'odeur me reste encore en mémoire aujourd'hui et qui me rappelle... L'endroit sentait le fumier partout où je l'ai trouvé. Nous y cherchions de

jolies poupées et des jouets en plastique, surtout le cow-boy bleu ou la poupée indienne rouge, ce qui me valait de nombreuses disputes avec mon frère Abdullah. Il me les volait pour les cacher ou les échangeait avec un de ses amis contre un autre jouet ! C'est ainsi que les souvenirs m'ont ramenée à notre maison de Beni Sidal, lorsque ma tante Aisha venait nous rendre visite avec son mari, mon oncle Tawtaw, et leur jeune fils, Mun'im, nous apportant de grosses grenades rouges de qualité inférieure. Un des meilleurs moments était celui où, après le repas des invités, nous nous réunissions tous autour de la table pour éplucher ces grenades sucrées et d'un rouge profond, les dégustant avec appétit et plaisir au milieu du paysage époustouflant de notre village. Les poules picoraient le sol autour de nous, et nos deux chiens, Assas et Widha, restaient sagement assis à quelques pas, veillant sur nous et notre maison. Le chat dormait profondément sous la table, ne se réveillant que lorsqu'il sentait l'arôme du dîner ...



Que la vie est étrange et absurde ! Elle passe si vite, et nous ignorons où elle nous mènera, ni dans quelle direction ! Nous la traversons comme une éphémère bande de nuages d'été, et bientôt, nous disparaissions avec eux, devenant brume, puis plus rien... Nous ne sommes que des échos passagers dans cette vaste symphonie de musique mélancolique. Des fragments de notes sombres et mélancoliques. Grâce au karma, tout sera perdu ou non dans cet étrange univers ! Soudain , nous avons aperçu mon beau-frère, Boudih Abdel Salam, qui descendait du toit-terrasse et se dirigeait vers nous. Il nous a demandé une cigarette, alors je lui en ai rapidement offert une de mon paquet de Dunhill .

زواج أخي محمادي



يوميات فنان مهاجر
بحثاً عن الزمن الضائع

C'est le premier type de cigarette américaine haut de gamme que j'ai fumé il y a deux ans, alors que j'étais au lycée Yaacoub El Mansour, près de Hassan à Rabat. Mon amie Najia El Haifa m'a offert ma première cigarette, une Dunhill rouge, un jour où nous étions seules dans une villa à Salé.

« Vous autres, les aristocrates, vous fumez des cigarettes de luxe, contrairement à nous, pauvres gosses, qui fumons des Casa Sport ou des Olympic marocaines, et que nous achetons à crédit, excusez mon langage ! » a lancé mon beau -frère avec sarcasme, en m'arrachant le paquet des mains et en l'examinant avec étonnement. Puis il a ajouté : « On ne voit ce genre de paquets de luxe que sur les affiches publicitaires, dans les magazines bourgeois, dans les soirées mondaines et à la télévision.

Tu as de la chance de nous fuir, comme ça on n'a Il a allumé sa cigarette et est rentré dans notre appartement. Je n'y ai pas prêté plus d'attention que ça. J'ai pensé qu'il voulait sans doute parler à sa femme, ma sœur. Abdul Wahid et moi avons continué à bavarder. Quelque temps passa, puis nous entendîmes du bruit dans le salon des femmes !

Je vis Muhammad, le fils de mon cousin Abdul Salam, sortir de notre immeuble et courir vers le toit du voisin pour appeler son père, qui accourut avec mon frère aîné, également prénommé Muhammad. Il s'était passé quelque chose. D'où ce bruit dans le

salon ? Que s'était-il passé sans que personne ne le sache ? Jedis à Abdul Wahid que j'allais à notre appartement pour voir ce qui se passait !

À mon arrivée, je découvris le chaos dans le salon, et les femmes et les invités étaient stupéfaits par le comportement de notre beau-frère, Abdel Salam. Il s'était introduit au milieu des femmes et des familles, hurlant des insultes à mon frère Mohammadi, le marié, qui lui avait conseillé d'être plus modeste et chaste, lui disant : « Si tu es affligé, cache-le. » Notre cher beau-frère refusa d'écouter le sage conseil de mon frère.

Il descendit du toit, ivre et furieux, une cigarette à la main, et se faufila dans le salon parmi les femmes, en hurlant. Mon oncle, Abdel Salam, s'approcha de lui pour tenter de le calmer et de le faire sortir du salon. Mais il refusa de partir et resta immobile comme une statue au milieu des femmes. Mon frère aîné, Muhammad, essaya alors de le raisonner, en vain. Notre cher beau-frère cria à mon frère Muhammad : « Vous, les fils de Haj El Hadi, vous vous moquez de la gent féminine !

» (ce qui signifie : « On pique la selle au lieu de l'âne ! ») Ton frère Mohammadi m'a mis en colère en me disant de ne pas boire devant les invités, puisqu'ils étaient avec leurs enfants, et que c'était honteux ! La honte est pour celui qui a acheté l'alcool. Je n'ai rien acheté. Mon frère Muhammad lui répondit qu'il avait raison sur toute la ligne et que la honte était pour le marié, Mohammadi.

Il lui demanda de l'accompagner dehors pour qu'ils puissent discuter calmement et que la fête puisse se poursuivre paisiblement. À ce moment-là , M. Abdel Salam, qui était resté silencieux pendant longtemps, a bougé et est sorti avec mon frère et mon oncle, qui essayaient de le calmer .



Mon oncle, le moudjahid Abdul Salam, et mon frère aîné, Muhammad

Je suis retourné voir Abdul Wahid et j'ai constaté qu'il avait laissé sa Honda rouge dans le garage de Haj Mustafa, qui reste ouvert toute la nuit. Il m'a demandé ce qui s'était passé ; je lui ai donc brièvement raconté l'incident et lui ai proposé de dormir dans ma chambre. Il s'est excusé, expliquant qu'il avait promis à son frère Abdul Malik de passer la nuit chez lui.



L'artiste rurale internationale Maimoun Salwan lors du mariage de mon frère

La chorale continua de chanter tout le dimanche. À cinq heures de l'après-midi, un cortège de voitures partit chercher la mariée. Les amis de mon frère Mohammadi fournirent cinq voitures supplémentaires pour se joindre au cortège. Le marié ordonna que la chorale soit conduite au salon afin que les femmes puissent apprécier les chansons du grand artiste Mimount Salwan en attendant l'arrivée de la mariée. Quant à moi, je préférais rester allongé dans ma chambre.

J'ai pour habitude de suivre mon rythme biologique et de me coucher tôt pour me lever tôt. La nuit dernière fut exceptionnelle. Pour la première fois, je me suis endormi après deux heures du matin. Mon sommeil fut donc perturbé, car j'avais manqué mon heure de coucher habituelle, et je suis resté éveillé à réfléchir jusqu'à l'aube.

J'ai dit à ma mère que j'allais me reposer un peu, et elle a prié pour moi, disant : « Va te reposer, mon fils. Que Dieu te protège et te donne une longue vie. » Je me suis mis à me tourner et me retourner dans mon lit, admirant ma bibliothèque qui ne cessait de s'agrandir. La plupart des livres étaient philosophiques, psychologiques et anthropologiques, avec des références et des études en sociologie, ainsi que divers ouvrages de théologie et sur les religions monothéistes.

Le sommeil commença peu à peu à m'envahir tandis que je comptais les livres que j'avais lus : **L'Histoire de la philosophie** de Will Durant, **Les Premiers stades du complexe d'Œdipe**, **Promenade dans les palais** de Naguib Mahfouz, **L'Étranger** de Colin Wilson, **L'Homme unidimensionnel** d'Herbert Marcuse... Au loin, j'entendis des coups de klaxon et des cris de joie ; c'était notre cortège nuptial qui revenait d'Azghanghan.

J'espérais que mon frère Mohammadi était heureux en ce jour, le jour où sa joie serait totale. Je sentis mes paupières s'alourdir et se fermer lentement. J'essayai de me détendre profondément, même mentalement, insensible aux bruits et à la lumière extérieurs. Puis mon activité cérébrale s'est intensifiée, mes pensées s'entremêlant et fusionnant, s'élevant en abstraction jusqu'à se loger dans les profondeurs de l'inconscient.

À ce moment-là, je suis tombé dans un sommeil profond, en contact avec mes instincts refoulés. Après de nombreuses expériences menées sur moi-même chaque jour avant de m'endormir, je suis certain que l'apparition du sommeil profond marque le début de la libération de l'inconscient du contrôle de la conscience durant l'éveil, lui permettant ainsi de s'exprimer. Puisque tel est le cas, et que ce principe s'applique à tous les êtres vivants, cela signifie que tous les humains rêvent.

Et puisque la fonction du sommeil est de recharger les batteries du cerveau en offrant des périodes de repos et de détente, chaque société humaine recèle des désirs refoulés au sein de sa culture traditionnelle. Ces désirs refoulés s'expriment pendant les rêves par divers moyens et techniques ...

Il suit

Paragraphe 37 – Ma Cousine

Mon cousin



Ma cousine

Après les vacances d'été, et une fois les cérémonies de mariage terminées, avec leurs rituels et protocoles, je suis partie pour Rabat.

Ce voyage allait être l'un des plus beaux de ma vie, car ce serait la première fois que je m'y rendrais accompagnée de ma bien-aimée, celle que j'adorais depuis l'enfance : ma guitare.

J'étais plein d'espoir de développer mon talent, d'exprimer mes rêves par les notes, comme je l'avais toujours fait avec les couleurs et les mots de mes poèmes et romans, pour exprimer mes bouleversements émotionnels et mes expériences de vie.

C'était le début de la réalisation de ce rêve lointain, longtemps relégué aux oubliettes de ma liste de choses à faire et d'aspirations.

Toute ma vie, emplie d'espoirs et d'obligations, j'avais attendu l'occasion d'aborder ce sujet et de me reconstruire ainsi face à cette nouvelle réalité. Car j'adore tout ce qui est raffiné, élégant et vertueux. La musique, dit-on, « affine l'âme » !

Et j'ai besoin de me raffiner pour être heureux.

J'ai été surpris lorsque ma sœur, Thamount, m'a appelée alors que j'étais absorbée dans ma chambre à ranger des livres sur mon étagère : « Zimmahman ! » (C'est ainsi qu'elle et Houria m'appelaient, un terme affectueux.)

« Viens vite voir la surprise ! Quelqu'un veut te voir. »

Je me suis précipitée dehors et j'ai trouvé ma cousine, Salwa Al-Saqli, assise avec ma sœur dans la chambre de ma mère, où elle priait. J'étais ravi de la voir, et vraiment surpris.

Elle portait une robe blanche moderne, et ses cheveux blonds châains étaient lâchés sur ses épaules et dans son dos.

Nous nous sommes embrassées, et je me suis assise en face d'elle, face à face, et j'ai demandé :

« Comment vas-tu, Salwa ? Comment va toute la famille ? »

Nous avons perdu contact, comme si nous étions des étrangères !

« Dieu merci, Abdul Rahman. Tout le monde va bien. Merci. J'ai essayé de te voir pendant le mariage, mais je ne t'ai pas trouvé. Ma mère et ma sœur Fatima étaient présentes. »

Quelques minutes de silence s'écoulèrent pendant que ma mère rangeait son tapis de prière rouge dans son armoire.

Puis ma sœur Thamount demanda :

« Salwa, qu'est-ce que tu étudies et où ? »

« La philosophie à l'université de Fès. »

« Et pourquoi ne t'es-tu pas inscrite à l'université de Rabat avec mon frère Abdul Rahman ? »

« Je n'ai pas le droit de m'inscrire à Rabat, même si je le souhaitais de tout mon cœur. Les étudiants de Nador, c'est-à-dire ceux qui ont réussi le baccalauréat, ne peuvent s'inscrire qu'à l'université de Fès. Abdul Rahman est en deuxième année d'université et il vivait à Rabat pendant ses études d'art ; même sa carte d'identité indique son adresse à Rabat. N'est-ce pas, Abdul Rahman ? »

« C'est exact, Salwa. »

Ma sœur Thamunt remplit les tasses de thé vides et approcha l'assiette de sucreries de la charmante invitée.

Elle lui dit : « Salwa , tu dois absolument venir nous voir. Tu n'habites pas loin. Nous sommes cousines. »

Salwa répondit en me regardant : « Oui. » « Je viendrai te voir à chaque fois. Abdelrahman m'apportera ses supports de cours. Les professeurs de l'université de Rabat ont formé ceux de notre université de Fès, et c'est pourquoi je souhaite suivre leurs cours. »

« Je t'apporterai les supports de cours, Salwa. »

« Merci, Abdelrahman. Tu feras cela pendant quatre ans, car je ferai de même ; je suivrai la même filière que toi : philosophie et psychologie. »

Les années passèrent sans que je revoie ma cousine, hormis quelques rencontres fortuites lors d'événements familiaux comme les mariages et les baptêmes, notamment chez mon oncle Abdel Salam, ou au mariage de mon cousin, feu Hajj Abdullah Al-Saqli, que Dieu ait son âme.

C'est là que ma cousine Salwa rencontra mes frères, puis elle commença à fréquenter notre appartement à Dar Ouali.

Nous fûmes peu à peu à la connaissance de sa famille, son père travaillait en Allemagne et son oncle, qui vivait avec eux dans leur maison de trois étages, était commandant des douanes à Beni Ansar, à la frontière avec Melilla, ville occupée.

La figure la plus marquante de sa famille, et même de la famille Al-Saqli en général, était sa sœur aînée, connue dans toute l'Allemagne pour ses recherches scientifiques en microbiologie.

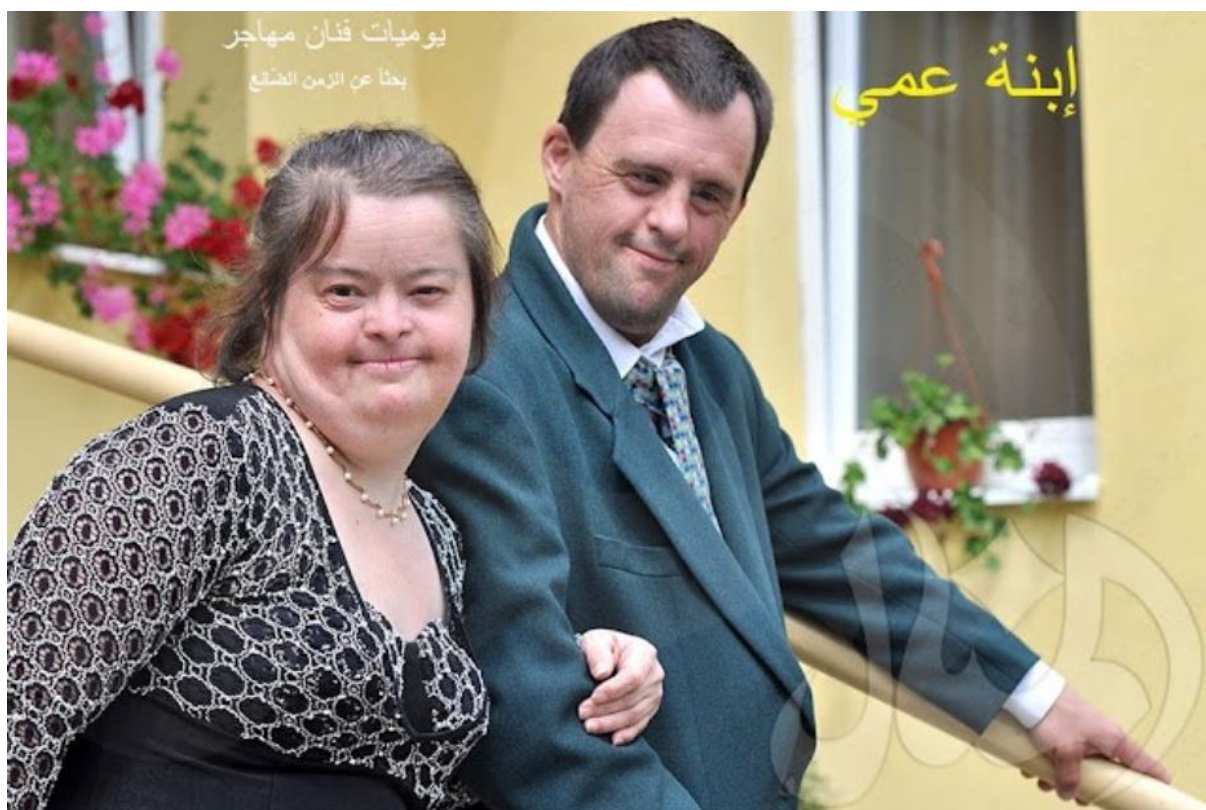
Les chaînes de télévision allemande diffusaient des reportages sur elle, son travail et ses expériences en laboratoire, tout comme les journaux locaux et nationaux.

Elle avait aussi d'autres frères et sœurs, tous pharmaciens et professeurs, ayant pour la plupart étudié dans des universités européennes en Belgique, en France et en Allemagne. J'ai personnellement rencontré son frère aîné et sa sœur cadette, qui étudiaient la pharmacie à Bruxelles lorsque je vivais avec ma femme, Malika

Ma cousine Salwa Helmy n'a jamais été mon idéal. Pour des raisons scientifiques, peut-être dues à des idées préconçues ou à un manque de maturité intellectuelle, j'appréhendais d'épouser une fille de la famille, car nous partagions le même patrimoine génétique. Je craignais d'avoir des enfants atteints de trisomie 21 et de déficience intellectuelle.

Nous n'aurions pas été heureux de voir nos propres enfants difformes et ridiculisés par les autres !

Et nous ne les aurions pas enterrés vivants, comme l'ont fait certains de nos ancêtres !



Les mongoles

— Quand comptes-tu aller à Rabat, Abd al-Rahman ? -Demain ou après-demain. -J'ai décidé de rentrer à Fès après-demain. On voyagera ensemble si tu veux. D'accord, Abd al-Rahman ? -D'accord, Salwa. On voyagera donc ensemble.



Notre voyage fut joyeux et incroyablement agréable, le temps passa à peine.

Le bus « Gazelle » partit à sept heures du matin, alors que nos paupières étaient encore engourdis par le sommeil.

Nous étions absorbés par nos discussions sur les programmes universitaires, les spécialisations que nous avons choisies et les livres que chacun aimait lire.

Au lever du soleil, le soleil changeait de couleur, passant du rouge profond au jaune puis au blanc, son disque radieux s'élevant dans le ciel à une vitesse incroyable, presque imperceptible pour nous, tant nous étions perdus dans nos souvenirs et l'écheveau complexe de nos relations familiales.

Nous ne prêtions attention ni aux autres passagers autour de nous, ni au bus qui avalait les kilomètres à travers les déserts arides de Saka, Taourirt, Kercif et Taza, jusqu'à ce que nous arrivions à la station « Oued Amlil », où l'on pouvait prendre le petit-déjeuner, fumer ou simplement se reposer .



"Station Wadi Amlil "

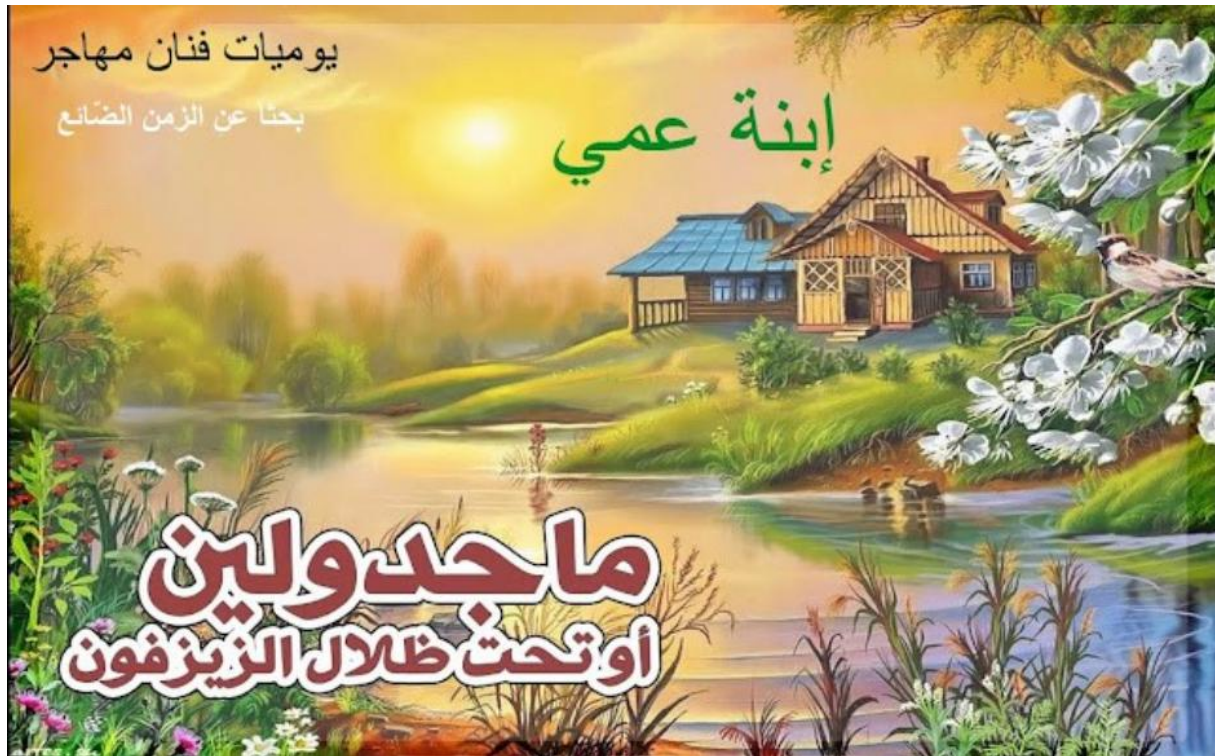
Nous avons flâné tranquillement en attendant le bus. Il faisait chaud.

Nous nous sommes approchés d'une supérette où j'ai acheté deux bouteilles de limonade glacée, et j'ai commencé à fumer ma cigarette pendant que mon cousin et moi discussions.

À notre arrivée à Fès, Salwa est sortie de la voiture et je l'ai rejointe pour l'aider avec ses bagages. Elle a sorti un petit livre de son sac à main et me l'a tendu en disant :

C'est une histoire que j'adore lire sans jamais m'en lasser. Je te la dédie en souvenir.

J'ai lu le titre : « Madeleine sous les tilleuls ». J'avais déjà lu presque toutes les œuvres de Mustafa Lutfi al-Manfaluti au lycée, et notamment Madeleine. Je connaissais par cœur certaines de ses expressions, comme son récit tragi-comique d'amour chaste. J'avais aussi lu ces lettres fascinantes de « Steven » à sa bien-aimée Madeleine, qui constituaient un véritable réconfort spirituel pour les jeunes de l'époque, sans parler des films romantiques indiens qui, eux aussi, atténuaient les émotions et glorifiaient la pureté !



Nous avons brièvement bavardé pendant que le bus l'attendait.

Elle a insisté pour que je conserve un programme pour chaque année séparément.

Ce serait sa première année de philosophie. J'avais un an d'avance sur elle, c'était donc facile.

La tâche était simple : je devais faire trois copies du programme du cours à la bibliothèque universitaire et les lui envoyer. Je dis trois copies car deux autres amis m'avaient fait la même demande, et je leur en avais déjà fait des copies.

L'un d'eux était un ami de la famille, un homme d'affaires et entrepreneur.

Monsieur Mokhtar Karroum était un jeune homme dynamique et sérieux, plein d'ambition. Il gérait son agence immobilière tout en suivant assidûment des cours à l'université en tant qu'étudiant libre, ce qui lui permettait de passer les examens de fin d'année. Sa motivation à apprendre et à obtenir des diplômes supérieurs m'a incité à l'aider.

Alors que le bus quittait les lieux, je pensais déjà à la suite, une fois arrivé à Rabat. La stabilité est la clé du succès.

Par précaution, j'avais heureusement discuté de ma location avec mon ami Mohamed Habib avant de partir pour Nador pour mes vacances d'été.

Mon camarade de philosophie vivait chez ses parents, dans l'est d'Akkari, et il m'avait proposé de louer une chambre sur leur toit-terrasse, car nous avions l'habitude d'étudier ensemble à la bibliothèque universitaire ou au café.

J'avais accepté sa proposition. Connaissant son adresse, j'avais décidé de m'y rendre directement dès mon arrivée à Rabat.



Rabat-Akkari-Marché

Mon ami habitait près du marché, dans une rue animée, bordée de maisons et de boutiques, où des enfants jouaient dans toutes les ruelles.

J'ai sorti mon carnet de ma poche pour vérifier l'adresse, puis j'ai frappé à la porte.

Peu après, une jeune fille de dix-huit ans m'a ouvert. C'était la sœur de mon ami, qui préparait son baccalauréat, comme il me l'avait dit.

Excusez-moi, mademoiselle, est-ce la maison d'Al-Ratl Muhammad Al-Habib ?

Elle sourit calmement et demanda :

Oui, exactement. Voulez-vous le voir ?

Oui s'il vous plait.

« À qui dois-je le dire ? »

« Dites -lui que c'est Abdul Rahman, s'il vous plaît, Trotsky. »

Elle sourit, s'inclina légèrement, puis disparut. Quelques minutes plus tard, mon ami sortit en souriant et me salua.

Nous nous sommes embrassés, et il m'a demandé de le suivre à l'intérieur, en disant en plaisantant :

« Bienvenue, Professeur Trotsky . »

Nous sommes entrés dans un salon traditionnel, aux murs majoritairement peints en vert pâle.

Un homme d'une cinquantaine d'années regardait les informations sur un petit téléviseur. Je l'ai salué et me suis assis à côté de lui ; il m'a alors fait signe. Mon ami s'est assis à côté de moi et m'a présenté à son père.

C'est l'étudiant dont je t'ai parlé, papa. Il s'appelle Abdul Rahman, il vient de Nador et il veut louer la chambre sur le toit.

Son père lui dit :

Et vous lui avez dit le prix ?

Oui, papa, 200 dirhams par mois.

La meilleure solution est celle sur laquelle vous vous mettez d'accord tous les deux.

Puis il a fixé mon visage intensément et a dit :

Mon fils Mohammed m'a dit que vous étiez originaire de la campagne, plus précisément de Nador.

Comment ça va chez vous ? Je n'ai vu Nador qu'une seule fois, en 1966. C'était alors une petite ville, construite par les Espagnols.

Sa question était gênante et vague pour moi. Mais il n'y avait aucun moyen d'y échapper, alors je lui ai dit :

Si la situation était aussi favorable que nous l'espérons, nous, les ruraux, n'aurions pas besoin de venir à Rabat mendier pour avoir accès à l'éducation et aux soins médicaux. Toute la région ne compte aucune université, ni à Nador ni à Al Hoceima. Notre peuple survit grâce à l'exode rural, au haschisch et aux jeux d'argent. Dieu est grand, mais merci à Dieu !

Mon ami m'a regardé avec un sourire éloquent. Nous nous comprenions à demi-mot et discussions toujours de la situation dans les campagnes, de la révolution d'Abd el-Krim et de l'indépendance du Maroc, puis plus rien après l'indépendance... etc.

Nous étions tous deux des militants de la gauche marocaine historique, partageant les mêmes préoccupations, les mêmes rêves, les mêmes aspirations et les mêmes tragédies.

Bien qu'il fût arabe et moi amazighe, des valeurs plus profondes et des principes supérieurs nous unissaient, des principes que nous défendions avec toute la force et la vitalité de la jeunesse.

Une jeunesse profondément attachée à sa patrie, rêvant de la voir rejoindre le rang des nations développées ...

Nous sommes montés sur le toit pour que je puisse voir ma chambre. L'escalier était large, je n'ai donc eu aucun mal à porter ma valise, ma guitare et la couverture neuve que ma mère avait glissée parmi mes affaires de voyage.

Le toit était spacieux, carrelé et propre, avec un robinet au milieu. Ma chambre était de taille moyenne, juste assez grande pour un lit et un bureau. L'année universitaire s'est déroulée tranquillement et régulièrement. D'un côté, il y avait les études de philosophie à l'université, et de l'autre, les études de musique, auxquelles je commençais à m'intéresser et que j'assistais chaque jour avec un grand enthousiasme.

Surtout le cours de solfège avec notre belle professeure à la voix magique et mélodieuse. Et le professeur de guitare, dont j'ai oublié le nom. Parfois, en quittant l'université, je me promenais dans la capitale, flânant dans ses jardins publics, m'asseyant sous un saule ou un tilleul, fumant une cigarette et lisant quelques lettres de Stephen à Magdoline.

Mais je me suis vite lassé de noyer mes émotions dans un romantisme vide, alors j'ai sorti de mon portefeuille mon livre sacré, « Ainsi parlait Zarathoustra », pour rejoindre les rangs de ceux qui se rebellent contre les religions, premiers ennemis de l'ignorance humaine et de son éternelle tragédie...

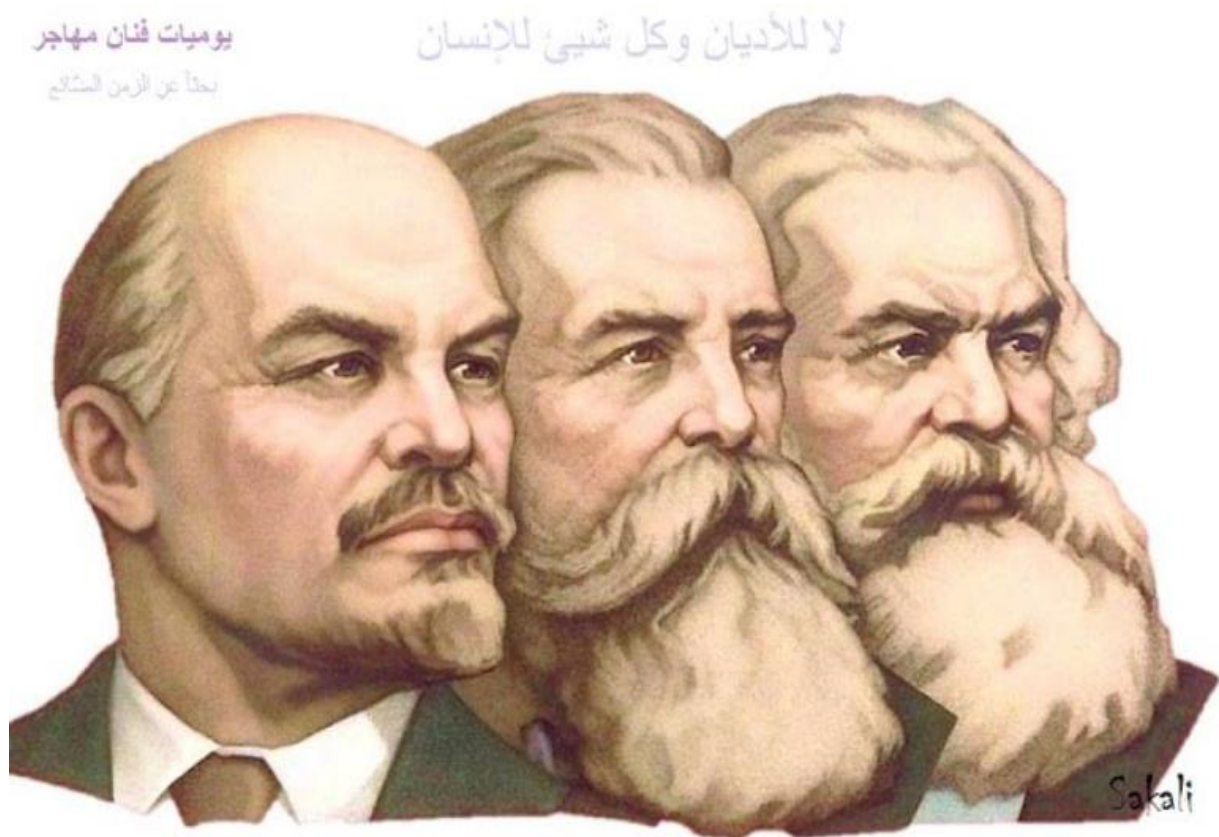
J'ai repensé à Souad, cette belle jeune femme à la peau claire, rencontrée ce matin à l'université. Elle fait partie des chanceuses, car elle m'a offert un abonnement annuel pour trois cinémas à Rabat, notamment pour le cinéma « Zahwa », devant lequel je passais toujours en allant à l'université. Ses affiches, pour la plupart dessinées à la main, représentaient les films à l'affiche, que j'adorais regarder.

Mais mon emploi du temps chargé et mes études interminables ne me laissaient pas le temps de savourer ce bonheur. J'ai repensé à son attention, même à distance. Elle m'avait dit qu'elle m'apporterait du couscous tous les vendredis et que nous le mangerions ensemble, comme elle le faisait autrefois lorsque nous prenions un verre et des pâtisseries dans l'un des cafés chics de la capitale.

Son père était un haut fonctionnaire des services de sécurité d'État ; il possédait une maison, un grand jardin et une voiture moderne. Elle m'a donné un portrait de son père à dessiner pour son cinquantième anniversaire, qui avait lieu une semaine plus tard. De retour dans ma chambre après-midi, j'ai pris le portrait du père de Mlle Souad et j'ai commencé à l'étudier. Ce serait facile ; je le terminerais en une demi-journée. Mais je refusais catégoriquement d'être payé par Souad.

Je refusais même si elle osait ou insistait. La gentillesse mérite d'être rendue par la gentillesse, et toujours plus de gentillesse. Mais j'ai besoin d'argent, mon Dieu ! La solution fut de me mettre à préparer les portraits de quelques génies du marxisme et de la philosophie socialiste : un portrait de Karl Marx, le père du socialisme ; un portrait du célèbre dirigeant Vladimir Ilitch Lénine, fondateur du premier État socialiste au monde ; et un portrait du grand Mao Zedong.

Je les ai peints comme de magnifiques portraits classiques et je les ai vendus 300 dirhams chacun.



Sainte Trinité

Quatre jours s'écoulèrent tandis que je me plongeais dans le projet de peindre les quatre portraits, en commençant par un portrait réussi du père de Suad. Puis je me lançai dans le portrait de mon estimé maître, Karl Marx, suivi d'un magnifique portrait de son élève, le syndicaliste Lénine, et enfin, celui du faiseur de miracles de notre époque, Mao Zedong, qui sauva un milliard de Chinois de la famine grâce au système communiste qu'il instaura.

Je peignais en rêvant, imaginant tout ce que j'achèterais avec l'argent que me rapporterait la vente de ces superbes tableaux, très convoités par tous les membres des partis de gauche.

Toutes les organisations radicales, légitimes et illégitimes, ainsi que les marchands d'arts.

Vendredi matin, je suis allée à l'université comme d'habitude. J'avais un cours avec le professeur d'épistémologie.

Dans deux heures, je devais rentrer directement chez moi, car Suad m'avait promis que nous déjeunerions ensemble ; elle apporterait son repas.

Pendant le repas, elle m'a raconté que la jeune fille qui lui avait ouvert la porte lui avait demandé si elle était de ma famille.

Ni Suad ni moi n'avions compris le sens ni les implications de cette question, et nous avons longuement discuté.

C'est pourquoi je n'ai pas emporté mes tableaux pour les exposer et les vendre dans la cour de l'université. J'ai préféré le faire lundi matin.

Comme toujours, la cour aurait été le théâtre de débats passionnés entre groupes de gauche et diverses organisations politiques, et mes tableaux auraient été emportés par cette atmosphère de ferveur politique, de lutte révolutionnaire, de volonté de changement et d'éloges des grandes figures et des dirigeants du monde.

Je contemplais mes trois tableaux, appuyés contre un mur de la cour intérieure, bondée d'étudiants qui s'agitaient autour, admirant les grandes figures de l'histoire immortalisées entre les murs de leur université, grâce à mon art.

Ils se demandaient entre eux qui était l'artiste. J'étais ravi et fier de mon travail, me mêlant aux étudiants pour examiner les toiles, me demandant s'il y avait la moindre erreur technique ou de perspective.

Je rêvais de gloire et de fortune futures lorsque le gardien de l'université nous surprit en s'emparant des trois tableaux.

Il se précipita vers l'administration en criant :

« Le propriétaire de ces tableaux doit me suivre immédiatement au bureau du doyen ! »

Je restai figé, tel une statue, sous le choc, voyant mes rêves s'effondrer.

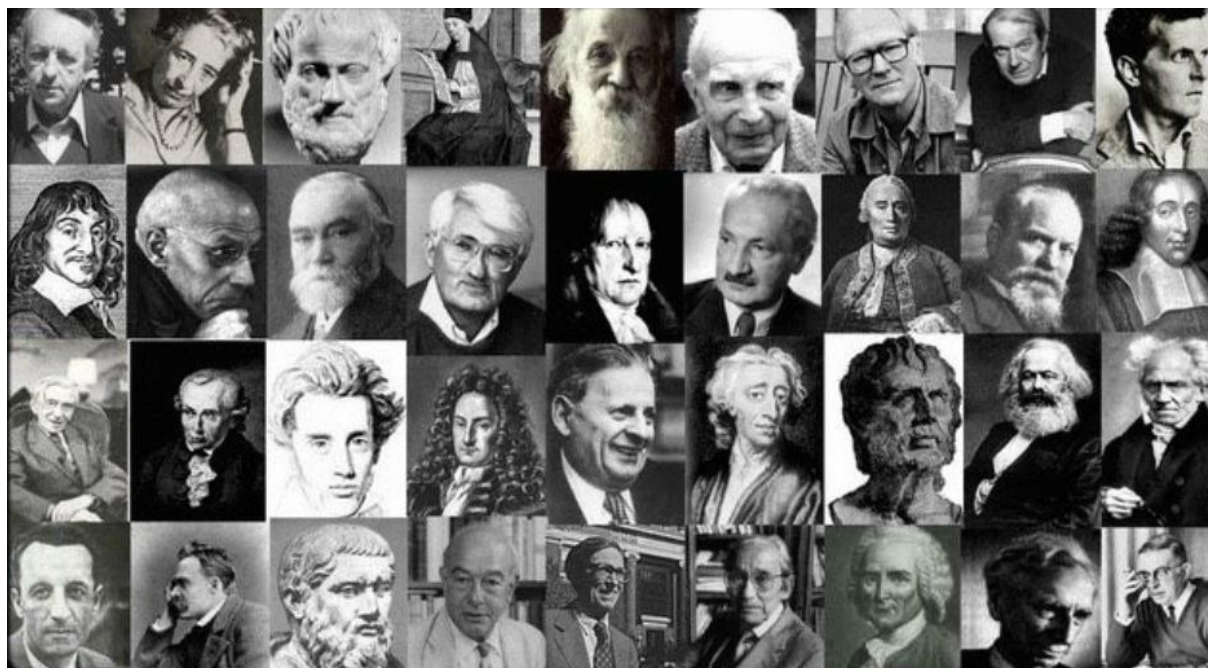
Mes tableaux finiraient inévitablement dans des commissariats, assiégés, et je risquais même d'être emprisonné pour mon art, comme tout homme libre.

Malheur à moi dans cette patrie honteuse et empruntée !



Il suit

Paragraphe 38 — Couloirs de la Philosophie



De la pensée magique païenne à la pensée religieuse superstitieuse, en passant par la pensée philosophique logique et la pensée scientifique empirique : la quête de la vérité sur l'existence se poursuit, mais seule la science, associée à la laïcité, apporte les meilleures réponses pour le bonheur humain, notamment en trouvant les solutions les plus efficaces aux problèmes socio-économiques et culturels complexes qui affectent les sociétés humaines encore attachées aux religions.

Après l'incident douloureux et inattendu qui m'est arrivé à l'université lorsque le doyen a confisqué mes tableaux, je n'ai eu d'autre choix que de suivre le gardien qui les avait pris. Il m'a conduit au bureau de l'administration, dans un silence assourdissant, sous les regards interrogateurs des étudiants qui remplissaient la cour de l'université .

J'ai suivi le garde du collège, l'air triste et abattu. Les étudiants m'ont suivi pour connaître la suite de cette étrange histoire. Deux larmes ont failli me trahir et ont échappé à mes yeux embués, mais je les ai essuyées aussitôt, animée par un sentiment de fierté personnelle et un refus de m'incliner, ni devant le doyen ni devant le destin... Un des étudiants , que je voyais toujours plongé dans le chaos des manifestations, s'est approché de moi et m'a demandé directement, sans préambule :

Je m'excuse de m'immiscer, mais ces tableaux sont-ils à vendre, et en êtes-vous le propriétaire ?

A - Oui. Je voulais les vendre, mais le gardien de la fac les a confisqués et ils sont maintenant au bureau du doyen. Pourriez-vous me les rendre afin que je puisse les vendre ? J'ai besoin de cet argent pour acheter des manuels de philosophie et des tubes de colorant .

A - C'est toi qui l'as dessiné ? Alors tu es un artiste ?

Oui , c'est moi qui l'ai dessiné, mais j'ignorais qu'exposer des œuvres d'art était interdit dans une université dont la vocation est de diffuser la science et les arts !

Écoutez . Je m'appelle Saïd, je suis le vice-président de l'Union nationale des étudiants marocains. Je vais vous acheter ces trois tableaux. Je vais les installer au siège de notre organisation , l'UNEM. J'irai avec vous et je dirai au doyen qu'ils m'appartiennent. Il me connaît et il ne pourra pas refuser ma demande.

J'espère que votre plan réussira et que nous récupérerons les tableaux .

Lorsque nous sommes entrés dans le bureau du doyen, nous l'avons trouvé debout, contemplant les tableaux et discutant avec le gardien du collège. En nous voyant, il nous a invités à entrer, nous a serré la main et nous a demandé :

À qui appartiennent les tableaux ?

Je suis le doyen .

A - Êtes-vous au courant que l'exposition de photos et de peintures sur le campus est interdite sans autorisation ?

Je vous prie de m'excuser , Monsieur Dean, je n'étais pas au courant .

Saeed intervint alors en disant :

— Votre Excellence, Monsieur le Doyen, M. Abdul Rahman, l'artiste, n'a pas exposé les tableaux dans la cour de l'université, mais me les a apportés car je les lui avais achetés et payés. Certains étudiants les ont retournés pour les admirer .

— Tu peux emporter tes tableaux, Assi Saeed .



Nous rêvions en découvrant le marxisme et les promesses de cette idéologie socialiste : le bonheur, l'égalité et la prospérité dans une société sans classes, l'élimination de toutes les différences de classes, la libération des femmes et une vie heureuse ensemble au paradis, ici et là-bas. Mais... !

Saeed a pris ses tableaux et nous avons quitté le bureau du doyen, moi au comble de la joie. Nous avons trouvé un coin tranquille de la place de l'université, grouillante d'étudiants, avons fait plus ample connaissance et discuté de nos convictions politiques. J'ai appris qu'il était membre de l'administration de la prestigieuse organisation étudiante et syndicale « UTM », dont nous étions tous membres et au sein de laquelle nous étions très actifs.

Je lui ai également confié que j'étais responsable d'une cellule au sein de la Jeunesse Unioniste. Il m'a alors donné l'argent des tableaux sans marchander : 900 dirhams de bénéfice en moins d'une semaine, ce qui m'a comblé de bonheur. Ensuite, j'ai décidé d'aller retirer ma bourse semestrielle à la banque de la rue Moulay Abdellah.

Puis, après avoir acheté une limonade et un mille-feuille, que j'adore, je suis allé dans un parc public et me suis assis sur un banc sous les grands arbres où les oiseaux se chamaillaient, en pensant :

J'ai combiné l'argent gagné grâce à mes tableaux avec ma bourse trimestrielle. Je n'avais jamais eu autant d'argent, je ne l'avais jamais compté : 2 250 dirhams ! Quelle chance ! Je contemplais le jardin devant moi, fière et satisfaite, comme si je me promenais telle une paonne au paradis ! J'ai sauté sur le banc en bois, folle de joie, serrant mon argent contre moi. J'avais envie de le jeter partout , de l'éparpiller sur le long banc comme dans un film.

Mais j'avais peur qu'un gamin des rues me le vole. Alors, j'ai aussitôt fourré mon argent dans ma poche, jetant des regards nerveux à gauche et à droite. Le temps était doux, le jardin paisible, et mon humeur oscillait entre la joie et la peur de perdre mon argent. Je me suis assise comme tout le monde et j'ai commencé à manger mes bonbons, à boire mon jus et à fumer ma cigarette.

Je suis revenue à la réalité, sentant mon argent dans ma poche, à la fois avec ma main et mes yeux, et j'ai commencé à réfléchir à ce que je devais acheter avant de retourner dans ma chambre pour ne pas ressortir ...

Lorsque je suis arrivé dans ma chambre, moins de cinq minutes s'étaient écoulées pendant que je comptais mon argent quand j'ai entendu frapper à la porte du toit. Je l'ai ouverte ; c'était la sœur de mon ami Muhammad al-Ratl, le fils du propriétaire. Elle portait une assiette pleine de nourriture, qu'elle m'a tendue calmement en disant :



Mon voisin

Ce repas avait été apporté par la même fille que la semaine dernière. Elle metendit l'assiette froidement, et je pus lire le mécontentement sur son visage. De quoi ? Je n'en avais aucune idée. Peut-être qu'elle n'aimait pas Suad ! Je pris l'assiette et la posai sur la table en disant : « Merci , servez-vous ! » Au cas où, j'avais acheté un quart de kilo de lait, une baguette, des bonbons etun paquet de Sevana, mais je préférais manger le repas de Suad.

Il devait être aussi délicieux que celui de vendredi dernier. Comme le temps passe vite ! Et que de souvenirs mon esprit va-t-il emmagasiner, se bousculant au plus profond de mes sentiments. Je revins à la réalité et dis : « S'il vous plaît, mangeons ensemble. Comment vous appelez-vous ? » Elle ne répondit pas aussi vite que je l'espérais.

Je posai une cuillère près d'elle et commençai à manger lorsqu'elle me surprit avec sa question prudente : « N'avez-vous pas peur de manger quelque chose que quelqu'un

d'autre a cuisiné ? » Et si la nourriture était ensorcelée, c'est-à-dire qu'on y avait mis de la magie !

— Vous n'avez pas répondu à ma question : quel est votre nom ? —Excusez -moi.

Sahar.—Quel joli nom ! —Maintenant, je vais répondre à votre question.

Mademoiselle Sahar, je ne crois ni à la sorcellerie, ni à la magie, ni à aucune de ces superstitions, mythes et traditions dignes d'un manga qui pullulent ici. Mon amie Suad, aussi consciente que moi, n'y croit pas non plus. Toutes deux, ainsi que votre frère, mon ami Muhammad, étudions la philosophie. Vous le savez, mais ce que vous ignorez peut-être, c'est que la philosophie est un moyen de purifier les esprits des superstitions ancestrales. C'est ce que Suad, votre frère, et moi étudions,

Mademoiselle Sahar. —Je vous mets simplement en garde en tant que voisine, et comme je suis moi-même une fille, je connais les ruses des filles, Abd al-Rahman !

—Ne vous inquiétez pas , Sahar. Vous êtes une fille vraiment formidable, et vos conseils viennent du fond du cœur. Merci beaucoup. Je me suis alors levé et j'ai cherché le billet de cinéma dans ma poche, puis je l'ai tendu à Sahar en lui expliquant : « Mademoiselle Sahar , ce billet vous donne le droit d'entrer dans trois cinémas de la capitale. Vous pouvez y entrer gratuitement tous les jours. »

Elle prit la carte, la lut, sourit joyeusement et dit :

Abdel Rahman, tu es une personne formidable, et tu dégages une énergie positive. Il y en a très peu comme toi. Maintenant, je comprends pourquoi les filles de Rabat sont si attirées par les hommes de la campagne ! Vous êtes des gens raisonnables, ma mère me l'a dit. Quelle chance j'ai !

Ses paroles recelaient de nombreux messages, certains clairs, d'autres codés. Et il est dans ma nature de me concentrer, de comprendre et de lire entre les lignes. Alors je lui ai demandé :

Pourquoi ai-je dit : « Heureusement, Mademoiselle Sahar ! » ? Elle ne voulait pas répondre, et c'était son droit. Mais après quelques instants, elle répondit à ma question par une autre : « Où avez-vous trouvé cette carte, Abd al-Rahman ? Nous habitons à Rabat et nous n'en avons pas de semblable. Les jeunes adorent aller au cinéma, surtout au Cinéma Zahwa. » J'hésitai à répondre pour ne pas la gêner, mais je lui dis la vérité : « Souad , qui m'apporte à manger tous les vendredis, me l'a donnée.

Son père est un haut fonctionnaire. Elle n'en a pas besoin maintenant, mais peut-être un jour, alors, s'il vous plaît, gardez-la précieusement, Sahar . » Puis je pris le livre « Madeleine » et le lui tendis en disant : « Aimez-vous lire, Mademoiselle Sahar ? C'est une histoire triste qui raconte l'histoire d'une fille et d'un garçon séparés par le destin. C'est une histoire magnifique ; je pense que vous l'aimerez , ma chère.

» Quand Sahar entendit le mot « ma chère » , elle éclata de rire, se leva du lit où elle était assise et sourit en disant : « Merci , Monsieur Abdel Rahman. Je lirai cette histoire et vous la rendrai avec le billet de cinéma. Je commencerai à l'utiliser dès aujourd'hui. Je vais voir un magnifique film égyptien : « Tels sont les jours ». Vous devez absolument le voir, Abdel Rahman.

C'est une tragédie qui raconte l'histoire d'une jeune fille devenue toxicomane, dont la vie et la famille s'effondrent. Un drame social et psychologique. Vous devez absolument le voir, et si vous êtes d'accord, nous irons ensemble. » « Non , ma chère Sahar »,

répondis-je. « Ce film que tu veux voir au cinéma dure au moins deux heures, et entre les préparatifs et le retour, il y a au moins une heure.

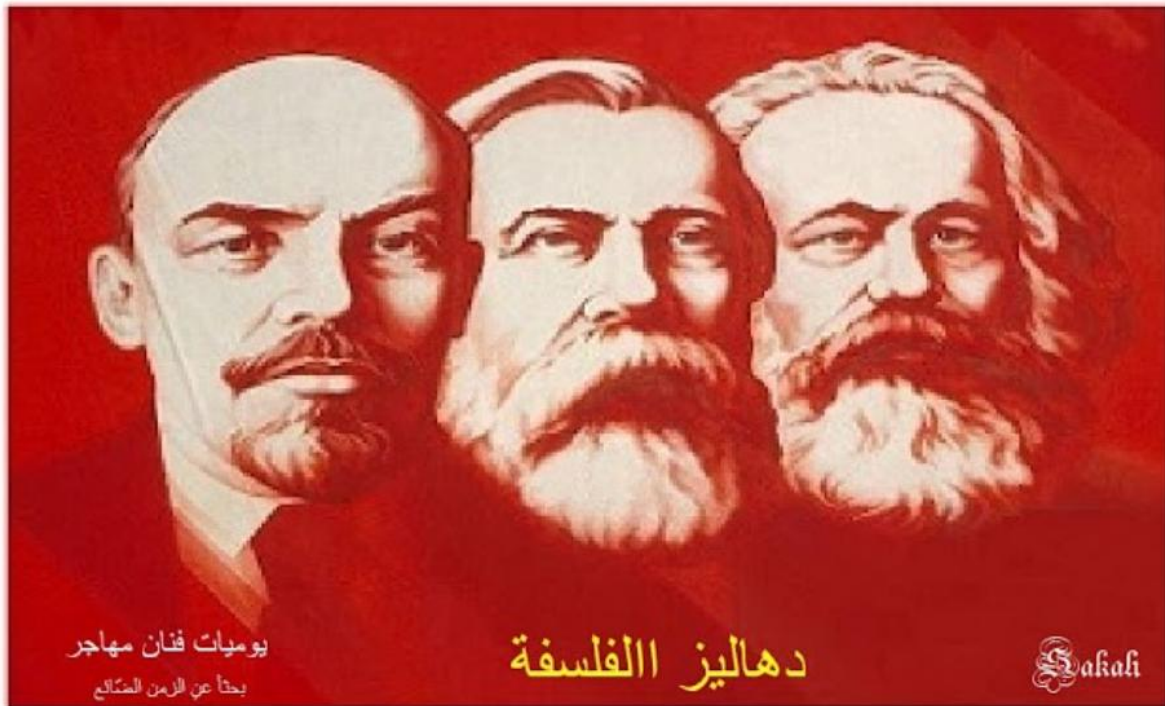
Cela signifie que le visionnage prendra trois heures, et je ne peux pas sacrifier trois heures de mon temps pour regarder ce que d'autres ont produit ! J'ai aussi l'ambition de créer des chefs-d'œuvre artistiques pour le plaisir des autres. Je suis désolé, Sahar. » Je dois terminer le livre « Structuralisme » qu'une collègue de l'université m'a prêté. Elle ouvrit les yeux, surprise, rit, puis me serra la main en disant : « Tu es plutôt étrange , Abdul Rahman.

C'est un plaisir de discuter avec toi. On se reverra. » Elle partit en feuilletant la nouvelle « Madeleine », me faisant un signe de la main et me souriant ...



Le printemps arriva avec ses couleurs éclatantes et sa douceur, et mes études philosophiques se poursuivirent comme à l'accoutumée. J'étudiais les ouvrages de référence du cours, tout en laissant de côté les points et les résumés retenus des cours de nos estimés professeurs. J'empruntais des livres à la bibliothèque universitaire ou à d'autres bibliothèques publiques, et j'en achetais d'autres à bas prix dans des librairies d'occasion.

Quant aux nouveautés qui n'étaient pas encore disponibles dans les bibliothèques publiques en raison de leur prix élevé, nous, comme la plupart des étudiants révolutionnaires, les volions tout simplement, car notre idéologie de gauche le permettait, et car, selon notre camarade anarchiste Léon Trotsky, que Dieu ait son âme, « la propriété, c'est le vol » .



Ceux qui prônent un changement radical

Je me suis plongée dans les études et la recherche philosophiques et sociales, ce qui a profondément influencé ma pensée et toutes mes convictions, y compris les croyances religieuses que m'ont transmises mes parents, que Dieu ait leur âme. Je n'ai pas entrepris des études de philosophie, de sciences sociales et d'anthropologie simplement pour lutter contre l'illettrisme ou obtenir un diplôme universitaire afin de devenir professeur.

Des motivations plus fortes et plus profondes m'ont poussée à rechercher quotidiennement des réponses convaincantes aux nombreuses questions troublantes qui hantaient mon esprit et m'empêchaient de dormir depuis des années – des questions que nous partageons tous, des questions existentielles qui peuvent sembler à jamais hors de notre portée. Ce sont des mystères philosophiques et des questions profondes auxquelles nous ne trouverons peut-être jamais de réponses, telles que : Qui suis-je ?

Quel est le sens de l'existence et de notre présence ici-bas ? Qui est le Dieu que tout le monde vénère sauf moi ? Dieu existe-t-il vraiment ? Pourquoi avons-nous été créés ? Pourquoi mourons-nous ? Que nous arrive-t-il après la mort ? Et comment l'univers a-t-il été créé ? Démon et anges, amour et haine, bien et mal, sacré et profane, instinct et religion et l'éternel conflit qui les oppose, le problème de la chute d'Ève, asservie par les religions, et ainsi de suite...

Comme le disait le philosophe Arthur Schopenhauer : « Ceux qui ne s'interrogent pas sur le hasard de leur existence et sur celui du monde souffrent d'une déficience intellectuelle. » Je me souviens encore, en seconde, du jour où j'ai emprunté « Histoire de la philosophie » de Will Durant à un ami assidu, de plusieurs années mon aîné. Je chérissais son amitié car il m'a apporté un enrichissement intellectuel précieux.

Il était toujours disponible pour répondre à toutes mes questions métaphysiques, même les plus naïves. Vous pouvez lire tous les ouvrages de théologie et d'anthropologie relatifs au monde et aux religions, et approfondir tous les livres saints, notamment les Psaumes, la Torah, les Évangiles et le Coran.

Mais pouvons-nous, avec toute cette « science » , produire ne serait-ce qu'un grain de sable, un fil, ou une aiguille percée, pour panser la honte des religions qui étouffent l'humanité depuis leur origine ? Tout ce qui a été écrit, imprimé et révélé du ciel – idées creuses et textes jaunis – ne vous apportera pas une seule réponse satisfaisante quant à l'origine même du divin et aux racines des religions magiques. Ou encore les secrets physiques de l'univers, par exemple.

Mais inversement, rien ne peut éclairer le chemin de la connaissance avec autant de clarté et d'audace que la philosophie, en éclairant les sujets humains les plus sensibles, tels que Dieu et toute la métaphysique qui étudie le monde invisible. La philosophie est l'outil de la recherche de la vérité, la lanterne magique qui illumine les nuits les plus sombres de l'ignorance et qui lève le voile sur la vérité absolue, dissimulée par ceux qui détiennent le pouvoir à des fins personnelles !

Tout cela grâce à la philosophie matérialiste, car elle est plus scientifique, objective et réalisable. Prenons la philosophie platonicienne, par exemple, une philosophie idéaliste. Platon a exposé sa vision d'une « république vertueuse » pour son peuple de la meilleure façon qu'il pouvait imaginer, mais elle ne s'est jamais concrétisée, pas même en Grèce, car l'idéalisme est utopique, illusoire et inaccessible, sauf dans l'imagination des poètes et des philosophes rêveurs !

En revanche, la philosophie marxiste est une philosophie scientifique, matérialiste et réalisable. Cela fut démontré lors de la grande révolution bolchevique d'octobre 1917, qui éclata dans la Russie tsariste et remplaça le système capitaliste impérialiste par un système socialiste communiste. Le bloc socialiste s'étendit jusqu'à englober près de la moitié des nations du monde, pénétrant et se propageant aisément sur tous les continents.

L'idéalisme, en revanche , est une perte de temps, à l'instar de tous ces textes religieux et juridiques obsolètes qui nuisent davantage qu'ils ne profitent au développement de la vie et au bonheur humain. Dès lors que les religions et les divinités s'immiscent dans un domaine, celui-ci se corrompt irrémédiablement, même s'il s'agit de science, de philosophie ou de politique authentiques.

Tel fut le sort des philosophies idéalistes fondées par Platon et un groupe d'érudits, qui ont entraîné la philosophie et les philosophes vers l'abîme dont l'humanité souffre encore aujourd'hui. C'est le résultat de l'alliance contre nature entre les religions et toutes les philosophies idéalistes, qui se renforcent



Quartier Al-Akkari, Rabat

Je passais le plus clair de mon temps sous le soleil chaud, sur le toit de la maison de mon ami Mohamed Habib, dans le quartier d'Akkari à Rabat, la capitale que je connaissais mieux que Nador, où nous avons déménagé après la mort de mon père en 1960, en provenance de Beni Sidal. À Rabat, je sortais rarement, et mon secret était que je ne connaissais pas l'ennui, car je faisais et étudiais de nombreuses choses en même temps, et je les aimais toutes.

Cette immersion totale dans le travail, cette façon de me plonger dans l'étude et l'art, visait à profiter pleinement de cette période de ma vie en faisant le plus de choses possibles pour moi, ma communauté et les autres, et à mener à bien des projets humanitaires et artistiques, à occuper mon temps pour ne pas ressentir la futilité de l'existence.

Je n'avais donc pas de temps libre pour m'ennuyer ou analyser les causes de l'absurdité, et par conséquent, pas de temps à perdre en futilités hors de la maison, à flâner dans les cafés à faire des mots croisés et à parler de la vie et des secrets des autres. Étudier et lire étaient mes passe-temps favoris, avec les arts visuels et la guitare.

Quand je me lassais de la philosophie ou de l'anthropologie, par exemple – que je considère comme la caverne d'Ali Baba pour les trésors de connaissances qu'elles recèlent sur nos ancêtres préhistoriques – je changeais de sujet et me plongeais dans *Le Docteur Jivago* de Boris Pasternak, considéré comme le plus grand roman russe du XXe siècle. C'est un roman à la fois autobiographique et épique.

Ou encore dans le chef-d'œuvre d'Ernest Hemingway, **Le Vieil Homme et la Mer**, considéré comme un chef-d'œuvre de la littérature mondiale. Son auteur a reçu le prix Nobel de littérature pour ce roman, qui raconte l'histoire du vieux pêcheur Santiago, qui, après une longue période de disette, décide de prendre la mer et capture un gros poisson. Malheureusement, il est dévoré par des requins.

Et puis il y a **Autant en emporte le vent ** de Margaret Mitchell, qui raconte l'histoire d'une jeune fille simple pendant la guerre de Sécession. L'amour, au début de sa vie, l'a perdue, la jetant dans les bras d'un homme qui l'aimait profondément, mais à qui elle ne rendait que haine et vengeance.

L'auteure narre des détails importants et des événements émouvants et palpitants dans ce roman, qui porte en lui des images de la société américaine dans son ensemble et de la société géorgienne en particulier. Je me plonge des heures durant dans l'atmosphère magique de ces romans. Et quand, généralement, je me lasse de lire, je prends ma guitare et me repose un instant en caressant ses cordes magiques , en révisant le solfège et quelques tonalités !

Ou bien je pourrais prendre mes pinceaux et peindre de magnifiques paysages, que je vendrais facilement, gagnant ainsi de l'argent pour acheter d'autres livres de philosophie, notamment le dictionnaire de Rosenthal et Yodin, dont j'avais toujours rêvé depuis que notre professeur de gauche me l'avait recommandé.

Cette encyclopédie a été rédigée par un groupe d'universitaires et de chercheurs marxistes pendant la Guerre froide entre les blocs communiste et capitaliste, afin de résister à l'expansion de la philosophie idéaliste soutenue par la religion et la bénédiction divine, et de répondre à sa distorsion et à sa représentation erronée des concepts et de la terminologie philosophiques à travers l'histoire ...

A DICTIONARY OF PHILOSOPHY

Edited by
M. ROSENTHAL
and
P. YUDIN

Encyclopédie philosophique marxiste

C'était fin mars 1978. Je ne suis pas allé à Nador pendant ces courtes vacances de printemps. J'ai préféré rester à Rabat pour approfondir mes recherches et mes études en peinture . Exceptionnellement, je m'offrais une promenade en soirée, avant la tombée de la nuit, pour flâner dans les jardins de la capitale et admirer certains de ses monuments historiques, comme la Tour Hassan, Chellah, la Kasbah des Oudayas, et longer les rives du paisible Bou Regreg.

Je sortais rarement, tel Robinson Crusoé sur son île déserte, perché sur le toit du quartier Akkari à Rabat. Lorsque j'avais envie de changer d'air, de me tenir au courant de l'actualité politique marocaine et internationale, et d'avoir un peu de vie sociale, j'allais au café Four Seasons, en plein centre-ville, prendre un verre et lire mon journal. C'est là que j'ai rencontré la famille Mekri, et plus particulièrement Younes Mekri et son frère aîné Mahmoud Mekri, tous deux chanteurs.

Nous discussions de sujets divers et de la situation artistique au Maroc. Younes, le chanteur et acteur, était issu d'une famille d'Oujda ayant une longue tradition musicale. Il commença à se faire connaître grâce à ses chansons mélancoliques comme « The Candle », « Mirrors », « My Long Night », « Mother », et d'autres, révélant ainsi un potentiel artistique indéniable .

J'ai découvert plus tard que le succès et le talent de Younes Mekri, dès ses débuts, puisaient leur source dans une histoire d'amour. La femme qu'il aimait fut sans doute une puissante source d'inspiration pour sa créativité et pour exprimer la souffrance des « longues nuits » et des veillées à la lueur d'une bougie, comme c'est le cas pour de nombreux artistes. Leur sœur, Jalila Mekri, commençait elle aussi à briller dans le monde de l'art.

Faire la connaissance de ces amis artistes m'a encouragée à sortir de ma tanière, à découvrir le monde et les gens qui m'entouraient, et à me rebeller contre ce mode de vie « Robinson », perdu, étranger et aliéné !



Avec mon ami Younes Makri

La première semaine des vacances de printemps s'est écoulée et j'ai continué à vivre comme avant, sans changement radical, si ce n'est pour corriger certains aspects imparfaits, des informations inexactes ou des idées préconçues dont je doutais parfois de la validité . Je les corrigeais et les affinai alors pour les aligner sur ma pensée rigoureuse, claire et rationnelle. Je ne m'autorisais pas à modifier mes principes et mes convictions, sauf si je disposais d'alternatives supérieures .

C'est ainsi que je me comportais et que je me sentais responsable de chaque écart, aussi minime soit-il. Bien sûr, je ne cédaï pas à la culpabilité, ni n'exagérais mon autocritique.

Toute tendance extrême vers l'une ou l'autre de ces deux directions opposées - 1) l'apathie, c'est-à-dire le mépris, l'indifférence et le manque d'intérêt pour la situation, et 2) l'inquiétude excessive et le surinvestissement - dépasse les limites du tolérable et excède le seuil de la tolérance raisonnable, ne permettant pas d'atteindre l'objectif visé, que ce soit sur le plan pédagogique, psychologique ou politique. Tout ce que je fais dans ma vie découle d'une pensée profonde et directrice.

Tous mes comportements extérieurs - mes mouvements, mes paroles, mes gestes, mes recherches, mon mode de vie, ma gestion du temps, le respect de mes engagements, ma lutte contre l'hypocrisie, mon affiliation politique à gauche, mon amour de l'art et du savoir, l'écriture de romans comme moyen d'expression, de transcendance et de progrès positif, mon amour inconditionnel pour toute l'humanité, et ma patience à toute épreuve, etc.

- tout cela constitue le pilier fondamental sur lequel repose ma pensée. C'est, en essence, le fondement de ma personnalité. Cette planification méticuleuse , cette vision clairvoyante de l'automne de la vie et de ses profondeurs insoupçonnées, et les activités intellectuelles et artistiques que j'ai préparées pour occuper mon temps libre durant cette vieillesse ?

Même la manière dont j'accueillerai la mort et surmonterai l'angoisse métaphysique — j'ai pavé et recouvert mon allée funéraire de roses et de fleurs diverses, car je préfère que mes proches et mes amis m'accompagnent à mes funérailles, au son des hennissements des chevaux, des tambours et des cris de joie de ma mère et de mes sœurs...

Je croyais en la philosophie de l'unité de l'existence, qui apaisait les douleurs de la mort et soulageait l'angoisse métaphysique, permettant de l'accepter avec joie . C'est pourquoi Ibn Arabi, Spinoza et d'autres philosophes y croyaient...

Tout cela, je le dois au « grand projet » que je me suis fixé dès le départ, un projet qui a évolué et dont les composantes se sont modifiées au gré des circonstances, de ma maturité intellectuelle et de l'évolution de mes priorités, au gré des aléas de la vie. Ma vision de la vie était mon guide, une feuille de route éclairant mon avenir.

Sans plan ni but, on n'irait pas loin ; on errerait sans but, perdu et à la dérive, pour finalement se replier sur soi-même par peur de se perdre et de voir l'horizon s'obscurcir. Il s'agit de tenter d'établir et de consolider les principes essentiels de la vie, afin que l'existence repose sur des fondements solides et donne un sens, et non qu'elle ne soit qu'un vide absolu !

La vie a de la valeur et mérite d'être vécue sans les affres du questionnement, sans les interrogations interminables sur le sens de l'existence, son absurdité et la signification même de l'être. Car l'existence n'a de sens que celui que l'on lui donne par sa propre volonté, qui doit être forte. Autrement, l'existence s'effondre dès le début, et l'on n'a ni volonté ni existence.

L'existence, ou la durée de vie, nous est donnée naturellement comme un vase temporel vide, et il nous appartient de le remplir de notre libre arbitre, selon nos désirs et ce qui nous est bénéfique. Cela peut impliquer d'acheter des chaussures qui nous plaisent, de choisir le système de gouvernement d'une société, de décider du moment de se marier, de croire ou non à la polygamie, et de la manière de traiter équitablement nos épouses et nos enfants en matière d'héritage.

Nous sommes donc maîtres de notre vie, quand et comme nous le souhaitons. Votre existence temporelle est le vase de votre vie et votre terrain de jeu ; vous êtes le protagoniste, l'acteur principal, celui qui en contrôle le cours et qui décide du déroulement et de la direction que prendra la partie. Préférez-vous une vie de bonheur ou une vie d'enfer ?

Souhaiteriez-vous être gouverné par des présidents et des rois honnêtes et démocratiques, ou par des généraux, des rois et des présidents dictatoriaux et tyranniques ? Puisque tout vase déborde de son contenu, choisissez pour vous-même les idées, coutumes, traditions, croyances et choses les plus raffinées et les plus belles – comme des bijoux, des perles et les parfums les plus exquis – dont vous vous ornerez dans vos relations et votre comportement envers autrui, afin qu'il vous aime.

Car Dieu est beau et aime la beauté, même s'il déteste Ève avec intensité, à l'instar du philosophe Schopenhauer pour sa propre mère. Il convient ici de se souvenir de la relation toujours intime entre les dieux, créateurs du destin et de l'asservissement, d'une part, et les philosophes idéalistes, piliers des systèmes théologiques, d'autre part. Ces philosophes ne devraient pas être brûlés pour leurs théories philosophiques erronées, mais plutôt pour leur ignorance délibérée de la vérité.

Leurs ouvrages devraient donc être relégués aux archives de l'histoire oubliée. Pourquoi ? Car la philosophie idéaliste a légitimé l'exploitation et l'asservissement par ses systèmes philosophiques destructeurs qui ont plongé l'humanité dans l'abstraction et la servitude envers Dieu, et toutes les formes d'aliénation et les troubles de la personnalité dont souffre l'humanité sont de son fait.

Et la préférence de Dieu pour l'homme, « Adam », l'a conduit à faire de sa compagne, « Ève », le bouc émissaire après la question du péché originel et de l'expulsion du Paradis, et par conséquent le problème de la « chute »... !

Mais la chute la plus tragique, à mon sens, et le plus grand suicide, est de croire aux miracles de l'irrationnel et aux idées illusoire dont la nature mythique flatte les émotions des ignorants, leur promettant une solution à tous leurs problèmes s'ils y croient et s'y fient, c'est-à-dire s'ils se soumettent pour atteindre la paix. Alors ils se précipitent tête baissée vers ces promesses illusoire. Voilà la chute tragique dans les griffes de la servitude, si vous comprenez la vérité... !



Socrate : une leçon de philosophie et de sophistique

L'idéalisme était un crime philosophique contre l'humanité par excellence. Un crime initié par de nombreux philosophes grecs, tels qu'Empédocle, la philosophie reposait sur la théorie des quatre fondamentaux constituant la matière : la terre, l'air, le feu et l'eau. Mais parmi les plus éminents d'entre eux figurait le philosophe grec...

Le célèbre Platon, l'un des plus grands philosophes de la Grèce antique, fut l'élève de Socrate et influencé par ses idées. Né à Athènes, Platon vécut de 427 à 347 avant J.-C. Il accomplit de nombreuses œuvres qui assurèrent sa renommée. Il fonda l'Académie d'Athènes, première institution d'enseignement supérieur en Occident, et est considéré comme le père spirituel du christianisme.

On lui attribue également la création d'une cité utopique, une « république vertueuse » qui, paradoxalement, n'offre à l'humanité que la perpétuation de la servitude envers Dieu, un clergé tyrannique et tous les puissants seigneurs et seigneurs féodaux !

Les philosophes idéalistes furent les piliers les plus importants des religions superstitieuses qui tourmentaient l'homme, corps et âme, en scindant son esprit en deux : une moitié physique épuisée, noyée dans les tragédies du quotidien, les épreuves de l'existence et l'absence de justice humaine et divine, enchevêtrée avec son destin divin, la misère et le désespoir ; Et une âme déchirée, aspirant au Père grand et miséricordieux, poursuit l'esprit de Dieu dans les cieux les plus hauts, qui contemple leurs tourments et les observe à son gré, allongé au paradis à l'ombre de pommiers majestueux, entouré de houris dansant dans le paradis perdu.

Mais il est paralysé et étourdi par l'insomnie et l'agitation, et il repense à son enfance, lorsqu'il n'était qu'une pierre ou un morceau de bois inutile, incapable de parler ou d'agir, car il n'existe que dans l'esprit des esprits superficiels et superstitieux, ceux qui prolifèrent comme des algues sur les rivages désertiques, engendrant inconsciemment dieux et totems autour d'eux ...



Divers totems, créés par les hommes primitifs à des fins de culte, étaient censés leur apporter miséricorde et les protéger des catastrophes naturelles qui menaçaient leur vie = vénération et culte, pour la sécurité et la protection = crainte. Dieu les a créés.

Différents Tonèmes créés par les hommes primitifs pour les vénérer et adorer pour avoir

pitié d'eux et les protéger contre les catastrophes naturelles.



Comment Dieu était et comment Il est devenu ; gloire à Celui qui change toutes choses.

Dès le début de notre existence, durant notre petite enfance, notre esprit , tel une page blanche, est dépourvu de tout élément nous permettant d'affronter les difficultés de la vie : ni langage, ni dieux, ni idées, ni expériences, ni connaissances, ni expertise, pas même de souvenirs.

C'est à travers l'existence, l'éducation et la socialisation au sein des institutions familiales que nous acquérons tout cela, en sélectionnant ce qui nous convient le

mieux, corps et âme, en quantité et en qualité.

Si vous savez cultiver votre espace temporel, organiser votre temps et semer ce dont vous avez besoin dans les couloirs de l'avenir vers lesquels vous vous dirigez inévitablement à l'automne de votre vie, avec vos membres déclinants, alors, par votre raison, vous aurez compris que vous êtes votre propre dieu et votre unique maître, responsable de votre beauté comme de votre laideur.

Vous aurez transcendé l'obstacle le plus dangereux et le borborygme des cauchemars théologiques pour enfin vivre libre, créateur, maître, metteur en scène et pilier de votre destin. Dès lors, vous devez aspirer à la béatitude. Au lieu de l'enfer, vous pourriez enfin réaliser vos rêves les plus fous . Et quel est le secret de l'existence humaine sinon de vivre pleinement ?

Loin de ce mélange absurde de totems et d'idoles, et des sacrifices offerts à ces divinités caméléoniques, qui changent de couleur et de forme à chaque lieu et à chaque époque, selon les interprétations et l'imagination de nos ancêtres primitifs concernant ces esprits errants. Pourquoi les dieux, à leur tour, n'offrent-ils pas de sacrifices aux humains primitifs qui les ont créés et leur ont donné vie ? Qui a créé qui ? Dieu est-il le Créateur, ou n'est-il qu'une création de nos ancêtres naïfs ?

Une erreur humaine historique qui a coûté à l'humanité tant de malheurs et de souffrances depuis l'émergence des grandes religions monothéistes, lesquelles ont engendré la magie et donné naissance à la terreur. C'est comme si ces religions avaient fusionné et absorbé tous les esprits, s'unissant pour préparer des guerres contre les autres croyances et leur éradication.

Il s'agit du choc des religions qui a débuté avec les guerres du Croissant, les croisades, la glorification de la guerre et l'escalade du djihad par l'épée, et qui évoluera bientôt vers un choc et une guerre des cultures. Malheur aux cultures de l'ignorance face à la mondialisation de cette guerre culturelle ! Seules les cultures dotées d'économies et de technologies dominantes survivront à ce conflit.

Lorsque l'équation est inversée et que nous reconnaissons que nul autre dans l'univers n'est avec nous, hormis nous-mêmes, l'humanité, avec nos problèmes et nos souffrances, et que nous seuls affrontons ces problèmes et ces destins complexes, en utilisant les méthodes scientifiques et expérimentales les plus efficaces, en puisant dans les diverses branches des sciences exactes...

alors nous pouvons utiliser notre esprit et notre intelligence pour résoudre nos problèmes tangibles, réels et physiques, et non pas des méthodes métaphysiques archaïques. Tel est le véritable sens de la vie : se libérer des contraintes des religions et de leurs dieux, satisfaire ses instincts de manière civilisée et honorer et restaurer sa dignité après cette longue servitude envers des divinités imaginaires.

Me voici donc au début de l'automne de ma vie, savourant le paradis que personne ne m'a promis, que personne ne m'a aidé à trouver ou à bâtir, ni Dieu, ni Père, ni Seigneur, ni mon prochain. C'est moi qui l'ai conçu dès mon enfance et ma jeunesse, et j'ai souffert, été tourmenté, et persévéré, jusqu'à atteindre mes objectifs existentiels, qui sont autant d'éléments de ce paradis.

J'ai choisi de vivre ici, dans ce seul monde réel qui existe dans la réalité tangible, et non dans les mondes supérieurs imaginaires, les paradis miraculeux.

Ni dans ces vies et paradis illusoires promis aux pauvres, dont Dieu les a affligés, afin qu'ils subissent la tyrannie de dirigeants qui s'appuient sur la religion et ses chamans contemporains pour engourdir leur peuple, consolider leur hégémonie et étendre leur influence, tourmentant ainsi leurs populations asservies d'une fausse conscience et d'une aliénation religieuse florissante, nichée dans le crâne du clergé et de tous ces « gens de la caverne » - puisse Dieu nous épargner leurs bienfaits.

Amen, Seigneur des mondes !



Les hypocrites et les marchands de religion des temps modernes



Les chamans préhistoriques : leur rôle était d'apprivoiser les dieux au service de la tribu et de ses membres, et de la défendre en chassant les mauvais esprits.



Les hypocrites et les marchands de religion des temps modernes



Les chamans préhistoriques et les chamans modernes

Shamans préhistoriques et Shamans contemporains

Chaman

CHAMAN

Les religions sont chamaniques, ou, en d'autres termes, le chamanisme est une religion, ou le créateur de la religion. Un chaman est un guérisseur : une personne à qui l'on attribue des pouvoirs surnaturels lui permettant de communiquer avec les esprits, de soigner les maladies, de prédire l'avenir ou d'influencer le climat. Un chaman est à la fois guérisseur et magicien ; il peut donc altérer la réalité par des mécanismes qui défient la logique de la nature.

À travers l'histoire, de nombreux peuples autochtones d'Afrique, d'Asie, d'Océanie et des Amériques ont eu recours à cette forme de guérisseur. Le terme désigne une personne possédant les caractéristiques susmentionnées, notamment dans les sociétés de chasseurs-cueilleurs. Il était également utilisé dans certaines cultures préhistoriques d'Europe.

Concernant la chasse, dans certaines régions du monde, on croit que les chamans connaissent les meilleurs endroits pour trouver du gibier – les animaux chassés par les premiers humains pour se nourrir – ou même qu'ils peuvent modifier les conditions climatiques pour faciliter la chasse pour leur tribu.

Par cette sorcellerie et ces rituels hystériques, appuyés par des plantes et des drogues hallucinogènes, il tente d'influencer et de manipuler l'esprit de personnes crédules, les contrôlant par la peur, la terreur, de fausses promesses et la propagation d'illusions. Cette méthode est courante chez les chamans et sorciers d'antan, ainsi que chez certaines figures religieuses et juristes contemporains.

Le terme « chaman » dérive du chamanisme, qui se rapporte au travail avec le feu et la chaleur, à la combustion ou au réchauffement ; en ce sens, il signifie « connaissance ». D'autres spécialistes estiment que le sens contextuel peut désigner une personne « capable de transformer l'énergie », ce qui nous amène à ce qui a été exprimé dans les paragraphes précédents.

Ceux qui soutiennent cette interprétation du mot « chaman » pensent qu'il devrait être traduit par « celui qui connaît l'extase », car ces individus se distinguent précisément par leurs expériences d'extase. On devient chaman par héritage, sélection divine ou rite initiatique. Pour remplir leurs fonctions au sein de la société, les chamans ont parfois recours à la consommation de substances hallucinogènes qui modifient leur état de conscience.

L'ensemble des croyances et pratiques associées aux chamans est appelé chamanisme . L'étendue du chamanisme varie selon les cultures. On peut dire que tous les chamans ont la capacité d'interagir avec les esprits, qu'ils soient réels ou imaginaires. Dans leurs contacts et relations avec ces esprits, le chaman peut guérir les maux causés par les mauvais esprits.

Par ailleurs, un chaman peut entrer en transe (par le biais d'hallucinations ou d'autres méthodes) afin d'obtenir diverses visions et hallucinations pour influencer les membres de la tribu. Le rôle du chaman dans les sociétés repose sur la possession d'une sagesse, d'un savoir qui transcende le temps et l'espace et qui, comme on peut le déduire de ce qui a été expliqué jusqu'ici, se transmet de génération en génération.

En d'autres termes, les chamans ont accès à un cadre permettant le partage d'expériences pour enrichir les connaissances acquises par le passé, mais aussi pour partager et progresser spirituellement entre eux . Les chamans peuvent entrer en contact avec les esprits à diverses fins. L'une d'elles consiste à corriger les erreurs commises par les membres des communautés qu'ils servent, en utilisant leurs dons.

De cette manière, ils peuvent instaurer l'harmonie entre l'humanité, le monde matériel et le monde spirituel. En Occident, certains individus se prétendent chamans et pratiquent des rituels chamaniques. Ils se présentent comme détenteurs d'un savoir et de pouvoirs spéciaux destinés à aider autrui. De même, dans mon pays, des charlatans religieux, souvent illettrés et ayant lu quelques ouvrages de droit, affluent sur la scène politique.

Ils se forgent à une rhétorique religieuse émotionnelle et à la flatterie des autorités afin de gagner leurs faveurs, de devenir les porte-parole du régime et de soutenir les dirigeants. C'est ainsi que naît le chaman moderne dans nos pays ! Fréquemment, ces pseudo-chamans infiltrent les cliniques et s'immiscent dans la médecine et les traitements, imposant leurs services comme s'ils étaient médecins, psychologues ou autres professionnels.

Pour toutes ces raisons , nous devons combattre leur idéologie obscure car elle représente un danger réel.

Non seulement elle propage une fausse conscience sans discernement, non seulement elle condamne des générations à l'aliénation en vendant des illusions et des plaisirs illusoire, non seulement elle engendre des organisations terroristes armées qui menacent la paix et la stabilité mondiales, mais ces grandes religions monothéistes criminelles, ainsi que toutes les religions mineures du monde, païennes ou autres, doivent être effacées de la mémoire de l'humanité, afin qu'elles ne se méprisent pas et n'éprouvent ni culpabilité ni remords pour ce qu'elles nous ont fait.

Car nous sommes leurs descendants ; ils ont semé la terreur parmi nous par leur ignorance de l'interprétation des catastrophes naturelles et de la mort. Ce terrible héritage fut notre lot, à nous, descendants de l'homme primitif : un dieu né totem païen, morceau de bois ou de pierre incapable de nourrir ni d'apaiser la faim, se métamorphosa en une multitude de divinités d'une beauté supérieure, aux genres variés, avec l'émergence des mythes grecs enchanteurs.

Ces derniers, dans une harmonie imaginative et un goût érotique transcendant, se partagèrent la tâche de gérer l'univers. Ce dieu devint ainsi un « être » tout-puissant et inébranlable, éliminant tous les dieux qui l'ont précédé pour prendre sa place et s'étendre à l'infini. Cette révolution est une fatalité historique, inhérente au développement des sociétés humaines socio-économiques et culturelles en quête d'unité.

Les idées produites par les humains, religions, éthiques et tout ce qui imprègne notre mémoire collective, ne sont rien d'autre que le reflet mental et intellectuel des luttes de classes, des transformations et de la succession des systèmes sociaux et économiques qui se produisent au cœur de chaque société. La pensée est un produit du développement du système nerveux humain.

Avec la découverte du langage et du feu, l'humanité a pu consigner par écrit les expériences et les souffrances de la société. Ainsi, toutes les idées, doctrines et courants intellectuels reflètent le cadre économique, social et culturel dans lequel ils ont émergé et se reflètent intellectuellement. Tout cela relève de ce que nous appelons l'idéologie, c'est-à-dire la science des idées.

Ces idéologies et systèmes intellectuels sont considérés comme une « superstructure de la pensée », reflétant et interprétant intellectuellement les divers conflits et événements qui se produisent au sein de la structure socio-économique.

Si nous préconisons de rejeter les conclusions des théories idéalistes concernant la preuve logique de l'existence de Dieu, c'est parce qu'elles partent de l'invisible et de l'idéal pour expliquer les mystères de l'univers, et parce qu'elles ont un point de référence divin abstrait ou illusoire. Il faut les contrer en diffusant une véritable prise de conscience : l'existence existe bel et bien, et ce, par hasard.

Et sans même que Dieu en ait connaissance, même si le Seigneur des Mondes, qui ne reconnaît pas les scientifiques comme Galilée, Darwin, Marx et tous ceux qui ont cultivé l'arbre de la connaissance – dont nous avons tous goûté et continuons de goûter – venait à le haïr, cet arbre interdit, qui porte les fruits défendus de la connaissance, nous éloigne de Dieu, qui, par vengeance, nous interdit l'accès à son royaume, comme il l'a fait avec le pauvre Adam !

Ainsi se poursuit la tragédie de l'humanité, prisonnière d'illusions et prise dans un cercle vicieux sans fin. Car jouer avec les dieux, c'est comme tamiser l'eau ou tenter de saisir l'air ; tel est le culte de l'absurde qui existe et n'existe pas ! La tragédie humaine, et notre problème avec toutes ces religions, est le suivant : qui vénère qui, pourquoi et comment ?

Vénérons-nous nos ancêtres primitifs qui ont créé toutes ces idoles – les dieux qui nous accablent et empoisonnent notre existence – ou vénérons-nous les idoles qu'ils nous ont léguées en héritage ? Ou bien adorons-nous le Dieu unique des religions monothéistes, en qui se sont dissous tous les dieux, idoles et totems de nos ancêtres primitifs ? Nous ignorons qui nous adorons, et pourquoi nous adorons ! Nous ignorons également comment adorer, et pourquoi l'adoration et la servitude existent.

Est-ce si essentiel au Dieu Tout-Puissant qu'il ne peut vivre sans ? Ici, les paroles de Dieu prennent tout leur sens lorsqu'Il, qu'Il soit glorifié et exalté, dit : « Dieu crée ce qu'Il veut », et pourtant, cela nous a été imposé sans notre consentement ! Mon intellect a été le phare de ma vie et la lumière qui m'a guidé à travers les méandres de cette existence, si difficile à comprendre même pour les philosophes, et a fortiori pour le peuple.

Et le peuple des peuples est un mélange d'illettrés, d'ignorants, de stupides et de mercenaires. Ils se sont multipliés jusqu'à déborder, et les profondeurs ont été englouties par eux. Il n'y a plus de place pour les esprits éclairés dans cette réalité aride et illettrée ! Et ils n'accepteront pas d'être dirigés et gouvernés par la populace !

Seuls ceux qui sont véritablement dévoués à leur patrie et à son peuple, et qui possèdent les plus hautes qualifications académiques, sont dignes d'une représentation authentique. Qu'un individu illettré, ignorant et corrompu gouverne la nation est le comble de l'absurdité, un mépris flagrant du bien-être de la nation et du peuple, et une

atteinte manifeste à la morale. Plus personne ne fait confiance aux figures religieuses et aux charlatans.

Je parle de ces chamans modernes qui se retrouvent à défendre désespérément ces religions contre leur effondrement, les unes après les autres, jusqu'à ce que la vie soit dépourvue de jihad et de prière.

Personne ne peut tolérer l'existence de ces chamans de pacotille, gardiens de traditions ancestrales qui fauchent les jeunes gens en pleine jeunesse et les empêchent de s'intégrer pleinement à la culture de leurs ancêtres – non pas les vertueux, mais les primitifs – et les condamnent à vivre un véritable enfer dans ce monde dominé par la peur des horreurs des tombes hantées par des esprits maléfiques tels qu'Azraël et la Zabaniyah, notre maître Ridwan, gardien du Paradis, notre maître Malik, ange de la mort, ravisseur d'âmes et gardien de l'Enfer, et Israfil, chargé de sonner la trompette de la fin ou du Jour de la Résurrection à l'Heure de la Résurrection...

Toute cette mixture magique représente la version abstraite, nouvelle et moderne, des esprits maléfiques cachés que nos ancêtres primitifs redoutaient à l'âge de pierre. avant..! UN



Le véritable enfer, c'est de vivre dans la peur et la terreur constantes de ce qui vous attend au Jour du Jugement dernier.

Ainsi vivaient les peuples anciens, pleurant la perte de leurs proches, offerts en sacrifice à des dieux cannibales. L'humanité n'a-t-elle donc rien appris de la vie, sinon se soumettre à des idoles animales, vénérer des ancêtres primitifs et adorer ce qu'elle imaginait et vénérât à l'âge de pierre ? N'est-il pas vain que des générations entières vivent en copiant et en reproduisant des modes de vie et des idées obsolètes, les perpétuant sans cesse à travers les siècles ?

De nombreuses révolutions ont eu lieu dans tous les domaines scientifiques, astronomiques et intellectuels... mais la véritable révolution qui renverserait fondamentalement ces religions superflues, dont l'humanité n'a jamais tiré profit, reste à venir. Au contraire, elles n'ont fait qu'accroître nos angoisses, nos souffrances, nos troubles mentaux et notre aliénation spirituelle. Mais, quoi qu'il en soit, l'heure de leur disparition, et celle de tous leurs dieux, viendra assurément.

Car la vie aime le mouvement et le renouveau ; en effet, la transformation et le renouveau sont sa loi éternelle et immuable. Et toi, chaman moderne et contemporain, derviche ignorant, phénomène pathologique, marchand de religion et colporteur d'illusions, charlatan, tu n'es qu'un grain de sable, un minuscule exemple de cette transformation et de ce renouveau éternels et immenses qui te jetteront, toi et tes semblables, aux oubliettes de l'histoire !

Il suit

Publié il y a 19th October 2018 par Abderrahman Sakali

Paragraphe 39 — Philosophie de l'Amour

Philosophie de l'amour



La médecine peut guérir les maladies physiques, mais seul l'amour peut guérir la solitude et le désespoir.

Rabat .

Nous sommes fin mai 1979. L'été s'installe doucement, emportant avec lui sa chaleur ensoleillée. Le printemps s'affaire à déterrer le tapis vert des vastes plaines et des champs. Les feuilles mortes jonchent le sol des jardins publics et leurs allées usées. Je me promenais seule, comme une étrangère, dans le grand jardin, foulant avec joie les feuilles jaunes tombées des arbres majestueux. J'étais encore à Rabat, dans ce même vieux quartier où j'avais passé une partie de ma vie de bohème.

Vingt-cinq années de ma vie à la merci des caprices du destin. Je les ai dispersés en fragments dans trois lieux différents et géographiquement éloignés : 1- 5 ans à Beni Sidal, 2- 14 ans à Nador, 3- et 7 ans à Rabat, en plus de 35 ans à Bruxelles, en Belgique, où je vis toujours parmi les anciens Peuples du Livre, qui se sont rebellés contre les dieux et les ont détruits avec le courage des braves, pour les remplacer par l'amour et le respect des droits de l'homme ...

J'errais , corps et âme, entre ces lieux géographiques lointains. Je n'étais pas prête à quitter si vite cette vie absurde, tant les souvenirs qui m'y retenaient, pour la plupart

captivants et enivrants, me retenaient. Et si je devais mourir maintenant, sans peur ni regret, et quitter ce pays de félicité et de bonheur pour ce monde souterrain absurde et terrifiant, à cause de la maladie et des complexes de quelques personnes inconscientes, et de leur comportement horrible et agressif !

Je laisserais un testament près de mon cercueil demandant que mes organes soient distribués à ceux qui en ont besoin. Puis, après la mort — et je ne parle pas d'anéantissement —, mon corps se décomposera. Mes organes cesseront d'assurer leurs fonctions biologiques, tout comme les pièces d'une vieille machine ou d'une voiture se détériorent avec le temps.

Les vestiges de mes éléments chimiques en décomposition continueront de réagir avec d'autres éléments du monde physique, devenant peut-être comme ce magnifique animal gravissant les sommets des montagnes, ou comme une douce brise caressant le chemisier d'une jeune fille suspendu à une corde à linge, ou encore comme une rose dansant au rythme du vent sur les rives d'une vallée ou d'un fleuve, ravissant les spectateurs qui, comme moi, sont amoureux de la beauté et de l'amour pur.

Car dans cette courte vie, rien ne dure ni ne se perd, rien n'est créé ni inventé, mais tout se transforme en quelque chose de plus merveilleux.

Ici, je crois que la volonté de progresser découle des lois de la nature physique ; autrement, mon frère, tu ne serais pas passé du singe à l'être humain, les gestes et les signes n'auraient pas évolué en un système de langage et de parole, les dizaines de tribus guerrières ne seraient pas devenues des nations et des peuples, et le chaos du Big Bang n'aurait pas fait place à l'ordre !



Étapes de l'évolution humaine au fil du temps

J'ai rassemblé tout le matériel nécessaire pour ce cours de philosophie de deuxième année afin d'en préparer trois exemplaires pour mes deux amis assidus de Nador : mon ami, le professeur Mokhtar Karroum, homme d'affaires, et mon ami, le philosophe mélancolique Ahmed Masoudi, ainsi que pour ma cousine Salwa, qui, comme moi, étudie la philosophie à la Faculté des Lettres et Sciences Humaines de Fès. Parmi les

choses qu'elle m'a demandées lors de nos voyages depuis Nador, il y avait de l'appeler quand je le souhaitais au bureau de l'administration de la résidence universitaire afin que nous puissions convenir d'une date pour retourner à Nador, lui remettre ses exemplaires du cours et prendre le même train ou bus pour rentrer chez nous ...

J'ai repensé aux deux tableaux que je devais terminer cette semaine pour mon ami Said, qui avait acheté mes toiles représentant les trois révolutionnaires mondiaux – des tableaux qui avaient provoqué un tollé auprès du doyen de l'université : Marx, Lénine et Mao Zedong. Son ami voulait que je peigne un portrait du martyr de la liberté Mehdi Ben Barka et le célèbre portrait de Che Guevara, à l'huile sur carton, car la toile était trop chère. Nous nous sommes mis d'accord sur un prix de 400 dirhams pour chaque tableau .



Portraits de personnalités mondialement connues : le martyr et combattant Mehdi Ben Barka, assassiné par les services de renseignement marocains, et Che Guevara, assassiné par la CIA.

Mes pensées vagabondaient et je me demandais : que vais-je manger samedi ? Si j'étais chez moi à Nador, cette question lancinante ne m'obséderait pas chaque jour ! Et si ma mère ou ma famille étaient ici à Rabat, je serais au moins plus sereine à ce sujet. Mais le manque d'universités et d'écoles supérieures dans le Rif contraint les étudiants à payer un lourd tribut et à endurer de grandes difficultés, séparés de leurs familles pour poursuivre leurs études.

Par conséquent, je crois qu'un système qui ne fournit même pas à ses citoyens d'universités, d'écoles des beaux-arts et de conservatoires de musique ne mérite pas le nom de « système » ! Je crois aussi que la famille est l'une des plus belles créations de l'ingéniosité et de l'expérience humaines. Elle est la cellule de base de la société, le tissu même du système qui organise et facilite la vie des individus et leurs relations.

La famille, en général, est une construction sociale qui reflète l'image de la société dans laquelle elle existe et se développe. Elle est façonnée par les structures politiques et économiques, notamment par l'industrialisation rapide. En effet, l'évolution de la

famille s'accélère, entraînant l'érosion de la structure traditionnelle et l'émergence des caractéristiques d'une structure moderne et mondialisée qui ne se conforme plus aux anciennes valeurs et normes sociétales.

Par conséquent, on observe des taux élevés de divorce, de séparation et d'éclatement familial, incluant violence domestique, suicide, fugues d'enfants, vols et autres maux sociaux engendrés par cette désintégration rapide de la famille.

Changement et transformation.

Mais que se passera-t-il si le système familial patriarcal, aujourd'hui dirigé par les hommes, s'effondre, tout comme le système matriarcal, où les femmes occupaient une place prépondérante - maîtresses de la société et de la famille, à qui l'on imposait la responsabilité des enfants - s'est effondré avant lui ? Je crois que les choses évoluent vers cette direction inévitable, magnifique et encore inconnue : la désintégration du système familial.

Ainsi, l'État perdra les moyens de diffuser, de généraliser et de formaliser son idéologie, et les individus vivront librement, affranchis des doctrines traditionnelles héritées et des cadres intellectuels obsolètes. Ils vivront heureux sur la planète Terre comme une seule famille, chaque groupe se mêlant avec ses idées, son mode de vie et son système.

Les races, les langues et les cultures se mêleront, s'enrichiront mutuellement et interagiront, faisant naître de merveilleuses idées nouvelles qui éradiqueront inévitablement l'héritage traditionnel sclérosé. Chacun pourra alors vivre comme il l'entend, libre de toute restriction ou contrainte de traditions figées. L'ère de la mondialisation est arrivée ; malheur aux hommes des cavernes et à ceux que la caravane de la civilisation mondialisée a laissés pour compte !



Quartier Al-Akkari à Rabat

Ce matin, le brouhaha s'intensifiait peu à peu dans notre quartier populaire. J'ai posé le livre que je lisais sur mon bureau, rangé ma guitare dans son étui vert après l'avoir répétée la veille au soir, et me suis levé à contrecœur. J'ai allumé la petite radio que j'avais achetée la veille au marché pour 400 dirhams. Il était presque huit heures, et des chants révolutionnaires palestiniens côtoyaient des musiques militaires et des hymnes au retour des déplacés.

Puis sont arrivés les informations du matin à la radio marocaine. Il fallait que je m'organise pour profiter pleinement de ces vacances. En fait, je suis tellement organisé et toujours en mouvement que je prépare même mon emploi du temps pour chaque jour à venir, dans mon lit, avant de m'endormir.

Hier soir, je me suis couché tard et me suis endormi rapidement avant l'aube, sans penser aux projets du lendemain, car mon ami Mohamed Boulbol et mon camarade de fac Mohamed Habib, le fils du propriétaire, étaient restés éveillés avec moi. Nous avons passé une soirée culturelle ordinaire, riche en nouvelles réflexions.

Notre collègue, Mohammed Al-Habib, a lancé la conversation sur « le thème de l'amour », sujet que nous avons abordé toute la nuit, car il concerne la relation complexe entre hommes et femmes. L'amour est un phénomène humain profond, profondément enraciné dans l'âme de chacun ; c'est un ensemble de sentiments émotionnels qui prennent naissance dans l'esprit.

Mon opinion sur ce sujet, qui est sur toutes les lèvres chaque jour – à savoir, les complexités de l'amour, de la sexualité et de la quête du bonheur – était claire.



L'amour est comme la guerre : facile à déclencher, difficile à éteindre.

Et je m'étais déjà forgé une opinion sur ce sujet, spontanément, au fil des années, à travers de nombreuses études et expériences amoureuses, fondées sur des événements réels dont j'avais été témoin, en famille comme ailleurs, dans mon pays et à l'étranger, ou sur ce que j'avais entendu dire des filles de telle ou telle personne qui divorçaient quelques mois seulement après leurs mariages, censés être des unions d'« amour véritable et heureux » !

Mais cet « amour véritable et heureux » s'effrite rapidement sur les rochers de la complexité de la réalité, s'écroulant et devenant, au mieux, des ruines, au pire, de douloureux et fugaces souvenirs, hélas ! Mais pourquoi cet amour, auquel nous nous consacrons tous et pour lequel nous faisons tant de sacrifices, meurt-il ?!

J'en discutais avec deux amies tout en préparant une théière de thé à la menthe et mes chères pâtisseries « Mazaleena », lorsque Si Mohamed me posa cette question : « Professeur Abdel Rahman , je ne suis pas d'accord avec vous, et je ne vous comprends pas ! » Vous nagez toujours à contre-courant. Le monde entier sait et reconnaît que l'amour existe, sauf vous. Pourquoi cette obstination, mon ami chauvin ?! demanda le professeur Muhammad al-Habib avec un sourire.

Nous avons coutume de nous donner à chacun un surnom qui reflétait notre orientation, le contenu de notre pensée et la nature de nos principes. Par exemple, j'appelais mon ami Bulbul « al-Sayyab » ou « al-Bayati », en référence à Badr Shakir al-Sayyab et Abd al-Wahhab al-Bayati, les deux poètes et écrivains irakiens pionniers du vers libre, dont le professeur Bulbul connaissait par cœur nombre de poèmes.

Quant à notre ami Ibn Malik al-Dar, il m'appelait parfois « Hegel » parce que j'avais donné une conférence sur sa philosophie, ou, comme aujourd'hui, il m'appelait « mon ami chauvin » ! J'ai souri en retour, et j'ai dit : « Ce n'est pas la première fois que nous parlons d'amour, cet amour qui a rendu l'humanité folle et dont tout le monde parle sans le comprendre.

Je le répète : le véritable amour, pur et éternel, dont vous parlez, n'existe que dans votre esprit, votre imagination et les romans d'amour que vous lisez. Ne vous laissez pas berner par l'amour romantique de « Roméo et Juliette », ni par l'histoire d'amour éternel et le désarroi de Qays dans « Majnun Layla », ni par sa folie pour elle, ni par l'amour chaste de « Madeleine », que nous avons tous lu à l'adolescence. Ce n'est pas la réalité.

La fiction est une chose, et la réalité, qui nourrit et déchire les expériences amoureuses, en est une autre. Il n'y a pas de mariage qui ne contienne une part importante de tragédie et de drame ! Et si un mariage n'est pas dramatique, il est tragique et une union forcée. » C'est ma conviction profonde et la vérité à laquelle je crois actuellement, et je ne la changerai jamais, car elle repose sur des fondements solides.

Mon expérience de la vie et mes nombreuses études en philosophie et en psychologie m'ont amené à conclure que l'amour ne réussit que dans de rares cas, et que même dans ces rares cas, il est souvent motivé par des intérêts matériels ou psychopathologiques inconscients et cachés de l'un des partenaires.

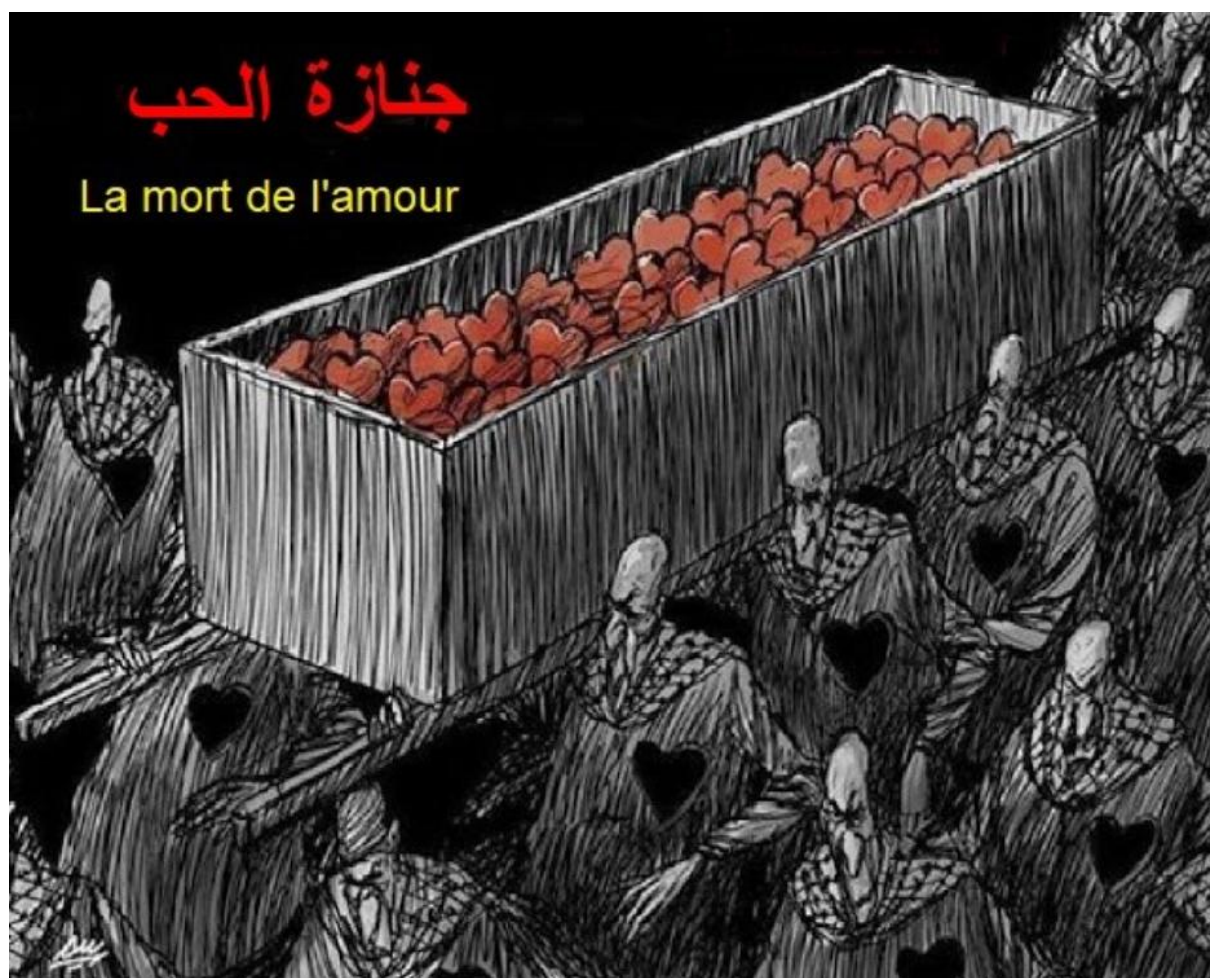
Alors mon ami Muhammad se leva d'un bond, comme si l'idée qui lui était soudainement venue à l'esprit lui avait conféré une certitude absolue dans ce qu'il

défendait, et s'exclama avec un enthousiasme débordant : « Ne vois-tu pas autour de toi , mon ami, le nombre de cortèges nuptiaux qui sillonnent les rues et le nombre de personnes qui se marient chaque jour ?

» « Oui, je vois tout cela, mais je vois aussi les tribunaux débordés de dossiers de divorce, les longues files d'attente de personnes divorcées, la confusion des enfants et les familles déchirées. C'est la douloureuse réalité, mon ami Mohammed, et ce phénomène est mondial, il ne se limite pas à notre pays ! » « Je pensais que cette explosion de divorces ne se produisait que dans notre pays. » « Non , mon ami.

Croire que le divorce est un phénomène uniquement marocain est l'un des facteurs qui nous empêchent de comprendre l'amour tel qu'il est vraiment ! Le divorce est répandu dans le monde entier ; il est l'expression de l'effondrement du capital moral de l'amour et de son déclin au fil du temps, et le summum du ressentiment. C'est un symbole de l'absence, de la négation et du manque d'instinct amoureux.

» En même temps, c'est un nouvel éveil de la liberté individuelle, permettant de s'aventurer vers d'autres horizons relationnels et d'autres aventures à la recherche de l'âme sœur, si elle existe. C'est aussi une tentative de débarrasser l'ego de la mare stagnante et boueuse de l'amour, où l'amour s'est flétri et où sa flamme s'est éteinte ...



L'amour ne meurt que si nous choisissons de le tuer.

J'ai pris une gorgée de thé et allumé une cigarette lorsque mon ami, le professeur Bulbul, que je considérais comme l'un des meilleurs membres de notre département de littérature et de philosophie, a dit : « Monsieur Abd al-Rahman, si l'amour n'est pas un "instinct" chez l'homme, alors pourquoi le phénomène de l'amour les a-t-il tous submergés ?! »

Non , non, il s'agit de confusion, Professeur Bulbul, et d'une incapacité à distinguer avec précision les différentes émotions humaines, avec tout le respect que je vous dois. Vous semblez ici appuyer l'idée de notre ami Muhammad Al-Habib lorsqu'il a affirmé il y a un instant que l'amour existe bel et bien.

Sans apporter la moindre preuve de son existence, si ce n'est ce qu'il considère comme de rares cas. Et seuls les aveugles nieraient l'existence de cet amour. Je suis peut-être aveugle, ou peut-être perspicace ! Et la vérité, comme vous le savez, est toujours relative et soumise aux intérêts et aux désirs, tout comme l'amour et le mariage.

Vous avez tous deux confondu l'amour maternel, cet « instinct » véritablement existant, inculqué par la nature aux mères comme une loi pour la préservation de l'espèce, avec d'autres sentiments et schémas émotionnels que nous appelons généralement amour. L'amour, Professeur Bulbul, est un don que nous possédons tous en tant qu'êtres humains. Ce don, ou cette capacité d'aimer et de ressentir cet amour, est simplement un sentiment que nous possédons.

Mais pour qu'il devienne un amour véritablement épanoui, nous devons le considérer comme un « art » que nous contribuons à créer, à développer et à enrichir de sens. Ce n'est pas un instinct. Car lorsque nous aimons (c'est-à-dire lorsque nous entrons dans le jeu de l'amour), notre attention se porte davantage sur la manière d'être « aimé » aux yeux des autres que sur la manière de les « aimer » !

Cela suffit comme première preuve pour comprendre les secrets ou les masques de l'amour : cet amour qui naît de l'acte d'aimer découle de l'ego, du narcissisme et de l'égoïsme. C'est une fuite face à l'ego et à sa solitude mortelle ! Ce n'est qu'un substitut temporaire pour combler le vide affectif, car l'émotion a horreur du vide, même chez les animaux. Ensuite, nous pensons davantage à l'« objet » que nous entourons de notre amour qu'à la possibilité même de l'amour.

Enfin, nous considérons l'amour comme une « marchandise », un « bénéfice mutuel », un marché, un échange où chacun troque ce qu'il possède contre ce que l'autre possède pour compenser son propre manque .

Notre ami Muhammad al-Ratl sourit alors , nous interrompant d'un ton affirmatif : « L'amour est une belle mélodie, Professeur Abdul Rahman ! » Sans hésiter, je répondis : « Pour ceux qui savent la jouer, Professeur Muhammad ! » Le professeur Bulbul dit alors : « Professeur al-Saqli, pourriez-vous approfondir ce point, le problème de l'amour ? » « Je vais tenter d'exposer mon point de vue et de le simplifier, en donnant des exemples pour le rendre plus accessible. Il faut d'abord comprendre que le concept d'amour n'existe pas entièrement comme une entité indépendante, comme l'amour en soi, et que tout est ressenti à travers lui. »

Ou bien, une personne pourrait agir ainsi sans autre motif que le sexe . Tous les gestes romantiques et le respect que nous manifestons envers les femmes, toute cette séduction, ne sont qu'un masque pour parvenir à nos fins sexuelles. Le sexe est la force

motrice et l'origine de toute chose.

Je ne souhaite pas effacer le sens du mot « amour » de l'histoire ni de la mémoire collective, mais je vois l'affection, la tendresse, les doux sentiments et la compréhension entre deux personnes comme de simples préludes au sexe, de convenances qui y mènent – tous les chemins mènent à « Éros », comme vous le savez.

Tous les récits et romans d'émotions dramatiques, les mouvements romantiques, la littérature et la poésie romantiques, et toutes les formes d'art et d'expression artistique ne sont rien d'autre qu'une escalade civilisée de la pulsion sexuelle instinctive et refoulée au sein de l'humanité civilisée.

Comme n'importe qui d'autre privé de plaisir sexuel ou séparé de son conjoint, il peut sombrer dans une dépression passagère le temps que le problème se résolve, ou bien demander une autre femme en mariage avant même d'avoir finalisé son divorce, ou encore tuer son partenaire par vengeance, ou se prostituer, ou rester célibataire, se contentant de fantasmes et de masturbation pour le restant de ses jours, s'il y parvient – c'est-à-dire s'il trouve l'objet de ses désirs solitaires et la source de ses fantasmes .

À ce propos, interrogez les « gens de la connaissance et de la caverne » sur le sort de celui qui, ayant perdu tout moyen de satisfaction sexuelle, se réfugie sur internet et se masturbe.

Et les chamans contemporains et les marchands religieux inconscients vous diront que c'est interdit par la charia, et ils vous fermeront la porte du soulagement et de l'exutoire, et ils décréteront que quiconque possède et consulte Internet est un apostat, et ils l'interdiront, et ils vous donneront même des méthodes de traitement pour approfondir la répression et la frustration, et ils en ont plus besoin que toutes les autres personnes réprimées, tant qu'ils ne vénèrent rien d'autre que le désir d'épouser les vierges du Paradis qui, selon eux, les attendent au Paradis pour avoir des relations sexuelles avec eux avec une grande impatience !

Malgré notre position privilégiée d'hommes dans une société musulmane patriarcale, où les lois religieuses nous garantissent un statut supérieur, tant quantitativement que qualitativement, à celui des femmes en matière de droits, et malgré l'abondance de ces droits légaux et religieux dont jouissent les hommes dans les sociétés islamiques orientales conservatrices, et malgré l'image du maître que la religion et la société lui confèrent, et même son sentiment exagéré et illusoire de masculinité, l'homme oriental naît dans une société contradictoire dominée par l'hypocrisie, la prétention et tout ce qui pollue l'âme ; une société qui interdit les relations sexuelles, en faisant un acte religieusement prohibé et criminel, le considérant comme honteux, déshonorant et interdit, tout en étant une société ouverte sur le monde, ou plutôt, le monde s'est ouvert à elle.

Notre planète bleue s'est réduite à la taille d'un grain de riz, grâce à l'abondance de chaînes satellitaires gratuites et à l'immense réseau tentaculaire offrant des chaînes à contenu sexuel et non sexuel librement accessibles. Il en résulte un conflit entre liberté et répression, honte et instinct, passé et présent, tradition et modernité.

L'homme oriental se métamorphose, passant d'être naturel, supposément acteur de sa vie, à un spectateur passif et numérique ; d'être naturel, il devient une créature rêveuse et fragmentée, noyée dans les fantasmes, les illusions, l'aliénation, la

masturbation, les tentatives de viol et des réalités déformées.

Il en résulte un être déformé et refoulé, puisant toutes ses informations et expériences sexuelles dans des sources purement commerciales et, par la masturbation, devenant une bombe à retardement prête à exploser, où tout, dans son monde secret, doit être fait rapidement.

Avant même que quiconque ne vienne, n'apparaisse ou ne le surprenne — sans parler de la destruction de ses instincts naturels et originaux par la faim sexuelle, la privation, la répression et le manque d'expérience sexuelle authentique à un jeune âge —, l'instinct sexuel, le désir et la pratique sexuelle sont réduits à la simple pénétration, sans passer par les dizaines de préliminaires et de processus complexes qui précèdent la pénétration, lesquels sont supposément nécessaires, importants, purement instinctifs et ajoutent de la magie à la séance intime et une atmosphère romantique à l'acte sexuel !

Cette répression sexuelle persistante et omniprésente, imposée par les religions, ainsi que la suppression et l'étouffement du bonheur humain, ont engendré tout ce que nous observons aujourd'hui dans nos sociétés sous-développées : complexes sexuels, viols, harcèlement des filles et des femmes, et de nombreux troubles psychologiques et fractures mentales au sein de l'humanité.

Cela est particulièrement vrai dans les sociétés sous-développées dominées par la religion et ses lois oppressives, fondamentalement contraires à la nature humaine.

Ces affections mentales et psychopathologiques se manifestent sous diverses formes de psychose, de névrose, de schizophrénie et d'hystérie, exprimant le rejet absolu de cette répression et de l'interdiction injustifiée de libérer l'instinct sexuel, ou du moins de briser l'emprise de fer que la théologie exerce sur les émotions humaines et les sources du bonheur, en les réprimant. La théologie est l'ennemie de l'humanité depuis sa création et où qu'elle se trouve. Gloire à Dieu, le Très-Haut !



L'amour ne tue pas les amants ; il les laisse simplement suspendus entre la vie et la mort.

Le sexe est à l'origine et au fondement de la plupart de nos comportements. Tout le reste - les protocoles, les sentiments amoureux et passionnés, les diverses attirances inconscientes, la timidité, la modestie, la politesse et le mariage sous toutes ses formes, y compris le mariage temporaire tant désiré - n'en est en réalité qu'une ramification, à l'image d'un arbre qui se pare de multiples formes.

Celles-ci vont de l'indifférence et de l'apathie à l'attirance et à l'intérêt, puis à l'attachement, à l'engouement et à la passion, et enfin à la haine, au ressentiment et à la vengeance. Un homme et une femme peuvent se rencontrer et nouer une relation amoureuse même si leur histoire semble impossible, car tout semble les séparer. Pourtant, leur amour est si fort qu'il est difficile à briser.

À l'inverse, un homme et une femme peuvent se rencontrer, et tout chez eux peut être semblable, et pourtant, tout leur projet de mariage échoue à cause d'un détail insignifiant ! Leur amour s'effondre !

Mon collègue Mohammed Al-Habib a déclaré :

A - Un chercheur a-t-il déjà étudié ce sujet, et quelqu'un l'a-t-il déjà abordé ?

Oui, mon ami, c'est ce que le père de la psychiatrie moderne, Sigmund Freud, a étudié et confirmé il y a des décennies. Il fut le premier à populariser cette idée, et grâce à cette vision révolutionnaire, elle a déferlé sur le monde.

De l'ouverture et des bouleversements moraux aux révolutions et aux vagues de libération sexuelle.

Ces « révolutions sexuelles » au cours desquelles la jeunesse du monde a déclaré que l'humanité était enchaînée par des traditions obsolètes et rigides et par une fausse morale utilisées par les religions réactionnaires, le capitalisme et la bourgeoisie pour contrôler les aliénés et les opprimés, et la « jeunesse » du monde a annoncé le jour tant attendu de la liberté et a décidé que nous ne pouvons goûter à la liberté qu'en brisant tous les « tabous » qui nous empêchent de répondre à l'instinct naturel.

Parmi les slogans de cette révolution figuraient « le plaisir sans entrave », « l'interdit est interdit » et « plus vous faites l'amour, plus vous désirez la révolution ». L'historien David Allen déclare à ce sujet : « La révolution sexuelle représente le moment où ce qui était caché concernant les relations sexuelles avant le mariage a été révélé au grand jour : la masturbation, les fantasmes érotiques débridés, la consommation de pornographie et les pratiques sexuelles .

» Je voudrais saisir cette occasion pour vous rappeler que les mêmes facteurs d'oppression et de répression sexuelles subis par des générations de jeunes lors de la révolution sexuelle en Europe et en Amérique dans les années 1960, qui ont donné lieu à de nombreux mouvements de libération sexuelle à cette époque, sont les mêmes facteurs d'oppression et de répression que subissent aujourd'hui les jeunes Arabes et musulmans, mais sous une forme plus grave et plus dangereuse.

Ceci explique l'émergence de vagues de protestations comportementales, intellectuelles et philosophiques qui luttent contre ces systèmes dictatoriaux et théologiques qui pèsent lourdement sur leurs vies. Ils cherchent à séparer la religion de l'État et à instaurer la laïcité comme solution radicale et globale à tous ces maux sociaux.

Les sociétés occidentales ont connu des mouvements de libération sexuelle dans les années 1960 et au début des années 1970 (1964-1973), considérés comme les années de « révolution contre les anciens régimes ».

Avec une rapidité étonnante, une vague de rébellion contre les valeurs morales associées à l'instinct sexuel a déferlé sur la jeunesse de tout l'Occident, de l'Europe de

l'Est à l'Amérique, en passant par l'Europe de l'Ouest, réclamant la liberté et la libération sexuelles et prenant diverses formes .



Telle est la nature des émotions, un voyage perpétuel et libre parmi les âmes cachées. Peut-être trouverons-nous quelqu'un auprès de qui apaiser nos cœurs... Sur la photo , une femme, le visage marqué par le temps, boit de l'alcool et contemple un homme qui l'a envoûtée par ses mélodies enchanteresses ! Elle le contemple car elle l'aime malgré sa situation familiale. Et l'homme se délecte du spectacle de sa bien-aimée ivre, tandis que sa femme l'observe en cachette derrière la porte...

Il demeure vrai que cet amour, fruit des relations sociales et des interactions humaines, est pour moi la plus belle et la plus sacrée des émotions humaines, car il porte en lui espoir et réconfort face à la solitude, au désespoir et à la dépression qui menacent l'humanité de demain . Dès lors, les religions auraient dû le bénir au lieu de s'y opposer et de le combattre ! Le chemin des religions n'a jamais été un long fleuve tranquille !

Il est bien connu que tous les êtres humains rêvent d'amour, le désirent ardemment et le convoitent, au point que l'amour est devenu une obsession pour chacun. Mais cet amour n'est pas un « don » divin descendu du ciel tout fait, et son succès ou son échec ne dépendent pas de la volonté divine.

L'amour est-il divin, ou relève-t-il du destin et de ses décrets suprêmes ? Absolument pas ! L'amour est une graine, un noyau, une création humaine. Les humains le cultivent et le perfectionnent avec autant d'habileté qu'un artiste perfectionne une toile,

s'efforçant de le faire perdurer et porter ses fruits.

Car l'amour et l'amitié sont des besoins humains essentiels, et pour éviter que l'amour ne se flétrisse, ne s'émousse, ne perde de son éclat et de sa vitalité, il faut le nourrir et l'entretenir constamment. L'amour est comme une rose, un arbre, un petit jardin. Pour croître, s'épanouir et prospérer, il faut l'arroser, le fertiliser et le comprendre profondément jusqu'à ce que l'être aimé maîtrise l'art de le cultiver par la connaissance, l'effort et l'expérience.

L'amour n'est pas un sentiment dans lequel on peut se plonger sans raison, quel que soit son niveau de maturité et de conscience. Chacun est le jardinier et le maître de son propre jardin, capable d'en faire son plus grand paradis ou son enfer le plus douloureux. Telle a toujours été la vie des couples mariés !

L'idée fausse et répandue selon laquelle l'union d'un homme et d'une femme pour avoir des enfants constituerait l'essence même de la vie conjugale et de l'amour est profondément troublante. Mais quelle place occupe l'amour dans ce foisonnement de relations ? En réalité, tout amour, quel qu'il soit, est voué à l'échec si les personnes impliquées ne cultivent pas leur caractère au sein de cette relation.

Le véritable épanouissement amoureux ne peut être atteint sans savoir aimer autrui, comme son prochain, et sans une humilité sincère, du courage, de la foi, de la loyauté et un engagement indéfectible. De plus, ce type d'amour, par sa nature même, est insoutenable. À mesure que les deux personnes apprennent à se connaître, leur intimité perd de sa magie, jusqu'à ce que leurs conflits, leurs déceptions et leurs angoisses partagées éteignent les derniers vestiges de l'enthousiasme initial.

Pourtant, ce « paradis » qu'ils ont atteint comme la preuve de la profondeur de leur amour, alors qu'en réalité, cela ne fait que révéler leur solitude, leur isolement et leur éloignement de l'amour passés. Dans certaines cultures bédouines rudes et considérées comme primitives, ces traits de caractère raffinés sont généralement rares et absents chez les hommes.

Par conséquent, la capacité d'aimer demeure un rêve inaccessible pour les membres de ces sociétés, qui vivent sous le poids des traditions et la peur de l'inconnu, ou encore la crainte de ternir l'honneur et la réputation de la famille en cas d'échec du mariage et de divorce. Dès lors, il est difficile de trouver ou de préserver l'amour.

Le chemin se termine par une vie commune imposée par la tradition, mais fondée sur une rupture émotionnelle chronique, un deuil perpétuel et un mur infranchissable séparant les amants. C'est comme vivre dans un goulot d'étranglement. L'individu reste suspendu, ni marié ni divorcé.

Bulbul a dit :

Je commence à comprendre votre approche et votre perspective sur la question de l'amour, Monsieur Abdel Rahman. Vous dites que l'amour est une expérience, un but, un projet qu'il faut cultiver, et qu'en agissant ainsi, nous développons notre personnalité jusqu'à atteindre un niveau de compréhension et d'harmonie, et ainsi accéder au bonheur qui sous-tend cet amour. Autrement dit, l'alignement et l'unité avec l'objet de l'amour, l'union parfaite, ce qui, comme vous me l'avez confirmé la dernière fois, représente le summum de l'amour ...

— Exactement , mon ami Bulbul. Tu as commencé à toucher à ma compréhension du problème de l'amour. Et il y a un point important qu'il faut mentionner : nous devons reconnaître que nous abordons l'une des questions les plus complexes, nous aventurant en terrain miné, dans un véritable labyrinthe d'obscurité et d'ambiguïté qui entoure les relations amoureuses classiques. Le phénomène de l'amour et du sexe, et leur imbrication occasionnelle, est un phénomène général et universel, peut-être même cosmique, qui touche toutes les couches de la société, y compris les intellectuels et les illettrés, les pauvres et les riches, les rois et les paysans, les chrétiens et les musulmans, les Noirs et les Blancs. Le succès de tout amour, quel qu'il soit, même entre homosexuels, repose sur l'attention, le soin et la fidélité au sein de la relation. Car lorsque deux personnes se rencontrent, au-delà du physique, les caresses et les actes sexuels s'entremêlent aux émotions, aux passions, aux fantasmes, aux sentiments et aux sensations. Par la répression, la négligence, l'élimination ou De plus , je voudrais ajouter un point : la plupart des gens conçoivent l'amour comme le fait d'être aimé plutôt que d'être l'amant ; leur dilemme est de savoir comment être aimé et aimable. Cela découle du développement des sociétés modernes, qui ont rendu impératif le fait de s'efforcer d'être l'objet de l'amour, une marchandise qui doit susciter la demande et atteindre le succès et la popularité. Partout, nous sommes nourris des valeurs du capitalisme et des lois du marché . Au cœur du narcissisme jaillit l'amour de l'autre, auquel nous nous consacrons à nous embellir et à prendre soin de nous-mêmes pour plaire à celui ou celle que nous désirons et être captivés par son affection. Cela conduit inévitablement à une confusion entre tomber amoureux et être dans un état d'amour perpétuel, ou plutôt, être amoureux plutôt que tomber amoureux. Je sais que la question est complexe à saisir, mais essayez de vous imaginer comme un spectateur extérieur au jeu de l'amour, et non comme un participant. Que se passe-t-il alors ? J'ai pris quelques gorgées de thé chaud, allumé ma cigarette et repris mon explication à mes deux amis :

A. Le but premier de l'être humain est de satisfaire ses instincts vitaux, tels que l'instinct de survie et l'instinct sexuel. C'est ce qui crée l'attirance sexuelle entre hommes et femmes. L'objectif est l'amour et la compréhension mutuelle en matière de sexualité, et cela me rappelle d'ailleurs le proverbe français : « Si tout se passe bien au lit, tout se passera bien partout. » C'est comme si l'activité sexuelle, à elle seule, résolvait tous les problèmes de l'humanité.

Le sexe est-il meilleur quand on est amoureux ? J'en suis convaincu. Car la femme que l'on aime et chérit de tout son cœur et de toute son âme est meilleure que toutes les autres femmes du monde. Même si l'on couche avec sa femme ou une autre, c'est l'image et l'imagination de l'être aimé qui nous dominent, contrôlant nos sentiments et nos sensations, submergeant et effaçant tout le reste ! C'est grâce au pouvoir de l'imagination et du fantasme.

Si deux inconnus, un homme et une femme unis par l'amour, laissent tomber les barrières qui les séparent et se sentent proches et ne font plus qu'un, alors cette union est l'expérience la plus exaltante de la vie. Pour une personne seule et isolée, vivre sans amour relève presque du miracle. Ce lien peut évoluer vers une fusion avec l'objet de l'amour, une unité pouvant même atteindre la symbiose.

Par exemple, l'abeille et la rose partagent un lien d'interdépendance et de besoin mutuel , au point que l'une ne peut survivre sans l'autre. L'abeille a besoin de la rose pour butiner son nectar, nourrir sa reine et produire du miel. La rose, quant à elle, a besoin de l'abeille pour polliniser d'autres roses, leur permettant ainsi de se reproduire et d'éviter l'extinction. C'est pourquoi les roses fournissent du miel aux abeilles , assurant ainsi la survie de leur progéniture .

Cette intimité miraculeuse chez l'être humain est généralement associée à l' attirance sexuelle, mais l'auteur de « La Peur de la Liberté » affirme que ce type d'amour, par essence, ne dure pas. Les deux personnes s'habituent l'une à l'autre, et l'intimité perd de son caractère miraculeux jusqu'à ce que l'ennui mutuel et la mort de l'amour s'installent. Le couple entre alors dans une phase de « divorce émotionnel » et de froideur affective.

Le sentiment intense d'être « follement » amoureux de l'autre n'est pas une preuve d'amour, ni même du degré de solitude éprouvé avant leur rencontre. Ce frémissement d'amour véritable n'était qu'une réaction à une privation chronique d'affection.

Pendant ce temps , au cœur de la nuit, sur le toit d'une maison du quartier Akkari à Rabat, lors de ce sérieux dialogue intellectuel, nous explorions les méandres des émotions humaines, analysant les sentiments contradictoires et l'éternel dilemme de l'amour et du sexe. Le professeur Bulbul sortit sa pipe brune et se mit à fumer en réfléchissant. Puis il dit : « Monsieur Abdel Rahman...

» Le but premier et le besoin fondamental de l'être humain est de satisfaire ses instincts vitaux, tels que l'instinct de survie et l'instinct sexuel, comme vous le dites. Ces instincts sont évidents, légitimes et essentiels à l'équilibre psychologique, au bonheur et à la stabilité de l'être humain. Le problème est que la société, avec ses traditions rigides, ne permet pas une grande liberté de choix.

En réalité, elle étouffe et entrave l'accès à ce bonheur et les liens d'amour entre conjoints et amants en général. Car un amour qui échoue avec une personne peut réussir avec une autre. Chacun recherche une personne qui lui ressemble en termes d'inclinations, d'habitudes, de qualités et de principes. Cela implique de rechercher la compatibilité et de changer de partenaire à chaque fois jusqu'à trouver l'autre acceptable et harmonieux – c'est-à-dire le partenaire désiré et recherché.

C'est précisément ce que combattent les traditions « honorables » désuètes. Dès qu'une fille est vue avec un garçon, elle est assaillie de critiques, de remarques, d'insultes et de malédictions de toutes parts. Lorsqu'une femme divorce, elle est considérée comme déchue et imparfaite aux yeux de la société, et peut même représenter une menace pour les femmes mariées jalouses de leurs maris.

Guidée par l'égoïsme et des traditions rigides, elle est ostracisée par la société, devenant ainsi une victime de plus d'un amour déçu .

De nombreux facteurs entravent la réussite des relations amoureuses. À mon avis, aucun projet dans la vie n'est aussi répétitif, démarrant avec des aspirations et des ambitions si élevées, pour finalement échouer aussi souvent que l'amour. Le seul moyen d'éviter cet échec est de comprendre que l'amour est un art , qui exige pratique et persévérance.

C'est une expérience qui requiert apprentissage et entraînement, tout comme un artiste apprend à jouer d'un instrument ou à peindre, ou comme une personne pratique la médecine ou l'ingénierie. L'apprentissage se fait par étapes, divisées en deux parties : la maîtrise de la théorie et la maîtrise de la pratique. L'artiste apprend simultanément la théorie et la pratique, considérant son art comme sa vie et sa priorité.

Or, le problème des personnes amoureuses est qu'elles désirent l'amour, mais accordent plus d'importance à tout le reste dans leur vie. Leur énergie, qu'elles soient destinées à apprendre ou à vivre pleinement, est absorbée par la réussite, le gain financier et le prestige social. De plus, des idées fausses et des préjugés culturels traditionnels nous empêchent de comprendre et de maîtriser l'amour pour le transformer en art. Très peu de personnes maîtrisent véritablement l'art de l'amour.

Le concept traditionnel du mariage a perdu son sens et sa raison d'être. L'équation qui dit : union d'un homme et d'une femme adultes = procréation = vie conjugale ! Cette théorie était valable dans les sociétés agricoles anciennes où les fils jouaient un rôle crucial dans l'agriculture et la production agricole. Il était donc nécessaire que les fils restent au sein de la famille, et leurs parents arrangeaient des mariages où le père tenait le rôle prépondérant.

Le mari pouvait même ne voir le visage qu'à la nuit de noces ! Et il devait l'accepter telle qu'elle était, sans poser de questions ! Mais où est l'amour dans tout cela ? Cette conception du mariage est erronée et perverse, mais pas impossible. Ce qui devrait se passer, c'est que la femme soit libre de chercher et de rencontrer un partenaire de vie compatible avec elle intellectuellement, sexuellement et psychologiquement.

Par une attirance progressive et des rencontres répétées, essentiellement exploratoires et axées sur la découverte, l'attirance s'approfondit, menant à des expériences sexuelles, qui sont les plus importantes. Si l'expérience sexuelle est réussie, ils peuvent alors décider de cultiver leur amour et de le consolider pour fonder une famille et avoir des enfants. Ainsi, On peut dire ici que les femmes sont plus dévouées à l'amour et au mariage que les hommes.

À tel point que l'homme considère l'amour comme une simple composante de son existence, tandis que la femme le considère comme son existence même. Ainsi, l'homme aime profiter de la vie dans son ensemble, tandis que la femme vit pour profiter de l'amour et le considère comme son fondement. La liberté de l'homme étant supérieure à celle de la femme, et disposant d'un emploi et de moyens financiers, ses relations avec les femmes sont souvent instables.

Il ne manque aucune occasion de courtiser d'autres femmes, abandonnant des relations relativement stables pour des relations ambiguës, risquées et potentiellement problématiques. Cela le conduit à un état de trouble et d'instabilité, aboutissant souvent à une séparation. Il peut regretter ses actes, mais à quoi bon regretter après quatre-vingts ans ?



Comment transformer l'amour en art ?

Aujourd'hui , samedi 29 mai 1979, j'ai pensé à ma famille à Salé et à la villa de mon oncle Haj Benachir à Battana. Je ne les ai pas oubliés et ne les oublierai jamais. Comment pourrais-je les oublier, eux qui sont des personnes si exceptionnelles ? Et les personnes exceptionnelles ne s'oublient pas facilement, surtout leur générosité, leur tolérance et l'amour qu'ils m'ont témoigné, comme si j'étais l'un des leurs, lors de mon séjour chez eux il y a deux ans.

Le mal du pays s'est fait si fort que je suis allé les voir deux fois cette année. Un dimanche soir, je suis allé à la station Total sous les arches de Bou Regreg, où j'ai trouvé mon oncle Haj dans le bureau de la direction, en train de faire la comptabilité et de payer les employés. Je suis resté avec lui plus d'une heure, pendant laquelle nous avons bu des boissons fraîches par cette chaude journée d'été.

L'autre fois, je suis allé à la villa de Battana voir ma belle et gracieuse Najia et ma tante, Hajja Mahjouba, que Dieu ait son âme. Le temps passe vite, et il est rare de maintenir des liens familiaux dans le tourbillon de la vie moderne. Nous sommes tous à la dérive, submergés par les pressions de l'existence et l'inéluctable passage du temps. C'est comme si nous vivions dans un sommeil stérile ...

À 7 h 15, j'ai préparé une bouilloire de thé et j'en ai bu une tasse avec un œuf et du pain chaud. Ensuite, j'irai au marché faire les courses pour le déjeuner et le dîner afin de ne pas avoir à ressortir. Aujourd'hui, je commencerai à dessiner un portrait du martyr Mehdi Ben Barka, que Dieu ait son âme, et un portrait de Che Guevara .



Ce portrait du militant martyr Mehdi Ben Barka a été dessiné en 1985 pour un magazine bruxellois.

Au marché, tandis que je marchais en marmonnant , observant les visages des gens qui allaient et venaient, je pensais en silence : Ah ! La vie est belle dehors, et moi, je suis toujours prisonnière dedans ! Mais ma vie dans la grotte, avec sa tranquillité et ses lumières vives, est préférable à l'obscurité extérieure, avec ses lueurs blafardes et son bruit stérile !

Je suis passée au marché aux fruits et légumes et j'ai acheté deux kilos de pommes de terre, un kilo de tomates et d'oignons, et un kilo de pommes, car c'est bon pour le cœur. Je me suis arrêtée chez le boucher et j'ai acheté un demi-kilo d'agneau. Le reste du pain, des sodas et autres provisions, je les ai achetés à l'épicerie près de chez moi.

En rentrant dans ma chambre, j'ai trouvé ma mère qui m'attendait avec mon frère Abdullah et une jeune femme d'une vingtaine d'années que je ne connaissais pas et que je n'avais jamais vue auparavant. Ce fut une très agréable surprise de revoir ma mère après dix mois d'absence de ma chère famille. La sœur de mon ami, Sahar, la sœur du propriétaire, est sortie et m'a salué avec un sourire, expliquant : «Abdel Rahman, ta famille t'attend ici depuis une demi-heure.

Ma mère et moi avons essayé de les faire entrer, mais ils ont préféré attendre ton retour. »« Merci, mademoiselle Sahar. Ils vont se reposer ici après leur long voyage. »Nous sommes montés sur le toit-terrasse spacieux et ensoleillé et sommes entrés dans ma chambre, qui était heureusement propre et rangée. J'ai ouvert une bouteille de soda et posé une assiette de Mazaleena sur la table. «Comment vas-tu, mon fils Abdel Rahman ? Ta chambre est propre et belle. As-tu assez d'argent pour vivre ?

»« Même si je n'avais pas d'argent, qui me donnerait quoi que ce soit à part moi-même ? Je vais bien, maman, et je n'ai pas besoin de grand-chose. » Combien de fois ai-je dit à ton frère Abdullah de prendre de tes nouvelles et de t'envoyer de l'argent pour acheter des livres ? Mais il ne m'écoute pas. Pendant ce temps, mon frère Abdullah était sur le toit avec la jeune fille, admirant mon appartement spacieux et ensoleillé.

J'ai demandé à ma mère à voix basse : « Qui est cette jeune fille avec Abdullah ? » « Sa fiancée, mon fils. Après le mariage de ton frère Mohammadi, il veut se marier lui aussi. » « Et comment s'appelle-t-elle, maman ? » « Zubaida, comme la Zubayda de ton frère Mohammadi ! » « Alors nous aurons deux Zubayda ! J'espère qu'elles seront de bonnes épouses et que tu seras heureuse avec elles, maman.

» Nous avons entendu mon frère Abdullah nous appeler : « Abdel Rahman, apporte les chaises, qu'on s'assoie ici, sur le toit ensoleillé. C'est mieux. » Je n'avais que deux chaises dépareillées achetées au marché aux puces. Quant à ma mère, j'ai étalé une couverture et un oreiller sur le sol propre du toit, car elle adore s'asseoir par terre. J'ai ensuite lavé la théière au robinet du toit, devant ma famille, en la remplissant d'eau froide, de sucre et de feuilles de thé à la menthe.

J'ai allumé la petite bonbonne de gaz quand mon frère Abdullah m'a demandé, étonné : « Que fais-tu, Abdul Rahman ? » « Je vais faire bouillir le thé. Pourquoi ? » Il éclata de rire, et la jeune fille, Zubaida, rit avec lui. Il dit : «C'est comme ça qu'on fait le thé ? On mélange tout ! Ce thé de Rabat est donc étrange ! »Il fit ensuite signe à sa fiancée de se lever et de préparer le thé et le déjeuner comme d'habitude.

Après le déjeuner, un tajine de viande que j'avais acheté, accompagné de légumes et de pommes, mon frère Abdullah prit un morceau de papier et un stylo sur mon bureau, écrivit quelque chose et me le tendit. Le message disait : «Offre un cadeau à ma fiancée, Zubaida . » Je n'avais ni meubles ni cadeaux, à part quelques économies réalisées grâce à mes tableaux et à ma maigre bourse !

Des livres de philosophie et de psychologie, deux boîtes en carton pour dessiner des portraits, des pots de peinture... qu'est-ce qu'un étudiant pauvre et orphelin vivant à

l'étranger pouvait bien offrir à la fiancée d'un cadre supérieur bien rémunéré d'une grande entreprise ? N'ayant pas le choix, j'enfilai mon costume, dans lequel je mis mon argent, et sortis pour exaucer le vœu de mon frère pour sa fiancée. En chemin vers le centre-ville, je marchais, perdu dans mes pensées.

Mes pensées me ramenèrent au mariage de mon frère Mohammadi l'année dernière, lorsque mon frère Abdullah avait empoché toute ma bourse trimestrielle, 1500 dirhams. Et maintenant, il voulait un cadeau pour sa fiancée. Mon Dieu, que pouvais-je bien acheter à cette pauvre fiancée ?! C'était la fiancée de mon frère aîné, et je ne pouvais pas le décevoir. Devais-je aller chez Marjane ou aux bazars et marchés ?

Finalement, j'optai pour le marché des pauvres, le marché aux puces, et j'en profitai pour acheter un livre afin d'enrichir ma culture générale et ma bibliothèque. Je me rendis au marché aux puces et achetai un service complet comprenant 12 grandes cuillères, 12 petites cuillères et 12 couteaux et fourchettes de haute qualité, importés d'Europe et résistants à la rouille. Cela coûtait plus cher que les ustensiles de cuisine vendus dans les nouveaux bazars.

Et un livre utile sur la conscience psychologique .



Le film « Tels sont les jours » est l'un des rares chefs-d'œuvre du cinéma égyptien.

Sur le chemin du retour, je suis passée devant le Cinéma Royal, où le film « Tels sont les jours », avec Farid Shawqi et Noura, était à l'affiche depuis trois semaines. Il avait fait sensation auprès des étudiants et connu un succès sans précédent ; c'est un joyau rare du cinéma égyptien. J'ai pensé à ma mère, qui n'avait jamais mis les pieds dans un cinéma de sa vie, et j'ai décidé de profiter de sa présence à Rabat pour aller voir ce film à succès qui avait ému tant de spectateurs.

Il suit

Publié il y a 15th November 2018 par Abderrahman Sakali

Paragraphe 40 — Associations Culturelles

Associations culturelles à Nador à la fin des années soixante-dix

Association culturelle Al-Intilaqa et Association Ziryab



Les chercheurs de vérité

Ma première année d'études universitaires s'achève, et ma deuxième année de philosophie est validée. J'entame maintenant ma troisième année, avec une spécialisation en psychologie. Ce continent inconnu qui m'attire irrésistiblement, me poussant à sonder les profondeurs de l'âme humaine et à en percer les secrets. Et combien nombreux, profonds et insondables sont les secrets de l'âme humaine, surtout ceux de ceux que nous aimons et côtoyons au quotidien, aspirant à comprendre leurs profondeurs, à déchiffrer leurs codes, et ainsi à me délecter de leur beauté et à trouver la chaleur de leur tranquillité intérieure, telle une oasis aux eaux limpides et aux arbres fruitiers variés ...

J'ai toujours cru que la réussite de tout projet dépend de notre inclination, de notre amour pour lui, et de notre dévouement et de nos efforts pour combler les fossés qui nous en séparent, afin de l'atteindre. Et que, quoi que nous aimions, le succès sera inévitablement notre allié dans la quête de la victoire. Pourquoi ? Tout simplement parce que nous ressentons l'absence de notre autre moitié, parce que nous la percevons comme une partie distincte qu'il nous faut embrasser.

Nous aspirons à la réaliser et à l'intégrer à notre être, à en faire une partie intégrante de notre vie, de nous-mêmes et de notre destin. Il peut s'agir d'une femme que nous aimons et dont nous rêvons qu'elle devienne un jour notre épouse, d'un domaine d'études qui nous attire et dans lequel nous voulons nous spécialiser, ou d'une profession lucrative qui nous permettra de construire notre vie et d'assurer notre avenir.

L'attachement à quelque chose est la preuve de son existence, et l'intensité de cet attachement indique l'impossibilité de vivre sans cela, la nécessité de l'embrasser et, par conséquent, la possibilité d'atteindre cette intégration, de faire des deux un. Voici la voie royale vers le bonheur désiré, l'harmonie raffinée et la consonance essentielles au paradis, quel qu'il soit.

Ce sont là les éléments du vrai bonheur, et c'est à cette norme, selon moi, que nous mesurons les inclinations et prédisons le succès ou l'échec de tout projet .

Je réfléchissais aux fruits de cette année en rangeant mes livres et mes ouvrages de référence dans des cartons, en prévision de mon voyage à Nador.

Lorsque je glissai le dernier livre dans le carton, le roman d'Albert Camus, « L'Étranger », les tragédies de l'aliénation et de la séparation d'avec la famille et la patrie résonnèrent aussitôt dans mon imagination débordante : nous sommes tous des étrangers, que ce soit sur nos terres natales, en exil, dans le ventre de notre mère, ou au cœur même de l'existence ! Nous avons été brutalement plongés dans cette dure réalité sans que personne ne nous consulte ni ne cherche notre avis.

Même si notre comportement extérieur paraît normal et acceptable aux yeux des autres, nous évitant ainsi les commérages, l'exclusion et la marginalisation, au plus profond de notre âme crie confusion, aliénation et désespoir.

Le secret réside dans le sentiment de reproduire les gestes de son père, qui, toute sa vie, a répété les mêmes actions que son père, son grand-père et tous ses ancêtres : travailler, manger, faire l'amour, fréquenter des imbéciles, puis avoir des enfants, et ainsi de suite !

C'est comme si vous répétiez le mythe de Sisyphe des milliards de fois, et qu'au final, vous n'êtes qu'un rouage, un élément, une petite partie de la vaste machine de la nature et de ses lois complexes, et qu'en fin de compte, vous vivez pour ne pas vivre ! L'existence est possible sans la vie, et c'est là le drame ! Car un foyer véritablement heureux est un foyer où règne l'harmonie intérieure, où la vie vibre et où ne résonnent aucun bruit ni gémississement perturbateur !

J'ai bu un verre de thé froid et allumé une cigarette. Je me suis assis sur la vieille chaise pour me reposer un peu sur le toit ensoleillé. Les appels à la prière, stridents, s'élevaient des hauts minarets. C'était la fin d'après-midi, sous la chaleur étouffante de juin. Bientôt, je devrais porter ces trois cartons - contenant tous mes livres, ma couverture, mon oreiller, ma guitare et mes feuilles de dessin - jusqu'à la gare. Je voulais rassembler tous mes livres dans ma bibliothèque bien fournie, dans notre maison de Nador, dont les étagères s'agrandissent d'année en année .

Je me tiens sur le quai de la gare de Rabat, où le train va bientôt s'arrêter, traînant derrière lui divers wagons transportant des passagers venus de différentes régions. La gare est calme, ses ombres pâles reflétant les visages de certains voyageurs. L'horloge annonce le départ imminent. Perdu dans mes pensées, une voix familière me tire de ma rêverie .

Bonjour Abdul Rahman. Êtes-vous également en voyage aujourd'hui ?

Ah , quelle rare coïncidence ! Ma chère amie Radhia Al-Qamari ! Comment vas-tu ? Et comment se passent tes études ?

A : Je m'en sors bien, mais mes études sont les mêmes que l'an dernier ; les résultats sont catastrophiques. J'ai encore échoué cette année. J'ai redoublé ma première année de droit deux fois. Je vais peut-être changer de spécialisation. Qu'en penses-tu, Abdul Rahman ?

Radhia , tu es une fille respectable et obéissante, et c'est admirable en soi, moralement parlant, même si ce n'est pas forcément le cas en pratique. Mais il y a des décisions cruciales que personne d'autre ne peut prendre, pas même ton père. C'est ce que je t'ai conseillé à la fin de l'année dernière, lorsque tu t'es plainte d'avoir raté tes examens et de vouloir étudier la philosophie, alors que ton père t'avait ordonné d'étudier le droit pour devenir avocate comme ton frère Hussein. C'était ton erreur, Radhia !

Je sais que j'ai eu tort de céder aux souhaits de mon père, même s'il était bien intentionné. Mais j'ai décidé de changer de spécialisation cette année. Si je m'étais inscrit en philosophie, que j'adore, je serais en troisième année cette année, comme toi. J'adore la philosophie, Abdul Rahman .

Nous avons entendu le sifflement du train qui approchait de la gare, au milieu du brouhaha des voyageurs. Je portais mes cartons de livres et Radhia m'a aidée à porter le troisième, plus léger. Nous nous sommes installées dans un wagon où un jeune couple discutait d'une voix tendue et nerveuse. Leur fils de deux ans courait et rampait sans cesse et refusait de rester tranquille malgré les efforts de ses parents pour le faire asseoir. Radhia s'est assise près de la fenêtre et je me suis installée à côté d'elle, devant le couple. La moitié du wagon était vide. J'espère que des gens bien nous accompagneront ; sinon, il vaut mieux qu'il reste vide jusqu'à notre destination !

Nous avons entendu du bruit venant du passage étroit et le bruit des voyageurs qui se précipitaient. Soudain, une femme corpulente est entrée et s'est effondrée sur la chaise devant nous en hurlant :

C'est un salaud qui a violé ma petite-fille et m'a volé mon argent. Mahomet est un ennemi de Dieu. Un voleur !

Et elle se mit à pleurer, essuyant ses larmes et se plaignant. Deux hommes se précipitèrent dans notre caravane et , haletants, dirent à la grosse femme volée :

Oh , Lalla Zahour, le voleur Mohammed s'est enfui par la porte de derrière. On n'a rien pu faire pour l'arrêter, et il n'y a pas de police dans ce pays !

Puis l'un d'eux nous a regardés et a demandé :

Ce siège est -il vide ?

Oui .

Nous allons donc nous asseoir ici avec vous .

Je n'ai pas dit bonjour, ni rien. Radhia et moi sommes restées silencieuses, nous regardant avec perplexité, tandis que les deux hommes continuaient de parler à la malheureuse Zahra. Dans cette atmosphère chargée d'un chaos surréaliste et d'énergies négatives, la seule solution était de m'endormir au rythme du vrombissement du train jusqu'à ce que nous atteignions la gare silencieuse de Taourirt .



Un porteur pousse une charrette pour survivre. Que de Sisyphe maudits !

Quand je suis rentrée à la maison le matin , un porteur m'a aidée à rentrer avec une charrette en bois. Tout le monde dormait encore, sauf ma mère qui, comme toujours, était levée depuis l'aube. Elle m'a ouvert la porte et je me suis précipitée vers elle, l'embrassant et la serrant dans mes bras. J'ai ensuite payé le porteur, qui est remercié, et je me suis assise près de ma mère.

Elle m'a regardée avec joie et m'a embrassée passionnément un instant avant de se lever pour préparer le petit-déjeuner pour toute la famille. Ni ma mère ni ma famille ne savaient quand je reviendrais de Rabat, ni à quelle heure je rentrerais. Tout se déroulait dans mon pays, plein de surprises ! Au début, nous n'avions ni téléphone ni les moyens de souscrire un abonnement à Maroc Telecom et d'avoir une ligne, ce qui était considéré comme un luxe.

Pourtant, il y a environ un an et demi, trois mois après notre emménagement dans le nouvel immeuble, je suis allée personnellement à l'agence de télécommunications et j'ai déposé ma demande, en insistant sur le fait que nous avions de la famille à l'étranger que nous devions contacter. Ils n'ont pas répondu pendant des années, jusqu'à l'arrivée des smartphones. Puis, par miracle, la direction de l'entreprise s'est enfin réveillée et m'a répondu en approuvant ma demande de ligne téléphonique !

J'ai donc déchiré cette réponse qui remontait à des années et je me suis offert un smartphone dernier cri - tellement performant, en fait, que je peux affirmer qu'il était bien plus performant que Maroc Telecom !

Moins d'une demi-heure après que ma mère et moi ayons terminé notre petit-déjeuner, ma jeune sœur, Thamount, s'est réveillée et nous a rejointes au salon.

De quoi parliez-vous tous les deux ?

Thamunt demanda en riant : K.A.

Nous parlions de comment tout le monde allait, y compris toi .

Puis ma mère poursuivit son triste discours, dans lequel elle exprimait la crainte que tous les oisillons de son nid, pour lesquels elle avait tant sacrifié afin qu'ils puissent être avec elle et la protéger dans sa vieillesse et sa maladie, ne s'envolent :

Le mariage est devenu la mode, mon fils. Tout le monde veut se marier et quitter la maison, et tu me laisses seule ! Ta sœur, Thamoune, avait des prétendants le mois dernier , et ils reviendront quand ils sauront que tu es de retour de Rabat. Quant à Abdullah, il ne veut plus vivre avec nous depuis ses fiançailles avec cette fille. Il loue actuellement un appartement au deuxième étage chez son ami, Maître Yaakoubi, l'avocat propriétaire de l'immeuble. Seules Zoubida, la femme de ton frère Mohammadi, et leur fille, ma petite-fille Nisreen, resteront avec moi. Mohammadi envisage de s'installer en Allemagne. Ce pays a englouti les enfants de toutes les familles de la campagne. Tout le monde rêve d'émigrer, et l'exode continue !

Où sont Zubaida et Nasreen ? Je veux voir ma nièce, Muhammadi .

A - À l'hôpital. Elle a accouché d'une fille et sortira dans deux jours. Que Dieu les protège toutes les deux !

Mon frère Mohammadi a donc une fille ! Toutes nos félicitations ! J'espère qu'elle sera aussi belle que sa mère.

Ma mère a dit en souriant :

Elle est très belle. Même son nom est beau, « Nasreen » .

Alors ma sœur a crié fièrement : Non !

J'ai choisi son prénom. « Nasreen » est un prénom moderne, musical et léger .

Et combien de temps Muhammad est-il resté ici avec sa femme après le mariage ?

— Une seule semaine.

A - Tu as raison, Mère, quand tu dis : « Ce monde extérieur a englouti les enfants de toutes les familles rurales et les a dispersés à la recherche de moyens de subsistance. Tout le monde rêve d'émigrer, et l'hémorragie continue ! »

Cette situation extérieure a non seulement séparé des familles, mais elle crée malheureusement aussi de profondes blessures psychologiques chez les enfants. Par exemple, lorsque Nisreen rentrera de l'hôpital après-demain avec sa mère et verra les enfants avec leurs pères, qui appellera-t-elle « papa » ? La stabilité des parents et leur vie commune avec leurs enfants sont essentielles au bon développement psychologique de ces derniers .

Ma sœur Thamunt a examiné attentivement les boîtes de livres scellées avec du papier adhésif et a dit :

Que contiennent ces lourdes boîtes ? M'as-tu apporté un cadeau ?

Ma mère a répondu à ma place avant même que je puisse le faire :

« Qu'est-ce qu'il va bien pouvoir t'acheter comme cadeau, ma fille ? Il adore étudier et il est obsédé par les livres. Depuis qu'il est parti étudier à Rabat, et cela fait cinq ans qu'il vit entre Salé et Rabat, je n'ai vu ni entendu aucun de tes frères aînés penser à lui ou lui donner ne serait-ce qu'un dirham ! Ni Mohammed, qui tient un atelier de tailleur avec trois employés, ni Mohammadi, qui est en Allemagne, pays riche, ni Abdullah, l'employé et chef de rayon. À quoi lui servira une bourse alors que le coût de la vie est si élevé à Rabat ? »

En fait , je lui rapportais toujours un cadeau à mon retour de Rabat. Comment aurais-je pu ne rien lui acheter pour la rendre heureuse, puisqu'elle est orpheline et la benjamine de la famille ? Qui d'autre que ses frères et sœurs pourrait la rendre heureuse ? La dernière fois, je lui ai envoyé des patins à roulettes avec mon frère Abdullah. Cette fois-ci, les cartons de livres étaient si lourds que je n'ai pas pu les porter, alors j'ai décidé de lui donner un billet de 200 dirhams pour qu'elle puisse s'acheter ce qu'elle voulait. Et c'est ce que j'ai fait pendant un certain temps. J'ai aussi donné la même chose à ma mère .

Ma sœur a volé vers moi, toute joyeuse, et m'a serrée dans ses bras en disant :

« Merci, Azze Mahman. Je vais acheter une robe et m'en coudre une pour le mariage de mon amie. » Puis elle a ajouté :

A - Votre ami Hussein Al-Halimi, fils du chef, est venu prendre de vos nouvelles. Il était accompagné de son cousin, le docteur Waqqas Hassan . Abdelghani, fils de Lalla Yamina, est également venu à deux reprises : une fois seul, et une autre fois avec une charmante étudiante nommée Rachida, qu'il souhaite vous présenter. Il semble qu'elle lui plaise.

A - Et que fait-il ?

Bien sûr, rien ! Vous connaissez Abdelghani : « Monsieur Sari » et l'amour, pas d'études, pas de travail. Il s'est mis à écrire de la poésie. Il emportait toujours un carnet rempli de poèmes. Il m'a récité un magnifique poème d'amour. Son amie Rachida m'a dit qu'il avait un don pour la poésie .

Ah , l'amour ! Cette force envoûtante qui séduit les cœurs, brise les têtes et aveugle l'esprit. Chacun l'adore, se laisse prendre à son jeu et espère y triompher, sans jamais le comprendre. C'est comme s'aventurer en haute mer sans savoir nager, et c'est pourquoi la plupart des amoureux échouent ! J'espère qu'Abdel Ghani n'en fait pas partie .

A - Tu philosophes toujours, Azzehmane ! Dis-moi, vois-tu Najia, la fille de ma tante, Hajja ?

Je n'ai pas eu beaucoup de temps pour leur rendre visite cette année, et je sors rarement de ma chambre à cause de mes études, de l'art et de la musique. Je leur ai rendu visite une fois cette année, à la villa, en mars. Elles étaient ravies de me voir et m'ont taquinée gentiment parce que je ne vivais pas avec elles, surtout Najia. Elle est de plus en plus belle .

Elle est belle et riche, quelle chance elle a !

Ma mère a dit , en se remémorant les bons vieux jours passés dans ce beau village de « Batana » alors que j'étais malade à l'hôpital Ibn Sina de Rabat en 1975 :

« C'est une famille respectable, mon fils. La femme est généreuse, et son mari l'est encore plus. Ils espéraient que ton frère Mohammadi épouserait l'une de leurs filles, Na'ima, qui était venue avec sa mère dans notre petite maison à Haj Haddou, spécialement pour rencontrer Mohammadi et se comprendre. Mais il a épousé une autre femme, à commencer par la jeune fille captivante qui l'a charmé, la fille de l'aveugle qui mendiait à la porte du marché. Ensuite, ils avaient jeté leur dévolu sur Abdullah, mais aujourd'hui il est fiancé à une autre. Ils espèrent maintenant qu'elle épousera leur fille, Najia. C'est une famille très respectable et riche, et Najia est d'une beauté et d'une politesse exceptionnelles. »

Les paroles tristes de ma mère contenaient une sorte de reproche indirect à notre égard à tous, et plus particulièrement à mon frère Mohammadi.

Au lieu d'épouser Na'ima, lycéenne et fille de riches propriétaires de villas, de voitures, de stations-service (dont une station Total ultra-équipée) et d'une forêt où il se fournissait en bois de chauffage pour son hammam, il s'était précipité, aveuglé par une luxure qui avait obscurci son jugement, et avait épousé une belle prostituée, objet des plaisirs de tous les hommes grâce à la complicité de sa mère et de son père aveugle.

Sa femme la menait errer toute la journée au marché, récitant le Coran aux passants qui restaient indifférents à ses louanges. Depuis que mon fils a rencontré leur fille, il ne

nous connaît plus, du moins durant cette longue période de lune de miel ! Après la mort de mon père, que Dieu ait son âme, ma mère n'avait plus d'autorité sur nous.

Ainsi, profitant de cette grande liberté suite au décès de mon père et à notre installation en ville, chacun de nous a commencé à faire ce qui nous plaisait, sans craindre le contrôle ni l'autorité parentale. Ainsi, mon frère Mohammadi épousa Fatiha sans consulter ma mère, et mon frère Abdullah fit de même, sans que nous sachions ni quand, ni comment, ni pourquoi.

Je savais que ma mère, que j'aimais tant, me suggérait d'épouser Najia, car elle souhaitait que nous échappions à notre misérable condition sociale. Bien que notre situation se soit considérablement améliorée depuis notre départ de Beni Sidal, notre ville natale que nous chérissions, notre mère rêvait de nous voir tous réussir, « toujours et à jamais », comme elle aimait à le dire. Elle ne voulait pas que je reproduise l'erreur de mon frère Mohammadi et que je vive seul en exil dans « l'Ouest ».

« L'Ouest » était le terme employé par les Amazighs du nord pour désigner toute personne venant de l'extérieur de la région du Rif. Ma sœur aînée, Hajja Yamina, que Dieu la garde, m'appelle encore « Aghab » lorsqu'elle me voit, ce qui est très rare car je suis toujours plongé dans mes études et mon art, et j'ai tendance à être réservé. « Aghab » signifie « l'Occidental », celui qui vient de « l'Ouest ». On dirait qu'on vit encore dans la république d'Abdelkrim, que Dieu ait son âme !

J'ai donc essayé de rassurer ma mère en lui disant que moi aussi, je la respecte. Najia. Et quand j'aurai mon diplôme de psychologie en poche dans deux ans, on se penchera sur cette question, qui mérite d'être étudiée sous tous ses aspects. Les décisions hâtives et cruciales de ce genre ne sont pas toujours judicieuses, surtout si le projet échoue.



Ma famille dans le bon vieux temps

Je me sentais apaisée et réconfortée d'être entourée de ma famille, de contempler les visages de ma mère et de mes frères et sœurs. J'ai emporté une tasse de thé et me suis levée pour aller dans ma chambre ranger mes livres sur les étagères. J'avais aussi envie de fumer une cigarette, chose que je ne pouvais pas faire devant ma mère. Avec l'aide de ma sœur, j'ai déplacé les cartons de livres et me suis allongée sur mon lit, aspirant à la solitude .

Pendant mes vacances scolaires à Nador , la vie s'écoulait paisiblement. Je lisais des ouvrages de philosophie et de psychologie, ainsi que des romans internationaux. Quand la lecture me lassait, je jouais de la guitare, et quand la musique m'en lassait, je prenais mes pinceaux et mes tubes de peinture pour dessiner et peindre. De temps à autre, je flânaï en ville et retrouvais de vieux amis ou des voisins.

Un jour, je rencontrai un homme nommé Himmi Najjar, qui me confia son désir de fonder une association de musique et d'art, l'« Association Ziriyab », et m'invita à la rejoindre. Il insista après avoir appris que j'étudiais la musique et que j'étais en troisième année à l'Institut national de musique et de danse de Rabat.

Il m'expliqua que Ziriyab, qui a donné son nom à notre association, était lui aussi musicien et qu'il travaillait avec trois jeunes hommes : Abbas, d'origine algérienne je crois, guitariste électrique talentueux sans avoir étudié la musique ni fréquenté de conservatoire ; Boutaab Abdullah, qui jouait du darbouka et tenait une petite boutique de réparation de vieux téléviseurs près de la gare, et Hami le menuisier, président de l'association et apprenant le oud, m'invitaient régulièrement à leurs réunions.

Celles-ci se tenaient dans son bureau situé dans l'atelier de menuiserie où il travaillait, dans le quartier de Qaysariya. Ce bureau, reculé de l'atelier, à gauche, était cloisonné de panneaux de bois pour le protéger de la poussière et du bruit de la machine à bois de son employé. Lors de certaines de leurs répétitions dans ce « bureau », j'ai remarqué qu'ils imitaient un morceau et le répétaient en vue de le jouer sur la scène du Centre de la jeunesse et des sports, devant un public.

Leur méthode d'apprentissage était bien différente de celle que j'avais suivie au conservatoire. Leur méthode était rudimentaire : elle consistait à écouter un morceau de musique phrase par phrase, de nombreuses fois, à l'imiter à la guitare ou au oud, à répéter chaque phrase des dizaines de fois avec la même difficulté, puis à passer à la suivante, et ainsi de suite.

Cette méthode use même le magnétophone et le phonographe, car les pressions constantes et répétées sur les boutons endommagent l'instrument. De plus, le résultat ne sera jamais à la hauteur des mélodies enregistrées originales, à moins que l'interprète ne les lise en notation musicale, le langage de la musique inventé à cet effet. Pendant mes vacances d'été, j'ai séjourné chez eux, leur rendant visite et assistant à leurs réunions à l'atelier de menuiserie.

Je leur ai donné des conseils concernant l'avenir de l'association artistique, en leur expliquant que les statuts des associations exigent que tous les membres et sympathisants se réunissent d'abord, puis choisissent la personne la plus compétente pour le poste approprié – c'est-à-dire le président.

Il ne s'agit pas de rassembler un groupe de personnes et de les contraindre, en court-circuitant les étapes normales de la création d'une association, en ignorant les opinions des autres et en déclarant de manière décisive dès la première réunion : « Je suis le président, alors que voulez-vous que nous fassions, membres de l'association?! » J'ai constaté que les choses et les procédures étaient ici menées de façon alambiquée, à l'envers et sens dessus dessous.

Au milieu de ce chaos et de l'effervescence des répétitions pour des chansons qu'ils souhaitaient interpréter au centre de jeunesse, le jeune Sabbar Rashid a rejoint l'Association Ziryab pour contribuer à l'organisation. Les membres de l'association se sont mis au travail avec ardeur, attirant de jeunes passionnés et préparant le concert promis.

Je n'avais pas toujours le temps de leur rendre visite ni d'assister à leurs réunions et répétitions, car j'étais absorbé par la peinture en vue de l'exposition que mon ami Marzouq Qais Al-Waryashi m'avait suggéré d'organiser à l'époque, en même temps que le concert de l'Association Ziryab, sous l'égide de l'« Association de lancement culturel », qu'il avait fondée quelques mois auparavant avec des personnalités du monde intellectuel.

De fait, les deux événements culturels se sont déroulés sans accroc, et l'exposition inaugurale, intitulée « Saison des migrations », a remporté un vif succès. Quant au concert organisé par l'association Ziryab au centre de jeunesse, la salle était bondée, le chaos régnait et tout n'était qu'une cacophonie. Abbas monta sur scène pour tenter de calmer le tumulte avec sa guitare électrique bruyante, et les spectateurs se mirent à chanter et à se balancer au rythme des mélodies dissonantes.

Quand ce fut mon tour, je montai sur scène, préparant une brève introduction sur la musique classique et le solfège avant de jouer le célèbre morceau « Asturias » du célèbre artiste espagnol Isaac Albéniz. Quelques minutes à peine après avoir commencé mon discours, je vis les grognements sur les visages des personnes présentes, alors le président de l'association, Hemi Najjar, me demanda de jouer immédiatement car le public était inculte et ne souhaitait que chanter et s'amuser !

Je me conformai donc à son observation et commençai à jouer « Asturias », en lisant la partition écrite en solfège et en notation musicale. Soudain, quelqu'un dans la foule a crié : « C'est un débutant ! Il regarde encore sa partition ! » Alors j'ai pris ma partition et ma guitare et je me suis retiré du bruit et de l'atmosphère suffocante où tout était sens dessus dessous.

<https://www.youtube.com/watch?v=oEfFbuT3I6A>

Asturias

Leyenda
Isaac Albéniz

Tabbed by Joshua H. Rogers

Standard tuning

Allegro ma non troppo $\text{♩} = 122$

The image displays the first four systems of guitar tablature for the piece 'Asturias' by Isaac Albéniz. Each system consists of a musical staff in treble clef with a key signature of one sharp (F#) and a 4/4 time signature. Below the staff is a six-line guitar fretboard with fret numbers (0, 7, 9, 10) indicating finger positions. The tablature is written for a right-handed player. The first system includes a 'V.C.' (Vibrato/Crescendo) marking. The second system has a '3' marking above the staff. The third system has a '5' marking above the staff. The fourth system has a '7' marking above the staff. A large, semi-transparent 'NBN GUITAR' watermark is visible across the middle of the page.

Copyright NBN Guitar
All Rights Reserved - International Copyright Secured

1/15

Ce qui m'a incité à me concentrer sur ce point concernant les deux associations susmentionnées, Al - Intilaqa Al-Thaqafiya et Ziryab, c'est que j'ai lu l'article écrit par mon ami le Dr Jamil Al-Hamdawi intitulé :

L'article « L'Association pour la Renaissance Culturelle à Nador : Création, Objectifs et Rôles », paru dans la revue Diwan Al Arab le mardi 18 décembre 2018 , mentionne plusieurs personnalités intellectuelles et artistiques sans citer mon nom, alors même que j'ai été le premier à organiser une exposition personnelle avec l'Association pour la

Renaissance Culturelle à la bibliothèque Al-Masira, près de l'église de Nador. Voici ce qu'a déclaré le Dr Jamil Al-Hamdawi en évoquant l' Association pour la Renaissance Culturelle et son cadre intellectuel:

K - « Depuis sa création en 1978 , l'« Association de lancement culturel » à Nador compte de nombreuses personnalités locales et nationales éminentes et regroupe un groupe d'intellectuels, d'élèves, d'étudiants universitaires, de professeurs, de créateurs, d'artistes et de passionnés de la culture amazighe, tels que Qadi Qaddour, Marzouq Al-Waryashi, Muhammad Al-Shami, Hussein Al-Qamari, Muhammad Mira, Abdullah Shariq, Said Masawi, Muhammad Bijou, Muhammad Aqdad, Fatima Al-Waryashi, Muhammad Talha, Ahmed Al-Qadiri, Muhammad Akharbach, Hami Ziriyab, Muhammadi Bousah, Ahmed Benjellali, Mustafa Izran, Ahmed Akwaw, Ahmed Benjellali, Muhammad Hankour, Muhammad Habshaw, Muhammad Imtalsi, Allal Shilah, Maimoun Al-Walid, Muhammad Al- Tufali ...

» Cette affiche , que j'ai gardée en guise de souvenir, est le meilleur témoin et preuve de mon oubli La présence artistique s'inscrivait dans le contexte des activités artistiques qui se déroulaient à Nador à cette époque. Il convient de préciser que je résidais alors à Rabat . chezmonami Boubnan Mustafa, en face de l'immeuble Al-Manzah, que j'étais absorbé par la dédicace de mon ouvrage sur le patrimoine amazigh, et plus particulièrement par l'étude des 39 lettres amazighes.

Cela a poussé mon ami, le Dr Mohamed Chami, à s'exclamer avec émerveillement : « Je suis si fier de vous , Professeur Saqli ! Ce livre est un chef-d'œuvre à tous égards. J'ai adoré l'introduction de Said Abdelkrim Khattabi et j'ai admiré la préface expliquant ce qu'est la calligraphie, les étapes de l'art de l'écriture à travers le monde et le résumé de l'histoire, des origines, des religions, des dieux et des héros historiques amazighs, etc.

Mais ce qui m'a le plus impressionné dans ce chef-d'œuvre, c'est la façon dont vous avez mis en valeur l'écriture amazighe négligée, le tiffinagh, et développé son écriture à ce niveau. » Cette écriture exquise rivalise avec les plus beaux styles calligraphiques actuellement réalisés avec l'alphabet latin, que ce soit pour l'anglais, le français ou d'autres langues.

Mais ce qui est encore plus remarquable, Monsieur Saqli, c'est que vous ayez écrit et consigné les 39 caractères du tiffinagh pour inclure les tribus algériennes, les Touaregs et d'autres communautés amazighes d'Afrique du Nord. C'est là que réside son génie. Félicitations.

Bien que j'aie vécu sept ans à Rabat pour y terminer mes études secondaires et universitaires, puis que je sois partie directement pour Bruxelles afin de poursuivre mes études supérieures, j'ai toujours conservé une forte présence intellectuelle et artistique à Nador. Nombreux sont ceux qui, me qualifiant d'artiste autodidacte, en témoignent .

برنامج موسم الهجرة

تنتهي جمعية الانطلاقة الثقافية الى علم الجمهور الناظوري بأنه في اطار موسم الهجرة الذي تنظمه من 23 نوفمبر الى 26 منه « سوف تقوم بتنظيم عدة تظاهرات ثقافية وفنية حسب البرنامج التالي :

- الخميس 23-11-78 « الساعة 6.15 مساءً : افتتاح معرض الصقلي عبد الرحمان

- الجمعة 24-11-78 « الساعة 3 مساءً : محاضرة بعنوان « من يستفيد من هجرة العمال المغاربة الى الخارج ؟ » ، للسيد عبد الكريم بلكندوز ، استاذ الاقتصاد بكلية الحقوق بالرباط . الساعة 6 مساءً : عرض سينمائي فيلم (اكتوبر) اخراج ايزانشتاين

- السبت 25-11-78 ، الساعة 3 مساءً : محاضرة بعنوان « دور الهجرة في التنمية الحضرية والاقليمية لمنطقة الريف الشرقي » للسيد محمد الغوات ، استاذ الجغرافية البشرية بكلية الاداب بالرباط . الساعة 5 مساءً محاضرة بعنوان « هجرة اليد العاملة المغربية : خلاصة قرن من الزمن » للسيد قيس مرزوق ورياشي .

- الاحد 26-11-78 الساعة 9.30 : صبحية موسيقية مع انجح الفرق المحلية : ين ومازيغ وزرياب . مع قراءات شعرية.

ملاحظات :

- جميع هذه الأنشطة تقام بدار الشباب ، عدا معرض الصقلي عبد الرحمان بقاعة مشروع مكتبة المسيرة ، قرب الكنيسة .
- لايسمح بدخول القاعة بالنسبة للحفلة الموسيقية الا لحاملي الاستدعاء الخاص بهذه الحفلة .

★★★★★



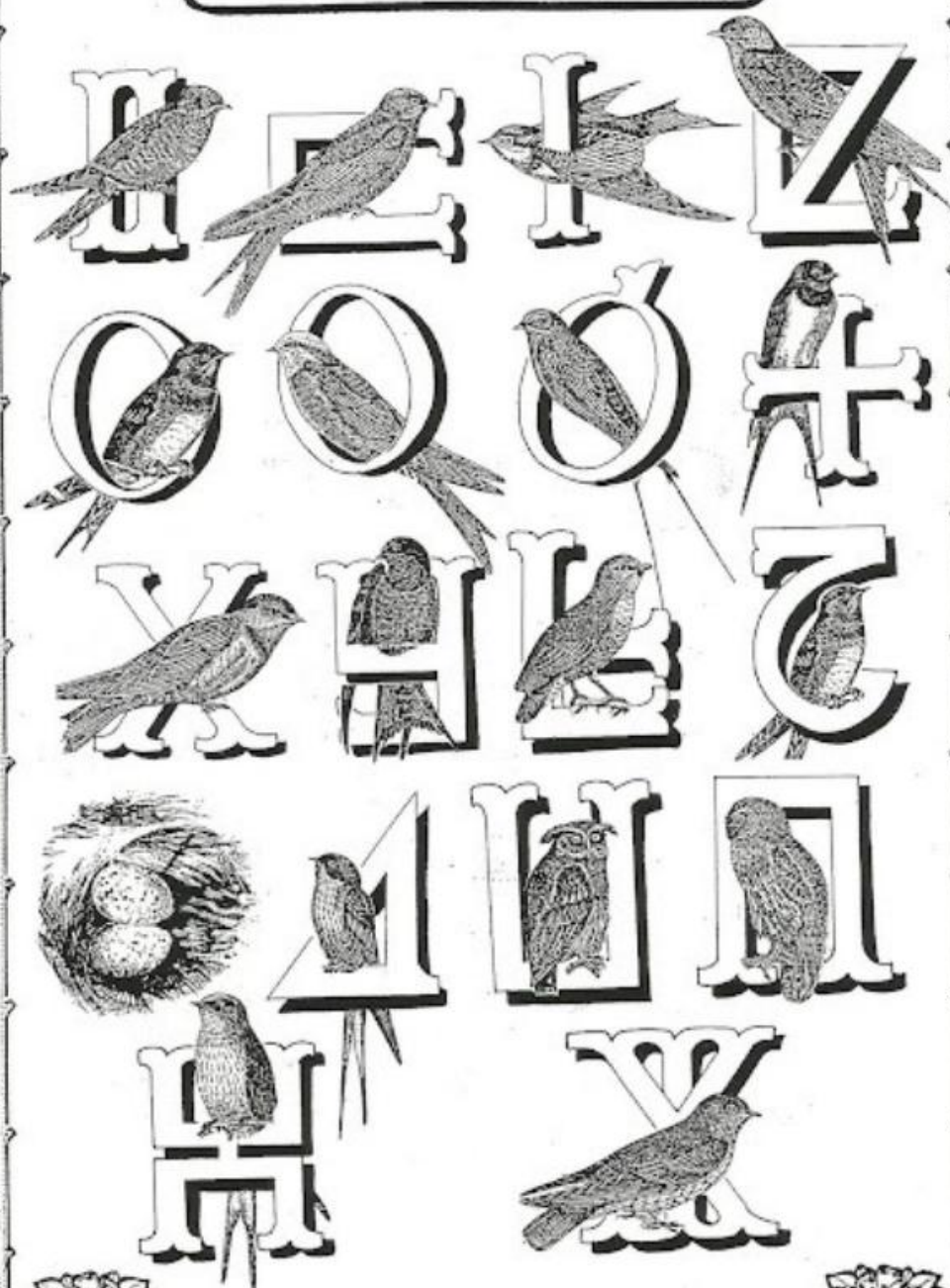
★ Abderrahman SAKALI ★

TIFINAGH

ⴰ ⴱ ⴲ ⴳ ⴴ ⴵ ⴶ ⴷ ⴸ ⴹ
ⵀ ⵁ ⵂ ⵃ ⵄ ⵅ ⵆ ⵇ ⵈ ⵉ
ⵊ ⵋ ⵌ ⵍ ⵍ ⵎ ⵏ ⵐ ⵑ
ⵒ ⵓ ⵔ ⵕ ⵖ ⵗ ⵘ ⵙ
ⵚ ⵛ ⵜ ⵝ ⵞ ⵟ ⵠ ⵡ
ⵢ ⵣ ⵤ ⵥ ⵦ ⵧ ⵨ ⵩
⵪ ⵫ ⵬ ⵭ ⵮ ⵯ ⵰ ⵱
⵲ ⵳ ⵴ ⵵ ⵶ ⵷ ⵸ ⵹



TIFINAGH

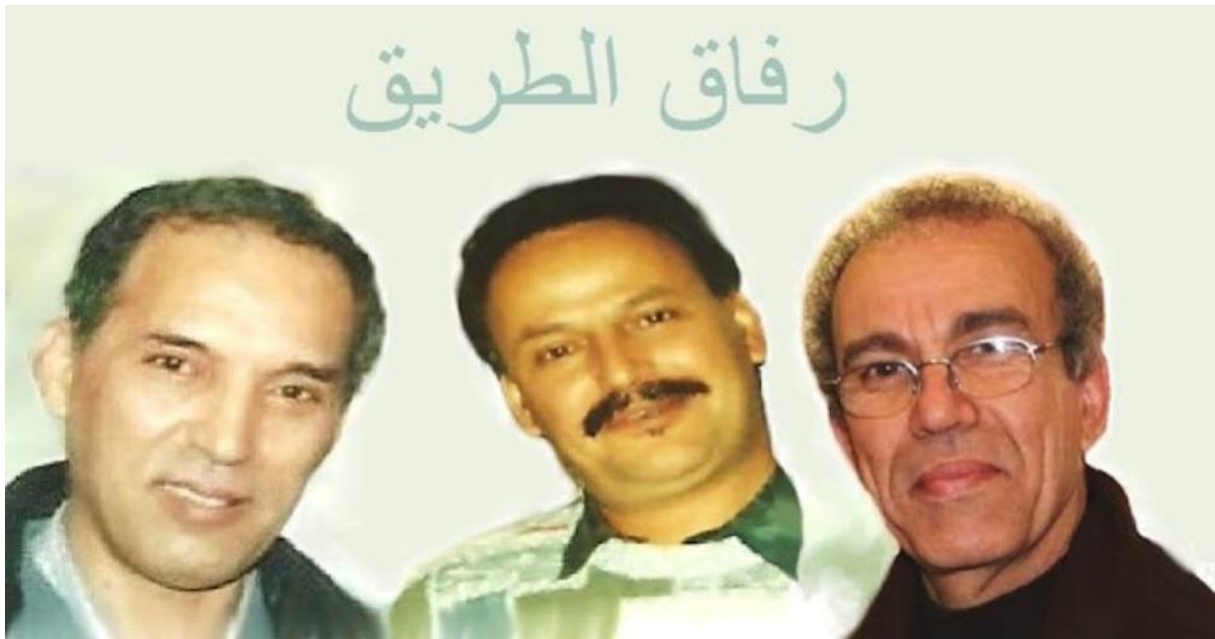




Entouré d'un groupe d'amis chers : à droite, souriant, le Dr Abdelrahman El Bekrioui, professeur de droit à la faculté de droit de Rabat ; à ma droite, mon ami, le poète Saïd El Moussaoui, puis l'avocat, le professeur El Boutibi ; et tout à droite, le Dr Mohamed Aqdad, ainsi que d'autres personnes absentes de cette photo . C'est l'une des dernières photos de sa vie, que Dieu ait son âme.

Il a passé la nuit chez moi, et le lendemain matin, nous avons pris le petit-déjeuner ensemble avant de nous rendre au centre culturel où il devait donner une conférence sur la linguistique amazighe. Après cela, je lui ai dit au revoir, et il est rentré au Maroc. Quelques jours plus tard, j'ai appris son décès dans un accident de voiture survenu dans le pays.

Mon cher ami, le regretté Dr Kadi Qaddour, était avec moi chez moi à Bruxelles ; mon ami, le Dr Mohamed Chami, était chez lui à Nador ; Walid Mimoun était chez moi avec la femme à droite, qui allait devenir son épouse.





Avec Dr.Kadi Kaddour chez moi a Bruxelles



Souvenirs ...



Walid Maimoun est chez lui avec mes enfants ... à suivre
Publié il y a 21st December 2018 par Abderrahman Sakali

Paragraphe 41 — L'Amour dans le Vent

Suad - L'amour dans le vent

Journal d'un artiste immigré - À la recherche du temps perdu



L'amour dans le vent



Ces vacances d'été passées en famille à Nador furent enrichissantes à bien des égards . Sur le plan artistique, j'ai organisé une belle exposition à la galerie Al-Masira, près de l'église espagnole, en collaboration avec l'association culturelle Al-Intilaqa. J'ai également réalisé une collection de paysages et de portraits de professeurs et d'amis commerçants, destinés à décorer leurs salons et leurs chambres, ou à offrir à leurs proches à Noël.

J'avais besoin d'argent de poche pour me rendre à Melilla et acheter de la peinture, des toiles et d'autres fournitures artistiques, ainsi que des disques de musique classique et des cigarettes. Tous ces produits de première nécessité étaient introuvables dans notre petite ville de Nador. Mais le plus beau souvenir de ces vacances scolaires reste ma rencontre avec la respectable Mlle Souad, que mon petit-fils Abdelghani Bouhamidi m'a présentée comme une amie...

C'était un mardi de juillet 1979 , à 15h30, et il faisait chaud à Nador. Notre invitée était ma tante Safia, l'épouse de mon oncle Larbi Moujahid, que Dieu ait son âme. Elle vivait encore à Bouhoua, dans le Beni Bouyafar, avec ses deux fils, Ahmed et Sadiq . D'après ma sœur Thamount, elle était venue demander sa main pour son fils aîné, Ahmed Moujahid, devenu un homme, mais sans instruction ni emploi.

Ce jour-là, nous profitons d'une agréable ambiance familiale, écoutant de la musique et bavardant avec ma mère et ma tante, lorsque la sonnette de notre bel appartement retentit. Ma sœur Thamount, en ouvrant la porte, fut surprise de voir Abdelghani entrer, saluant une jeune fille charmante et timide qui l'accompagnait et l'invitant à entrer. C'était la belle Souad, dont le souvenir reste à jamais gravé dans ma mémoire, quels que soient mes efforts, la distance ou le temps passé loin d'elle.

Durant mes dernières années d'université, elle fut mon unique obsession, mon pire cauchemar ! J'étais sur le point de terminer ma licence à Rabat et de partir en Europe pour poursuivre un doctorat en psychopathologie, la laissant derrière moi et m'éteignant peu à peu comme un soleil couchant, blessé par la douleur de l'avoir aimée.

J'approchais de la fin de la contemplation de son visage radieux, tel le soleil, et de l'écoute de ses paroles et mélodies enchanteresses, semblables au chant du rossignol. Comment pourrais-je jamais t'oublier, ma chère ? Mon désir pour elle est infini. Je l'aimais... et qui n'aimerait pas l'innocente Souad, la brillante étudiante ? La jeune femme posée qui ne parle qu'après avoir pesé ses mots. Mais Souad , usée par les

crises familiales et la violence paternelle. Je me suis levé par respect.

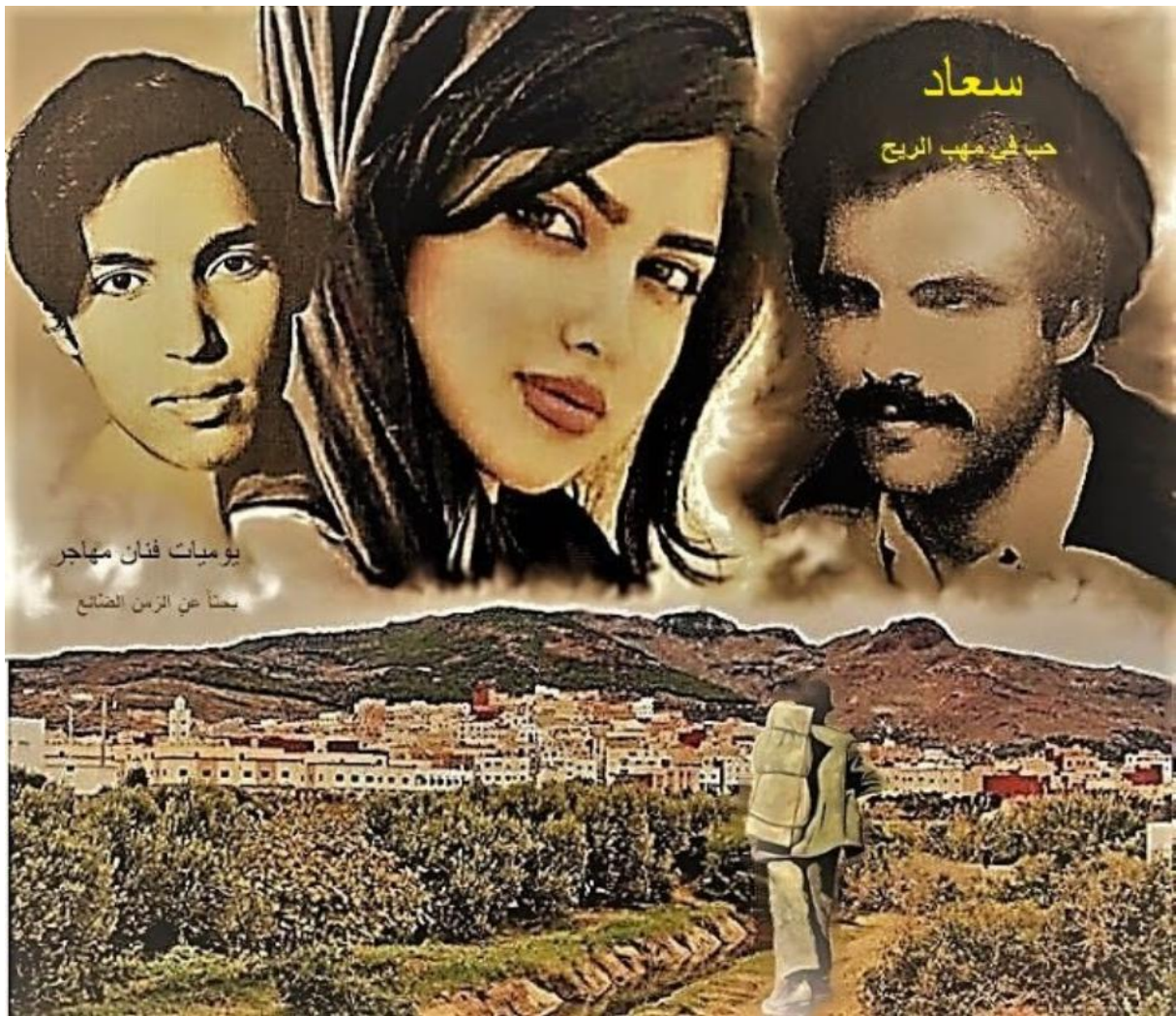
Mon petit-fils Abdelghani m'a serré dans ses bras, puis m'a présenté son amie, rayonnant de joie et de fierté : « Voici Souad , mon amie. Étudiante en lettres à Oujda. » Elle m'a tendu la main et je l'ai serrée.

Puis ils saluèrent ma mère, et nous nous assîmes tous à boire du thé à la menthe accompagné de douceurs préparées par ma sœur, en écoutant les chansons de Farid al-Atrash et Najat al-Saghira, tandis que ma mère et ma sœur discutaient avec l'invitée de sa vie, fouillant dans ses secrets, comme le font la plupart des femmes de notre entourage.

Suad parla poliment et timidement, sa voix empreinte d'une tristesse qui reflétait sa souffrance, ses beaux yeux retenant les larmes qu'elle brûlait de verser. Abdelghani me dit : « Oncle, pourquoi n'irions-nous pas dans votre chambre ? Je voudrais fumer tranquillement et être seuls tous les deux. »Après un instant de réflexion, je répondis que cela ne me posait aucun problème.

Je me demandais si ma chambre serait convenable pour nous asseoir à la place du vaste salon, et je la trouvai assez grande, avec de nombreux coussins et une belle table en bois brun surmontée d'un cendrier en forme de femme nue allongée. J'avais acheté ces meubles avec l'argent gagné en extorquant de l'argent à un contrebandier de meubles européens, notamment espagnols et italiens. Bien que ma bibliothèque occupât deux murs et une grande partie de la pièce, celle-ci restait spacieuse.

Je me levai, et Abdelghani fit signe à Suad de nous suivre pour qu'elle puisse admirer ma vaste et riche bibliothèque. donc Suad et entraîna ma sœur avec elle dans ma chambre.



Mon petit-fils, le talentueux poète Bouhamidi Abdelghani, avec sa petite amie

Psychologiquement , je l'ai su dès l'instant où ma sœur cadette m'a annoncé , à mon retour de Rabat : « Abdelghani est venu d'Azghanghan avec sa petite amie pour te voir. » Je savais que, en me rendant visite avec elle, mon petit-fils cherchait, d'une certaine manière, à exhiber les membres distingués de sa famille, notamment ceux de sa famille maternelle, les Saqli. Et à mon avis, c'est tout à fait normal.

Je parle en tenant compte de la mentalité des jeunes de cette époque, qui avait ses particularités, sans oublier, bien sûr, l'adolescence et son désir inhérent de paraître supérieur et digne pour gagner l'admiration de toute jeune fille rencontrée sur le marché de la beauté, des rencontres et du mariage.

Il y avait aussi une autre raison à sa visite : peut-être voulait-il me parler de son amitié avec sa petite amie, ou les aider à comprendre l'anxiété et la dépression qui semblaient accabler Suad . Elle était comme une icône, une jeune fille sereine en tout point : sa modestie, sa démarche, sa voix, ses mouvements, et même son regard parfois perdu. Ses petits yeux magnifiques, ourlés de longs cils noirs, semblaient rougis par les larmes.

Tous ces détails saisissants m'attiraient irrésistiblement, et même, je l'aimais en silence... Abdul Ghani et sa petite amie étaient assis sur le coussin noir, et ma sœur s'était assise près de Suad pour lui tenir compagnie et faire plus ample connaissance.

Je suis allée au salon chercher le plateau de thé et de gâteaux, puis je me suis assise au bord de mon lit. Mon petit-fils sortit sa cigarette, l'alluma, puis dit à Souad : «Voici mon oncle dont je t'ai parlé.

Il est en troisième année de psychologie à la Faculté des Lettres et Sciences Humaines de Rabat. J'aime beaucoup discuter avec lui de sujets psychologiques, philosophiques et artistiques variés. Mon oncle lit beaucoup et a un esprit ouvert. » Souad, qui jouait avec les cordes de ma guitare rouge, sourit, me lançant des regards timides et respectueux, et dit : «Oui . Abdelghani parle toujours de vous et est très fier de vous, Monsieur Abdelrahman.

Surtout depuis que vous avez combiné la psychologie avec la musique et la peinture ! Je vous considère comme un génie, surtout venant d'une petite ville marginalisée comme Nador ! » J'étais impressionné par tout ce que disait Souad — ses paroles encourageantes et élégantes — ainsi que par la richesse des informations historiques qu'elle partageait sur la région.

Et j'étais captivé, voire enchanté, de l'entendre prononcer mon nom de sa voix d'or, ses cordes vocales épousant chaque lettre avec précision : « A B D A R H M A N. » Pour la première fois, j'ai vraiment apprécié d'entendre mon nom prononcé ainsi, avec cette douceur, cette douceur apaisante. Oh, la beauté de sa voix et ses vibrations enchanteresses ! J'essaie de me souvenir de ta voix, Rashida, tandis que je flâne seule dans les jardins froids de Bruxelles, l'esprit lourd de mélancolie.

Mais c'est peine perdue .C'est tout à fait naturel, vu le temps qui passe et comme il nous file entre les doigts. Plus de 38 ans se sont écoulés depuis notre amitié innocente à Nador et Oujda. Les détails de ta voix se sont estompés, ma chère, après toutes ces années de séparation, la disparition de tes traits et des traces de ta douce voix. C'est l'automne de la vie et le désir de retrouver l'amour et l'amitié innocente, ma chère enseignante.

Tes doux souvenirs ont été parmi les choses les plus précieuses de ma nouvelle vie. Mes respects à toi et à ta famille depuis cette lointaine terre d'émigration...Ma sœur parlait avec Souad , lui demandant des nouvelles de sa famille, de ses études et d'autres choses, et l'invitant à venir avec sa famille quand elle le souhaiterait. Rachida se leva et commença à examiner les étagères de la bibliothèque, lisant les titres des ouvrages.

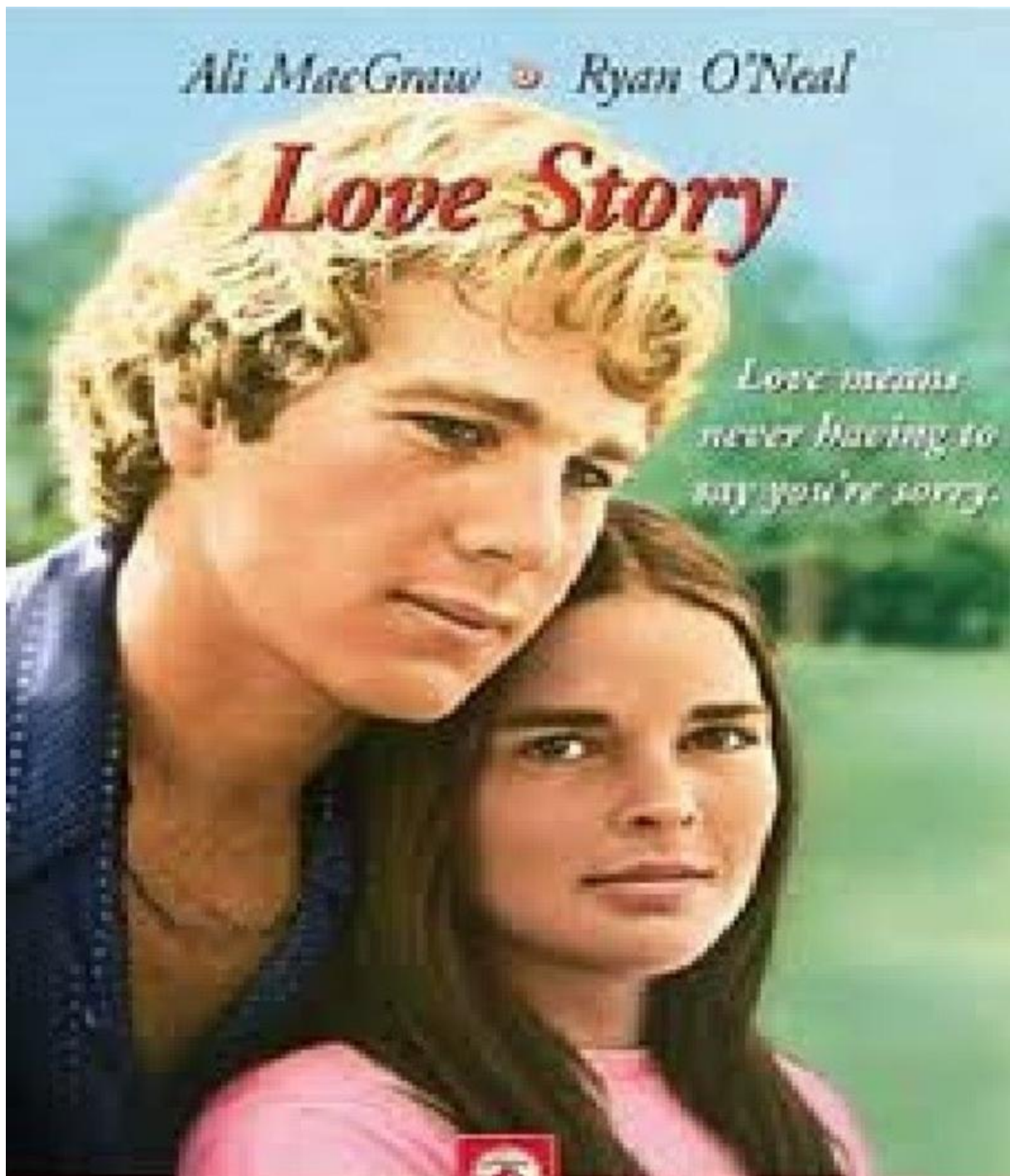
Passant d'une étagère à l'autre, elle s'exclama : « Ta chambre est un véritable trésor !» Le Livre rouge, Le Livre vert, La Révolution culturelle, La Contre-révolution, L'Existentialisme, Le Déclin de l'Occident, Autant en emporte le vent, Les Misérables, Les Poèmes de Lamartine, Docteur Jivago, La Bible en arabe, Dieu se révèle à l'ère de la science, Che Guevara, La Guerre du Rif...

» Souad s'arrêta devant une étagère, prit un livre de taille moyenne et dit : « Je n'ai jamais vu de bibliothèque aussi riche et précieuse que la tienne , Abdel Rahman ! Des livres et des ouvrages de référence exceptionnels. Tu possèdes des œuvres qu'on ne trouve même pas dans les bibliothèques de Nador. Que Dieu te bénisse ! » Par exemple, j'ai cherché cette histoire, la fameuse « Histoire en boucle », dans toutes les bibliothèques, en vain.

C'est une histoire magnifique ; j'adorerais la lire si cela ne vous dérange pas .

حب في مهب الريح





Le film dramatique romantique américain (Love Story) , sorti en 1970, a connu un grand succès commercial.

Cette histoire d'amour universelle, à la fois belle et pathétique, a fait rire et pleurer des générations de lecteurs et de spectateurs à travers le monde.

Souad avait raison dans son observation, car la collection de ma bibliothèque est le fruit d'années de recherche , de collecte et d'acquisition d'ouvrages auprès de bibliothèques de Fès, Rabat, Oujda, Melilla et de diverses foires aux livres, auxquels s'ajoutent des livres envoyés par des personnalités chrétiennes anglicanes de Beyrouth, ceux que j'ai achetés aux puces, ainsi que des livres obtenus de collègues universitaires et des manuels pour mes études supérieures.

De plus, un autre facteur important est que, dans le domaine de l'idéologie, ou de l'étude des idées, j'avais atteint une maturité intellectuelle me permettant de distinguer les ouvrages savants objectifs et utiles des écrits démagogiques et prétentieux : des livres de propagande opportuniste, des ouvrages promouvant un courant intellectuel particulier, des livres qui consolident les dictatures tyranniques ou qui défendent des théories fausses et trompeuses déformant l'histoire.

La publication de millions de livres et d'écrits dans ce contexte est une tentative délibérée de semer la confusion et de répandre des idées théologiques erronées, aggravant l'ignorance qui prolonge le règne des régimes tyranniques et despotiques. Ce genre de livre stérile et inutile, dépourvu du moindre bénéfice si ce n'est la perte et le poison, corrompt les esprits et les engourdit par les superstitions de l'ignorance et de l'irrationalité.

Il les imprègne d'aliénation religieuse, les noie dans la servitude et dégrade l'humanité. Boycoter ces livres et publications, ignorer leur existence et déconstruire tous ces mythes, comme la légende de Bukhari et autres, est un devoir humain et moral sacré. Parallèlement, il est impératif pour la communauté internationale d'éradiquer l'idéologie terroriste qui menace la sécurité et la paix du monde.

N'oublions pas ce paradoxe : les extrémistes islamistes, les wahhabites et les planificateurs de Daech, dans leurs campagnes de sabotage et d'attentats-suicides, agissent par miséricorde et compassion à notre égard, car à leurs yeux, nous sommes des musulmans infidèles voués à l'enfer. C'est pourquoi ils nous déclarent infidèles et nous tuent !

Si j'étais en position d'autorité ou de pouvoir, ma priorité absolue serait de brûler tous ces livres , d'en interdire la publication et d'emprisonner quiconque gaspille un temps et un papier précieux à les écrire, les imprimer, les publier et les diffuser. Car leur valeur intellectuelle ne vaut même pas l'encre utilisée pour les écrire, et encore moins leur utilité pour ceux qui recherchent la vérité. Bien au contraire.

Le but premier de ce genre de journalisme à sensation et de propagande politique est de déformer et de compliquer le cours de la recherche scientifique, de jeter le doute sur ses conclusions et de semer des obstacles et des labyrinthes sur le chemin de la vérité, entravant ainsi sa découverte et son atteinte.

Je suis fermement convaincu que depuis le renversement de l'âge d'or de la pensée laïque, rationaliste et mu'tazilite — qui soumettait tout à la raison, même les textes religieux ou la nature même du divin —, les Arabes se débattent dans les mêmes labyrinthes, les mêmes cavernes et les mêmes problèmes socio-économiques et culturels.

S'ils avaient prêté attention à ces penseurs éclairés, laïques et rationnels, et s'ils avaient investi dans leurs philosophies et leurs idées, comme celles d'Ibn Rushd, afin de créer une modernité arabe capable de faire face aux forces du conservatisme, de la tradition aveugle et de l'obscurantisme, nombre des problèmes et des dilemmes auxquels est confrontée la nation arabo-musulmane n'existeraient pas aujourd'hui.

Toutes les questions relatives aux droits de l'homme, à l'égalité des sexes, à la corruption, aux crimes sexuels, au mariage et à l'héritage auraient été résolues depuis longtemps. Mais l'idéologie...

La haine et la tyrannie semées par les dirigeants, leurs sbires et leurs propagandistes religieux portent aujourd'hui leurs fruits amers : le choc des civilisations, Daech et autres organisations terroristes, les guerres intestines, les conflits sectaires entre frères devenus ennemis, le sous-développement généralisé, la tyrannie du despotisme et l'incitation au djihad, ainsi que le massacre et le démembrement des défenseurs de la liberté intellectuelle par les descendants du wahhabisme.

Ceci me rappelle le célèbre adage : « Qui sème le vent récolte la tempête .

» Puisse cette tempête dévastatrice, engloutissant chaque membre et chaque organe du corps arabe fragmenté et déchiré, entraîner tout le monde dans l'abîme, si Dieu le veut, par la bénédiction des prophètes et des justes, afin que des ruines de « la pire ou la meilleure nation engendrée pour l'humanité », une nouvelle réalité puisse surgir, une réalité dépourvue d'hypocrisie, où nous pourrions respirer un peu le souffle de la liberté, de la justice sociale, de l'amour et de la paix !

Au début , j'achetais et lisais tous les livres qui me tombaient sous la main, sans discernement ni analyse, même ceux écrits par des charlatans et des charlatans religieux, ou des ouvrages comme « Les Horreurs de la Tombe » et « La Forteresse Imprenable ». Je devais me documenter sur de nombreux courants de pensée, écoles intellectuelles et sectes, explorant toutes les voies possibles à la recherche de la mienne. J'avais soif de connaissance, dévorant les idées.

Mais j'étais perdu au milieu de tous ces détours, des fourrés de la doctrine et des labyrinthes de la philosophie. De ce mélange intellectuel et de cet énorme cocktail idéologique, les contours de mon chemin commencèrent à se préciser, et la carte de ma vie commença à dissiper le brouillard de l'ignorance et de la confusion.

Mes pensées et mes principes prirent forme et se développèrent peu à peu, surtout après avoir découvert quelques géants de la pensée et de l'art, et des génies excentriques, tels que le poète rebelle et sexuellement déviant Rimbaud, et son ami, le poète Paul Verlaine, qui viola le poète rebelle et miraculeux Arthur Rimbaud ; Le fou Van Gogh, qui tenta à plusieurs reprises de se suicider à cause de la pauvreté et de son amour impossible pour sa cousine ; le fou Nietzsche, qui aspirait à une société supérieure dirigée par un « surhomme » sans handicap physique ni mental ; le génie sexuellement déviant Léonard de Vinci, qui adorait les enfants et la Joconde, et fut emprisonné pour le viol d'une enfant, avant d'être libéré par son amante, la Joconde ; le déviant Vladimir Nabokov, qui vécut ses moments les plus romantiques en prison avec sa jeune et inspirante amante, la petite Lolita ; le philosophe Schopenhauer, complexe à cause de sa mère et de sa famille dérangée ; et ainsi de suite...

Et moi, d'illettré, de simple villageois ignorant et doux, je suis devenu un militant radical, dénonçant l'injustice et protestant contre la tyrannie et l'inégalité. Puis, avec l'avancée insidieuse de la vieillesse et les vicissitudes du temps, je suis devenu un père sage et contemplatif, moins impulsif et froid dans ses émotions, et plus réfléchi dans ses jugements.

Tout au long de mon parcours de formation, je suis devenu socialiste, communiste, laïque de gauche, et parfois même anarchiste radical, en révolte contre l'injustice et l'oppression qui gangrènent l'humanité. Après avoir trouvé ma voie et m'être découvert, je n'ai acheté que ce qui correspondait à ma philosophie de vie et à ma

façon d'appréhender les réalités de l'existence et les relations humaines.

Depuis le lycée, j'ai écarté plus de la moitié des livres, études et ouvrages de référence disponibles en librairie et en bibliothèque, les jugeant inutiles, voire néfastes pour ceux qui les lisent. Mes idées et mes principes ont alors commencé à se cristalliser et à s'ancrer fermement.

C'est ici que j'ai découvert des géants de la pensée marxiste tels que Trotsky, Gramsci, Michel Foucault, Georges Politzer (dont j'adorais les pamphlets pédagogiques marxistes), Erich Fromm, Sigmund Freud, Jean-Paul Sartre, Wilhelm Reich, Colin Wilson, Charles Darwin, Herbert Marcuse et, enfin et surtout, le philosophe allemand rebelle et excentrique Friedrich Nietzsche, dont les brillantes élucubrations continuent de fasciner les philosophes à ce jour, entre autres.

Le frère d'Abd al-Ghani, libraire à Nador, témoignait de la rareté, voire de l'absence totale, de tels ouvrages et références dans les bibliothèques de la ville, précisant que seules quelques-unes possédaient une telle collection. Les propriétaires appartenaient à la haute société. Le libraire, mon neveu qui habitait à Azghanaan, avait acquis cette précieuse bibliothèque lors de mon voyage à Bruxelles pour mes études. Il m'en avait donné moins de 3 000 dirhams.

J'avais été contrainte de les vendre pour financer le long voyage, à mon grand regret, mais ce regret ne m'avait guère été d'un grand secours ...



Salon littéraire

Il est vrai que, durant cette période historique stérile, le climat intellectuel de notre ville était non seulement limité par sa marginalisation historique délibérée et systématique, mais aussi stérile. Une pensée stérile, en ce sens qu'elle ne donnait ni ne produisait d'idées nouvelles. Pour que les idées s'épanouissent, rivalisent de manière constructive, interagissent et s'enrichissent mutuellement afin d'en générer de nouvelles, elles doivent être nombreuses et activement engagées.

C'est grâce à ce dynamisme dialectique que les idées croissent, s'épanouissent et donnent naissance à des courants et des écoles de pensée dans de nombreux domaines intellectuels, théoriques et philosophiques. Or, dans notre réalité historique,

géographique et politique, le climat intellectuel de nos villages, vallées et zones rurales marginalisées était stagnant et sans vie.

Nos esprits étaient sclérosés et vides, dépourvus de références ou même de repères, se contentant de ressasser les mêmes idées, énigmes et superstitions de génération en génération. Nous n'avions aucun lien ni aucune relation avec ceux que l'on appelait nos dirigeants et fonctionnaires, ceux-là mêmes qui géraient les affaires de notre nation et nos vies. Il n'y avait aucun lien, aucun semblant de contact, en raison de l'isolement qui nous était imposé, à nous, nos villages et nos vallées.

Nous étions assiégés par des casernes, des chaînes de montagnes et les champs de marijuana de Ketama, dans la campagne. Nous n'avions absolument aucune relation avec le Makhzen (le gouvernement central), si ce n'est par l'intermédiaire du commandant et du chef de la communauté. Nous étions un peuple oublié, impuissant.

Rien ne venait rompre la routine mortifère et monotone de notre existence, si ce n'est les récits de mon père et des autres pères lors du marché hebdomadaire, ou les histoires étranges que nous racontaient certains immigrés en Europe, ou encore le fait que le nombre de soldats russes dépassait, voire doublait, le nombre de cheveux sur notre tête...

Il n'y avait ni thèse, ni problématique, ni point de vue opposé pour que les idées puissent interagir, s'enrichir mutuellement et donner naissance à de nouvelles idées et à des courants intellectuels divers ...

Cette marginalisation est également manifeste dans le manque d'infrastructures, de nombreuses installations sanitaires vitales et d'autres services essentiels tels que la construction de routes pour relier les zones rurales isolées et les villes reculées, la fourniture aux habitants d'eau potable et d'électricité, la construction d'hôpitaux, d'universités, de collèges, d'académies des beaux-arts, d'instituts d'enseignement de la danse, du théâtre et de la musique, et d'un musée pour abriter ce qui reste du patrimoine amazigh dispersé .

Cette stérilité intellectuelle et cette ignorance politique se manifestent encore davantage dans les efforts incessants du Makhzen pour empêcher l'enregistrement des noms amazighs dans les services d'état civil du pays, ainsi que dans les pays d'immigration. Tout cela vise à anéantir l'identité amazighe, à effacer toute trace de leur civilisation ancestrale et à ne faire revivre que l'héritage arabe, l'« éducation islamique » servant de prétexte idéologique.

Ce prétexte avait pour but de renforcer le régime et la charia sur les plans comportemental et social, en commençant par empêcher et persécuter les femmes amazighes qui préservent leur héritage en se faisant tatouer l'écriture tfinagh sur le visage, les mains et le cou.

Les responsables du régime savaient que ces archives vivantes représentaient un danger pour eux ; ils ont donc commencé à fouiller dans la biographie du Prophète pour trouver un moyen de tarir à jamais cette source d'inspiration pour les Amazighs.

Les marchands de religion hypocrites ont interdit le tatouage selon la charia, sous prétexte qu'il s'agit d'une altération de la création divine, de polythéisme et de péché (ils ont oublié d'ajouter le mot « originel ») , et que le destin de la femme tatouée est de

demeurer éternellement en enfer, et que le jour de la résurrection, du jugement et du châtiment, selon le nombre de tatouages et d'images dessinés sur la peau de la femme amazighe, elle sera piquée par les scorpions noirs venimeux de l'enfer !

Ils commencèrent à l'effrayer et à répéter ce message à travers l'histoire, dans les mosquées, sur les chaînes de télévision, à la radio nationale, dans les journaux et par tous les moyens mis à leur disposition par l'appareil du régime pour diffuser leur idéologie simpliste : « Ô femmes amazighes "ignorantes", notre pure charia islamique interdit le tatouage et le considère comme un péché majeur et une transgression impardonnable.

La preuve de cette interdiction provient de la Sunna prophétique, comme c'est souvent le cas en ces questions existentielles si sensibles. » La religion est instrumentalisée comme un cheval de Troie, permettant aux ennemis du peuple amazigh d'infiltrer le cœur de la nation et d'éradiquer les racines de son identité berbère. Le Prophète Muhammad (que la paix et les bénédictions soient sur lui) a explicitement interdit le tatouage dans des hadiths rapportés par plusieurs de ses compagnons.

Cette interdiction allait au-delà de la simple proscrire ; il a également maudit ceux qui se font tatouer ou qui se font tatouer. D'après Abdullah ibn Umar (que Dieu l'agrée), le Messenger de Dieu (que la paix et les bénédictions soient sur lui) a dit : « Dieu a maudit celui qui se fait poser des extensions de cheveux et celui qui les porte, ainsi que celui qui tatoue et celui qui se fait tatouer.

» C'est pourquoi les savants musulmans ont interdit le tatouage, déduisant de cette malédiction que ces actes comptent parmi les péchés majeurs et les plus répréhensibles. Ils ont prescrit l'effacement des tatouages, justifiant cette interdiction par le fait qu'il s'agit d'une altération de la création divine.

Quiconque commet cet acte doit se repentir sincèrement et faire effacer le tatouage, ce qui implique l'effacement complet des symboles culturels amazighs, tels que l'écriture tifinagh et autres symboles culturels. Nos mères, accablées par la culpabilité et la désobéissance à Dieu, n'eurent d'autre choix que de se soumettre et d'abandonner la pratique du tatouage, désormais formellement interdite.

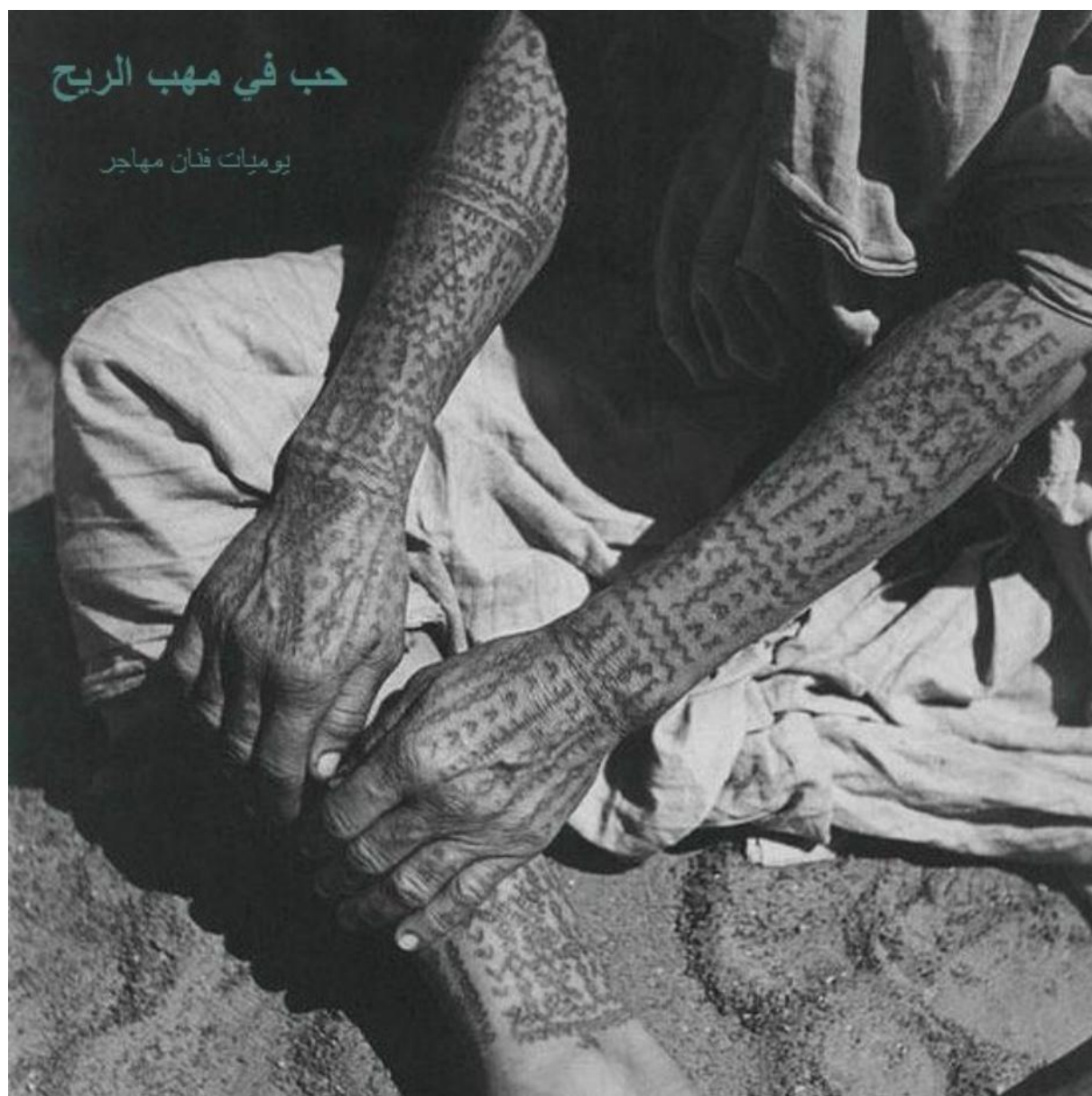
En effet, le tatouage constituait une archive vivante, préservant le patrimoine amazigh à travers l'histoire. Les femmes et les filles amazighes tatouées, désormais considérées comme maudites, ont commencé à tenter d'effacer leurs tatouages à l'aide de substances dangereuses qui endommagent la peau, provoquant brûlures, douleurs et défigurations, comme l'eau de Javel et d'autres produits dissolvants et toxiques.

Tout cela par peur et panique des piqûres des scorpions de l'Enfer au Jour du Jugement dernier !

Détails des tatouages aux avant bras et chevilles d'une femme berbère de Zemmour. .
Maroc



حب في مهب الريح



Interdire les tatouages est un outil démagogique visant à effacer le patrimoine et l'identité du peuple amazigh.

Une autre manifestation de la répression intellectuelle consistait à empêcher la population d'écouter des émissions comme « Maghreb des peuples », diffusée depuis la Libye et hostile au Maroc au sujet du Sahara occidental. Les livres et les études sur le chef de la résistance rifaine, Abd el-Krim al-Khattabi, ainsi que le magazine « Jeune Afrique », furent interdits et confisqués à l'entrée du Maroc.

L'ouvrage « Notre ami le Roi », du penseur de gauche français Gilles Perrault, qui dénonce les manœuvres politiques de l'État marocain, l'assassinat d'intellectuels dissidents et la traque incessante dont ils sont victimes, fut également interdit. Cette répression fut facilitée par les services de renseignement marocains, payés grâce au labeur des citoyens, pour tuer d'autres citoyens.

Les livres relatant les assassinats du militant socialiste de gauche Mehdi Ben Barka et d'Omar Benjelloun, assassiné par les services de renseignement marocains, furent également censurés. Le Makhzen (l'establishment marocain) a même interdit la publication et la diffusion du journal « Al-Ittihad al-Ishtiraki » (L'Union socialiste) dès que l'État profond y a décelé un élément susceptible de menacer sa survie et de révéler sa véritable nature.

Ce siège artistique et intellectuel se manifestait également par la pénurie de matériel de dessin et de peinture : toiles, partitions et livres de musique. La vente d'instruments de musique, de matériel scénique, de costumes et de chaussures de danse, de supports pour toiles ou de chevalets, dont j'avais désespérément besoin pour exposer les toiles sur lesquelles je travaillais quotidiennement, était impossible.

L'absence de bons livres modernes dans les bibliothèques publiques et privées, des livres qui n'ont jamais atteint notre région rurale ni même les bibliothèques de notre ville, n'est qu'une des conséquences désastreuses de ce sous-développement généralisé sous un régime despotique, de cette marginalisation délibérée et planifiée, et de l'aridité intellectuelle qui s'est abattue sur cette région maudite, une région qui a perturbé la paix du régime et démontré son mépris des droits des citoyens et des populations autochtones.

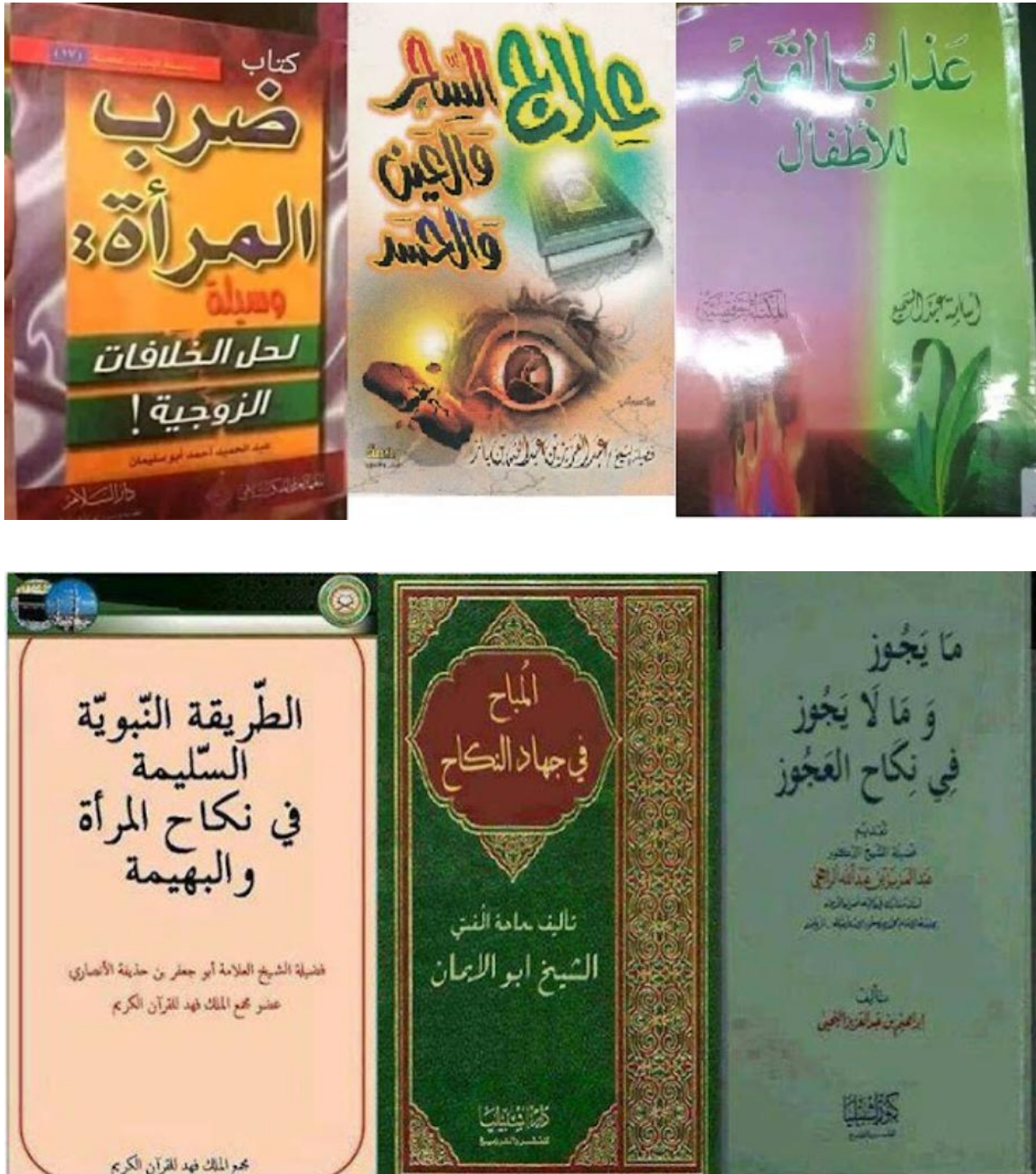
J'avais moi-même cherché en vain des ouvrages spécialisés dans les bibliothèques de Nador. La raison, comme me l'expliqua un ami cultivé, propriétaire d'une librairie réputée, est que nous, libraires, traitons nos clients selon la loi de l'offre et de la demande. La plupart des gens ne lisent ou n'achètent que des livres sur le hadith, le fiqh, le tafsir, la charia, l'éducation islamique, le Coran et autres ouvrages jaunis du même genre.

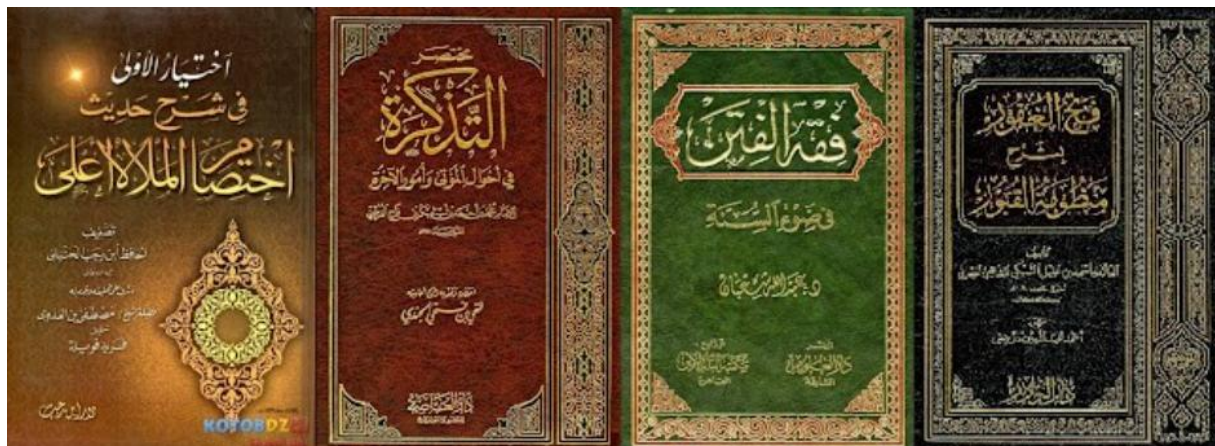
Notre métier nous permet donc de satisfaire leurs demandes en les leur vendant et en les achetant avec plaisir. Mais ce plaisir se fait au détriment des véritables chercheurs et intellectuels. Il conclut notre conversation ainsi :

Le marché du livre est contrôlé par l'État. Il encourage la répétition et la promotion d'idées séculaires. Mais nous sommes contraints de vendre des livres qui entretiennent des illusions au lieu d'éclairer le monde. Je possède moi-même une collection de livres que je lis. Quant à leur contenu, il m'importe peu, si ce n'est leur rentabilité commerciale, même s'ils sont totalement dépourvus de valeur scientifique ; la plupart

sont des ouvrages pernicioeux.

Nous vivons dans une société corrompue, arriérée et défaillante, qui survit en ressasser les vestiges d'un héritage ancien et stérile, et en bafouant les droits du peuple et ses lois. N'espérez donc pas que ces hypocrites perfides se soucient un jour des arts, du présent, de l'avenir, des préoccupations de la jeunesse et du destin du peuple !





Exemples de livres jaunis, de documents imprimés et de publications qui remplissent nos bibliothèques modernes

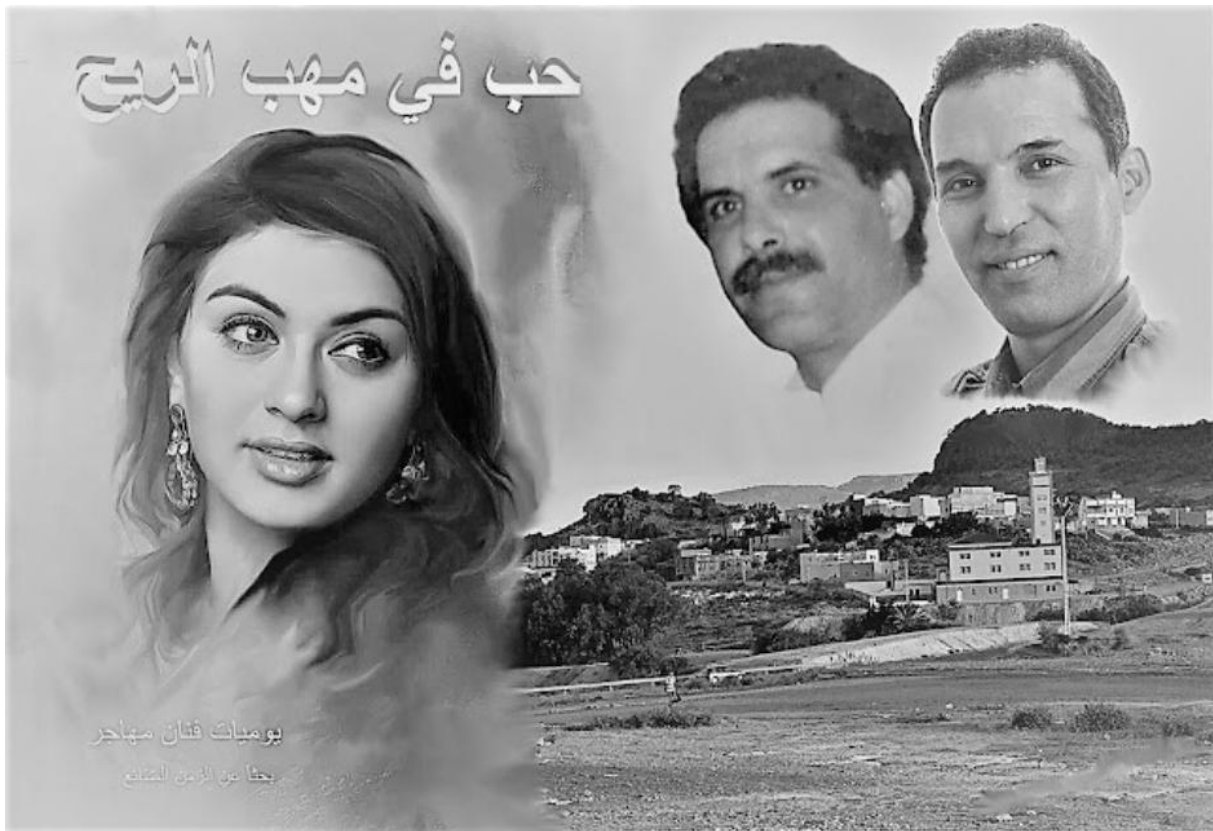
Mon petit-fils Abdul Ghani sortit un carnet plié de sa poche, l'ouvrit et dit :

Oncle , je veux que tu écoutes ce poème et que tu me donnes ton avis : il parle d'amour, et c'est moi qui l'ai écrit .

Mon petit-fils termina de lire son poème sur l'amour et me tendit son carnet plié contenant ses poèmes. Je le pris et commençai à le feuilleter, pensant à Rashida. Peut-être essayait-elle, elle aussi, d'organiser ses poèmes et de s'exprimer poétiquement. Cela lui serait très utile pour intensifier sa souffrance et libérer son angoisse. Une idée diabolique me traversa l'esprit, alors je commençai par encourager mon petit-fils poète à aborder ma pensée la plus importante :

Bravo , Abdul Ghani, un poète vraiment exceptionnel. Ce recueil de poèmes est remarquable ; continuez à l'enrichir, et peut-être qu'un jour vous le publierez et qu'il

sera vendu en librairie. Nous aurons alors un autre poète comme Adonis et al-Sayyab. Pourquoi pas ? Et pour vous encourager, je vous promets de dessiner moi-même la couverture de votre recueil, gratuitement. Et vous, Suad, aimez-vous la poésie ? Avez-vous des essais ou des fragments de poèmes que vous avez écrits ?



Mon idée, à la fois innocente et diabolique, était de lui montrer son journal intime, ses brouillons littéraires et ses essais poétiques, afin de les conserver comme garantie de mieux la connaître, d'analyser son état psychologique et de m'assurer de pouvoir la revoir si sa relation avec mon petit-fils venait à se détériorer.

Je voulais aussi sonder son for intérieur à travers son journal, analyser son écriture, les confessions et les implications psychologiques qu'il recelait, pour créer un portrait « expressif » qui lui corresponde et reflète sa personnalité. Ce petit diable s'était glissé dans mon cœur immense avec une grâce rapide et silencieuse, et il serait difficile de le déloger du trône qu'il occupait au fond de mon cœur vide.

Ce vide temporaire était, en réalité, l'une des raisons de mon attirance et de mon amour pour elle. Car l'émotion a horreur du vide ! Abdelghani répondit alors

« Oui, oncle, Suad a un journal intime. Je l'ai vu et j'en ai lu quelques passages. Elle est poétesse aussi, mais d'une poésie mélancolique. » Il fit signe à Suad de me montrer son journal. Rashida le sortit de son sac et me le tendit poliment. Je le feuilletai avec précaution, comme si je tenais un livre sacré. C'était un journal intime de format ordinaire, mais avec de nombreuses pages – une centaine – de couleur rouge, avec des marges blanches et des mots sur la couverture, si ma mémoire est bonne. J'en lus rapidement quelques passages, car je savais que je le garderais pour moi et que je le relirais attentivement, lentement et profondément

plus tard... Je dis « si ma mémoire est bonne » car j'ai gardé ce journal rouge, ou plutôt cet évangile noir, pendant plus de quatre ans, l'emportant avec moi lors de mes voyages et de mes exils pour me tenir compagnie dans ma solitude à l'étranger. Et je ne permettrai pas à ma sœur, qui est maintenant confortablement installée près de Souad dans ma chambre, dans notre appartement de Dar Oulet, de faire cela, car c'est elle qui m'a maintes fois pressée de te rendre ton journal, mon amour, et de te rendre ce que tu m'avais confié. Je sais que c'est toi qui le lui as demandé. Ma sœur a répété cette requête quatre fois. Cela s'est produit lors de chacun de mes voyages estivaux annuels de Bruxelles à Nador. J'ai regretté d'avoir cédé à l'insistance de ma sœur et de t'avoir rendu ce que tu m'avais confié, car je n'ai gardé pas un seul fragment de tes poèmes, ni une seule photo de toi pour faire un portrait de toi avec mon nom dessus et te l'offrir, ou pour l'ajouter à ma collection. Je te l'ai rendu exactement comme tu me l'as donné : ton journal dans son intégralité et toutes les photos. Je m'excuse pour toutes ces années de retard, mais ce n'était pas mon choix. Mon attachement à toi et mon amour pour toi m'ont aveuglée. Pardonne-moi !Jen'ai jamais eu l'intention de te trahir, ma chère. Je suis totalement étranger à de telles mauvaises intentions, qui ne me viennent même jamais à l'esprit, car je tiens à mon intégrité. De plus, je méprise la trahison et tout ce qui s'y rattache, comme l'hypocrisie et la tromperie. J'ai tout fait pour faire de toi mon épouse bénie, conformément aux enseignements de Dieu et de Son Messager, d'autant plus que nos familles étaient unies pendant les moments difficiles que tu as traversés, lorsque tu nous as amené ta mère quelques jours, le temps que la crise de colère de ton père s'apaise. Ta mère était dans un état pitoyable, en larmes, et toi et ta petite sœur pleuriez aussi. Tout ce que j'ai compris de ta conversation avec ma mère, c'est que ton père, colérique, usait de violence et de pressions physiques et psychologiques sur elle. Ne voulant pas que d'autres soient au courant de tes problèmes personnels, tu as préféré nous confier ta famille. Ma famille t'a accueillie chaleureusement, et nous étions ravis de t'avoir parmi nous, moi en particulier. Pendant cette période douloureuse, tu as été un soutien précieux pour moi, Suad. En si peu de temps, nous avons décidé de notre destin, chacun confessant son amour à l'autre, et nous avons décidé de nous marier avec la bénédiction de ta mère, de ma mère et de tous les membres de nos familles recomposées. J'ai fait tout ce que tu m'as ordonné et conseillé de faire. J'ai rempli mon devoir et j'ai demandé ta main, comme tu me l'avais demandé, devant ton père, qui a refusé cette union et s'y est fermement opposé.



La maison de mon amoureux

C'était un samedi, il faisait chaud en août, et il était cinq heures et demie de l'après-midi lorsque mon frère Abdullah frappa à votre porte, près de la mosquée. L'orage s'était calmé chez vous et l'eau avait temporairement repris son cours. Quelques secondes plus tard, votre père sortit, vêtu d'un pardessus blanc. Il échangea quelques mots avec mon frère, puis nous le vîmes rentrer et ressortir cinq minutes plus tard, portant un pantalon bleu et une chemise blanche.

Mon frère me présenta comme le prétendant. Il salua ensuite notre voisin, M. Abdel Salam Aznabat, alors président de la guilde des charpentiers et père de mon ami, l'acteur marocain Farouk Aznabat. Nous avons choisi son père pour nous accompagner afin de demander officiellement votre main à votre père, ma chère. Cette rencontre eut lieu dans un café de la rue Mohammed V, l'artère principale de Nador, dans une atmosphère respectueuse.

Cependant, l'issue de cette rencontre fut décevante pour nous tous. Votre père conclut la conversation en disant :

A - La question du mariage est délicate et demande du temps et de la réflexion. Même si votre chienne a des chiots et que vous ne souhaitez pas tous les garder, pour vous en séparer, vous devez choisir à qui les confier, et non pas simplement les abandonner. Par ailleurs, ma fille ne se préoccupe jamais de cette question. Suad préfère poursuivre ses études plutôt que de se marier.



Nous sommes rentrés du café abattus et amers. Aucun de nous n'était content de ces fiançailles malheureuses et ratées, de cette rencontre inutile dans un café populaire. La première réaction du commissaire révélait son indifférence et son désintérêt total pour la question ; sinon, il nous aurait au moins reçus chez lui, comme tout le monde, et nous aurait accueillis avec toute notre famille, enthousiaste à l'idée de notre mariage et qui partageait mon avis.

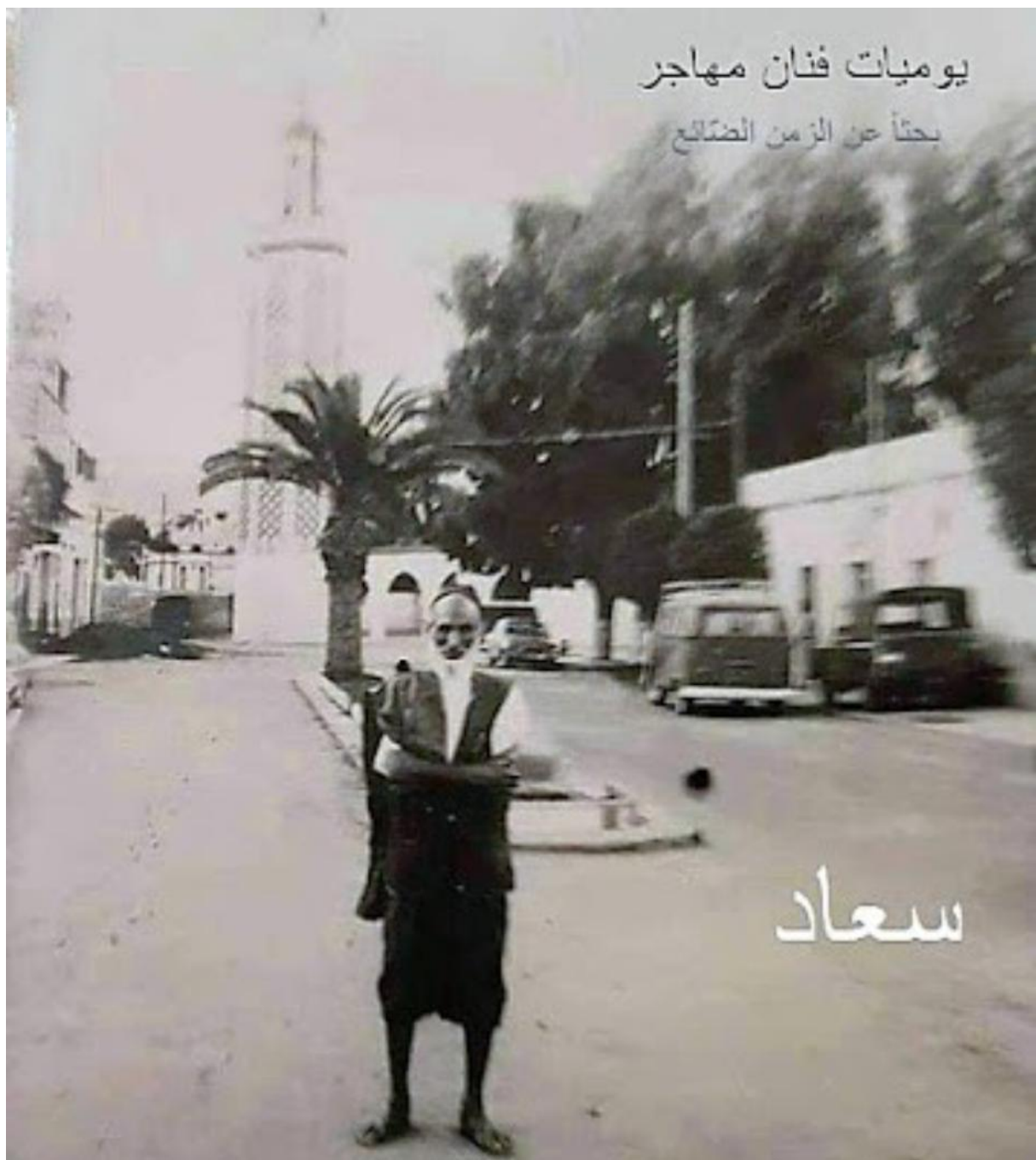
Nous étions tous convaincus que le commissaire ne voulait pas du tout que sa fille se marie, ou qu'il n'était pas prêt à prendre en charge les frais de la noce. Mon frère me conseilla d'oublier Rashida, de ne plus revenir sur ces fiançailles ni de reparler à cet homme de mariage, même si je l'aimais. Il me conseilla d'agir ainsi par respect pour ma dignité, car cet homme ne se souciait ni du mariage de sa fille ni du bonheur de sa famille.

Cela ressortait clairement de ses paroles, d'autant plus qu'il savait que Rashida et sa mère avaient trouvé refuge chez nous pendant les épreuves qui avaient frappé leur famille. J'étais désespéré et ne savais plus quoi faire ce jour-là, après cette douloureuse conversation au café. Le refus de ton père de notre mariage a fermé toutes les portes et les ténèbres ont commencé à envahir ma vie et mon avenir. Je croyais autrefois que le mariage était simple.

Mais ce qui s'est passé le jour de nos fiançailles m'a fait changer d'avis, mon amour. Je crains l'effondrement de notre précieux projet de mariage, celui que nous avons tant attendu et rêvé, et la disparition de notre rêve. Je t'aimais de tout mon cœur, mon amour. Je suis tombé amoureux de toi à la fin de mon adolescence, en pleine possession de mes facultés. Je t'aimais pour ta beauté, qui m'a frappé comme la foudre, et pour la douleur que tu portais en silence, toi, jeune fille innocente .

Je lisais dans mon journal lorsque l'appel à la prière des muezzins s'éleva au-dessus des minarets de la ville, nous assourdissant en cette journée caniculaire. Puis nous avons entendu ma mère et ma tante, Safiya, se lever pour la prière de l'après-midi. Ah ! Le temps passe si vite. Suad se leva et dit : « Hum , monsieur Abdel Rahman, vous pouvez garder mon journal quelques jours , car j'ai remarqué votre impatience d'en découvrir le contenu .

Vous y trouverez des fragments épars et quelques réflexions sur le sentiment amoureux. L'amour est un sentiment noble et magnifique, mais parfois il est plus dur que la mort, surtout lorsqu'on aime quelqu'un qui n'est pas le sien, ou lorsque le destin s'en mêle et sépare les amants... » « Merci , Suad . En fait, je comptais vous le prêter quelques jours. Je vous le rendrai quand vous voudrez. Merci. »



Vue du quartier où vous habitiez dans les années 1970

Près de quarante ans se sont écoulés depuis notre séparation. J'ignore où la vie t'a menée, ma bien-aimée Rachida. Pardonne-moi de t'avoir appelée « mon amour ». C'est moi qui ai été abandonné par les circonstances et qui suis parti si loin. Mais je n'ai jamais perdu espoir, ni rompu la promesse que nous nous sommes faite, nos doigts entrelacés, sous les yeux des étudiants de l'université d'Oujda. Ils furent témoins de notre serment, comme un mirage.

Ne crois pas que je t'ai oubliée ou que j'ai rompu notre promesse lorsque je suis parti étudier à Bruxelles, où je suis resté des années et où je suis encore aujourd'hui, tandis que j'écris ces lignes. J'ai rencontré quelques difficultés durant mes premiers mois à Bruxelles, ce qui m'a contraint à accepter la demande en mariage d'une jeune femme que je connaissais. Je te raconterai en détail tout ce qui m'est arrivé après ton départ et mon installation en Europe.

Je ne t'ai jamais oubliée, et je ne t'oublierai jamais. Comment pourrais-je t'oublier, toi qui as transformé ma vie en un paradis dès l'instant où je t'ai rencontrée ? Mon seul rêve était de te conquérir. Chaque année, à Nador, ton image me hantait, et le désir de te revoir me poussait à prendre de tes nouvelles et à suivre tes traces.

Jerêvais que tu serais ma femme bien-aimée, car je t'ai toujours aimée, et que tu voyagerais avec moi en Europe, et que nous y vivrions ensemble, en sécurité et libres. Mais la vie ne se déroule pas toujours comme prévu, ma chère. Et maintenant, le chemin de notre amour est semé d'embûches et d'épines, voué à se briser contre les rochers de la réalité, à s'effondrer comme un château de cartes ! Te souviens-tu de nos promenades à Oujda ?

Ces journées passées ensemble étaient remplies de merveilleux souvenirs. Surtout celle où nous avons flâné toute la matinée dans les larges rues d'Oujda. Après nous être sentis fatigués et affamés, tu as proposé d'aller déjeuner à la résidence universitaire où tu étudiais à la Faculté des Lettres. Je me souviens encore de nous, assis à notre table, prêts à déjeuner. Des étudiants curieux, assis à une table non loin de nous, chuchotaient entre eux en nous observant.

L'un d'eux m'a dénoncé, disant que je venais de l'université de Rabat et que je ne devais pas manger à la résidence universitaire d'Oujda. Je ne me souviens plus si tu les connaissais ou non, ni même si je t'en ai parlé. Parce que je pense qu'il y a anguille sous roche et que cette délation était probablement motivée par la jalousie. C'est ce que le gentil responsable de la résidence a essayé de me faire comprendre à l'époque. Je ne sais pas !



La vie à Oujda

Ma mère et ma tante Sufiya terminèrent leur prière de l'après-midi et apparurent dans ma chambre, vêtues de leurs abayas blanches. Elles souriaient, mais peut-être avec une pointe de désapprobation. Ma mère demanda à ma sœur de préparer du tharid (une sorte de soupe au pain) ou un gâteau pour les invitées , accompagnés de café et de lait. Nous avons ensuite bavardé de tout et de rien, puis elles me dirent au revoir après que Suad m'eut promis de revenir. Elles reprirent leurs activités et leur jeu d'amour innocent, tandis que je les suivais du regard, perplexe.

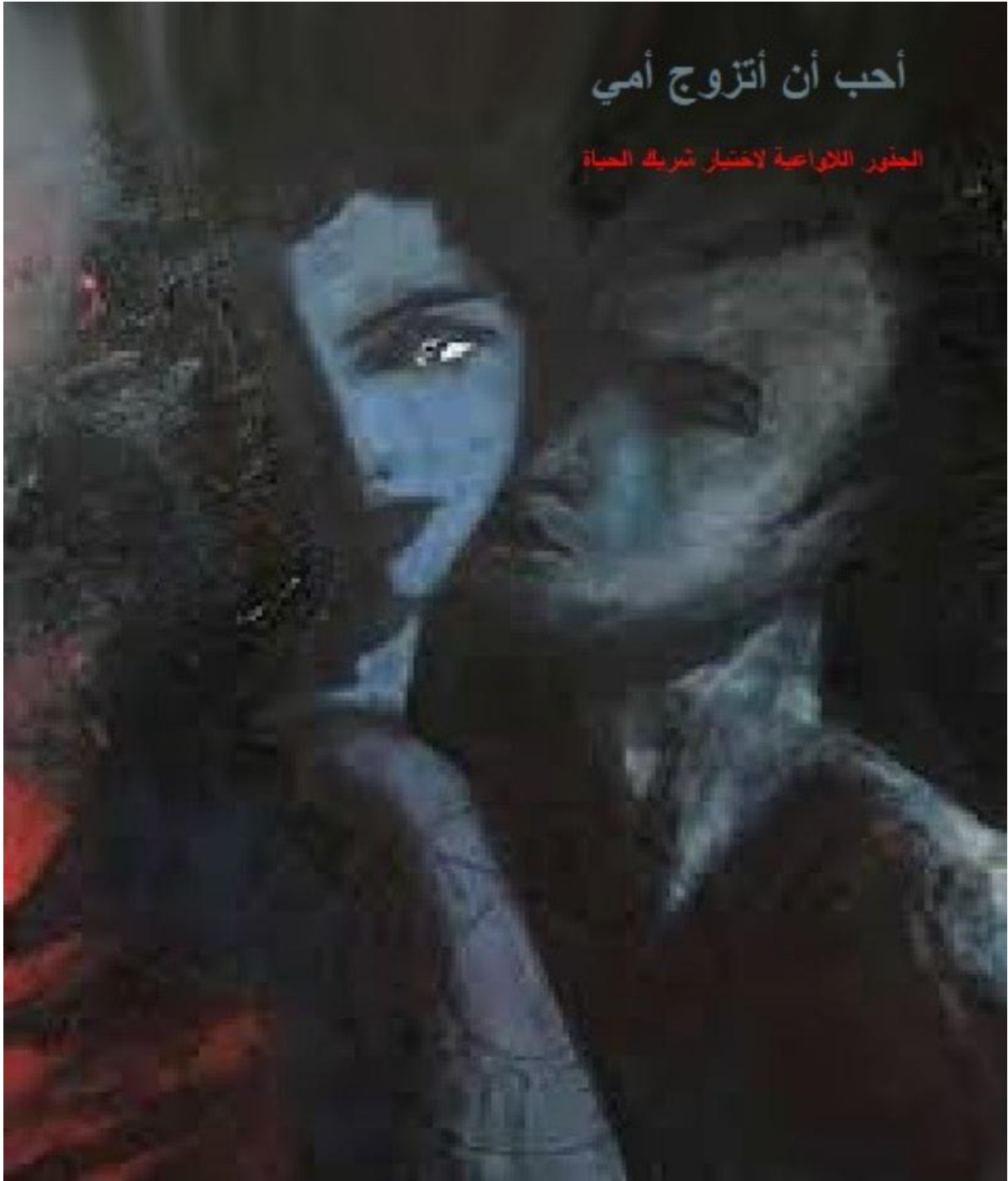
Il suit



Publié il y a 23rd January 2019 par Abderrahman Sakali

Paragraphe 42 — Je veux épouser ma mère

Les racines inconscientes du choix d'un partenaire de vie



Ce texte analytique est destiné aux personnes intéressées et aux spécialistes.



Après que mon petit-fils m'eut dit au revoir et fut parti avec la belle Suad , j'ai ressenti un bref sentiment de perte. Je me suis mise à arpenter ma chambre, comme une âme égarée. J'étais désorientée, comme si ni le lieu ni le temps ne pouvaient me contenir .

J'ai jeté un coup d'œil dans la rue, en direction du garage de Haj Mustafa. J'ai aperçu un grand jeune homme qui rôdait autour de notre maison, se retournant de temps à autre pour regarder par nos fenêtres. C'est notre voisin, celui qui habite dans le même immeuble que nous, à l'arrière. Ma mère m'avait dit, dès mon retour de Rabat, qu'il voulait demander la main de notre sœur, Mimount. Je ne comprends plus rien !

Ma pauvre tante Safia, la femme de mon oncle, le combattant pour la liberté Larbi, qui a enduré les épreuves du voyage depuis Bouhoua jusqu'à Beni Bouyafar, et qui est venue jusqu'à Nador pour demander la main de notre sœur, et ce jeune homme qui rôde autour de notre maison dans le même but, comme s'il faisait le tour de la Kaaba ! Je n'y comprends plus rien !

Mes pensées confuses se sont tournées vers le café de la rue Mohammed V où nous avons rencontré ton père pour lui demander ta main, mon amour. Je ne m'attendais pas à ce qu'il refuse et nous déçoive. Alors pourquoi a-t-il fait ça ? Et quelles étaient ses raisons de refuser notre mariage, alors que tu sais que je t'aimais et que je t'aime encore, ma chérie ? Tu étais essentielle à mes yeux, aussi essentielle que l'oxygène à nous tous.

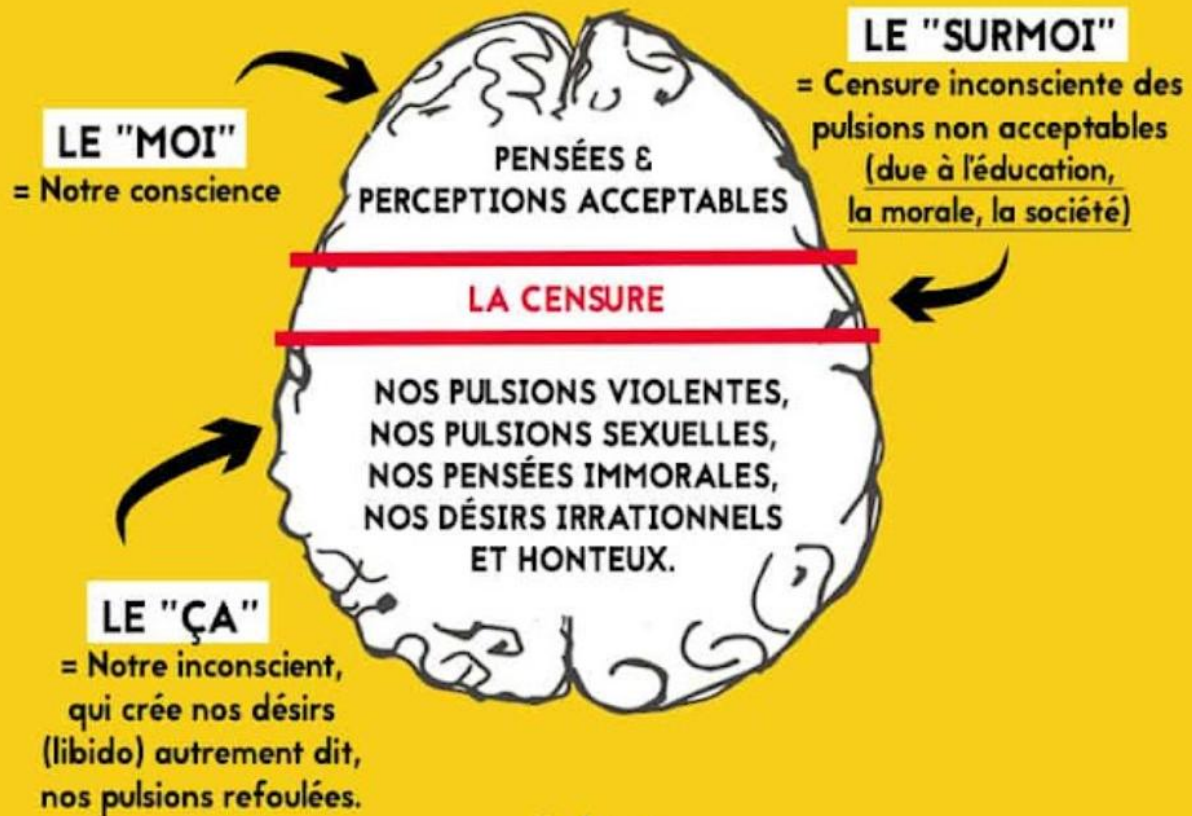
Alors, quels motifs l'ont poussé à nous fermer la porte au nez, à assombrir nos vies ? C'est un Berbère du Rif, il connaît les familles de Nador, et peut-être la mienne aussi. D'autant plus qu'il est agent de sécurité. Mon frère Mohammadi m'a dit qu'il connaissait ton père et qu'il lui avait parlé de notre voiture blanche, achetée par mon frère, et qui était garée devant chez un jeune mécanicien, dans ton quartier. Et ce jeune homme, c'était ton frère, mon amour .



Oh, comme tu m'as manqué, mon cher ! Je vais t'expliquer dans l'analyse psychanalytique qui suit, bien qu'elle soit très complexe et profonde, englobant mes concepts de vie, d'amour et de haine... Cette étude s'inscrit dans le cadre du développement de la théorie psychanalytique freudienne et pourrait constituer une révolution par rapport à certaines de ses conceptions concernant le domaine de l'« inconscient », lié aux « composantes de la personnalité » composées de trois couches conflictuelles :

Le ça , le moi et le surmoi = LE çA, LE MOI , LE SURMOI

COMMENT FONCTIONNE NOTRE PSYCHISME : L'HYPOTHÈSE DE L'INCONSCIENT CHEZ FREUD



Comment Freud conçoit-il la hiérarchie et la structure de la personnalité ?

Ma famille et moi avions décidé avec joie de rendre visite à ton père. Nous y sommes allés de bon cœur, pleins d'enthousiasme et d'espoir. Mais comme tu le sais, tout cela fut vain. J'ai senti que mon frère Abdullah était contrarié par cette rencontre inutile et stérile. Il m'a même conseillé de t'oublier complètement et de ne plus revoir ton père ni même de discuter de nos fiançailles avec lui, principalement pour préserver ma dignité.

Surtout s'il apprenait que tu avais sollicité notre aide lors de cette journée tumultueuse où tes parents se disputaient. Mon frère Abdullah connaissait notre relation et notre amour. Mais ce qu'il ignorait, c'est que je n'abandonnerais jamais, même si ton père et le monde entier le désapprouvaient. Car je suis tombé amoureux de toi au premier regard. J'ai vu en toi les qualités de « la femme de mes rêves » que mon subconscient recherchait. Depuis que je t'ai vue, je vis dans le bonheur absolu.

Dès l'instant où mes yeux se sont posés sur toi, j'ai découvert en toi ma bien-aimée, la lumière de mes yeux. Mais pourquoi toi en particulier ? Et pourquoi, à cet instant précis, l'amour nous a-t-il submergés avec une telle violence, une telle spontanéité, une

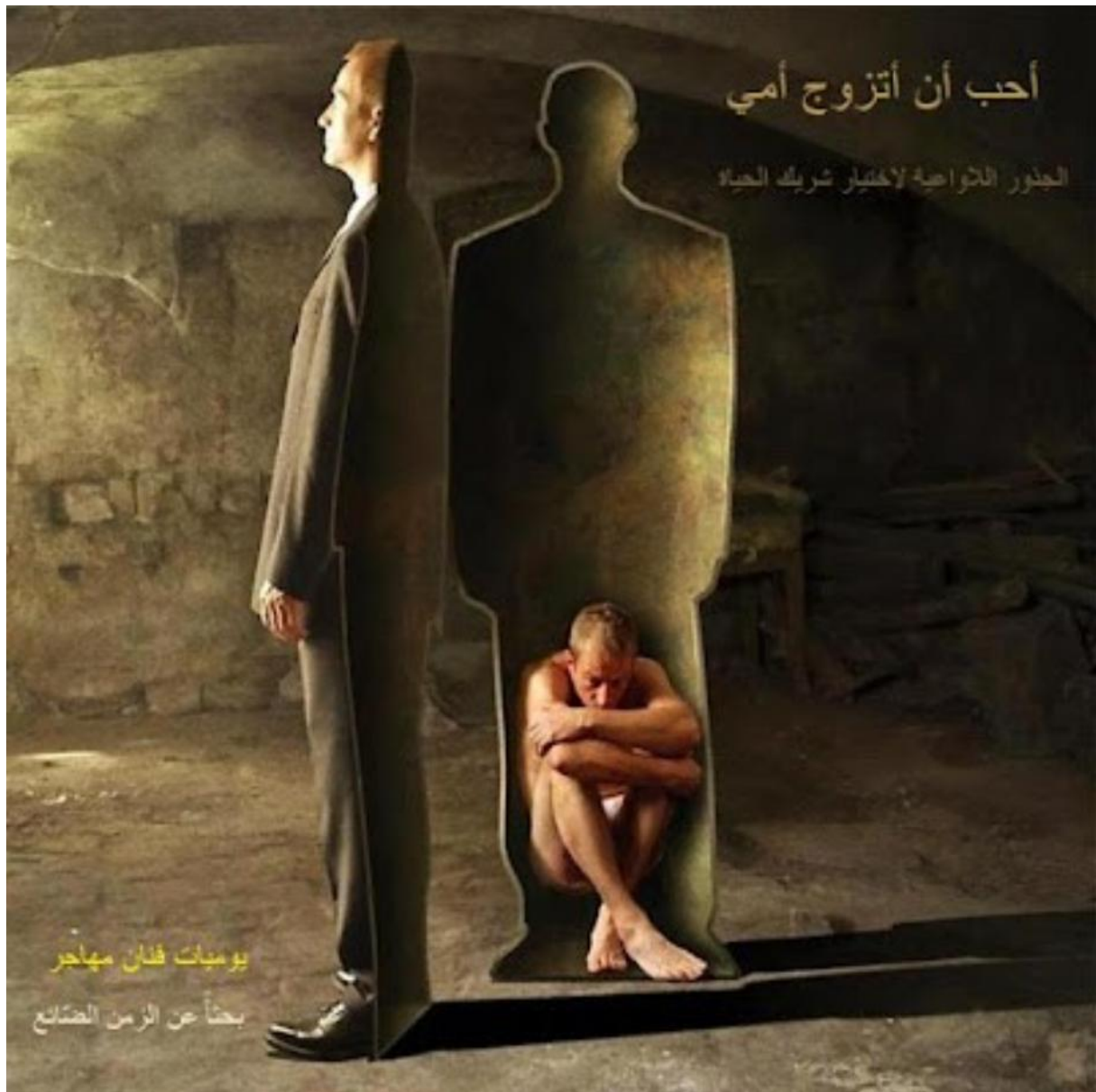
telle force , une telle force ? Étrange, en effet ! Tes tremblements et ton inquiétude pour ta famille ressemblaient à ceux de ma mère aimante, voyant nos proches se disperser, nos sœurs se marier, nos frères s'éloigner et fuir.

Vous versiez tous deux les mêmes larmes d'amour pour une famille qui s'éteignait peu à peu, menacée d'effondrement ! Tout cela m'a attirée vers toi si facilement. Lors de cette rencontre, j'ai senti que tu étais mon salut, le partenaire que mon inconscient cherchait, celui qui me accompagnerait dans cette vie pleine de conflits et de « problèmes inextricablement liés », comme le dit mon frère aîné Mohammed, à la fois en plaisantant et avec colère.

Je t'écris cette lettre pour te dire que cette rencontre est vaine et inutile si elle ne nous permet pas de trouver notre réconfort. L'image qui nous reflète enfants — je recherche les souvenirs de mon enfance, et une mère aimante pour m'aider à surmonter mes complexes, mes crises et mes blessures. Je cherche en toi ma mère qui m'a laissée seule, le regard empli de larmes, contemplant un ciel obscurci par le chaos, la terreur et tant d'absurdités !

Je t'attends, ma vie, avec une impatience brûlante. J'attends le moment où je rencontrerai mon âme sœur ; le temps s'arrête, c'est lui, c'est elle. Et que cette rencontre dure une minute, une nuit ou toute une vie, elle est magique en soi : le flux et la séquence des émotions, et la vie se métamorphose chaque jour en un conte de fées, une fable : le gris devient rose, le plomb se change en or. Une soudaine légèreté accompagne notre danse.

D'une vie stable et tranquille, nous passons au rêve d'une existence angélique. Chaque être humain est un bernard-l'ermite, condamné à vivre caché dans la coquille de son identité. Sa seule chance de libérer son âme et d'échapper à ce cocon est de s'en affranchir, de s'immerger dans l'être aimé, de se réinventer et de se redécouvrir .



Psychologie : L'histoire humaine se répète

Il est bien connu que cette rencontre tant attendue sera source de malentendus, car elle repose sur un fondement paradoxal et contradictoire. Nous demandons l'impossible, désirons l'inaccessible : les personnes, les choses et les sujets auxquels nous étions attachés et qui nous ont procuré plaisir et bonheur. Nous voulons les retrouver pour en jouir à nouveau, compenser ce dont ils nous ont privés durant notre enfance et panser les blessures qu'ils nous ont infligées.

Ils nous dédommageront de ce qu'ils ne nous ont pas donné durant notre jeunesse et répareront ce qui a pu nous blesser. Mais cet espoir que nous plaçons en la personne dont nous sommes tombés amoureux pour panser nos blessures psychologiques et compenser ce dont nous avons été privés, en attendant que cette « réparation » soit accomplie par l'autre, n'est qu'une illusion et une tentation qui crée une faille dans le couple et un déséquilibre dans leur vie.

Mais maintenant, au milieu de cette foule qui attend la femme de mes rêves, pourquoi croisons-nous des milliers de personnes pour n'en aimer qu'une seule ? Est-ce

uniquement dû au hasard ? Le destin ? Le pouvoir ? Certainement pas ! Même si une rencontre semble résulter d'une série de coïncidences inattendues, chacune est inextricablement liée à une multitude de déterminismes conscients et, surtout, inconscients.

Il existe une « boussole cachée » qui nous guide inconsciemment vers l'atteinte de ce but primordial et vital de notre existence : l'amour et le bonheur. Cette boussole, c'est l'inconscient qui réside au plus profond de nous et qui contrôle tous nos choix. Car tomber amoureux relève du domaine de l'inconscient , qui nous oriente et détermine notre comportement. En bref, c'est l'inconscient qui choisit pour nous et nous dicte ses commandements et ses lois .



Nous ne voyons pas avec nos yeux, mais avec notre esprit. Par conséquent, nous ne voyons que ce à quoi nous pensons et ce qui occupe notre esprit.

Quel que soit le type d'amour que nous vivons, il est philosophiquement et scientifiquement certain que nous ne choisissons pas d'aimer par hasard , ni par le biais de sites de rencontre. Inutile d'être sociologue pour constater que l'on a plus de chances de rencontrer quelqu'un si l'on fréquente la même université, si l'on travaille dans la même entreprise, si l'on habite dans le même quartier ou si l'on est membre du même club sportif...

C'est une pure logique mathématique, la loi des probabilités. Mais, au-delà des statistiques, cela ne signifie pas que les rencontres sont uniquement déterminées par les « relations sociales », les rendez-vous et les rencontres fortuites. C'est bien plus

subtil et complexe que cela... Pour les scientifiques, tout est biologique : les signaux visuels, auditifs, olfactifs et hormonaux du partenaire, les battements du cœur, ou plutôt, les récepteurs de l'être aimé.

Car lorsqu'on tombe amoureux, la raison nous échappe .



Notre vie conjugale est une réinterprétation et une révision de notre enfance.

Oui , la vérité se trouve ailleurs, enfouie au plus profond de notre psyché. Nous ne faisons, avant tout, que donner libre cours à ce qui existe déjà dans notre inconscient : trouver le partenaire sexuel idéal, l'être aimé. Voilà , en résumé. Pour le trouver, il faut généralement suivre la « loi du désir humain », une règle générale. L'union amoureuse repose sur des fondements réactionnaires, influents et contradictoires.

Et qu'est-ce que le « choc amoureux » sinon une « conspiration de l'inconscient », une compréhension cachée, entrelacée entre deux névroses complémentaires ? Il nous attire vers l'autre car il résonne avec l'enfant que nous étions , qui vit au fond de nous. C'est pourquoi nous choisissons la personne qui correspond à nos symptômes et à nos besoins, espérant qu'elle les apaisera et les comblera. C'est pourquoi l'autre nous reste familier.

C'est le désir du premier amour vécu dans les bras de notre mère , et nous essayons de le reproduire pour continuer à vivre dans la même atmosphère que notre enfance. On a l'impression de se connaître depuis toujours et de se connaître pour toujours ! Les cœurs brisés s'émerveillent de ce salut qui jaillit directement de nos premières expériences d'enfance. Chacun de nous porte en soi une certaine imagination et un

certain fantasme qui nous guident et orientent notre quête d'amélioration.

Ce n'est pas sans raison. La relation entre l'enfant et sa mère est le prototype de toute relation idéale dont nous rêvons. Nous portons tous en nous le désir du « premier amour », l'idéal. Cet amour comblant, compensatoire, guérisseur : « l'amour maternel ».

Hommes ou femmes, chacun de nous porte sa propre illusion « inconsciente », ou à l'inverse, nous avons tous tendance à effacer ce lien émotionnel ancien, parfois déroutant - cette empreinte gravée dans notre subconscient, qui ne peut jamais être effacée. Pourquoi l'arôme des plats qui s'échappent de ma cuisine m'envoûte-t-il autant ? J'aime savourer les mets que ma femme prépare avec amour et délice pour moi lorsque je rentre dans ma chaleureuse maison.

Il y a là un parfum agréable et de doux souvenirs. Je me sens protégé et en sécurité, et je ressens la présence de ma mère avec moi dans notre foyer, même si elle nous a quittés depuis longtemps !



Même à l'âge adulte, nous chérissons la joie et la nostalgie de notre enfance.

On dit que « le cœur a ses raisons que l'esprit ignore », mais il serait plus juste de dire que « l'inconscient a ses raisons que le conscient ignore ». Et s'il est possible d'affirmer que nous ne choisissons pas une personne uniquement sur la base de nos rencontres avec elle, alors la source de ce choix se trouve dans le domaine de l'inconscient. Car l'amour, en réalité, n'est pas aveugle, contrairement à ce que l'on a coutume de dire.

L'inconscient est l'énergie et la force motrice principale de nombre de nos choix. Il nous suffit de regarder la question différemment et de comprendre ce qui se passe en nous lorsque nous tombons amoureux. Ce que nous savons moins, c'est ce qui se passe dans les profondeurs de nos souvenirs conscients, et surtout de nos souvenirs inconscients, en particulier ceux liés à nos relations passées.

Nous ignorons les effets de ces expériences et de ces souvenirs, ainsi que le pouvoir de leur influence sur nous.



Si vous demandiez à deux partenaires ce qui les a réunis, vous n'obtiendriez qu'une réponse franche, timide et peu convaincante, reflétant leur ignorance des véritables raisons inconscientes qui les ont unis. C'est comme s'ils étaient surveillés ou voilés à la vérité.

Leur réponse est souvent une glorification, décrivant le contexte spatio-temporel et les circonstances de leur rencontre, la justifiant par le destin, le hasard et la fatalité, pour masquer leur ignorance des véritables raisons inconscientes qui nous influencent profondément et contrôlent notre attirance mutuelle, nous menant à tomber amoureux. Et tout effort rationnel est vain.

Indépendamment du développement futur et de la maturité personnelle de chacun , leur système dynamique — cette structure initiale, même si elle s'avère inadaptée par la suite — repose sur des forces inconscientes profondes qui se traduisent par des besoins, des tendances psychologiques, des pressions, des attentes et des espoirs qui les marqueront toute leur vie .



Notre modèle existentiel provient de l'inconscient qui choisit pour nous notre partenaire de vie.

L'expérience clinique et des études contemporaines approfondies confirment aujourd'hui que l'erreur d'un couple réside généralement dans le choix initial de son partenaire. Cependant , ce que les couples oublient souvent, c'est que la conscience tire de l'inconscient ses rêves, ses choix et ses orientations .

Cet inconscient établit alors un « contrat psychologique » (analogue au « contrat social ») capable de réparer les traumatismes psychologiques, les complexes et tous les troubles émotionnels et psychologiques vécus durant la petite enfance. C'est là notre espoir de guérir les vieilles blessures enfouies dans les profondeurs de notre inconscient.

Chaque partie de notre inconscient identifie la personne idéale qui nous donnera le sentiment d'exister comme un être précieux, méritant une vie heureuse et équilibrée, et qui nous aidera à surmonter et à guérir nos blessures passées. Notre inconscient agit comme un guide, nous menant vers la personne qui nous correspond : notre partenaire de vie. Ce coup de foudre est fréquent .



Le coup de foudre, les philtres d'amour, les coïncidences et l'amour aveugle n'existent pas . Il n'y a qu'un programme inconscient et inévitable qui favorise l'ego.

L'inconscient porte aussi en lui notre histoire familiale. La psychogénétique nous apprend qu'en plus de nos parcours individuels, nos ancêtres, à travers les générations,

influencent également nos vies. C'est pourquoi nos choix amoureux sont profondément ancrés dans l'histoire familiale.

Nombre d'entre nous invoquent des raisons familiales pour justifier leurs choix matrimoniaux, qu'elles soient positives ou négatives, comme l'admiration, l'imitation et la recherche de la bénédiction du modèle du mariage paternel. Combien de pères donnent à leur premier-né le nom de leur propre père ? J'ai nommé mon premier fils « Hadi », en hommage à mon père, Haj Al-Hadi, que Dieu ait son âme.

Et le nom de ma sœur cadette, « Maïmoun », est simplement un héritage et une compensation pour notre sœur Maïmoun, décédée en bas âge avant ma naissance. Ainsi, il devient évident pour chacun d'entre nous que le passé ne se contente pas de nous influencer, mais que nous y sommes immergés jusqu'au plus profond de notre être, parfois consciemment, et le plus souvent inconsciemment.

Il existe une réaction négative au modèle patriarcal traditionnel, se traduisant par une « fuite et une aversion des normes familiales traditionnelles » au sein du mariage, en raison du poids étouffant de l'héritage culturel ou de la prévalence de la violence familiale. C'est ce que nous observons autour de nous dans les mariages mixtes et les relations avec des personnes de nationalités différentes. Je me souviens de ma voisine bruxelloise, Miri, une musulmane d'origine iranienne.

Tombée enceinte de son amant dans son pays d'origine avant le mariage, elle fut emprisonnée et torturée par sa famille pour sa « transgression », pour avoir terni la réputation familiale et déshonoré la famille. Elle s'enfuit en France pour poursuivre ses études universitaires. Là-bas, elle tomba amoureuse de son professeur, Dave, mon ami, médecin spécialiste en physique nucléaire, qui travaillait au centre de l'Union européenne à Bruxelles, plus précisément à Etterbeek, où je vivais.

Elle donna naissance à une petite fille blonde qu'elle prénomma Ariane, en hommage à la fusée européenne utilisée pour l'exploration spatiale. Son nom n'avait absolument aucun lien avec sa culture ; en fait, elle a même changé de prénom par pur dégoût et haine de sa culture islamique étouffante. Sa rupture avec sa famille, sa culture et sa religion fut radicale et définitive. Ils sont partis pour Dallas, au Texas, après que son mari ait été embauché par une multinationale.

Depuis, nous n'avons plus de nouvelles. Ce n'est qu'un exemple parmi des milliers de cas similaires de rupture radicale avec une culture rétrograde et conservatrice. Dès lors, on peut se demander si le mot « amour », choisi par la majorité pour justifier le mariage, ne recèle pas une dimension personnelle, familiale, sociale et psychologique inconsciente et profonde. Quelle est la véritable raison qui nous pousse à aimer une personne plutôt qu'une autre ? Prenons le cas de Suad, par exemple.

Comment ai-je pu tomber amoureux d'elle dès notre première rencontre, alors qu'elle était avec mon petit-fils Abdelghani, alors que je connaissais d'autres filles, avec lesquelles j'avais eu des rendez-vous et des rencontres plus longs, et des filles avec lesquelles j'ai vécu dans la même villa à Battana, près de Salé, et Souad, avec qui j'ai vécu pendant des mois dans le quartier d'Akkari à Rabat, sans jamais développer de sentiments pour aucune d'elles ni tomber amoureux d'elles !



La recherche de notre partenaire idéal fait d'un couple amoureux un tout harmonieux.

La raison pour laquelle nous tombons amoureux d'une personne plutôt que d'une autre réside dans l'alchimie qui se crée et les facteurs psychologiques inconscients qui l'accompagnent lors de la première rencontre et de la découverte mutuelle, ainsi que dans le lien originel qui nous unit : l'image de notre enfance. Ce lien est encore amplifié par les similitudes entre le partenaire amoureux et l'image idéale et exemplaire de la mère.

Le point commun entre ma mère et Souad était leur dévouement inébranlable, jusqu'à la mort, à la réunification et au bonheur de leur famille .

Et si l'on considère que la tragédie de toute notre famille a commencé le jour où mon père, que Dieu ait son âme, est décédé dans un accident de voiture à Oran, en Algérie, en 1960 , et notre migration subséquente de Beni Sidal à Nador pour mes études, suivie de mon séjour de sept ans à Rabat, puis de mon départ pour Bruxelles pour des études supérieures, et de l'émigration de mon frère aîné Mohamed en Allemagne , et de mon frère Mohammadi également dans ce même pays.

Et si l'on sait également que le titre de ce roman est « Journal d'un artiste immigré - À la recherche du temps perdu », et que j'ai commencé à écrire un autre roman philosophique intitulé « La Prophétesse Hajar », que j'écris en exil ... vous en conclurez que mon dilemme fondamental réside dans ces migrations funestes , ou « migrations », initiées par ma pauvre mère, auxquelles je me suis opposé car elles représentaient pour nous une aventure aux conséquences inconnues.

De plus, dans notre enfance à Beni Sidal, nous étions très heureux et habitués à notre mode de vie ; pourquoi aurions-nous abandonné notre paradis bien-aimé ? Ces migrations me causaient une profonde angoisse car elles symbolisaient la dispersion et l'éclatement de ma famille adorée, un membre après l'autre ! Cette dispersion et cet éclatement de la famille étaient le lot de tous les peuples ruraux.



La famille est une structure psychologique essentielle pour l'individu face à la société : la famille est une unité psychologique complexe aux dynamiques interconnectées.

Vous êtes sur le point de découvrir le secret de ce qui vous fait tomber amoureux. Ce que l'on appelle « sortilège d'amour », « coup de foudre » ou « simple coïncidence » n'est pas aussi magique qu'on le croit. Si ces causes sont difficiles à expliquer, c'est parce que ce sentiment est instinctif, inné et inconscient.

La nature, dans sa puissance créatrice, l'a inscrit dans notre constitution biologique comme un pilier fondamental de la vie, un de ses soutiens essentiels, principalement pour le plaisir de satisfaire l'instinct sexuel, d'atteindre la joie et le bonheur, et d'assurer la reproduction pour la survie de l'espèce.

Cette pulsion inconsciente, issue de notre enfance, avec les images mémorisées et gravées dans notre mémoire, a créé des associations et des répercussions sur les

sentiments amoureux vécus ou manqués durant cette période. Et lorsque l'image de la personne aimée correspond à ces images inconscientes, qui symbolisent souvent l'un de nos parents, notre mère ou notre père, ces sentiments latents se réveillent et réagissent de manière à la fois exaltante et inconsciente.

Ici, la négociation et la compréhension s'instaurent entre les partenaires lors de ces moments d'attraction inconsciente et complexe. Ils tombent amoureux et leur rencontre est une réussite. Ces instants de négociation constituent le véritable engagement qui détermine leur destin. Cela explique pourquoi certaines personnes ont des partenaires qui ressemblent à leurs parents, avec lesquels elles sont heureuses et compréhensives.

Dans d'autres cas, la personne désirée (l'être aimé) peut servir à combler des vides, notamment négatifs et douloureux, et à les compenser. Cette personne sera capable de combler ces besoins et ces manques non satisfaits durant l'enfance, et de panser les blessures qui en ont résulté. La personne dont on tombe amoureux nous ressemble avant tout. Maintenir une relation durable et harmonieuse exige des valeurs et des principes partagés .

Concernant le « coup de foudre », nous recherchons ce que nous trouvons et auquel nous nous habituons. Nous tombons amoureux parce que l'autre personne comble nos aspirations et nos désirs intellectuels et sexuels. Par la suite, nous tombons amoureux du couple que nous formons, satisfaits de notre situation et de l'image que nous projetons.

Le pouvoir de l'inconscient est immense, et les mécanismes inconscients contrôlent la plupart de nos comportements, choix, émotions et décisions, comme le démontrent de nombreuses expériences psychologiques : la conscience n'est que la partie émergée de l'iceberg .

Processus cognitifs et perceptifs. Les processus cognitifs qui contrôlent nos pensées et nos actions sont souvent inconscients. Plus l'étude de la conscience progresse, plus il apparaît clairement que, tel un immense iceberg, les processus inconscients représentent la partie immergée – la plus importante, la plus dense, la plus puissante et la plus influente de nous-mêmes. On ne choisit pas en amour par hasard, sinon on perd la partie et toute l'aventure !

C'est une histoire , qui nous parle d'errance, de souffrance et de découvertes menant à une renaissance. C'est pourquoi il n'est pas facile de se marier et de réussir son mariage si l'on ne respecte pas les règles du jeu, comme le mariage arrangé par ses parents « pour qu'on se calme et qu'on se remette les idées en place », sans même avoir rencontré le conjoint avec qui l'on aura des enfants.



Voici à quoi ressemble l'opposition entre conscience et inconscience : l'immense iceberg qui nous gouverne.

Ce que nous constatons aujourd'hui, c'est que le concept d'« amour » est surexploité et galvaudé, et que nous le voudrions positif et idéal. C'est peut-être pourquoi la « collusion narcissique inconsciente », c'est-à-dire la compréhension secrète entre une personne et son partenaire, est devenue plus fréquente dans les choix amoureux.

Nous recherchons une entité qui ressemble à ce que nous croyons être, ou à ce à quoi nous aspirons – quelqu'un qui possède « tout ce dont nous avons toujours rêvé ». En bref, un client et un partenaire complice, un miroir reflétant une image positive de l'autre. C'est ce que j'ai ressenti en rencontrant Suad. Elle était magnifique dans sa tristesse, belle dans sa pureté, sûre d'elle, joyeuse et dévouée à sa famille.

Elle possédait toutes les qualités d'abnégation que j'admire chez ma mère et que j'aurais aimé avoir. Son amour m'a aidée à gagner en confiance en moi et à trouver une force insoupçonnée pour affronter les difficultés de la vie.



Quel que soit leur âge, les individus restent toujours prisonniers de leur jeunesse et de leur enfance, qui constitue leur fondement.

Il existe un autre type de collusion récurrente, la « collusion œdipienne inconsciente » (qui intervient en troisième position après les stades oral et anal, et enfin le stade œdipien). Son origine est une formation névrotique, car elle se réfère à des images des parents, positives ou négatives. Autrement dit, elle prend le modèle parental comme point de référence pour organiser sa vie.

Si « il » ou « elle » m'attire autant, c'est parce qu'il ou elle ressemble à mon père ou à ma mère sous certains aspects. L'adoration et l'idéalisation sont à la base de l'amour : il n'y a guère de rencontre amoureuse sans cette forme d'appréciation exagérée du partenaire. L'exagération est également à la base de l'amour : il n'y a pas de rencontre amoureuse sans cette glorification exagérée du partenaire, qui le ou la magnifie à nos yeux pour le ou la rendre acceptable.

Sans parler de l'euphorie qui l'accompagne et dissipe l'anxiété. Si l'objet est absolument parfait, cela le ou la rendra heureux(se), fort(e) et fier(ère). Ce stade repose sur une division et un déni de la réalité qui peuvent mener à la maladie. Cela effraie tous ceux qui craignent cette fusion, cette union, et qui diabolisent l'amour passionné.

Ils ne supportent pas de perdre le contrôle de leurs émotions, mais ils se trompent, car cette vague d'amour est un triomphe du désir sexuel, d'Éros dynamique, une victoire de la vie sur la mort, de la fusion sur la séparation, de l'unité sur la fragmentation, de l'harmonie sur la dissonance, du plaisir sur la souffrance... Chaque rencontre amoureuse tend vers la fusion, l'union avec l'autre. Les frontières entre les amants se dissolvent jusqu'à disparaître. Toi et moi ne faisons plus qu'un.

C'est un besoin psychologique réconfortant, qui contribue au bonheur, et il en est ainsi, comme si vous et votre partenaire retourniez à votre enfance auprès de vos parents, retrouvant le confort et le bonheur désirés. Cependant, ce retour au passé peut être vécu autrement, négativement (ou positivement), comme cette expérience qui confirme l'influence des relations parentales durant l'enfance sur le choix d'un partenaire.

Rappelons ici l'histoire de François, attiré uniquement par les blondes aux yeux perçants. Après plusieurs aventures avec de belles Suédoises, il tomba amoureux de Blanche, une jeune brune captivante, et commença à projeter de l'épouser. Ses amis furent stupéfaits par ce changement radical dans son choix de partenaire. Mais connaissaient-ils la charmante mère napolitaine de François ? Savaient-ils qu'elle s'appelait Bianca, Blanche en italien ?

En réalité, ce nom à lui seul pouvait intensifier le « désir ». Comment expliquer que ce jeune homme blanc, issu d'une famille bourgeoise française, soit tombé amoureux de Miguel, un guitariste argentin pauvre et désargenté ? Une réponse possible : il s'éloigne radicalement de l'image patriarcale de son partenaire. Il se protège de la relation incestueuse qui le menace constamment. C'est une fuite face au fameux « choc œdipien », teintée de christianisme.



La peur d'un choc œdipien conduit à choisir un partenaire de vie radicalement différent, par sa couleur de peau et son image, de la mère.

Selon le structuraliste Claude Lévi-Strauss, l'amour en Occident trouve toujours son origine dans l'interdit et le tabou , à commencer par l'inceste. Cela inclut les mariages consanguins , comme ceux entre une mère et son enfant, un père et sa fille, ou un frère et une sœur. De là découle la réaction des mariages mixtes et des couples avec un écart d'âge important ; plus l'autre est interdit , plus il devient attirant. Ou, comme le dit un proverbe : « Le fruit défendu est toujours le plus doux .

» Par exemple, Bastian aime Marina, de seize ans son aînée, car il attend d'elle la protection et la discipline que son père, immature, n'a pas su lui offrir, et Marina est capable de compenser ce manque. Ses amis, bien sûr, ne comprennent pas ce qui se passe et le poussent à fuir l'emprise de sa belle-mère autoritaire et violente qui lui interdit d'aller à des fêtes tous les soirs, comme il le faisait autrefois !

L'attirance qu'ils éprouvent l'un pour l'autre repose sur l'image du couple parental que Juliette a conservée enfant, témoin direct du drame maternel. Sa mère, souvent victime

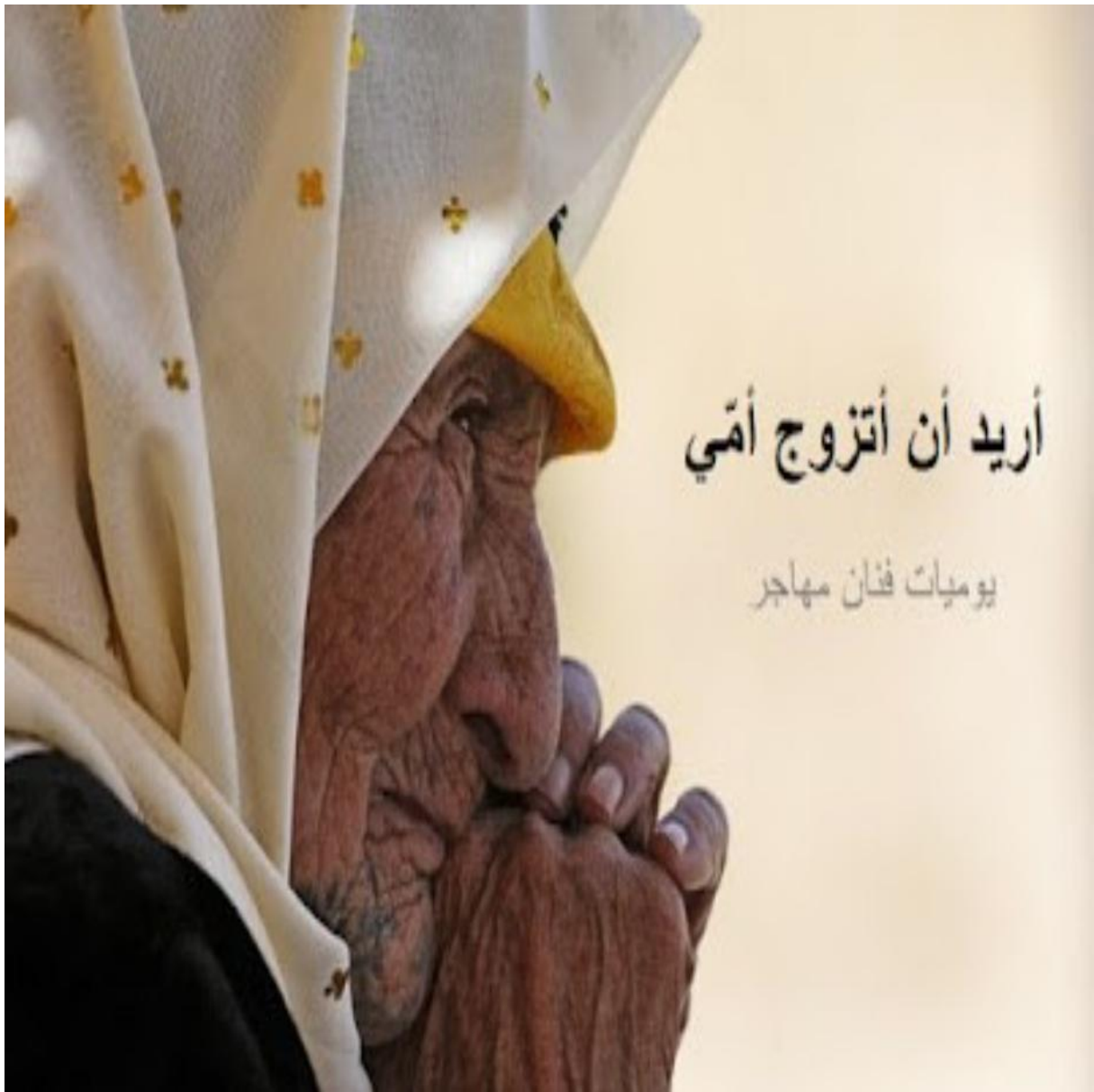
de la cruauté de son père, pleurait en silence, sans jamais se plaindre. Ce modèle de relations « sadomasochistes », que Juliette a inconsciemment intériorisé en choisissant un homme brutal et tyrannique, lui permet de s'identifier à sa mère, de souffrir à ses côtés et de partager sa misère.

Ceci explique leur attirance mutuelle. Les exemples de ce type sont innombrables. Ce sacrifice me rappelle la femme berbère qui se faisait tatouer le visage, joues et menton compris, en forme de barbe, pour ressembler à son mari emprisonné pour avoir résisté aux envahisseurs arabes lors des conquêtes islamiques, tout en portant des bracelets de cheville et de cheville en forme de chaînes.

Et à travers cette identification avec son mari emprisonné, comme si elle partageait sa souffrance et les mauvais traitements que lui inflige le geôlier, et avec cette barbe tatouée, elle prend la place de son mari emprisonné dans la défense continue de l'identité, comme si elle criait au visage de l'occupant : « Vous avez emprisonné mon mari, l'homme n'est plus ; et voici un autre homme, c'est moi. La résistance continue, et l'identité a des racines profondes . »



Combattantes amazighes libres



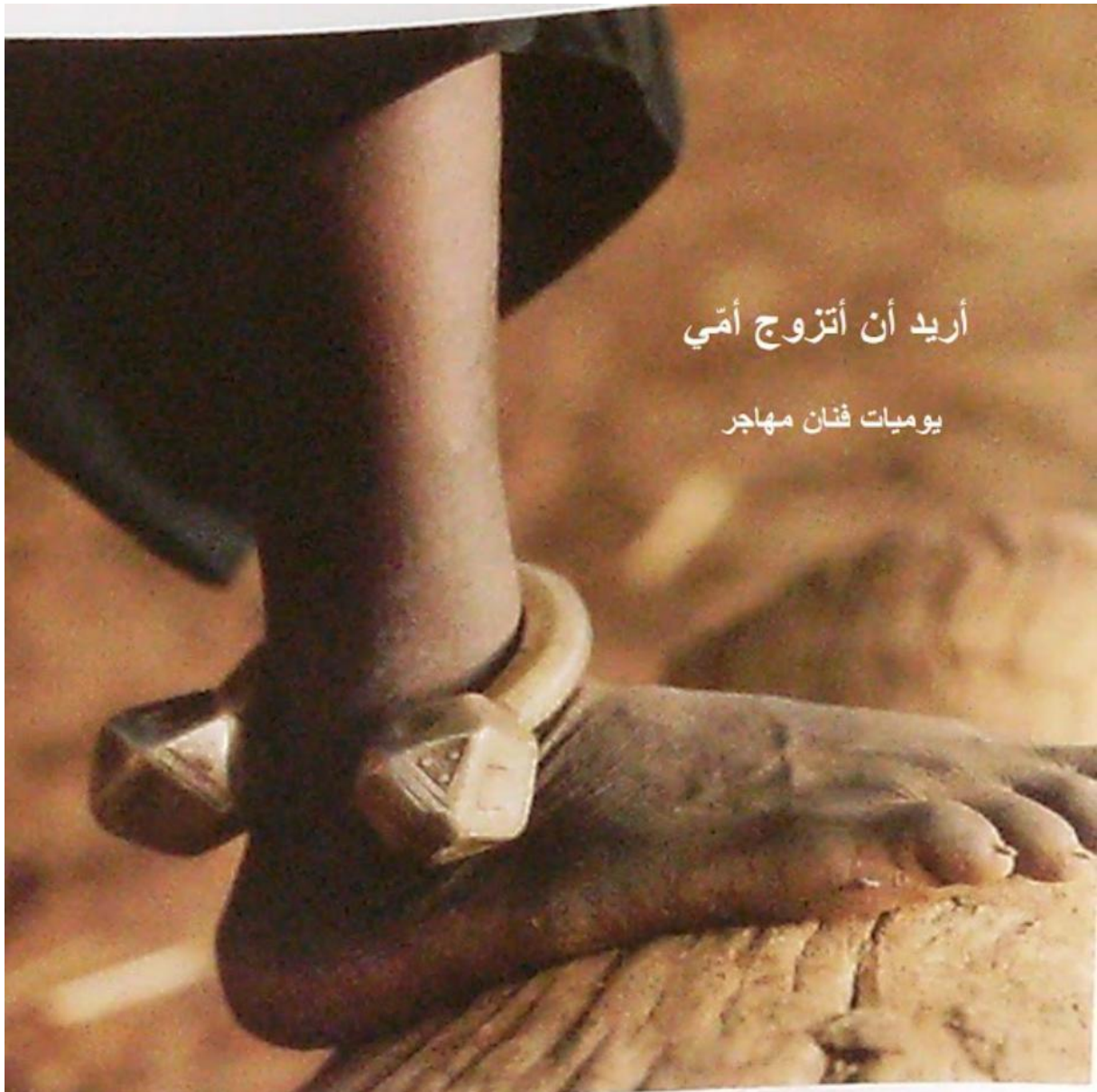
Les rides du temps s'entremêlaient aux tatouages de Thifnagh et à la lutte pour la survie.



Combien de restrictions les femmes amazighes ont-elles subies et continuent-elles de subir ?



Les racines de notre identité sont comme des montagnes imposantes ; nous restons fermes ici.



La situation s'est inversée, et ce sont désormais les hommes libres qui implorent la liberté face à l'esclavage.

Le couple mixte, qui rejette l'« homogénéité », est si rigide que sa séparation prend souvent la forme d'une rupture totale avec sa famille d'origine. Ils choisissent un inconnu qui protège leurs puissants désirs œdipiens. Impossible de relier la femme à sa mère, ni le mari à son père ; ils semblent n'avoir rien en commun. Ainsi, les partenaires peuvent inconsciemment choisir un lien familial qui crée une distance géographique – et surtout psychologique – entre eux et leur famille d'origine.

Choisir un inconnu, c'est aussi construire une relation « unique » en s'éloignant du modèle parental qu'ils ont méprisé et rejeté. Naturellement, il est facile de croire que l'être aimé est identique au parent qu'il représente. En réalité, il ne correspond pas au père ou à la mère biologique, mais plutôt aux images inconscientes que l'on crée et façonne par l'imagination, en fonction des expériences et des traumatismes de l'enfance !

L'espace de l'amour n'est ni entièrement réel ni entièrement imaginaire ; il se situe entre les deux, « transitionnel » et sélectif. Nous ne mesurons pas que l'« inconscient » soit la force qui contrôle nos actions, nos comportements et nos choix, ou du moins qu'il y joue un rôle essentiel et décisif. De plus en plus de recherches contemporaines confirment que c'est l'inconscient cognitif qui nous dicte ses propres règles !

Depuis plus d'un siècle, les scientifiques qui étudient le fonctionnement du cerveau et du système nerveux s'intéressent au rôle des influences inconscientes sur nos pensées et nos actions. Dans ses écrits, Sigmund Freud a présenté la conscience (l'inconscient) comme le siège des pensées et des émotions « rationnelles », socialement, moralement et religieusement acceptables.

J'ai mis « rationalité » entre guillemets pour préciser que tout ce que l'esprit conscient imagine ou contient n'est pas rationnel, comme le concept de divinité, et l'aliénation, l'isolement psychologique et les troubles de la personnalité qui en résultent, découlant de croyances traditionnelles aveugles. Il s'agit d'une question de tradition et d'héritage primitif, sanctionné par la tradition et considéré comme un signe de « normalité » et une norme d'acceptation sociale.

Quant au domaine de l'inconscient, synonyme d'irrationalité, Freud l'a défini comme contenant tout ce qui est instinctif, déraisonnable, moralement et socialement inacceptable, perturbateur pour l'ordre public, menaçant la position d'une personne dans la société et conduisant à sa punition, sa marginalisation et son rejet par la conscience collective.



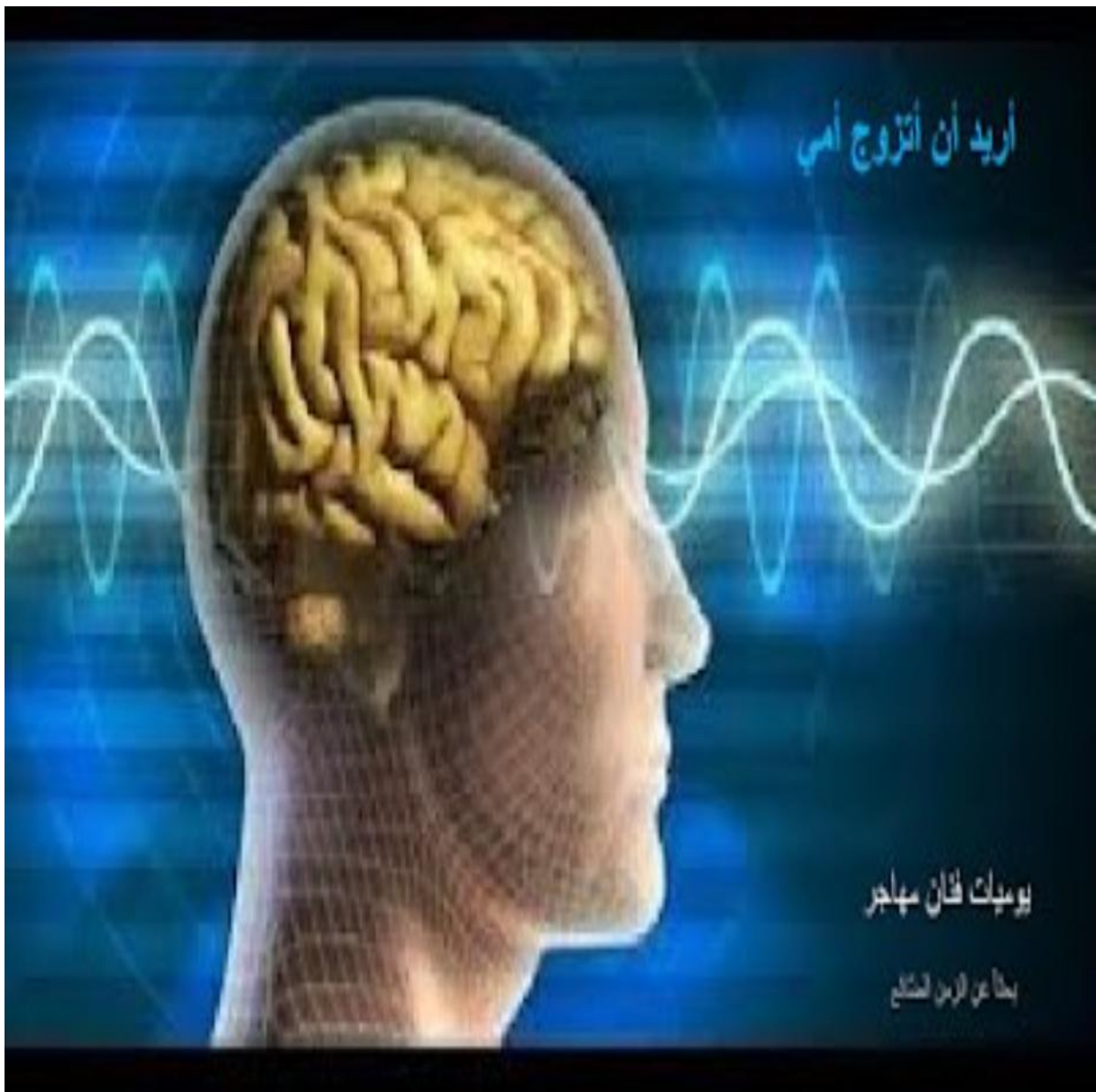
Que se passait-il donc dans la tête de Sigmund Freud ?!

Portrait de Sigmund Freud. Dessin illustratif. Encre noir sur papier cartonné. 50×70 cm. Bruxelles 1995

La psychologie freudienne, avec sa dichotomie bipolaire du ça et du moi, a été reléguée aux oubliettes de la psychanalyse en raison des contradictions flagrantes et du conflit perpétuel et fatal que Freud envisageait entre ces deux instances. Cependant, les psychologues cognitifs ...

Les penseurs contemporains ont réexaminé l'approche freudienne, les néo-analystes adoptant une vision plus réaliste de l'inconscient et repensant la théorie. Il est devenu clair que ces deux pôles démontrent que les deux

Ces deux types de processus coopèrent pour répondre aux besoins de notre espèce, pour le bonheur de tous . Le « ça » et le « moi », c'est-à-dire le « moi conscient » et le « moi inconscient », sont en harmonie et se complètent , mais peuvent parfois s'opposer selon la force du surmoi et l'influence de la conscience collective. Dans ce cas, nous devons agir instinctivement pour éviter une collision, mais nous devons aussi nous maîtriser et ne pas frapper le conducteur, qui pourrait faire basculer le bus et nous faire tout perdre .



Le laboratoire de l'inconscient et la réconciliation des expériences passées avec les défis et les choix du présent

Après avoir abordé tous ces facteurs psychologiques, quelle est la position de l'homme arabe musulman dans tout cela ? Il a été élevé dans la tradition de la polygamie et du

principe selon lequel « la charia autorise quatre épouses », sans compter les houris qui l'attendent au paradis ! Un tel homme ne verra dans les femmes que l'impureté, un objet de luxure, de désir, de plaisir et de satisfaction purement animale. Il ne comprend rien à l'amour ni au romantisme, pourtant si chers aux femmes.

Il considérera le mariage comme une affaire purement animale et charnelle, rien de plus. C'est de cette culture patriarcale et rétrograde que les femmes tirent leur statut déplorable, leur oppression historique, leur sentiment d'infériorité et d'inadéquation, particulièrement après les conquêtes islamiques et la domination de la pensée religieuse wahhabite sur les cœurs et les esprits ...

Il suit

Publié il y a 4th March 2019 par Abderrahman Sakali

Paragraphe 43 — La Chambre Surréaliste

06 décembre 2019

06 décembre 2019

La chambre surréaliste



C'était une journée caniculaire d'août 1979. Je lisais dans ma chambre, où se trouvaient ma bibliothèque, ma guitare et mes peintures, lorsque la sonnette de notre appartement à Dar Oualit, près du marché, retentit. Ma sœur, Maïmoun, entra pour me dire qu'un ami m'attendait. J'allais l'accueillir. C'était mon camarade de classe, Ben

Aissa, un garçon jovial et décontracté.

Nous avons étudié ensemble des années auparavant au lycée Al-Kindi de Nador, et il me connaissait comme un peintre doué pour les portraits et les paysages à couper le souffle. Nous nous sommes installés dans ma chambre, comme d'habitude, où je recevais mes amis et connaissances. Nous avons longuement parlé de nos souvenirs d'école et d'adolescence, et de nos aventures amoureuses de jeunesse. Puis il m'a raconté l'histoire de sa petite amie.

Il m'a dit qu'un jour, il était allé chez elle alors qu'elle était seule chez son père. Il avait tenté d'abuser d'elle, car il était frustré sexuellement. Il lui offrit donc une bague en argent volée à sa mère, espérant qu'elle céderait à sa demande et le laisserait la caresser et l'embrasser... mais la jeune fille refusa. Il insista à plusieurs reprises, en vain. Furieux, il lui dit :

Laisse -moi t'épouser, ou rends-moi la bague de ma mère .

Et depuis lors, chaque fois que nous nous croisons, nous éclatons de rire en nous souvenant de sa fameuse phrase berbère, chargée d'histoire : « Laisse-moi coucher avec toi, ou alors rends-moi la bague de ma mère ! » (En berbère : *ⵙⵉⵎⵎⵉⵔ ⵙⵉⵎⵎⵉⵔⵉⵎⵉⵔ ⵙⵉⵎⵎⵉⵔ ⵙⵉⵎⵎⵉⵔⵉⵎⵉⵔ ⵙⵉⵎⵎⵉⵔ*) ! Et chaque fois que le hasard nous réunissait dans un café ou dans ma chambre, nous nous racontions nos aventures amoureuses palpitantes, comme mon histoire avec Farida, ma voisine. Son père travaillait au cirque.

Deux fois par semaine, elle allait voir sa grand-mère, qui habitait dans le quartier de « La'rasi », un endroit qui nous paraissait désert, loin de Nador. Je l'ai suivie pendant des heures à travers des figuiers de Barbarie, des herbes et des plantes sauvages variées, des fourrés et des maisons de pierre éparses. Nous sommes finalement arrivés dans son quartier lorsqu'un chien noir a surgi de la maison de sa grand-mère, aboyant comme un fou.

J'ai pris mes jambes à mon cou et il m'a poursuivie tandis que je trottais vers Nador... C'est ainsi que s'est terminée l'histoire du « Petit Chaperon rouge », d'une manière différente... Mon ami Ben Aissa m'a félicitée de poursuivre mes études artistiques et universitaires à Rabat, contrairement à lui. La pauvreté l'avait contraint à devenir enseignant et il avait été embauché comme professeur dès l'obtention de son baccalauréat.

Il s'était acheté une Mobilit bleue pour se rendre à l'école éloignée où il travaillait après sa prise de fonctions. Il me proposait d'utiliser sa moto quand je le souhaitais. Tout allait bien avec sa fiancée, dont il était profondément amoureux. Il m'a invitée à son mariage, qui aurait lieu dans deux semaines, et m'a demandé de peindre quatre paysages pour décorer son salon, afin que la maison soit digne de sa bien-aimée.

Les tableaux qu'il souhaitait étaient de taille moyenne et ne prendraient pas longtemps à réaliser. Nous nous sommes donc mis d'accord sur un prix : 250 dirhams par paysage. Il m'a conseillé de ne peindre aucun être vivant, pas même des animaux ou des oiseaux, car c'était interdit ! Il m'a payé d'avance : 1 000 dirhams.

J'étais ravi, car j'avais besoin d'argent pour acheter un billet de train pour Rabat, puis aller à Melilla acheter des cadeaux que mon amie bourgeoise Najia, à Salé, ma tante Hajja Mahjouba (qui voulait de la crème Nivea) et mon maître Mohammed (qui m'avait

demandé d'acheter un parfum cher, Paco Rabanne, et des lunettes de soleil Ray-Ban, que je n'ai pas achetées à cause de leur prix élevé) m'avaient tous demandé d'acheter .

La première chose que j'ai faite après le départ de mon ami Ben Aissa a été d'acheter un grand panneau de carton (contreplaqué) pour y peindre les scènes prévues. Son mariage était dans deux semaines, je devais donc les terminer au moins deux jours à l'avance, afin qu'il ait le temps de les apporter chez l'encadreur pour les faire encadrer et accrocher. J'ai décidé de peindre une belle marine comme cadeau de mariage.

En rentrant à la maison, j'ai trouvé mon oncle Abdel Salam Al-Mujahid avec sa femme, ma tante Habiba Al-Saqli et leur fille, Ilham. Je les ai salués, heureux de les voir, surtout ma mère, toujours ravie lorsque son unique frère arrive avec sa chère épouse. Ils parlaient des prétendants qui viendraient chez nous le lendemain pour demander la main de ma sœur.

Ma mère a ajouté que notre frère Abdullah viendrait également pour en discuter, accompagné de toutes mes sœurs et de mon frère aîné, Muhammad .



Je suis donc allée au marché acheter une grosse pastèque et un litre de jus d'orange pour nos chers invités. Mon oncle, chaque fois qu'il venait nous rendre visite, restait longtemps après le dîner. Nous vivions seuls depuis le départ de mon frère Abdullah, qui était parti vivre avec sa fiancée dans un immeuble appartenant à son ami Yaakoubi, alors président du barreau. La femme de mon frère Mohammadi et leur fille Nisreen vivaient chez son père à Azghanghan.

De notre grande famille, il ne restait plus que trois personnes : ma mère, moi et ma jeune sœur Mimount, qui était fiancée. Tous les jeunes avaient quitté le nid, encore

dans leur tendre enfance. Chacun a embrassé son destin, chacun a construit son propre nid et chacun a suivi son propre chemin. C'est ainsi que nos vies ont continué après notre départ de Beni Sidal. C'est la loi de la nature, c'est la vie !

Je rejoignis ma famille au salon, et ma mère me servit une tasse de thé et m'offrit un morceau de musmen (une sorte de pain plat). Chacun reprit sa conversation habituelle sur tous les sujets concernant la famille, bons et mauvais.



Ma tante Safiya, épouse de mon oncle Al-Arabi Al-Mujahid, avec ma mère et Zakaria Al-Mujahid

Nous entendions les voisins monter et descendre l'escalier ; la cage d'escalier était encombrée de pas et de meubles. Ma sœur, Thamoune, jeta un coup d'œil et revint avec une nouvelle sensationnelle, digne d'Al Jazeera ! « Nous avons de nouveaux voisins ! Un homme et sa sœur, étudiante. Ils viennent de Berkane. Ils vont habiter le petit appartement sur le toit de l'immeuble. » La conversation familiale, pleine d'émotion, se poursuivit .

Ma mère interrogea son frère sur les amandiers et les oliviers, sur les enfants de son frère Larbi et sa femme à Bouhoua, ainsi que sur ses demi-frères et sœurs dispersés dans tout Beni Bouyafar, le village natal de ses parents, que Dieu ait leur âme. Mon oncle Abdel Salam s'était installé avec sa famille à Nador après avoir acheté une maison près de la nouvelle gare.

Il retournait régulièrement à Bouhoua, son village natal, à Beni Bouyafar, surtout après avoir quitté son poste d'enseignant suite à un différend avec l'inspecteur d'académie . Mon oncle était au courant de ce qui se passait dans son village.

Il apportait à ma mère des nouvelles de mes cousins Ahmed et Seddik et de leur mère, ainsi que des nouvelles de ma belle tante Yamina, de leurs enfants et de son mari, agriculteur et enseignant, dans la charmante ville de Smar, sur les rives des sables

dorés !



En compagnie d'Ahmed, mon cousin, le combattant arabe, que Dieu ait son âme.

L'appel des muezzins s'élevait au-dessus des minarets de la ville, baignés par la douce chaleur du soir, annonçant l'heure de la prière du Maghrib. Mon oncle se leva pour prier, suivi de ma mère pour accomplir son devoir religieux, puis de ma tante Habiba. À ce moment-là, je les quittai et me retirai dans ma chambre pour terminer les portraits de mon ami Ben Aissa et me préparer à retourner à Rabat, la capitale, pour poursuivre mes études en troisième année .



Ma chère mère loue son Seigneur et implore Son pardon, car Il est le Très Pardonneur .

Le lendemain matin, ma mère se leva tôt comme à son habitude pour la prière de Fajr. Après deux heures de prière, de recueillement et de méditation, elle réveilla ma sœur, qui était fiancée, pour l'aider à organiser la maison et à préparer l'arrivée des prétendants. À l'aube, lorsque le soleil inonda le ciel de sa lumière, les membres de notre famille commencèrent à arriver les uns après les autres, seuls ou en groupe, venant de loin.

Ma sœur Yamna fut la première à arriver avec son mari en voiture, en provenance d'Izanane, près de Beni Bouyafar. Puis mon frère aîné Mohammed arriva d'Azghanghan avec sa femme et ma sœur Yamina, qui habite dans la même ville. Ensuite vint notre sœur Houria avec son mari, d'Al-Aroui. Mon oncle Abdel Salam arriva avec sa femme et

l'une de ses filles, ainsi que d'autres membres de la famille et petits-enfants. Enfin, le prétendant arriva, accompagné de sa mère, de son gendre



Une histoire de famille. Mes sœurs et moi étions blotties autour de notre mère un jour, dans le bon vieux temps.

Le soir du 28 août 1979, j'ai pris un taxi pour la gare de Taourirt, au Maroc. Je suis arrivé une heure avant le train en provenance d'Oujda. Je suis allé à l'épicerie la plus proche, j'ai acheté un raïbi (une boisson marocaine à base de yaourt) et quelques sucreries, et j'ai donné un demi-dirham à un mendiant. Après avoir acheté le journal « Al-Muharrir », organe de notre parti de gauche, l'Union socialiste des forces populaires (USFP), je me suis installé dans un café de la gare.

C'était le seul parti que j'aie jamais connu et dont j'aie jamais adhéré à l'idéologie, malgré quelques réserves sur certains aspects de la pensée marxiste, qui constitue le fondement de l'idéologie de notre parti. Je fais référence à l'abolition de la concurrence, principal moteur de l'économie mondiale. Hormis cela, je n'ai jamais dévié d'un iota des principes révolutionnaires profondément ancrés en moi depuis mon baccalauréat.

Comme toutes les générations instruites de cette époque révolue, je nourrissais des principes révolutionnaires et humanistes – des principes universels et intemporels, applicables à tous les lieux, à tous les âges et à tous les peuples. Ces idées et ces principes étaient l'aboutissement de nos études et des rêves de notre adolescence et de notre jeunesse.

Nous étions une génération assoiffée de changement, aspirant à un monde meilleur, rêvant de renverser les conditions sociales, économiques et politiques corrompues. Nous rêvions d'un idéal lointain et inaccessible, mais nous n'avons jamais renoncé. Nous avons rêvé et lutté sur tous les fronts, avec toutes les associations et par tous les moyens, pour un avenir meilleur pour nous-mêmes et pour notre peuple. Si ce n'était pour nous, alors pour nos enfants.

Ils ont semé, nous avons mangé ; nous semons, ils mangeront. En bref, nous avons rêvé, et cela nous suffisait. Mais ces rêves sont la graine initiale de tout changement significatif, la graine qui portera un jour ses fruits. Si toutes les plantes ont des graines, et alors Je suis entrée dans mon compartiment, j'ai fermé les yeux et j'ai commencé à réfléchir : c'était mon avant-dernière année d'études de psychologie. J'allais recommencer à chercher un logement dans un quartier de Rabat.

Un homme est monté avec sa valise et s'est assis à côté de moi après m'avoir saluée. Le train a sifflé et s'est mis en marche, quittant la gare. Après environ huit heures, il s'est arrêté à la gare de Rabat. Il était six heures du matin. La ville dormait encore profondément. J'ai acheté un grand gâteau au sucre et je me suis installée au café de Bab El Had, lisant le journal en attendant l'ouverture de l'université. Je pensais à louer un appartement et à m'installer tout en lisant.

J'ai regardé ma montre, que j'avais achetée à Barcelone lors d'un voyage touristique après avoir obtenu mon baccalauréat avec mention. Il était huit heures et quart. J'ai payé mon café, pris mon sac et je suis sortie .

Dans l'amphithéâtre de l'université, au département de psychologie, le nombre d'étudiants intéressés par cette spécialisation était faible comparé aux autres départements ou facultés. J'espère qu'ils n'étaient pas influencés par la phrase que nous entendions souvent en français de la part de certains étudiants en psychologie : « La psychologie attire les psychopathes ». Beaucoup de nos camarades de philosophie ont poursuivi dans le même département.

D'autres se sont tournés vers la sociologie dans toutes ses branches, en particulier l'anthropologie. Certains ont choisi l'épistémologie ou la logique, mais ils étaient peu nombreux... Nous n'étions pas plus de 28 étudiants en psychologie. Le professeur de psychopathologie était présent ce jour-là. C'était ma matière préférée, d'autant plus que le professeur, le docteur Khalil Al-Omrani, était diplômé d'une prestigieuse université française. J'adorais la matière et le professeur qui l'enseignait.

Dans ce département de psychologie, deux étudiants se démarquaient par leur apparence remarquable : Aziza, d'une beauté captivante, et moi-même. Nous étions les chouchous de notre professeur, le docteur Khalil Al-Omrani. J'excellais dans la matière étudiée grâce à mes recherches approfondies et continues, tandis que Suad se distinguait par sa beauté captivante, surpassant toutes les autres filles de notre département, voire de toute l'université.

Le professeur était un jeune homme brillant et élégant, et il lui prêtait une attention particulière, tout comme elle virevoltait autour de lui avec grâce et désir, ce qui incita de nombreuses étudiantes à chuchoter sur cette relation secrète ! Le premier cours de la journée s'acheva . Le professeur se présenta et expliqua son cours.

Il nous offrit un aperçu historique de l'émergence et des origines de la psychologie anormale (avec Hippocrate en Grèce), de son développement et de son rayonnement à travers le monde. Il expliqua également la différence entre psychologie clinique, psychopathologie, psychiatrie et psychanalyse.

Après cela, je me rendis au café « Quatre Saisons », idéalement situé en centre-ville, pour prendre une limonade et une pâtisserie, lire mon journal et parfois retrouver mon ami, le chanteur Younes Mikri, qui fréquentait régulièrement cet endroit. J'entendis une voix m'appeler derrière moi : c'était mon cousin, Mustafa Saqli. Il étudiait aussi les sciences politiques à Rabat. Il était en quatrième année d'université. Nous avons parlé de nos cousins qui étudiaient à Rabat.

Quand je lui ai demandé où il habitait et avec qui, il m'a dit qu'il vivait dans un appartement du quartier d'Akkari, rue India à Qubaybat, avec notre cousin, Muhammad Saqli, et deux autres étudiants. Il m'a proposé de rester avec eux car l'appartement était grand et il y avait une petite chambre libre. J'étais ravi de cette bonne nouvelle : je connaissais le quartier ; il était proche de l'Institut national de musique et de danse où j'étudiais.

J'adorais les cours de musique et j'allais entrer en troisième année. J'étais donc très content, j'ai payé les boissons et nous sommes allés à notre nouvel appartement pour l'année. En arrivant, l'appartement était effectivement spacieux. Il était au premier étage et, en dessous, se trouvait l'épicerie de Hassan Soussi. Mustafa m'a présenté ses amis qui vivaient avec nous : Mansouri, l'étudiant aux yeux bleus, qui habitait à Beni Ansar.

Il était étudiant en troisième année d'université, en géographie, et prévoyait de se spécialiser en cartographie. Quant à mon autre ami, Muhammad al-A'war, il était borgne de l'œil droit, recouvert d'un voile blanc. Grand, le teint mat et plutôt trapu, il était en troisième année de droit public. Il partageait une chambre à droite avec al-Mansouri.

Enfin, il y avait mon cousin, Muhammad al-Saqqali, qui partageait la chambre de Mustafa ; tous deux étaient en troisième année de sciences politiques. J'étais le benjamin de la bande. Quand la porte de ma chambre s'ouvrit, elle me plut, même si elle était petite comparée aux autres. Elle se trouvait juste après l'entrée de l'immeuble, et le prix était raisonnable.

Sans perdre une seconde, je pris des journaux dans mon sac, demandai à mes frères la permission d'utiliser leurs vieux papiers, et leur proposai mon idée : les coller partout sur les murs de ma chambre.

L'idée a rencontré un succès inattendu, et tous ont été surpris par cette touche artistique surréaliste et le décor politique provocateur, notamment grâce à la juxtaposition des slogans révolutionnaires les plus célèbres et des caricatures satiriques illustrant les conditions d'oppression et de marginalisation, les faisant ainsi ressortir et captivant l'attention. Elle sert également de catalyseur pour stimuler et raviver des souvenirs et un flot d'idées ...

Ma chambre surréaliste dans le quartier d'Akkari



Dans cette petite maison exiguë, cette caverne lumineuse, je vais m'installer et me retirer pour une nouvelle année consacrée à la recherche philosophique et psychologique, à la peinture de paysages et aux douces caresses de ma guitare.

J'espère que ma vie continuera sur cette lancée imaginative, à ce rythme serein et paradisiaque : musique et philosophie, art et vie bohème, et mes doigts d'or qui me permettent de gagner ma vie et de naviguer dans les méandres infernaux du marché, avec ses prix exorbitants.

Le paradis existe partout et en tout temps, et la vie est belle pour ceux qui savent la vivre et en découvrir les beautés cachées ! Je me suis habituée à cette nouvelle vie positive, avec de nouveaux amis et les membres de ma famille expatriée, comme moi, mes chers cousins. Et les vents ont soufflé au gré de mon navire toujours en quête, toujours voguant.

J'étais assise dans le coin du salon que Muhammad et Mustafa al-Saqli partageaient comme chambre, la plus grande pièce au centre de l'appartement. J'ai bu une demi-tasse du thé froid qui me restait du petit-déjeuner. J'ai allumé ma cigarette. Tout

le monde était assis autour de la table, sur laquelle se trouvaient un plateau de thé et une assiette contenant les restes de la soupe aux lentilles.

L'appartement n'était pas aussi propre et rangé qu'il aurait dû l'être, surtout la petite cuisine, pleine d'eau et de saletés. Tel est l'état d'un logement où il n'y a pas de femmes. Mohammed, trapu et à la peau sombre, s'est assis à côté de moi et a allumé sa cigarette. Nous étions les deux seuls à fumer. Tout le monde s'est joint à nous, sauf Mansouri, qui était absent.

Mon cousin Mustafa a dit : « Abdel Rahman, pourquoi ne pas faire la même chose dans ce salon et le décorer avec des journaux comme tu l'as fait dans ta chambre ? On t'aidera tous ; c'est une décoration authentique et charmante. On trouve des journaux partout, même des français. Et j'achèterai la colle . » Mohammed, à la peau sombre, a protesté : « Maintenant, tu appelles ça un salon et une chambre d'amis !

Mais quand Mansouri et moi nous asseyons ici, tu nous l'interdis et tu dis que c'est ta chambre privée ! » Je ne vous aiderai pas tant que vous n'aurez pas promis de décorer notre chambre aussi. Abdel Rahman n'y verra pas d'inconvénient ; l'art est pour tous. C'est ça, la démocratie, à mon avis. Puis , souriant à la plaisanterie, Muhammad al-Saqqali dit : « Bien sûr, c'est notre chambre ; nous y étudions en toute tranquillité.

Mais vous deux, vous l'avez transformée en salon pour bavarder et fumer. Mustafa et moi, nous ne fumons pas. Et deuxièmement, rangez vos lits et votre chambre avant même de songer à la décorer avec du papier peint ! C'est comme ajouter l'insulte à l'injure ! » comme on dit. Ou comme le dit le proverbe amazigh, « Il faut remettre de l'ordre ! » Vous deux, vous manquez d'ordre, et l'ordre est le fondement de la vie. » Alors Muhammad al-Asmar cria : « Qui manque d'ordre, nous ou vous ?

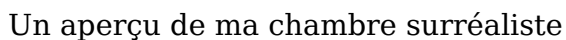
» Quand c'est au tour de Mustafa de préparer les repas et de nettoyer la maison, c'est tellement crasseux que les rues sont plus propres que notre appartement ! Regardez l'état de la cuisine : on dirait une décharge ! On dirait un marécage ! C'est ça le système ? Et la soupe aux lentilles que Mustafa a préparée... ce n'est que de l'eau et de la harissa rouge ! Pendant que nous discutons, Mustafa al-Saqli était dans la petite cuisine, en train de réchauffer les lentilles du déjeuner pour le dîner.

Il apporta le plat sans cuillères pour économiser la nourriture. Lorsqu'il le posa sur la table, le bouillon rouge déborda. Il distribua le pain et nous nous mîmes à manger. Le repas était unique et d'une simplicité incroyable. Il n'y avait ni carottes, ni tomates, ni aucun autre légume, contrairement à la façon dont ma mère cuisinait rarement les lentilles, car nous n'aimions pas les légumineuses, qui à l'époque ne coûtaient pas plus de huit dirhams le kilo !

Les légumineuses étaient bon marché, populaires et accessibles aux familles nombreuses et pauvres aux revenus modestes . Tout le monde commençait à manger lorsqu'al-Mansouri entra. Il me salua puis prit place parmi nous. Soudain, Muhammad al-Saqqali cessa de manger et dit à Mustafa, en le fixant du regard : « Mange correctement, Mustafa.

Laisse tes cinq doigts flotter librement dans le bouillon, et surtout, ne remets pas de miettes dans ton assiette ! » Mustafa rétorqua avec sarcasme, cherchant à se venger : « C'est ma place dans l'assiette. Je fais ce que je veux, Monsieur Muhammad. Je peux même y faire pipi si ça me chante. D'accord ?! » Muhammad al-Saqqali sourit et se tut

As-tu vu sa décoration ? »



Alors je me suis excusé, je me suis levé, j'ai pris mon portefeuille et je suis descendu à la boutique de Lahcen Soussi. Dès qu'il m'a vu, il m'a dit : « Oui, monsieur. Que puis-je vous servir ? » « Un yaourt, s'il vous plaît. » Il m'a tendu le yaourt puis a demandé : « Et quoi d'autre ? » « Une grande bouteille de Coca, s'il vous plaît. » « Et quoi d'autre ? » « C'est tout. Merci. » De retour à l'appartement, j'ai posé la limonade sur la table et j'en ai servi un verre à chacun, et un pour moi.

J'ai mangé du pain pita avec du raïbi (une boisson marocaine à base de yaourt). C'était bien meilleur que la soupe aux lentilles de Mustafa. Il m'a posé des questions sur Lahcen Soussi et sur la façon dont il me traitait. Puis il a ajouté : « Cela fait trois ans que nous sommes clients de Lahcen Soussi. Dès qu'il apprend que nous avons reçu notre bourse en début d'année, il nous accueille chaleureusement et nous demande : "Quoi d'autre ?" pour nous inciter à acheter quelque chose.

Et quand l'argent de la bourse est épuisé, nous allons dans sa boutique acheter du pain, par exemple, et il ne demande pas : " Quoi d'autre ?" Il dit simplement : "C'est tout ?" C'est comme ça que sont les gens de Soussi ; toutes leurs boutiques ont une pancarte qui dit : "Défense de vendre, la subsistance vient de Dieu !" » Nous avons

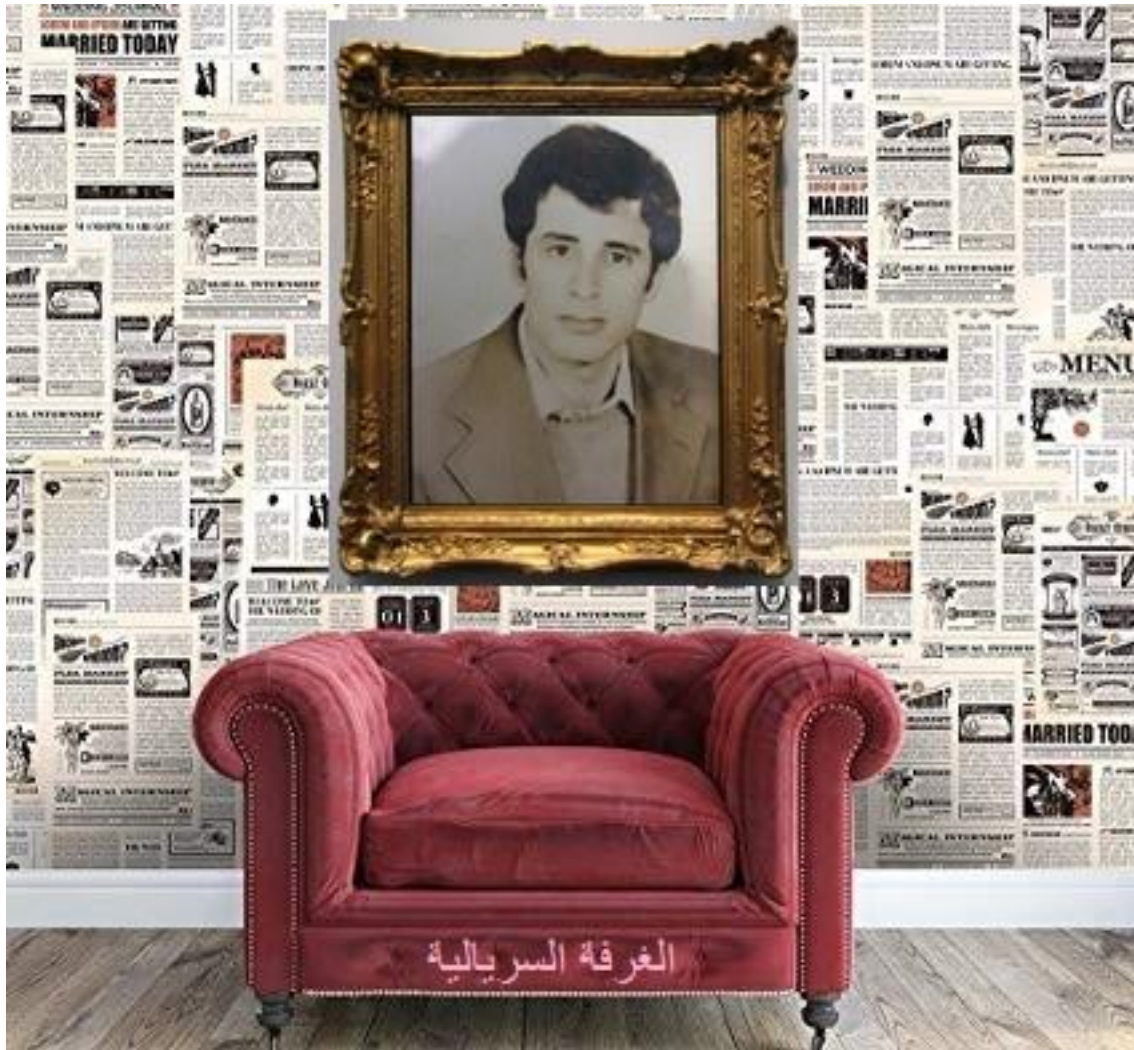
éclaté de rire et raconté des blagues. C'était ma première rencontre avec ces merveilleux frères et amis !

Ils ont continué à discuter, partageant des blagues amusantes et se taquinant gentiment dans une ambiance à la fois détendue et respectueuse. Cinq étudiants, tous amazighs, vivaient dans ce modeste appartement. Ils étaient venus du cœur du Rif pour étudier dans les universités et les écoles supérieures de la capitale, car il n'y avait pas d'université dans le Rif même !

Quatre filières d'études étaient représentées : le droit public, la géographie, les sciences politiques et ma propre spécialisation en psychologie, qui, entre autres, m'a appris l'importance du silence et de l'écoute respectueuse pour comprendre les autres. Mustafa me demanda, en sirotant sa limonade : « Je crois que M. Abdelrahman n'a pas aimé mes lentilles ! » Je répondis avec un sourire : « Non , au contraire. Les lentilles sont très bénéfiques pour la santé.

Elles offrent de nombreux bienfaits et constituent un repas complet et équilibré. Elles contiennent de la vitamine B , du fer et de l'acide folique, qui contribuent au bon fonctionnement de l'organisme. Le problème ne vient pas des lentilles, mais de la façon de les cuisiner. Cependant, les femmes sont plus compétentes que les hommes dans ce domaine. C'est simplement une question de formation, mais n'oublions pas que les chefs les plus célèbres et les plus talentueux du monde sont des hommes !

Et c'est un autre sujet. Alors Muhammad Al - Asmar dit : « Si les lentilles ont tous ces bienfaits que vous avez mentionnés, pourquoi n'en avez-vous mangé que quelques bouchées ? » Muhammad al-Saqqali intervint alors , peut-être pour rattraper le coup : « En réalité, Mustafa mérite zéro en cuisine et en discipline. Je vis avec lui et je le connais bien... » Mustafa répondit en plaisantant : « Mange les lentilles que ton maître a cuisinées et tais-toi. Sinon, tu cuisineras à ma place. »



Mon cousin Mohammed Al-Saqqali dans la chambre surréaliste

Tout le monde s'est mis à rire. Après le dîner, j'ai pensé dormir sur le « seddari » (un type de matelas) dans la chambre de mes cousins, en attendant de pouvoir m'acheter un lit et une couverture le lendemain. C'est ce que j'ai fait après le petit-déjeuner : une demi-miche de pain et du beurre achetés chez notre voisin, Lahcen Soussi, et une tasse de café que j'avais préparée moi-même. Ensuite, j'ai rangé ma petite chambre et accroché mes vêtements derrière la porte.

Après cela, je suis allée à l'institut de musique pour étudier. Après le cours, notre professeure, Mme Sidqi, a distribué des invitations pour participer à l'émission « Talents », supervisée par le professeur Abdelnabi El-Jarari, qui sera diffusée sur la première chaîne de la télévision marocaine samedi prochain. J'ai rencontré le professeur El-Jarari, qui m'a invitée à participer au prochain épisode de l'émission, en tant que jeune artiste prometteuse dont le talent méritait d'être encouragé.

J'étais folle de joie et j'ai remercié ma professeure de musique, à qui je devais ma participation, car c'est elle qui avait dit au professeur Abdelnabi El-Jarari que j'avais un don pour le dessin. Il m'a alors donné son avis, et je l'en ai remercié. Je suis retournée dans ma chambre pleine de courage et d'enthousiasme, prête à créer de magnifiques tableaux pour la télévision. C'était ma troisième apparition à la télévision marocaine, après un reportage diffusé par la première chaîne en 1972.

À cette époque, le secrétaire général Ben Azzouz Ahmed, accompagné de la charmante Bouchta Tfawti, a organisé une exposition pour moi dans la nouvelle province, à la suite de laquelle j'ai reçu une bourse du conseil régional de Nador pour étudier les beaux-arts. L'émission « Talents » était prévue pour le samedi suivant. Combien de tableaux pouvais-je bien réaliser en six jours ? De plus, mes études musicales et de psychologie me prenaient beaucoup de temps .

Et la date limite approchait à grands pas. J'ai donc décidé de dessiner et de peindre un tableau unique, habile et expressif, à présenter devant la caméra, afin que ma mère puisse le voir à la télévision et être comblée par le talent de son fils. Le tableau représentait un bel enfant en pleurs. Peut-être pleurait-il sa vie en exil, loin de sa famille et de ses proches, et le manque qu'il leur portait ...



L'Enfant qui pleure. Huile sur carton. 70 x 80 cm. Rabat. Août 1979

L'émission télévisée approchait et je terminai de peindre l'enfant qui pleure. Ce fut un succès, une merveille. Impossible de l'exposer sans cadre. Je n'eus d'autre choix que de photographier et de créer d'autres paysages pour les vendre au propriétaire de la boutique d'encadrement et de décoration près du marché de Bab El Had. Je faisais affaire avec ce commerçant il y a des années. Il achète tous les paysages que je crée pendant mon temps libre et quand j'ai besoin d'argent, à des prix dérisoires, mais ils me constituent un revenu d'appoint précieux .

C'était un samedi ensoleillé, il était deux heures de l'après-midi. Je me suis changé, j'ai pris ma toile après l'avoir enveloppée dans un tissu blanc qui me sert de protection, et je suis sorti. Notre appartement, dans le quartier d'Akkari, était situé sur une rue passante, aussi n'ai-je pas eu à attendre longtemps le petit taxi qui m'a conduit au siège de la première chaîne de télévision, au 1 rue Zenkat al-Barihi à Rabat.

Une personne était là pour accueillir les visiteurs et les conduire à la salle de projection. Je me suis assis au premier rang avec plusieurs personnes, dont le musicien et compositeur marocain, le professeur Mohamed Ben Abdel Salam, et des membres de sa famille, ainsi que la professeure de musique, Madame Sidqi, une professeure de guitare, et d'autres encore.

Madame Sidqi m'a suggéré de donner la toile au professeur Abdel Nabi al-Jarari, qui était sur scène avec d'autres techniciens pour vérifier et tester les microphones en vue du lancement de l'émission. Il a pris la grande toile et l'a placée sur le chevalet au-dessus de la scène, l'a examinée et m'a félicité pour cette œuvre d'art raffinée.

Il me présenta au public comme une élève studieuse aux multiples talents, faisant remarquer que le tableau « L'Enfant qui pleure » rappelait les œuvres des maîtres classiques. Je regagnai ensuite ma place parmi les invités de marque. Le directeur du programme donna bientôt le signal du début du spectacle. Soudain, les mélodies des célèbres chansons de Ghita, chefs-d'œuvre de cet âge d'or, retentirent : « Ô, cet insouciant / Il nous est cher », « Que Dieu bénisse sa visite », et « Ô, bougie... ».

La jeune étoile changeait de tenue à chaque chanson, imitant son nouveau look tout en dansant au rythme des mélodies enchanteresses, sous les lumières éblouissantes et les applaudissements enthousiastes du public. Ce fut un succès. Ce tableau, auquel je tiens beaucoup, est toujours exposé dans le salon de mon frère Abdullah à Nador .



Il suit

Paragraphe 43 — Le Début de la Désintégration de la Famille

06 décembre 2019

06 décembre 2019

À cette époque, à la recherche du temps perdu, le mot famille avait un sens, et le mélange des générations apportait joie et bonheur à tous.

Paragraphe 44 — Le Raid Nocturne

La perquisition nocturne



J'ai repris mes études spécialisées en psychologie en troisième année à l'Université Mohammed V de Rabat.

J'ai également suivi des cours de solfège et de guitare au Conservatoire National de Musique du quartier d'Akkari.

Quant aux cours de beaux-arts à l'Institut des Beaux-Arts de Rabat, je n'y assistais qu'une fois par semaine, faute de temps.

De plus, ce que j'y apprenais, je pouvais facilement l'acquérir et le compléter par mes propres études et expériences artistiques.

Je peins et décore régulièrement de beaux paysages que les gens apprécient et achètent, ainsi que des portraits de personnes diverses et d'amis.

Cela m'a permis de vivre confortablement et d'acquérir et de développer mes compétences artistiques et mes techniques picturales plus efficacement que mes cours.

Les cours d'art consistaient à dessiner une nature morte ou une figure assise, souvent une femme, comme « modèle », en utilisant les matériaux de notre choix, tels que l'aquarelle, l'huile, le fusain, le crayon et l'encre de Chine.

J'ai décidé de réduire mes cours d'art après avoir expliqué au professeur que je préférais dessiner et peindre chez moi et que je vendais mes œuvres pour subvenir à mes besoins.

Je lui ai également dit que je le lui montrerais avant de le donner au commerçant.

Il a accepté ma proposition et m'a encouragé.

Un autre élément marquant de mon année a été ma sélection comme étudiant au siège de notre parti, l'Union socialiste des forces populaires (USFP), par des responsables du parti et des professeurs affiliés à l'Union, nombreux dans notre université.

Parmi eux figuraient le philosophe Mohammed Abed al-Jabri, Mohammed Berrada, la sociologue Fatima Mernissi et d'autres personnalités éminentes dont les noms sont gravés dans l'histoire du Maroc moderne.

L'objectif des responsables du parti, en créant cette école, composée d'un seul département regroupant les meilleurs étudiants membres de l'USFP et les chefs de cellules, était de former une nouvelle génération de jeunes cadres pour succéder aux dirigeants du parti, vieillissants et menacés de perdre leur poste.

Les cours commençaient à 18 heures et se terminaient à 21 heures, voire plus tard, selon leur durée et les discussions et questions qui suivaient.

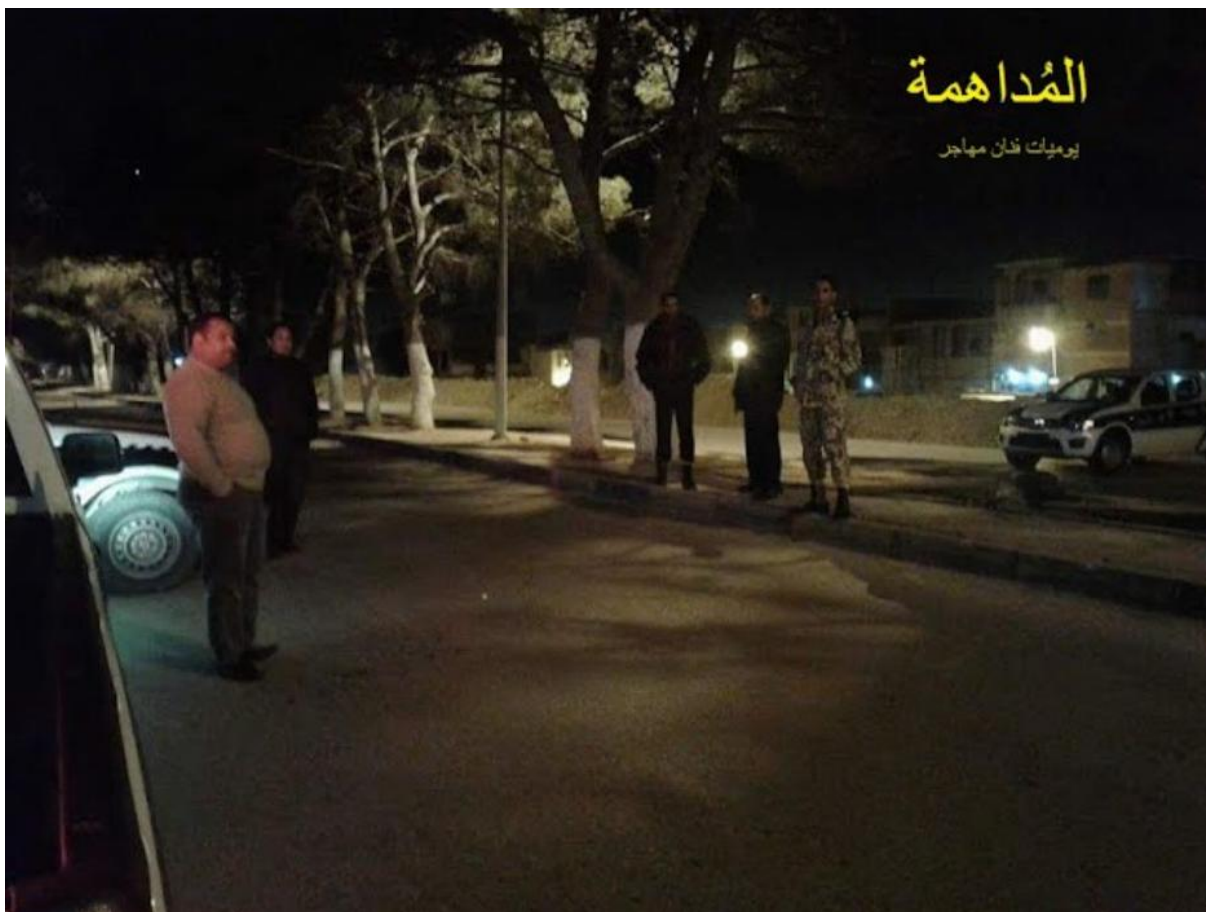
La première journée se déroula sans incident, mais le lendemain, trois hommes m'arrêtèrent loin du siège de notre parti. Je marchais, portant un dossier et mon carnet où je notais les points importants des cours donnés par nos estimés professeurs. Arrivé à une ruelle étroite, les trois hommes qui me suivaient me surprirent. Ils m'encerclèrent en souriant, puis l'un d'eux, un homme corpulent à la peau sombre, me demanda, toujours souriant :

« Que la paix soit sur vous. Êtes-vous étudiant ? »

« Oui. Je suis étudiant. »

« Et d'où venez-vous ? »

« De Nador. »



Je savais que c'étaient des agents des services de renseignement marocains. Et qu'ils voulaient quelque chose de moi. Ils m'ont demandé d'où je venais, peut-être parce que mon accent laissait penser que je n'étais pas de Rabat. Son collègue l'interrompt aussitôt, riant de bon cœur :

« C'est un Rifien de notre région. Moi aussi, je suis Rifien, de Nador. »

Il me demanda :

« Comment vous appelez-vous ? » « Je m'appelle Abderrahman. » « Et où étiez-vous tout à l'heure ? » « Pourquoi me posez-vous cette question ? » « Vous étiez au siège de l'Union socialiste pour une formation de cadres, un nouveau programme. On vous a vu partir il y a dix minutes. »

Puis le troisième homme tenta de me prendre mon portefeuille. Je l'arrêtai en protestant :

« Pourquoi voulez-vous mon portefeuille ? »

Il me l'arracha de sous le bras et commença à le fouiller, disant :

« Voyons voir de quoi parlait la conférence de M. Jabri, dont vous, jeunes étudiants de l'opposition et de la gauche, parliez aujourd'hui. »

Ils en savaient plus que moi sur le projet de formation de cadres que le parti avait lancé ce jour-là. Il ouvrit tous les cahiers et dossiers et les examina minutieusement. Ensuite, il envoya son ami en faire des copies, ainsi que de ma carte d'identité. À son retour, on me rendit mes cahiers et ma carte d'identité, sur laquelle figurait mon adresse actuelle.

Ils repartirent sans me faire de mal.

J'évoquai l'affaire auprès des responsables du parti et de mes professeurs pour savoir comment réagir face à cette oppression. Ils me répondirent que c'étaient les services de renseignement marocains qui espionnaient les partis, et que c'était leur travail. Ils me conseillèrent de prendre un autre chemin à l'avenir, ou de demander à l'un d'eux de me prendre en stop .



L'académie où j'ai étudié à Rabat, près du théâtre

La vie continuait paisiblement et sereinement. L'essentiel pour moi était de disposer d'un environnement psychologique propice à mes études, dans le calme et la tranquillité. Mon temps se partageait entre les cours de psychologie à l'université, les cours de musique à l'Institut National, et le reste du temps, je le passais dans ma petite chambre surréaliste, à lire et à dessiner de magnifiques paysages que je vendais au propriétaire du bazar « Bab El Had ».

Je jouais aussi à la guitare les superbes morceaux de Bach, Schumann et autres compositeurs que le professeur nous donnait à travailler, ou bien je me mettais à écrire une nouvelle pour notre journal « Al-Muharrir », où j'avais déjà publié une pièce de théâtre poétique et une nouvelle d'inspiration réaliste socialiste, puisant son inspiration au cœur de la réalité sociale marocaine et exprimant les tragédies des classes défavorisées.

Et quand je m'ennuyais, je me plongeais dans un roman. Je n'avais guère le temps de bavarder, ni avec mes colocataires, ni avec mes camarades en général. Il y avait

cependant un étudiant dont j'étais inséparable à l'université. Nous allions ensemble au café de l'université ou dans des cafés de la capitale pour discuter, et parfois il m'invitait à dîner chez ses parents, dans le quartier de Mabella à Youssoufia. Nous parlions de psychanalyse freudienne et d'autres psychanalystes renommés, et échangeions des livres et des références.

Il m'a dit que le garde du corps personnel du roi était son oncle, Jaidi, et qu'il me le présenterait en personne lors de sa visite. Il m'a conseillé de dessiner un beau portrait du roi Hassan II à remettre à son oncle, le garde du corps, qui le présenterait ensuite au roi. Cela, disait-il, m'ouvrirait des portes et me permettrait d'accéder au palais royal. Notre amitié s'est ainsi approfondie, au point que sa mère m'a demandé d'emmener ma mère et ma jeune sœur pour passer quelques semaines avec elles. Ce que j'ai fait après les vacances de printemps.

Dans notre appartement du quartier d'Akkari, les choses se sont encore améliorées.

Mes camarades et ma famille ont décidé d'inviter les filles tous les samedis soirs à dîner.

Nous voulions rompre la monotonie des études avec quelques heures de divertissement et d'activité, pour ne pas grandir timides et mal à l'aise. Nous nous sommes organisés pour que tout se déroule sans accroc et que l'atmosphère soit emplie de joie, de rires et de bonne humeur. Quiconque prétend que la vie est belle sans femmes ment. Elles se complètent, et seuls les esprits dérangés pourraient croire à une vie heureuse sans elles. Mon cousin Mohammed et moi avons convenu de chercher des filles tous les samedis soirs, tandis que les trois autres nettoieraient l'appartement et prépareraient le dîner.

S'ils nous avaient choisis pour cette tâche, c'était, selon eux, parce que Mohamed Saqqali et moi avions plus de goût qu'eux, sans compter que j'étais artiste et que j'avais un sens aigu de la beauté, et que Mohamed était obsédé par la propreté.

Ils pensaient aussi que nous serions doués pour dénicher les plus belles filles sur le marché de la prostitution.

La première étape de cette mission consistait à héler un taxi pour Khemisset ou Tiflet, non loin de Rabat.

À peine arrivés à la gare du centre-ville et sortis du taxi, des groupes de jeunes garçons et d'adolescents nous entouraient pour nous montrer les bordels et les maisons closes où travaillaient les prostituées.

Nous suivions alors l'un d'eux qui nous conduisait dans une maison où la tenancière nous accueillait chaleureusement.

Nous sommes assis dans le salon, sirotant un thé, et observons les jeunes femmes exhiber leurs corps et leur beauté. Lorsque l'une d'elles nous plaît, nous lui faisons signe de s'asseoir avec nous.

N'ayant pas trouvé suffisamment de belles filles chez la première « bonne », celle-ci nous a elle-même dirigés vers d'autres maisons pour en trouver d'autres, car nous devions retourner à Rabat avec cinq filles.

Mon cousin Mohammed et moi avions le droit, et nous avons convenu, de choisir nous-mêmes la plus belle d'entre elles.



La vie à Rabat : un équilibre entre sérieux et activité

Il m'arrivait, rarement, de me promener en ville et de retrouver les garçons de notre quartier de Nador, ainsi que certains de mes cousins étudiants.

Tous étaient des migrants comme moi, en quête de savoir, quitte à aller jusqu'en Chine ! Pour revenir à l'état d'esprit de cette époque révolue, l'explication de la fragmentation familiale généralisée dans les populations rurales résidait dans le déplacement géographique et la migration des étudiants vers la capitale, Rabat, pour y poursuivre des études universitaires.

Il s'agissait d'une forme délibérée de métissage ethnique visant à effacer l'identité amazighe et à éloigner l'élite intellectuelle et les professionnels qualifiés de leur terre ancestrale et des zones rurales.

En substance, c'était une stratégie pour vider la région amazighe du Rif de ses esprits brillants et instruits en empêchant la construction d'universités sur place, les forçant ainsi à terminer leurs études à Rabat, à se mêler aux Arabes, et peut-être même à épouser des Arabes ou à y faire venir leurs familles pendant leurs études, voire pour y rester toute leur vie.

Tous ces détails faisaient partie d'une stratégie et d'un plan bien conçus visant à mélanger les populations amazighe et arabe afin de prévenir toute velléité séparatiste.

Tout comme la France l'avait fait avec les pays et les peuples qu'elle occupait.

C'était une croyance répandue parmi les habitants de ces régions, qui se sentaient opprimés et marginalisés à cause du soulèvement du Rif, du rôle du héros AbdelKrim al-Khattabi dans la jeune république, vouée à l'échec, et de son exil ultérieur du Rif vers la République arabe d'Égypte, où il mourut.

Toutes ces rumeurs, alors répandues, étaient-elles fondées, ou n'étaient-elles que des illusions et un amas de rêves ?

Je parle en tant que citoyen neutre ayant vécu cette époque douloureuse, ravagée par la guerre civile espagnole et la guerre chimique, dont les effets dévastateurs sur la santé et l'environnement affectent encore aujourd'hui la population rurale.

La peur était omniprésente.

Lorsqu'un groupe ethnique, quelle que soit sa nature, ressent de l'anxiété et de la peur, son premier réflexe est de protéger et de préserver son patrimoine culturel, de renforcer l'unité et la cohésion de ses membres, tant sur le plan physique qu'intellectuel, et de tisser des liens pour générer la force nécessaire face aux circonstances – une sorte de mécanisme d'autodéfense.

Ce sentiment est normal, voire essentiel, pour se protéger, ainsi que sa communauté, des dangers qui menacent leur existence et leur survie.

On observe également ce phénomène psychologique chez de nombreux peuples, notamment les Juifs, qui s'accrochent à leur culture et à leur religion par crainte de disparaître et d'être assimilés en raison des persécutions qu'ils ont subies au cours de l'histoire.

Il s'agit d'un mécanisme psychologique de défense d'une identité collective partagée.

Ceci explique l'apparition de ces rumeurs désignant le « Makhzen » (l'establishment marocain) ou l'État profond comme les deux ennemis jurés cherchant à effacer l'identité amazighe, à opprimer ses habitants, à pratiquer le métissage et à empêcher la construction d'universités dans la région du Rif, notamment à Al Hoceima et Nador.

L'histoire de la construction universitaire au Maroc, première observation, montre que de nombreuses villes importantes du pays, et pas seulement Al Hoceima et Nador, en étaient dépourvues.

Par exemple, Oujda, la plus grande ville du Maroc et officiellement la plus importante – au point d'être devenue une province – n'a jamais eu d'université.

Les élèves qui obtenaient leur baccalauréat, comme ceux de Nador et d'Al Hoceima, se rendaient à Rabat pour poursuivre leurs études supérieures.

Même Fès, important centre d'enseignement, n'a vu la création d'une faculté des lettres et sciences humaines que récemment, après Rabat.

Je pose cette question à moi-même, car je ne crois ni aux illusions ni aux idées préconçues. Elles obscurcissent notre jugement, nous empêchant de voir la vérité dans toute sa pureté.

La vérité reste voilée par une subjectivité enracinée dans un sentiment d'inadéquation et nourrie par ses propres fondements. Le fait est que la région du Rif, qui a commencé que récemment à sortir de son isolement, a été marginalisée. Ceci conforte ces conclusions erronées, réfutées par l'actuel roi du Maroc, qui a cherché à faire d'Al Hoceima un phare du Rif et a inauguré de nombreux projets de développement dans cette région.



Un soir, pendant l'année scolaire, j'ai quitté l'université et me suis dirigée vers la librairie Kalila wa Dimna, en face du Parlement marocain. Je cherchais les derniers ouvrages sur les découvertes les plus récentes en psychologie. Sur le chemin du retour, c'était la sortie des classes. J'ai croisé une fille qui habitait dans le même quartier que moi.

Nous avons fait connaissance en chemin. Arrivée à mon appartement, elle m'a dit qu'elle habitait dans le quartier voisin. Je l'ai invitée à prendre le thé, ce qu'elle a accepté avec plaisir. Elle était en terminale. Elle s'appelait Souad. Elle m'a demandé de l'héberger, de dormir dans le même lit, à condition que je renonce à mes relations avec les filles de Tiflet et Khemisset. J'ai accepté.

Les semaines ont passé et Souad est restée avec moi dans ma chambre exiguë et étrange, dont la petitesse nous a permis de tisser des liens et de nous tenir chaud l'une à l'autre pendant le froid mois de décembre. Sa présence a apporté beaucoup à nos vies et a enrichi notre appartement. Souad quittait rarement sa chambre exiguë et surréaliste. En dehors du lycée, elle n'allait nulle part ailleurs que chez sa sœur aînée, mariée, qui habitait non loin de chez nous.

J'aimais la voir recluse dans notre chambre, révisant ses leçons et lisant des livres et des histoires. Mais ce qui me dérangeait dans son comportement si civilisé, c'était qu'elle nettoyait tout l'appartement et préparait les repas tous les jours sans aucune rémunération. Je ne pouvais accepter qu'elle fasse tout cela gratuitement et sans qu'on le lui demande, comme une domestique.

Je lui en ai donc parlé, et elle m'a expliqué que faire le ménage et préparer les repas était normal puisqu'elle vivait chez nous, qu'elle aimait la propreté et qu'elle accomplissait ces petites tâches ménagères pour se dégourdir les jambes et rompre la monotonie des études.

Souad est restée chez moi pendant plus d'un mois, jusqu'à ce que mon cousin Mohammed me surprenne avec un conseil :

« Abderrahman, hier vers 17 heures, j'ai vu Souad et une autre femme, peut-être sa sœur. Je regardais par la fenêtre et je les ai vues discuter en observant notre appartement. Souad parlait à cette femme d'un ton agité, en montrant notre maison du doigt. La présence de Souad chez toi te cause des ennuis judiciaires. Il vaut mieux, au moins, ne pas passer la nuit ici. Je te dis ça pour ton bien, Abdelrahman. »

« Merci, Mohammed. Tu as raison. Je lui demanderai. »

Et effectivement, quand Souad est rentrée du lycée à 17 heures, elle a mangé des sucreries et bu le jus d'orange que je lui avais acheté. Après cela, j'ai abordé le sujet de son retour chez sa mère, en lui expliquant que passer les nuits chez moi risquait de nous attirer des problèmes avec sa famille. Elle a fini par accepter à contrecœur, après avoir essayé de me convaincre du contraire, que notre relation ne présenterait aucun danger ni problème. Trois jours se sont écoulés sans que je la revoie. Mais jeudi, à deux heures de l'après-midi, je suis allée à l'institut de musique et je l'ai trouvée qui m'attendait près de la porte. Je l'ai saluée comme d'habitude. Elle était abattue et triste, le regard baissé, la tête penchée.

Je lui ai demandé :

« Comment vas-tu, Souad ? Et comment se passent tes études ? »

« Bien. Merci, AbderRahman. Je veux revenir vers toi. »

« Non, Souad. Mes cousins sont contre l'idée que tu sois avec moi. Cette relation pourrait nous causer des problèmes inutiles. Je suis désolée, Souad. On pourra se croiser par hasard ou s'arranger pour aller prendre un café et échanger des nouvelles comme des amies. »

Je l'ai quittée et je suis entré à l'institut .



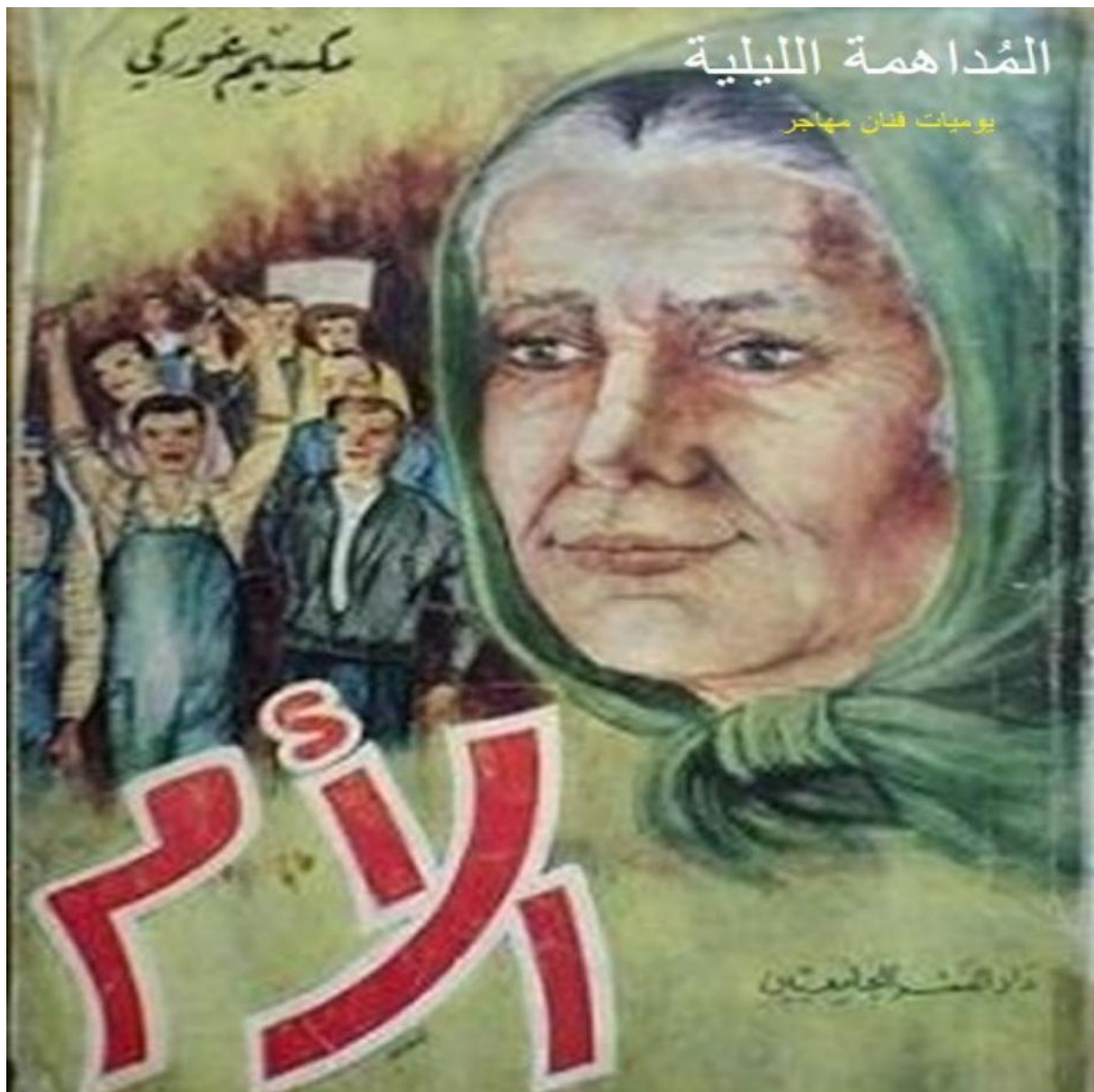
Séparation de Suad

Les jours passèrent paisiblement, puis les semaines et les mois. Je ne suis pas allée à Nador pour les fêtes de fin d'année afin de voir ma famille et mes amis. J'ai préféré rester à Rabat pour travailler et étudier.

Mon niveau de vie s'est amélioré grâce aux tableaux que je vendais et à l'argent que je gagnais en dessinant des portraits. Je n'attendais plus la bourse que le ministère nous versait chaque semestre. En fait, je n'allais pas à la banque pour la retirer avant un mois, voire plus, car je n'en avais pas besoin de toute urgence.

J'ai rendu visite deux fois à ma tante, Hajja Mahjouba, et à son mari, un homme généreux et bourgeois, dans leur villa du quartier de Battana à Salé, et j'ai réalisé gratuitement leurs portraits, de grands et beaux croquis au crayon. Ma tante Hajja m'a reproché de ne pas m'héberger, car la maison était spacieuse. Je lui ai promis d'emménager dans leur belle villa l'année suivante, à partir de septembre, pour ma quatrième et dernière année d'université.

Vivre chez eux me permettrait de gagner du temps et de me consacrer à mes études et à la rédaction de ma thèse, qui exige de nombreuses recherches scientifiques. Najia a menacé de rompre tout contact avec moi si je ne tenais pas ma promesse et n'allais pas vivre chez eux. J'ai donc cédé à sa demande ...



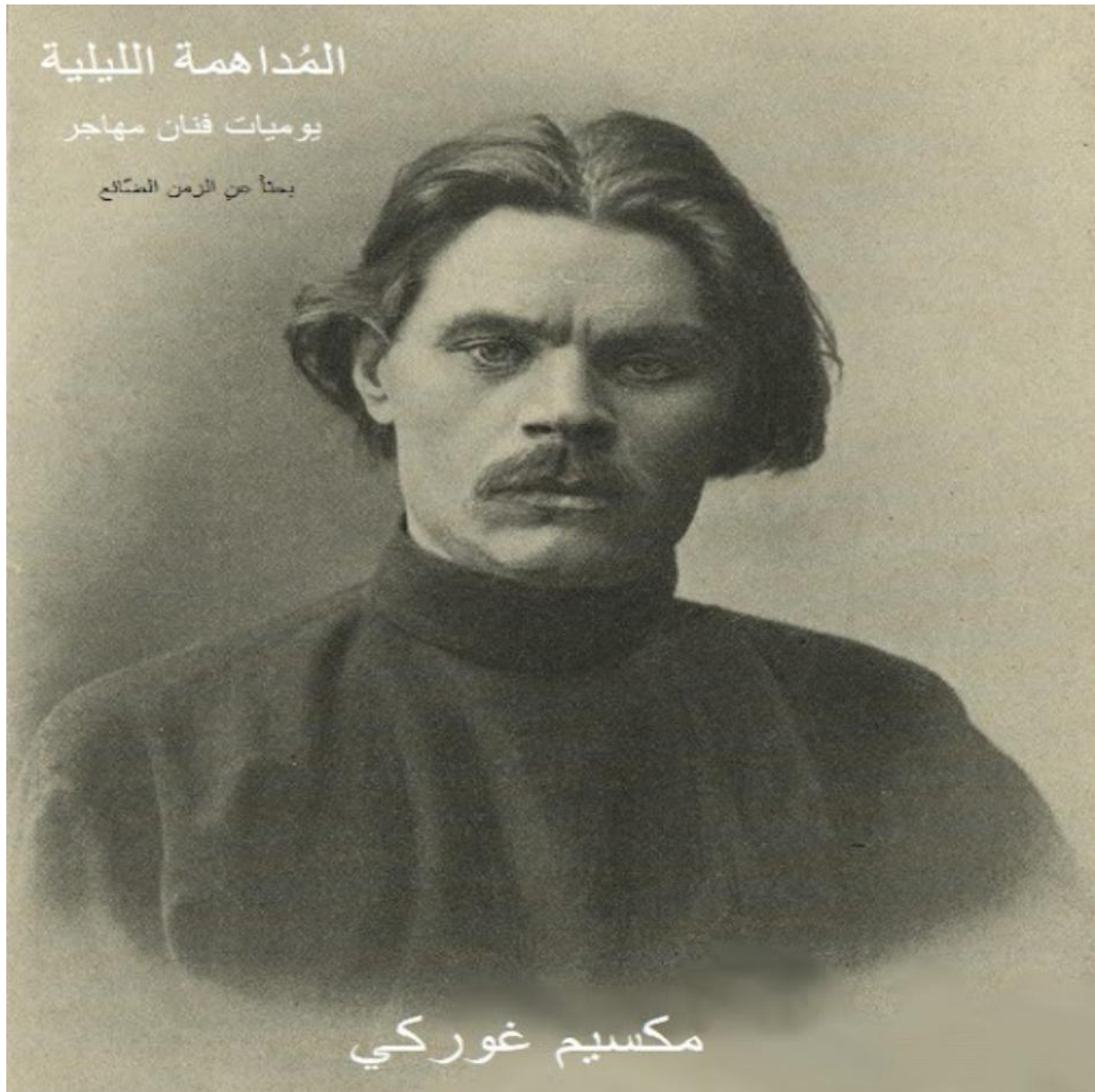
C'était une journée orageuse et froide du début mars 1980. Il était tard dans l'après-midi. Nous étions tous assis dans la chambre de mes cousins Mustafa et Muhammad, en train de boire du thé et de manger des msemmen (une sorte de crêpe marocaine), lorsque notre ami Mansouri entra, accompagné de son ami Bouisghouan Muhammad, ainsi que de Saqli Tawfiq et de son frère. Nous nous sommes salués et embrassés. Je n'avais pas vu Tawfiq, le fils de mon cousin Haj Abdullah Al-Allama, depuis deux ans.

Je fumais une cigarette lorsqu'ils nous ont surpris en entrant. La première chose que fit Tawfiq fut de prendre mon paquet de cigarettes et de le cacher. Il me conseillait toujours d'arrêter de fumer, car c'était mauvais pour ma santé. Il semblait que Tawfiq étudiait la médecine générale à l'époque. Ils passèrent toute la soirée avec nous, à bavarder de tout et de rien, jusqu'à ce que nous entendions l'appel à la prière du soir. Ils nous dirent alors au revoir et partirent.

Après cela, je me suis retiré dans ma chambre et y suis resté jusqu'à minuit, absorbé par les événements du roman de Maxime Gorki, « La Mère », que mon ami Al-Jaidi

m'avait prêté.

Ce roman était une autobiographie du grand romancier russe Maxime Gorki.



Le grand romancier russe

Ce garçon, depuis sa plus tendre enfance et pendant la majeure partie de son adolescence, vécut comme ouvrier, témoin de la tyrannie des employeurs et de la pauvreté, de la faim et du travail éreintant qui les accablaient. Surtout, il mena une vie de perpétuel déplacement, sans jamais trouver de stabilité professionnelle. Les événements de ce roman réaliste et captivant m'ont tenu en haleine jusqu'à la dernière page.

Après quoi, j'ai dormi profondément.

Mais moins d'une heure et demie plus tard, j'ai entendu frapper à la porte. Il était deux heures du matin. Je n'osais pas ouvrir en pleine nuit.

Quelques secondes plus tard, j'ai entendu frapper à nouveau, suivi d'une voix d'homme rauque :

Ouvrez la porte au nom de la loi.

Je me suis réveillé, encore à moitié endormi.

J'étais le seul éveillé dans notre appartement à cette heure tardive.

Je me suis approché de la porte et j'ai demandé :

« Qui êtes-vous ? » « Je vous ai dit d'ouvrir, au nom de la loi. Nous sommes les forces de sécurité. Ouvrez immédiatement ! »

À ce moment-là, mon cousin Mohammed, puis Mustafa, se sont réveillés et sont venus vers moi en demandant :

« Qui est là, Abdul Rahman ? »

« Ils disent être policiers. Je vais leur ouvrir. »

Dès que j'ai tourné la clé dans la serrure, trois hommes ont fait irruption, nous ordonnant de ne pas bouger et de rester immobiles. Ils se sont dispersés dans les trois pièces, les fouillant et examinant tout. Au bout de dix minutes, ils ont cessé de fouiller et nous ont demandé nos cartes d'identité pour les vérifier. Ils ont commencé à sourire.

« Regardez la décoration de cette petite pièce ! Quelle idée géniale ! »

Les deux autres policiers ont jeté un coup d'œil à l'intérieur et ont examiné les gros titres des journaux qui ornaient les murs de la pièce. L'un d'eux a dit : « Quel gâchis ! » Et ils sont partis...

Il suit

Publié il y a 20th May 2019 par Abderrahman Sakali

Paragraphe 45 — Le Début de la Désintégration de la Famille

04 décembre 2019

04 décembre 2019

À cette époque, à la recherche du temps perdu, le mot famille avait un sens, et le mélange des générations apportait joie et bonheur à tous.

À cette époque, à la recherche du temps perdu , le mot famille avait un sens, et le mélange des générations apportait joie et bonheur à tous.





Ma famille était grande, unie et heureuse. Lorsque nos proches nous rendaient visite pour des occasions spéciales, le salon débordait de monde.

Après la descente de la police secrète marocaine dans notre appartement du quartier Akkari à Rabat, j'ai décidé de déménager. Les vacances de printemps approchaient, et j'ai commencé à préparer mon voyage à Nador pour revoir ma famille.

J'ai acheté des cadeaux pour ma mère et ma sœur, Mimount : un chapelet, un tapis de prière et un morceau de tissu, ainsi que d'autres objets pour la maison, comme des pots en céramique et de magnifiques tasses en faïence, que l'on trouvait en abondance sur les marchés artisanaux traditionnels de la capitale. J'ai rempli trois cartons de ces belles pièces. Cependant, je les ai pour la plupart achetées directement auprès des potiers.

Je préférais me rendre dans leurs ateliers, situés à la périphérie de Rabat, et m'asseoir avec eux pendant qu'ils mélangeaient habilement l'argile et l'eau pour créer des tasses, des vases et divers autres récipients, qu'ils décoraient ensuite avec leurs peintures traditionnelles. À mes yeux, c'étaient des artistes. J'adorais les regarder travailler pendant des heures, tout en bavardant et en buvant une tasse de thé que je leur offrais.

Le propriétaire de l'atelier m'a proposé de travailler avec eux, mais j'ai décliné avec gratitude. Ce qui m'importait, c'était de les voir comme des artistes modestes, travaillant dans leurs ateliers, souvent en plein air, près de leur four et de leur poêle à bois, qui leur permettaient de transformer la poterie en une matière solide et homogène. Chaque fois qu'une de leurs créations me plaisait, je l'achetais.

J'ai complété cette belle collection de poteries traditionnelles avec d'autres objets rapportés de Melilla et d'autres villes marocaines que j'ai visitées. J'ai demandé à mon ami et voisin, Hussein Mansouri, menuisier, de fabriquer une vitrine en bois pour la ranger, et je l'ai placée dans le couloir de notre bel appartement à Dar Oualit. Ma sœur, Mimount, a tout emporté avec elle le jour de son mariage pour meubler sa nouvelle maison !



Notre appartement, que nous occupions au premier étage de l'immeuble « Wa'alit » dans les années 1970. Les fenêtres bleues ouvertes.

Quand je suis arrivée à Nador à 6h30 ce vendredi orageux de mars 1980, tout était comme d'habitude. Ma mère, ma sœur Mimount, Zoubida (la femme de mon frère Mohammadi) et sa ravissante fille Nisrine, que j'aimais profondément, étaient toutes là. Elle avait environ un an. Parfois, un élan d'optimisme soudain m'envahissait, sans raison apparente, et je voyais tout comme une beauté. Cette journée me paraissait belle, du moins elle avait bien commencé, car toute ma famille semblait en bonne santé.

Mais les nouvelles que j'ai commencé à entendre de ma mère et de ma sœur, et les chuchotements que j'ai surpris chez les voisins, étaient tout sauf bonnes ! Au contraire, elles ont bouleversé ma vie et mon optimisme, me plongeant dans la tristesse et la dépression. De cette période difficile sont nés de légers complexes psychologiques qui ont commencé à germer et à s'enraciner dans les profondeurs de mon subconscient.

Le terrain était propice à l'enracinement de ces problèmes psychologiques chez ma sœur cadette, Mimount, et moi, à cause des souffrances de notre mère et de sa lutte pour préserver l'unité de notre famille, que certains avaient tout fait pour détruire, anéantissant notre stabilité et notre cohésion.

Ma pauvre mère, à cette époque, ne cessait de se plaindre et de pleurer à propos de ce que la nouvelle épouse faisait subir à mon frère Abdullah, qu'elle avait complètement absorbé, transformant notre famille en un ennemi imaginaire. Il ne reconnaissait plus personne de sa famille déshéritée.

Ma mère se plaignait à moi, pleurant son malheur et soupirant amèrement sur sa situation tragique, disant : « Mon fils Abdullah, depuis qu'il a rencontré cette fille et s'est fiancé avec elle, nous a complètement oubliés. Il vit avec elle et sa famille sans penser à nous. Mon fils Abdullah a remplacé sa famille par la sienne. » Il les préfère à nous parce qu'ils l'appellent « Oncle Si Abdallah ».

Il ne nous aide pas pour les dépenses courantes, les factures d'eau et d'électricité, ni pour le loyer qui s'accumule depuis des mois. Je commence à avoir honte de notre situation devant les voisins ! Je suis malade ; les rhumatismes me font souffrir, et pourtant je travaille jusqu'à l'épuisement, à cuisiner pour les fêtes et les mariages afin de faire plaisir aux autres, tandis que je pleure jour et nuit. J'ai repensé à ses mots : « Mon fils Abdallah a troqué sa famille contre la sienne.

» Et j'ai repensé à la théorie de Charles Darwin sur la lutte pour la domination et l'écrasement de l'autre, qu'elle applique à notre famille pour imposer son contrôle et son égoïsme. Un conflit familial qui ne devrait jamais exister. S'intégrer à une famille par le mariage est censé créer des relations aimantes fondées sur la compréhension et le respect, afin que la famille s'épanouisse et que chaque famille ouvre de nouveaux horizons à l'autre. C'est bénéfique pour les deux familles.

Pourquoi ce conflit, et qu'est-ce qui le justifie, sinon la haine, la malice, l'instinct de destruction, voire la folie, la maladie mentale et les troubles psychopathologiques ?

Quant à la seconde partie de sa déclaration : « Il les préfère à nous parce qu'ils l'appellent " Oncle Si Abdallah " » , c'est naturel, car tout être humain , quels que soient son type, son âge ou son statut, recherche un environnement où il se sent supérieur et valorisé, afin de satisfaire son besoin d'affirmation et d'estime de soi , un besoin humain fondamental .

Ma mère regarda les factures de dettes éparpillées sur la table, soupira de nouveau en essuyant ses larmes et dit : « Écoute, mon fils, ils vont couper l'eau et l'électricité, et le propriétaire va nous mettre à la porte ! Il est déjà venu deux fois réclamer le loyer, en nous menaçant d'expulsion. Ils vont nous chasser d'ici. » Ma sœur , en sanglotant, émue par les larmes de ma mère, dit : « Que Dieu punisse Abdelghani !

C'est lui qui l'a amenée ici, et mon frère Abdullah l'a vue et est tombé amoureux d'elle ! Il est amoureux d'elle depuis ! » Ma mère , rassemblant les factures d'eau et d'électricité et essuyant ses larmes, dit : « C'est notre dernier avertissement, mes enfants. Après ça, ils couperont le courant si nous ne payons pas la facture d'électricité immédiatement. Que ferons-nous alors ?!

» Ma sœur , Mimoun, soupira et haleta fortement à cause des sanglots et des hoquets : « Si mon frère Abdullah était sans le sou, nous comprendrions et accepterions la situation. » Mais il dirige une filiale d'une grande entreprise et il a une secrétaire, un chauffeur privé et une voiture de fonction. Aujourd'hui, il s'est offert une Fiat blanche flambant neuve et luxueuse . Je les ai vus y monter et partir chez la famille de sa fiancée à Izarouan. J'aurais tellement aimé être avec eux !

Ils vivent comme des bourgeois et ils nous détestent .



La nouvelle Fiat que mon frère Abdullah a achetée après ses fiançailles

Ma mère a essayé de la calmer et d'apaiser l'atmosphère tendue en disant : « Non , ma fille. Ton frère Abdullah est quelqu'un de bien et il ne nous déteste pas du tout. Il a changé après ses fiançailles avec cette fille. C'est elle qui l'a changé et qui l'a éloigné de nous. Il est devenu leur vache à lait, qu'ils exploitent quotidiennement, mais ils ne lui disent jamais de penser à nous, ni de rendre visite à sa mère veuve malade et à ses sœurs orphelines ! »

Je n'ai pas dit un mot. J'ai choisi de rester neutre dans cette affaire délicate et compliquée. Je les ai laissés pleurer et se lamenter l'un sur l'autre, ma sœur Mimount encore prise de sanglots. J'ai ramassé les factures que ma mère avait posées sur la table et j'ai commencé à les examiner, calculant les dettes que nous devons au propriétaire : trois mois de loyer impayés. Je ne voulais pas que ma famille quitte ce bel appartement spacieux du centre-ville, près du marché.

Nous étions habitués à vivre ici et nous nous entendions bien avec nos voisins. J'ai commencé à compter les dirhams dans ma poche pour nous aider à régler ces problèmes de dettes qui nous pesaient et nous empêchaient de dormir, surtout ma pauvre mère. Je lui ai donné 1 500 dirhams pour trois mois de loyer et 300 dirhams pour les factures d'eau et d'électricité accumulées .

J'avais retiré ma bourse trimestrielle deux jours avant de partir, en plus de l'argent que j'avais économisé en vendant mes tableaux à Rabat. Le mieux que je puisse faire avec cet argent, gagné à la sueur de mon front, c'est d'essuyer les larmes d'inquiétude de ma mère, de subvenir aux besoins de ma famille et d'effacer ces dettes qui se sont accumulées comme un cauchemar. Payer ces factures est la solution idéale pour apaiser l'angoisse de ma mère et lui permettre enfin de vivre en paix...

Zubaida se leva et s'approcha de sa mère, qui tenait sa petite-fille , Nasreen, sur ses genoux. Elle l'embrassa sur la tête en la suppliant :



Ma mère et Nasr, la fille de mon frère, Muhammadi

« Ne pleure pas, Lalla, je t'en prie. Avec de la patience, tous les problèmes se résoudront. » Elle sortit un billet de 200 dirhams de sa poche et le tendit à ma mère en disant : « Prends cet argent pour que nous puissions payer les factures d'eau et

d'électricité avant qu'ils ne coupent le courant. Mon frère Mustafa l'a donné à Nisreen hier, quand il est venu chez nous. » Ma mère l'embrassa joyeusement et dit : « Que Dieu te bénisse, ma chère fille Zubaida. Heureusement que tu nous aimes et que tu es différente de l'autre. »

Les hoquets de ma sœur s'intensifièrent, signe d'un trouble psychologique, ou plus exactement, d'une névrose. La femme de mon frère Mohammadi la réconforta en lui offrant un verre d'eau pour tenter de la calmer. Ma mère la serra également dans ses bras, essayant d'apaiser sa douleur.

Elle respirait difficilement et avait l'impression d'étouffer à cause d'une contraction et d'une fermeture soudaines de ses cordes vocales, produisant ce son « heek » continu et caractéristique : [lienvers la vidéo]. Deux larmes coulèrent sur mes joues, que j'essayai rapidement pour ne pas qu'on me voie pleurer. Je voulais changer cette atmosphère si chargée de tragédie. Je pris l'argent et les factures d'eau et d'électricité et sortis pour régler nos dettes auprès de l'entreprise.

Les bureaux étaient bondés de débiteurs, factures à la main, et des cris et des protestations emplissaient l'air. J'attendis longuement mon tour pour enfin être libérée du fardeau de nos dettes, au milieu du bruit et des disputes entre les clients et les employés de l'entreprise.

Une pensée m'a traversé l'esprit et j'ai commencé à rire sous cape, me consolant : Edison a inventé l'électricité et a véritablement illuminé le monde, et Dieu est loué et remercié d'être la lumière du ciel et de la terre, tandis que la compagnie d'électricité s'enrichit aux dépens des pauvres et des démunis. C'est compliqué ! Une fois ma tâche terminée auprès de la société holding, je suis allé directement au marché acheter des légumes, des fruits et de la viande pour le déjeuner.

À mon retour, j'ai trouvé une chère invitée, ma cousine qui étudie la psychologie à l'université de Fès. Ma mère priait et ma sœur, Mimount, était allongée, son hoquet s'étant calmé. J'ai salué chaleureusement mon invitée. Puis nous avons commencé à bavarder de nos études et de nos vies à Rabat et à Fès. J'ai fait quelques pas vers ma sœur et me suis assis à côté d'elle, en disant :

Je t'emmènerai à Rabat pour changer d'air. On ira au cinéma ensemble là-bas .

« Et où allons-nous loger ? » « Nous avons le choix : soit chez le Secrétaire général, M. Hakim Ben Azzouz, que vous connaissez. Il m'a prêté un petit studio l'an dernier sur le toit de l'immeuble, soit à la villa de mon ami Jaidi Ahmed. C'est un camarade de fac. Je suis déjà allée chez eux deux fois et je connais toute sa famille. Sa mère m'a dit de vous emmener, vous et notre mère. Ce sont des gens respectables, qui ont des relations au palais royal. Leur oncle était le garde du corps personnel du roi Hassan II. » « Ont-ils des filles de mon âge ? » « Bien sûr . Ils ont deux filles, dont une qui a à peu près votre âge, prénommée Maria. » Elle se leva joyeusement et me serra dans ses bras, puis dit : « Je viens avec vous. Mais ma mère ne peut pas. Avec sa maladie et son âge , le voyage sera trop difficile pour elle. De plus, elle ne peut pas laisser Zoubeida et Nesrine seules. »



À la famille de M. Jaidi, chez qui nous avons vécu dans le quartier Youssoufia de Rabat pendant plus de 35 ans, depuis notre succès jusqu'à notre séparation. Je ne sais pas comment tu vas, mon ami Ahmed, ni ce que tu deviens. Je souhaite à toute ta famille une longue vie et une excellente santé. Mes meilleures pensées vous accompagnent.



Nous avons passé trois mois à Rabat, vivant en harmonie chez la famille de mon amie qui nous accueillait. Pendant ce temps, j'emmenais ma petite sœur se promener dans la capitale dès que j'avais un moment de libre. Nous sortions les poches vides, incapables

même de lui acheter de simples cadeaux, ce qui me rendait très triste, d'autant plus qu'elle était la plus jeune orpheline de notre famille ; notre père, que Dieu ait son âme, est décédé alors qu'elle n'avait que quelques mois.

Toutes mes économies servaient à payer le loyer accumulé, les factures d'eau et d'électricité, et autres dépenses. Après avoir quitté ma chambre surréaliste du quartier d'Akkari pour emménager chez la famille de mon amie à Mabella, je n'avais aucun moyen de gagner ma vie en peignant des paysages ou des portraits, hormis l'allocation trimestrielle que nous recevions tous les trois mois, à peine suffisante pour vivre, et encore moins pour lui acheter des vêtements et des cadeaux.

Mais nous avions l'habitude d'aller dans des cafés chics et au cinéma, choisissant des films que ma sœur adorait, surtout des films égyptiens. Ma sœur aidait aussi la mère de mon amie dans de nombreuses tâches ménagères. Pendant ce temps, mon ami Ahmed Jaidi et moi nous sommes concentrés sur l'étude et la lecture de divers manuels de psychologie afin de préparer nos examens de fin d'année.

Une fois les examens terminés, nous avons pris le train pour retourner à Nador pour nos vacances d'été et pour assister au mariage de mon frère Abdullah ...

Il suit

Publié il y a 30th July par Abderrahman Sakali

Paragraphe 46 — Le mariage de mon frère Abdullah

18 septembre 2019

18 septembre 2019

Le mariage de mon frère Abdullah



Lorsque le taxi nous a déposés à la gare de Nador, nous sommes rentrés directement à la maison. Ma sœur, Mimount, a frappé à la porte. Quelques secondes plus tard, notre mère a ouvert. Nous nous sommes précipités vers elle, l'embrassant et la serrant dans nos bras. Ensuite, nous nous sommes installés dans le salon et avons bavardé avec enthousiasme avec notre mère. Je ne me rendais pas compte que je la bombardais de questions .

« Comment allez-vous, Maman ? Notre frère Abdullah vient-il vous voir ? Qui subvient à vos besoins ? Comment vivez-vous ? Comment vont Zubaida et Nasreen ? Et... ? » « Abdullah est venu me voir deux fois pour prendre de mes nouvelles. Et votre frère Mohammadi nous a envoyé 2 000 dirhams. Ce n'est pas suffisant pour couvrir nos dépenses, d'où nos difficultés. » Elle marqua une pause, soupira, puis dit tristement : « Le plus gros problème, c'est le père de Zubaida. Il est venu nous voir et nous a dit qu'il envisageait de l'emmener, ainsi que ma petite-fille Nasreen, vivre chez lui. Il a dit que sa fille ne pouvait pas attendre un mari qui ne viendrait peut-être jamais. Mais heureusement, Zubaida a refusé de partir avec lui. Il a raison. Un mari doit être avec sa femme, pas sur un autre continent ! » Nous étions choqués et horrifiés par cette triste nouvelle, et ma sœur Mimount s'est exclamée d'un ton indigné :



Ma petite sœur et ma mère

— Mais mon frère Mohammadi prépare la maison pour Zubaida et Nasreen en Allemagne. Sur les photos qu'il nous a envoyées, nous avons vu qu'il peignait et meublait la maison, et il a transmis tous les documents nécessaires pour les retrouvailles familiales. C'est Abdullah qui s'occupera de tout cela et qui accompagnera Zubaida et Nasreen à Francfort. Tu ne te souviens pas, Maman ? C'est ce qui a été convenu ici.

Le salon. Le père de Zubaida, son frère Mustafa et mon frère Muhammad , venu d'Azghanghan, étaient présents . Zubaida entra, portant Nisreen. Elle nous salua chaleureusement et s'assit près de Mimount. Ma mère poursuivit sa conversation sincère : « Oui , ma fille. Monsieur Muhammad, le père de Zubaida, vieillit, tout comme sa mère, son épouse. Ils auront peut-être besoin de leur fille pour les aider aux tâches ménagères.

C'est pourquoi il souhaite qu'elle vive avec lui jusqu'à ce que la question du regroupement familial soit réglée et que Zubaida puisse retourner chez elle. » Zubaida prit la parole, presque pour protester : « J'ai assuré à mon père que je ne voulais pas quitter la maison de mon mari. De plus, mon frère Mustafa s'est fiancé cet été à une jeune femme de l'étranger et ils vont bientôt se marier ; elle les aidera aux tâches ménagères.

Je préfère vivre avec vous , même si nous avons des difficultés financières. Houriya m'apprendra à coudre, afin que je puisse travailler et que nous puissions nous entraider. » Je vous aime tous, et je suis heureuse de ma vie avec vous tous, car vous m'aimez et me respectez . Puis ma mère , souriante et émue, regarda Zubaida et Nasreen avec amour et tendresse et dit : « Que Dieu te bénisse, ma fille Zubaida.

Tu es une femme de bonne moralité, contrairement à la fiancée de mon fils Abdullah, qui n'a jamais prononcé le mot « Lalla », comme si j'étais son ennemie. Elle n'a aucun lien avec notre famille ! Elle a volé mon fils et l'a arraché à sa famille. Il était notre seul soutien, mais elle a coupé court à nos moyens de subsistance ! »



Ma mère tient Nasreen sur ses genoux.

Et ma mère se mit à pleurer à l'idée de voir ses enfants séparés. Zubayda se leva, la prit dans ses bras et la consola, les larmes aux yeux : « Sois patiente ,Lalla , et tous nos problèmes s'arrangeront. Bientôt, mon passeport et le reste des papiers seront prêts, et je rejoindrai mon mari, Muhammadi, en Allemagne. Nous t'enverrons un mandat chaque mois pour que tu puisses vivre en paix. Je ne te cacherai pas combien je suis heureuse avec vous tous.

Abdullah, Abdul Rahman et Maimoun me respectent, et toi, Lalla, tu es comme une mère pour moi. Que Dieu vous protège tous.» Ma mère essuya ses larmes et se leva, disant : «Nous étions tellement absorbées par nos soucis que nous avons oublié de déjeuner. Vous serez fatigués et affamés du voyage, mes enfants. » Puis elle alla à la cuisine , suivie de Zubayda.



L'histoire d'une famille et de sa lutte pour la survie

J'ai pris Nisreen dans mes bras et l'ai installée sur mes genoux, la couvrant de baisers et de caresses. Puis j'ai sorti de mon sac des bonbons et une jolie poupée que je lui ai offerts. Quelques minutes plus tard, ma mère est entrée avec une assiette d'œufs, d'huile d'olive et de pain. Zubaida a suivi avec un plateau de thé à la menthe, dont le parfum nous parvenait déjà. Nous avons commencé à prendre notre petit-déjeuner avec grand plaisir.

Le vrai bonheur ne se trouve qu'en compagnie de proches aimants. Ma mère m'a dit : «Abdel Rahman, il y a une semaine, ton ami Maimoun al-Tamtam, le propriétaire du magasin de tableaux et d'encadrements, est passé. Il m'a dit qu'une Espagnole chrétienne a besoin que tu peignes une vieille photo de Nador datant de l'époque

coloniale. Elle la veut agrandie et peinte à l'huile. Elle souhaite aussi des photos de l'hôpital militaire de Melilla. Va le voir ; il t'en dira plus. »« Merci, maman.

J'irai dès que j'aurai fini de déjeuner. Nous avons besoin d'argent, alors je dois travailler. » Tu travailles toujours et tu ne connais jamais le repos , mon fils .

Dès que j'eus fini de manger, je suis sorti voir Maimoun. En chemin vers l'atelier d'encadrement, je réfléchissais à ma vie et à ce que j'en faisais. J'ai la chance d'avoir un emploi bien rémunéré qui m'attend dès mon retour dans ma ville natale. Si je n'étais pas étudiant ou sans emploi, je vivrais de mon talent pour le dessin. Je suis sûr que c'est un travail et une aventure qui me permettraient de m'épanouir. Même si je vis dans un environnement culturellement arriéré, sans éducation artistique... J'étais perdu dans mes pensées quand je me suis soudain retrouvé face à face avec mon ami Maimoun, le bègue.

Bonjour Abdulrahman. Comment allez-vous ?

Louange à Dieu, Maimoun. Et toi, comment vas-tu et comment se portent les affaires ?

— Vous voyez ! Il y a du travail, mais les compétences et les talents sont rares, voire inexistants. J'ai cherché un artiste pour peindre un paysage pour un de mes clients, mais je n'ai trouvé personne dans toute la ville. Vous étiez à Rabat. C'est ce que votre mère m'a dit quand je lui ai posé des questions sur vous.

Maimoun sortit quelques photos de son tiroir et les posa sur son bureau en disant :

A - Abd Al-Rahman, voici les photos d'une Espagnole qui souhaite se faire portraiturer à l'huile. Elle les veut de grand format, 50 x 70 cm. Ces deux autres photos représentent l'hôpital militaire de Melilla. Elle souhaite également qu'il s'agisse de peintures à l'huile, de format 60 x 40 cm. Êtes-vous d'accord ?



Hôpital militaire de Melilla. Peinture à l'huile. 80 x 60 cm. Maroc



UNJ'ai examiné les photos et je lui ai répondu .

— Bien sûr, Maimoun, j'ai besoin d'argent. Comme tu le sais, personne dans la famille ne m'en donne .

Euh ... vous voulez que je vous avance l'argent pour acheter le matériel dont vous avez besoin ?

A - Oui, Maimoun, j'ai besoin d'argent pour aller à Melilla acheter de la teinture, du papier et mes cigarettes. Y

Il ouvrit le tiroir de son bureau, en sortit une enveloppe et me la tendit en disant : « Tenez, 400 dirhams. Ça suffit ? » « Oui. C'est suffisant pour l'instant. » Je pris les photos et l'argent et quittai sa boutique, reconnaissant et heureux. De retour à la maison, je montrai à ma mère l'argent que j'avais gagné et lui donnai 100 dirhams pour faire les courses. Elle était ravie et souriante. Elle m'embrassa en disant : « Tu es béni, mon fils. Tu le seras toujours.

Je prie toujours pour ton bien-être et ta réussite. » Après cela, je sortis acheter une toile. Quant à la nouvelle facture d'eau et d'électricité, affichée sur la porte du réfrigérateur, je n'y prêtai aucune attention, car il me fallait l'argent restant pour acheter la peinture et la toile. Cette crise financière me fit envisager de devenir enseignant pour avoir un emploi, subvenir aux besoins de ma famille et les rendre heureux. Mais j'abandonnai l'idée.

Ce sera ma dernière année à l'université. Je dois terminer mes études pour obtenir mon diplôme en psychologie, et ensuite je travaillerai et subviendrai aux besoins de ma chère famille comme bon nous semble. C'est la tradition : les enfants assument la responsabilité de protéger et de faire vivre leur famille, même si mon frère Abdullah s'est soustrait prématurément à ce devoir moral sous la pression de sa fiancée.

Mais même si je termine mes études universitaires et obtiens mon diplôme, on m'enverra enseigner dans des villes, des régions et des villages loin de ma famille, me forçant à vivre à nouveau dans cet isolement dont je suis lasse. Et puis, j'enseignerai la littérature, pas ma spécialité ! Enfin, si tant est que je sois nommée professeure, voire simple enseignante ! Rien n'est garanti dans ce pays, et on ne peut rien prévoir avec eux.

Ce système est un véritable chaos, et ils nous obligent à vivre au milieu de cette anarchie totale ! Je continuais à vagabonder, perdue dans l'océan de mes réflexions et de mes projets d'avenir, jusqu'à ce qu'une voix me tire de mon rêve troublant : « Zimhman ! » C'était la voix de ma sœur Thamount. « Zimhman », diminutif de « Mon cher Abdul Rahman », c'est ainsi qu'elle et ma sœur Houria m'appelaient. Je me retournai vers elle ; elle tenait un bouquet de menthe.

Elle dit : « Maman a oublié la menthe, alors je suis allée en acheter. Nous avons des invités. » Je lui demandai : « Qui ? » Elle répondit : « Notre frère Abdullah et son beau-frère, enfin, le frère de sa fiancée. Il est venu nous inviter à son mariage samedi et dimanche. » Le délai est court. Il ne me reste que quatre jours ; je dois terminer rapidement les trois tableaux pour pouvoir te donner l'argent pour t'acheter une nouvelle robe. Heureusement, Maimoun m'a donné 400 dirhams d'avance.

J'ai pris 30 dirhams et les lui ai tendus en disant : « Voilà pour toi, de l'argent de poche. Je n'ai que de quoi acheter du matériel de dessin. » Elle m'a embrassé avec reconnaissance, et nous avons repris le chemin de la maison.



Fin juillet 1980, les préparatifs battaient leur plein au deuxième étage de l'appartement de mon frère Abdullah, qu'il avait loué à son ami Yaakoubi, alors président du barreau. Toutes mes sœurs étaient présentes pour ce mariage mémorable : Yamina, venue d'Azghanghan avec ses filles ; Yamna et son mari, venus d'Ighzannen ; Houria, avec son mari et ses enfants, venus d'Al-Aroui ; ma sœur Mimount ; et Zoubida, l'épouse de mon frère Mohammadi, qui l'attendait en Allemagne .

Étaient également présents mon oncle, le combattant pour la liberté Abdel Salam, son épouse Habiba Saqli et leurs enfants ; mon frère Mohammed, son épouse et leurs enfants ; mes oncles et leurs épouses ; et les voisins. Nous étions tous réunis dans l'appartement, attendant l'arrivée du cortège nuptial, qui devait venir du village de Bouyafar.

Les sons du tambourin et les mélodies de l'« Izran Nrif » résonnaient dans le salon, contribuant à l'atmosphère joyeuse du mariage, leurs échos se propageant dans toute la pièce. Ce fut une journée magnifique et exceptionnelle, et j'étais comblé de bonheur au mariage de mon frère .



Une des voitures du joyeux cortège nuptial

J'étais sur le trottoir, devant l'entrée de l'immeuble, jouant avec le petit Tawfiq, le fils de ma sœur Houria, qui me l'avait confié pour ne pas gâcher l'ambiance joyeuse du mariage. J'accueillais en même temps les invités de marque qui arrivaient sur les lieux. Le temps était magnifique et ensoleillé, et les rues étaient animées par le va-et-vient des passants, rythmé par l'appel à la prière de l'après-midi qui résonnait des minarets. Au loin, j'entendais des coups de klaxon.

C'était le cortège nuptial de mon frère Abdullah, qui approchait lentement. Les invités s'agitaient et commençaient à regarder par les fenêtres et les balcons pour apercevoir le joyeux cortège, impressionnant : de nombreuses voitures de formes et de couleurs différentes. La plupart appartenaient aux membres de la famille et aux amis du marié.

Des acclamations et des youyous se mêlaient à l'appel à la prière et aux coups de klaxon annonçant l'arrivée du cortège, comme si je planais au sein d'une symphonie harmonieuse. La luxueuse voiture transportant les mariés s'arrêta devant l'immeuble. Le beau couple en sortit, entouré des sœurs de la mariée, et monta les escaliers, suivi de mes sœurs, folles de joie et youyous.

Lorsque les jeunes mariés atteignirent leur chambre, meublée de meubles flambant neufs, la sœur aînée de la mariée se précipita soudainement, l'empêchant d'approcher et de s'asseoir sur le lit. Elle se mit à retourner et à éparpiller les draps et à fouiller dans les oreillers avec des mouvements incompréhensibles !

Ma sœur aînée, Yamina, qui se tenait dans l'embrasement de la porte et observait cette scène surréaliste et absurde avec mes autres sœurs, se mit en colère et dit à la sœur de la mariée, qui retournait et « retournait » les draps et les oreillers et les fouillait :

Alors, tu es rassurée maintenant ?! Quelle honte ! Comme dit le proverbe, « Qui a mauvaise conscience s'emporte ! » Tu cherches la « magie » au lit ! Notre famille n'est pas du genre à croire à la sorcellerie, aux amulettes et aux superstitions ! Nous ne sommes pas des sorcières comme certaines ! Tu as commencé la cérémonie en déclarant la guerre, comme si nous étions des ennemis ! Es-tu venue épouser notre frère ou pour détruire notre famille ?!

Si je n'avais pas eu honte devant ma mère, j'aurais refusé d'assister à ce mariage et je serais rentrée chez moi. Mais je comprends les sentiments de mon frère et je les respecte. Car Abdullah sera toujours notre frère ! Et elle s'est retirée de la chambre nuptiale avec ma mère, mes autres sœurs et quelques invités qui ont condamné ce comportement hostile et déplacé, qui, malheureusement, n'augurait rien de bon.



Mes sœurs Yamina et Yamna dans les années quatre-vingt du siècle dernier

Il suit

Publié il y a 30th July par Abderrahman Sakali

Paragraphe 47 — CIGOGNE

26 septembre 2019

26 septembre 2019

cigogne



Arène



Les vacances d'été s'achevèrent, ponctuées de leurs problèmes, de leur chaleur et de leurs soucis familiaux. Les années suivirent leur cycle, avec leurs joies et leurs peines. Je fis ma valise et repris la route vers Rabat, l'esprit préoccupé par les problèmes familiaux. En apparence, je paraissais ordinaire, comme n'importe quel passant, mais intérieurement, je bouillonnais comme un volcan, rongé par la douleur de ma chère mère. Elle ne méritait pas d'être abandonnée par son fils, même temporairement, après toutes les responsabilités, les épreuves et les sacrifices qu'elle avait endurés pour nous tous ...

À la gare de Taourirt, au Maroc, j'attendais le train , l'esprit préoccupé par ma dernière année d'études universitaires à Rabat. Je ne m'inquiétais pas du logement cette année, car j'avais promis à ma chère amie Najia de retourner dans leur luxueuse villa de Salé, plus précisément dans le quartier huppé de Battana, habité uniquement par des ministres et des personnes fortunées.

C'est Najia qui m'avait fait découvrir la villa du ministre Zniber, qui vivait non loin de là, et qui m'avait aussi présentée à l'un de leurs fils, qui étudiait avec elle. Mes pensées se tournèrent vers un passé récent, et plus précisément vers les événements entourant le mariage de mon frère Abdullah, qui avait failli tourner au chaos à cause du comportement d'une des sœurs de la mariée. Sans le sang-froid et la sagesse de mes sœurs, la situation aurait dégénéré.

Mais c'était le mariage de notre frère, et il était préférable pour nous de fermer les yeux sur cette puérité et d'éviter de l'embarrasser devant les invités en ce jour si spécial .

Dans le silence de la nuit, les échos lointains du bruit du train parvinrent à mes oreilles . Il s'approche progressivement La gare, sa fumée noire s'élevant vers le ciel, son quai commençant à s'animer de voyageurs. J'ai pris mon sac et suis entré dans un

compartiment à moitié plein. Je me suis installé parmi eux, perdu dans mes pensées .

Je me suis levé et j'ai sorti de mon sac le roman « Un conte de deux villes » de Charles Dickens, que j'avais commencé une semaine plus tôt. J'ai repris ma lecture. Après une courte pause, la sirène du train a retenti et il s'est mis en marche, parcourant la longue route vers Rabat. Le silence régnait dans la nuit, et je n'entendais que le cliquetis des roues de fer sur les rails et le grondement de la locomotive. Le sommeil a commencé à me gagner.

Mes paupières se sont alourdies et se sont peu à peu fermées. Mes pensées se sont mises à s'entremêler de façon surréaliste. J'ai regardé autour de moi ; la plupart des passagers dormaient, et le train continuait de cracher de la fumée en traversant le désert, serpentant comme un serpent. Il est finalement arrivé à la gare de Salé à neuf heures du matin, car nous avions du retard à Fès .



Gare de Salé

Je suis descendu du train et me suis installé dans le premier café près de la gare. J'avais faim et envie d'une cigarette. Après cela, j'ai continué sans tarder vers le quartier de Battana. Je suis arrivé à la villa à onze heures moins le quart et j'ai commencé à l'examiner attentivement : rien n'avait changé à l'extérieur de cette belle demeure, si ce n'est le houx, dont les branches avaient poussé et retombaient sur le mur. J'ai sonné et suis resté planté là, attendant qu'on m'ouvre.

Je n'aurais pas été gêné s'ils m'accueillaient avec leur générosité et leur affection habituelles, car je leur avais apporté de simples cadeaux de chez Melilla : un tube de crème Nivea pour ma tante, Hajja Mahjouba, un flacon de parfum pour Najia et un

paquet de cigarettes américaines pour Sidi Mohammed. Perdu dans mes pensées, j'ai entendu la porte en fer s'ouvrir et Najia est sortie pour voir qui était là. Lorsqu'elle m'a reconnu, je l'ai saluée de baisers sur les deux joues, comme d'habitude.

Elle m'a souri chaleureusement. « Bonjour, Abdul Rahman. Quelle belle journée ! Entrez, je vous prie. Qui est là ? »

Personne . Je suis seul. Ma mère est partie avec Zahra et Saida chez ma sœur Jamila. Mon père est à la station Total. Et Sidi Mohamed est allé chez son ami, le fils du ministre Zniber .

Que faisais-tu ?

Rien d'important. Je préparais le repas .

Nous sommes entrés et nous nous sommes assis dans le salon que je connaissais si bien. J'ai jeté un coup d'œil autour de moi , observant les lieux. Rien n'avait changé. Le grand réveil était toujours là, sa longue cloche en laiton sonnant sans cesse.

Najia m'a apporté une tasse de thé et des sucreries, a demandé une cigarette, puis a dit :

« Abdel Rahman, allez, viens, fumons dans le jardin. Je ne veux pas que ma mère sente le tabac et me punisse comme la dernière fois. Tu te souviens ? »

Et qui pourrait oublier une journée aussi sombre ?!

J'ai pris un thé et une pâtisserie, puis je l'ai suivie dans le jardin. Elle a allumé sa cigarette et m'a demandé :

C'est votre dernière année à l'université pour obtenir votre diplôme en psychologie. Que ferez-vous ensuite ?

En fait , je ne sais pas. Vais-je trouver un emploi ou poursuivre mes études de troisième cycle en Europe ?

— À mon avis , un emploi est préférable. On n'arrête jamais d'étudier ; on peut approfondir ses connaissances tout en restant libre. Mais les habitants de La Mecque connaissent mieux que quiconque leur propre voie.



La villa de mon oncle où j'ai vécu pendant des années

J'ai regardé le théier et je m'en suis approché, j'ai cueilli quelques-uns de ses fruits jaunes et sucrés, et je lui ai dit :

Cet arbre a beaucoup grandi et sa taille a doublé. J'adorais l'arroser tous les jours .

Nous ne remarquons pas son développement car nous vivons ici et le voyons tous les jours, tandis que vous préférez Rabat et vivre loin de nous. Pourquoi n'avez-vous pas vécu avec nous ? Et pourquoi n'êtes-vous pas venu nous rendre visite, Abd al- Rahman ?

La musique , l'université, l'art et les bibliothèques publiques - tous ces facteurs académiques m'ont incitée à m'installer à Rabat, car tout est à proximité. Mais je venais te rendre visite de temps en temps .

Parfois ... très rarement !

Elle l' a dit avec ressentiment, une pointe de sarcasme, et peut-être même d'amertume. Je connaissais la profondeur de ses sentiments pour moi. Elle m'aimait et me respectait. Mais, hélas pour elle, elle aimait une femme blessée par un amour déçu : Malika, dont la profonde blessure dans mon cœur restera à jamais gravée dans ma mémoire ! Et notre accord de l'année dernière, son insistance pour que j'aille vivre avec elle à Bruxelles, que je l'épouse et que je poursuive mon doctorat dans mon domaine. Je le lui avais promis, et que je ne pouvais être avec personne d'autre. Najia, que je considérais comme une sœur, ignorait tout cela .

Abd al-Rahman, à partir d'aujourd'hui, tu vivras définitivement avec nous. Après avoir réussi, tu intégreras l'École normale supérieure et deviendras professeur titulaire, puis nous nous marierons. Je sais que tu crains que les responsables des affectations ne t'envoient au Sahara ou dans d'autres régions éloignées de nous et de ta famille à Nador. Ne t'inquiète pas, mon père t'aidera pour ta nomination. Et si tu es affecté à un

poste dans ta région, je vivrai avec toi à la campagne .

On verra à la fin de l'année , Najia. — Je vais te confier , Abdel Rahman, un secret qui me tracasse. Il y a quelques semaines, mes parents parlaient de mon mariage et du désir de ma mère que tu sois son gendre, mon futur époux. Mon père a dit à ma mère : — Ne compte pas sur Abdel Rahman pour épouser une Arabe. Un paysan, où qu'il aille, finira toujours par épouser une autre paysanne ! Est-ce vrai ? — Nous avons entendu la porte de la villa s'ouvrir et la voix de ma tante Hajja. Elle revenait avec ses filles, Zahour et Saida. Quand elle m'a vu, elle a dit : — Tu es venu , mon fils Abdel Rahman ? Bienvenue. — Je les ai saluées et nous sommes entrés. Après avoir ôté sa djellaba, elle a dit : —

Comment vont maman, Abdullah, Mohammadi et ton frère aîné à Zaghanghan ?

A : Tout le monde va bien , tante. Ils vous envoient tous leurs salutations.

Que la bonté les accueille.

Je ne voulais pas lui parler du mariage de mon frère Abdullah, car cela l'aurait blessée. Elle avait espéré qu'il épouserait sa fille Najia ou Na'ima, après le mariage de mon frère Mohammadi et son départ pour l'Allemagne, sur lesquels elle avait fondé les mêmes espoirs, et qu'il épouserait l'une de ses filles. Mais maintenant, ils étaient mariés !

J'ai sorti de mon sac de voyage le tube de pommade que je lui avais acheté et je le lui ai donné .

Tante , voici une boîte de Nivea pour toi .

Pourquoi , mon fils Abdul Rahman ? Tu es étudiant et orphelin ; nous ne devrions pas profiter de toi. Merci quand même .

J'ai jeté un coup d'œil à la grande horloge devant moi ; ses aiguilles étaient arrêtées à une heure. Nous avons entendu le portail de la villa s'ouvrir et la Renault 4 blanche s'engager au cœur du jardin. C'était mon oncle, Haj Benachir, qui rentrait du travail pour déjeuner, accompagné de son fils aîné, Sidi Mohamed.

Je les ai salués chaleureusement. Ensuite, nous avons mangé le repas préparé par Najia, et mon oncle Haj m'a interrogé sur la situation de la famille ...



Cette année universitaire s'est déroulée de façon habituelle. Mon professeur de psychopathologie, le Dr Khalil Al-Omrani, m'a confié le sujet de mon mémoire de licence : « Le jeu chez les nourrissons de 0 à 12 mois ». Il a lui-même reconnu la difficulté de cette recherche et la rareté des études et références sur la psychologie du jeu chez les jeunes enfants . J'ai donc dû consulter toutes les références disponibles et me fier principalement à une observation attentive du comportement des enfants en crèche et en maternelle.

Pour toutes ces raisons, j'ai été contraint d'interrompre mes études de musique et de solfège en quatrième année et de me consacrer à cette recherche fascinante, en étudiant et en rédigeant ma thèse , qui doit être achevée avant juin de cette année universitaire , 1981 .



Par le jeu, l'enfant découvre le monde qui l'entoure.

Comme je le savais déjà grâce à mes nombreuses lectures et à l'observation du comportement de ma petite-fille Nisreen, le jeu n'est pas un simple plaisir ni une perte de temps pour un enfant. Il s'agit au contraire d'un élément essentiel de son développementnel, physique et sensoriel.

Le jeu l'aide à comprendre son environnement, à découvrir et à percevoir les choses et leurs relations de cause à effet, à développer certaines fonctions cérébrales, à résoudre les problèmes rencontrés en jouant, à construire sa mémoire et à développer sa pensée logique. Il l'aide également à prendre les décisions nécessaires, servant de laboratoire pour le raisonnement et la structuration de son système cognitif en général.

Autrement dit, par exemple, lorsqu'un enfant appuie plusieurs fois sur le bouton d'un jouet, appréciant le son produit, il apprend progressivement à mémoriser la séquence des actions. Cette répétition l'aide à développer ses compétences, sa mémoire, sa compréhension des conséquences de ses actes et à renforcer sa confiance en soi.

Elle contribue également à son développement émotionnel et physique, à ses capacités de résolution de problèmes, à sa compréhension du principe de causalité, ainsi qu'à ses interactions sociales. La psychologie de l'enfant est un domaine relativement récent, dont les origines remontent à 1840.

De nombreux chercheurs et spécialistes se sont penchés sur ce sujet, notamment Stanley Hall, psychologue de l'éducation américain et fondateur de l'École pédagogique, un établissement spécialisé en psychologie et éducation de l'enfant. Sigmund Freud et sa fille Anna Freud ont également étudié la psychologie de l'enfant, abordant le développement de l'enfant d'un point de vue psychanalytique.

Dans son ouvrage « Le diagnostic par le jeu chez l'enfant », la chercheuse et psychanalyste austro-juive Melanie Klein s'est intéressée aux angoisses des enfants et à leurs stratégies d'adaptation par le jeu. Le célèbre psychiatre Jean Piaget a exercé une

profonde influence, en particulier sur la psychologie de l'enfant moderne, en développant de nombreuses théories relatives à la compréhension et à l'apprentissage chez l'enfant.

Il s'intéressait à l'étude de la psychologie clinique et de la psychologie de l'enfant, et a élaboré un ensemble de théories sur les études psychologiques, connues sous le nom de théories de Piaget. Sa théorie du développement cognitif est considérée comme l'une des plus célèbres théories psychologiques et est encore utilisée dans le traitement de nombreuses affections psychiatriques, notamment celles liées aux maladies infantiles et à la santé mentale des enfants.

1981 fut ma dernière année à l'université de Rabat, une année décisive. J'ai consacré à ma thèse des recherches approfondies et des études spécialisées en psychologie de l'enfant, au point que mon directeur de thèse m'a remercié pour les efforts déployés. J'ai obtenu mon diplôme avec mention. Cela m'a encouragé à postuler à une bourse pour poursuivre des études supérieures en psychologie à l'étranger.

J'ai postulé à des universités américaines et britanniques car je maîtrisais mieux l'anglais que le français, langue que je détestais à cause d'un de mes instituteurs qui nous battait souvent et durement à cause de nos erreurs de grammaire et de syntaxe .

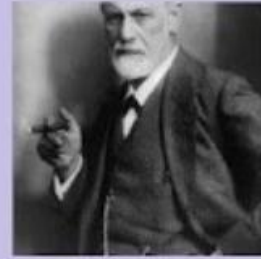
اهم رواد علم النفس التربوي



Albert-bandura



Alfred-Adler



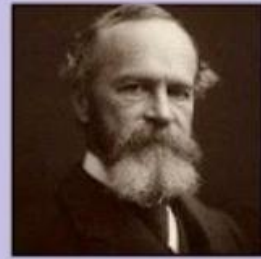
Sigmund-Freud



Jean-Piaget



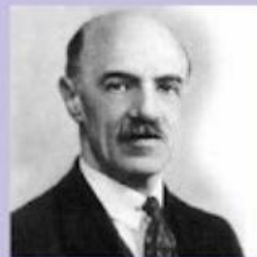
Gordon-Allport



William-James



Abraham-Maslow-
Psychologist



Charles-Spearman



Anna-Freud



Melanie_Klein_1952
ميلاني كلين



Wilhelm-Reich



Maria-Montessori

Ce sont ces génies qui m'ont tout appris.

UN J'ai passé la majeure partie de mon temps à la villa de Battana, près de Salé. Je passais mes journées entières dans le jardin, le salon ou la chambre isolée de Naïma, nichée dans un coin du jardin, à faire des recherches et à étudier. J'organisais ma vie de manière à ne pas perdre une minute. Il m'arrivait d'aller à la bibliothèque universitaire pour emprunter des livres et des ouvrages de référence en lien avec mon sujet de thèse, ou d'en acheter à la bibliothèque Kalila wa Dimna et dans d'autres

librairies. J'allais aussi dans des crèches pour observer le comportement des jeunes enfants. Et parfois, quand elle remarquait ma fatigue, Najia m'appelait. Pour un pique-nique quelque part en ville .

Un jour, nous sommes allés à la lointaine kasbah de Chellah, qui était considérée comme L'une des attractions touristiques les plus célèbres et les plus importantes de Rabat, C'était la fin de l'après-midi, et il faisait chaud et ensoleillé. À notre arrivée en bus, de nombreux passagers sont descendus avec nous.

La kasbah romaine de Chellah était visitée par de nombreux touristes, venus du Pakistan et de l'étranger, attirés par sa beauté naturelle époustouflante, son immensité et sa tranquillité. Des groupes et des familles y entraient gratuitement, et Najia et moi flânions dans le jardin, grignotant des graines de tournesol, bercées par le chant des oiseaux et admirant le magnifique paysage. Soudain, une cigogne blanche a survolé la zone et s'est perchée au sommet d'un grand arbre.

Émerveillés par ce spectacle, nous l'avons suivie du regard jusqu'à l'arbre. Nous l'avons vue se poser dans son nid, et ses oisillons se sont précipités pour l'accueillir, le bec grand ouvert. Ils avaient faim. .



Nous étions captivés par cette scène de nature, qui incarnait la maternité dans sa forme la plus belle et la plus sublime ! Najia était assise sur l'herbe, et moi à côté d'elle, fumant nos cigarettes et observant la cigogne nourrir ses petits. Après quelques minutes, elle s'envolait du nid pour chasser d'autres proies, puis revenait. Finalement, une autre cigogne arriva et se posa dans le même nid. Le père et la mère nourrissaient leurs oisillons. Najia sourit en regardant les cigognes dans le nid et dit :

Toute la famille est réunie : le père, la mère et les oisillons. J'espère que nous serons ensemble dans le même nid une fois tes études terminées .

Je ne trouvais rien à dire, si ce n'est : « Si Dieu le veut ! » Najia grommela : « Je ne fais pas confiance aux gens qui disent “Si Dieu le veut”. Parce que je sais qu'ils mentent ! » « Pas forcément. Et puis, il y a un autre facteur qui pourrait nous empêcher de réaliser nos souhaits ! Tout ce qu'on souhaite ne se réalise pas, Najia. » « Je ne suis pas d'accord avec toi, Abdul Rahman.

Toute personne saine d'esprit et mature, si elle veut réaliser un souhait, y parviendra grâce à sa volonté et sa détermination. À moins qu'un autre facteur caché n'empêche d'atteindre cet objectif. La présence d'une autre fille, par exemple.» J'étais très gêné. C'était comme si elle connaissait la source de mon problème, ce qui m'empêchait de me rapprocher d'elle émotionnellement.

En fait, bien qu'elle fût magnifique, grande et intelligente, je n'avais jamais éprouvé de véritables sentiments pour elle, même si j'avais vécu avec elle pendant deux ans, lorsque j'étudiais au lycée Yaacoub El Mansour, près du quartier Hassan à Rabat. Alors, pour changer de sujet, je lui ai montré les cigognes du doigt et je lui ai dit : « Regarde la cigogne. Elle apprend à ses petits à battre des ailes pour voler. »



La Casbah, le site d'aventure

Najia regarda sa montre et resta plantée devant son écran, contemplant l'océan Pacifique, en disant d'un ton alarmé :

— Abd al-Rahman, il est six heures et demie, et la Kasbah ferme ses portes à six heures. Dépêche-toi et suis-moi .

Nous nous sommes précipités vers l'immense porte au loin, mais il n'y avait aucun signe de visiteurs. La porte doit être verrouillée. Oh mon Dieu, que va-t-on faire ?!

Najia tenta d'ouvrir la grande porte et de la contourner, puis se dirigea vers la porte d'une petite pièce où le garde était assis pendant son service de jour, et frappa nerveusement en criant :

Il y a quelqu'un ? Ouvrez la porte, s'il vous plaît. Nous sommes coincés. Ouvrez la porte .

Elle m'a regardé d'un air perplexe et a dit :

Que va-t-on faire, Abdul Rahman ? La situation est dangereuse !

Ne laissez pas la peur vous submerger. Calmez-vous et nous trouverons la solution adaptée .

Comment allons-nous trouver une solution ? Allons-nous défoncer la porte ? Ou allons-nous sauter par-dessus le mur de plus de quatre mètres de haut ?!

Suivez-moi le long du mur ; peut-être trouverons-nous une brèche ou un arbre que nous pourrions escalader pour franchir le mur .

Le mur de terre de la citadelle était très haut, et les grands arbres étaient loin d'elle. Nous avons donc commencé à chercher l'arbre le plus proche pour grimper et sauter par-dessus le mur. Soudain, Najia a dit :

« Abdul Rahman, regarde cet arbre, il est juste contre le mur. Dépêche-toi, le soleil se couche et je ne veux pas dormir ici. »

J'examinai le saule. Ses feuilles étaient vertes et sa hauteur dépassait celle de la Grande Muraille. Je commençai à grimper, tendant la main à Najia pour l'aider à me rattraper. Je lui dis en plaisantant , pour l'encourager, tout en jouant le rôle du héros intrépide :

Najia , es-tu allée au cinéma cette semaine voir « Mon père est perché dans un arbre » ? On dit que c'est une comédie charmante .

Ta main glisse, Abdul Rahman. Tu transpires. Je vais me déplacer sur cette branche, sinon nous allons tomber tous les deux ! La branche sur laquelle tu te tiens est fine et ne supportera pas notre poids à tous les deux .

Tu as raison. Tu sautes par-dessus cette branche et je sauterai par-dessus le mur. Courage, on y est presque .

Une fois descendus de l'arbre et arrivés sur le mur, un problème encore plus grave se posa : comment redescendre, à une telle hauteur vertigineuse ? Nous n'avions ni corde ni échelle. Lorsque Najia s'approcha pour évaluer le vide, elle faillit s'évanouir. Alors je criai pour la prévenir.

S'il te plaît, garde ton calme. Nous surmonterons cet obstacle, comme nous l'avons fait pour tant d'autres. Ce ne sera plus long. Laisse-moi réfléchir un instant, et nous y arriverons , ma chère Najia.

Sans cette épreuve, je ne t'aurais jamais entendu prononcer le mot « mon cher » !

Nous nous sommes mis à scruter l'horizon , espérant trouver quelqu'un pour nous aider à descendre du mur et à nous sortir de ce mauvais pas. Najia a désigné la silhouette d'un homme qui s'approchait et a dit :

Tu vois cette personne qui vient vers nous ? On va l'attendre et lui demander de nous aider à descendre. Tout ce qui nous est arrivé, c'est à cause de cette satanée cigogne !



Sacrée belle cigogne

Nous étions assis sur le muret, écoutant l'appel à la prière du Maghrib qui résonnait du minaret de la mosquée voisine, attendant l'arrivée de notre sauveur. Il était au loin, marchant tranquillement vers la mosquée pour prier. Au bout de quelques minutes, sa silhouette se dessina plus clairement. C'était un homme âgé, vêtu d'une robe brun foncé. Je l'appelai, le suppliant de nous aider. Il leva la tête, nous fixant intensément d'un regard étrange, puis dit :

Que faites-vous ici tous les deux ?! Vous n'avez aucune honte ?! Cette génération est sans vergogne, elle ne cligne même pas des yeux ! Que Dieu maudisse cette marchandise .

Il poursuivit son chemin en nous maudissant, tandis que nous tentions d'avaler cette insulte... Je restai là, à l'écoute d'une idée qui m'avait soudainement traversé l'esprit : je me mis à secouer la branche d'arbre voisine. Je pensais la casser et m'en servir pour descendre. Mais elle était épaisse et difficile à briser. Alors j'abandonnai et m'assis, essayant de calmer Najia, qui était très effrayée et pâle. Soudain, une autre idée me vint à l'esprit. Je lui dis :

Najia , enlève vite ton pantalon .

Najia fut quelque peu surprise par l'idée, mais elle accepta, et nous commençâmes toutes les deux à enlever nos jeans. Je baissai les yeux avec prudence et appréhension. La distance était grande, au moins quatre gouttes de pluie. Avec les jeans noués ensemble, Najia descendrait facilement. Alors je lui dis :

Écoute . Tu vas saisir le bas de ton pantalon à deux mains et te baisser lentement sans regarder en bas , et je vais t'aider. Vas-y .

UN



Adolescence et alpinisme himalayen

Je me suis agrippé à la branche de l'arbre de la main gauche pour garder l'équilibre et éviter de tomber, et j'ai tendu la main droite pour l'aider à descendre. Elle a commencé à s'éloigner petit à petit tandis que je desserrais mon pantalon jusqu'à ce qu'elle soit à moins d'un mètre du sol, et je lui ai dit joyeusement :

— Vous êtes arrivé. Regardez le sol maintenant. Vous pouvez sauter .

Elle a sauté de joie en voyant ses pieds sur la terre ferme. Elle a levé la tête et m'a demandé :

Et comment comptez-vous vous y prendre maintenant pour faire tomber Abdul Rahman ?

A : J'utiliserai la même méthode. Mais on sera sans pantalon, car je les attacherai à la branche pour pouvoir descendre et les laisser pendre là-haut. Qu'en penses-tu ?

Oh non ! Mais pourquoi on ne peut pas récupérer nos pantalons ? Ne t'inquiète pas. On sera là tôt demain pour te les rendre. Mais comment on va faire pour y aller maintenant ?

— Tu portes une longue robe « Rebecca » et ça ne te pose aucun problème. Mais moi, je vais me promener nue dans les rues ! C'est pour ça que je n'utiliserai qu'un seul pantalon pour descendre. Je te le jetterai dessus et je me tirerai .



Arrivés à la porte des éléphants, Najia me conseilla de garder cette aventure secrète, de l'enterrer avec nous et de ne laisser personne d'autre en entendre parler. Puis elle se glissa dans sa chambre pour se changer .

Une semaine s'est écoulée depuis que j'ai déposé ma demande de bourse d'études supérieures auprès du ministère de l'Éducation nationale. La réponse a été positive. J'ai donc commencé à rassembler mes affaires et mes livres pour retourner auprès de ma famille à Nador et dire au revoir à ma famille ici à Battana. J'ai terminé mes études universitaires à Rabat, et il est temps de partir ...

Il suit

Publié il y a 4th March par Abderrahman Sakali

Paragraphe 47 — Voyage à Bruxelles

02 décembre 2019

02 décembre 2019



xx

Sur la route du nord, vers Tanger, une route que je n'avais jamais empruntée ni même vue auparavant, je me perdais dans mes pensées, contemplant les paysages à couper le souffle de mon pays : des fermes et des villages disséminés çà et là, des pâturages, des champs, des rivières, des hommes, des femmes et des enfants.

Ce sont les foyers de mes frères amazighs, les premiers habitants de cette région.

Parfois, je voyais des bergers mener leurs troupeaux paître en liberté dans la nature, et de temps à autre, nous apercevions des monastères et des tombeaux.

Et les mosquées, sanctuaires Pour les justes, toutes ces scènes reflètent les conditions d'aliénation et de servitude qui règnent dans cette région marginalisée et oubliée.

Parfois, un petit panneau bleu, presque délavé et brisé, aux inscriptions rouges, apparaît au bord de la route, avertissant les automobilistes des virages et des dangers de cette voie étroite.

Ce sont là les scènes de la marginalisation dans un pays sous-développé... !



Carnets de voyage

Je ne connaissais rien.

Je ne connaissais absolument rien de cette région du nord de la campagne marocaine !

Nous étions tous plongés dans une profonde ignorance dont nous étions incapables de nous extraire depuis des siècles.

J'ignorais, par exemple, que cette campagne est un prolongement géographique de l'Afrique du Nord, habitée par le peuple amazigh depuis l'Antiquité.

Cette vaste étendue géographique englobe le Maroc, l'Algérie, la Tunisie, la Libye, la Mauritanie, le nord du Mali, le nord du Niger et une partie de l'oasis occidentale de Siwa en Égypte à l'est, s'étendant à l'ouest jusqu'à l'océan Atlantique et du nord de la mer Méditerranée au sud jusqu'au désert du Sahara.

On l'appelle le « Grand Tamazgha ».

J'ignorais également que l'histoire du peuple amazigh remonte à plus de 3 000 ans et qu'il possède son propre calendrier ; nous sommes actuellement en l'an 2966 du calendrier amazigh, un calendrier agricole lié à la terre.

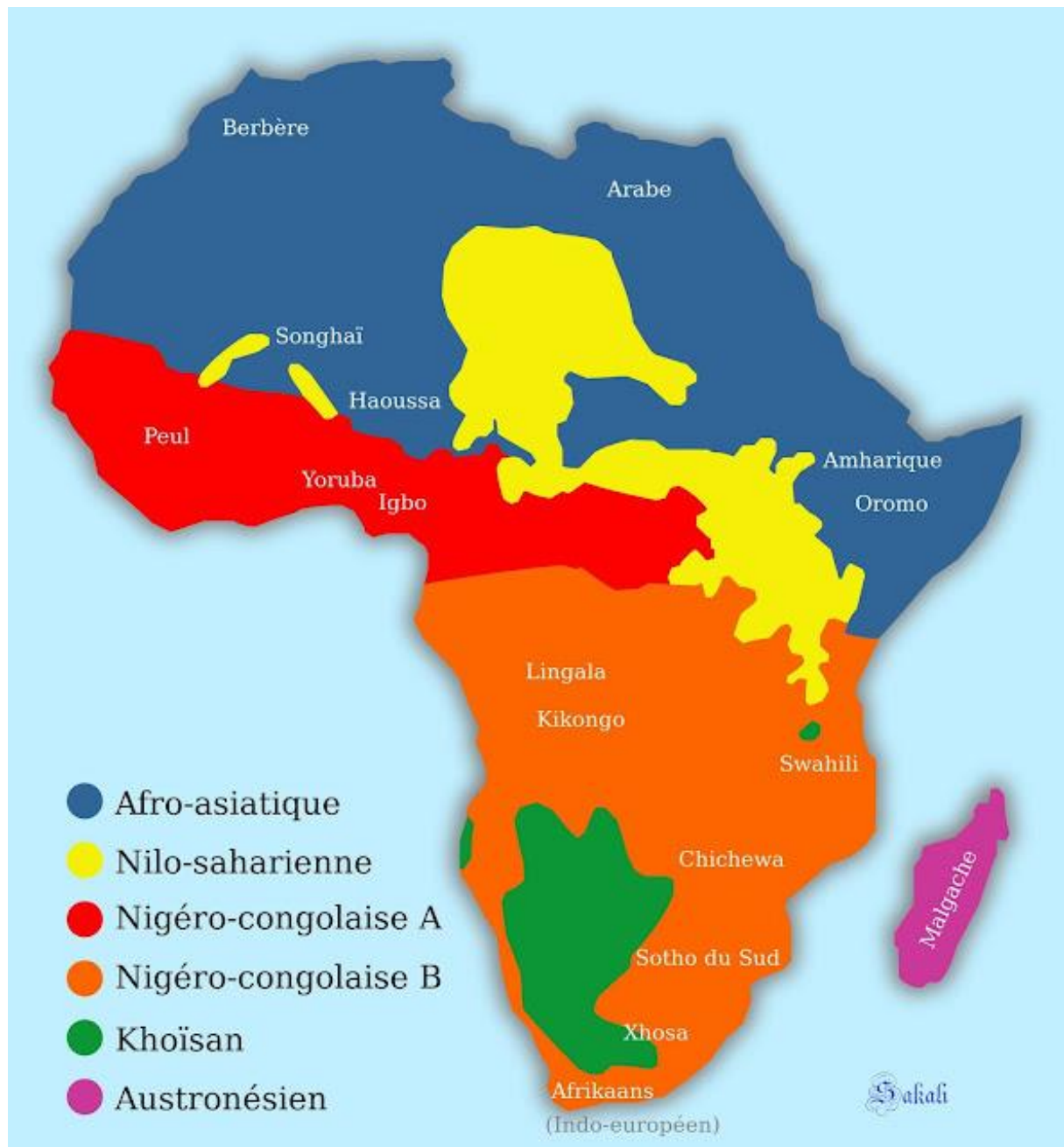
Le peuple amazigh fait remonter la renaissance de son Nouvel An, le 13 janvier, à l'an 950 avant J.-C., année où le roi amazigh Shoshenq Ier triompha du pharaon Ramsès III et établit sa 22^e dynastie dans l'Égypte pharaonique.

En ce qui concerne la religion et les croyances des Berbères, ils vénéraient le soleil et la lune et étaient également influencés par les anciennes religions égyptiennes, partageant avec elles le dieu Amon.

Ont contribué à l'enrichissement du christianisme avant d'embrasser l'islam après l'arrivée des armées arabes envahissant l'Afrique de Nord

Les Berbères avaient contribué au développement de la civilisation romaine et occupaient des postes importants. Dans l'Église chrétienne, des figures telles que saint Victor Ier et Gélase Ier

Et certains Berbères ont régné sur l'Empire romain à son apogée. Septimus Celerus, Macrinus et autres...



La vérité amère

Tout au long du voyage, tandis que mon imagination vagabondait au loin, j'étais assis à l'avant, côté passager, à côté de mon oncle Mohammadi. Il me l'avait demandé pour l'aider à lire les panneaux et les feux de circulation sur l'autoroute. Sa femme et leurs sept enfants prenaient place à l'arrière. Arrivés à Tanger, nous avons patienté plus de trois heures avant de pouvoir enfin accéder au garage du ferry géant qui allait nous faire traverser le détroit de Gibraltar pour rejoindre Algésiras, en Espagne, de l'autre

côté de la Méditerranée...

Mon imagination s'est égarée loin du présent. Ses ailes ont commencé à battre autour des différents ports de ma vie, et j'ai commencé à explorer les étapes de mon enfance et ses labyrinthes tantôt délicieux, tantôt douloureux : la mort de mon père dans un accident de voiture en Algérie, l'émigration de ma mère avec nous de Beni Sidal à Nador, et mes sept années passées à Rabat, loin de ma famille.

Comment puis-je penser à nos migrations alors que je suis moi-même sur le chemin de l'émigration !

Toute ma vie n'est plus qu'une succession de migrations !

Comme si nous étions perdus, sans racines.

Mais l'émigration de notre mère avec nous, quand nous étions jeunes, n'était pas une migration ordinaire, ni une migration géographique de la tribu de Beni Sidal à la ville la plus proche, Nador.

C'était plutôt une migration d'une époque de ténèbres et de déclin vers l'époque moderne.

Du Moyen Âge au Siècle des Lumières.

Telle fut notre migration, et telle elle demeure.

Et c'est là que réside le génie de notre mère, que Dieu ait son âme ...

J'ai pris mon carnet et mon stylo et j'ai repris l'écriture.

« ...Nous avons traversé les villes de Séville, Tolède et Madrid. De là, nous sommes allés à Saragosse, Toulouse et Limousin en France, et de Toulouse Nous nous sommes arrêtés à Lille, puis nous sommes entrés dans la périphérie de Bruxelles.

Je connaissais la géographie du pays que nous traversions grâce au langage des panneaux bleus géants érigés au-dessus des très larges autoroutes, pour que le conducteur ne souffre pas en regardant constamment autour de lui .

À droite et à gauche, pour voir de si petits panneaux. Nous avons marché avec difficulté le long des routes, comme nous l'avions constaté en nous rendant à Tanger.

Puis nous sommes entrés dans la région parisienne, où mon oncle s'était trompé de route, nous avons passé plus d'une heure et demie à tourner en rond, cherchant la direction de Bruxelles. Il était 20h15, alors mon oncle a décidé de passer la nuit sur une aire de repos équipée d'hôtels, de restaurants, de boutiques, de cafés, de toilettes propres et de stations-service et d'ateliers d'entretien.

Mon oncle gara la voiture dans un endroit tranquille, parmi celles d'autres familles d'immigrés marocains comme la nôtre, au milieu des arbres et des fleurs.

Sa femme sortit un tapis léger et l'étendit pour qu'il puisse se reposer de son long voyage. Elle avait aussi apporté du pain, une théière et des conserves de poisson pour le dîner.

J'en profitai pour fumer une cigarette avec leur fils, Miloud, pendant une promenade non loin de chez eux. Tôt le lendemain matin, nous reprîmes la route vers Bruxelles...



Les autoroutes Européennes

Enfin, après une heure et demie de route à travers la périphérie de Bruxelles, nous sommes arrivés chez mon oncle, dans le quartier de Laeken. Et c'est là que commença une autre phase de ma vie fragmentée : la phase de « la vie en Belgique »." ...

Il suit

Publié il y a 30th July par Abderrahman Sakali

BLOG LA ROSE DU DRAME.

Même chapitre avec plus d'images

Paragraphe 49 - Voyage à Bruxelles - Journal d'un artiste immigré - À la recherche du temps perdu

— 22 novembre 2019

Voyage à Bruxelles

Journal d'un artiste immigré à la recherche du temps perdu



Voyage à Bruxelles



F FEn route pour Tanger, ville que je n'avais jamais traversée ni même vue, je me perdais dans mes pensées, contemplant les paysages à couper le souffle de ma terre natale : champs , fermes, villages ruraux et maisons disséminées çà et là, au cœur et au sommet des montagnes. Ce sont les foyers de mes frères amazighs, les premiers habitants de cette région. Et parfois, j'apercevais des bergers menant leurs troupeaux paître en liberté dans les prairies. La nature est libre Des femmes rares et belles qui effectuent des travaux agricoles dans des conditions difficiles .



Et... parfois, des coins de rue et des mosquées surgissent devant nous, Et les silos et les cimetières, sanctuaires Pour les justes saints de Dieu Tous ces éléments reflètent les conditions d'aliénation et d'esclavage qui prévalaient dans ces régions . Une région marginalisée et oubliée. Ce sont des scènes de misère dans un pays arriéré, où l'on vit à la merci du ciel et de la réponse aux prières .



E. Et parfois, sur le bord de la route, on aperçoit un panneau jaune ou blanc, presque effacé et déchiré, avec des inscriptions rouges, qui avertit les conducteurs des virages et des dangers de cette route étroite.



Tout au long du voyage, je suis resté assis à l'avant, côté passager, à côté de mon oncle Mohammadi. Il me l'avait demandé pour l'aider à lire les panneaux de signalisation et les feux tricolores. Sa femme et leurs sept enfants étaient installés à l'arrière. À notre arrivée à Tanger, nous avons attendu plus de trois heures avant de pouvoir enfin accéder au garage du ferry géant qui devait nous faire traverser le détroit de Gibraltar pour rejoindre Algésiras, en Espagne, de l'autre côté de la Méditerranée .



Carnets de voyage. La vie à Tamazgha...

T

Mon imagination s'est égarée loin du présent. Ses ailes ont commencé à battre autour des différents ports de ma vie, et je me suis plongée dans les instants innocents de mon enfance et ses délicieux labyrinthes : la mort de mon père dans un accident de voiture en Algérie, l'émigration de ma mère avec nous du village de Beni Sidal à Nador, et mes sept années d'expatriation à Rabat, loin de ma famille. Comment puis-je penser à nos migrations alors que je suis moi-même sur le chemin de la migration ! Ma vie entière n'est plus qu'une succession de migrations ! Comme si nous étions perdus, sans racines..

J'ai pris mon carnet et mon stylo et j'ai repris l'écriture. :

« ...Nous avons traversé la ville de Séville Nous sommes allés à Tolède et à Madrid, puis de là à Surgut et au Limousin, et enfin à Toulouse. Nous nous sommes ensuite arrêtés à Lille, puis nous sommes entrés dans la périphérie de Bruxelles.

Je connaissais la géographie du pays que nous traversions grâce au langage des panneaux bleus géants érigés au-dessus des très larges autoroutes, pour que le conducteur ne souffre pas et ne regarde pas autour de lui . À droite et à gauche, pour voir de si petits panneaux. Nous avons marché avec difficulté le long des routes, comme nous l'avions constaté en nous rendant à Tanger .



Nous sommes entrés dans la région parisienne et sa banlieue, où mon oncle s'était trompé de route . Nous avons passé plus d'une heure et demie à tourner en rond, cherchant la direction de Bruxelles. Il était 20h15, alors mon oncle a décidé de passer la nuit sur une aire de repos équipée d'hôtels, de chambres, de restaurants, de boutiques, de cafés, de toilettes propres et de stations-service et d'ateliers d'entretien..
□

UN Mon oncle gara la voiture dans un endroit tranquille, parmi celles d'autres familles d'immigrés marocains comme la nôtre, au milieu des arbres et des fleurs. Sa femme sortit un tapis léger et l'étendit pour qu'il puisse se reposer de son long voyage. Elle avait aussi apporté du pain, une théière et des conserves de poisson pour le dîner. J'en profitai pour fumer une cigarette avec leur fils, Miloud, lors d'une promenade non loin de chez eux. Tôt le lendemain matin, nous reprîmes la route vers Bruxelles..

Les autoroutes Européennes

Enfin, après une heure et demie de route à travers la périphérie de la capitale, nous sommes arrivés chez mon oncle à Bruxelles. Et c'est là qu'allait commencer une autre phase de ma vie fragmentée : une phase " La vie en Belgique " ...

La première partie des journaux , qui sera publiée sous forme imprimée, est terminée, et la seconde partie, intitulée « La vie en Belgique » , suivra ...

Bonne lecture

Paragraphe 48 — La Cène

14 novembre 2019

14 novembre 2019

La Cène



Ce mardi de juillet 1981 au matin, de retour de Rabat à Nador, j'ai trouvé ma mère et ma jeune sœur, Mimount, seules dans notre appartement. Elles étaient assises dans la chambre de ma mère. Ma mère était allongée sur son lit, louant Dieu et se débattant avec ses problèmes, tandis que ma sœur cousait, cherchant à l'aider à trouver des solutions. Elles étaient toutes deux sombres et déprimées. Je n'aimais pas leur état d'esprit, même si ma mère essayait de me le faire croire. Mais soudain, ma sœur a éclaté de rire, disant avec sa franchise habituelle :

Notre frère Abdullah nous rend rarement visite et ne nous donne pas un seul dirham pour subvenir à nos besoins. Quant à notre frère Mohammadi, il ne nous a rien envoyé depuis que sa femme, Zubaida, a quitté notre domicile. Nous n'avons pas payé notre loyer depuis cinq mois, ni nos factures d'eau et d'électricité. Nous sommes criblés de dettes !

Alors je lui ai dit pour la rassurer :

« Ne t'inquiète pas, ma chère sœur. À chaque problème sa solution », dit ma mère, qui avait prié et réfléchi.

Cette fois-ci, la solution sera difficile car nos dettes sont importantes.

Je me suis excusé et suis allé dans ma chambre pour réfléchir. J'ai commencé à passer en revue mes projets d'avenir. J'attends actuellement la réponse du ministère de l'Enseignement supérieur concernant ma bourse pour poursuivre des études de troisième cycle à l'étranger en psychopathologie. C'est la dernière étape de mes études, après quoi je travaillerai pour subvenir aux besoins de ma mère et de ma sœur.

Peut-être est-ce aujourd'hui à mon tour d'être responsable de ce qui reste de ma famille brisée. Tout cela m'attriste et me plonge dans une profonde dépression. J'ai contemplé ma vaste bibliothèque. Je l'enrichissais constamment de nouveaux ouvrages et références précieux. Toutes ces références sont des études approfondies dans toutes les branches des sciences humaines, notamment la philosophie, la métaphysique, la psychologie, l'anthropologie, la sociologie, l'histoire, l'économie, etc.

Il n'y avait aucune trace de vieux livres, à l'exception de celui sur la magie de Harut et Marut, que mon frère Abdullah m'avait offert avec le Tafsir al-Jalalayn et le vieux Dalail al-Khayrat, car c'était le chemin qu'il avait emprunté après avoir obtenu son diplôme des écoles de charia et de la faculté de droit. Tous ceux qui venaient me voir dans cette pièce où je recevais mes invités étaient émerveillés par le nombre de livres et leur valeur érudite.

Certains me disaient, reprenant le proverbe bien connu :

« Dis-moi ce que tu lis, je te dirai qui tu es. » Autrement dit, quiconque découvre le contenu de ma bibliothèque comprendra automatiquement ma façon de penser et ma philosophie de vie. Et c'est vrai. Il me sera très difficile de me séparer de cette bibliothèque que j'ai patiemment constituée et enrichie au fil des ans ! Mais aujourd'hui, je n'ai pas le choix. Je vais la vendre pour régler nos problèmes d'endettement. C'est la seule solution rationnelle compte tenu des difficultés que nous rencontrons. Je la vendrai à Mohamed Bouhamidi, le fils de ma sœur aînée et propriétaire de la librairie « Anoual », rue Royale de l'Armée à Nador. J'avais l'habitude de lui prêter certains des livres que j'achetais à Rabat. Je suis certain qu'il sera ravi, car sa bibliothèque ne possède pas ce genre d'ouvrages soigneusement sélectionnés et très spécialisés .



Mon petit-fils, Bouhamidi Mohamed, et moi, le propriétaire de la bibliothèque Anwal

Mes pensées furent brusquement interrompues par un homme qui frappait violemment à notre porte en hurlant. Je me précipitai pour voir qui c'était. C'était le propriétaire, furieux, qui réclamait le loyer. Il nous donna le choix entre payer ou quitter les lieux immédiatement. Je le suppliai d'entrer pour que nous puissions parler poliment et calmement, afin que les voisins ne nous entendent pas. Je le fis entrer dans le salon, suivi de ma mère et de ma sœur, qui avaient assisté à la scène. Elles saluèrent le propriétaire et s'assirent. Ma mère dit :

« Monsieur, vous êtes un homme généreux, que Dieu vous comble de bénédictions. Nous vous devons plusieurs mois de loyer. Mais mon fils Abdullah m'a dit qu'une nouvelle loi réduit le loyer d'un tiers pour les personnes à faibles revenus. Cela signifie que nous ne vous paierons que les deux tiers du loyer, car nous sommes sans ressources et aucun de nous trois ne travaille. Mon fils est encore étudiant. »

Le propriétaire de l'immeuble a protesté auprès d'elle, en disant :



La mère prie

Je n'attendrai pas que votre fils termine ses études et trouve un emploi pour que vous payiez votre loyer. La maison que vous occupez n'est pas à votre nom. Cet appartement est au nom de votre fils, Abdullah, représentant de la société Sonasid. Comme vous le savez, Madame, il n'est pas dans le besoin et n'a aucun droit à une réduction de loyer d'un tiers. J'ai abordé ce point avec lui dans son bureau chez Sonasid, et il m'a confirmé que vous quitterez mon appartement.

F. Ma mère l'a supplié d'être patient avec nous et d'emprunter de l'argent pour payer les loyers impayés.

« Et où irons-nous si nous quittons notre appartement ? Mes enfants et moi serons sans abri. Donnez-nous une autre chance et nous vous rembourserons. Nous n'avons nulle part où aller, monsieur. »

Il lui répondit avec colère et nervosité, en criant :

Peu m'importe que vous deveniez sans-abri. Vous avez des enfants adultes, qui travaillent tous ! Emmenez-les à une œuvre de charité, à la mosquée, au cimetière, ou en enfer. L'important, c'est que vous quittiez ma maison, vous, le peuple de Dieu !



Fils des moudjahidines

J'ai entendu ma petite sœur sangloter. C'était une insulte terrible et un coup dur, comme nous n'en avons jamais subi auparavant. C'était une blessure profonde pour nous tous. Alors je lui ai dit :

Veuillez venir demain récupérer votre argent. Nous vous prions de nous excuser pour la gêne occasionnée.

Ma mère a répondu par une question :

Et où trouveras-tu l'argent pour rembourser toutes ces dettes accumulées, mon fils ?

Ne vous inquiétez pas, je vais régler ce problème aujourd'hui, et demain monsieur recevra ce qui lui est dû et l'affaire sera close.

Ma sœur m'a tirée en arrière de deux pas, me chuchotant à l'oreille à voix basse pour que personne ne nous entende :

Cette nouvelle loi dont parle notre frère Abdullah existe bel et bien. Notre voisine d'en face rencontre le même problème : son père dépose le loyer au trésor du tribunal chaque mois, reçu à l'appui. Je pense que mon frère Abdullah exploite cette loi pour cesser définitivement de nous aider et de payer notre loyer. Peut-être refuse-t-il de payer pour vous forcer à abandonner vos études supérieures à l'étranger et à trouver

un emploi pour subvenir à nos besoins.

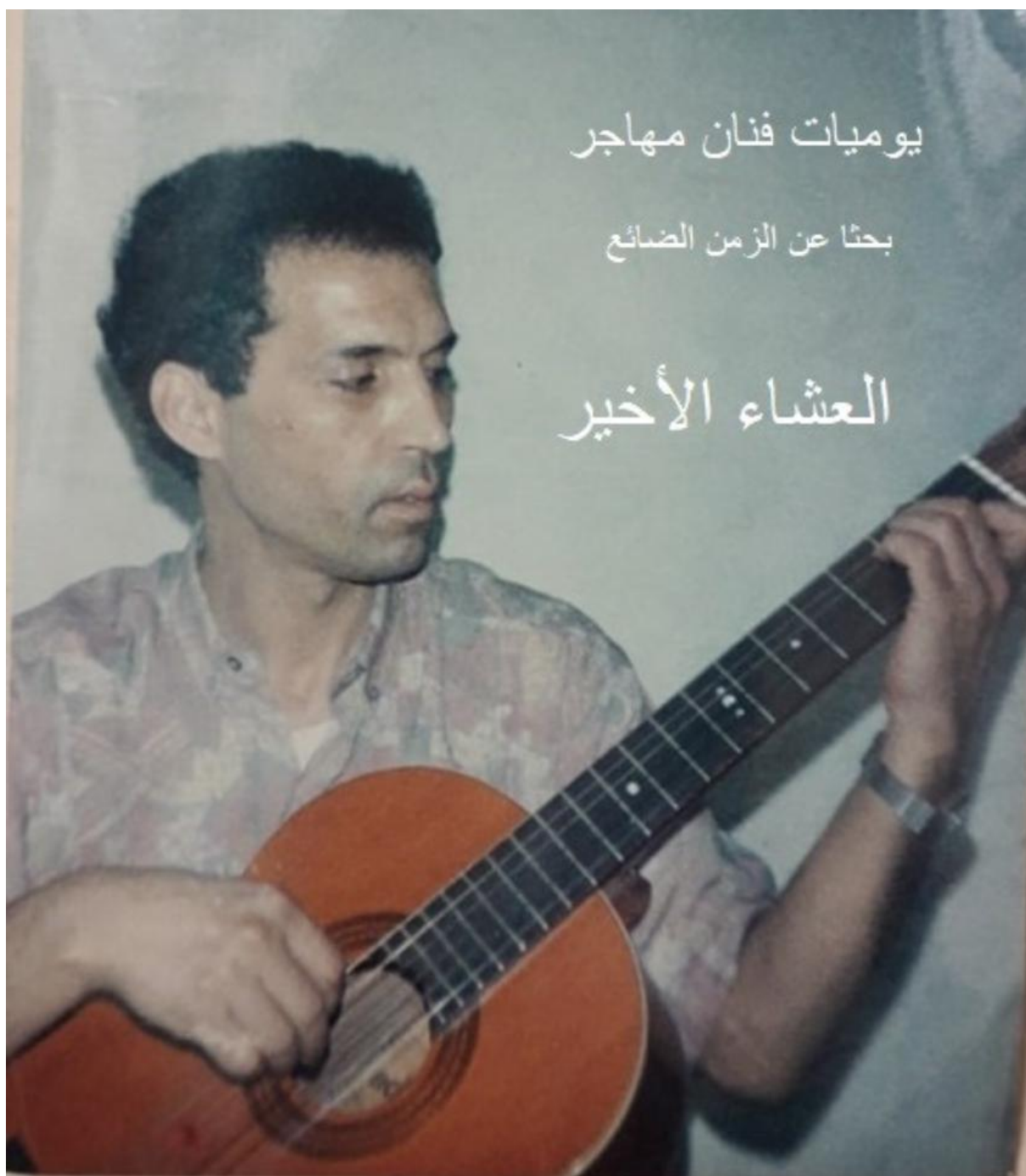
Vous savez, comme nous le savons tous, qu'il est jaloux de vous. Nous savons aussi à quel point sa femme nous déteste. C'est elle qui tire les ficelles de tous ces plans machiavéliques. La solution est que nous trois comptions sur nous-mêmes pour garder notre maison, celle à laquelle nous sommes si attachés .

« Tu as raison, ma sœur, et c'est ce que je vais faire maintenant. » J'ai dit à ma mère que j'accompagnerais l'homme dehors et que je reviendrais..

UNNous sommes partis en silence ! L'homme a poursuivi son chemin , me menaçant et me jurant à plusieurs reprises qu'il Il reviendra demain à cette heure-ci pour récupérer tout son argent, sinon il jettera nos meubles dans la rue.Je suis donc allé directement voir mon petit-fils, Bouhamidi, le propriétaire de la librairie Anoual.

Après lui avoir expliqué la situation avec le propriétaire et ma décision de vendre ma librairie pour rembourser mes loyers impayés, il m'a suggéré de fermer la sienne et de venir immédiatement avec moi visiter les lieux et convenir d'un prix. Après quelques échanges, il m'a offert 3 000 dirhams pour toute la librairie.

J'ai accepté à contrecœur, car ce prix ne représentait même pas le tiers de sa valeur réelle et que j'avais déjà versé tout l'argent au propriétaire, ne me laissant pas un seul dirham. J'ai même songé à vendre ma guitare et à abandonner tous mes rêves !



J'étais en troisième année à l'Institut national de musique du quartier d'Akkari à Rabat.



Et ainsi, en un clin d'œil, j'ai perdu ma précieuse bibliothèque et sa valeur, et je me suis retrouvée sans panier ni raisins ! Mais ma plus grande récompense est d'avoir dissipé l'inquiétude qui pesait sur le visage de ma mère depuis que mon frère a rencontré sa fiancée, qui, avec sa famille, l'a complètement absorbé et a déclaré la guerre à notre famille.. UN

Scientifiquement, moralement et naturellement, la mère est l'être qui mérite le plus le respect et la sacralité parmi tous les êtres ."

Mais qu'est-ce que je veux dire par là ? : Y

Scientifiquement , moralement et naturellement , la mère est l'être qui mérite le plus le respect et la sacralité parmi tous les êtres . Car les gènes qui vous habitent sont les mêmes que ceux qui circulent dans le corps de la femme qui vous a donné naissance. Vous étiez dans son ventre, nourri par son sang et respirant son souffle. Après votre naissance, vous avez commencé à dormir sur ses genoux, nourri de son lait, ou à jouer et dormir sur son dos... et ainsi de suite. Vous êtes un prolongement d'elle, un lien qui

la relie, par vos gènes, à vos enfants, qui sont ses petits-enfants. La mère est le tronc et les racines de l'arbre ; peut-on vivre sans racines ? Je ne le crois pas, cher lecteur ...

UN Et moralement , Parce que toutes les religions et les lois de l'humanité à travers le monde, ainsi que leurs traditions héritées Concernant nos ancêtres, tous prônent l'amour des parents, et en particulier de la mère. Que ces lois soient religieuses, laïques, capitalistes ou communistes, et que ces religions soient révélées ou créées par l'homme, comme le bouddhisme, le zoroastrisme et autres...

il n'existe aucun système moral au monde qui légitime la haine des parents ou encourage la désobéissance à la mère ! Aucun. C'est pourquoi Dieu l'a honorée. Notre religion place le Paradis à ses pieds en raison de sa vertu.

Cela l'est d'autant plus ; car c'est elle qui a porté, donné naissance et allaité, et de ce fait, elle mérite plus que tout notre amour et notre bienveillance, comme l'ont dit notre noble Messager à l'homme venu lui demander : « Qui, parmi les hommes, mérite le plus ma bienveillance ? » Il répondit : « Ta mère, puis ta mère, puis ta mère. » Il demanda : « Et ensuite ? » Il répondit : « Puis ton père. » Ainsi, le don de la mère est un don précieux.

Cela n'a pas de fin, et elle n'attend aucune récompense ; elle guérit dans la douleur, et ne trouve personne pour soulager sa souffrance. Dieu Tout-Puissant l'a honorée et favorisée . Du père Sur le terrain en plaçant Le paradis se trouve à ses pieds.

L'amour d'une mère devrait être trois fois supérieur à celui d'un père, car les difficultés de la grossesse, de l'accouchement et de l'allaitement sont propres à la mère et non au père. Ce sont trois épreuves dont le père est exempté, et il partage avec elle une quatrième : l'éducation et le soutien de l'enfant.

Le poète Hafez Ibrahim dit : « La mère est une école ; si vous la préparez bien, vous préparez une nation de caractère noble. » Le poète compare la mère à une école qui, si elle est correctement préparée moralement, éducativement et intellectuellement, produit une famille et une nation de caractère noble ; ainsi, elle forme une génération prospère.. □

Une mère est le fruit de sa famille. Bien élevée et guidée, elle élèvera et instruira sans aucun doute d'autres personnes. Cela se reflète dans la société dans son ensemble, notamment en termes d'harmonie sociale, de stabilité conjugale et de bien-être des enfants et petits-enfants. Par conséquent, les familles doivent inculquer à leurs filles, dès leur plus jeune âge, de bonnes valeurs morales, des vertus et le respect de la famille de leur mari.. □

et La fille ou l'épouse doit également Elle se prépare à être une nounou accomplie et sans complications, passant sa vie conjugale dans un conflit haineux avec la famille de son mari, afin de pouvoir être un modèle et une mère réussie. Elle élève la société dans son ensemble . Nos filles, nos sœurs et toutes les filles du monde, quelles que soient leur religion ou leur culture, doivent apprendre à se réconcilier avec leurs belles-mères pour mettre fin à ces conflits artificiels et stériles.

Elles ne doivent pas rêver de rompre les liens familiaux de leurs maris pour être heureuses. Le bonheur conjugal ne s'acquiert ni par la haine, ni par l'égoïsme, ni par divers troubles psychologiques, ni par aucune forme de domination ! Il s'acquiert plutôt

par le respect mutuel entre tous les membres de la famille. Lorsque l'égalité règne entre les époux et leurs familles respectives, le bonheur désiré se réalise pour les deux parties, et même pour tous.

Un arbre a des racines ; sans elles, il dépérit, ses fruits tombent et pourrissent, et le couple vit dans une profonde dépression et un conflit psychologique chronique. On ne peut vivre sans racines. Même en essayant, on ne connaîtra jamais le bonheur recherché et désiré, on ne le goûtera jamais vraiment

UN Naturellement , car la nature a doté les mères de l'instinct maternel pour assurer la survie de leur espèce et prévenir son extinction - un mécanisme de protection. On retrouve ce même programme biologique chez tous les autres animaux, quelle que soit leur espèce, qu'il s'agisse de lionne, de tortue, de mouche, de la reine de Saba , de Cléopâtre, d'âne, de vache, etc.Par instinct, nous entendons ce mouvement interne ou automatique, notamment chez les animaux, qui conduit l'organisme à accomplir inconsciemment des actions adaptées à un but .

Maternité animale



L'amour d'une mère pour ses enfants étant un instinct naturel, comme vous pouvez le constater sur ces photos,

L'amour d'un fils pour sa mère est donc lui aussi naturel !

Certaines personnes veulent-elles abolir les lois de la nature ?! C'est absolument impossible.

La nature, notre grand professeur



Le programme maternel que la nature a inscrit dans les organismes vivants pour préserver les composantes du monde de l'extinction

Après toutes ces preuves scientifiques convaincantes concernant le rôle biologique et psychologique des mères dans nos vies, voire dans notre existence même, et tous les sacrifices qu'elles font pour leurs enfants, les douleurs de l'accouchement, comment une femme peut-elle épouser un homme qu'elle prétend aimer, tout en méprisant et en s'opposant à sa famille, cherchant même à la détruire violemment ? Et jusqu'à empêcher son mari de remplir ses devoirs envers elle !

C'est lui qui souffrira le premier, et il souffrira en silence - voilà le drame ! Ou peut-être l'inverse se produira-t-il, et les rôles s'inverseront, car cette femme est sa mère sacrée, qu'on le veuille ou non, et il est impossible de... Il l'oublie Ou alors il la déteste. Il était La situation. Et Dieu Tout-Puissant dit : « Et soyez bons envers vos parents . » gentillesseDieu Tout-Puissant a dit la vérité ..



Ma mère, que Dieu ait pitié d'elle

Une semaine s'était écoulée depuis ce tragique et inoubliable incident, et le 9 juillet 1981, je reçus une réponse écrite détaillée du ministère de l'Enseignement supérieur à Rabat, m'informant que ma demande de bourse doctorale avait été acceptée, à condition que je signe un contrat d'enseignement avec l'administration universitaire après l'obtention de mon doctorat. J'étais fou de joie à cette nouvelle.

Je devais me rendre à Rabat pour signer ce contrat avec notre université afin de pouvoir y travailler comme maître de conférences pendant dix ans après l'obtention de mon doctorat. C'était la condition d'obtention de la bourse. Ma joie fut décuplée lorsque je reçus une lettre de l'Université libre de Bruxelles m'informant que ma candidature avait été acceptée et que je devais me présenter à l'administration

universitaire pour m'inscrire avant la fin du mois de septembre.

Ma sœur Mimount est arrivée en courant vers moi, souriante, et m'a demandé :

Je vois la joie illuminer ton visage, et c'est rare ! Qu'est-ce qui te prend, et pourquoi es-tu si joyeuse ? As-tu trouvé un emploi ?

Non, je n'ai pas trouvé de travail. Mais j'en ai trouvé un meilleur, ma chère sœur.

Ma mère, qui nous écoutait, a dit :

Qu'est-ce qui te rend heureux, mon fils ? Quelle est cette chose merveilleuse ? Est-ce une bonne nouvelle ? Partage ta joie avec nous, car la tristesse nous tue.

Je suis si heureuse que Rabat ait accepté ma demande de bourse. Et Bruxelles a accepté mon inscription. Tout va bien. Merci maman.

Les vacances d'été sont passées à une vitesse folle. Pendant ce temps, j'ai travaillé pour notre voisin arabe qui habitait l'appartement au-dessus du nôtre, au deuxième étage. Il m'a demandé de décorer son salon avec un papier peint spécial qu'il avait acheté à Melilla. J'ai convenu d'un prix avec lui et j'ai donné l'argent à ma mère pour les dépenses quotidiennes. J'ai aussi peint un paysage représentant un café de la ville pour 200 dirhams.

C'est tout ce que j'ai gagné pendant les vacances, alors que nous étions dans une situation financière très précaire. Je n'étais pas heureuse et je n'avais aucune motivation pour peindre ou dessiner ; je sentais mon envie de travailler et de créer artistiquement s'éteindre. J'étais submergée par la frustration et un sentiment d'échec total, alors même que mon voyage en Europe était imminent et que je n'avais pas un sou en poche ! J'en ai parlé à ma mère, qui a essayé de me rassurer en disant :

Votre oncle, Al-Omrani Muhammadi, est à Smar. Il est arrivé de Belgique il y a trois semaines. Je lui rendrai visite pour lui demander si vous pouvez l'accompagner dans sa BMW 207.

Où habite ma mère en Belgique ? Dans quelle ville ?

Je crois qu'il habite à Bruxelles, où vous allez.

Dieu merci ! Le problème du voyage est donc résolu.

« Oui, mon fils. Ton oncle Mohammadi, sa femme et tous ses enfants sont des gens respectables. Tu resteras chez eux jusqu'à ce que tu trouves ta propre place. Ils ne t'abandonneront jamais. Mais tu ne peux pas traverser les mers et partir à l'étranger les mains vides. Je vais essayer de trouver quelqu'un qui puisse nous prêter mille dirhams. Je ne peux pas demander plus. J'emprunterai à notre voisine Halima, la femme du charpentier. Elle me fait confiance et connaît nos difficultés financières. Elle m'avait déjà prêté mille dirhams lorsque ton frère Mohammadi a émigré en Allemagne... »



Ma petite sœur

On a frappé à la porte. C'était ma sœur Houria et son mari Abdel Salam, venus d'Al-Aroui pour nous rendre visite comme d'habitude. Ils se sont joints à nous pour discuter de nos soucis et de nos problèmes de voyage. Monsieur Abdel Salam, prenant ma défense, a dit à ma mère :

« Laila, pourquoi emprunter de l'argent aux voisins pour le voyage d'Abdel Rahman ? N'a-t-il pas un frère ? Si Abdellah est riche, et c'est lui qui devrait aider son jeune

frère, l'étudiant, financièrement et moralement. Il devrait l'encourager à poursuivre ses études à l'étranger en art et en psychologie. Il fera la fierté de nous tous. Je vais aller le voir tout de suite et lui en parler. Il est croyant et il prie, et je ne pense pas qu'il refusera ce geste de bonté envers son frère. »

J'ai essayé de le dissuader d'y aller, car je savais qu'Abdullah m'enviait sans raison apparente, ce qui me blessait profondément et me hantait. Mais il a insisté pour que je l'accompagne. J'ai donc accepté, mais j'ai refusé d'entrer chez mon frère aîné.

Lorsque nous sommes arrivés à l'appartement de mon frère, dans l'immeuble de son ami, le professeur Yaakoubi, tout près de chez nous, mon beau-frère Abdel Salam est entré pendant que je l'attendais sur le trottoir. Moins d'une demi-heure plus tard, il est revenu les mains vides, comme je m'y attendais. Il m'a dit avoir trouvé l'appartement bondé de la famille de la femme d'Abdullah, assise dans le hall à boire du thé et à éplucher des pistaches, des noix et des bonbons. Abdullah lui avait dit qu'il ne pouvait rien faire pour moi. Mon beau-frère est donc reparti, dégoûté, sans même s'asseoir avec eux ni prendre une gorgée de thé !

Lorsque mon beau-frère, Abdel Salam Al-Boudihi, raconta l'histoire à ma mère et à ma fille, insistant sur le fait qu'Abdullah était bel et bien jaloux et envieux de moi, elles se mirent à pleurer. Ma mère se leva aussitôt, essuya ses larmes et partit. Une demi-heure plus tard, elle revint avec mille dirhams pour mon voyage en Belgique, me les tendant en disant :

Et ... c'est tout ce que je peux faire pour toi, mon fils. Tous tes frères, jeunes et vieux, nous ont abandonnés et oubliés. Que Dieu te protège. Persévère dans tes études, mon fils, et tu réussiras. Souviens-toi que j'ai pris un risque en émigré avec toi de Beni Sidal pour t'aider à t'instruire , à trouver du travail et à lutter contre l'ignorance. Je prierai toujours pour ta réussite.

Ses prières et ses supplications ont envahi mon cœur comme un baume de paix et de tranquillité, me procurant la force , la sérénité et l'énergie positive dont j'avais désespérément besoin pour me relever. Entre-temps, les paroles de mon beau-frère m'ont frappée comme un coup de tonnerre lorsqu'il a confirmé à ma mère qu'« Abdullah est bel et bien jaloux et envieux de moi ». Je me suis alors lancée dans un monologue intérieur, comme pour répondre à mon frère :

Quand je voyais mes pairs et mes amis, artistes visuels à Nador et à Rabat, rêver de devenir aussi célèbres que des artistes marocains comme Chebaa, Jilali, Gharbaoui, Miloud et Chaibia Par exemple, Farid Belkahia , votre frère Abdelrahman, rêvait de quelque chose d' encore plus grand. Il aspirait à élever son niveau artistique au rang des génies artistiques mondiaux qui comptaient parmi les fondateurs de la Renaissance européenne, tels que Raphaël, Michel-Ange, Salvador Dalí, Picasso, Van Gogh et autres maîtres de la forme qui ont marqué l'histoire de l'art, ses écoles et ses différents mouvements .



La célèbre Joconde (La Gioconda), œuvre du célèbre artiste italien Léonard de Vinci, a été décrite comme « l'œuvre d'art la plus célèbre de l'histoire de l'art » et « l'une des œuvres d'art les plus parodiées au monde », en raison de son sourire énigmatique.



Mona Lisa Gioconda. Peinture sur bois,huile sur bois, dans un style surréaliste satirique. 90 x 70 cm. Bruxelles, 1988 .

Lorsque je l'ai exposée lors d'une de mes nombreuses expositions à Bruxelles, elle a fait sensation et suscité un débat.

Il en allait de même pour mes ambitions littéraires. Je dévorais tous les romans et nouvelles qui me tombaient sous la main, des œuvres de Naguib Mahfouz, Ihsan Abdel Quddous, Gibran, Al-Manfaluti et Jurji Zaydan, aux romans de grands auteurs

internationaux comme « Autant en emporte le vent » de Margaret Mitchell, « Les Misérables » de Victor Hugo, « Le Vieil Homme et la Mer » d'Ernest Hemingway et « Lolita » de Vladimir Nabokov, écrit en prison !

Je lisais aussi des centaines de romans et de nouvelles primés par le prix Nobel, ainsi que les biographies de ces génies, pour nourrir mon ambition d'atteindre les sommets dont je rêvais enfant à Beni Sidal. Mon rêve était trop grand pour que l'envie ou la jalousie puissent le détruire. Ma devise était de viser très haut, de rêver grand et de devenir un génie et un artiste de renommée mondiale, ou rien du tout. Nous nous reverrons un jour, si Dieu le veut .





Voici une sélection de nouvelles et de romans internationaux que j'ai aimés lire.

J'ai entendu ma mère dire à ma sœur, Mimount, de préparer le dîner car mon oncle, Abdel Salam, et sa femme, ma tante Habiba, dîneraient également avec nous. J'ai pris un billet de 200 dirhams et je suis sortie. Je suis allée au marché et j'ai acheté le plus gros coq que j'ai pu trouver. Nous étions très pauvres à cette époque, et personne ne se souciait de nous, à part Dieu et notre mère.

Puisque ma sœur et son mari étaient nos invités, tout comme mon oncle et sa femme, j'ai fait ce qu'il fallait pour les accueillir, d'autant plus que c'était mon dernier dîner avec ma chère famille. J'ai aussi acheté un pot de peinture à l'eau pour 80 dirhams afin de repeindre la chambre de ma mère, que nous n'avions pas repeinte depuis notre emménagement. Ma mère aime la propreté, alors j'ai repeint sa chambre le jour de mon départ.

Pendant ce temps, mes sœurs, Mimount et Houria, préparaient le dîner avec le coq que j'avais acheté, qui s'est avéré plus tard être un vieux coq difficile à cuisiner. C'est devenu une blague familiale qui nous a tous fait rire ce soir-là. Je voulais leur faire la

surprise de ce coq aux cuisses épaisses pour qu'on puisse bien manger, mais au lieu de réparer les choses, j'ai empiré la situation, comme on dit ! Ces vauriens m'ont dupé au marché et m'ont vendu ce vieux coq... !

On a frappé à la porte ; c'était mon oncle, Mohammadi Al-Omrani. Il venait me dire de me préparer pour le voyage du lendemain. Il a dit que nous partirions tôt le matin, vers sept heures, pour être à Tanger avant quatorze heures. Il a dîné avec nous à la demande de ma mère, puis il est parti.



La voiture de mon oncle Mohammadi Al-Omrani, dans laquelle nous avons voyagé

Le lendemain matin, j'ai préparé le strict nécessaire pour le voyage : quelques papiers d'identité, mon passeport , mes diplômes, ma guitare, des partitions de solfège, mon agenda et un stylo. J'ai dit au revoir à ma mère et à ma sœur, Mimount, qui pleuraient . La voiture a pris la route de Tanger dans le calme de cette matinée paisible ...

Il suit

Publié il y a 4th March par Abderrahman Sakali

Paragraphe 52 – La Douleur des Souvenirs

17 décembre 2019

17 décembre 2019

La douleur des souvenirs



https://www.google.com/maps/@50.8281482,4.3845973,3a,90y,321.69h,105.82t/data=!3m7!1e1!3m5!1sYpT0B0TbZinL1GunCUZILg!2e0!6s%2F%2Fgeo2.ggpht.com%2Fcbk%3Fpanoid%3DYpT0B0TbZinL1GunCUZILg%26output%3Dthumbnail%26cb_client%3Dsearch.revgeo_and_fetch.gps%26thumb%3D2%26w%3D96%26h%3D64%26yaw%3D270.87665%26pitch%3D0%26thumbfov%3D100!7i13312!8i6656

Cliquez pour voir le quartier où nous habitions avant.

La douleur des souvenirs



Après avoir fermé la porte, elle m'a fait entrer dans la maison et m'a doucement guidée par la main. Puis nous nous sommes assises sur un coussin marron moelleux, et elle a commencé à me regarder et à me demander :

Comment allez-vous, Abdul Rahman ? Et quand êtes-vous arrivé à Bruxelles ?

Cela fait environ trois semaines. Et toi, Malika, comment vas-tu ?

... Je vais bien.

Et vous, Malika, comment allez-vous ?

Elle baissa timidement la tête, et au fond de moi, je savais pourquoi elle la baissait. Son regard, fixé au sol pendant de longues secondes, disparut de ma vue. Puis elle releva la tête et dit :

Loué soit Dieu. La vie est comme un jeu de hasard ; on ne sait jamais ce que l'avenir nous réserve.

Elle faisait subtilement allusion à son mariage raté et désastreux. Je me suis dit que mes questions risquaient de la mettre mal à l'aise, et qu'il valait mieux me taire ou changer de sujet. Ce serait peut-être préférable pour nous deux, plutôt que d'en rajouter et d'attiser la douleur qui nous consumait déjà.

Elle se leva et dit :

Avez-vous faim ?

Non , Malika. J'ai déjeuné chez mon oncle avant de venir chez toi.

... Et que désirez-vous boire : café, thé, jus de fruits ?

N'importe quoi , ça n'a pas d'importance.

... Et où réside actuellement Abdul Rahman ?

... avec mon oncle.

Avez-vous un oncle à Bruxelles ?

J'ai des oncles maternels, pas seulement un .

Elle posa deux verres de jus sur la table et dit :

Vous êtes-vous inscrit à l'université ?

— Oui. J'attends simplement leur rapport final. Ils ont dit qu'ils m'enverraient cette semaine une liste de documents et d'informations me concernant afin de compléter mon dossier.

... Et où vous enverront-ils les messages ?

Je leur ai donné l'adresse de mon oncle.

... Et où habite votre oncle ?

. . - dans la commune de « Laken ».

Vous pouvez leur donner mon adresse si vous voulez. L'Université libre est tout près.

Mais j'y habite actuellement.

Nous verrons Abdul Rahman.

Malika regarda une grande horloge au-dessus de la cheminée, puis se leva et s'excusa en disant :

— Trois heures et demie. Le temps n'a pas filé. Je vais chercher ma fille à l'école.

... Alors je lui ai dit, étonné :

Avez-vous une fille qui s'appelle Malika ?

« Malheureusement, oui, Abdul Rahman, j'ai une fille ! J'attendais l'occasion de tout te dire. Les circonstances en ont décidé autrement. Je reviens bientôt ; l'école est tout près. Détends-toi, installe-toi confortablement et replonge-toi dans nos souvenirs... »



La douleur des souvenirs...

Quand elle est sortie chercher sa fille à l'école, je suis allée sur le balcon contempler la ville , songeant à sa tragédie et à la mienne : « Le destin a fait son œuvre et a décrété », comme Malika l'avait dit un peu plus tôt. J'ai ouvert la porte-fenêtre et j'ai commencé à observer le quartier paisible : une femme est passée, portant un parapluie et tenant en laisse son petit chien blanc choyé, Caniche. Il aboyait en la suivant d'un air espiègle.

Quelques passants allaient et venaient, l'église semblait enveloppée de brume et de neige légère qui dansait dans l'air et tombait sans cesse, et le temps était froid et rude à Bruxelles. J'ai refermé la porte et j'ai commencé à examiner le petit appartement modeste de Malika, avec ses deux façades : à droite du salon, meublé à l'européenne, se trouvait la chambre de Malika, et à côté, une petite chambre pour sa fille, dont j'ignorais encore le nom.

À gauche du salon se trouvait une petite cuisine, tandis que les toilettes exiguës étaient sur le balcon donnant sur l'autre côté de l'appartement. Le sol était entièrement recouvert de quelques tapis et d'une moquette unie pour le protéger de l'humidité. Son appartement ne contenait ni canapé, ni tapis de prière, ni rien qui puisse nous rappeler son pays d'origine. Psychologiquement, c'était une réaction à la culture dominante et fondamentaliste de son Maroc natal.

C'était une sorte d'échappatoire psychologique et mentale à un environnement nauséabond, à une culture de l'ignorance qui méprise les femmes, les enterre vivantes et les anéantit, avec tous leurs rêves innocents et enfantins. Elle s'est mariée jeune, mais elle a chuté. Et cette chute ne serait que l'une des millions de chutes dans une société déjà déchue !



J'ignorais totalement qu'elle avait une fille. Nous avions conservé une relation très forte malgré toutes ces années d'amour, de divorce et de séparation ! Nous nous retrouvions chaque été ; je venais de Rabat et elle de Bruxelles pour me rejoindre à Nador. Nous n'avons jamais cessé de nous écrire, sauf pendant les longs mois qu'elle a passés dans le coma à l'hôpital.

Dans notre famille, nous savions seulement qu'elle s'était mariée jeune, dans une famille rurale émigrée en Belgique, et que, la première année de son mariage, elle avait fait une chute mortelle du troisième étage, sans que personne ne connaisse les véritables raisons de ce crime horrible.

À l'époque, l'idée qu'elle s'était suicidée circulait, qu'elle avait échappé à l'enfer conjugal dans lequel elle était tombée et qu'elle avait simplement tenté de mettre fin à ses jours lors de cette chute tragique. À tel point que ma mère, à qui ma jeune sœur Mimont avait confié nos retrouvailles après le drame, et que j'étais retombé amoureux d'elle et comptais l'épouser, a réagi avec dédain. :

. □. - Comment pourra-t-il l'épouser, ma fille, alors qu'elle est complètement brisée ? Elle est devenue une « boulette de viande » !

... Oui... j'ai adoré cette boulette de viande, maman. Et je l'aimerai toujours, même si elle devient « Kofta » (un type de boulette de viande) !

C'est ainsi que je voyais les choses à cette époque , il y a plus de 45 ans. Durant ces années et ces décennies, nous baignions dans une atmosphère culturelle empreinte de répression et de romantisme, gouvernée par un esprit médiéval, avec des films d'amour indiens et les œuvres sentimentales et exubérantes d'Al-Manfaluti comme « Madeleine », que j'ai lue deux fois, et « Roméo et Juliette », « Qays et Layla », etc.

Après avoir entendu le récit tragique de sa chute et comment elle était devenue « des boulettes de viande », je m'imaginai ramasser les morceaux de sa chair brisée éparpillés sur le trottoir, les collecter soigneusement et les déposer dans un trou de mon jardin ou non loin de là. J'y allais chaque jour, je l'arrosais et je plantais des rosiers et des tilleuls près de sa tombe. Il m'arrivait même d'y déposer un tapis de prière pour la vénérer quand le désir me prenait.

Et c'est ainsi que j'ai vécu toute ma vie... !



J'ai remarqué que depuis notre rencontre aujourd'hui, je suis resté sombre, renfermé et triste. Une profonde mélancolie m'envahissait, m'empêchant de rire, de sourire, ou même d'apprécier la vue de son visage enchanteur. Il aurait été logique, voire nécessaire, d'être joyeux et exalté aujourd'hui, à l'occasion de cette rencontre tant attendue. Mais c'est tout le contraire qui s'est produit.

C'est la douleur des souvenirs douloureux, les souvenirs du passé qui gouvernent le présent, qui, malgré tous nos efforts pour les oublier, restent gravés en nous, nous influençant et influençant nos décisions. Car les souvenirs qui ne meurent pas tuent !

Et tous ces chapitres de mon journal intime empreint de tristesse, ces paragraphes épars, ces textes fragmentés, ne sont que la dictée de la mémoire et des réminiscences blessées, une vie fragmentée réduite à des lambeaux et des éclats douloureux... !



J'ai entendu Malika ouvrir la porte et parler à sa fille. Quand elles sont entrées, elle a demandé à sa fille de me saluer. Alors je me suis levé, je l'ai embrassée et je lui ai demandé :

Quel est ton nom , ma belle petite ?

Nadia. Nadia Al-Saoudi.

Que Dieu te guide, ma fille Nadia .

Il suit

Publié il y a 1st November 2015 par Abderrahman Sakali

Paragraphe 53 — La Porte du Paradis

20 décembre 2019

20 décembre 2019



Porte du Paradis



Malika a enlevé son manteau et celui de sa fille, les a accrochés, puis a dit à sa fille en français :

Nadia, voici mon voisin Abdul Rahman, dont je t'ai parlé précédemment .

Oh... je me souviens , maman. Tu m'as dit qu'il était un peintre talentueux. Je veux qu'il m'apprenne.

Oui , ma fille, il t'enseignera et t'aidera même pour tes devoirs, et il vivra avec nous.

J'ai été surpris par la décision que Malika a prise seule, sans me consulter, concernant mon séjour chez elle. Mais ce n'est pas grave. Je suis venu ici initialement pour l'épouser , comme convenu. Sinon, j'aurais attendu les réponses d'universités britanniques ou de San Francisco pour poursuivre mes études supérieures. Après avoir obtenu ma licence, j'avais choisi ces deux pays anglophones car je parle mieux anglais que français.

Après en avoir discuté avec Malika, elle m'a conseillé d'étudier à Bruxelles, où elle vit, et c'est elle qui m'a donné l'adresse de l'Université libre de Bruxelles où je me suis inscrit hier. Par chance pour Malika, l'Université libre de Bruxelles a été la première à accepter ma candidature et à me répondre. Cela a joué en sa faveur .

Nadia alluma la télévision et s'assit sur le tapis pour regarder les dessins animés . animé Sur la chaîne française 1. .TF1

Quant à Malika, elle m'a demandé de l'accompagner à la cuisine pour préparer Café .

A. Mon appartement vous a plu, Abdul Rahman ? La cuisine est petite, mais elle suffit pour moi, ma fille et même ...

Et quoi d'autre ?.

A - Cela signifie que c'est suffisant pour nous trois, moi, Nadia, et même toi. .

UNMerci , ma chérie, d'avoir pensé à moi. C'est un bel appartement. Tout cela grâce à ton goût exquis. Et qui t'aide à y vivre et à payer le loyer ? .

— Je paie avec mon propre argent. C'est-à-dire avec mon propre salaire. —Et vous travaillez ?

Non. Mais selon la loi belge, je suis considérée comme malade car il s'agit d'un accident du travail, et ils prennent en charge mes frais de subsistance et m'aident pour tout ce dont j'ai besoin. C'est une longue et compliquée histoire. Je te raconterai tout plus tard ; nous avons mille histoires à nous raconter .

Malika avait fini de préparer le café, alors je l'ai aidée à porter les tasses, la confiture d'abricots et le beurre jusqu'à la table. Elle m'a suivie, portant la cafetière. Puis elle m'a demandé de l'accompagner pour visiter l'appartement :« Voici ma chambre, et voici la petite chambre de ma fille Nadia. Comme tu peux le voir, il y a son lit, son bureau et ses jouets. Je lui ai appris à être organisée et à ranger sa chambre. Ma fille Nadia ne sera pas un obstacle à notre mariage. » Elle m'a regardée dans les yeux en souriant et a demandé : « Abdel Rahman restera- t -il avec nous ? »

Oui , Malika, je resterai avec toi .

Je suis si heureuse de t'avoir enfin à mes côtés après toutes les difficultés que nous avons traversées. Nadia sera encore plus heureuse que moi, car elle vit seule avec moi. Je lui ai toujours parlé de toi pour la préparer psychologiquement à cette nouvelle situation. Heureusement, c'est une fille ; les garçons sont plus jaloux et espiègles, et ils n'accepteraient jamais que leur mère se marie .



Malika et sa fille en 1981

Nous sommes retournés au salon pour prendre un café. Je lui ai dit :

J'adorerais qu'on sorte tous dîner en ville ce soir, mais je n'ai pas beaucoup d'argent. Je n'ai pas travaillé depuis une semaine. Et toi, t'as fait quoi dans la vie ?— J'écris des poèmes que je vends aux Marocains, et je dessine des publicités sur les vitrines. Je fais ça pour occuper mon temps libre en attendant ma bourse. — C'est charmant, ma chère artiste. Je peux peut-être te rendre service.

Le mari de notre voisine Zarifa a ouvert une poissonnerie et cherche quelqu'un pour écrire « Poisson de Malaga » sur la grande vitrine. C'est tout près. Je vais en parler à sa femme et on verra. — Merci , ma chère Malika. — Si tu veux dîner au restaurant , on peut. — Non , Malika, je veux juste qu'on sorte ensemble un jour. Il y aura d'autres occasions. — Abdel Rahman, si tu as besoin d'argent, prends ma carte bancaire et retire ce que tu veux . Hahaha ! Je vois, 1966.

Mais je n'ai pas besoin de ta carte, mon amour. Je vais travailler et gagner beaucoup d'argent. Merci pour toute cette confiance que tu me témoignes ; j'apprécie cette noblesse et cette dignité royale en toi, Malika. Hahaha . Elle rit de son charmant sourire et dit : Hahaha . Mon amour n'est pas seulement artiste, mais aussi poète. Hahaha . Elle me regarda, observant mon apparence et mes vêtements, et ajouta : Hahaha .

Abd al-Rahman, demain tu iras avec moi chez Madame Jacqueline, la directrice du centre de coopération sociale, afin qu'elle te choisisse un manteau chaud pour te protéger du froid. Il fait froid à Bruxelles, contrairement à Nador ou Rabat. Hahaha . Comment ça ? Ils distribuent des vêtements gratuitement ?

Oui . Tous les meubles, armoires, ensembles de chambre et éléments de décoration de cette maison m'ont été fournis gratuitement par le centre. Je trie et choisis, et leurs employés se chargent de tout : livraison, installation, etc. Je reçois une allocation mensuelle de la sécurité sociale pour les patients. Mais cette allocation est dérisoire et couvre à peine nos dépenses quotidiennes : loyer, eau et électricité .



Je ne la plaignais pas car elle menait une vie décente. Mais j'avais décidé de travailler pour l'aider à améliorer son niveau de vie. Je comptais aussi l'épouser, tant mon amour pour elle était profond , même si elle m'avait trahi et que son mariage m'avait choqué. Je l'ai enlacée dans un mouvement soudain, presque instinctif, la serrant contre moi. Nos silhouettes s'accordaient parfaitement et j'ai commencé à caresser son dos et à embrasser son cou blanc comme du marbre.

J'ai respiré le parfum de ses cheveux embaumés de rose et elle m'est apparue comme la déesse Vénus, une icône de beauté. J'imaginai tenir une rose tendre, un papillon délicat dont les pérégrinations avaient trouvé refuge dans le port de mon île. J'ai bondi et dansé de joie au retour de ma bien-aimée, emplissant ma chambre de bonheur , persuadé que cette fois, vraiment, j'étais aux portes de mon paradis !

Il suit

Paragraphe 54 — Décision de Mariage



Décision de mariage



Cette fois, mon mariage avec elle n'était pas seulement l'expression de ma dévotion et de ma loyauté, ni même un mariage d'amour pur. C'était un mélange d'amour et de pitié. Oui, la pitié s'est ajoutée au rêve de raviver mon premier amour, compliquant la situation. À présent, je porte la responsabilité de gérer ces crises psychologiques complexes et de trouver l'équilibre nécessaire pour apaiser la pression. La pression mène à l'explosion, et je ne veux pas exploser, ni faire une crise cardiaque, ni être victime d'un AVC !

Un doute s'insinua en moi quant à ce que j'allais faire, ma conscience sensible me tourmentant : devais-je sacrifier Rachida et épouser Malika ? Suis-je conscient de l'ampleur de cette responsabilité et de ce péché ? N'ai-je pas agi trop vite ? Ou devais-je renoncer, enterrer ce projet, l'oublier complètement, et l'oublier elle aussi ? Comme si de rien n'était ! Suis-je certain de vouloir l'épouser sans idées préconçues qui pourraient compromettre notre bonheur ?

L'aime-je encore autant qu'avant son mariage ? Serons-nous heureux ensemble si des souvenirs douloureux nous assaillent quotidiennement ? Et Rachida, à qui j'ai promis le mariage avant mon voyage à Bruxelles, que vais-je faire d'elle ? Que lui dirai-je ? Comment justifier mes actes, voire mon péché, si je romps ma promesse et épouse Malika ?

Il n'y a rien de pire que de cheminer sans but ni feuille de route, ou de lutter contre les aléas de l'existence sans boussole, sans objectif précis pour nous guider, sans chercher à l'atteindre, et donc, sans réaliser notre plein potentiel. Il est essentiel d'avoir une vision claire de ce à quoi l'on aspire dans la vie. Tout chemin emprunté sans but est une perte de temps, un effort vain.

Même si l'on prend conscience du problème plus tard et que l'on tente de le corriger et de faire demi-tour, il sera trop tard ; il faudra revenir au point de départ, à zéro. Par conséquent, avant d'entreprendre quoi que ce soit, il faut d'abord définir son objectif, puis en être convaincu et l'adopter pleinement. C'est le secret de la réussite dans tous les projets, ou presque, y compris le mariage.

On pourrait dire, métaphoriquement et non scientifiquement, que les animaux vivent sans but car ils manquent d'ambition et de réflexion, et ne sont que des outils et des moyens employés par la nature pour appliquer ses lois inéluctables et atteindre ses objectifs essentiels : la préservation de tous les êtres vivants, animaux et inanimés, et la prévention de leur extinction.

Cependant, pour les humains, êtres rationnels et parfois même animaux pensants, il est impossible et inadmissible de vivre sans buts personnels ni principes moraux supérieurs qu'ils s'efforcent d'atteindre. La vie n'est qu'une succession d'instantanés fugaces où nous réalisons nos rêves, nos désirs, nos aspirations et nos idéaux.

Ainsi, par cette élévation et ce raffinement de la pensée, et par un progrès positif, nous surmonterons la futilité et l'absurdité de l'existence, et nous nous élèverons toujours vers des sphères supérieures. La vie est un jardin où nous cultivons ce que notre âme désire et ce qui étanche notre soif de beauté et de perfection. Les humains ont le pouvoir d'en faire un paradis ou un enfer. Je suis à la croisée des chemins et je dois trancher maintenant. Allons-nous nous marier ou non ?

Mon dilemme, c'est toi, ma bien-aimée Rachida, et la promesse que je t'ai faite de te rester fidèle. Mais quels que soient ta santé et ton état émotionnel, ils sont infiniment meilleurs que ceux de Malika, blessée et désespérée, vivant en exil. Je dois décider maintenant, avant qu'il ne soit trop tard, et je dois décider seul, sans la consulter.

Ce n'est pas de l'égoïsme, car depuis son mariage forcé, le lien moral que nous avons tissé s'est effondré, notre confiance a été brisée, notre union ébranlée, et son mariage a tué notre amour. Pourtant, la voici devant moi, chez elle, le cœur brisé et la santé fragile. Je ne lui ai pas dit, à son retour de l'école, que j'avais fouillé chaque pièce de

son appartement et que j'avais aperçu les deux béquilles dont elle se servait pour marcher dans son armoire.

Elle ignorait que je savais qu'elle les utilisait toujours, et qu'aujourd'hui, elle les avait abandonnées pour ne pas paraître boiteuse, à cause des fractures subies lors de sa chute tragique qui a fait de sa vie un véritable enfer .

Après tout ce que j'ai dit sur la vie de Malika, sur mon amour pour elle et sur les circonstances qui m'ont poussé à entreprendre ce projet et à rompre nos vœux, me permettras-tu de l'épouser maintenant ? Je t'en prie, Rachida, comprends ma situation et dis oui ...



La voix de Malika, qui m'appelait en s'appuyant sur ses béquilles, me tira de ma rêverie :

A. . - Abdul Rahman, ces deux béquilles, le médecin m'a dit de les utiliser pour ne pas avoir mal. Hier, je suis allé à l'école sans elles et j'ai beaucoup souffert.

Bien sûr, ma chère, utilisez -les .

Nadia , prends ton sac à main pour que nous puissions t'accompagner et qu'Abdul Rahman sache dans quelle école tu es scolarisée. Ainsi, il pourra m'aider à t'accompagner quand je serai occupée ou malade .

Après la rentrée scolaire de Nadia, Malika et moi sommes allées au centre social. Nous avons pris le tram 81 et sommes descendues après deux arrêts. Le centre était près de chez nous, dans un grand bâtiment avec de nombreuses pièces servant de réserve pour la nourriture, les vêtements, les casiers, les tables, les chaises et les assiettes, ainsi que pour des livres et divers objets de décoration.

Les gens donnaient au centre ce dont ils n'avaient plus besoin, et les responsables se chargeaient ensuite de le distribuer aux citoyens nécessiteux. C'était un système conçu pour faciliter la vie dans les quartiers aisés. Malika s'est absentée quelques minutes et est revenue avec un papier lui permettant de prendre les vêtements qu'elle voulait. Elle m'a tendu un manteau gris et m'a demandé de l'essayer. Il nous plaisait, alors nous l'avons pris et nous sommes parties.

Malika a pointé du doigt un bâtiment officiel orné du drapeau belge et a dit :

A : Qu'en penses-tu, Abdul Rahman ? La mairie est là. Pourquoi n'irions-nous pas nous renseigner sur les mariages ?

Comme tu le souhaites, mon amour .

Lorsque nous sommes entrés au bureau des mariages, l'officier nous a remis une feuille listant les documents nécessaires à notre mariage, ainsi que la date de la cérémonie .

Il suit

Publié il y a 19th October 2018 par Abderrahman Sakali

Paragraphe 55 — Inscription à l'Université

25 décembre 2019

25 décembre 2019

Inscription à l'université



.. Général 1981, Le mercredi 12 septembre, par une journée froide, j'ai jeté un coup d'œil depuis le balcon nord. Une légère neige tombait encore doucement, recouvrant les environs d'un tapis blanc. VilleL'air est froid et le ciel est couvert de nuages sombres. J'ai pensé à mon oncle Mohammadi et à sa famille. Je dois absolument leur rendre visite aujourd'hui ; ils doivent être très inquiets, surtout que c'est la première fois que je passe la nuit loin de chez moi. J'apporterai aussi mes papiers et de la peinture pour commencer à travailler. Je les quitte définitivement et vais vivre dans le quartier huppé d'Etterbeek, où se trouvent le Parlement européen, le Centre islamique et, enfin, l'appartement de ma petite amie .

UNJ'ai accompagné Nadia à son école ce matin, et j'ai pris le tram 81 jusqu'à Lacon. Je sais qu'il traverse un long processus pour y parvenir Ma destination. Mais je n'ai pas perdu de temps. J'ai planifié mentalement les semaines à venir, suivant mon itinéraire habituel. Puis mes pensées se sont égarées, et j'ai pensé à Malika et à la façon dont le destin nous avait dispersés et séparés. Quoi qu'il en soit, c'était un destin terrible, qui nous avait tous blessés et fait souffrir.

Si je me souviens bien, Malika s'est mariée à quinze ans. C'était au début des années soixante. C'était une enfant qui vivait près de chez nous, rue Maghreb, non loin du marché et de la caserne des pompiers. Elle était élève à l'école Sidi Ali Timkart, près de mon école Ibn Khaldoun.

Notre quartier tranquille devenait encore plus beau chaque fois que Malika, avec son élégance habituelle, sortait, sa démarche sereine traversant les trottoirs pour faire des achats dans les boutiques du souk de Nador, ou pour quitter sa maison afin d'aller à l'école espagnole pour apprendre la couture, ou pour aller ailleurs, comme sur la corniche de Sidi Ali, par exemple, au printemps et en été. Mais elle ne sortait jamais seule.

Elle était toujours accompagnée de sa mère, de sa sœur ou d'une de ses amies. Quand elle passait devant chez nous, je m'asseyais sur le seuil comme un moine, la regardant marcher avec sa sérénité angélique. Elle était comme une colombe, et sa démarche seule me captivait, sa tranquillité m'hypnotisait, sa djellaba grise ouverte, ses cheveux noirs flottant sur ses épaules, son sourire enchanteur...

Bref, Malika était la plus belle fille du quartier, en vérité, la plus belle icône du monde à mes yeux..



Je suis rentré de Laeken par le même tram , le numéro 81, qu'à l'aller. Et j'étais de retour avec les mêmes pensées : nos fiançailles, celles de Malika et les miennes. Notre mariage était dans une semaine. En arrivant à la maison, j'ai trouvé Malika assise au salon avec son frère, Mohamed, venu de Nador grâce à une bourse pour étudier l'architecture à Bruxelles. Il vivait avec elle. Je l'ai salué et me suis assis à côté d'eux sur les coussins confortables. Ils parlaient de notre mariage.

À chaque fois que nous parlions, Mohamed souriait et riait. Il était notre partenaire dans notre histoire d'amour, celle de Malika et la mienne. C'est lui qui lui transmettait mes messages, écrits et verbaux. Il avait vécu chaque détail de notre histoire depuis le tout début, et maintenant, il serait témoin à notre mariage la semaine suivante. Ainsi va le destin, et la pensée est parfois capricieuse...

On a frappé à la porte, et quand Malika a ouvert, nous l'avons entendue dire : « Entrez, Monsieur Kestense, bienvenue. » Un Belge âgé, appuyé sur une canne, est entré. Malika le présenta comme le propriétaire de l'immeuble. Il s'assit. M. Kestense était allongé sur le canapé et lui dit directement, sans préambule : « Il est mort. » :

Madame Malika, vous savez que je vous ai loué cet appartement à la condition que pas plus de trois personnes n'y vivent : vous, votre fille et votre frère..

Malika l'interrompit.:

Je sais Monsieur Kestense, voici mon mari, il vivra avec moi. Mon frère logera chez mon oncle, dans un appartement tout près. Souhaitez-vous une tasse de thé marocain ou un café ?

« Une tasse de thé, s'il vous plaît. » Après avoir bu sa tasse, M. Kestense se leva, dit au revoir et partit. Mohammed le suivit ensuite jusqu'à l'université. Malika alla ensuite à la cuisine préparer le déjeuner en disant :

A. - Abdul Rahman, la date du mariage approche à grands pas, il ne reste qu'une semaine. Il faudra t'acheter une nouvelle tenue, des alliances et une robe de mariée pour moi le jour où nous irons à la mairie.

Y aura-t-il des invités ?

Non , il y aura un juge qui nous mariera , deux témoins, mon frère Mohammed et mon oncle Lahcen, et un artiste qui jouera de la musique instrumentale.

— En présence de ton frère et de ton oncle, le mariage sera une affaire de famille, et grâce à cette touche musicale, notre union sera romantique et éblouissante.

Elle sourit et répondit :

J'espère que nous traverserons cette étape sans encombre.



La vie suivait son cours paisiblement, seulement troublée par de brefs sursauts de souvenirs douloureux qui me plongeaient dans une profonde angoisse et semaient la zizanie dans notre relation amoureuse.

Mis à part cela, tout allait bien : Malika s'occupait de la maison, du marketing, de l'éducation de sa fille et regardait les chaînes de télévision françaises, tandis que j'étudiais à l'Académie royale des beaux-arts et travaillais dans la publicité, rédigeant et vendant des copies de versets coraniques à des Marocains expatriés.

Puis, je reçus une lettre de l'Université libre, contenant des documents à traduire du Maroc, ainsi que tous les travaux requis pour le cursus de psychologie de quatre ans. Après trois semaines d'attente, la poste étant hors service, je les récupérai enfin. Le comité des professeurs de l'université se réunit alors pour examiner mon dossier.

Ils déclarèrent que le programme de psychologie au Maroc était plus théorique que scientifique, et qu'il comportait de nombreuses lacunes, notamment des notions importantes que nous n'avions pas abordées.

Cela signifie qu'une licence en psychologie n'est pas équivalente à une licence belge et que le niveau d'enseignement au Maroc est faible.

Lorsque je me suis renseigné sur les alternatives, on m'a proposé de redoubler ma dernière année de psychologie à l'université – c'est-à-dire ma quatrième année, ce qui me permettrait de prétendre à un doctorat – ou de suivre deux années d'études pour obtenir un nouveau diplôme en pédagogie et psychologie de l'éducation. Cela équivaut à un master : un master en sciences de l'éducation. J'ai accepté cette proposition, qui comprend 13 cours et un mémoire de fin d'études.

Ce diplôme d'études supérieures me permet également de poursuivre un doctorat. Le sujet du mémoire était : « Causes de l'échec scolaire chez les enfants de la communauté immigrée marocaine ». Le Dr Vandeveld, Mme Blumar et le Dr Joris ont encadré ma soutenance..

Il suit

Paragraphe 56 — La Psychologie de l'Amour

29 décembre 2019

29 décembre 2019

La psychologie de l'amour



Les circonstances de notre mariage étaient extrêmement difficiles financièrement. Le salaire de Malika était maigre et ma bourse était versée en retard. Nous n'avions

d'autre soutien que mon travail pour couvrir les dépenses courantes. Nous avons donc acheté nos alliances avec de l'argent bon marché et un nouveau costume pour moi. Malika et moi avons eu du mal à trouver une taille qui me convienne, car j'étais mince à cause du travail, des études et des réflexions incessantes.

Nous avons finalement acheté sa robe de mariée blanche après que j'aie beaucoup insisté, car elle était réticente à l'idée d'en porter une. Elle avait déjà porté une robe à son premier mariage, une expérience désastreuse qui s'était soldée par un véritable fiasco . Le soir de notre mariage, nous avons cuisiné un poulet, mais nous ne l'avons pas mangé car nous devions assister à une fête à l'école primaire de Nadia.

Le lendemain, nous avons aidé Mohammed, le frère de Malika, à emménager chez son oncle Lahcen dans un appartement tout près. C'était une journée glaciale, la neige tombait sans relâche, recouvrant tout d'un blanc immaculé, comme si Bruxelles s'était transformée en un pôle Nord glacé. Mes doigts bleus et gelés me faisaient souffrir tandis que nous peinions à pousser le lourd réchaud à charbon en acier sur le trottoir enneigé de la rue Alex Marset à Etterbeek.

Le plus difficile dans ce départ, c'était Ce poêle à charbon, parce que nous avons passé toute la matinée à essayer de le transporter et de le sortir de la cage d'escalier de l'immeuble pour ne pas casser l'échelle en bois, et à essayer de le pousser sur le trottoir pendant un long moment. Sans résultat significatif. Malika nous observait du balcon pour voir où nous en étions. Puis elle nous a jeté un drap en disant ::

Étalez le tissu sur la neige et placez le poêle dessus ; il vous sera ainsi plus facile de le rouler et de le traîner sur la glace.

Son idée était juste, et elle nous a bien aidés pour traîner le lourd poêle car, heureusement, la route était en pente douce.



poêle en fonte lourde

Ma vie heureuse avec ma femme, Malika, se poursuivait dans une profonde tranquillité romantique. Nous aimions tous deux le calme et la tranquillité, mais pour des raisons différentes : pour ma part, mon travail l'exigeait. Je consacrais l'essentiel de mon temps à des activités intellectuelles, à des études philosophiques et à des explorations imaginatives, créatives et surréalistes.

Ce type de travail requiert une concentration intense et un silence absolu pour être pleinement assimilé, compris et analysé. Parfois, pour rompre le silence, je jouais une douce musique classique instrumentale afin d'empêcher mon esprit de vagabonder ou de s'éloigner de mes études. Malika, quant à elle, avait besoin de calme et de tranquillité pour réfléchir à ses tragédies et à sa vie brisée, ainsi qu'à la douleur constante à son genou droit, dont elle se plaignait sans cesse.

Elle souffrait également de dépression chronique suite au traumatisme de sa chute et à sa longue épreuve entre la vie et la mort. Pour toutes ces raisons, ma chère Malika aimait le calme et la tranquillité. Elle s'occupait des tâches ménagères, élevait sa fille et regardait les chaînes de télévision françaises. Elle passait aussi du temps avec des amis et des voisins, comme Mme Hania al-Baydawiya, qui habitait l'immeuble voisin. Son mari, qui était aussi son cousin, conduisait le tramway.

Un terrible drame familial les a frappés lorsque son mari a pris une seconde épouse, dispersant toute la famille et leurs quatre filles. Leur fils unique, atteint de trisomie 21, est décédé. C'était le quotidien de Malika, tandis que je suivais des cours d'éducation, de psychologie et des cours universitaires.

Parfois, je dessinais des paysages, calligraphiais des versets du Coran et rédigeais des publicités pour des boutiques marocaines pour gagner de l'argent en attendant ma bourse d'études qui tardait à arriver. Un jour, le père de Malika nous a fait la surprise de frapper à notre porte. Malika était folle de joie de voir son père, venu bénir notre mariage. Il m'a surpris en me tendant une lettre :

Abd al-Rahman, ta mère et ta sœur Mimount te saluent. Ce message t'a été transmis par ta mère, qui dit venir de Rabat.

Je l'ai remercié et j'ai immédiatement ouvert la lettre et commencé à la lire. Elle provenait du ministère de l'Enseignement supérieur à Rabat, plus précisément du service des bourses d'études supérieures.

On m'indiquait que je devais fournir un acte de naissance complet et mes coordonnées bancaires (lorsque je serai en Belgique) afin de débloquent et de verser la bourse. Le problème, c'est que je dois retourner à Nador, puis aller au bureau du district de Beni Sidal pour leur envoyer ce document indispensable, ce qui est impossible vu ma situation financière actuelle. Je n'aurai pas les moyens de me payer un billet d'avion. J'étais complètement déboussolée et je ne savais plus quoi faire.

Affalée sur les coussins, j'essayais de contenir mes émotions et de ne pas laisser transparaître ma colère et ma déception. Heureusement, ils n'ont pas remarqué mon désarroi, absorbés par leurs nouvelles familiales. Malika a demandé : « Papa, comment va ma grand-mère ? » « Elle va bien, ma fille. Ta grand-mère est âgée, mais elle est en meilleure santé que moi...

» J'appréciais d'écouter la conversation entre mon oncle saoudien, Ahmed, et sa femme, Malika, qui partageaient des nouvelles de leur famille. Il était rassuré par notre mariage, et je souhaitais moi aussi qu'elle soit heureuse et que ce mariage lui ouvre la voie du bonheur qu'elle avait perdu depuis son précédent mariage, même si je n'ai plus rien à lui offrir, si ce n'est le respect, la loyauté et le dévouement. Je lui donne tout. Ma vie et mon âme.

Je l'ai aidée à combler ce besoin d'amour si fondamental pour toute femme. Quant à moi, je n'étais pas convaincu de l'existence même de l'amour. Je parle de l'amour conjugal, bien sûr, et non de l'amour maternel instinctif, essentiel à la survie et à la perpétuation de l'espèce humaine. Pour moi, le respect et la confiance étaient le fondement de l'amour et la clé du succès de toute relation, et non l'inverse - une amitié profonde menant à l'union et à la procréation.

Je croyais que l'amour n'était pas une substance pure, mais un mélange de nombreux éléments, les plus importants étant l'instinct sexuel, l'amitié, l'habitude, l'attirance (physique, mentale, etc.) et la peur de la solitude. Car si le véritable amour romantique existait tel que nous le croyons et aimons le dépeindre dans les films, les livres et ailleurs, alors chacun pourrait choisir son partenaire indépendamment du sexe, du statut social, de l'âge, de la forme physique, etc.

De toute évidence, la réalité est tout autre ; l'amour romantique n'existe pas. Ce qui est indéniablement vrai, en revanche, c'est que l'instinct sexuel constitue le cœur et le fondement de l'amour. Rien ne le démontre plus clairement que le fait que les humains commencent à éprouver de l'attirance sexuelle à l'adolescence, car à ce moment-là, ils sont biologiquement, physiologiquement et psychologiquement matures et capables de

reproduction et d'activité sexuelle.

Ceci est dû à la sécrétion d'hormones de croissance et de libido – c'est-à-dire d'énergie sexuelle – qui agit comme un moteur naturel de la survie des êtres vivants. Cette activité sexuelle à elle seule suffit à la reproduction, c'est-à-dire à l'accomplissement de sa fonction biologique naturelle et à la survie sans amour.

L'amour est donc inutile et n'a aucune fonction essentielle, ni dans la gratification sexuelle (orgasme), ni dans la procréation, la reproduction et la préservation de l'espèce. (Cette pensée m'est venue à l'esprit.) une idée Mes frères, je vais vous dire ceci, mais ne dites pas que c'est l'idée d'un fou ou d'un ivrogne : savez-vous où se révèle le génie de la nature ? Il applique à l'humanité le concept politique de « décentralisation étendue ».

La nature crée les êtres vivants et les dote des mécanismes nécessaires et des divers moyens d'autodéfense, des techniques et des instincts qui leur permettent de préserver leur espèce de l'extinction. Parmi ceux-ci figurent l'instinct sexuel, qui alimente la pulsion de reproduction, et l'instinct de peur, qui les aide à éviter les dangers qui pourraient menacer leur vie. Quant à l'amour conjugal, il n'est pas instinctif, mais plutôt une étincelle d'amour maternel.

Cet amour, et tout ce qui l'accompagne – flirter, faire preuve de courtoisie, être bienveillant, parler tendrement, timidité, baisers, offrir des fleurs et écrire des lettres – constitue l'espace libre laissé à l'humanité pour y ajouter ses propres créations.

C'est ce « régionalisme élargi » positif mis en œuvre par tous les systèmes occidentaux libéraux soucieux du développement et de la survie de leurs sociétés, leur accordant les moyens de s'autogouverner et de s'affranchir du pouvoir central. Cela laisse place à la contribution de l'individu raffiné et civilisé, et offre un vaste espace à la créativité personnelle.

Par exemple, l'intimité ou l'activité sexuelle chez les pauvres peuvent être brèves, sans préliminaires ni protocoles, tandis qu'une soirée romantique avec un amant peut durer toute la nuit pour un individu raffiné. Avec des mets et des boissons qui font fondre les âmes dans l'amour, le plaisir, la danse et la béatitude afro-dysque, telles sont les mœurs des maîtres, par opposition à celles des esclaves insensés, qui seront récompensés « au-delà », au « paradis ».

Leur paradis, ce sont les pauvres. En effet, il est heureux que l'ignorance, l'aliénation et la stupidité existent !



La vérité amère

Une personne rationnelle et instruite sait, par sa conscience et son intuition scientifique, qu'il s'agit d'un acte de La nature seule, sans intervention divine, surnaturelle ou miraculeuse, est la raison de l'existence humaine.

L'être humain existe comme un moyen, non comme une fin en soi, mais simplement comme un instrument entre les mains de la nature pour atteindre ses objectifs supérieurs, notamment la préservation de la vie des êtres vivants qu'elle a créés et leur protection contre l'extinction.

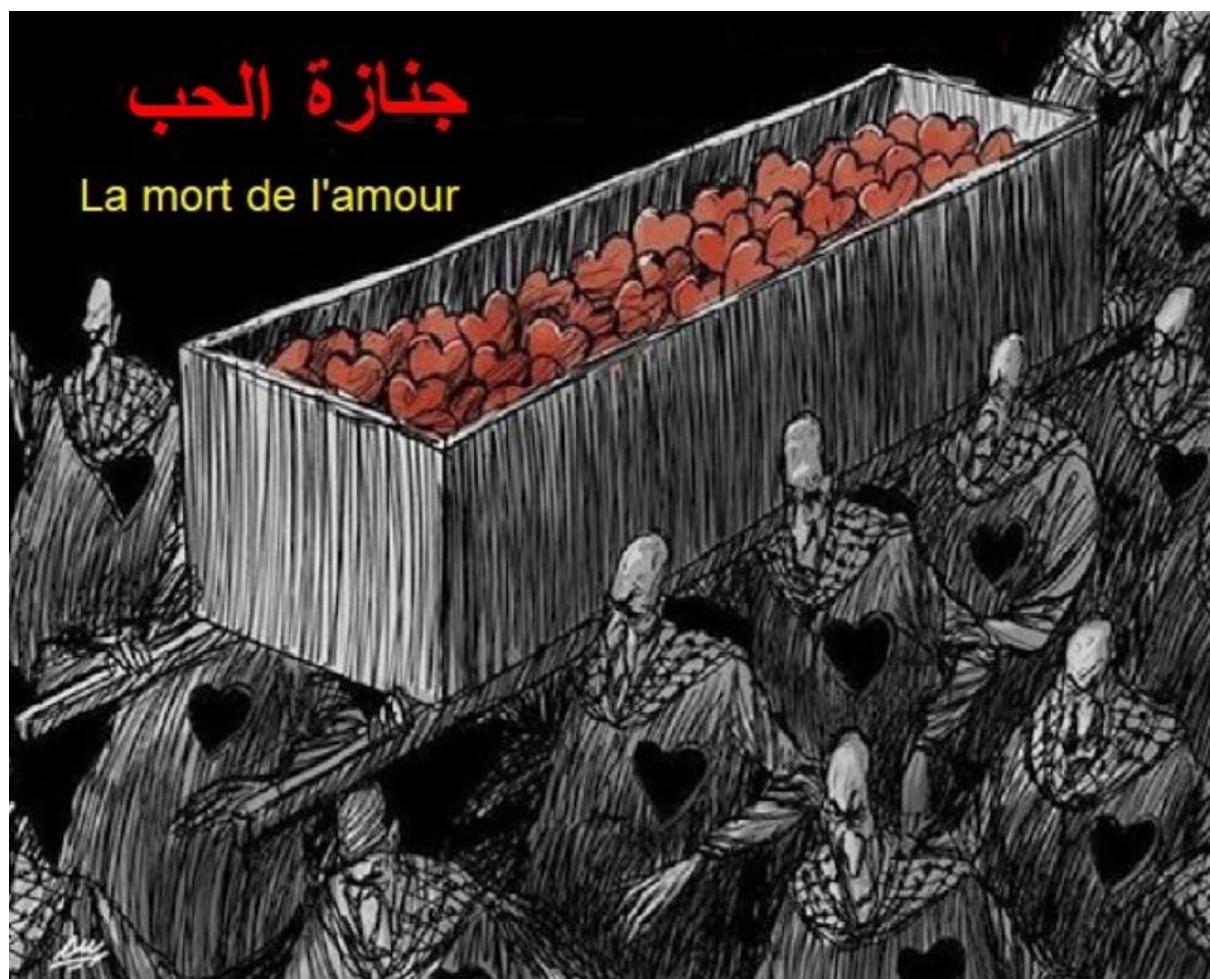
C'est pourquoi la nature a inscrit en l'être humain le programme de reproduction par le biais de l'instinct sexuel, qui se manifeste après le besoin de nourriture, puisque la satisfaction de ce besoin est à la base de toute activité corporelle, y compris l'activité sexuelle elle-même. De plus, si Il existe en nous un instinct de procréation fondamental : l'instinct sexuel lui-même, essence même de la vie, qu'il faut libérer de l'emprise étouffante de la théologie.

Pour accomplir sa fonction reproductive naturelle, il n'a nul besoin d'amour ni de ses rituels complexes de cour, de fiançailles, de dot, de mariage, etc. Pourtant, l'amour est invariablement associé à l'âge d'or du sexe et aux nuits de débauche. Quel miracle !

Le sexe n'est pas l'amour, et n'en découle pas nécessairement. Le sexe est un domaine à part, occupé et parfois même envahi par l'amour. Et c'est là que réside le nœud du problème.

Chacun perçoit la réalité à travers son propre prisme, façonné par ses expériences et sa perspective psychologique. Une personne ayant vécu une histoire d'amour malheureuse, un échec amoureux – et les échecs amoureux sont légion – rejettera l'amour et le considérera comme une expérience amère, en affirmant que... Pas encore là Pour lui. Ou qu'il Un mélange d'émotions contradictoires engendre un défaut majeur appelé amour. Et cela ne vaut pas tous ces efforts.

Le fait que L'amour est un sentiment qui touche tout le monde. On pourrait donc se demander s'il s'agit d'un sentiment inné. Je dis ici oui à l'amour maternel naturel et instinctif, et non à l'amour sexuel. Ce dernier n'est qu'une fantaisie passagère, sauf dans de rares cas. L'amour sexuel conjugal n'est ni inné ni instinctif, mais plutôt socioculturel et intellectuel, une marchandise soumise au marketing du système capitaliste . .



Les funérailles tragiques

Je crois que le sentiment amoureux existe depuis la nuit des temps. Et non Certains perçoivent encore l'amour comme une énergie cachée au plus profond du cœur, nous reliant à toute chose. Ils croient en une réalité tangible, non abstraite. Il n'y a pas de vie véritable sans amour.

L'amour est réalité ; il est complexe et paradoxal car les relations entre les êtres sont complexes : amants, enfants, parents, citoyens, Dieu, animaux, le monde – chacun a sa propre perspective, chacun a son mot à dire. Nombreux sont ceux qui admirent cette coexistence, convaincus qu'un amour simple et singulier n'existe pas. Car l'amour, sous toute autre forme, nous transcende, et en parler relève de la pure rhétorique.

Supposons qu'il n'existe qu'un seul amour, dont tous les autres découlent (solidarité, intimité, passion, tendresse, désir sexuel). C'est celui-ci qu'on appelle improprement « amour ». Ainsi, si l'on part de soi-même, l'attachement aux autres n'est qu'un prolongement de l'amour-propre. L'amour-propre, ou narcissisme, est le principe de tout attachement, quelle que soit sa nature. En ce sens, aimer les autres est, en réalité, une illusion : nous n'aimons que nous-mêmes, pour nous-mêmes seulement.

C'est l'ego qui est stimulé lorsqu'on est attiré par une relation intime avec une autre personne : je suis en couple, je m'aime , donc j'aime la relation, et donc j'aime cette autre personne à laquelle mon moi est lié dans cette relation..

Quant à Le législateur, Il se contente d'observer les mouvements humains et politiques authentiques à travers les processus sociaux ; il ne prétend pas imposer aux hommes l'idée que l'amour existe réellement. Car les hommes agissent par amour, tout comme les politiciens édictent des lois sur l'amour (mariage, associations, etc.). Le mot « amour » a ensuite été inventé pour exprimer ce sentiment général, célébré par les romantiques et commercialisé au cinéma..

Il est difficile d'analyser l'amour lui-même car il est fluide et ambigu, et non un concept figé. Dire « Je t'aime » peut signifier « Je vis en paix avec toi », « J'aime entendre ta voix ou voir ton visage » ou encore « Je me sens bien avec toi ». Et c'est pourquoi ... L'amour peut durer des heures et des heures, et pourtant, c'est trop court pour le comprendre pleinement.

Non pas qu'il soit inexplicable, inconnu ou dépourvu d'identité propre, mais parce qu'il n'est pas pur et qu'il est intimement lié à toutes sortes d'amour, d'attention et d'habitudes. Il est aussi intimement lié aux objets et aux choses que nous aimons : comme ma guitare adorée, mon voisin qui aime sa voiture, mon ami qui aime les animaux... L'amour est comme le bonheur : un sentiment merveilleux et universel que nous possédons et que nous offrons à tous ceux qui nous entourent.

Les êtres humains sont fondamentalement bons et ne recourent au mal qu'en cas de nécessité ou pour se défendre. Essentiellement, l'expérience suggère que l'amour peut être compris comme la capacité de communiquer et de se connecter avec respect. Il s'agit de bâtir une relation fondée sur le respect mutuel, et les partenaires doivent l'enrichir et la faire évoluer par la loyauté, le dévouement et l'attention. Voilà le secret de l'amour.

C'est comme une peinture que l'on crée et à laquelle on donne vie. Cette valeur ajoutée – l'indépendance vis-à-vis de la centralité – reflète le génie de la nature qui prend soin de sa progéniture humaine !

Il suit

Publié il y a 30th July par Abderrahman Sakali

Paragraphe 57 — Les répercussions du Temps Maudit

02 janvier 2020

02 janvier 2020

Paragraphe 57 - Les conséquences d'une époque maudite - La vie en Belgique

— janvier 02, 2020

Les répercussions du temps maudit (Les retombées du temps maudit)



Les répercussions de l'époque maudite



J'étais seul à la maison Bruxelles Ce matin Jeudi fin septembre 1981. Ma femme Malika est allée au marché du jeudi dans le quartier de « Moulombik » pour acheter des légumes et des fruits, car ils étaient bon marché sur ce marché hebdomadaire bondé de Marocains. L'air était froid et le ciel sombre. D'épais nuages noirs le recouvraient. La

pluie continuait de tomber sans relâche . De nombreux toits et rues étaient encore recouverts de la neige tombée la veille et les jours précédents.

Je suis allé dans la chambre. J'ai contemplé la photo que Malika avait encadrée en rose, nous montrant en tenue de mariage, soigneusement posée sur une table de chevet. J'avais rêvé qu'elle devienne ma femme depuis notre rencontre, mais le destin nous avait trahis et avait œuvré contre notre rêve, le brisant complètement. Je suis entré dans la chambre de Nadia.

Je me suis approché de sa photo accrochée au mur au-dessus de son lit et j'ai commencé à l'examiner attentivement : elle ressemblait à son père, ce grand jeune homme mince qui vivait à Bruxelles. Il était son fiancé. Je l'avais suivi lorsqu'il avait quitté la maison du père de Malika à Nador en 1979, vers quatre heures de l'après-midi, et s'était rendu au studio du photographe Hassan Siyahi. Je l'avais suivi, étudiant son visage comme il se devait.

Les mêmes traits que Nadia, la même grande taille. Mais une grande question me taraudait et m'inquiétait : pourquoi ne porte-t-elle pas son nom si elle est vraiment sa fille ?!

J'avais la tête qui tournait en essayant de résoudre ces mystères. J'ouvris la porte-fenêtre et me mis à contempler la rue tranquille. Je pensais à ma mère et à ma petite sœur à Nador, à comment elles s'en sortaient, et si elles payaient toujours le loyer de notre appartement dans l'immeuble Ouled. Quand je commencerai à travailler ici à Bruxelles, je prendrai en charge toutes vos dépenses et le loyer de notre cher appartement. C'est une promesse, Maman, même si cela risque d'affecter mes études, la raison même pour laquelle j'ai quitté mon pays....

J'ai pensé à ma chère « Rosh Roshti », et je me suis demandée si elle avait réussi à devenir professeure, comme elle en avait toujours rêvé. Où ses circonstances tragiques et son destin cruel l'avaient-ils menée ? Maintenant que je suis marié et que je ne la reverrai peut-être jamais, je lui souhaite sincèrement un mari cultivé qui l'aime et la respecte, et qui soit un soutien fidèle, car les circonstances difficiles nous ont séparés et nous ont empêchés de nous revoir....

Et j'ai repensé à ma malheureuse cousine Salwa, à son mariage brisé, transformé en funérailles surréalistes ! Et à son émigration en Allemagne pour poursuivre ses études de psychologie, comme moi, emportant avec elle sa tragédie et sa profonde blessure. Et à ces supports de cours que je lui rapportais chaque année de notre université de Rabat, et à nos retrouvailles à Fès, où elle étudiait la psychologie, et au bus que nous prenions ensemble pour rentrer à Nador.

Et à tous ces moments agréables passés avec nous dans notre bel appartement. Surtout cette nuit difficile, sans sommeil, passée avec nous dans le salon, entourée de la famille, alors que ma jeune sœur, Thamoune, était au bord de la crise de nerfs. Elle excellait à l'école et sanglotait sans cesse à cause de nos difficultés financières de l'époque, après le mariage de notre frère Abdullah, qui nous avait abandonnés et que nous ne revoyions presque plus.

Ma cousine a passé la majeure partie de la nuit à reconforter ma sœur sans lui révéler la véritable raison de ses crises de nerfs... et comment elle avait tourné la page sur son passé douloureux pour s'engager avec un Iranien qui n'avait aucun lien avec son pays,

sa langue ou son histoire. Sa réaction fut... Contre cette culture qui l'a détruite, assombri sa vie et empoisonnée, elle aussi a émigré, blessée comme moi.

Mes pensées se sont tournées vers un temps révolu, vers l'échec du mariage de mon frère Mohammadi avec Zubaida, que nous aimions tous deux. Il a entamé une liaison avec une Suissesse mariée et vit désormais avec elle. Je dois le contacter pour qu'il vienne me voir, ainsi que ma femme, Malika, qu'il a connue avant son départ pour l'Allemagne....

Et je pensais Et je pensais... Et finalement, mon voyage imaginaire m'a ramené à la dure réalité. La réalité est vraiment cruelle ! Que vais-je faire demain ? Cette année, je perds ma bourse. Je suis victime de ma pauvreté. Sinon, j'aurais réservé mon vol ce jour-là, réglé le problème à Rabat et serais rentré à Bruxelles avec ma bourse, serein et optimiste. Mais je n'en ai pas les moyens. En réalité, la pauvreté engendre la pauvreté, et l'inverse est vrai pour la richesse.

J'ai pensé me confier à ma femme. Mais que pourrait-elle faire pour moi ? Même mon propre frère, malgré sa fortune, a refusé de m'aider, et le salaire de Malika ne suffit pas à couvrir une dépense aussi exorbitante - le prix d'un billet d'avion aller-retour. Je ne ferais qu'alourdir son fardeau. La solution est de travailler pour rattraper le retard. C'est pourquoi j'ai décidé de partir demain. SUIS. Au centre islamique pour enseigner.



Malika m'a tirée de ma rêverie en entrant, traînant son petit sac de courses. La femme, qui se déplaçait sur deux roues, était épuisée et avait le souffle coupé par la douleur qu'elle ressentait en montant et en descendant les escaliers à cause d'une prothèse de hanche et des difficiles opérations de reconstruction qu'elle avait subies après sa chute du troisième étage alors qu'elle vivait avec son ex-mari. Je l'ai aidée à traîner le sac jusqu'à la cuisine et à le débarrasser. Elle a dit:

Le marché est bondé aujourd'hui, surtout de femmes. C'est pour ça qu'on l'appelle le marché des femmes ! Ce nom lui va comme un gant..

Ce marché du jeudi est-il le seul à Bruxelles ?

— Hahaha ! Bien sûr que non. Bruxelles compte 21 arrondissements, et chaque arrondissement a son propre marché hebdomadaire. Les autorités de ces

arrondissements réalisent d'énormes bénéfices grâce à ces marchés qu'elles organisent, car chaque commerçant paie un loyer pour l'emplacement où il vend ses marchandises..

Malika, jeudi prochain, quand tu iras au marché, je t'accompagnerai. Tu n'as pas le droit de porter de charges lourdes. Le médecin te l'a interdit..

En effet, Abdul Rahman. Je serais ravi que nous allions ensemble au marché afin que je puisse vous confier encore plus de mes fardeaux..

C'est mon devoir et je suis heureux de l'accomplir..

Merci mon amour.



Marché de Molenbeek à Bruxelles

Elle a regardé mon visage, scrutant mes traits, et m'a demandé:

Qu'est-ce qui ne va pas, Abdul Rahman ? As-tu un souci ?

Je ne savais pas comment répondre à sa question embarrassante. J'étais vraiment déprimée et inquiète. Elle l'a compris à mon expression, alors j'ai rassemblé mon courage pour lui dire.

Malika, je ne recevrai pas ma bourse cette année. Le ministère de l'Enseignement supérieur me demande un document pour compléter mon dossier avant de me verser la bourse. Cela m'oblige à me rendre au Maroc. Malheureusement, c'est un problème auquel je ne m'attendais pas..

Mais vous allez étudier à l'université ?

Bien sûr. Ce document concerne uniquement la bourse d'études..

Donc, pas de problème. On vit confortablement pour le moment et rien ne nous inquiète. On reporte les démarches administratives à l'année prochaine. On part à Nador pour les vacances d'été ou pas ? Qu'en penses-tu ?

Bien sûr que nous irons ; ma famille me manque aussi. Et puisque c'est le cas, demain j'irai au centre islamique pour donner des cours..

Bonne idée.

Il suit

Publié il y a 30th July par Abderrahman Sakali

Paragraphe 58 — L'éducation au Centre Islamique Européen

06 janvier 2020

06 janvier 2020

L'éducation au Centre islamique européen



Centre islamique européen de Bruxelles

Le lendemain matin, vendredi, j'ai emmené Nadia à l'école. Ensuite, Malika et moi avons pris le petit-déjeuner et avons discuté de tout et de rien. Elle m'a demandé : « Tu vas au centre islamique aujourd'hui ? » J'ai répondu : « Oui . Je n'ai pas d'autre choix que de travailler et d'étudier en même temps. Je dois travailler pour t'aider financièrement. De plus, je veux aider ma mère et ma sœur à payer leur loyer et leurs dépenses courantes.

Ma mère prie toujours pour moi et espère que je réussirai et que je l'aiderai à sortir de ses difficultés financières. Je veux aussi faire plaisir à ma petite sœur, Mimount, en lui achetant des vêtements. Elle n'a pas de père pour lui en acheter. Mon frère aîné, Muhammad, qui vit à Azghanghan, n'a pas le temps de s'occuper de nous car il est très occupé avec sa grande famille. » Quant à mon frère Mohammadi , Malika marqua une pause, puis secoua la tête : « Et Abdullah ?

C'est un employé important, pourquoi ne les aide-t-il pas ? C'est son devoir ! » « Abdullah était... il l'était. C'était notre frère, il travaillait pour lui et pour nous. Mais depuis qu'il a rencontré cette fille, qu'il l'a demandée en mariage et qu'il l'a épousée, il ne nous a plus jamais reconnus. À cause de cette femme malveillante qui nous a claqué la porte au nez, nous avons perdu notre frère et nous avons régressé.

Ma mère pleure toujours quand elle pense à lui ou quand elle le voit passer au marché.
» « Fais comme tu le souhaites, Abd al-Rahman. Fais ce que tu juges bon. » « Je te quitte. Il est neuf heures et demie. Je vais au centre islamique. » Au revoir , mon amour, et bonne chance .



Je suis entré dans le centre à la recherche du directeur ou d'un responsable. Le gardien m'a indiqué que le directeur se trouvait dans son bureau au premier étage. Arrivé à l'étage, le réceptionniste m'a aperçu et je lui ai expliqué le but de ma visite. Il est entré dans le bureau du directeur et est ressorti quelques instants plus tard pour me faire signe d'entrer. C'était un homme d'une cinquantaine d'années, bel homme, de forte corpulence et de grande taille.

Il portait un costume bleu et une cravate rouge. Je l'ai salué et lui ai dit que je cherchais un poste d'enseignant ou de professeur. Il m'a répondu : « Dites "enseignant", pas "professeur". Quel est votre niveau d'études ? Avez-vous un certificat d'études primaires ou un baccalauréat ? » « Oui. » « Avez-vous d'autres qualifications ? » « Oui. Une licence en psychologie. » « C'est important. Nous n'avons que deux diplômés, et vous êtes le troisième. Nous avons besoin de professeurs.

Êtes-vous marocain ? » « Oui. » « Et quel est votre nom ? » Abdal -Rahman al-Saqli. Il fit sonner une cloche au-dessus de son bureau et son secrétaire entra. Il lui dit : « Monsieur Abd al-Qadir, veuillez inscrire le professeur Abd al-Rahman comme enseignant chez nous, le temps que nous lui trouvions un lycée à Bruxelles. » « Oui , monsieur. » Je lui dis au revoir et nous partîmes. Je m'assis et le secrétaire prit note des informations nécessaires.

Je signai le formulaire d'engagement, puis il me dit : « Vous pouvez commencer demain à huit heures, Monsieur Abd al-Rahman. Bienvenue. Je suis le responsable pédagogique de ce centre. Je m'appelle Abd al-Qadir al-Tamsamani. Suivez-moi, je vais vous montrer votre salle de classe. » Nous empruntâmes un couloir circulaire. Nous passâmes devant la salle numéro 1, puis la deuxième, jusqu'à la troisième. Il l'ouvrit et dit : « Voici votre salle de classe, Monsieur al-Saqli.

Elle est vide, car il n'y a pas d'enseignant. » Vous pouvez enseigner seulement le matin, ou toute la journée : de huit heures à midi, et de 14 h à 17 h. Nous travaillons le samedi et le mercredi après-midi, car les élèves sont en vacances. Nous travaillons également pendant toutes les vacances scolaires. Il nous arrive même de travailler le dimanche. Il ferma la porte de la classe et me dit : « Nous allons terminer la séance , puis je retournerai à mon bureau pour vous remettre le programme.

Cette pièce ouverte à droite est l'imprimerie du centre. Nous y imprimons des exemplaires du Coran et quelques manuels scolaires. Nous n'avons pas notre propre programme. Nous nous basons uniquement sur ceux de certains pays arabes, comme le Maroc et la Tunisie. Notre objectif est de créer notre propre programme pour notre école, mais nous ne disposons pas des compétences nécessaires en éducation et en psychologie. Je peux vous aider à trouver ce programme. » Si Dieu le veut.

Je compte sur vous, et nous travaillerons ensemble, Monsieur Abdel Rahman. J'ai oublié de vous préciser que nous sommes payés à l'heure. Tous les trois mois, nous recevons notre salaire en dollars nets d'impôt. Ce centre islamique a été construit par l'Arabie saoudite, qui prend en charge les salaires des employés. Excusez -moi, Monsieur Abdelkader, quel est le nom du directeur ? Al- Alwani. Il est tunisien. C'est un homme charmant. Merci , Monsieur Abdelkader. À demain , si Dieu le veut.

Il suit

Paragraphe 59 — La Lutte de l'Amour

Paragraphe 59 - La lutte de l'amour - La vie en Belgique

— janvier 13, 2020

Conflit amoureux



Après ma visite au Centre islamique européen et ma rencontre avec son directeur et le responsable de l'éducation, je suis rentré chez moi, fou de joie d'avoir trouvé un emploi qui me permettrait de vivre dignement. J'étais également heureux de pouvoir subvenir aux besoins de ma femme et de ma fille, d'assurer leur bonheur et de leur offrir sécurité et épanouissement. En entrant, j'ai trouvé Malika qui avait préparé le déjeuner.

Dès qu'elle m'a aperçu, elle s'est précipitée pour me demander ce qui s'était passé et si j'avais trouvé du travail. Quand je lui ai raconté la situation et que je commencerais à travailler comme enseignant au Centre islamique le lendemain, elle a été comblée de joie et m'a serré dans ses bras en évitant mon regard. C'était une habitude qu'elle avait prise depuis notre mariage, fruit de la honte et du sentiment d'inadéquation qu'elle éprouvait pour ce qu'elle m'avait fait.

Moi aussi, je ressentais toujours une profonde tristesse à son égard dans notre relation retrouvée, car je l'aimais ; elle était mon amour. La première de toutes les filles que j'ai connues. Elle fut la seule avec qui ma relation dura longtemps, et elle se renforça avec le temps. Elle fut la première dont j'ai dessiné le portrait et les paysages de la maison de son père, et comme elle fut ma voisine pendant des années, notre amitié s'approfondit et notre amour devint plus profond.

Après mes études, nous nous sommes promis fidélité et mariage. Jusqu'à ce que le pire arrive, qu'elle me poignarde au cœur, brisant notre vase de cristal romantique, fruit de nos innombrables années de travail. Je crois qu'il sera difficile de rassembler les morceaux, de les recoller, de les réparer, malgré tous nos efforts, car rien ne sera plus jamais comme avant.

Aujourd'hui, elle tente de rapprocher sa fille de moi en prétendant que je suis son père ; ce n'est qu'une de ses tentatives pour réparer son vase brisé. Mais une voix intérieure crie, étouffée et timide : Jamais ! Jamais !

Mes pensées s'évadèrent . Je me levai et allai dans la chambre pour consulter quelques ouvrages et livres, mon imagination s'envolant vers l'endroit où j'avais laissé Rosh Roshti, la belle et pure au cœur enchanteur. Elle est loin de moi. Puis je pris mon journal, m'allongeai sur le lit et commençai à écrire comme d'habitude .

Ma vie à Bruxelles avec Malika était paisible, seulement troublée par le spectre de Rachida lorsque ses doux et dramatiques souvenirs m'assaillaient, me laissant triste, déprimé et confus. Je me sentais coupable envers elle chaque fois que je pensais à elle, surtout lorsque je me rappelais la promesse que nous nous étions faite de nous marier après la fin de mes études universitaires, une promesse faite devant un groupe d'étudiants du collège d'Oujda.

Ils avaient béni notre vœu, qui s'était volatilisé. Mon travail au Centre islamique européen, financé par la Ligue islamique mondiale, comme professeur d'arabe en école primaire, a commencé le 17 septembre 1981. C'était la première fois que j'enseignais après toutes ces années d'études.

Le responsable pédagogique du centre m'avait promis de me confier le département d'arabe pour non-arabophones – un groupe de personnalités belges et européennes, dont des hommes d'affaires, qui devaient apprendre l'arabe pour travailler dans les pays du Golfe. Le monde arabe, riche en gaz et en pétrole, connaissait alors un essor considérable dans le secteur de la construction et des infrastructures.

J'étais l'une des deux seules personnes à posséder un diplôme, plus précisément en psychologie et en sciences de l'éducation, domaine considéré comme plus valorisé dans les secteurs de l'éducation, de la formation et de la culture que le droit ou la biologie. C'était également le cas de mes deux collègues, enseignants d'études islamiques dans des lycées bruxellois, que j'ai rencontrés plus tard lors d'une réunion pédagogique au centre.

La majorité, cependant, n'avait qu'un baccalauréat, et certains n'avaient qu'un certificat d'études primaires, voire aucun diplôme.

Les circonstances économiques et politiques m'étaient favorables au début des années 1980, lorsque je suis arrivé à Bruxelles fin août. Le gouvernement belge avait reconnu

l'islam comme religion officielle et, par conséquent, les enfants de la communauté musulmane avaient le droit de choisir l'enseignement religieux islamique plutôt que l'enseignement chrétien officiel. Ces cours de religion étaient limités à deux heures par semaine et par classe.

J'ai profité de cette opportunité pour trouver un emploi respectable afin de subvenir aux besoins de ma femme ici et de ma famille à Nador.

La simple pensée que j'allais résoudre les problèmes financiers de ma mère et de ma sœur, et que je serais la source de leur bonheur, me remplissait d'enthousiasme et de joie à l'idée de travailler et d'apporter du bonheur à celles qui m'avaient donné la vie et qui nous avaient fait sortir des ténèbres du passé pour nous conduire vers le progrès et la liberté.

Cependant, cet enthousiasme fervent pour le travail, l'enseignement et le gain d'argent me rendait également vulnérable aux conflits et à l'anxiété concernant mon avenir universitaire. D'autant plus que j'étudie à l'Académie des Beaux-Arts, au Conservatoire et à l'université, ce qui est très prenant.

Je voulais lire et apprendre davantage, m'immerger dans les sciences et les arts dans cette « caverne d'Ali Baba », c'est-à-dire Bruxelles, la capitale européenne, qui offre toutes les opportunités et toutes les aides pour devenir une personne importante et respectée. Ce pays est une démocratie rationnelle et simple, et c'est pourquoi il produit des individus accomplis et remarquables. Mon seul espoir est de devenir l'un de ses fils illustres !



Une photo de moi prise par un journaliste belge alors que j'enseignais l'arabe dans une classe de primaire du Centre islamique européen de Bruxelles.

tout des étudiants, sont groupés en associations qui tentent de diffuser les idées de notre révolution. Quand ils en font la demande, nous mettons du matériel de propagande, publications, livres, à leur disposition.

« Il n'y a de toute manière rien d'illégal à voir des portraits de l'imam Khomeini ou des publications iraniennes en Belgique : la liberté d'expression est garantie à tous. De plus, les moyens de diffusion modernes permettent de toucher le plus grand nombre, au-delà des frontières. Pourquoi les Iraniens n'en profiteraient-ils pas ?

— L'Iran et sa représentation n'ont-ils pas appelé à la manifesta-

tion et à l'agitation au de pure débauche pour les musulmans.

« Nous respectons les autres religions, et c'est très peu commun. En Iran même, les minorités sont respectées et 160.503 Iraniens non musulmans (Juifs, Arméniens, zoroastriens...) sont représentés au Parlement.

Tunisie : « Un problème politique »

— J'aimerais que les Occidentaux différencient bien les pratiques religieuses de l'obscurantisme. Ils ont un peu peur de la

combat pour le développement constituait une dispense pour le jeûne, comme la guerre dans le texte sacré.

« Les enfants tunisiens de Belgique reçoivent des cours de religion musulmane grâce à l'enseignement organisé par le Centre du Cinquantenaire. Mais quelques enseignants tunisiens s'adressent spécialement à leur communauté à travers un cours d'« éducation civique », où sont soulignés les grands principes moraux de l'islam, comme la tolérance, bien plus que les rites religieux. Cet enseignement n'est pas le même que celui dispensé en Tunisie ; il est adapté à la vie à l'étranger.

« L'intégrisme doit être traité

avec, sans faire l'obscurantisme l'origine de l'islamisme.

— Aujourd'hui, on a une nouvelle prise de conscience de l'importance de l'islam. Plusieurs moyens s'efforcent d'atteindre une vague musulmane ou on en revient aux purs, à la spiritualité, ou bien aux formes, maximes, aux rites ; dans le cas, c'est le retour à l'islam tolérant ; dans le second, réalisme sert de prétexte plate-forme politique. Par c'est rentable politique parce qu'il est plus facile d'écarter l'esprit des gens à exigerons formations. I manifestation du 20 avril, royaume ont aussi plus et pas par la forme que par i

Les intégristes sont-ils parmi les Marocains ?

— Très honnêtement, chercher, il ne doit pas y a plus de quatre ou cinq en que. La plupart des marocains proviennent d gens du Nord ; des gens qui ne connaissent qu'une religion, une seule éthique pables de se laisser entra des interprétations, à des tés occultes. La population rocaine, dans son ensemble caractérise par son équilibre son refus des extrémismes cultive l'ouverture et n'est prête à suivre des mouve fanatiques.

— Assez-tous nos pays quant à l'enseignement islam ?

— Je vais personnellement dans les mosquées fréquentées par mes compatriotes, je suis crétaire général du conseil mique du Cinquantenaire service de l'ambassade s'occupe des problèmes religieux ; je vous garantis que rien d'important ne se passe. Au total enseignants envoyés par le vnement marocain, au Centre islamique et ceux qui payés par des particuliers q regroupent sont quelque cent cinquante. Nous les a tous répertoriés : ceux qui roient, par ambition personnelle se montrer « dévotionnels » sont, deux.

— Les conditions sociales difficiles des immigrés ne les p sistent pas vers un islam pu dur ?

— A ce sujet comme beaucoup d'autres, ma préoccupation vient essentiellement 12-16 ans, de cette fameuse « xième génération. Je crois ment que le retour à l'islam les éloigner du fanatisme e l'intégrisme. Plus les Maroc fréquenteront les mosquées moins les Belges auront de sous de s'inquiéter. La reli permet à la famille de maintenir sa cohésion. J'ai plus peur jeunes qui ne font rien que ceux qui vont prier à la n quée...

Algérie : « De vieux démons »

— L'intégrisme ? Je ne le sens pas comme un danger.



Les ambassadeurs du Maghreb et de Turquie unanimes : la qualité de l'enseignement est une des garanties contre l'intégrisme.



« Pourquoi n'exporterions-nous pas nos idées ? », s'interroge l'ambassadeur d'Iran. Quelques propagandistes, isolés, passent à l'acte. Ainsi, non loin de cet étal proposant des publications innocentes, l'enregistreur d'un autre commerçant diffuse des discours incendiaires...

stabilité et de bonheur. Mon Dieu, comme ces destins capricieux sont cruels, à nous tourmenter sans cesse !

Mais peut-être que s'il n'y avait pas de problèmes dans la vie, il serait ennuyeux et presque impossible de vivre, perdu dans sa routine. Et c'est généralement le mal des gens vides. L'ennui est un virus mortel ; il vous fait passer votre vie à vous faner comme une plume au vent, comme une personne vide et sans caractère, errant sans but au gré des jours et des circonstances éparses de la vie ! Car elle erre sans but dans les jungles et les labyrinthes du monde, sans carte.

Autrement dit, elle vit sans noble cause. Mais j'ai trouvé une solution radicale pour l'empêcher de m'attaquer, ou plutôt, de me surprendre seulement très rarement. Je lui ai fermé toutes les portes et toutes les fenêtres pour qu'il n'entre pas dans ma vie, ne me lasse pas de la maison et ne me pousse pas à errer dans les rues, les ruelles et les cafés, à médire avec plaisir et fierté, à rabaisser et à dénigrer les gens, mu par l'égoïsme et l'hypocrisie.

Ou pour qu'il ne s'infilte pas en moi et ne l'empoisonne pas - cet être que je consacrerai à la création artistique et à l'écriture de romans et de nouvelles. Depuis que j'ai lu Arthur Schopenhauer lors de ma première année à l'Université de Rabat, et que j'ai assimilé sa philosophie, ses idées et son profond pessimisme, J'ai découvert la solution miracle contre l'ennui, la lassitude et la monotonie qui nous tue. Ce vide est notre ennemi.

Le cachéLa solution réside dans la pratique d'une activité que l'on aime pour elle-même , pour exprimer sa véritable nature et vivre pleinement. C'est le début d'une acceptation du narcissisme qui sous-tend la pensée humaine et qui concentre nos intérêts.

Les loups dont parlait le philosophe britannique Thomas Hobbes ne sont rien d'autre qu'une réaction contre ce narcissisme qui sommeille en chacun de nous et que nous tentons d'apaiser et de projeter, à travers nos relations avec autrui, dans des œuvres d'art sublimes et élevées, destinées au regard des autres. Il s'agit de mettre en avant notre image pour mieux la percevoir et en voir le reflet dans le regard de ceux dont nous tirons l'image que nous nous faisons de nous-mêmes .

Ainsi, la solution est de faire ce que l'on aime et de combler ce vide mortel afin qu'il ne nous consume pas de notre vivant ! L'art, les romans et la musique, surtout pendant les vacances et après ma retraite, sont mes passions et occupent tout mon temps libre. C'est ainsi que je les perçois.

Pour d'autres, ce sera peut-être le sport, les activités scientifiques, le bénévolat, ou tout autre centre d'intérêt qui captive le cœur et les inclinations artistiques et intellectuelles en général, leur permettant de s'épanouir.

Il est regrettable que la vie soit ainsi faite, que nous passions la plus grande partie de notre existence à un travail obligatoire et à des tâches ardues pour subvenir à nos besoins fondamentaux - se nourrir, se loger et se vêtir - ne nous laissant que la fin de notre courte vie pour nous trouver, explorer notre véritable identité et nos aspirations, et poursuivre ce que nous aimons !

Quel dommage d'être paralysé par ces obligations nécessaires qui nous aveuglent et nous éloignent de notre véritable nature ! C'est comme si elles nous disaient : « Attends d'être vieux, et tu pourras alors essayer de te connaître ! »

UN C'est là que réside la véritable nature et l'esprit du capitalisme sauvage, dans son mépris des droits humains et de la dignité. Ses multinationales, ses cartels et ses banques contrôlent votre existence même, vous imposant des contrats de travail qui profitent aux riches et aux propriétaires de ces entreprises. Ces contrats vous lient à 65 ans de travail forcé et exténuant, sous peine d'être licencié et abandonné à la misère, en marge de la société... !

Mais nous, enfants de la nature, soumis à toutes ses lois et que nous prenons pour norme de gouvernance, avons le droit de demander :

Est-ce normal ? L'homme a-t-il été créé pour vivre libre, heureux et profiter de la vie, ou seulement pour travailler afin de se nourrir ? Et si tel est le cas, quelle est la différence entre l'homme et l'animal?



L'ennui et la routine

L'ennui et la routine sont des sentiments de vide intérieur qui affectent une personne lorsqu'elle n'a rien pour l'intéresser ou aucune activité pour occuper son temps libre. L'expression berbère « farq shghar » traduit parfaitement cet état. Le vide mental est l'un des défauts les plus dangereux car il est dépourvu d'ambition, de talents artistiques et spirituels, et des clés d'une vie heureuse.

Certes, il n'est pas nécessaire d'être un génie intellectuel, un maître sculpteur ou un critique d'art. La vie est un metteur en scène génial qui attribue les rôles en fonction des capacités, sans favoritisme. La plupart des gens sont simples et bienveillants, ce

qui est sain et parfaitement logique. Il n'est pas nécessaire que tout le monde soit philosophe, poète, scientifique ou intellectuel, car alors il ne resterait plus personne pour cultiver, fabriquer, réparer, concevoir ou construire.

La plupart des gens pensent à nourrir leur famille sans accorder d'importance aux idées de Platon ni aux théories de Machiavel. La plupart des gens aspirent à une épouse, une maison, un travail et un bon salaire, sans se soucier de la gloire ou de l'immortalité.

On trouve plus de joie à peindre sa maison qu'à lire le chef-d'œuvre de Vladimir Nabokov, « Lolita ». Ainsi, l'épanouissement intellectuel – une richesse de conscience et de culture – est le lot de ceux qui, comme le disait Al-Mutanabbi, « souffrent dans la béatitude grâce à leur intellect ». Pourtant, ils trouvent le bonheur à surmonter la monotonie du quotidien qui leur fait mépriser la vie. Et en même temps, ils profitent pleinement de la vie !

Les moments que nous passons à nous détendre et à puiser l'essence du bonheur dans l'arbre de la vie ne sont pas du temps perdu. À ce propos, la citation de Bertrand Russell me vient à l'esprit : « Le temps passé à écouter n'est pas du temps perdu. » Mais le vide auquel nous faisons référence est le néant – passer sa vie à ne rien faire, à ne rien poursuivre, à ne rien ressentir.

Alors, vous serez vulnérable à tous les problèmes du monde, et vous serez complètement déconnecté de vous-même et du sens de votre vie. Vous vous laisserez porter par la foule, sans but précis, acclamant un candidat simplement parce que d'autres le font.

Tu vas gâcher ta vie inutilement, devenant une proie facile pour les méchants et ceux qui ont des intentions malveillantes, car tu fais partie de ces jeunes gens spirituellement et intellectuellement vides qui ne trouvent rien d'utile à faire et qui gaspillent donc leur temps en vain .



Une personne sage est celle qui forge son propre destin.

Nous avons terminé notre repas, et j'ai aidé Malika, qui se plaignait de vives douleurs à la cuisse et à la hanche droites, abîmées lors de sa chute. Je l'ai aidée à débarrasser la table, et nous nous sommes installées dans notre salon chaleureux, sur les coussins marron, face à la télévision et au poêle à charbon brûlant qu'elle m'avait appris à utiliser et à allumer. Elle a commencé à regarder sa chaîne française préférée, France 1, avec Nadia, tandis que je lisais un livre à côté d'elle .

On a frappé à la porte. C'était M. Kestense, venu nous rendre visite comme d'habitude et qui prenait un verre de thé à la menthe marocain. J'étais ravi de sa visite, car je pouvais ainsi lui parler de l'appartement donnant sur le trottoir. Vu de notre balcon nord, il me paraît beaucoup plus spacieux que notre appartement actuel, et il est idéal et parfaitement adapté à Malika, qui a beaucoup de mal à monter les escaliers jusqu'à notre appartement au deuxième étage.

De plus, cela lui rappelle inconsciemment sa chute du troisième étage, car elle n'aime généralement pas les étages élevés et n'utilise son balcon qu'en cas d'extrême urgence,

par peur de tomber. D'où ma joie de recevoir la visite du propriétaire : je pouvais enfin en discuter avec lui, car cet appartement est spacieux et confortable pour ma femme, et en plus, il donne directement sur le trottoir .

Malika prit note de M. Kestense avec reconnaissance et lui demanda s'il buvait du café ou du thé. Il répondit qu'il préférait sa tasse habituelle de thé à la menthe marocain. Lorsqu'elle la lui apporta quelques minutes plus tard, elle s'assit à côté de moi et je lui demandai : Monsieur Kestence, je voulais te demander des nouvelles de l'appartement donnant sur le trottoir. S'il est vide, on aimerait... Nous avons déménagé là-bas parce que c'est bon pour la santé de ma femme..

UN Il a dit:

UN Il est vide et nécessite quelques réparations, que je ferai, puis je le louerai. J'ai les clés si vous souhaitez les voir..

UN Nadia et Malika étaient ravies, alors nous sommes descendus les escaliers derrière. M. Allons voir notre nouvel appartement. .

Il suit

Publié il y a 30th July 2019 par Abderrahman Sakali

Paragraphe 60 — L'appartement sur le trottoir

Paragraphe 60 - L'appartement sur le trottoir - La vie en Belgique

— janvier 19, 2020

Appartement en bordure de trottoir



La vie dans cet appartement donnant sur le trottoir, rue Alex Marst à Bruxelles, était merveilleuse et plus agréable que dans mon précédent appartement au deuxième étage, dont les escaliers étaient un véritable calvaire à monter. Son espace généreux nous permettait aussi d'être plus organisés, plus libres et plus à l'aise pour recevoir des invités.

Il se composait d'un salon de taille moyenne avec une fenêtre donnant sur le trottoir, dans lequel se trouvait un poêle à bois que nous adorions pour son ambiance romantique. Il y avait aussi une chambre avec une cheminée en pierre. Au-delà se trouvait la cuisine, puis un petit jardin avec une cour centrale pavée de ciment brut.

Ensuite, il y avait une très grande salle, semblable aux vastes salons marocains, tant les familles nombreuses y étaient nombreuses et les fêtes et mariages célébrés.

Je pense que ce bâtiment servait peut-être d'atelier pour un artisanat quelconque, car il était séparé de la partie habitable. Ma première idée en le voyant a été de l'utiliser comme atelier pour des projets artistiques et créatifs, ainsi que pour les projets publicitaires que je réalise pour les vitrines des magasins. C'était un rêve que je chérissais depuis longtemps, tout comme ma bibliothèque, qui a disparu – ou plutôt, a été emportée par la pauvreté.

Je l'ai vendue pour rembourser les dettes et le loyer accumulés avant de venir vivre à Bruxelles avec mon premier amour. Mais Malika préférait que nous l'utilisions comme un salon à la marocaine, meublé de sièges traditionnels marocains ou de canapés modernes. Ainsi, mes deux rêves se sont évaporés : l'un, la bibliothèque, à cause de la pauvreté, et l'autre, l'atelier, à cause de l'amour.

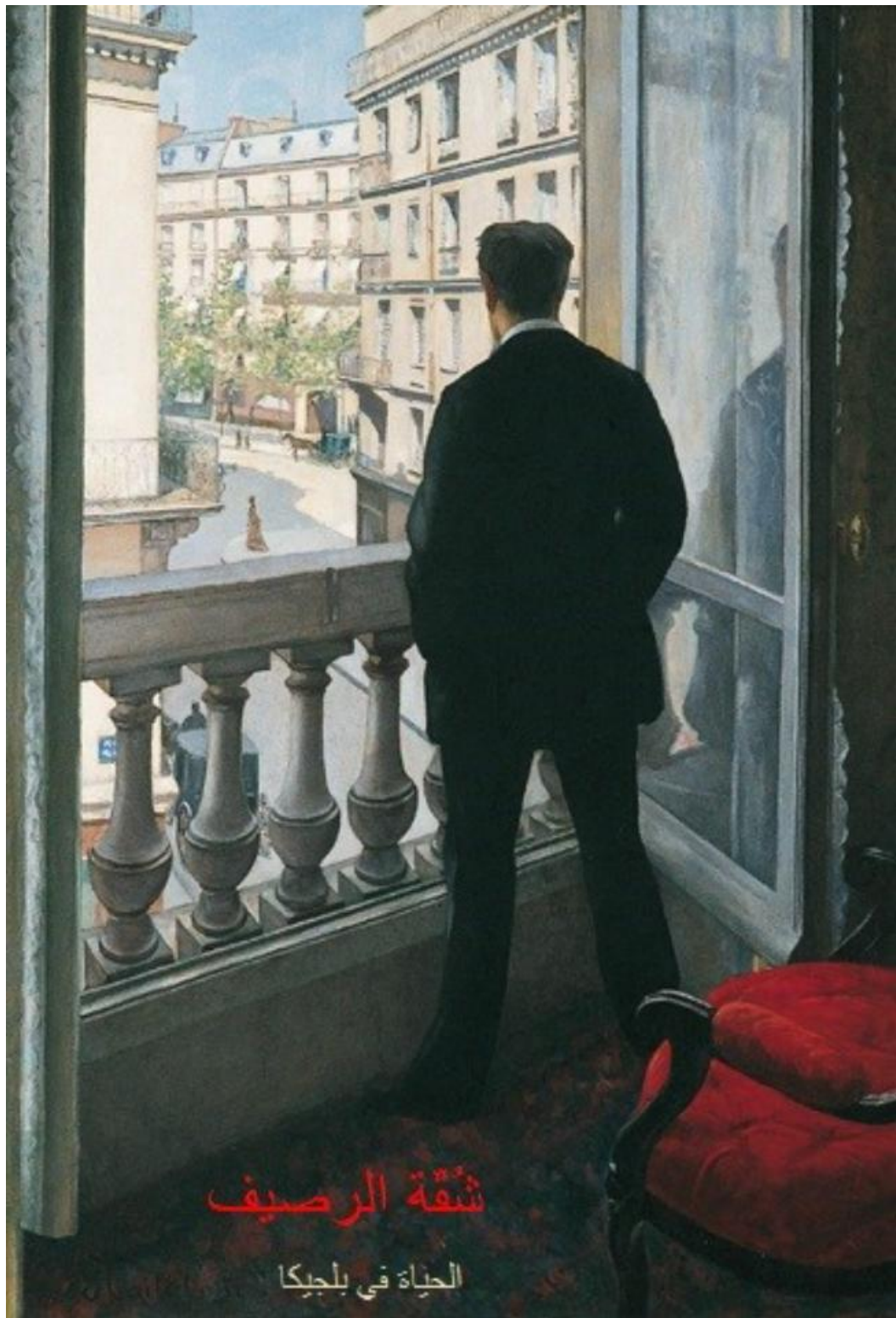
Mais ce dernier rêve restera gravé dans ma mémoire comme une cellule dormante, un rêve que je réaliserai sans aucun doute un jour. Et c'est exactement ce qui s'est passé. Pour l'instant, je vais simplement aménager un coin dans ce salon spacieux, où je placerai mon bureau et tout le matériel et les outils nécessaires à mon travail créatif et à la peinture, ainsi qu'un poêle à charbon pour lutter contre le froid mordant.

Nous avons passé environ une semaine à déménager nos meubles du deuxième étage au rez-de-chaussée. Concernant les rénovations que le propriétaire de l'immeuble comptait effectuer dans ce spacieux appartement avant de le louer, j'ai convenu avec lui que je m'en chargerais moi-même, à condition qu'il nous le laisse à un loyer inférieur à celui de l'appartement du deuxième étage. Cela s'est avéré être un avantage considérable pour nous à long terme.

Nous nous sommes donc installés dans notre nouvel appartement. Nous avons commencé à l'aménager petit à petit. Nous l'avons repeint jusqu'à ce qu'il soit agréable à regarder. Monsieur Kestense est venu me voir une semaine plus tard. Il m'a trouvé absorbé par la création de décorations en plâtre sur les murs du salon, comme au Maroc, pour l'embellir.

Il a aimé mon idée et m'a encouragé, me proposant de me conduire dans sa petite voiture au grand magasin « Gibi » du quartier d'Oudrakem pour acheter et transporter de lourds sacs de plâtre afin de terminer la décoration du salon. Il m'a dit qu'un compatriote de la ville de Berkane avait loué l'appartement que nous avions quitté, qu'il était marié et qu'il allait bientôt emménager.

J'ai attendu son départ, puis je suis monté à l'appartement du dessus pour finir de déménager les derniers meubles légers, comme les tableaux que ma femme ne pouvait pas décrocher en montant sur une chaise. Ensuite, je suis sorti sur le balcon pour lui dire au revoir et contempler la ville paisible en cette soirée nuageuse et pluvieuse .



La pluie tombait à torrents et le ciel était lourd de nuages sombres. De temps à autre, des éclairs terrifiants zébraient le ciel. Peu à peu, les lumières s'allumaient dans les maisons et les immeubles. Combien de maisons s'étendaient devant moi ? D'innombrables. Dans chaque demeure vivait une famille, des adultes et des enfants, parfois accompagnés d'animaux de compagnie.

Ils étaient habitués à côtoyer des chats, des chiens et de magnifiques oiseaux, que l'on trouvait dans presque tous les quartiers et tous les bâtiments. Chaque maison racontait

une histoire, et derrière chaque personne se cachait un récit – heureux ou triste. Nul n'est sans passé, qui fait partie intégrante de sa vie, une vie parfois amère, parfois douce. Ce passé peut être douloureux, complexe et tourmenté, ou heureux, sain et noble.

Tout est le fruit de la complexité des circonstances et de la manière dont elles sont analysées et affrontées. L'existence est une lutte constante pour s'adapter aux obstacles et aux problèmes de la vie, qui ne sont ni nécessaires ni prédéterminés. Elle est plutôt le fruit de la complexité de certains individus qu'ine peuvent vivre sans elle.

Par conséquent, cela se présente comme un destin inévitable , un mal nécessaire, et nous, ainsi que toutes les familles frappées par ce terrible fléau, devons en subir les conséquences diaboliques et les méthodes viles et sans fin.

Ainsi, la femme de mon frère a fait irruption dans notre vie familiale avec sa méchanceté, son injustice et sa haine viscérale , engloutissant notre frère tout entier et nous laissant seuls à la dérive dans l'océan de cette existence absurde , à consoler notre mère éplorée qui pleure chaque jour, déplorant le sort de son fils riche et salarié qui l'a abandonnée après que sa femme nous a interdit de le voir ou même de lui rendre visite, le laissant vivre avec elle sans aucun bonheur.

C'est la misère, messieurs, dans un pays musulman où l'on croit qu'il faut honorer et obéir à ses parents, et où l'on ne leur dit pas « Beurk ! » ni ne les réprimande .



la vieillesse est un naufrage

La vieillesse fait couler un navire

Je détournai mon regard de l'horizon lointain et brumeux et me mis à contempler la vieille Madame Carmen, notre voisine. Notre propriétaire, Monsieur Kestense, la connaissait bien et m'en parlait parfois. Elle vivait seule au premier étage de l'immeuble d'en face. Assise toujours dans le même fauteuil roulant derrière la fenêtre, telle un ange, elle observait les passants de notre petite rue, marchant sur leurs jambes robustes.

Elle passa sa vieillesse, qu'elle considérait comme un « naufrage », à pleurer le beau passé et à attendre sa mort imminente . Elle avait vécu ici des années avant nous avec ses enfants et son mari, soldat, décédé avant la Seconde Guerre mondiale , la laissant seule avec eux. Une fois adultes, ils quittèrent le nid, et elle resta, toujours isolée, condamnée à la solitude et au désespoir. Elle se sentait abandonnée par la vie .

Certains dimanches, je sortais sur le balcon pour une courte pause dans la monotonie du dessin et des études, et je voyais sa fille lui rendre visite. D'autres fois, son fils arrivait en voiture avec son chien adoré et choyé. Parfois, ils venaient tous les deux le matin, l'aidant dans les tâches qu'elle ne pouvait plus accomplir seule à cause de son âge. Ils s'asseyaient et buvaient un verre pour l'occasion, bavardant sans que je les entende.

À travers la fenêtre fermée, je ne pouvais qu'apercevoir leurs mouvements. Puis ils se disaient au revoir et repartaient chacun de leur côté, comme s'ils étaient venus rendre visite à une vieille voisine. J'espère que nos mères n'auront pas le même sort que la mienne , à cause de cet égoïsme flagrant qui commence à nous gangrener. J'espère aussi que cette épidémie ne se propagera pas dans mon pays, où les amants et les chiens sont plus précieux que les parents.



Il suit

Publié il y a 30th July par Abderrahman Sakali

Paragraphe 61 — Contradiction émotionnelle et Conflit psychologique

Paragraphe 61 - Contradiction émotionnelle et conflit psychologique - La vie en Belgique

— janvier 28, 2020



Contradiction émotionnelle et conflit psychologique

Quand l'amour et la haine coexistent en nous

quand l'amour et la haine coexistent en nous(Le véritable amour ne naît pas tout fait, mais se construit sur des fondements de respect, de confiance et d'habitude)



Les jours et les semaines s'écoulaient tandis que je faisais la navette entre l'Université libre, l'Académie royale des beaux-arts et le Centre islamique, où j'enseignais l'arabe aux enfants de la communauté arabe, ainsi qu'à des hommes d'affaires belges et européens travaillant dans les pays du Golfe et ne parlant pas arabe. Le reste de mon temps, je le passais chez moi, plongé dans mes études.

J'étudiais le programme universitaire de psychologie de l'éducation, de philosophie et d'histoire de l'art, et je réalisais des portraits de diverses personnes – voisins, connaissances et autres – ainsi que des tableaux à vendre. Je vendais tous les paysages que je peignais, et parfois ma femme en gardait quelques-uns, les encadrait et les accrochait pour décorer notre nouvel appartement.

J'étais heureux d'ajouter sans cesse de nouvelles choses à notre foyer, un lieu où je vivais avec mon premier amour, qui était enfin revenue dans mes bras. Elle était fière d'avoir épousé un homme issu d'une famille renommée et respectée, et un étudiant cultivé et sérieux. D'autant plus que je ne l'avais pas épousée pour son appartement et son maigre salaire. C'était par fidélité à ma promesse de l'épouser, une promesse que j'avais tenue comme toujours.

Quant à sa promesse de mariage, elle l'a complètement ignorée, s'empressant d'épouser un inconnu pour une vie meilleure à l'étranger, me laissant alité, pansant mes plaies, jusqu'à ce que, à mon tour, j'émigre pour la rejoindre. Et nous voici maintenant, ensemble, mais tous deux hantés par l'amertume d'un passé douloureux, après qu'elle m'ait, bien sûr, poignardé au cœur.

C'était là mon principal complexe psychologique à son égard, au point que je me demandais parfois : l'avais-je épousée par amour véritable, ou simplement par pitié pour elle et pour compenser sa perte auprès de son ex-mari, qu'elle préférait à moi, et qui l'avait profondément blessée, détruisant ses rêves comme je l'avais été moi-même ? Je me suis retrouvé... Je vis dans un état de conflit permanent ; la dualité émotionnelle est une source constante d'anxiété pour moi ! Cette contradiction émotionnelle et ce conflit de sentiments,

Cela me cause un grand malaise et une profonde détresse. Car s'il y a bien une chose que l'esprit humain déteste, c'est la contradiction et le conflit émotionnel. La contradiction émotionnelle est une émotion complexe et multiforme : elle recèle contradiction, tension et tourment intérieur. C'est le cauchemar des amoureux. Voilà ce qui arrive quand on aime et qu'on déteste quelqu'un en même temps. On éprouve beaucoup d'affection pour cette personne, mêlée à une certaine amertume. On l'aime, mais on sent que cette relation nous fait souffrir... C'est ce qui se produit lorsque l'amour et la haine coexistent en nous. C'est la douloureuse contradiction des émotions !

Des années ont passé depuis notre premier amour, insensé ou sage, je l'ignore. Mais quels que soient nos efforts pour réparer les tragédies et les trahisons du passé, et malgré toute notre bonne volonté, il n'en reste pas moins que durant ton mariage, qui, hélas, n'a pas duré, de nombreux aspects fondamentaux de notre relation ont changé : tu en es ressorti émotionnellement brisé, psychologiquement anéanti, physiquement affaibli, et ayant perdu ta virginité. Ce dernier point m'importe peu.

Quant à moi, je me suis forgé une carapace face aux chocs émotionnels et à leurs conséquences, ma pensée et ma philosophie de vie ont radicalement changé, et mon esprit s'est approfondi. Je ne crois plus du tout en l'amour. Pourtant, je resterai à tes côtés pour que nous puissions vivre ensemble, car je t'ai aimé de tout mon cœur et de toute mon âme, et même si l'amour s'est évanoui aujourd'hui, le respect demeure...

Est-ce que j'aime encore ma copine comme avant ? Je n'ai pas la réponse à cette question. Ou plutôt, je la connais, mais je préfère la garder pour moi. Je ne veux la révéler à personne. D'autant plus que, intellectuellement parlant, je ne crois pas que l'amour soit le fondement du succès et du bonheur dans le mariage. Et j'ai longuement étudié ce sujet complexe.

J'ai écrit plusieurs articles à ce sujet, notamment « La philosophie de l'amour », « La psychologie de l'amour », « Le combat de l'amour » et « Divorce, boum ! ». Dans ces articles, je présente mes opinions et mes positions sur l'idée que le respect et la confiance mutuels sont le fondement de l'amour et une condition préalable au succès de toutes les relations entre les personnes, y compris l'amitié et l'amour lui-même, car l'amour conjugal seul, ou la relation amoureuse qui se produit

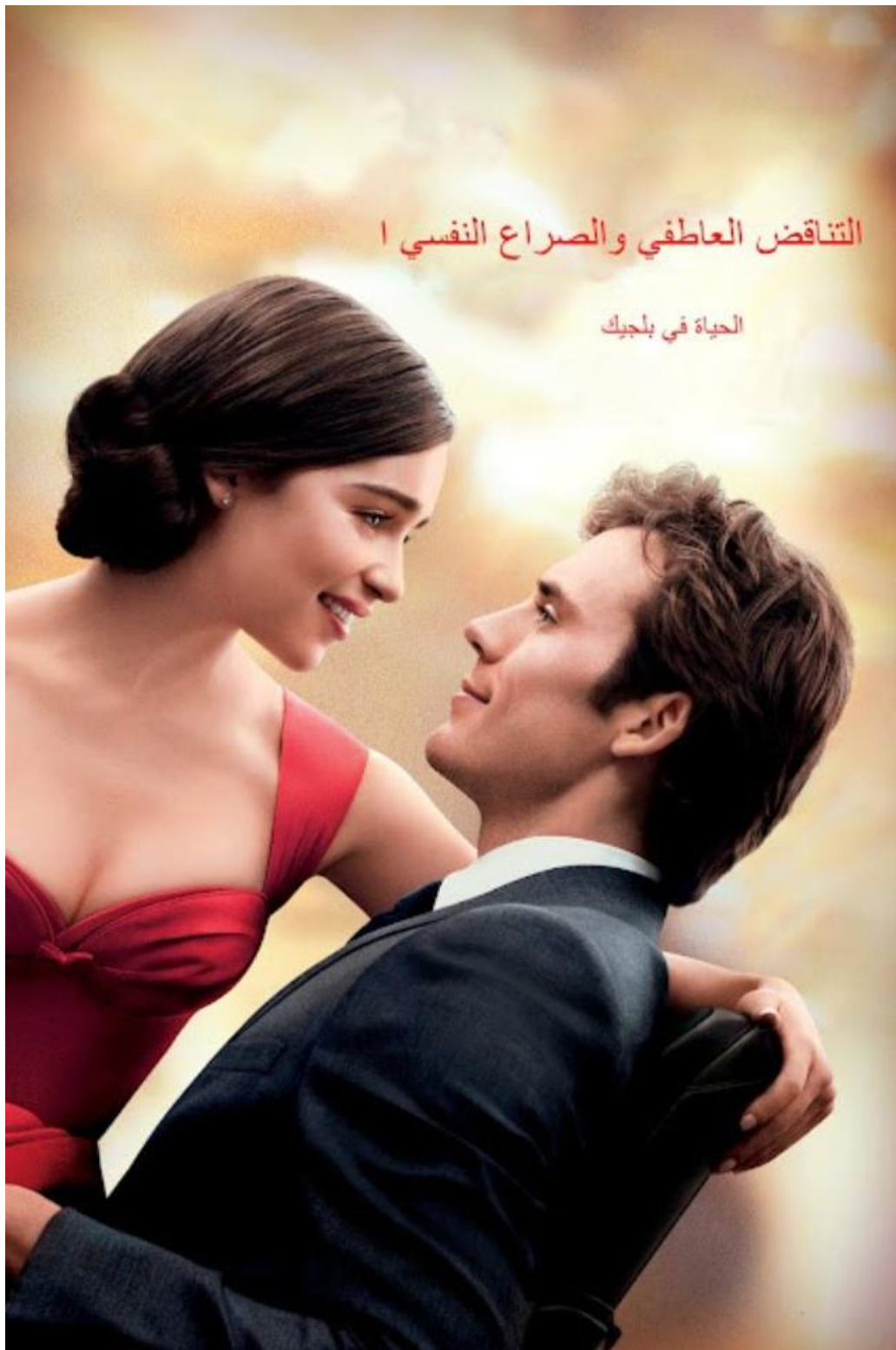
Le coup de foudre ne garantit pas la pureté éternelle d'une relation amoureuse, mais le respect peut la maintenir aussi longtemps que possible, même sans amour. Le respect est possible sans amour, et il peut même durer éternellement. Une amitié profonde se tisse, une amitié familière qui apporte réconfort, sécurité et bonheur, menant à la compréhension mutuelle, au mariage et à la procréation – la formation d'une famille, pierre angulaire de toute société.

L'amour n'est pas une substance pure, mais un mélange de nombreux éléments, notamment l'instinct sexuel, l'amitié, la familiarité, la compassion, l'attraction physique et intellectuelle, et la peur de la solitude. Car si le véritable amour romantique existait tel que nous le croyons et aimons le dépeindre dans les films, les livres et autres œuvres, il s'agirait d'un processus psychologique inconscient, reflétant l'aspiration humaine à ce type de connexion romantique idéale et durable.

Dans ce cas, chacun pourrait choisir son partenaire indépendamment du sexe, de la religion, du statut social, de l'âge, de la forme physique, des liens du sang, etc. De toute évidence, la réalité est tout autre ; cet amour n'existe tout simplement pas. C'est pourquoi je prône le respect. Le respect, en tant que fondement solide, est bien plus important que l'amour seul. Une relation ne peut perdurer sur l'amour seul si le respect fait défaut entre l'un ou les deux partenaires.

Cependant, elle peut durer et s'épanouir sur le seul respect, même sans amour. Ceci est comparable à l'acte sexuel que j'ai abordé dans mes études précédentes ; il n'est pas nécessaire d'avoir de l'amour pour atteindre le plaisir et un état d'extase érotique après le rapport. Cet acte sexuel est au cœur du sujet : la dimension esthétique de l'instinct sexuel naturel, incarnée dans l'orgasme, véritable élixir de vie.

De plus, un manque de respect dans une relation débordante d'amour peut étouffer cet amour, le faire fuir ou le noyer sous les problèmes et les disputes découlant de ce manque de respect ou de son absence. À l'inverse, l'amour peut exister, naître, grandir et s'épanouir dans une relation fondée sur le respect et l'appréciation.



Je connais de nombreuses relations amoureuses passionnées et intenses qui se sont soldées par un échec total, malgré la force incroyable et étonnante de l'amour qui les animait. Lorsqu'on examine les raisons de ces échecs, on constate qu'elles révèlent l'absence des fondements essentiels à la pérennité des relations entre les personnes : le respect et l'appréciation.

À l'inverse, on observe que dans certaines relations, l'amour naît et s'épanouit après une certaine période d'interaction, non pas grâce à une attirance superficielle ou

matérielle, mais grâce à quelque chose d'autre, très important : le respect et l'appréciation, en plus d'une véritable attention. Il est bien connu que le respect, le fait de tenir ses promesses et de respecter les horaires et les rendez-vous témoignent d'une certaine forme de raffinement, de courtoisie et d'une haute moralité.

Nous l'observons dans les pays occidentaux développés où je vis...

De plus , il ne faut pas oublier que si un homme se soumet, accepte et décide de vivre avec une femme, l'attrait principal de cette relation n'est pas l'amour, mais avant tout le désir sexuel. L'amour, l'attention, les cadeaux, les remarques flatteuses, les bouquets de fleurs, etc., ne sont qu'une façade (civilisée) accompagnée de rituels spécifiques, soumis aux cultures et traditions des différents peuples.

Tout cela sert à isoler la femme et à apaiser les pulsions et désirs lubriques de l'homme. C'est là le nœud du problème, source de nombreux autres problèmes qui perturbent la paix sociale et menacent la sécurité et la stabilité de la société. Parmi ceux-ci figurent le divorce, le viol, le harcèlement sexuel, les procédures judiciaires, la dot et les frais de compensation, les honoraires d'avocat, etc.

Toutes ces épreuves, ces procédures et ce gaspillage d'argent sont motivés par un droit humain naturel et instinctif : le droit à la sexualité. La responsabilité première et unique du déni et de l'interdiction de ce droit fondamental de l'humanité incombe aux religions, à commencer par le christianisme, qui a transformé la Vierge Marie en une icône historique dangereuse d'asservissement – un crime contre l'humanité qui croit en ses mythes, hérités des civilisations sumérienne et perse.

De là est née la bombe qui a anéanti toutes les religions, prononcée par le sage Zoroastre, qui proclama la « mort de Dieu », ou plutôt, le « crépuscule des dieux ».

Cela signifie que Dieu est mort, et que c'est notre conception de Dieu qui est morte. Après les Lumières, l'idée d'un univers régi par des lois physiques, et non par la providence divine, est devenue une réalité. La philosophie a démontré que les gouvernements n'avaient plus besoin de contourner l'idée de droit divin pour légitimer leur existence, comme c'était le cas au Moyen Âge et sous la domination de l'Église.

Désormais, grâce au consentement ou à la rationalité des gouvernés, de grandes et cohérentes théories morales pouvaient exister sans référence à Dieu. Ce fut un événement capital, car l'Europe n'avait plus besoin de Dieu comme source et point de référence pour la moralité, les valeurs ou l'ordre de l'univers ; la philosophie et la science étaient capables de nous les fournir.

Cette sécularisation croissante en Occident a conduit à la prise de conscience que Dieu n'était pas seulement mort, mais que l'humanité l'avait tué par sa révolution scientifique et son désir de mieux comprendre le monde, libérée du joug des dieux de l'ignorance et de l'aliénation.

Lorsque j'examine l'histoire et les mouvements des sociétés humaines, et que je constate ce qui se passe dans les révolutions du Printemps arabe, la critique de son héritage rétrograde et de sa culture islamique étouffante, la haine des partis religieux et des marchands de religion, et les discussions sur les réseaux sociaux concernant les sujets de préoccupation de la société, et leur lutte contre les muftis et les porte-parole des régimes réactionnaires qui instrumentalisent la religion pour légitimer leur pouvoir

et se maintenir au pouvoir, pour exploiter le peuple et l'engourdir avec des arguments religieux qui contredisent toute logique et entravent le développement scientifique et les libertés individuelles, je suis convaincu que les sociétés arabes vivent actuellement au XVe siècle, l'ère des révolutions en Europe contre les valeurs dépassées et les solutions des Lumières : nous vivons actuellement à l'ère de la véritable Renaissance arabe, même si elle a cinq siècles de retard sur les mouvements de la Renaissance européenne.

Nous vivons l'ère du déclin progressif de l'establishment religieux archaïque et dépassé, et l'aube d'une ère de démocraties rationnelles et laïques. Ces démocraties sépareront la religion de l'État, aboliront l'application des lois ancestrales et éradiqueront l'influence des figures religieuses qui instrumentalisent la religion à leurs propres fins, tant dans la sphère publique que privée. Le pays gouvernera désormais selon des lois justes et laïques.

Ainsi, les choses s'amélioreront et les jeunes générations seront libérées du poids étouffant de cet héritage culturel. Elles pourront s'épanouir pleinement et vivre sans complications, sans répression ni conflits de personnalités.



Plongé dans des conflits psychologiques et des contradictions émotionnelles

Je rêvais de revoir ma bien-aimée Malika, de plonger mon regard dans ses beaux yeux et de savourer son sourire enchanteur. Ne serait-ce que pour quelques instants ou quelques heures, comme à Nador, à la fin des années 1960, lorsque nous étions amoureux. Aujourd'hui, elle est ma femme, nous vivons sous le même toit et dormons dans le même lit. Pourtant, nous nous parlons rarement. Et même lorsque nous le faisons, ses yeux sont baissés, si bien que je ne peux plus croiser son regard comme

avant. Tout est-il brisé ? Notre histoire d'amour, celle que chantaient les enfants du quartier, est-elle vraiment terminée ?

Il suit

Paragraphe 62 — La Créativité est la solution

Paragraphe 62 : La créativité est la solution - La vie en Belgique

— février 09, 2020

La créativité est la solution





Les jours passèrent et ma femme, sa fille et moi vivions paisiblement dans notre appartement donnant sur le trottoir. Sa sœur, venue de Poppeghal, en Allemagne, nous rendit visite avec son mari et leurs deux enfants dans leur fourgonnette blanche. Le frère et l'oncle de Malika, étudiants en architecture et en pharmacie à Bruxelles, vinrent également. Au même moment, son oncle aîné, venu de Liège, en Belgique, nous rendit aussi visite.

Ils se réunirent tous chez nous dans une atmosphère de joie et de bonheur, qui comblait ma femme de bonheur. Ravi par cette ambiance joyeuse, je m'éclipsai et les laissai discuter tranquillement de leurs affaires familiales. Je me retirai dans mon bureau, au sein du grand salon, pour reprendre mon travail. Trois toiles de paysages m'y attendaient ; je devais les terminer pour le lendemain, pour un bon restaurant d'Ixelles.

Je devais aussi étudier et résumer le manuel universitaire de mon professeur, le docteur Joris, car il figurait au programme de l'examen final. J'ai également dû préparer le programme d'études islamiques pour le nouveau lycée où M. Al-Alwani, directeur du Centre islamique, m'avait affecté. Je lui ai rendu visite à son bureau mercredi dernier, après avoir été convoqué, et il m'a suggéré un lycée du quartier d'Oudrakm, avec un emploi du temps de 18 heures par semaine.

Deux mois plus tard, il m'a affecté à un autre lycée pour assurer le programme complet de la deuxième année, soit 22 heures par semaine. Ce lycée, situé dans le quartier d'Anderlecht, s'appelait « Institut supérieur de conservation et d'enseignement des arts agricoles et horticoles ». C'était un bâtiment immense, tant par son architecture que par le programme d'agriculture, d'horticulture et de floriculture qu'il proposait.

Je crois qu'il était fréquenté uniquement par les enfants de la bourgeoisie locale et d'Européens. Quant aux élèves marocains, ils n'étaient que deux, de niveaux différents, et je leur dispensais quatre heures d'études islamiques par semaine. Le proviseur du lycée s'est donc entretenu avec moi, et nous avons convenu que je donnerais ces cours dans la chambre du gardien, un homme aimable. Les Marocains ne s'intéressaient guère à ce type de sciences agricoles et d'horticulture.

Cela tenait peut-être au fait que la plupart de leurs ancêtres étaient agriculteurs avant d'émigrer en Belgique depuis les montagnes reculées et les villages ruraux du Maroc, loin des centres urbains.



institut provinciale supérieure d'horticulture de Bruxelles, avenue Marius Renard, n:1.
Anderlecht

Ainsi , en moins de huit mois, je me suis retrouvée à enseigner dans deux écoles publiques bruxelloises, en plus de donner des cours d'arabe les samedis et mercredis au Centre islamique de la Ligue islamique. De 18 heures à 22 heures, je me rendais chaque jour à l'Académie royale des beaux-arts pour apprendre le dessin et la peinture, étudier l'histoire de l'art, les techniques picturales et d'autres matières. Ces activités m'absorbaient complètement. Je travaillais sans cesse, sans relâche.

Parfois, j'étais assaillie d'angoisses quant à l'orientation de mon imagination, surtout pendant les longues séances de peinture, où mon esprit, comme toujours, vagabondait sans but. J'étais moi aussi épuisée, déplorant ma propre situation : pourquoi travaillais-je sans cesse, sans m'arrêter ? Mon âme était-elle sadique, me tourmentant ainsi constamment ? Et pourquoi étais-je si obsédée par le temps, refusant de le gaspiller à ne rien faire ?

Ou était-ce simplement une justification pour une force inconsciente, me poussant du fond de mon subconscient comme un conquérant impitoyable ? J'ai commencé à m'analyser. La conclusion fut que mon addiction au travail était liée à des événements de ma petite enfance, que Freud et la psychanalyse utilisent pour expliquer toutes les affections et les complexes psychologiques qui nous affectent à ce stade précoce de la vie, et dont nous subissons les effets à l'âge adulte.

Mon enfance fut heureuse, un véritable paradis, dans l'étreinte aimante de mon cher père, dans notre ville natale de Beni Sidal. J'ai donc grandi entourée d'amour et de

doux rêves. Mon addiction au travail puisait donc sa source au cœur même de cette enfance heureuse, tout en étant le fruit de la philosophie et des diverses recherches sociologiques et psychologiques que j'avais suivies durant ma scolarité et mes études supérieures.

L'ouvrage du philosophe Arthur Schopenhauer, « Perception et représentation », présente sa philosophie et résume deux tragédies qui frappent l'humanité, deux dangers qui menacent son existence même : les maladies mortelles, dont la solution réside dans les progrès de la médecine et la mise à disposition de traitements ; L'ennui, la lassitude et la monotonie sont autant de synonymes de cette dangereuse épidémie qui, lorsqu'elle nous frappe, nous fait détester notre vie et errer sans but, incertains de ce que nous devons faire de notre temps ou de notre existence.

Le monde se rétrécit et nous sombrons dans une profonde dépression. Il suggère alors, comme solution, de cultiver ses talents et de trouver une passion pour occuper son temps libre, comme je le fais avec ma passion pour la peinture, qui occupe tout mon temps libre. Cependant, cette analyse superficielle ne me convainc pas. Je crois qu'il existe des facteurs plus profonds qui ont fait de moi quelqu'un qui aime le travail et déteste perdre son temps. Est-ce l'angoisse métaphysique liée à la mort ?

Et si mon addiction au travail n'était qu'un mécanisme de défense psychologique inconscient, destiné à atténuer le choc inévitable de la mort ? Autrement dit, considérer l'existence comme futile et indigne d'être vécue, que la vie et la mort sont identiques et qu'il est inutile de choisir l'une plutôt que l'autre !

Pourtant, je constate que dans mon introspection, je suis resté en surface, sans descendre en profondeur pour découvrir la ou les causes et autres facteurs à l'origine de mon surmenage. Je l'ai enfin trouvée, tel Archimède courant et criant : « Eurêka ! Eurêka ! J'ai trouvé ! J'ai trouvé ! » C'est le rêve d'immortalité. Et là, je me souviens, enfant à Beni Sidal, j'étais toujours Je rêve que je vole.

Je m'envole du toit de notre grande maison, et tous ceux qui sont assis dans ses jardins et ses champs me contemplent avec des yeux pleins de désir, tandis que je m'élève, m'élève encore, sous le regard attentif de tous les membres de notre tribu, la tête levée, me dévisageant avec admiration et fierté. Je brille sur eux comme une étoile, dans un état de béatitude et de nirvana absolus. Ce rêve était mon trésor, mon but le plus important dans la vie, sinon mon seul.

Je l'ai inscrit dans mon horizon comme une carte routière éclairant ma perspective future, y pensant jour et nuit, m'efforçant de l'atteindre. Ce qui confirme la vérité de cette théorie, c'est qu'avec le temps, l'assaut de l'âge, du vieillissement et de la maladie, et par conséquent, l'approche rapide du néant, je suis plus que jamais convaincu que cet automne de la vie est la meilleure saison pour semer et donner.

Semer l'art, la littérature et la beauté en moi et autour de moi, afin qu'ils puissent s'épanouir au printemps prochain. Et ainsi j'accomplirai mon beau rêve de longue date . Là, je serai heureuse au paradis, car je me serai enfin trouvée ...

Je peux donc expliquer mon obsession pour le travail comme une façon d'échapper au sentiment d'absurdité, de non-sens et de futilité de la vie - une sorte de fuite face à la douloureuse vérité qu'en fin de compte, cette vie ne vaut pas la peine d'être vécue, puisqu'elle est dépourvue de sens. C'est la réalité pour ceux qui ont une pensée

philosophique rationnelle et matérialiste.

Il s'agit d'atteindre un état d'équilibre psychologique pour alléger le fardeau de l'angoisse métaphysique, incarnée par le choc inévitable de la mort. Lorsque nous atteignons cette impasse existentielle, nous n'avons que deux choix : soit le suicide, mettant fin à une existence triviale et dénuée de sens, soit consacrer notre existence à la transcendance, à l'élévation et à la gloire. J'ai choisi la seconde option comme une échappatoire à l'impasse, une fuite face au malaise existentiel.

Et ainsi, « la créativité est la solution » ...

Il suit

Paragraphe 63 — Crimes Psychologiques

Paragraphe 63 - Crimes psychologiques - La vie en Belgique

— février 14, 2020

crimes psychologiques



Les crimes psychologiques



Je continuais à dessiner, insensible au passage du temps , jusqu'à ce que la voix mélodieuse de ma femme, souriante, me tire de ma rêverie .

Ma chérie, arrête de travailler et viens t'asseoir avec nous. Le dîner est prêt, et mon oncle Mukhtar aimerait te parler. Bien sûr, mon amour. J'arrive tout de suite. Merci .

Depuis notre rencontre et mon emménagement chez elle, nous avons pris l'habitude qu'elle m'appelle « mon amour » ou « Moncheri », et je lui répondais invariablement. Nous nous traitions ainsi même en présence de nos proches, de notre famille et de nos amis. Cette expression délicate était devenue une habitude profondément ancrée. Nous partagions une histoire d'amour, l'une des plus belles romances que les enfants du quartier chantaient.

Mais l'amour s'est effondré comme des ruines, ne laissant derrière lui que son cadavre massif et putride, tapi dans les archives de notre quotidien, empoisonnant nos instants d'amour. J'entrai et saluai tout le monde. La famille de ma femme était assise dans la chambre d'amis, sirotant du thé et des jus de fruits accompagnés de sucreries, discutant de leurs affaires familiales. Malika me versa une tasse de thé chaud après m'avoir fait signe de m'asseoir à côté d'elle.

Elle parla d'une voix hésitante, comme pour s'excuser auprès des invités :

« Abdel Rahman est comme ça. Il travaille toujours dur. C'est dans sa nature. Il est très actif. » Puis son oncle, Mokhtar, m'a demandé : « Monsieur Abdel Rahman, avez-vous étudié la psychologie ? » « Oui. » « J'aimerais que vous me parliez du trouble obsessionnel-compulsif, s'il vous plaît. Est-ce grave, et quelles en sont les causes ? » Malika a interrompu : « Mon oncle Mokhtar s'intéresse à ce sujet car nous avons un cas similaire dans notre famille, un autre oncle. Nous en parlions justement. » J'ai réfléchi à la question et j'ai commencé à rassembler mes idées sur ce sujet qui avait surgi soudainement, que nous avions étudié à l'Université de Rabat avec mon professeur, le Dr Khalil Al-Omrani. Mais je l'ai approfondi plus tard dans le cadre de mes études parallèles. Alors j'ai dit à Mokhtar : « Cela s'appelle le trouble obsessionnel-compulsif, et c'est un type de trouble mental. » Ce trouble est classé dans la catégorie des névroses, une affection psychologique moins grave que la psychose. Il se caractérise par des pensées intrusives et des comportements compulsifs qui se répètent chez l'individu, persistent et le dominent, et auxquels il ne peut résister, malgré la conscience de leur étrangeté et de leur futilité. Il ressent de l'anxiété et de la tension s'il résiste aux pulsions de son esprit, et éprouve un besoin impérieux d'accomplir l'action pour soulager l'anxiété qui en résulte. C'est une idée qui s'empare de l'esprit du patient et s'y installe, le contraignant à la mettre en pratique et à la répéter. Tous ces comportements, pensées et mouvements compulsifs épuisent le patient... M. Mukhtar a déclaré : « Donc, si je comprends bien, une idée domine l'esprit du patient, le forçant à la mettre en pratique. Mais comment cette idée dominante apparaît-elle, et quelle en est la cause ? D'où vient-elle ? » Concernant les causes, il n'existe pas de cause unique et spécifique au trouble obsessionnel-compulsif. Cependant, on pense que des facteurs génétiques et environnementaux jouent un rôle dans son apparition, et des antécédents de maltraitance infantile ou d'autres facteurs de stress augmentent la probabilité de la développer. De plus, de nombreuses études établissent un lien entre le fonctionnement cérébral et les comportements obsessionnels-compulsifs, suggérant que l'origine de la maladie pourrait également être chimique. Puis le Mukhtar se tourna vers Malika et lui demanda : « Tu l'as vu cette année quand tu es allée à Nador. Comment va-t-il ? Son état est-il stable ? » Malika répondit : En réalité, son état s'aggrave d'année en année. Il passe son temps à la maison à se laver les mains, soi-disant pour enlever la saleté. La dernière fois qu'il est venu

rendre visite à ma mère, il n'a pas frappé directement à la porte comme d'habitude. Au lieu de cela, il a reculé de quelques pas et a jeté des pierres contre la porte pour que nous l'entendions et que nous lui ouvrions. Il dit que la porte est sale et immonde, et que c'est pour cela qu'il n'ose ni la toucher ni frapper. Notre oncle a l'impression que la saleté et les microbes sont partout. Il souffre de ses troubles obsessionnels compulsifs, qui l'épuisent .



Surpris , Al-Mukhtar demanda : « Monsieur Abdel Rahman, à votre avis, la raison est-elle héréditaire ou liée à l'éducation ? Je vous prie de me l'expliquer plus clairement. Car je pense qu'elle pourrait être due à un manque d'affection paternelle et à la négligence dont l'enfant a souffert durant son enfance. » Puis, souriant, il tartina une tranche de pain de confiture et commença à la déguster, ajoutant : « Ma nièce Malika me connaît, ainsi que sa mère et mon épouse.

J'ai un appétit vorace pour les sucreries et les desserts. Et je suis certain que c'est une compensation pour le manque d'affection paternelle dans mon enfance. N'est-ce pas, Monsieur Abdel Rahman ? » Mon beau-frère, Monsieur Al - Mukhtar, était un homme

cultivé et ouvert d'esprit. Il abhorrait la culture et les traditions désuètes qui dominaient les esprits de ses compatriotes, ainsi que le flot d'hypocrisie dans lequel ils étaient englués.

Il avait épousé une Belge issue d'une famille distinguée. Il était un fervent défenseur de la liberté de religion. Il venait nous voir tous les samedis, passant la nuit chez nous avant d'aller prier à l'église de Giova le matin. Giova est une confession chrétienne qui prône l'amour et la paix, des valeurs qui, selon lui, faisaient défaut dans sa culture d'origine. Après la prière, il retournait à Liège, dans le nord du pays.

Il essayait sans cesse de me convaincre de rejoindre sa nouvelle foi en me donnant gratuitement leurs livres et leurs tracts, mais je refusais, car cela me paraissait absurde, un rêve utopique difficilement réalisable. Je m'étais depuis longtemps éloigné de lui en embrassant la philosophie du panthéisme et en croyant au Dieu de Spinoza, que je trouvais plus logique et plus proche de la réalité existentielle. Je ne regrette absolument pas ce choix rationnel, et j'y trouve une paix profonde.

Étant moi-même uneoureuse de la nature et de la beauté qu'elle engendre, je suis revenue de mon voyage intellectuel et j'ai dit à M. Mukhtar : « Avant de répondre à votre question, permettez -moi de commenter les propos de Malika concernant la santé déclinante de son oncle, atteinte de cette maladie. Ces patients vivent un véritable enfer. Ils sont en conflit permanent avec leurs pensées obsessionnelles.

Ils passent le plus clair de leur temps à résister aux compulsions de ces idées obsessionnelles qui les angoissent, les épuisent et les accablent, et ils cherchent des moyens d'en atténuer l'intensité et la pression, que ce soit en fuyant, en prenant leurs distances ou en évitant d'y penser. Ou bien, on les voit tenter de trouver l'objet de leur obsession pour se familiariser avec lui, pour essayer de le comprendre et de le maîtriser.

Par exemple, une personne qui se sent possédée par l'idée d'homosexualité est contrainte d'aller dans une boîte de nuit gay pour vérifier cette idée et observer ses réactions, ainsi que la nature de ses comportements et de ses sentiments. »

En résumé, le trouble obsessionnel-compulsif est un besoin résultant d'un sentiment de compulsion à faire quelque chose. Vous n'aimez pas ça, vous n'aimez pas le système. Répétition,

Lavages et nettoyages fréquents, etc. Tout cela se fait sous le poids de l'anxiété, de la culpabilité de ne pas le faire, et d'un sentiment de soulagement et de libération après l'avoir fait.

Et la réponse est : Ta question, mon frère élu Ce C'est exact. La psychanalyse, comme chacun sait, attribue la plupart des névroses à la petite enfance, et plus précisément à la relation de l'enfant avec ses parents et tuteurs. Les mauvais traitements infligés à un enfant peuvent avoir des répercussions négatives à l'âge adulte, surtout s'ils impliquent de la violence, qu'elle soit physique ou psychologique, comme des critiques blessantes, des coups et diverses formes de réprimandes et de punitions. La violence est l'arme des insensés, et les générations ne se construisent pas par la violence, mais par l'amour et le respect..

M. Mukhtar dit : « C'est important pour moi. Pourriez-vous nous donner un exemple ? »
« Oui, brièvement » , répondit-il. « Une patiente est venue consulter le psychologue Sigmund Freud au sujet de son obsession de la propreté. Son mari l'avait remarquée et lui reprochait de frotter et de nettoyer les assiettes et les nappes avec une telle frénésie que les motifs s'usaient. Elle expliqua qu'elle ressentait constamment le besoin de nettoyer, puis de recommencer.

Cette obsession minait sa santé et lui causait de l'anxiété. Après plusieurs séances, dont des séances d'hypnose durant lesquelles elle raconta toutes ses expériences d'enfance, aussi bien insolites qu'extraordinaires, le diagnostic fut choquant : sa mère avait été dure avec elle, la traitant de " fille sale ".

L'idée de saleté s'est insidieusement ancrée dans le subconscient de la jeune fille au fil de sa croissance, s'estompant progressivement de sa mémoire consciente, et a commencé à la pousser inconsciemment à se nettoyer constamment pour apaiser ce sentiment d'impureté. » Le chef du village, stupéfait, soupira et dit : « Mon Dieu ! Ce genre de crime odieux est courant dans notre pays à cause de l'ignorance, et il fait de nombreuses victimes.

Je connais personnellement beaucoup de personnes atteintes de ce trouble obsessionnel-compulsif, toutes victimes de violence, d'humiliation et de destruction de la personnalité subies durant l'enfance, malheureusement ! »

Il suit

Publié il y a 30th July 2019 par Abderrahman Sakali

Paragraphe 64 — La visite de mon frère Mohammadi

Paragraphe 64 - La visite de mon frère Mohammadi - La vie en Belgique

— février 22, 2020

Je rends visite à mon frère Mohammed



Mon frère Mohammed avec sa femme Christel

Les journées s'écoulaient dans une routine paisible. Je partageais mon temps entre le travail et mes études dans des lycées bruxellois, et je passais le mien à dessiner et à lire. Ma femme et moi ne nous voyions qu'à table. Cela l'a incitée à s'ouvrir à ses voisins et à nouer des relations avec eux pour échapper à la monotonie étouffante du quotidien.

Après l'emménagement de notre nouveau voisin marocain, Ahmed El Barkani, dans notre appartement au deuxième étage, sa femme, Fatiha, originaire de la campagne, passait beaucoup de temps avec Malika pour tromper l'ennui et la solitude, son mari rentrant toujours tard le soir.

Elle a également fait la connaissance de deux autres voisins marocains de Tanger : Fatna, au teint clair et aux formes généreuses, dont le mari, Omar, était employé, et Amina, une femme délicate, au teint mat et moderne, dont le mari, Saïd, était jovial. Notre relation étroite avec eux a duré six mois, durant lesquels nous nous sommes rendus régulièrement.

Un jour, ma femme est rentrée et m'a raconté que son amie Fatna avait divorcé et s'était violemment disputée avec son amie Amina, qui la trompait avec son mari en échange d'argent et de cadeaux coûteux. Je savais que ces nombreuses relations avec les femmes du quartier étaient futilles, ne faisant qu'engendrer des problèmes, des commérages et des bavardages inutiles. Mais la nécessité n'ignore pas les lois. Mon emploi du temps chargé ne me laissait jamais m'ennuyer, contrairement à ma femme.

Pour y échapper, elle adorait sortir, se promener et retrouver les femmes du quartier pour discuter. Notre voisine de Casablanca venait parfois prendre le thé avec ma femme et parler des femmes du quartier et des préoccupations liées à l'éducation des enfants. Son mari, Mohamed, était conducteur de tramway et gagnait bien sa vie grâce à son fils handicapé mental et aux allocations et aides qu'il recevait de l'État.

Il avait acheté la maison où il vivait avec sa femme, Hania, sa cousine, ses deux filles aînées, étudiantes, et son fils handicapé. Il était strict et sévère avec sa femme et ses filles en raison de leur indépendance et de leurs mauvais résultats scolaires. Un jour, il est venu chez nous, très agité, tenant une lettre que je devais lui lire.

C'était une lettre de l'avocat de sa fille adolescente, expliquant qu'elle avait trouvé refuge dans un foyer pour enfants maltraités et qu'elle y séjournait. Elle lui demandait de virer son allocation familiale sur son compte bancaire et de lui verser 12 000 francs belges supplémentaires par mois pour ses dépenses. Faute de quoi, la justice interviendrait pour la placer de force.

Nombre de ces problèmes conjugaux et de ces violences dans l'éducation des enfants au sein des familles découlent de conflits générationnels et de chocs de coutumes et de cultures. Cela trouve son origine dans une éducation et une culture traditionnelles et conservatrices qui oppriment les femmes dès leur naissance. La pratique consistant à enterrer vivantes les nouveau-nées dans le sable du désert était courante chez les Arabes.

Ceux qui ont été élevés dans de telles doctrines oppressives ne peuvent ni accorder aux femmes leurs droits ni les respecter. On ne peut donner ce que l'on ne possède pas. La liberté se conquiert par la lutte. C'est une leçon que les femmes doivent comprendre dans un monde bâti sur la lutte pour le pouvoir. Je me souviens encore de ce que les gens disaient, de ce que les chaînes de télévision et les journaux disaient à l'époque et par la suite, au sujet du gouverneur du district de Saint-Gilles.

L'ancien ministre, le socialiste Charles Piquet, avait coutume d'écrire à des femmes marocaines et arabes ainsi qu'à des familles musulmanes, les exhortant à porter plainte contre leurs maris violents, qui les harcelaient ou battaient leurs enfants. Il insistait sur

le fait que de telles pratiques barbares étaient interdites par la loi belge et que les immigrés d'origine arabe devaient respecter les lois générales inscrites dans la Constitution.

Cette démarche découlait de son expérience quotidienne et de la perception européenne répandue selon laquelle l'islam est une religion violente qui bafoue les droits des femmes, confère aux hommes une autorité supérieure et leur accorde des droits civiques prépondérants. Une telle assujettissement et l'application de lois rétrogrades sont intolérables dans un pays démocratique qui prône l'égalité entre les hommes et les femmes.

Ma femme m'a raconté l'histoire de deux voisines dont les maris leur interdisaient de sortir ou d'avoir des relations avec d'autres femmes. L'une d'elles ne connaissait personne d'autre que son voisin et le facteur , à qui elle ouvrait la porte pour recevoir le courrier de son mari. Elle se confiait à lui sur sa situation misérable et sur la façon dont il la traitait comme une prisonnière. Jusqu'à ce que la nouvelle de sa disparition et de sa fugue avec le facteur chrétien éclate.

Ma femme a commenté ces événements dramatiques en disant : « Ces gens vivent au cœur de l'Europe à la fin du XXe siècle, mais avec une mentalité préislamique ! Cette prison pour femmes est absurde, car il est essentiel pour les femmes de sortir faire les courses, d'acheter des choses, et même simplement de se promener.

» J'ai répondu : « Pour moi, ce n'est pas un problème ; je trouve normal et nécessaire que les femmes participent aux tâches ménagères et gèrent leurs affaires courantes et financières. Un mari ne peut pas tout faire à lui seul. »



Mon frère Mohammed

Le 15 avril de cette même année 1981, mon frère Mohammadi est venu nous rendre visite avec sa femme suisse, Christel, qui avait apporté un bouquet de roses pour Malika. Ils étaient venus nous féliciter pour notre mariage. À l'époque, il vivait dans la banlieue de Bâle, après avoir quitté Francfort où il avait vécu plusieurs années. Il nous a apporté des cadeaux et nous étions ravis de le revoir.

Même ma femme était touchée par sa sincérité, ses nobles sentiments et son amour pour Nadia, à qui il achetait des jouets et des bonbons, avec qui il jouait parfois et qu'il comblait d'affection. C'était peut-être une façon de compenser la perte de sa fille, Nisreen, qu'il aimait profondément et qui, malheureusement, n'avait pas eu la chance de vivre avec sa mère près de son père en Allemagne. Mon frère Mohammadi a passé trois jours chez nous.

La première journée fut consacrée à la recherche de la célèbre boutique Céline, car Christel était venue spécialement pour y acheter des chaussures après avoir vu une publicité dans un magazine. Nous avons cherché à la retrouver dans la chic rue Louise,

fréquentée uniquement par les riches. Le lendemain, nous sommes partis pour Ostende, dans le nord de la Belgique, Christel et moi seulement. Malika avait dû décliner l'invitation pour raisons de santé.

Nous avons passé une merveilleuse journée à flâner sur les plages de sable fin. Fatigués de nous promener en ville, nous sommes allés dans un restaurant en bord de mer et avons dégusté un grand tajine de délicieuses moules, le plat préféré de mon frère. Le soir, avant le coucher du soleil, nous sommes rentrés à Bruxelles. Le jour de son retour en Allemagne, il nous a tous invités à déjeuner dans un restaurant chic du centre-ville, conseillant à Malika de se reposer.

Il m'a ensuite demandé si j'avais un compte bancaire ou si nous devions y aller et qu'il m'en ouvrirait un. Quand je lui ai dit que j'avais un compte et un travail, il a sorti de sa poche 800 francs belges , expliquant à Christel en allemand que j'étais étudiant et que j'avais besoin d'aide et d'encouragements. Il a également donné deux billets à Nadia pour qu'elle s'achète ce qu'elle voulait. Mon frère Mohammadi était heureux avec sa femme suisse , Christel.

Ils s'étaient rencontrés alors qu'ils travaillaient ensemble depuis des années sur la ligne de train reliant Stuttgart à Hambourg, en Allemagne, en passant par Francfort, Cologne, Dortmund et Brême . Mon frère était responsable de la cuisine et du wagon-restaurant. Leur amitié s'est épanouie en mariage après l'échec de leur tentative de regroupement familial, Zoubeida et Nesrine ne pouvant pas s'installer en Allemagne.

De plus, la compagnie ferroviaire avait offert un nouvel appartement à mon frère Mohammadi. Christel s'est alors installée définitivement avec lui et est devenue son épouse pour la vie .

Il suit

Paragraphe 64 — Une soirée en boîte de nuit

Paragraphe 64 - Une nuit en boîte de nuit - La vie en Belgique

— 4 mars 2020

Une soirée en boîte de nuit



Ce jour ensoleillé de mai 1981 restera gravé dans ma mémoire. C'était un samedi, deux heures de l'après-midi. Ma femme et moi étions seuls à la maison, en train de déjeuner, assis face à face. C'était la première fois que nous étions seuls tous les deux, à parler librement.

Elle m'a dit qu'elle avait préparé ce simple sandwich pour le déjeuner car nous allions dîner dans un bon restaurant de la ville, et qu'elle avait laissé sa fille, Nadia, passer la nuit chez son frère, un étudiant qui habitait près de chez nous. Elle a ajouté que je travaillais trop et que c'est pour cela qu'elle m'a proposé de changer un peu et d'aller me promener en ville, peut-être prendre un verre dans un bar avec une amie.

Nous sommes allés nous allonger dans la chambre en attendant l'heure de sortir. Nous avons longuement flirté, puis elle a dit en souriant : « Mon amour, j'aimerais bien que notre fille Nadia ait un petit frère ou une petite sœur. Qu'en penses-tu ? » Jen'avais pas de réponse à cette question inattendue, car je n'y avais jamais pensé auparavant. Ou peut-être que cela ne faisait même pas partie de mes projets.

Je suis encore étudiante ; je n'ai pas encore terminé mes études, ni en art, ni en psychologie, ni en musique. Je veux réaliser tous mes rêves avant d'avoir des enfants. Je connais la mentalité des Marocaines et leur désir d'avoir des enfants dès leur mariage. Cela découle de leur peur de l'épidémie de divorces et de séparations.

Par conséquent, elles sont condamnées soit à retourner chez leur père, soit à travailler, même si cela signifie faire de la contrebande ou se prostituer, pour subvenir à leurs besoins et à ceux de leurs enfants. Les enfants sont souvent la meilleure garantie pour une femme d'éviter ce scénario terrifiant et de garder son mari auprès d'elle, même lorsque l'amour s'estompe et disparaît.

Car l'amour a souvent une courte durée de vie, ou ceux qui sont censés le nourrir ne savent pas comment s'y prendre. Elle se fane , comme toutes les roses après le bref printemps de l'amour... La voix de ma femme me tira de ma rêverie : « Tu n'as pas répondu à ma question, mon amour ! » « Que veux-tu que je dise , ma chérie ? Nous ne sommes pas mariés depuis si longtemps, alors pourquoi précipiter les choses ? » Elle se tut, comme frappée de stupeur.

Elle détourna le regard, visiblement mécontente de mon opinion. Elle resta silencieuse un instant, puis dit d'un ton de reproche : « Abdel Rahman, peut-être doutes-tu de la réussite de notre mariage ! » « Non . S'il te plaît, ne dis pas ça. Tu sais combien je suis direct. Si je voulais dire ce que tu as compris, je te l'aurais dit franchement, sans détour. Ne te méprends pas, mon amour . Je veux simplement dire que je suis encore étudiant.

» Et tu as une magnifique fille pour combler tes instincts maternels et t'offrir ton affection, mon amour. Elle seleva et commença à se préparer pour sortir. Je me changeai et nous partîmes en silence. Lorsque nous sommes descendus du tram 81, nous nous sommes retrouvés dans le quartier commerçant de City 2 . En plein centre-ville. Malika connaissait Bruxelles comme sa poche. Elle m'a emmené dans un restaurant arabe dont la cuisine, disait-elle, était délicieuse.

Nous nous sommes installés à une table ornée d'un bouquet de roses et d'une bougie. Le restaurant dégageait une atmosphère romantique, digne des « Mille et Une Nuits ». Le serveur est arrivé avec le menu et nous a invités à choisir. Malika a commandé des « Lagha lil-Malika » (Les Bouchés Alaguen), un plat qu'elle adorait. Elle nous le préparait pour les grandes occasions ou lorsque nous recevions des invités. J'ai pris des frites avec un morceau de viande.

À la fin du repas, une femme moderne nous a surpris et a chaleureusement embrassé ma femme en disant : « Bonjour Malika, tu m'as tellement manqué, mon amie. » « Moi aussi, Samia. Comment vas-tu ? Voici mon mari, Abdelrahman, dont je t'ai parlé. » Elle m'a salué avec un sourire : « Enchantée , Monsieur Abdelrahman. Malika a toujours de très bons mots pour vous. » Bien sûr. Malika rapprocha alors la chaise de son amie et dit : « Viens t'asseoir avec nous et prends un verre.

Après le dîner, je te propose d'aller dans une superbe boîte de nuit rue Louise où Malika et moi sommes déjà allées . Le propriétaire est tunisien, comme moi. Et c'est un endroit très romantique, comme tu le sais. » Malika m'a regardé et a dit : « Ça ne me dérange pas. » J'ai payé le serveur et nous sommes sortis. Nous avons flâné le long de la rue principale illuminée qui menait à la boîte de nuit.

J'admirais les bâtiments et les boutiques, profitant de l'occasion pour découvrir Bruxelles, la ville où j'étais destiné à vivre, et que je connaissais encore mal. Je sortais rarement me promener à cause de mon emploi du temps chargé, qui ne me laissait aucun temps pour me détendre, me reposer et réfléchir. Errer, traîner dans les cafés.

Ce phénomène est un symptôme de l'ennui et de la lassitude généralisés qui s'emparent des gens, les poussant à quitter leur foyer, ou il découle de problèmes conjugaux, d'un manque d'amour et de respect, ou, comme dans mon pays, d'une pénurie de travail. Cela fait des cafés le moyen le plus efficace de tuer le temps, leur vaste cimetière.

Permettez-moi de souligner, et d'ajouter, que je ne connais pas ce mal et que j'y suis immunisé, car j'ai depuis longtemps organisé mon temps pour éviter cette épidémie. Mais la vérité est que parfois, l'intention derrière le fait de s'asseoir dans un café est... L'esprit des cafés est prémédité et délibéré, son but étant de purifier l'âme de la haine noire que l'on éprouve envers un ennemi. Car quel moyen plus dangereux de détruire et de se venger existe-t-il que de ternir sa réputation ?

Et cela ne peut se faire que dans les « sanctuaires sacrés » — je veux dire les cafés populaires. Les cafés jouent parfois un rôle dans la purification psychologique, alors pourquoi ne seraient-ils pas des temples ?

Un lieu sacré, fréquenté par des gens venus des quatre coins du monde, qui délaissent les mosquées au son des hurlements de Bilal al-Habashi résonnant depuis leurs minarets, ses cris étant audibles grâce aux nombreux haut-parleurs et trompettes qui ornent les minarets et les tours, comme s'il s'agissait d'une boîte de nuit et d'une salle de bal en plein jour. Parfois, certains y font des pèlerinages, aspirant à des paradis illusoires. Qu'ils sont nombreux, et que cette folie est magnifique !



Nous sommes arrivés à la boîte de nuit. Elle se trouvait dans le quartier « Excel », près de l'hôtel Hilton. Nous sommes entrés et Samia nous a présentés à son ami, le propriétaire. Il était assis seul à une table, observant l'animation et les interactions des clients. Hommes et femmes se mêlaient, buvant, fumant et dansant. La musique était forte et les lumières changeaient constamment. L'homme nous a accueillis et nous a invités à nous installer à l'une des tables du cabaret spacieux et bondé.

Je pense que la présence de ces personnes apparemment libres autour de moi – jeunes hommes et femmes, hommes et femmes – s'explique par deux raisons : soit ils appartiennent à la classe intellectuelle, insensible au vide existentiel et à l'absurdité de la vie, et viennent ici goûter à un paradis réel et tangible, exigeant leur part ; soit ils fuient les problèmes conjugaux ou l'ennui, arrivant ici comme des autruches, la tête enfouie dans le sable du plaisir et du bonheur, pour oublier temporairement leurs soucis.

Nous avons commandé à nouveau nos boissons . Samia a pris un verre de whisky-coca. J'ai commandé un verre de vin rouge, car il agit vite et est bon pour le cœur : il stimule la circulation sanguine et contient des vitamines. J'ai pris mon paquet de cigarettes et mon briquet, je les ai posés sur la table et j'ai commencé à fumer. Je n'ai pas osé proposer de cigarettes à Samia, supposant qu'elle ne fumait pas, comme toutes les femmes que je connais au Maroc. Mais ici, c'est différent !

Je me suis efforcé de finir mon verre après Samia. C'est bien connu, elle est plus habituée à boire et à fumer que moi. Elle a divorcé d'un Tunisien avec qui elle a eu un fils. Ma femme est dans la même situation ; elle est divorcée de son ex-mari. J'ai commandé un deuxième verre pour le serveur, et Samia a fait de même. J'ai allumé une cigarette et j'ai posé le paquet près de Samia. Je les ai vus tous les deux regarder les danseurs dans l'arène aux couleurs vives.

Un jeune Arabe dansait et faisait signe à Samia de l'inviter à danser. Mais elle lui sourit simplement, fuma sa cigarette et but son deuxième verre, riant avec ma femme à la vue du danseur épris. Malika lui dit alors :



« Lève-toi et danse avec lui. Il n'y a rien de mal à ça. Allez, Samia. » J'ai bu une grande quantité et j'ai senti l'alcool faire son effet. J'ai commencé à me libérer des

contraintes de la réalité, petit à petit, et ceux qui m'entouraient aussi. C'est amer , certes, mais c'est un passeport nécessaire pour transcender les frontières culturelles imposées et surmonter les obstacles et les pressions de la vie. Samia a fait signe au serveur et a commandé un troisième verre. Elle en a commandé un aussi pour ma femme. Le serveur s'est absenté deux minutes et est revenu avec les verres et une petite assiette de cacahuètes salées, ce qui n'a fait qu'attiser mon envie de boire. Malika a timidement tenté de refuser le verre, mais Samia a insisté. Elle a dit qu'après son troisième verre, elle se lèverait et danserait avec le jeune homme épris, car elle serait joyeuse, audacieuse et plus libre, et l'ivresse était une excuse parfaitement valable. Elle a fait un clin d'œil malicieux à Malika en murmurant : « Vas-y, bois, mon amie ! » Quand Samia eut vidé son troisième verre d'un trait, elle se leva et alla droit vers le chasseur épris et se mit à danser avec lui. Il achète le plaisir, elle le vend. Un affrontement d'intérêts, la force des instincts, une rébellion contre les tabous et les interdits. J'allumai une cigarette et me mis à fumer, observant les joyeux danseurs. Tous les chemins mènent au monde de la déesse de l'amour, Aphrodite, au paradis, comme le disaient les épicuriens avant Jésus-Christ, tout comme les marxistes mettaient en garde contre la construction du paradis ici-bas avant l'au-delà. Leur aliénation et leur asservissement aux illusions de l'au-delà expliquent leur incapacité à bâtir le paradis sur terre et à le concrétiser, au lieu d'attendre des paradis illusoires qui ne viendront jamais. Des paradis miraculeux. Mais tant qu'ils seront drogués par l'opium des religions, ils passeront leur vie entière à attendre cet autre paradis ! En réalité, il est peut-être beau de vivre dans le monde de la prostitution, comme une infime partie de l'empire des plaisirs paradisiaques, avec des houris partout, faisant tout, partageant tout avec des hommes de nationalités et de couleurs différentes. Deux, trois, quatre à la fois. Elles étudiaient le jardin parfumé, maîtrisant l'art d'assouvir les désirs, et rêvant de millions. Croyez-en la réalité douloureuse ou magnifique... ! La voix mélodieuse de ma bien-aimée me ramena à la boîte de nuit tandis qu'elle m'enlaçait : « Mon amour, qu'y a -t-il ? Pourquoi es-tu si perdu dans tes pensées ? Pourquoi ton esprit vagabonde-t-il sans cesse ? L'ambiance est si joyeuse. Allez, fume une cigarette avec moi, si tu veux bien. » « Pas du tout. Au contraire, mon amour, je suis heureuse de partager mes plaisirs avec toi. » Elle prit quelques gorgées de son verre , tira une bouffée de sa cigarette et dit en riant : « Je suis si heureuse, j'ai l'impression de planer. , » Pourquoi pas ? Viens . » Nous continuâmes à nous enlacer, à boire et à fumer, dans un état de pur bonheur, de liberté et de plaisir. Je regardai ma montre ; il était trois heures du matin. Nous sommes alors entrés dans l'arène de la débauche, nous enlaçant et dansant au son de merveilleux airs arabes et occidentaux, sous des lumières multicolores. Nous étions dans un autre monde, un monde d'amour, de plaisir et de fantasmes en tous genres ! Nous étions hors des limites de notre culture d'antan, loin de nos quartiers et du continent que nous avions quitté par-delà les mers. Nous étions dans un pays libre, un pays qui sait libérer et jouer avec les instincts de l'inconscient !

Il suit

Publié il y a 4th June 2016 par Abderrahman Sakali

Paragraphe 65 — Voyager au Maroc

Paragraphe 65 - Voyage au Maroc - La vie en Belgique

— 20 mars 2020

Voyager au Maroc



Ma vie conjugale était paisible et ma vie professionnelle, bien que fatigante, était également merveilleuse. J'enseignais dans deux lycées à Bruxelles, la capitale, et au Centre islamique les week-ends, notamment les samedis, dimanches et mercredis, ainsi que les jours fériés.

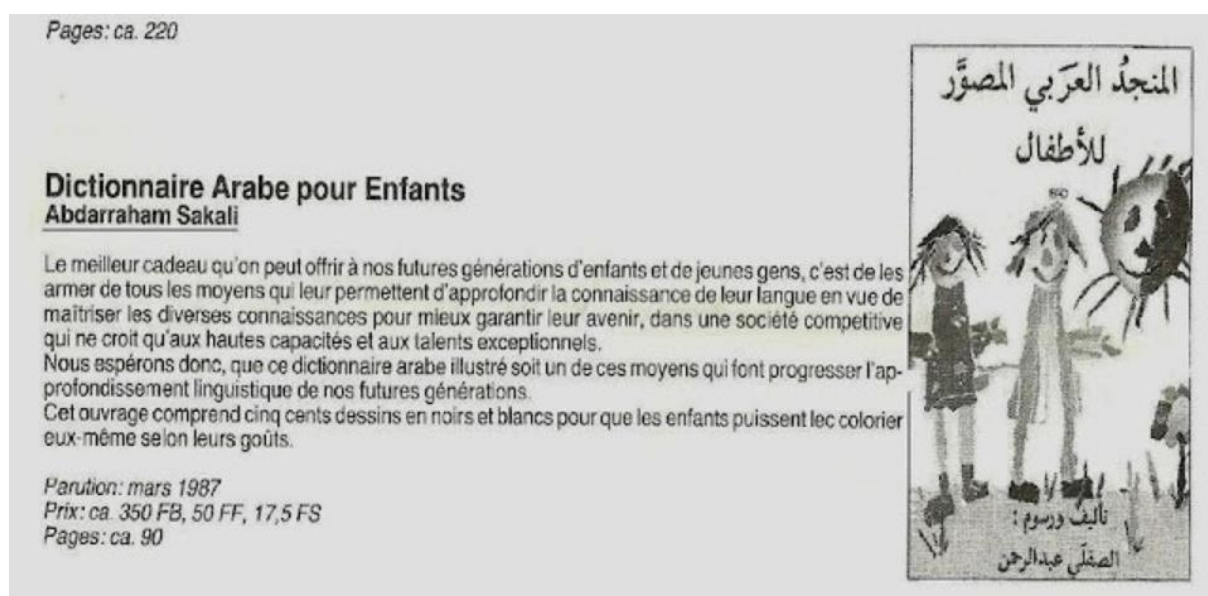
Je gagnais suffisamment pour vivre confortablement et heureusement, et pour économiser afin d'acheter un terrain à Nador et y construire une maison pour ma mère et ma jeune sœur, Mimount, les soulageant ainsi du lourd fardeau du loyer. Concernant mon enseignement de l'arabe au Centre islamique, j'ai décidé d'écrire « Le Dictionnaire arabe illustré pour enfants » afin d'aider les enfants d'immigrés marocains à maîtriser la langue arabe.

Il m'a fallu plus de quatre mois pour l'écrire et l'illustrer. Je n'étais pas enthousiaste à l'idée de le faire imprimer par l'imprimerie du Centre islamique, comme me l'avait conseillé le directeur ; je souhaitais une impression chez un imprimeur belge pour garantir une meilleure qualité. J'ai été ravie lorsque l'imprimerie « Ebo » à Anvers, en Flandre allemande, m'a agréablement surprise en acceptant de l'imprimer à ses frais.

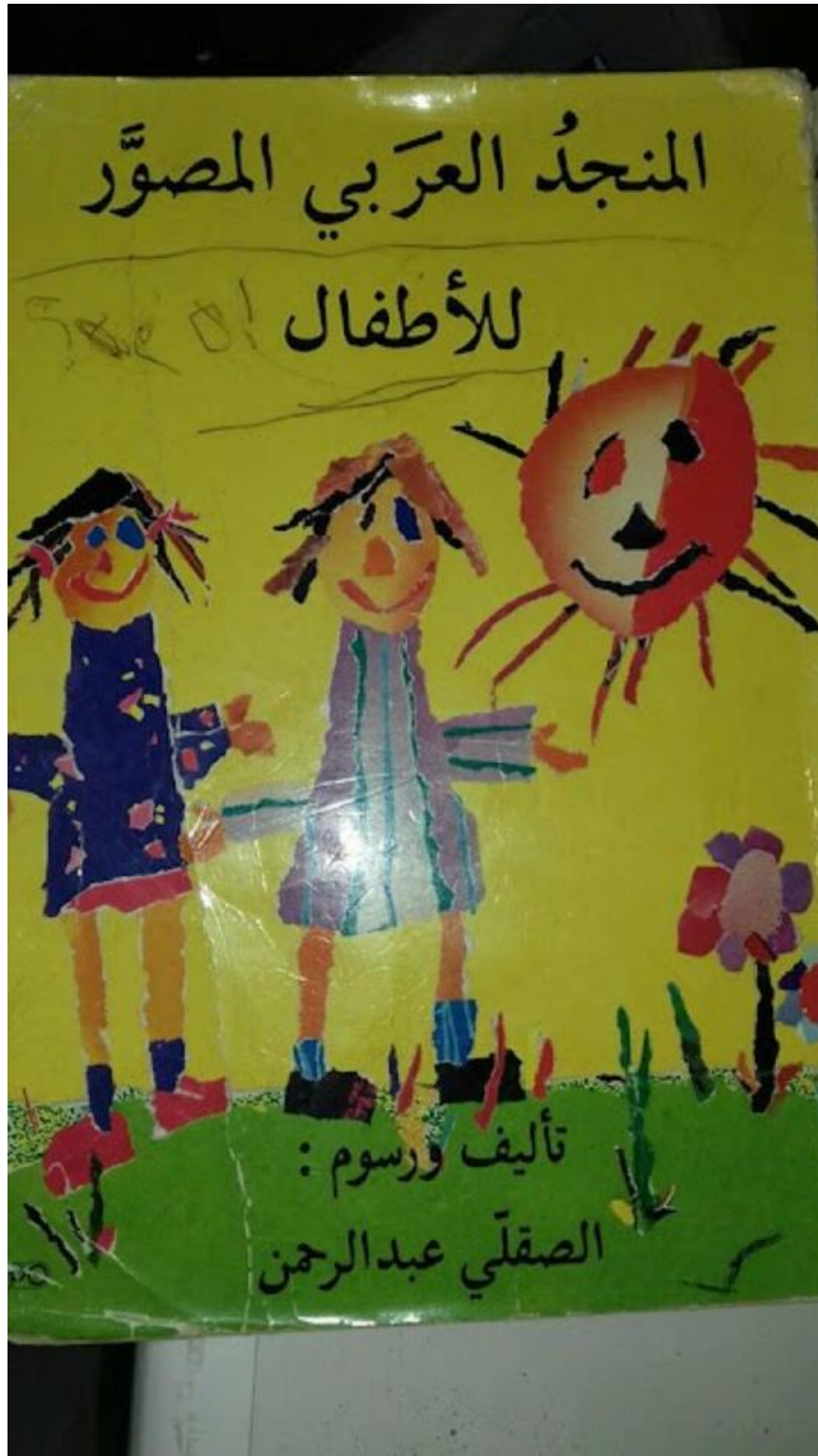
Ils le distribueraient et le publieraient dans tous les pays francophones, comme la Belgique, le Luxembourg, la Suisse et la France. Un artiste européen réaliserait la couverture en utilisant des techniques de collage, ce qui lui conférerait une beauté inattendue. Toutes ces nouvelles successives me ravissaient.

Chaque année, le 10 mars, le directeur de l'imprimerie m'envoyait un courrier m'informant que la maison d'édition m'avait versé, en tant qu'auteur, les droits d'auteur, directement sur mon compte bancaire. Mon but en écrivant ce dictionnaire illustré n'était pas de gagner de l'argent, mais plutôt de combler un vide, de m'évader de la trivialité de la vie et de l'absurdité de l'existence.

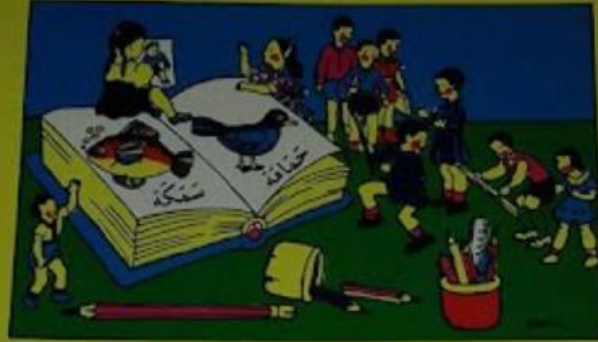
Quant aux beaux-arts, j'allais à l'académie tous les jours à six heures pour des cours de dessin et de peinture, et j'assistais à des cours d'histoire de l'art qui se terminaient à dix heures du soir. Concernant mes études universitaires, j'ai acheté la plupart des manuels et du matériel de cours pour chaque matière, et je les étudie chez moi en vue des prochains examens .



Le dictionnaire arabe illustré pour enfants, réimprimé par l'imprimerie « Ebo » en 1987



J'exprime ma plus profonde gratitude à ma chère petite-fille Nisreen, qui a photographié et m'a envoyé aujourd'hui des exemplaires de mon livre « Le dictionnaire arabe illustré pour enfants », qu'elle et ses enfants ont conservés précieusement. Quant à moi, il ne m'en reste plus un seul exemplaire .



المؤلف

الصفلي عبد الرحمن ، أستاذ في مدينة الناظور بالمغرب الأقصى في تاريخ 9 مارس 1955.

أحضر على إجازته - اللسان - في علم النفس بكلية الآداب والعلوم الإنسانية بالرباط سنة 1980 ، وكان موضوع الأطروحة - اللعب عند الأطفال الصغار - ، حيث قام ببحث ميداني في مجموعة من المدارس الابتدائية وحدائق الأطفال ، ومن هنا نشأت اهتماماته التربوية والبيداغوجية بالطفولة.

يقيم حاليا بـ وكتس ، الدكتوراه في علم النفس التربوي بالجامعة الحرة بروكسل ، و نفس الوقت يشغل كأستاذ في نفس التخصص.

يابع دراساته الفنية في الأكاديمية الملكية للفنون الجميلة بروكسل في ميدان التصوير الزيتي.

مقدمة

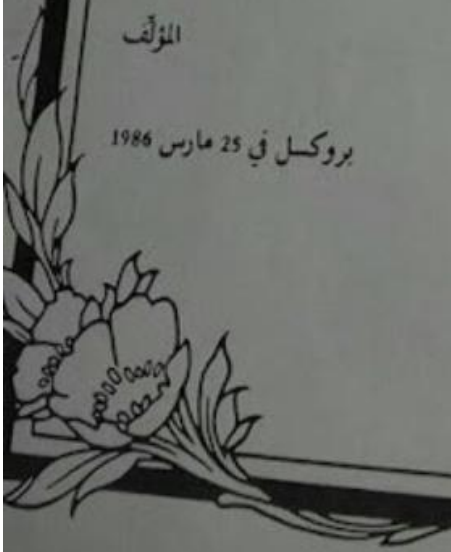
إن أحسن ما يمكن أن نُقدِّمه كهدية لأجيالنا الضاعدة ، من أطفال وشبان صغار ، هو تسليحهم بالوسائل التي تُمكنهم من معرفة لغتهم ، حتَّى يتمكنوا بواسطتها من الاغتراف من ينابيع العلم والمعرفة ، وبالتالي ضمان مستقبلهم ومكانتهم داخل مجتمعات يتصارع أفرادها على اكتساب المراكز المرموقة .

وكلَّنا أمل ، في أن يكون هذا المنجد العربي المصور ، لبنة تساهم في بناء الوعي اللغوي لضمان مستقبل أبنائنا .

ويتضمن هذا المنجد 503 كلمة ورسمًا ، نعتدنا أن تكون رسومه خطوطاً أساسية تظهر ملامح الأشياء والحيوانات ، وهياكلها الخارجية فقط ، دون تكييف الظلال لتترك للأطفال مجال تلوينها حسب أذواقهم وميولهم .

المؤلف

بروكسل في 25 مارس 1986



UN

L'année scolaire touchait à sa fin et les vacances d'été approchaient à grands pas. Nous commençons à songer à rentrer au pays, tels des oiseaux migrateurs. La simple pensée et les préparatifs de ce retour nous emplissaient d'optimisme et de joie, impatients de retrouver nos proches et de flâner dans nos anciens quartiers de Nador, où les souvenirs de notre amour douloureux étaient disséminés un peu partout.

J'avais hâte de revoir ma chère mère et ma petite sœur, Mimount, dans notre appartement de l'immeuble Al-Alit, près du marché. Ma femme, quant à elle, brûlait d'envie de revoir ses parents, toutes ses sœurs et ses oncles, ainsi que les épouses de sa grand-mère. Sa fille, elle, nous suivait, perdue dans ses pensées, ignorant tout de son passé, de ses origines et de son destin .

Nous avons fait nos valises, nos billets et nos passeports, puis nous avons pris le bus jusqu'à la gare qui nous ramènerait au pays. Au début des années 1980, il n'existait aucun autre moyen de se rendre à Nador que le ferry, au départ de Malaga, en Espagne, sur la côte nord de la Méditerranée, où notre train devait nous emmener. Quant au transport aérien, seules quelques grandes villes, comme Casablanca, disposaient d'un aéroport. L'aéroport d'Al-Aroui-Nador n'était pas encore construit.

Le voyage en train, traversant la France et l'Espagne, devait donc nous conduire à Malaga, au sud, après deux jours de marche. Toutes ces épreuves pour revoir notre patrie et nos proches restés outre-mer ...



Port de Beni Ansar - Nador

Nous sommes arrivés au port de Beni Ansar à Nador à 16h10. L'immense navire avançait lentement, manœuvrant dans le port, tandis que des ouvriers jetaient d'épaisses cordes pour l'amarrer depuis le pont. Les oiseaux migrateurs avaient atteint les rivages de leur terre natale. Nous avons pris nos bagages et embarqué, contemplant le port, les monts Gurugu et Melilla. Une brise portait le parfum de ma terre natale.

Quel bonheur de vivre dans son pays d'origine, de contempler son ciel limpide, de respirer le parfum de sa terre pure et de voir, au bout du chemin, les mêmes visages ridés et tristes, marqués par la misère et la souffrance, errer dans les rues et les

quartiers de la ville ! Nombreux étaient ceux qui se trouvaient sur le quai. Ils étaient venus accueillir leurs proches de retour de lointains exils, porteurs de paix et d'espoir pour leurs êtres chers qui les attendaient.

Nous apercevions des sourires innocents sur des visages pleins d'espoir, entendions des rires joyeux ici et là, et voyions les rapatriés embrasser leurs proches avec une nostalgie sans pareille. Ce sont nos racines qui nous donnent la force, l'espoir et la capacité d'endurer la vie ; ce sont nos racines qui nous ramènent, aussi loin que soient les distances. Autour de nous, tout le monde était heureux, joyeux et insouciant. Sauf nous !

Personne ne nous attendait en voiture, avec nostalgie ou une étreinte. Nous avons débarqué du bateau, chargés de nos affaires et du poids de nos souvenirs tragiques, que nous traînions derrière nous. Nous avons cherché un taxi pour nous emmener à Nador, chez nous. À l'approche de notre arrivée, ma femme a demandé au chauffeur de tourner légèrement à droite et de prendre la rue Maghreb pour qu'elle puisse laisser sa fille avec sa mère. Elle l'a déposée, avec sa valise, devant la porte. La maison.

Elle a frappé à la porte, et quelques secondes plus tard, j'ai vu sa mère ouvrir et les embrasser. À son retour, je lui ai demandé... Pourquoi n'es-tu pas parti ? Sa fille Voulez- vous venir avec nous ?

Elle a dit que sa présence la perturberait et qu'elle ne se sentirait pas à l'aise avec nous. Et que la petite fille préférerait aller chez sa grand-mère. Je n'ai pas cru un seul de ses arguments. Elle a invoqué une multitude d'excuses pour laisser sa fille derrière elle. Nous sommes arrivés à notre appartement dans l'immeuble Al-Alit. Heureusement, nous habitons au premier étage, et la cage d'escalier est spacieuse et confortable pour la santé de ma femme, d'autant plus qu'elle refusait d'utiliser ses béquilles. Tous ces agissements témoignent d'une souffrance cachée dont je ne suis pas responsable. . □

UN Lorsque nous sommes arrivés à l'entrée de l'immeuble, j'ai vu que les fenêtres de notre appartement étaient ouvertes. J'ai payé le chauffeur. J'ai pris le taxi, attrapé nos sacs et suis monté à l'étage, suivi de ma sœur. J'ai frappé à la porte et ma sœur, Mimoun, a ouvert. Folle de joie, elle m'a serré fort dans ses bras, puis elle a enlacé ma femme, qu'elle connaissait déjà. J'ai pris mon sac, lourd, et ma sœur a pris celui de Malika. Nous sommes entrés. Ma sœur connaissait l'état de santé de ma femme et ne l'avait donc pas laissée porter son propre sac. Ma mère, qui nous a entendus, est sortie de sa chambre dans le long couloir et nous a chaleureusement accueillis.:

UN Mon fils adoré, tu me manques tellement.

UN Et je suis aussi ta chère mère.

UN Entre dans ma chambre, accueille ma fille Malika . Comment vas-tu ?

UN Dieu merci, je vais bien. Et vous ?

UN Dieu merci, ma fille. Avec l'âge, les problèmes de santé s'aggravent également .

Et comment vont vos parents ? Ils vont bien, merci . J'ai laissé ma mère et ma femme bavarder tranquillement et je me suis tourné vers ma sœur, assise à côté de moi, pour lui demander...:

UN Comment allez-vous tous, et toute la famille se porte-t-elle bien ?

UN Elle répondit avec un sourire, le visage rayonnant de joie.:

UN Tout va bien. Houria était avec nous il y a un mois. Elle venait d'Al-Aroui et a rencontré notre sœur Yamna ; elles ont passé trois jours avec nous. Yamna se porte bien également . Nous voyons rarement mon frère Abdullah..

UN Payez-vous votre loyer ?

UN Pendant les trois premiers mois, nous n'avons pas payé le loyer car vous ne nous envoyiez pas l'argent. De toute façon, nous n'avons toujours pas payé depuis six mois. Notre frère Abdullah nous a conseillé de ne pas payer car l'affaire du loyer est maintenant devant les tribunaux .

UN Elle m'a regardée droit dans les yeux, scrutant mon état psychologique et l'impact de cette mauvaise nouvelle sur moi, et a dit, affichant des signes à la fois de joie et de gêne.:

UN « Zimmahman (mon cher Abdul Rahman), j'ai quelque chose à te dire, je vais bientôt me marier. » J'ai senti qu'elle regrettait de m'annoncer cette mauvaise nouvelle et qu'elle voulait changer de sujet, alors j'ai répondu comme si je n'avais rien compris .

Félicitations, ma chère sœur. Et qui est l'heureux champion ?

— Le frère de notre voisine Malika, qui habite dans l'immeuble d'à côté. — Elle s'appelle comme ma femme, Malika. Alors, nous devons absolument te préparer un mariage merveilleux, ma chère sœur ! — Si Dieu le veut. Et elle m'a serré dans ses bras, reconnaissante. — J'ai dit à ma femme : — Malika , Mimount va se marier. — Malika a dit joyeusement : — Félicitations, Mimount ! Que Dieu vous comble de bonheur. Et pour quand aura lieu le mariage ? — Ma sœur Mimount a répondu : — Nous t'attendions. Le mariage peut avoir lieu dans une semaine ou deux. Nous inviterons la famille et fixerons une date. C'est la meilleure solution, à mon avis .

Et je me souviens encore aujourd'hui de toute la famille réunie dans la chambre de ma mère pour discuter des préparatifs du mariage et fixer une date. Notre appartement débordait de membres de la famille venus de partout, y compris mon oncle, le combattant pour la liberté Abdel Salam, et sa femme, mon frère Mohammed et sa femme, et mes sœurs Yamna, Yamina et Houria avec leurs maris. Lorsqu'ils ont fixé la date du mariage à deux semaines plus tard, ils ont commencé à discuter du budget. J'ai alors proposé ma contribution financière aux dépenses, et mon oncle Abdel Salam a dit :

« Toi, Abdul Rahman , tais-toi. Tu n'es plus sur le marché du travail et tu n'as plus droit à aucune aide financière. Tu es encore étudiant, et puis, c'est ta femme qui subvient à tes besoins. » Ces mots m'ont profondément blessé. C'était une atteinte à ma dignité d'homme. Je n'étais plus ce petit étudiant qui vivait sous l'aile de sa mère et lui demandait un dirham pour aller au cinéma le dimanche. Que Dieu ait pitié de mon cher oncle. Quand il a dit cela, il n'a jamais voulu m'insulter. Comme le dit ma mère : « Il est au royaume de la vérité, et nous, au royaume du mensonge ! » Nous avons célébré le mariage dans une atmosphère de joie et de bonheur. Ma sœur, Mimount , a été la dernière d'entre nous à quitter la maison après moi. Elle était la plus jeune et aimée de tous. Non seulement de nos proches, mais aussi de toutes les

connaissances et voisins qui l'ont connue. Elle souriait et riait tout le temps. Elle était joyeuse, positive, honnête et innocente. Elle ne savait pas mentir et détestait les commérages et l'hypocrisie, tout comme moi. C'est pourquoi tous ceux qui la connaissaient l'adoraient. Pendant les deux mois de vacances d'été que nous avons passés à Nador, ma femme rendait visite chaque jour à sa fille et à sa famille. Ils habitaient tout près, à seulement cinq minutes à pied de chez nous. Un jour, après notre arrivée, je l'ai accompagnée pour qu'ils puissent me rencontrer, comme Malika l'avait suggéré. C'était en fin d'après-midi. Son père, sa mère, trois de ses sœurs et sa grand-mère maternelle étaient là. J'ai vu sa mère prendre mes chaussures pour que ses sœurs puissent les toucher en guise de bénédiction, espérant ainsi avoir la même chance que leur sœur divorcée qui s'était remariée. C'était impensable dans notre société, une société patriarcale où la loi islamique autorise les hommes à avoir jusqu'à quatre épouses, comme son grand-père qui en avait plus de quatre. Pour ma part, j'ai bravé cette interdiction et pris un risque insensé ! Les vacances touchaient à leur fin et nous avons commencé à faire nos valises et à rassembler nos papiers pour rentrer en Belgique. Nous avons dit au revoir à nos proches un par un, puis nous avons pris un taxi à Beni Ansar qui nous conduirait au ferry, lequel nous mènerait ensuite au train qui nous ramènerait chez nous à Bruxelles !

Il suit

Paragraphe 66 — L'horrible Accident

Paragraphe 66 - Le terrible incident - La vie en Belgique

— 5 mai 2020

L'horrible accident





UN La migration était notre destin. Nos vies étaient un perpétuel mouvement, une errance constante. À peine installés dans un pays ou une capitale, nous emportions nos fardeaux, tels des croix, vers d'autres terres et d'autres capitales. Tel est le sort des oiseaux migrateurs. Ils passent leur vie aux frontières, au milieu des barbelés, s'adaptant à des circonstances contradictoires.

Ils vivent entre le marteau et l'enclume, entre l'aspiration à la stabilité et l'obligation de migrer, entre la mort et la vie, entre l'enfer et le paradis !

Ma mère fut la première à ouvrir ces portes de l'enfer – je veux dire les portes de la migration et du déracinement – et ainsi, nous sommes tous devenus migrants et voyageurs dans un monde qui, peu à peu, se rétrécissait à nos yeux à mesure que nos expériences s'accumulaient et que notre savoir s'approfondissait, jusqu'à ce que cette migration devienne notre destin.

Et ce cycle se poursuit encore aujourd'hui, surtout à l'ère de la mondialisation, avec les nouvelles générations de petits-enfants et le reste de l'humanité !

UN Fin août 1982, nous sommes rentrés de Nador à Bruxelles où Notre maison. Tout était exactement comme nous l'avions laissée. Notre appartement était enfin à sa place, tout allait bien, Dieu merci ! Ma femme a commencé à vérifier la maison, à préparer quelques affaires pour le voyage, puis a allumé le réfrigérateur pour y mettre de la nourriture. Nadia était dans sa chambre, jouant avec enthousiasme avec ses jouets qui lui avaient tant manqué.

Elle ne m'a pas vu passer pour ouvrir la fenêtre et aérer ; elle était absorbée par ses jeux imaginatifs. J'ai jeté un coup d'œil aux maisons de nos voisins chrétiens. La tranquillité était totale et inspirante. Le quartier était paisible et le temps était magnifique, comme l'atmosphère enchantée de mon pays natal, mais sans le bruit du marché indien, les cris des vendeurs ambulants ni les sonneries des minarets d'où s'élevait l'appel à la prière .

À l'exception de l'église Saint-Antoine, dont les cloches mélodieuses sonnaient une fois par semaine. C'était dimanche. Nous avons passé de merveilleuses vacances d'été en famille et entre amis à Nador. Et j'ai travaillé pendant le mariage de ma sœur cadette, une magnifique fête. Elle fut la dernière à prendre son envol, quittant le nid familial au milieu de cette joyeuse procession nuptiale, dans les cris de joie des femmes et l'émerveillement devant les surprises que l'avenir nous réservait.

À présent, nous retrouvons une vie de privations et d'isolement. Il ne reste que quelques jours avant la rentrée scolaire. Après cela, je reprendrai mes études universitaires et artistiques, mon poste de professeur d'études islamiques dans deux lycées bruxellois, ainsi que mes cours d'arabe au Centre islamique.

Les jours filaient à toute allure, et nous ne nous rendions même pas compte du temps qui passait jusqu'à l'arrivée des longues nuits glaciales de décembre. Je n'oublierai jamais ce mercredi soir où ma femme m'a annoncé une nouvelle bouleversante qui m'a ébranlé : elle était enceinte de mon enfant ! Il était dix heures du soir. Nadia dormait dans son petit lit, juste à côté du nôtre.

Ce mercredi-là était un jour férié, et ma femme était sortie avec sa fille Nadia au grand parc du quartier pour retrouver ses amies et bavarder de tout et de rien . La petite avait beaucoup joué, courant entre les arbres, poursuivant les pigeons et les canards qui nageaient dans les étangs tranquilles. C'est pourquoi elle s'était fatiguée et était allée se coucher tôt. Je la regardais, la contemplant longuement, et je disais : « Son visage est innocent et angélique.

Elle ressemble tellement à son père, Mohamed Rifi, ton mari. Je ne comprends pas certains pères ; pourquoi ne cherchent-ils pas leurs filles pour les voir ?» Etlà, elle baissa les yeux pour éviter nos regards, comme d'habitude. Puis elle dit : « L'année dernière , vous m'avez posé la même question, et je vous ai dit qu'elle était orpheline de père. Ma fille Nadia n'a pas de père, Abdul Rahman. »« Pardonnez-moi , ma chère . Je n'ai pas pris cela au sérieux ; je pensais que vous plaisantiez.

Mais elle lui ressemble même par la taille. J'ai vu votre mari chez mon ami Hassan, le photographe qui était notre voisin. Il est parti de chez vous vers quatre heures, et je l'ai suivi dans son studio. Il était peut-être venu prendre des photos de famille pour vos fiançailles ! » Elle me regarda, les yeux remplis de surprise, de désapprobation et d'interrogations. Je connaissais sa réaction avant même d'avoir ouvert la bouche.

Elle se leva et me prit la main, murmurant doucement pour ne pas réveiller sa fille : « Viens, mon amour, installons-nous au salon. On pourra parler librement et tu pourras fumer ta cigarette. Je t'apporte du thé, ou tu préfères du vin ? On a une bouteille qu'on n'a pas encore ouverte.»Je pensais cela, encore sous le choc de la grossesse et en colère. Mais je devais maîtriser ma colère et mes nerfs à vif. Dans ce genre de situation, le calme et la patience étaient essentiels.

Notre conversation serait sans doute longue ce soir, et je devrais lui poser des questions difficiles sur son passé, ses anciennes relations, et pourquoi elle avait rompu sa promesse. Je ne pouvais pas garder toutes ces questions et ces incertitudes pour moi ; je devais les lui poser. Il me serait impossible de les refouler, de les ignorer, de les considérer comme de simples broutilles, alors qu'il s'agit des souvenirs les plus douloureux de ma vie.

J'ai donc accepté de boire du vin par précaution, pour justifier mes lapsus et mes oublis inconscients, et pour excuser mes accès de colère et mes attaques involontaires. Elle a dû le comprendre aussi, car elle a apporté deux beaux verres pour que nous buvions ensemble. Alors, pour l'encourager, je lui ai dit :

« Je préfère le vin ,mon amour. Avec toi , la vie, les conversations et les soirées sont tellement plus douces, toi, la plus belle femme que je connaisse ! » Elle posa la bouteille de vin et deux verres sur la table et retourna à la cuisine chercher de quoi grignoter et des cacahuètes en guise d'apéritif. Elle s'assit et dit : « Mon amour, depuis notre mariage, nous n'avons pas eu un seul jour pour nous asseoir et parler tranquillement, pour nous caresser comme des amants, car tu es tellement occupé à

élever notre fille, et tellement pris par ton travail et tes études. Pendant ces vacances d'été, nous étions tous les deux dispersés et distants. J'avais tellement envie de te serrer dans mes bras, de m'asseoir à tes côtés, de te parler et de plonger mon regard dans le tien, sans me sentir mal à l'aise à cause des secrets que je te cache, mon amour. Mais aujourd'hui, je vais te révéler certains détails de ma vie depuis notre mariage. » Et puis nous parlerons du mariage de votre sœur Mimount, et je vous raconterai ce qui m'est arrivé pendant les vacances, ainsi que les anecdotes de ma famille que j'ai vues dans le quartier d'Ibraqen. Elle me versa un verre de vin pour encourager ma tolérance et ma « naïveté », alors j'allumai une cigarette en écoutant son récit avec une attention soutenue. Elle poursuivit : « Mais avant de vous parler des événements de Nador et du mariage, permettez-moi de revenir à Nadia, qui est la raison de notre conversation aujourd'hui. Nadia Abdel Rahman n'est pas la fille de mon premier mari, Mohamed Rifi. Mon premier mari est originaire de Midar. Son père travaillait en Belgique et les a fait venir grâce au regroupement familial. Bien qu'ils aient grandi à Bruxelles, leur mentalité est très conservatrice et rude. Mon mariage avec lui n'a pas duré plus d'un an, puis le terrible accident s'est produit, comme vous le savez. » « Vous voulez dire par le terrible accident votre chute du troisième étage ? » « Oui. Mais ce n'était pas ma chute ; mon mari, Mohamed, m'a délibérément poussée. Il voulait me tuer. » Il n'y a de force ni de puissance qu'en Dieu, le Très-Haut, le Tout-Puissant. Lorsque nos filles et nos sœurs se marient, elles quittent le foyer paternel dans l'espoir de réaliser leurs rêves et de vivre confortablement dans les lieux les plus élevés et les plus sublimes, pour ne pas sombrer dans l'abîme avec le commun des mortels. Hélas, ma bien-aimée enchanteresse..

UN



Elle s'est approchée et m'a serrée dans ses bras, me confiant : « Ma chère, tout le monde ne pense pas comme toi. Tu es si positive. » Elle a pris son verre, l'a rempli et a commencé à boire. Moi, en proie à l'agitation, j'ai bu un troisième verre et allumé une autre cigarette. J'avais l'impression que ma tête tournait, libérée de la honte et du refoulement – c'était l'effet de l'alcool. Je la regardais avec un désir intense, puis je me suis penchée et j'ai commencé à embrasser ses lèvres rosées.

Je n'arrêtais pas de lui dire que je l'aimais, que je lui faisais confiance et que je partageais sa souffrance. Elle a continué à me raconter les événements dramatiques en détail : « Le matin de ce jour terrible, mon mari était au café avec ses amis. Mon oncle était au travail. Ma belle-mère m'a réveillée en frappant violemment à la porte de ma chambre, exigeant que je fasse les corvées comme d'habitude. Je me suis mise en colère et nous nous sommes disputées.

» En fait, dès l'instant où j'ai franchi le seuil de cette maison, comme épouse ou servante, j'étais perdue, vivant dans le chaos. Je ne savais pas quelle était ma place dans cette famille violente, et je ne savais pas quoi faire sans conjoint. Je n'avais aucune importance à la maison, si ce n'est pour les corvées. Mon mari passait tout son temps dans les ruelles et les cafés à fumer du haschisch avec ses amis.

Quand il rentrait le soir, sa mère lui préparait le dîner, et parfois il dormait avec elle dans le salon, sans même se soucier de moi. Le père était le seul à travailler. Il y avait trois fils ; l'un était encore à l'école, tandis que les deux autres avaient abandonné leurs études, s'étaient égarés et étaient sans emploi. — Et pourquoi votre mari vous a -t-il abandonnée ?



Les tragédies de mon premier amour - Les drames de mon premier amour

Mon mari est rentré avec les courses et a croisé sa mère, qui l'a provoqué et incité à me frapper par ses pleurs et ses gesticulations. Il est monté dans notre chambre et m'a rouée de coups, me poussant contre la fenêtre ouverte. Je suis tombée, j'ai perdu connaissance et je suis restée dans le coma pendant trois mois. Quand les voisins ont vu ce qui s'était passé, ils se sont rassemblés pour savoir ce qui s'était passé et si la chute était un crime ou un suicide.

À ce moment-là, ma belle-mère a ordonné à mon mari de disparaître et est montée dans ma chambre. Elle est revenue avec un seau d'eau, de l'eau de Javel et des chiffons . Elle a aspergé la fenêtre ouverte d'eau savonneuse, puis est redescendue parmi les passants, feignant de pleurer pour sa pauvre belle-fille qui était tombée en nettoyant sa fenêtre ! Les larmes lui sont montées aux yeux en racontant son histoire. Elle a mangé un biscuit et s'est mise à pleurer.

« Et vous, que vous est-il arrivé après la chute ? » « Les voisins ont appelé une ambulance, qui m'a emmenée aux urgences. » Et puis je suis restée dans le coma pendant des mois. — Et après votre réveil, comment avez-vous passé vos journées et qui vous a rendu visite ? — Personne. Je n'avais ni famille ni proches en Belgique pour venir me voir et prendre de mes nouvelles. Un Marocain venait rendre visite à sa sœur malade , dont le lit était à côté du mien.

Il s'enquêrait de ma santé et m'apportait des bonbons et des fleurs. C'est lui qui m'a recueillie après ma sortie de l'hôpital. Il m'aimait. — Bien sûr qu'il vous aimait , ma chère. Votre beauté envoûtante est irrésistible, et la preuve en est cette victime ivre devant vous, Roméo de Nador, c'est-à-dire moi. Hahaha ! Et nous avons tous deux éclaté de rire à cette plaisanterie.

Ces phrases enjôleuses et ces déclarations d'amour et d'adoration lui ont fait très plaisir, d'autant plus que nous n'avions pas eu une telle occasion depuis notre mariage de parler, de partager nos soucis et nos joies, et d'exprimer nos sentiments débordants. J'ai fini mon verre de vin, allumé une autre cigarette et l'ai embrassée à plusieurs reprises en la contemplant et en respirant le parfum de ses cheveux. Je lui ai dit : « Tu ne peux pas imaginer combien je t'adore, ma chérie Malika.

Autant tu souffres, autant je t'aime, mon premier amour et ma plus douce voisine ! » Des signes de joie et de réconfort se lisaient sur son visage, peut-être parce qu'elle était persuadée qu'avec toutes ces histoires et confessions enjolivées, elle m'avait convaincu. Elle s'est mise à rire en buvant. Elle semblait sûre d'elle, heureuse à mes côtés et me faisant confiance, du moins en partie ; sinon, elle ne m'aurait pas révélé tous ces secrets.

En vérité, je n'ai jamais aimé ce genre de relations. Mais j'ai feint l'indifférence, et parfois même, j'étais excité lorsqu'elle décrivait ses journées d'activité et de prostitution avec les autres hommes qui la fréquentaient, et je l'encourageais à en dire plus. C'était le seul moyen pour moi de mieux la connaître, de sonder les profondeurs de son âme afin d'y trouver du réconfort, ou peut-être d'être à jamais repoussé par elle.

Elle m'avait transpercé le cœur d'un coup fatal, à un moment critique de mon adolescence jusque-là paisible, ce qui explique pourquoi cette grossesse soudaine fut un choc si inattendu. J'ai longuement réfléchi et je lui ai demandé : « Euh ... euh ... quel était le nom de cet homme qui venait te voir et qui t'aimait ? » « Il s'appelle Qadi

Qaddour. » « Où habite-t-il au Maroc ? » « À Berkane. Il habite à Berkane. » « Et où habite-t-il à Bruxelles ? » « Il n'habite plus à Bruxelles.

Il est parti avant que tu ne nous rencontres et que nous nous mariions. » En réalité, je ne lui faisais pas confiance, ni à ce qu'elle me racontait de sa vie, qui n'était rien de moins que des chapitres terrifiants d'enfer. Mais elle est responsable de la plupart de ses malheurs, comme des miens, tant physiques que psychologiques. C'est elle qui a trompé, s'est mariée, a divorcé, est tombée amoureuse, s'est enfuie, est tombée enceinte et a avorté !

Elle me dit des demi-vérités, cache les plus importantes et me ferme toutes les portes au nez afin qu'il ne reste aucune trace de ses souvenirs qui pourrait me permettre de connaître, par exemple, son ex-mari, Mohamed, ou son ami, Qadi Qaddour, avec qui elle a eu une relation de quatre ans et qui, selon elle, a quitté Bruxelles, ou encore le père de sa fille, Nadia, le mécanicien, qu'elle disait mort dans un accident de voiture.

Et son ex-mari, pour éviter tout contact, a prétendu qu'ils avaient vendu la maison où la chute tragique avait eu lieu et qu'ils étaient partis. Elle a monté son histoire de façon diabolique, bloquant toutes mes tentatives pour découvrir la vérité, moi qui aime aller au fond des choses. Mais je ne perdrai pas espoir de découvrir toute la vérité. L'avenir nous le dira, ma chère...

Les tragédies de mon premier amour - Les drames de mon premier amour

La voix de ma copine m'a réveillé alors qu'elle me demandait de lui passer le briquet pour qu'elle puisse allumer sa cigarette, alors je lui ai demandé : « Et comment as-tu rencontré le père de Nadia ? » Quand je suis sortie du coma et que j'ai quitté l'hôpital la première fois, je n'avais nulle part où aller, alors l'ambulance m'a emmenée chez mon mari. Mais deux jours plus tard, j'ai mis mes affaires dans un sac et je me suis enfuie en cachette. Et... elle s'est soudainement interrompue et a éclaté en sanglots, les larmes ruisselant sur ses joues. Elle était profondément bouleversée par les événements dramatiques de sa vie conjugale. Puis elle a repris :

Je me souviens encore de ce jour fatidique où j'ai erré dans les rues de Bruxelles du matin au soir, la faim me tenaillant les membres, la douleur me transperçant les cuisses, sans même de quoi m'acheter un ticket de bus ou de tram. J'ai commencé à mendier pour me payer un billet pour aller au centre-ville. Je n'avais pas l'intention de visiter Bruxelles. Je me traînais péniblement sur mes jambes douloureuses, appuyée sur deux béquilles, l'estomac noué par la faim, en traînant ma lourde valise.

Soudain, j'ai aperçu un jeune mécanicien qui travaillait dans son garage. Je lui ai expliqué ma situation et l'ai supplié de me laisser ma valise jusqu'à mon retour. J'étais affamée. Il m'a proposé de partager son repas. Puis, il m'a invitée à passer la nuit chez lui. Je n'avais pas le choix. Je préférais dormir dans la rue plutôt que de retourner chez mon mari. J'ai donc accepté son invitation et suis restée chez lui quelques semaines.

Puis j'ai quitté son appartement et me suis réfugiée dans un centre d'accueil pour femmes battues et femmes en difficulté familiale. Deux semaines plus tard, j'ai commencé à avoir des symptômes de grossesse. Quand je suis retournée le lui annoncer, on m'a dit qu'il était mort dans un accident de voiture. Le malheur et la malchance étaient mes compagnons constants à cette époque.

Toutes les portes de l'espoir se fermaient brusquement devant moi, et toutes les portes de l'enfer s'ouvraient grandes pour m'engloutir et me tourmenter ! Elle prit une gorgée de son verre et essuya ses larmes. Elle souffrait en silence, déplorant son destin tragique qui l'avait anéantie en pleine jeunesse. Je lui demandai : « Et qu'avez-vous fait en apprenant la mort du père de votre enfant à naître ? » Elle répondit : « Je suis immédiatement partie aux Pays-Bas pour avorter.

Ma cousine y vivait et m'a encouragée, me disant que la législation néerlandaise était plus souple en la matière. Alors j'ai pris le train, pleine d'espoir de pouvoir résoudre ce terrible dilemme qui risquait de ternir la réputation de toute la famille... »



Nous avons entendu Nadia rêver dans son lit. L'avortement aux Pays-Bas a dû être un échec total, puisque la petite orpheline dormait ici, à nos côtés, et elle n'avait que six ans. Ma femme devrait avoir de la chance d'avoir une fille pour lui tenir compagnie à son âge et l'aider dans ses tâches ménagères et ses sorties. Alors pourquoi est-elle tombée enceinte de moi ? Pourquoi ? C'est moi qui devrais désirer des enfants, pas elle.

De plus, elle aurait dû me consulter avant de prendre cette décision dangereuse, qui était inacceptable pour moi. C'est pourquoi j'ai été si peiné qu'elle m'annonce sa grossesse à la surprise générale et qu'elle décide seule d'une chose aussi cruciale, touchant à nos désirs et à nos souhaits communs. Cette fois, elle ne peut pas décider et agir seule comme si je n'existais pas, et je vais l'arrêter. Alors je lui ai demandé :

Ma belle chérie, tu as vraiment envie d'avoir des enfants ? Pourquoi t'es-tu précipitée sur cette grossesse ? J'ai l'impression que ça va arriver prématurément et je n'ai même pas fini mes études ! Pour être tout à fait honnête, je suis en total désaccord avec ce fardeau excessif, qui est inapproprié dans ces circonstances.

« Qu'y a-t-il de mal à cela, Abdul Rahman ? Tu travailles et tu gagnes de l'argent, et moi aussi avec mon salaire. Tout va bien, quel est le problème ? »

« Oui, ma chérie, je travaille et je gagne de l'argent, mais je veux économiser suffisamment pour que nous puissions acheter une maison ou un appartement quand nous irons à Nador, afin de passer nos vacances confortablement. Nous ne pouvons pas être un fardeau pour nos proches ; nous sommes trois, et la famille s'agrandit encore. Qui supportera notre charge pendant des mois ? De plus, il y a le problème de ma famille ; ils devront quitter l'appartement que nous occupons actuellement à cause de leurs dettes. »

Votre sœur, Mimont, s'est mariée ; seule votre mère reste dans cet appartement. Elle peut loger chez l'un de ses fils ou de ses filles.

Ma mère est très âgée ; personne ne sait combien de temps elle restera avec nous. Elle nous quittera un jour, et nous garderons l'appartement jusqu'à ce que nous achetions ou construisions notre propre maison. Nous nous sommes trop éloignés du sujet. Bref, je serai heureuse d'être enceinte quand je serai prête. C'est comme ça que je vois les choses pour l'instant, mon amour.

Je traversais les jours les plus difficiles de ma vie avec ma femme, mon amour, en proie à un profond conflit émotionnel et psychologique, une véritable ambivalence. J'étais submergé par un tourbillon d'émotions contradictoires, une instabilité totale, comme si des épines dans mon nid me piquaient, me laissant tendu et seul, ma paix s'évaporant. Je l'aimais, et pourtant je ne l'aimais pas. J'étais tiraillé entre deux sentiments, et cet état illogique était insupportable.

Autrement dit, je l'aimais parce qu'elle était mon premier et mon plus bel amour – un amour dont beaucoup dans notre quartier chantaient les beaux souvenirs, lorsque nous étions tombés dans le piège de l'infatuation, voisins, adolescents raisonnables, chanceux d'avoir été bénis par cet amour innocent que le ciel nous avait offert, un amour qui nous avait unis avant de nous briser. En même temps, je ne l'aimais plus, car elle avait profondément blessé mon cœur, et avait trahi nos vœux de mariage.

Ces coups durs et douloureux sont impossibles à oublier pour quiconque a des sentiments, car ils sont profondément gravés dans la mémoire, dans le temps du souvenir. Aussi, je m'arrête un instant pour me livrer, comme à mon habitude, à une forme d'autocritique, afin d'améliorer et d'enrichir mes relations. Je constate que même dans les conversations et les dialogues – parfois calmes, parfois tendus – avec mon conjoint, cela transparaît.

La contradiction émotionnelle et psychologique de nos conversations devenait flagrante : lorsque je repensais à nos beaux jours d'amour dans notre quartier paisible de Nador, mes lèvres ne prononçaient que les plus belles expressions d'affection, d'amour et de respect. Je revoyais le visage de ma bien-aimée rayonnant de bonheur et de joie, s'épanouissant comme les plus belles roses printanières.

Mais lorsque les souvenirs de la trahison et de la douleur insoutenable qu'elle avait engendrée m'assaillaient, je la piquais de ma langue comme un scorpion blessé . Son beau sourire se fanait, ses traits se transformaient, et elle se crispait, l'air sombre et renfrogné. Je ne savais comment contenir la colère qui empoisonnait nos vies, tantôt nous plongeant dans un printemps florissant, tantôt déchaînant des tempêtes dévastatrices sur nos âmes.

Je n'ai jamais agi ainsi pour la provoquer ou la blesser, car je croyais que l'amour ne pouvait jamais faire de mal. En réalité, cette envie de critiquer était involontaire et inconsciente, dictée par la souffrance que j'ai endurée avec elle lorsqu'elle s'est mariée et m'a trahi, comme il se doit.

Bien que je tente aujourd'hui de refouler cette douleur, de l'enfouir au plus profond de mon subconscient, de la réprimer, elle profite du relâchement de ma vigilance dû à la poux, au jus de raisin et à l'effet aphrodisiaque, s'insinuant sournoisement dans nos conversations ou se manifestant par des lapsus, et détruisant ainsi notre bonheur. La preuve en est que je le regrette ensuite, et ma conscience me reproche mes paroles dures.

Mais peu importe ; nous sommes réunis autour de la table, et mon premier amour est indulgent et miséricordieux...

Il suit

Paragraphe 66 — Dieu-Homme

Paragraphe 67 - L'Homme-Dieu - La vie en Belgique - Journal d'un artiste immigré - À la recherche du temps perdu

— juillet 24, 2020

Dieu-homme



Le deuxième portrait que j'ai peint de ma femme

J'étais au salon , absorbé par la lecture des Misérables en français, de l'écrivain français Victor Hugo, quand j'ai entendu sa voix mélodieuse m'appeler :

— Mon amour, viens à moi.

Elle était dans la chambre, allongée paisiblement sur le lit, regardant ses photographies dans un album rouge. Elle portait une robe rose transparente qui évoquait l'image d'Aphrodite d'Aphrodisias .

J'ai contemplé la photo ; elle est vraiment magnifique. Ma bien-aimée a toujours été belle. Sa beauté est sans égale au monde .

Combien de personnes vivent, en effet , dans un cocon d'illusions quotidiennes sans même s'en rendre compte ? L'inconscient joue un rôle dans ces perceptions subjectives. Comment se fait-il que ma femme soit la plus belle femme du monde, alors que je ne connais que quelques filles dans notre petit quartier ?

Ce que je souhaite souligner ici, dans ces réflexions philosophiques, c'est cette vérité scientifique, un secret de la nature : nous jugeons quelque chose de bon ou de beau non pas parce qu'il l'est réellement, mais parce que nous le désirons, le voulons, le convoitons. Il nous attire et captive notre esprit. Par conséquent, nous le jugeons bon et beau, même la plus belle chose au monde.

C'est une forme de folie, mais une folie nécessaire pour ignorer la réalité, amère ici car il s'agit d'une idée déraisonnable. Une personne affamée pourrait être attirée par les arômes de nourriture émanant d'un restaurant ou d'un grill, l'eau lui venant à la bouche et l'envie de manger la saisissant. Pourtant, si une personne repue, de retour d'un festin, passait par là, les mêmes arômes qui ont mis l'eau à la bouche de la première pourraient la dégoûter.

C'est une question d'équilibre psychologique. Et parfois, l'aveuglement est plus que nécessaire. Ces jugements subjectifs, toutes ces justifications pour considérer quelque chose comme bon ou mauvais, ne sont qu'un mécanisme d'autodéfense, une façon de maintenir l'équilibre et d'éviter l'anxiété et le tumulte. Ce dans quoi mon bien-aimé et moi sommes tombés aujourd'hui a transformé notre histoire d'amour en un véritable bourbier !

Mais la haine doit être vaincue par l'amour, la générosité et le respect, afin que notre barque puisse être sauvée du naufrage inévitable.

Que j'aime ma femme et la femme de mes rêves, voilà ce qui compte. Tous les jugements et justifications, subjectifs ou objectifs, m'importent peu. Ce qui compte, c'est que moi, jeune adolescent, j'ai vu une femme et je l'ai suivie. Car il s'agit d'une loi instinctive qui s'applique à toutes les espèces animales ; impossible de la supprimer ou de la réprimer, c'est la loi créatrice de la nature.

La nature a doté les êtres humains de l'instinct sexuel comme moyen d'amour et d'attraction, dans le but de procréer et d'empêcher l'extinction de l'espèce humaine et de tous les autres êtres vivants. La jeunesse est une période de recherche de l'âme sœur, car c'est le stade de la puberté, où l'amour s'épanouit, où la romance se développe et où la jeunesse s'éveille à la libération de l'énergie sexuelle : la libido .

UN Les danses érotiques exécutées lors de certaines occasions romantiques joyeuses et vibrantes, où le corps désiré exprime la beauté de ses désirs ardents et la souplesse de sa matière, peuvent ensorceler même les plus indifférents. C'est la magnificence de la nature, l'appel de l'instinct, qui, grâce à l'intelligence et au raffinement humains, est devenu art - un art érotique sublime, un fragment de paradis, un élément essentiel du véritable paradis.

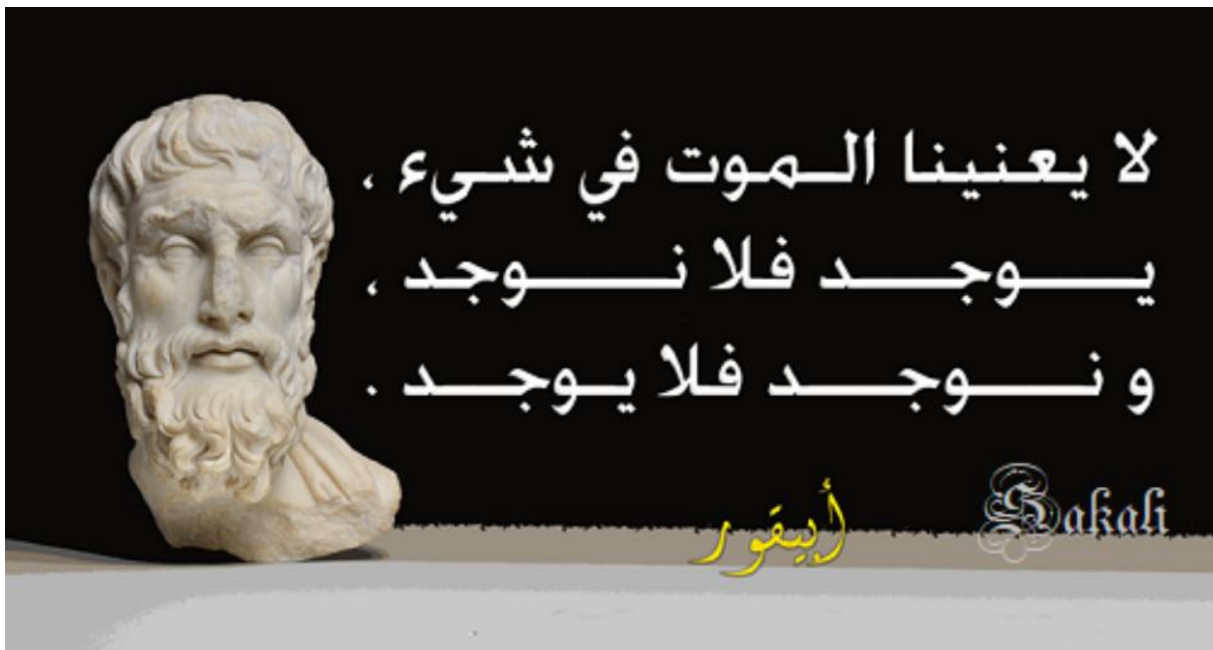
C'est pourquoi Dieu promet à ses fidèles des jardins et des paradis foisonnant de houris magnifiques et dansantes, sous toutes leurs formes ! Le croyant n'est pas insouciant ; il attend la récompense promise : les houris. Et quoi de plus beau qu'elles ? Existence Une femme qui vous prend dans ses bras et vous qui la prenez dans vos bras ?! Et elle, alors ?

Le pauvre ouvrier, avec une famille nombreuse, des enfants et des bouches à nourrir, qui travaille toute la journée dans des secteurs difficiles et qui est épuisé par les dépenses de la vie, les difficultés de la vie et la misère de la pauvreté, a des relations sexuelles. A-t-il des relations sexuelles ? De la même manière que le bourgeois passe le plus clair de son temps à s'adonner aux plaisirs de la vie, à les diversifier, à les découvrir et à les savourer ?

C'est ainsi que fut ma vie existentielle : ludique et érotique, comme si j'étais un disciple dévoué d'Épicure, mon maître dont j'admirais la philosophie de vie réaliste ! Les êtres humains, quels qu'ils soient et où qu'ils soient, ont un seul but : s'élever et rechercher ce qui est meilleur. C'est la voie de la vie, une loi naturelle. Cela signifie que la nature est consciente, ou a commencé à le devenir avec l'évolution.

De même que les humains commencent comme matière ou corps sans conscience, et que la conscience se développe peu à peu en eux... il en est de même pour la nature. À l'origine, elle était constituée de matière solide et gazeuse dispersée dans l'univers après le Big Bang, et après des millions d'années d'évolution, sa conscience se forma, devenant l'esprit de la nature et ses lois cosmiques immuables .

UN



L'activité sexuelle chez les personnes défavorisées est liée à leur niveau de développement socio-économique, psychologique et culturel. Tout doit évoluer et progresser selon sa capacité d'adaptation, d'ajustement et sa lutte pour la survie. Ceux qui n'évoluent pas se condamnent à la souffrance ou à l'extinction et sont privés des plaisirs de ce monde. Le paradis existe ici-bas, avant l'au-delà. Mais il n'est pas accessible à tous.

Ceux qui sont incapables de développement et de progrès resteront arriérés, en retard sur tous les plans. C'est la situation de certains pays et de certains individus aujourd'hui. Cette prise de conscience s'étend à toutes les activités humaines, y compris l'activité sexuelle. Chez les pauvres, cette activité peut ne durer que quelques

minutes, comme celle d'un animal, tandis que chez les riches, elle dure toute la soirée et toute la nuit, voire toute une vie !

Si vous respirez, même difficilement, cela signifie-t-il que vous vivez pleinement ? La vie est intrinsèquement liée à cela, et sa valeur l'est aussi. Parfois, une seule nuit de pur bonheur est plus précieuse qu'une année entière. La vie ne se mesure pas au nombre d'années vécues, mais à la multitude d'instantanés de pur bonheur, d'ivresse de joie. Vous comprenez ce que je veux dire, alors, s'il vous plaît, ne vous mentez pas et n'aggravez pas votre isolement.

J'en ai assez de la flatterie, du favoritisme, des rires hypocrites et des moqueries dont vous êtes tous victimes. J'en ai assez de tout cela, et de vous ! Nommez-moi une seule qualité chez vos individus corrompus, gangrenés par l'hypocrisie, la tromperie et la fraude ! Je suis innocent de vos agissements, hypocrites, et je veux fuir, vous oppresseurs, sur-le-champ. J'émigrerai, c'est certain, mais cette fois pour de bon, et je savourerai pleinement mon exil.

Je ne serai ni d'un côté ni de l'autre. Ma tombe sera là-bas, en terre d'exil. Ma décision est prise. Mais la dure réalité, c'est que ce sont des gens proches de moi qui ont causé cet isolement éternel et désespérant, cette séparation à des milliers de kilomètres et de mers de ma terre natale et de la tombe de ma mère. Je les ai fuies pour ne plus avoir à les voir, les laissant aux prises avec leur conscience corrompue et pourrie ...

Je suis revenu à la réalité en criant : « Grossesse ! Grossesse ! Il faut agir avant qu'il ne soit trop tard pour avorter. » Elle est passée maître dans l'art de créer des ambiances romantiques, nous faisant oublier le temps précieux qui passe quand elle a envie de plaisir. En fait, je me suis mis à divaguer. Est-ce le début de la folie ?! C'est ce que je craignais : que ma bien-aimée me pousse au bord de la démence, elle qui m'a trahi avec celui qui a détruit sa santé physique et mentale !

Je crois fermement que presque toutes les femmes sont pareilles ; c'est ma philosophie sur la psychologie du bazar, ou du marché des femmes . Je ne généralise pas cela à toutes les femmes de la planète, bien sûr. Généraliser est une folie, une incapacité à voir les nombreuses différences entre les êtres humains. Les femmes occidentales, par exemple, ont compté sur elles-mêmes dans leur processus de libération, conscientes que personne ne pouvait les aider aussi efficacement qu'elles-mêmes.

Elles ont conquis cette liberté grâce à leurs efforts dans l'éducation, les études, le travail, et aussi grâce à la lutte politique pour la séparation de la religion et de l'État. Par conséquent, elles n'éprouvent aucune obsession pour le mariage, aucune honte du divorce, et aucune loi divine ne limite leur liberté ni ne restreint leur émancipation.

Le problème dont souffrent les femmes dans des pays semblables au nôtre, en proie au retard et à la tyrannie de traditions archaïques, est l'éradication de toutes les idéologies qui leur sont hostiles, au premier rang desquelles figurent les principales religions monothéistes, et l'adaptation à la force physique des hommes, perçus comme des partenaires ou des adversaires obstinés et agressifs .En usant des larmes et en suscitant l'affection, son destin est voué à l'hystérie, à la dépression et au divorce.

Et en utilisant le plaisir comme clé d'or pour satisfaire les désirs instinctifs du partenaire adverse, faible en la matière : telle est la politique de la carotte et du bâton. Cette arme redoutable que la nature a inculquée à l'humanité pour la protéger de

l'extinction et du déclin. Arme Devant l'autorité de laquelle tous les pouvoirs s'effondrent.

Ce sont peut-être là les plus grands moments de sentiment de supériorité sur le sexe faible et ses conquêtes historiques, compensant les carences chroniques d'une réalité qui écrase sa dignité, accablée par des traditions désuètes et l'injustice de toutes les religions. L'abstinence pèse le plus lourd sur un homme lorsque sa femme cherche à le faire chanter et à le punir, et la vengeance est une règle générale chez les femmes.

Les échos du péché originel résonnent encore dans l'histoire humaine, lorsque Dieu a chassé Adam et Ève du Paradis parce qu'elle a usé de la guerre contre Adam, de la clé magique et de la ruse. Il s'est soumis docilement et a mangé la pomme maudite, pour laquelle il a payé cher, car Dieu les a punis pour le péché originel. Et c'est là que sa tragédie est née. Ève restera Ève, et elle ne changera qu'en changeant les lois de la nature elles-mêmes. Et c'est la définition même de l'impossible.

Ève doit s'adapter aux lois de la nature. Et, en toute honnêteté, il faut dire que ce que la nature a créé était juste et bon. La nature a doté l'homme d'une force physique brute supérieure à celle de la femme, lui permettant de protéger son foyer, son épouse et leur progéniture, assurant ainsi la perpétuation de l'espèce et prévenant son extinction. En effet, il protège toutes les terres ancestrales dans un monde dominé par les loups.

Quant à la femme, elle a reçu ce corps d'albâtre, sensuel, symbole de grâce. Elle a été investie d'un don précieux : les secrets du bonheur et la source même du plaisir, attirant les mâles pour l'accouplement et la procréation, créant une atmosphère de délice et de paradis, comme des anneaux de musc pour des instants de pur bonheur. C'est une fonction naturelle et complémentaire pour des esprits raffinés, créée pour le bonheur et l'épanouissement de l'humanité, non pour son exploitation.

La nature consciente connaît sa voie, et cela ne fait aucun doute pour moi. Pourquoi ? Parce que j'ai bâti mon système philosophique sur des fondements solides, irréfutables par leur logique et leur rigueur scientifique actuelle. C'est la seule philosophie existentielle en laquelle je crois aujourd'hui et pour toujours, et elle sera la doctrine de l'avenir. Car je crois que Dieu coule en nous et dans la nature.

Notre environnement, sujet à lequel il y a toujours eu des désaccords Les philosophes et les sages l'ont déplacé dans les forêts, tel un totem. Le fou, ou jouet entre les mains d'enfants, a vu ses noms et ses titres se multiplier au fil des peuples et des époques, atteignant parfois 99 appellations... etc. Il n'est autre que la force éternelle qui meut l'univers et qui œuvre en chacun de nous, car chacun de nous est une étincelle divine, la lumière du Seigneur. Dieu et la nature ne font qu'un.

Vous êtes au sommet de l'évolution naturelle et, par conséquent, vous faites partie de Dieu, son représentant sur Terre. Mais prenez garde de ne pas abuser des lois de la nature, de les transgresser et de leur manquer de respect !



Ce que nous percevons dans la nature n'est pas seulement la manifestation visible de Dieu que nous apercevons en flânant dans les jardins et les forêts, en gravissant les montagnes ou en nageant dans les mers. Même l'air que nous respirons est imprégné de l'esprit de Dieu. L'univers existe par l'être même de Dieu, qui en est l'essence et le cœur ; en vérité, Il est Dieu Lui-même, et réciproquement.

Dieu est présent au sein de la nature et dans chaque atome afin que nous puissions la vénérer, l'aimer et la protéger des calamités de l'humanité. Désormais, notre sanctuaire est la nature. D'où le dicton : « Où que tu te tournes, là est le visage de Dieu », un verset parfaitement adapté à ce contexte cosmique. Le Glorieux Coran dit la vérité. Dieu imprègne chaque partie de l'univers.

« Tout est Dieu, et Dieu est tout », et le Dieu qui coule en nous et en toutes choses a la même portée et les mêmes limites spatiales et séquentielles que l' univers. Il est Lui-même le fruit du Big Bang !

La grandeur fondamentale de Spinoza résidait dans sa réfutation du dualisme dangereux et non scientifique de Descartes. Il était attiré par l'hindouisme. Une grande partie de la pensée et de la religion hindoues exprime le concept d'unité de l'existence. Voilà pourquoi ils possédaient un équilibre psychologique bien supérieur au nôtre. Je n'oserais jamais dire que nous sommes un peuple sans équilibre ni caractère, un peuple hypocrite et fourbe, un peuple sectaire, fermé d'esprit et stérile, qui feindra sans cesse, se justifiant constamment, d'être parfaitement normal, à mille lieues du domaine de la « schizophrénie » et du continent de la dissociation !



J'ai regardé à nouveau sa photo et j'ai commencé à rire en lui racontant ce qui s'était passé à l'époque où j'avais dessiné son premier portrait : — J'ai eu un incident à cause de ce portrait que j'avais fait de toi dans les années soixante-dix.

Elle me regarda, les yeux brillants de confusion, et me demanda :

— Et qu'est-il arrivé à Abdul Rahman ?

Nous habitions la petite maison d'Haj Haddou. Tu la connais. Elle avait une cour à ciel ouvert. J'adorais y dessiner, grâce à la lumière et à l'air frais. J'ai dessiné ton visage par-dessus le mien, et ça m'a causé des ennuis.

Tu me perturbes, mon amour. Dis-moi ce qui s'est passé ?

Ce jour-là, mon oncle, le moudjahid Abdul Salam, mon frère aîné Muhammad et mon frère Abdullah étaient avec nous. Ils étaient assis sur une natte et un coussin que ma mère avait disposés pour eux. Ils buvaient du thé à la menthe et se moquaient de moi. Quand ces trois-là se retrouvent, ils passent leur temps à rire et à raconter des blagues.

Pourquoi se moquaient-ils de toi et qu'ont-ils dit ?

On disait souvent avec sarcasme que j'étais une intellectuelle engagée qui défendait les droits des femmes au point de les placer au-dessus de sa propre tête ! On me disait aussi que j'étais une adolescente naïve vivant dans un monde de rêves, et que les jours me révéleraient mon ignorance, et qu'un jour je me heurterais à la dure réalité et que je devrais renoncer à mes idées utopiques !

Franchement, ils n'ont rien dit de mal. Je sais ce qu'ils ont dit, et j'en sais encore plus sur vous, mon cher. Ils ont raison. Vous êtes un homme cultivé et calme qui défend les droits humains, et en particulier les droits des femmes. Croyez-vous que tous les Marocains, surtout ceux de notre région rurale, pensent comme vous ? Croyez-vous qu'ils feraient ce que vous avez fait, mon cher, épouser une femme divorcée, handicapée et mère d'une fille illégitime, surtout après vous avoir trompé et épousé un autre ? C'est inadmissible, Monsieur Saqli !

En réalité , certains gestes, allusions et expressions permettent de mieux comprendre la personnalité de la personne avec qui l'on vit, la nature de ses pensées et de ses tendances psychologiques, ainsi que la sincérité de ses sentiments. Cette confession m'a laissé perplexe et sans savoir quoi faire. Elle nous a confrontés brutalement à la dure réalité dont nous étions issus, fruit de notre labeur, et nous a chassés du monde romantique dans lequel nous vivions. Elle a conclu sa confession en disant :

Ne t'ai-je pas dit que j'avais tenté de me suicider lorsque ma famille a accepté de me marier contre mon gré ? Je me suis enfuie chez mon oncle, le médecin, dans sa villa du village.

J'allais répondre par un autre éclair qui m'a causé Cela m'a profondément blessée. C'était en juillet dernier. Je revenais de chez ma sœur Yamna, à Haj Haddou, où arrivent nos lettres. J'étais en route pour notre nouvel appartement dans l'immeuble Ouled. J'ai ouvert cette lettre inquiétante qu'elle m'avait envoyée de Bruxelles, m'interdisant d'aller la voir. J'ai été choquée en la lisant. Son écriture était illisible et ses expressions maladroites. Mais le contenu était on ne peut plus clair : Mon cher Abdul Rahman, je vous prie de ne pas venir chez moi à Bruxelles. Ma situation ne me permet pas de vous recevoir.

Je n'ai pas prêté attention à sa dernière remarque explicative : « Je crois vous avoir déjà dit que j'avais tenté de me suicider quand ma famille m'a forcée à me marier. Je me suis enfuie chez mon oncle, le médecin, dans sa villa au village... » Non, je ne lui

ferai jamais confiance. Les femmes sont des menteuses et des comédiennes hors pair, surpassant même les démons ! D'ailleurs, c'est trop tard ; le mal est fait. Ce genre d'excuses ne changera rien à notre douloureuse réalité. Comme dit l'adage, « le mal est fait ». Il est impossible de recoller les morceaux brisés...

Le mal est fait

Mais mon problème récurrent, c'est que mon cœur s'est attaché à elle et que je l'aime encore. Que faire ? Qu'est-ce que l'amour, au fond ? J'espère ne pas confondre amour et pitié dans cette aventure romantique, menée uniquement pour tenir ma promesse et pour son sourire.



Les jours passèrent, un mélange de gris, de noir et de blanc, et parfois des nuits rosées, censées nous faire oublier l'amertume de notre vie commune, dont il ne restait que des fragments et des souvenirs douloureux. Mais nous étions tous plongés dans la mélancolie et une atmosphère de vide émotionnel suffocant. Je savais, par des études approfondies et par expérience personnelle, que l'émotion a horreur du vide, tout comme la nature.

Tout dans la nature est rempli, au moins d'éther, d'air et de lumière, sinon de terre, d'eau et de matière solide. De même, l'émotion ne peut trouver la paix que s'il y a quelque chose sur quoi se poser, quelque chose auquel s'attacher, même un animal. Elle a besoin de se lier à quelque chose et de l'aimer pour combler son vide. Je n'avais pas d'enfants à aimer et à qui donner un sens à mon amour paternel.

C'est l'émotion la plus sublime, le fondement de tous les autres amours éphémères, comme l'amour d'un amant ou d'un être aimé. Le vide émotionnel peut mener à l'aridité émotionnelle et, par conséquent, à la rupture affective, entraînant le dessèchement des sentiments et l'engourdissement des sensations. Je n'avais ni amis ici, ni amant à vénérer durant mon adolescence et ma jeunesse. J'ai eu de nombreuses amies et amantes à Nador et à Rabat.

Mais par amour pour toi, je leur ai tourné le dos à toutes pour te suivre et te rester fidèle ?! Tu m'as tué à maintes reprises, tu as fait de mon amour un cercueil et de ma passion pour toi un bœuf crucifié et torturé ? Je ne te pardonnerai jamais. Mais je serai pour toi un mari responsable et idéal !



Cette année universitaire et professionnelle est passée à une vitesse folle. Je n'ai même pas vu les semaines et les mois défiler avant d'arriver à la chaleur de juillet. Les vacances d'été commenceront dans quelques semaines. Je me prépare à voyager seul cette année, car ma femme est enceinte de quelques mois. D'après les images de l'échographie, c'est un garçon, ce qui a comblé de joie ma femme et ma fille. C'est dommage qu'elle ne puisse pas voyager. Je suis avec lui cette année, parce que Les femmes enceintes n'ont pas le droit de voyager dans Navires et avions.

À mon arrivée à Nador, je me suis immédiatement mise à la recherche de ma mère. Je suis d'abord allée chez ma sœur cadette, Mimount, qui s'était mariée l'année précédente. Elle était là. Nous avons bu du thé et dégusté des pâtisseries qu'elle avait préparées. Il était sept heures du soir et le soleil se couchait encore.

Elle a insisté pour que je dîne et passe la nuit chez elles, et que nous allions ensemble le lendemain rendre visite à ma mère, qui vivait avec mon frère Abdullah dans un nouvel appartement que je ne connaissais pas. Mais j'ai refusé, car je brûlais d'envie de revoir ma mère. Elle a mis sa djellaba et nous sommes parties, laissant derrière nous ses filles et sa belle-mère. En chemin, je lui ai demandé ce qu'il était advenu de l'appartement d'Oualita.

Elle m'a dit que notre frère Abdullah avait rendu les clés au propriétaire, qui, en échange, avait annulé le loyer des mois impayés, et qu'elle avait emménagé avec lui. Moins de sept minutes plus tard, j'ai senti la main de ma sœur m'arrêter. Nous étions dans une grande et longue rue, devant un immeuble de quatre étages à deux façades. Un café spacieux s'étendait sur le trottoir. Elle me fit signe d'entrer. Nous montâmes les escaliers jusqu'au troisième étage, essoufflés.

Je pensais à ma femme et à ma mère ; il leur serait difficile de gravir cette montagne chaque jour. En entrant, nous trouvâmes mon frère Abdullah, sa femme et leurs enfants à la maison. Ma mère était dans sa chambre, en train de prier le Maghrib. Nous nous installâmes au salon, et la bonne apporta un plateau de thé et de pâtisseries. Puis ma mère entra, et je me levai pour l'embrasser. Elle m'avait tellement manqué. J'ouvris mon sac et distribuai des cadeaux à ceux qui étaient avec nous.

Nous dînâmes et restâmes la nuit à discuter de tout et de rien. Ensuite, je m'endormis, heureux d'être entouré de ma famille.

Le lendemain matin, ma sœur aînée Yamina est venue nous rendre visite d'Azghanghan, accompagnée de ma sœur Yamna, venue de Beni Bougafer avec son mari. Ma mère était ravie d'avoir ses enfants réunis autour d'elle. Elles ont également mentionné que notre sœur Houria viendrait d'Al-Aroui.

Nous étions toutes heureuses de ces retrouvailles fraternelles, que nous avons passées à bavarder, à évoquer des souvenirs, et mes sœurs m'ont encouragée à aider financièrement mon frère Abdullah pour qu'il puisse acheter une maison. J'ai regardé ma montre : il était onze heures et demie. Je me suis levée et j'ai dit à mon frère Abdullah que j'allais au marché faire les courses. Il m'a proposé de l'accompagner, et j'ai accepté. En chemin, je me suis arrêtée à une auto-école.

J'ai obtenu toutes les informations concernant le permis de conduire, la durée des leçons et les tarifs. Je ne voulais pas perdre une seule journée de mes vacances à Nador, alors j'ai suivi le conseil de mon ami : donner 1 000 dirhams au moniteur d'auto-école pour qu'il ne me recale pas et que je n'aie pas à perdre de temps et d'argent à repasser l'examen. C'est ce que j'ai fait. Mais quand je suis sorti et que j'en ai parlé à mon frère Abdullah, il s'est mis en colère et a dit :

Tu n'es pas illettré et tu es sûr de réussir, alors pourquoi lui as-tu donné ce pot-de-vin injustifié ? Attends-moi, je vais le voir pour récupérer mes 1 000 dirhams. Bravo !

Il s'absenta cinq minutes, puis revint tout sourire. Nous avons repris notre route vers le marché, et je me suis dit : « Ce sera facile pour moi d'obtenir mon permis de conduire. » J'avais déjà appris à conduire avec mon frère Mohammadi lorsqu'il avait sa Volkswagen blanche. Je me souviens encore du jour où j'ai ramené mes frères Mohammadi et Abdullah de la plage du village d'Arkmane, où nous nous étions baignés. Ils ont ri aux éclats quand j'ai crié à un cycliste de rouler sur le bas-côté au lieu du milieu, comme il le fait maintenant. J'ai crié de nouveau, en gesticulant et en jurant, oubliant de klaxonner, ce qui les a fait tellement rire qu'ils ont failli éclater de rire !

UN

Il suit